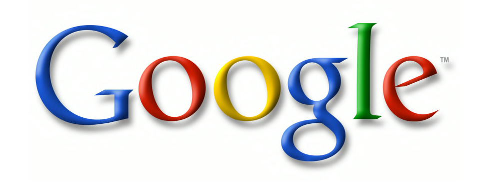


A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Google

28. g. 8


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

1866.


Digitized by Google

Digitized by Google

28. g. 8


DOMI-
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.
1866.


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce, 26, RUE RACINE.

Digitized by Google

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE,

OU

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ ;

PAR AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*.

L'Amour pour principe ;
L'Ordre pour base,
Et le Progrès pour but.

TOME PREMIER,

Contenant le DISCOURS PRÉLIMINAIRE, et l'INTRODUCTION FONDAMENTALE.

PRIX DE CE VOLUME : HUIT FRANCS.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE-INDUSTRIELLE DE L. MATHIAS,

15, quai Malaquais;

ET CHEZ CARILIAN-GOEURY ET Vve DALMONT,

LIBRAIRES DES CORPS DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES,

49, quai des Augustins.

Juillet 1851.

Soixante-troisième année de la grande révolution.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Qu'est-ce qu'une grande vie?
Une pensée de la jeunesse, exécutée par l'âge mûr.

(*Alfred de Vigny.*)

Le principal titre de ce traité coïncide avec le titre général que je choisis, en 1824, pour la seconde édition de l'opuscule fondamental qui, sous un titre spécial, avait, deux ans auparavant, caractérisé irrévocablement mon début philosophique. Cette conformité spontanée indique la pleine homogénéité d'une longue carrière systématique où, dès l'ouverture, le but était nettement signalé. Pour la mieux manifester, je terminerai le quatrième et dernier volume du traité actuel par la fidèle réimpression de tous mes travaux primitifs, depuis longtemps soustraits à la circulation, ou enfouis dans des recueils justement oubliés.

Mais, d'un autre côté, un tel intervalle entre la conception et la construction de ma philosophie politique, montre aussi que je n'eus pas d'abord un sentiment assez précis des conditions intellectuelles qu'exigeait cette grande rénovation. Je crois donc devoir ici compléter, envers cette marche générale, l'insuffisante explication ébauchée dans la préface du tome sixième et dernier de mon *Système de philosophie positive.*

J'y ai assez indiqué comment, en 1822, ma découverte fondamentale des lois sociologiques me procura, dès l'âge de vingt-

Digitized by Google

quatre ans, une véritable unité cérébrale, en faisant intimement converger les deux ordres de tendances, scientifiques et politiques, qui m'avaient jusqu'alors partagé. Ma conviction personnelle d'avoir suffisamment accompli la préparation encyclopédique indispensable à ma mission sociale, permit à mon ardeur rénovatrice de me pousser aussitôt vers la construction directe de la doctrine destinée à terminer l'immense révolution occidentale. Dès 1826, mon travail décisif sur le pouvoir spirituel avait hautement voué l'ensemble de ma vie à fonder une autorité théorique vraiment digne de diriger l'entière régénération des opinions et des mœurs, en remplaçant définitivement le monothéisme épuisé. Ainsi se termina mon début septénaire, commencé, en 1820, par ma première coordination du passé moderne.

Cette dernière partie de mon ouverture me conduisit à mieux apprécier la principale difficulté de la synthèse totale que j'osais entreprendre. Je sentis bientôt que la foi nouvelle exigeait, chez tous les esprits systématiques, un fondement scientifique équivalent à celui que j'avais péniblement acquis, et dont j'espérais d'abord pouvoir ainsi dispenser le public. Ma propre loi hiérarchique me démontra que la philosophie sociale ne pouvait prendre son vrai caractère et comporter une irrésistible autorité qu'en reposant explicitement sur l'ensemble de la philosophie naturelle, partiellement élaborée pendant les trois derniers siècles. Cette reconstruction directe du pouvoir spirituel me suscita promptement une méditation continue de quatre-vingts heures, qui aboutit à concevoir, comme préambule indispensable, la systématisation totale de la philosophie positive, dont je commençai l'exposition orale au printemps de la même année 1826.

Tel fut donc le résultat général de cette crise décisive, bientôt suivie d'un profond orage cérébral : l'immense opération

Digitized by Google

que j'avais d'abord jugée unique se trouva décomposée en deux fondations successives, l'une essentiellement mentale, l'autre directement sociale. Dans la première, ma sociologie devait offrir le terme nécessaire de la difficile initiation qui, commencée par Thalès et Pythagore, venait de conduire Bichat et Gall jusqu'au seuil du dernier domaine propre à la positivité rationnelle. Sur cette base inébranlable, il fallait ensuite construire la nouvelle foi occidentale, et instituer le sacerdoce définitif. En un mot, la science réelle devait d'abord aboutir à la saine philosophie, capable de fonder enfin la vraie religion.

Ces deux phases connexes d'une évolution sans exemple devaient, sous peine d'une insuffisante harmonie, s'accomplir chez le même organe de l'Humanité. La première, retardée par ses difficultés propres et mes embarras personnels, m'absorba jusqu'à l'âge de la pleine maturité. En la terminant, en 1842, j'y annonçai nettement la seconde élaboration, dont je publiai, six ans après, le prélude décisif. A la philosophie positive, je fais donc succéder aujourd'hui la politique positive, qui deviendra ma principale construction, quoique nécessairement fondée sur la première.

Une telle réalisation du hardi projet de ma jeunesse constitue la meilleure récompense de mon opiniâtre dévouement. Non moins vives et plus profondes, les mêmes tendances régénératrices qui échauffèrent mon zèle naissant animent aujourd'hui les approches de ma digne vieillesse. La vaste élaboration théorique qui remplit ce long intervalle ne m'apparaît désormais que comme un épisode nécessaire de l'incomparable mission que m'assigna l'ensemble de l'évolution humaine.

Malgré leur intime connexité, ces deux grands traités doivent donc différer essentiellement. L'esprit prévalut dans l'un, pour mieux caractériser la supériorité intellectuelle du positivisme sur un théologisme quelconque. Ici le cœur domine, afin de manifester

Digitized by Google

assez la prééminence morale de la vraie religion. Le nouveau sacerdoce occidental ne pouvait dignement terminer la fatale insurrection de l'intelligence contre le sentiment qu'en procurant d'abord à la raison moderne une pleine satisfaction normale. Mais, d'après ce préambule nécessaire, les besoins moraux devaient ensuite reprendre directement leur juste prépondérance, pour construire une synthèse vraiment complète, où l'amour constitue naturellement le seul principe universel.

La diversité normale de ces deux élaborations successives y affecte même le mode d'exposition. Pour tirer d'une science dispersive les bases élémentaires de la saine philosophie, mon ouvrage fondamental dut offrir surtout un caractère de recherche et de discussion. En systématisant ici la religion universelle d'après des principes déjà construits, mon exposition dogmatique se rapproche davantage du vrai régime rationnel, où la conviction résulte beaucoup plus d'une réflexion solitaire que d'aucune controverse. Au vif attrait qu'inspira d'abord une féconde originalité, succède maintenant l'imposante régularité d'une construction bien définie et assez préparée.

Toutes ces différences de forme se rattachent à la profonde diversité logique qui constitue le principal contraste intellectuel entre mes deux traités, conformément à leur nature et à leur destination respectives. Dans le premier, où il fallait prolonger l'initiation scientifique jusqu'à son dernier terme normal, j'ai dû scrupuleusement persister à préférer la méthode objective, qui convient seule à cet immense préambule, s'élevant toujours du monde à l'homme. Mais le succès même de cette marche préliminaire, qui m'a finalement conduit au vrai point de vue universel, doit faire ici prévaloir la méthode subjective, source exclusive de toute systématisation complète, où l'on descend constamment de l'homme au monde. Ainsi régénérée par le positivisme, la logique supérieure qui guida nos constructions

Digitized by Google

initiales convient encore davantage à nos synthèses finales. Sa prépondérance normale correspond naturellement à l'ascendant nécessaire du cœur sur l'esprit.

Quand ma grande élaboration objective me conduisit, en 1836, de la cosmologie à la biologie, je sentis aussitôt que l'exclusion scientifique de la méthode subjective ne pouvait être que provisoire, et mon premier chapitre biologique fit entrevoir déjà l'accord final des deux logiques. En constituant la présidence systématique du point de vue social, mon ouvrage fondamental prépara nécessairement leur concordance positive, directement établie dans le présent volume.

Ce résultat général de mon travail philosophique devient ici la source directe de ma construction religieuse, qui commence par régénérer ainsi les conceptions scientifiques d'où elle surgit d'abord. Tel est l'objet propre de ce volume préliminaire, après le discours fondamental qui caractérise l'ensemble du traité. L'unité encyclopédique étant alors organisée, le tome second, consacré à la statique sociale, accomplit directement la principale synthèse, en établissant la théorie abstraite de l'ordre humain, résumé nécessaire de l'ordre universel. D'après cela, le volume suivant, relatif à la sociologie dynamique, détermine la marche totale de notre progrès, toujours réductible au développement graduel de cet ordre fondamental. Enfin, le tome quatrième, réservé aux applications décisives de la doctrine sociologique, institue spécialement la religion positive, ainsi résultée de notre nature dans l'ensemble du passé : il en complète l'avénement normal par l'organisation générale de la transition extrême.

Quant aux trois autres ouvrages qui doivent suivre celui-ci, d'après l'annonce finale de mon premier traité, les dix années de pleine vigueur cérébrale qui me séparent encore d'une sage retraite suffiront, j'ose l'assurer, à leur entière exécution, si

Digitized by Google

ma situation matérielle devient assez calme. Mais l'infatigable persécution que la pédantocratie fait peser sur moi depuis sept ans, pouvant m'interdire cette terminaison, je me suis déterminé à développer ici les relations naturelles de ces trois compositions accessoires avec ma construction essentielle, sans altérer d'ailleurs leur propre accomplissement ultérieur. S'il me reste possible, j'écrirai d'abord les deux volumes de ma philosophie mathématique, ensuite le volume spécialement relatif à l'éducation universelle, et enfin celui qui systématisera l'action totale de l'homme sur le monde.

Après avoir assez indiqué la nature et la marche de ce nouveau traité, sa subordination nécessaire envers le précédent, et même ses liaisons générales avec les ouvrages suivants, il faut ici caractériser surtout l'heureuse exception personnelle qui m'a successivement procuré deux vies philosophiques aussi différentes. Elle résulte essentiellement de deux influences intellectuelles, l'une involontaire, l'autre volontaire, complétées, en temps opportun, par l'incomparable régénération morale que je dus à ma sainte passion.

Cette possibilité exceptionnelle d'accomplir successivement deux élaborations, dont chacune semble devoir absorber une carrière spéciale, dépendit d'abord de la précocité de mes travaux. Émancipé de toute théologie avant la fin de mon enfance, et promptement initié aux études positives, j'accomplis bientôt la transition métaphysique. Dès l'âge de vingt-deux ans, mon premier travail public sur la coordination historique annonça nettement l'ensemble de ma carrière philosophique, irrévocablement fixée, deux ans après, par ma découverte des lois sociologiques.

Mais cette précocité n'aurait pas suffi pour me procurer une seconde vie sans l'énergique résolution qui me fit sacrifier toute vanité littéraire au besoin majeur de terminer à temps mon im-

Digitized by Google

mense tâche objective. Son exécution, qui dura douze ans, en eût exigé au moins six de plus, si je m'étais assujetti, comme je l'avais fait auparavant, à récrire mon manuscrit, au lieu de toujours livrer à la presse ma première rédaction, jamais suivie d'aucune correction importante. Cette seule précaution m'aurait préservé des principaux reproches littéraires adressés à mon ouvrage fondamental, par des juges trop peu attentifs aux explications spéciales de sa dernière préface. Mes premiers opuscules, réimprimés à la fin du présent traité, indiqueront si le talent d'écrire m'est réellement interdit quand je me conforme aux usages qu'exige toujours le perfectionnement du style. Si j'avais ainsi procédé, ma seconde carrière n'aurait pu commencer qu'à un âge trop avancé pour comporter un digne cours. En même temps, l'admirable impulsion morale que je vais indiquer eût alors manqué d'opportunité. Ma rénovation exceptionnelle, directement vouée à la grande réorganisation occidentale, exigeait donc ce dédain apparent des éloges littéraires. Toutefois, je sais assez combien les conceptions philosophiques peuvent gagner par le mérite de l'expression pour m'efforcer de procurer cette nouvelle efficacité à mon livre fondamental, si les loisirs de ma retraite me permettent un jour de le récrire paisiblement, mais en respectant son originalité. Sans adopter davantage une coutume inopportune, j'ai mieux soigné la rédaction du présent traité, où les conditions de rapidité sont naturellement devenues moins impérieuses.

Ainsi pourvu du temps nécessaire à ma seconde carrière, il me manquait surtout l'impulsion profonde et permanente qui pouvait seule utiliser dignement cette disponibilité cérébrale. Fatigué de son immense course objective, mon esprit ne suffisait pas pour régénérer subjectivement ma force systématique, dont la principale destination était alors redevenue, comme dans mon début, plus sociale qu'intellectuelle. Cette

Digitized by Google

indispensable renaissance, qui devait émaner du cœur, me fut procurée, il y a six ans, par l'ange incomparable que l'ensemble des destinées humaines chargea de me transmettre dignement le résultat général du perfectionnement graduel de notre nature morale.

Pour comprendre assez sa sainte influence, il faut d'abord considérer la fatalité exceptionnelle qui m'avait jusqu'alors privé d'une suffisante culture affective, malgré l'organisation sympathique que je reçus d'une excellente mère. Soustrait, dès l'enfance, au cours ordinaire des émotions domestiques, par une funeste claustration scolastique, je fus ensuite poussé artificiellement vers l'existence spéculative, où ma nature ne m'entraînait que trop. Au début de ma virilité, le principal obstacle à ma tardive évolution morale surgit bientôt de la situation même que je choisis alors pour réparer mes lacunes involontaires, dont je sentais déjà la gravité. Tant que persista cette situation déplorable, qui ne devait point cesser par moi, elle m'interdit nécessairement toute digne satisfaction de cœur. Quand elle finit irrévocablement, au moment même où j'achevais mon traité fondamental, je pus enfin, après avoir goûté deux ans un calme indispensable, tendre librement vers un bonheur moins négatif, devenu d'ailleurs nécessaire à ma construction principale.

Mais cette intime tendance, dont l'énergie dut être proportionnée à sa compression exceptionnelle, ne m'aurait point assez régénéré si elle eût abouti à un type trop peu éminent. Victime, plus malheureuse, et surtout plus irréprochable, d'une équivalente fatalité, d'où résultait, encore plus dignement, une pareille liberté morale, Madame Clotilde de Vaux dirigea spontanément ma tardive initiation aux meilleurs sentiments humains. Une inaltérable pureté consolida notre tendresse, et devint la principale source de ma résurrection

morale, pendant une incomparable année d'union objective. Mon adoration subjective ne diffère ainsi du premier culte que par un exercice plus assidu et plus touchant, quoique moins vif. Ce mode final d'identification me fait journellement sentir la réalité de cette profonde sentence, familièrement échappée à la plume de ma sainte compagne : « Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort. »

Le temps n'est point encore venu de rendre directement appréciable la supériorité complète de ce type féminin sur tous ceux que m'offrent l'étude du passé, l'observation du présent, et même la conception de l'avenir. Cinq ans de séparation objective ne suffisent pas pour garantir au public l'impartialité d'un jugement dont les vrais éléments lui sont inconnus. Le touchant début que je vais reproduire devra cependant faire entrevoir combien ce vertueux talent aurait servi et honoré l'humanité. Je regrette de ne pouvoir publier aussi un manuscrit plus étendu, unique legs de ma mourante collègue, qui me fut ravi par sa famille, malgré les ordres formels d'un père consciencieux. L'excellence, intellectuelle et morale, de cette admirable nature ne peut donc être assez sentie qu'en appréciant son éternelle réaction sur ma grande mission. Tous ceux qui ont sainement jugé les progrès récents du positivisme comprennent déjà, par une comparaison décisive, combien cette impulsion spontanée facilita le plein essor de mon vrai caractère philosophique, l'entière systématisation de l'existence humaine d'après la prépondérance du cœur sur l'esprit. Mes nouveaux services peuvent seuls obtenir que ce nom chéri devienne inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante. Le doux devoir que Dante remplit admirablement envers sa Béatrice résulte encore mieux pour moi d'obligations très-supérieures.

Quand je l'aurai assez accompli, par une digne exécution de

Digitized by Google

mes nobles travaux, il sera peut-être permis à ma paisible vieillesse de faire personnellement apprécier l'ange inspirateur de mon active maturité. Pour compléter alors une explication ainsi préparée, il suffira, j'espère, de publier fidèlement notre correspondance caractéristique. Cette longue suite d'intimes effusions offre partout la prépondérance spontanée d'un même sentiment : d'un côté, la gratitude toujours nouvelle due à ma régénération graduelle ; de l'autre, la préoccupation naïve du trouble qu'une telle affection semblait apporter dans mes travaux. Malgré toutes mes explications, sa dernière lettre indiquait encore ce touchant scrupule : « Je me demande si quelque » jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions » violentes jetées au milieu de votre vie publique. » Aussi mon principal regret résultera-t-il toujours de l'impossibilité où elle fut d'assister au développement décisif des immenses progrès que le positivisme dut à son immortel ascendant. Ils surgirent pourtant au milieu même de ma juste exaltation initiale, comme le témoigne déjà ma lettre philosophique du 2 juin 1845, dont la publication va montrer la première source privée des nouvelles inspirations positivistes.

Depuis ce début caractéristique, mes conceptions et mes formules les mieux accueillies émanèrent toujours de mon culte intime. Cette sainte harmonie entre la vie privée et la vie publique, qui deviendra le privilége pratique du positivisme, devait d'abord se développer chez moi. Avant la fin de mon deuil, elle domina mon cours décisif de 1847, où la nouvelle philosophie acquit la dignité finale d'une religion réelle et complète. Le volume systématique qui en résulta, l'année suivante, a déterminé tous les autres progrès du positivisme religieux. Sa principale théorie émana de la séance caractéristique où j'avais osé solenniser le premier anniversaire de mon éternel veuvage, en produisant la vraie doctrine féminine.

Digitized by Google

Ces faibles indications suffisent ici pour faire sentir combien est méritée la dédicace exceptionnelle qui va suivre cette préface. Quoique ma reconnaissance puisse encore y sembler trop exaltée à des cœurs mal disposés, je dois craindre qu'elle ne reste, au contraire, trop inférieure à l'immensité du bienfait. Car ce juste hommage public, seule issue que laissât ma douleur au digne cours de mes nouveaux travaux, précéda les principaux résultats philosophiques de ma régénération morale. Or, ces fruits ayant heureusement dépassé toutes les espérances que m'inspiraient alors leurs saints germes, peut-être ma gratitude demeura-t-elle, il y a cinq ans, au-dessous de celle que j'exprimerais aujourd'hui. Néanmoins, j'ai dû scrupuleusement respecter la spontanéité d'un tel monument, où le lecteur bien préparé trouvera le premier état des meilleures inspirations positivistes. Ce qu'une telle expansion laisserait encore à desirer sur la juste appréciation de l'influence religieuse émanée de ma sainte Clotilde, sera facilement suppléé chez quiconque comparera dignement l'ensemble de ma seconde carrière à celui de la première. Leur parallèle se trouve exactement résumé par le contraste des dédicaces. Ma fondation philosophique fut jadis dédiée aux deux savants qui dominaient alors en cosmologie et en biologie ; tandis que ma construction religieuse s'accomplit aujourd'hui sous les seuls auspices d'une jeune dame inconnue, morte, cinq ans auparavant, dans une oppressive pauvreté.

Pour caractériser assez cette rénovation morale, il faut maintenant prévenir ou rectifier la supposition, très-naturelle aujourd'hui, d'une direction trop exclusive ainsi donnée à ma culture affective. Tous ceux qui connaissent la connexité spontanée des divers sentiments généreux apprendront sans surprise que cette éminente adoration, loin d'affaiblir mes autres tendresses, les a ranimées et consolidées, en les ralliant à un digne centre.

Digitized by Google

Il suffit ici de spécifier les deux cas principaux, l'un antérieur, l'autre postérieur, à ma régénération.

Ma noble et tendre mère, que j'ai perdue depuis quatorze ans, fut réellement la première source de toutes mes qualités essentielles, non-seulement de cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit. Néanmoins, j'avoue humblement ici que je ne l'ai jamais autant aimée que l'exigeaient ses vertus et ses malheurs. Cette insuffisante tendresse ne lui fut pas même assez témoignée, d'après la mauvaise honte de paraître trop sensible qu'inspire l'éducation actuelle. Or, le culte de ma sainte compagne a seul ranimé celui de ma digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux anges si concordants, qui présidèrent aux deux phases extrêmes de mon initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis par la reconnaissance de l'humanité envers l'ensemble de mes services. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance de mon culte principal à se répandre naturellement sur tous les êtres dignes d'une telle adjonction. Je ne pouvais puiser ailleurs cette tardive compensation de mes torts filiaux, ni la force de les avouer publiquement.

Cette double garde subjective se trouve complétée par la sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service matériel sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable type moral. Son heureuse impuissance de lire fait mieux ressortir, non-seulement sa supériorité affective, mais encore la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontanément utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. Une telle providence ranime, à son insu, l'impulsion morale de mes deux autres anges, par le doux spectacle permanent de notre état

Digitized by Google

normal, l'activité et l'intelligence librement subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins entravée, dix années d'une appréciation décisive me permettraient aujourd'hui de proclamer Sophie Bliot comme la fille de mon choix. Quoique cette satisfaction me soit interdite, tous les bons esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équivalent moral, et la postérité sanctionnera ma juste reconnaissance. Celle que ma sainte compagne chérissait comme une excellente sœur aurait aussi gagné le cœur de ma pieuse mère. Le vertueux ensemble de ces trois admirables types féminins m'excite spécialement à cultiver chacun des trois instincts sympathiques, l'attachement entre les égaux, la vénération pour les supérieurs, et la bonté envers les inférieurs. Mes affections journalières confirment ainsi l'intime réalité de ma conception générale du véritable état social, où l'ordre normal résultera surtout d'une double combinaison des philosophes avec les femmes et avec les prolétaires.

Si j'exposais ici mon histoire, j'y devrais apprécier aussi les influences, moins directes ou plus abstraites, qui, sous cette triple impulsion morale, disposent davantage mon âme au régime synthétique qu'exige ma seconde carrière. Il faudrait alors faire la part des goûts esthétiques qui, engourdis après mon cœur, se réveillèrent avant lui, quand ma première élaboration atteignit le domaine sociologique, où je sentis d'abord l'influence réelle des divers beaux-arts, puis celle des émotions qu'ils expriment. Mais mon explication actuelle doit se borner à indiquer la source du nouveau caractère propre à ma vie publique, afin de rassurer sur sa conservation, et surtout pour motiver la douce reconnaissance que m'impose cette précieuse transformation. En un temps où l'on exagère beaucoup l'efficacité de l'intelligence, je devais loyalement empêcher qu'on attribuât à mon esprit une régénération due principalement à mon cœur. Il me reste donc à honorer aussi les influences de

Digitized by Google

caractère, qui concourent au résultat général, en augmentant spécialement mon énergie, ma persévérance, et même ma prudence. Elles émanent surtout du noble appui que m'accorde enfin la partie avancée du public occidental, et de la pleine confiance que m'inspire la phase actuelle de notre grande révolution.

Il y a dix ans, le cinquième volume de mon ouvrage fondamental contenait incidemment une déclaration naïve où je représentais l'école positive comme étant encore essentiellement réduite à moi seul. Depuis cette époque, la situation du positivisme a radicalement changé, dans tout l'Occident, où il préoccupe de plus en plus les esprits et les cœurs, malgré les puissantes entraves qu'une indigne presse oppose journellement à nos divers contacts populaires. Ceux qui, dépourvus de toute conception propre, ne pourraient se rendre utiles qu'en facilitant la communication nécessaire des vrais philosophes avec les prolétaires, s'efforcent, au contraire, de l'intercepter, pour prolonger l'anarchique prépondérance des parleurs sur les penseurs. Mais cette oppression, à la fois spontanée et concertée, se trouve irrévocablement brisée, depuis six ans, par l'adhésion décisive d'un éminent écrivain (M. Littré), dont le noble caractère est encore mieux apprécié que son admirable talent (1). Devenu mon principal collègue, sa vie fut autant vouée que la mienne au digne triomphe, philosophique et politique, du positivisme, où nous voyons tous deux la seule issue possible de l'anarchie moderne. Une telle confraternité m'interdit ici d'insister davantage sur cette inappréciable sanction, qu'il fallait

(1) Un juge très-compétent de la vraie valeur morale, l'éminent Carrel, dont nous sentons de plus en plus la privation anticipée, me confia qu'il admirait surtout, chez M. Littré, alors inconnu pour moi, *sa belle âme*. D'heureuses relations personnelles m'ont ensuite permis de reconnaître la profonde justesse d'une telle appréciation, d'après des épreuves pleinement décisives, à la fois privées et publiques.

Digitized by Google

pourtant signaler comme la source essentielle de la justice que ma constance a fini par obtenir après vingt-quatre ans d'isolement, ainsi terminés au même instant que mon cœur renaissait.

Cette impulsion dominante ne me fera jamais oublier les sympathies spontanées qui la précédèrent chez les meilleurs esprits de l'Angleterre. Elles suscitèrent même, dans trois nobles âmes, le glorieux patronage qui retarda d'un an l'oppression matérielle résultée de ma spoliation polytechnique. Mais, quoique la nouvelle philosophie soit plus répandue et mieux appréciée en Angleterre que partout ailleurs, les positivistes anglais sont jusqu'ici très-rares, parce que ces adhésions demeurent presque toujours intellectuelles, sans s'étendre assez aux conséquences morales et sociales.

Il en est tout autrement chez la nation, aussi modeste qu'honorable, qui, depuis le moyen âge, forma toujours l'avant-garde des populations germaniques. L'éminent foyer qui surgit depuis cinq ans, en Hollande, ne sépara jamais la sociabilité de l'intelligence dans son appréciation du positivisme. Il sentit aussitôt que la principale destination de la nouvelle philosophie consiste à fournir la base d'une synthèse universelle, seule capable de diriger la terminaison organique de la révolution occidentale. Ce noble noyau positiviste a malheureusement perdu l'un de ses meilleurs organes, qui, également distingué de cœur et d'esprit, vient de nous être ravi à l'âge de Vauvenargues et de Bichat.

Malgré ces diverses adhésions d'élite, le positivisme ne saurait immédiatement obtenir au Nord de vraies sympathies collectives. Son principal appui doit reposer sur les populations qui, préservées du protestantisme, sont mieux disposées à une véritable réorganisation. Quoique la religion de l'Humanité ait encore peu pénétré en Italie et en Espagne, quelques cas décisifs annoncent déjà l'accueil réservé à la doctrine des femmes

et des prolétaires là où ces deux bases sociales ont le mieux développé leur vrai caractère.

Toute cette propagation du positivisme a pris une importance capitale et une extension inespérée depuis que la situation républicaine, écartant à jamais les mensonges constitutionnels, met en pleine évidence l'impossibilité de terminer la révolution autrement que par une conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès. Ce programme irrécusable appelle directement la seule doctrine qui puisse aujourd'hui déterminer des convictions fixes et communes. L'impuissance des diverses opinions antérieures devient ainsi de plus en plus sensible, et chacune a même perdu déjà son principal caractère. Pour prolonger son privilége transitoire de maintenir l'ordre matériel au milieu du désordre spirituel, l'école rétrograde achève de se dégrader en acceptant officiellement la souveraineté populaire. De même, la métaphysique négative, voulant conserver la direction du progrès en un temps où il consiste surtout à construire, rejette le programme du dix-huitième siècle, et prétend régénérer la société d'après le principe théologique, en le privant de toutes les institutions indispensables à sa consistance.

La situation qui discrédite et décompose toutes les autres écoles, désormais également anarchiques et rétrogrades, accroît rapidement l'activité et l'autorité de l'école positive, qui seule offre maintenant des garanties systématiques à l'ordre comme au progrès. Dès l'irrévocable proclamation de la république française, je fondai, sous le nom de Société Positiviste, une fraternelle association de praticiens et de théoriciens, dont les paisibles soirées hebdomadaires ont toujours été respectées. Aspirant ouvertement à diriger la terminaison organique de la révolution occidentale, elle a pris pour base directe mon *Discours sur l'ensemble du positivisme*, publié en juillet 1848,

Digitized by Google

comme résumé de mon cours de 1847 et prélude systématique du présent traité.

Pendant cette année décisive, une telle anticipation générale de ma construction actuelle a été complétée par trois publications partielles, destinées à organiser déjà la transition normale, à la fois temporelle et spirituelle, vers le régime final ainsi caractérisé. Ces opuscules décisifs ont successivement institué le nouveau gouvernement révolutionnaire, l'école propre à fournir de vrais philosophes en régénérant les médecins, et enfin le calendrier historique convenable à la commémoration occidentale. Ayant ainsi régularisé le présent, préparé l'avenir, et glorifié le passé, nous avons assez fondé notre politique de transition, qui n'avait pu se développer sous les fictions monarchiques. C'était la seule condition qui manquât au positivisme pour organiser un parti occidental capable d'écarter enfin tous les partis existants, en se ralliant, au nom de l'ordre et du progrès, les classes correspondantes. Je me félicite donc d'avoir alors anticipé sur les conclusions normales du présent traité en exposant, au sein de la Société Positiviste, ces trois séries de mesures transitoires. Quand elles se présenteront à leur place naturelle, dans mon quatrième volume, leur avénement dogmatique se trouvera ainsi consolidé par les actives sympathies qu'excitent déjà ces aperçus partiels, dont la liaison ne peut encore être assez sentie. L'urgence qui m'a prescrit ces anticipations en a tellement confirmé l'opportunité que, sous leur influence, d'autres foyers positivistes ont bientôt surgi à Madrid, à Abérdeen, à Gênes, et à Bruxelles.

Une plus haute efficacité commença, l'année suivante, pour le nouveau pouvoir spirituel, d'après la réaction involontaire que le gouvernement français a reçue de la même situation générale qui désormais pousse, en tous sens, vers le positivisme. Le précédent régime ne m'avait jamais permis qu'une indication indi-

Digitized by Google

recte et limitée, finalement insuffisante quoique provisoirement utile, de la nouvelle philosophie, comme simple préambule du cours public d'astronomie que je professai gratuitement pendant dix-sept ans. Au contraire, dès 1849, j'ai pu exécuter ouvertement, chaque année, dans un local officiel du Palais-Cardinal, une exposition libre et complète du positivisme, sous le titre de Cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité. Ce nouveau pas est dû surtout au noble patronage de M. Vieillard, qui, depuis vingt-cinq ans, a toujours suivi, avec une sollicitude vraiment civique, l'évolution continue d'une philosophie qu'il regarda, dès mon début, comme seule capable de surmonter l'anarchie moderne (1). Les prolétaires, encore trop préoccupés d'utopies, n'ont point assez profité de cette libérale autorisation pour s'élever enfin au point de vue historique, sans lequel leur socialisme restera insuffisant, et même perturbateur, faute de sentir convenablement la continuité humaine. Néanmoins, un digne auditoire des deux sexes, soutenu par l'importance et l'opportunité du sujet, suivit scrupuleusement cette longue série de séances de quatre ou cinq heures, qui ont naturellement anticipé sur toutes les parties du traité actuel. De telles sympathies me poussèrent, en 1849, à développer spécialement, et même à perfectionner essentiellement, la Religion de l'Humanité, directement fondée, l'année précédente, dans mon discours ci-dessus mentionné. J'y systématisai le culte intime d'après ma théorie des véritables anges-gardiens, émanée de mes propres effusions journalières, et je le liai solennellement au culte public en instituant ma série normale des neuf sacrements sociaux.

Ces deux institutions étaient tellement opportunes que, dès

(1) Je dois témoigner ici notre juste reconnaissance pour le zèle et la fermeté de M. Bineau, qui, comme ministre des travaux publics, autorisa dignement mon cours, accompli dans un local placé sous sa dépendance officielle.

Digitized by Google

l'année suivante, elles ont suscité plusieurs pratiques décisives. Tous les esprits émancipés sentiront bientôt le besoin de revenir à la culture du cœur, ainsi purifiée des chimères intéressées qui l'altéraient profondément chez les meilleurs types catholiques. Le développement direct et normal de la vie subjective était nécessairement réservé au positivisme, qui déjà l'érige en source habituelle de perfectionnement moral, de progrès intellectuel, et même d'amélioration physique, comme garant de la santé cérébrale, tant liée à toute l'harmonie vitale. Par un tel ensemble d'institutions, la religion démontrée devient maintenant capable de remplacer, à tous égards, la religion révélée, désormais aussi dépourvue de puissance affective que d'efficacité politique. Outre les saintes pratiques quotidiennes secrètement adoptées par plusieurs positivistes, j'ai solennellement conféré, en 1850, comme Prêtre de l'Humanité, les trois principaux sacrements sociaux, en systématisant dignement la naissance, le mariage, et la mort. Ce dernier acte, accompli sur un illustre cercueil, a seul donné lieu à une publication décisive, reproduite à la fin de ce volume. Ainsi, la nouvelle religion s'exerce déjà d'après des théories encore inédites, dont l'exposition, purement orale jusqu'ici, appartient au tome final du traité actuel. Même, afin de compléter cette indication anticipée, je dois annoncer ici l'heureux essai d'un jeune positiviste, dont l'esprit sera bientôt au niveau du cœur. M. Lonchampt a dignement composé, pour tous les jours de la semaine positiviste, déjà conçue par M. Leblais, un précieux système de touchantes prières, qui achèvera de rattacher le culte intime au culte public, en dirigeant le culte domestique proprement dit.

Ainsi, la quatrième année républicaine trouve le parti positiviste assez pourvu des divers germes essentiels (1) qu'exigeait

(1) Une seule fondation importante nous manque encore, celle de l'organe

Digitized by Google

sa grande et difficile mission, systématiser la marche spontanée de l'Occident vers la régénération finale sans craindre désormais aucune halte rétrograde ou anarchique. Les deux forces générales qui peuvent seules consolider un tel plan sont déjà profondément atteintes, quoique nos contacts y restent encore insuffisants. Malgré la déplorable routine révolutionnaire qui continue à ranger les prolétaires sous des chefs indignes ou incapables, de nobles types populaires se trouvent profondément incorporés au parti constructeur. La première publication de notre Société Positiviste émana, en juin 1848, d'un éminent ouvrier-menuisier, M. Magnin, que je n'hésite point à signaler au prolétariat occidental comme offrant aujourd'hui, par le cœur et l'esprit, comme par le caractère, le meilleur modèle du véritable homme d'état. On sent de plus en plus que le but pratique de la grande révolution consiste surtout à incorporer dignement le peuple à la société moderne, suivant l'irrésistible programme que nous légua le moyen âge. Mais les procédés empiriques et subversifs qu'on tente d'appliquer à cette immense question montreront bientôt que sa seule solution réelle appartient au positivisme, qui la fait essentiellement résulter d'une réorganisation systématique des opinions et des mœurs. Ainsi conçue, une telle construction se lie directement

---

hebdomadaire que je proposais, en octobre 1848, sous le nom de *Revue Occidentale*, pour développer régulièrement l'application continue de la philosophie positive au cours naturel des événements, intellectuels et sociaux. Toutefois, cet indispensable enseignement, qui peut seul délivrer l'Occident d'une presse désastreuse, est déjà réalisable quant à sa condition principale. Car, je suis maintenant assuré d'un nombre suffisant de dignes collaborateurs, non-seulement dans le centre français, mais aussi parmi les quatre autres populations occidentales. Nous n'attendons, pour commencer cette fonction complémentaire, que d'avoir obtenu l'appui matériel sans lequel son indépendance et sa dignité ne seraient point assez garanties. Trop peu nombreux et trop peu riches, les positivistes n'ont pu jusqu'ici remplir suffisamment cette condition finale, envers laquelle ils ne doivent jamais compter que sur eux-mêmes, comme dans tous leurs autres besoins.

Digitized by Google

à la destination féminine qui fournira finalement le principal caractère social du positivisme. Car les prolétaires ne sauraient assez goûter la vie domestique, d'où doit émaner leur meilleure satisfaction, si les femmes ne peuvent se consacrer dignement à leurs offices naturels, en étant partout préservées du travail extérieur. Les immenses améliorations que le positivisme vient spontanément apporter dans la condition féminine, notre haute appréciation du sexe aimant comme principale personnification du vrai Grand-Être, et notre développement systématique de la culture affective, excitent déjà des sympathies décisives. Un mois après la publication de mon *Discours sur l'ensemble du positivisme*, une dame anglaise, dont les vertus domestiques sont aussi connues à Londres que les talents littéraires, sanctionnait pleinement ma théorie de la femme. « Je n'ai pas eu » le temps, m'écrivait-elle en français, de lire votre livre » comme je le lirai, mais j'ai été enchaînée par quelques pages » sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y a que vous*. Les autres, ou » donnent à la femme une position subalterne, subordonnée » aux besoins matériels de l'homme, ou lui en assignent une » en dehors de sa nature et de ses instincts. Vous seul, Mon- » sieur, vous savez combiner sa dignité morale et intellectuelle » comme compagne avec sa nature physiquement et morale- » ment dépendante. Enfin, vous concevez le *lien conjugal*, qui » renferme soumission et ascendant, pureté et tendresse. »

En considérant l'ensemble de ces résultats, je suis heureux de revenir sur la modicité de mes espérances primitives. Après avoir publié le premier volume de mon ouvrage fondamental, je confiais à mes amis, il y a vingt ans, que tous mes vœux se bornaient à obtenir un jour cinquante adhésions profondes dans le monde entier, et alors je n'en avais pas une seule. Toutefois, pendant la majeure partie de mon isolement, ma constance fut ensuite soutenue par l'admirable conversion d'un énergique

Digitized by Google

révolutionnaire, digne ami du grand Carnot. Charles Bonnin, qui aurait pu être mon père, s'honora, pendant sa noble vieillesse, de devenir mon premier disciple, en dédaignant trop ses propres écrits. Carnot lui-même, quelques mois avant de mourir en exil, m'avait déjà fait parvenir, de la manière la plus touchante, les augustes encouragements que lui inspirait ma découverte toute récente des lois sociologiques. Par ce digne testament civique, le plus pur représentant de la révolution négative transmit au fondateur de la révolution positive la continuation systématique de l'immense régénération que commença la sagesse empirique de notre glorieuse assemblée. C'est aux vrais républicains à juger maintenant si l'ensemble de ma carrière réalise assez l'espoir initial que le vertueux instinct de ce grand citoyen sut ainsi tirer d'un opuscule alors ignoré.

La consistance morale du parti positiviste a bientôt subi spontanément une épreuve irrécusable, par suite de l'ignoble persécution polytechnique qui acheva de détruire, en 1848, mes principales ressources matérielles. Des deux sortes de sympathies que j'invoquai alors, celles dont je devais attendre le plus d'efficacité n'ont aucunement répondu à l'appel final de mon *Discours sur l'ensemble du positivisme.* Mon éminent collègue, M. Littré, spontanément assisté de nos dignes confrères, a noblement institué une souscription annuelle, ouvertement destinée à neutraliser ma spoliation, sans m'assujettir à des occupations subalternes qui entraveraient mes travaux essentiels. Or aucun des nombreux élèves et camarades que je compte dans le public polytechnique, tous spécialement renseignés sur l'attentat commis envers moi, n'a participé jusqu'ici au subside réparateur. Il n'est encore alimenté que par de vrais positivistes, dont la rareté et la pauvreté expliquent naturellement son insuffisance actuelle. En fournissant un trait de plus

Digitized by Google

au tableau général d'un égoïsme trop conforme à notre anarchie, cette épreuve permanente montre heureusement la sincérité des nouvelles convictions morales qui déjà modifient sérieusement la conduite habituelle. Je devais ici témoigner directement ma juste reconnaissance envers cette honorable sauvegarde, qui, sans suffire encore, m'inspire déjà une pleine confiance dans la paisible activité du peu d'années qui me reste pour le service fondamental de l'Humanité (1).

Un nouveau contraste décisif vient de faire mieux ressortir la force naissante des vraies convictions positivistes, au sujet des difficultés exceptionnelles qu'éprouva, pendant plus d'un an, la publication du présent volume. L'ayant achevé le 24 février 1850, je me décidai bientôt, contre ma résolution primitive, à le publier séparément des trois autres. Pour faciliter l'édition totale, je proclamai immédiatement la décision systématique, à laquelle venaient de me conduire les principes positivistes, sur mon entière renonciation aux profits matériels résultés de mes livres quelconques. Mais cette résolution, qui me semble indispensable à la dignité morale du nouveau sacerdoce occidental, ne détermina cependant aucun éditeur à garantir l'impression de ces quatre volumes. Alors je me suis décidé à décomposer la vente; en sorte que, sans altérer la parfaite unité d'un tel traité, chaque tome puisse être acquis isolément. Cette dernière concession aux difficultés de la situation

(1) La préface finale de mon *Système de philosophie positive* doit naturellement faire désirer ici des explications spéciales sur la persécution qui s'y trouva prévue et caractérisée. Mais, en 1848, je les ai promises pour le dernier volume du traité actuel. Quand je les y accomplirai, ma réconciliation solennelle avec mon principal ennemi m'a heureusement interdit d'avance de beaucoup développer cette pénible histoire. Je devrai concentrer alors la flétrissure publique sur le vil traître qui, abusant de sa position officielle, fit seul avorter, en 1848, une réparation généralement attendue, pour satisfaire à la fois sa vieille envie et l'égoïsme précoce de son digne neveu.

Digitized by Google

n'aurait pas même assuré la publication de ce volume, si le jeune positiviste signalé ci-dessus (M. Lonchampt) n'avait spontanément offert à l'imprimeur sa garantie personnelle des frais typographiques. La modique fortune territoriale de ce noble disciple augmente le prix d'un tel dévouement, qui, néanmoins, j'espère, ne lui deviendra point onéreux. Cette digne conduite doit rappeler la générosité spontanée qui détermina, en 1848, la publication partielle du discours préliminaire de ce traité. Les deux cas sont d'ailleurs assez recommandables pour se passer du contraste naturel qu'offrirait encore ici une comparaison spéciale entre les pauvres et les riches.

D'après une telle suite d'actes, le parti positiviste se présente aujourd'hui comme déjà capable, sur une modeste échelle, de suffire à tous ses besoins moraux, intellectuels, et même matériels, par ses seules ressources propres. Pendant ma longue évolution, je n'ai jamais obtenu la moindre assistance réelle d'aucune personne indifférente à mes principes. Ce phénomène, sans exemple dans toute l'histoire humaine, me semble propre à mieux caractériser la parfaite cohérence qui distingue le positivisme des diverses synthèses antérieures. Avec plus de souplesse, il eût excité bientôt des sympathies hétérogènes, d'après son aptitude nécessaire à combiner sans inconséquence les appréciations les plus opposées. Mais ces facilités passagères auraient gravement altéré la plénitude normale de son ascendant final, auquel rien ne saurait échapper, parce que tout s'y tient étroitement. La religion qui appelle notre espèce à se suffire complétement par notre propre providence, devait elle-même surgir sans aucune protection étrangère.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince*).

Paris, le 23 Aristote 63 (jeudi 20 mars 1851).

Digitized by Google

Dédicace.

A LA SAINTE MÉMOIRE

DE MON ÉTERNELLE AMIE,

MADAME CLOTILDE DE VAUX (NÉE MARIE),

Morte, sous mes yeux, le 5 avril 1846,
au commencement de sa trente-deuxième année!

> Oh, nostra vita, ch'è si bella in vista,
> Com perde agevolmente in un mattino
> Quel che 'n molt' anni a gran pena s'acquista!
>
> (*Petrarca*).

RECONNAISSANCE, REGRETS, RÉSIGNATION.

Paris, le dimanche 4 octobre 1846.

NOBLE ET TENDRE VICTIME,

La constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucunement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines. Notre douloureuse destinée nous a du moins laissé toujours goûter la pleine conviction que tout loyal examen de notre conduite mutuelle augmenterait beaucoup nos droits respectifs

Digitized by Google

à la cordiale vénération des âmes honnêtes. Quand l'humanité recherchera, dans une scrupuleuse appréciation de ma vie privée, ces justes garanties morales qu'elle doit surtout exiger des vrais philosophes, l'ensemble de notre correspondance suffirait, au besoin, pour attester la sainteté continue d'un lien exceptionnel, également honorable à nos deux cœurs. Cette irréprochable conduite se trouve déjà récompensée dignement par ma profonde satisfaction de pouvoir ici proclamer mes plus intimes sentiments avec l'entière sincérité qui dirigea toujours la manifestation de mes pensées quelconques.

Ton admirable modestie, cédant enfin à mon affectueuse insistance, avait franchement accepté la juste dédicace de ma seconde élaboration philosophique, commencée, l'an dernier, sous la naissante stimulation de la noble tendresse qui, malgré la mort, continuera d'embellir tout le reste de ma mélancolique existence. Que ta mémoire sacrée reçoive donc cet hommage solennel d'une reconnaissance convenablement motivée, qui n'est plus contenue par tes touchants scrupules!

1. Une anomalie involontaire, trop aisément explicable, a beaucoup retardé le plein essor des dispositions profondément affectueuses que me transmit une très-tendre mère, si propre hélas! à devenir la tienne. D'après l'ensemble de ma fatale situation, mon cœur paraissait irrévocablement condamné à ne trouver habituellement une digne alimentation que dans l'exercice spécial, insuffisant quoique précieux, que ma carrière philosophique offre à l'amour universel. Sans notre tardive liaison, je n'eusse jamais apprécié assez l'énergique netteté qu'une juste application individuelle peut seule procurer aux principales affections.

Cette relation décisive de deux cœurs disposés à la plus pure harmonie avait été précédée, chez l'un et l'autre, par l'accom-

Digitized by Google

plissement spontané des diverses conditions indispensables à sa pleine efficacité. Avant notre première entrevue, j'avais entièrement recouvré, depuis plusieurs années, une irréprochable liberté morale, dans une crise d'autant plus définitive qu'elle fut, de ma part, involontaire; et même je sentais déjà la profonde insuffisance du paisible isolement qui me parut d'abord si précieux. L'heureux essor simultané de mes goûts esthétiques, surtout envers le plus affectueux des beaux-arts, ne pouvait qu'indiquer, sans les satisfaire, les besoins exceptionnels de mon cœur. Mais ces dispositions personnelles ne m'auraient pas suffi si je n'eusse trouvé en toi une équivalente liberté et une pareille tendance. Longtemps avant notre contact, l'incomplète protection des lois t'avait spontanément affranchie de l'indigne lien imposé à ta vertueuse obéissance. Tu te trouvais ainsi replacée sous une pénible dépendance, qui n'était point habituellement adoucie par une juste appréciation de ton éminente nature, ni même par la respectueuse sollicitude due à tes malheurs exceptionnels.

Diversement poussés et autorisés tous deux à chercher enfin une affection complète, nos sympathies naturelles étaient donc fortifiées d'avance par la triste conformité de nos destinées domestiques, sans que mon infortune fût d'ailleurs équivalente à la tienne. Malgré sa récente origine, une intimité aussi préparée dut bientôt acquérir la consistance familière d'un ancien attachement, depuis que tu me connus assez pour oser m'écrire : *Je vous confie mon reste de vie.* Combien nous étions loin de prévoir alors la prochaine impuissance de cette précieuse mission !

A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû ainsi, pendant une année sans pareille, l'expansion tardive mais décisive des plus doux sentiments humains. Une sainte intimité, à la fois paternelle et fraternelle, compatible avec nos justes convenances respec-

Digitized by Google

tives, m'a permis de bien apprécier en toi, parmi tous les charmes personnels, cette merveilleuse combinaison de tendresse et de noblesse que peut-être aucun autre cœur ne réalisa jamais à un tel degré. Cette excellence morale, convenablement assistée des plus hautes facultés de l'esprit féminin, était si heureusement complétée par la candeur et la dignité du caractère! La contemplation familière d'une pareille perfection devait accroître, même à mon insu, mon ardeur systématique pour ce perfectionnement universel où nous placions tous deux le but général de la vie humaine, soit publique, soit privée.

Ceux qui savent que l'essor continu des instincts sympathiques constitue la principale source du vrai bonheur, personnel ou social, respecteront ici ma solennelle gratitude pour l'ineffable félicité que tu m'as dévoilée, et qui devait exercer une réaction durable sur mon amélioration morale. Suivant la tendance ordinaire des inclinations bien placées, ta salutaire influence m'a spontanément rendu plus affectueux envers mes amis, et plus indulgent pour mes ennemis, plus doux avec mes inférieurs, et mieux subordonné à mes supérieurs. Loin d'amortir mon énergie antérieure, elle en a beaucoup augmenté l'efficacité : à la vigueur persévérante que j'avais assez exercée, j'ai su dès lors joindre une patiente modération qui m'était trop peu familière. Je te dois ainsi, en grande partie, d'avoir supporté, sans aucun vain murmure, une infâme persécution, qui jadis m'eût poussé peut-être à une ardente explosion, inopportune quoique légitime.

Une sollicitude trop empirique a fait craindre que cet éveil inespéré de ma vie privée n'entravât ma vie publique. Ton extrême délicatesse était surtout préoccupée d'une telle opposition, qui, malgré mes fréquentes explications, t'inspira de si touchantes inquiétudes, jusque dans la dernière de tes inappréciables lettres. C'est pourtant sous cet aspect que je te suis,

Digitized by Google

au fond, le plus redevable ; car, j'ai pu enfin, grâce à toi, réaliser, en un temps d'anarchie morale, cette pleine harmonie entre l'existence privée et l'existence publique, si indispensable à la fois au bonheur et à la dignité des âmes d'élite. Jusqu'alors, en effet, ma mission sociale m'avait seule fait supporter la profonde amertume de ma situation domestique. Sous ton impulsion spontanée, j'ai, au contraire, senti avec délices que, par une tardive réciprocité, ma vie privée tendrait désormais à mieux développer ma vie publique.

Toute ma philosophie m'avait déjà disposé à cette grande réaction, en faisant dignement ressortir la juste prépondérance des affections domestiques dans l'ensemble du véritable essor moral. Nul n'a mieux apprécié que moi le principal danger des utopies actuelles, qui, rétrogradant vers le type antique par une folle ardeur de progrès, s'accordent à prescrire au cœur humain de s'élever, sans aucune transition, de sa personnalité primitive à une bienveillance directement universelle, dès lors dégénérée en une vague et stérile philanthropie, trop souvent perturbatrice. Rectifiant ces aberrations métaphysiques, la nouvelle philosophie place surtout la supériorité fondamentale de la morale moderne dans sa juste préoccupation de la vie privée comme source indispensable de l'éducation sympathique. Quand ce caractère du positivisme t'aurait été mieux connu, il eût bientôt dissipé les alarmes de ta consciencieuse affection sur un prétendu conflit de ma tendresse personnelle avec ma destination sociale.

Mais cette convergence spontanée des deux impulsions devait surtout distinguer la seconde moitié de ma carrière philosophique, où je dois désormais m'adresser au cœur encore plus qu'à l'esprit, par la nature même du dernier effort fondamental qu'exige l'ensemble de ma mission. J'ose ainsi assurer que, indépendamment de toute inclination privée, jamais dé-

dicace ne fut mieux méritée que celle-ci, puisqu'elle repose sur une participation réelle et puissante, quoique indirecte et involontaire.

En un temps où l'orgueil intellectuel constitue, au fond, le principal obstacle à une vraie régénération, nous fûmes tous deux assez heureusement organisés pour remettre l'esprit à sa juste place, en le ramenant envers le cœur à cette sage subordination qui constitue la base nécessaire d'une harmonie réelle et durable, individuelle ou collective. L'unité personnelle suppose l'ascendant du seul genre de dispositions qui puisse rallier tous les autres, et la solidarité sociale exige la prépondérance systématique de l'unique impulsion propre à faire converger toutes les individualités. Par elle-même, la suprématie du cœur ne tend point à étouffer le juste essor de l'esprit, mais à lui procurer une indispensable destination : au contraire, depuis la fin du moyen âge, le règne exceptionnel de l'esprit a trop souvent altéré l'essor moral, pour satisfaire une curiosité stérile, en développant une insociable vanité. C'est pourquoi le premier régime constitue seul l'état normal de notre économie, personnelle ou sociale, l'autre ne convenant qu'à la transition révolutionnaire, dont il forme le principal caractère. Telle est la conclusion nécessaire de la saine philosophie, quand sa marche naturelle l'élève enfin jusqu'au vrai point de vue social, essentiellement inaccessible à tous mes prédécesseurs.

Mon ouvrage fondamental a surtout consisté à établir ce grand principe, de façon à préparer sa juste application continue, en constituant l'irrévocable prépondérance, logique et scientifique, des conceptions sociales sur tous les autres ordres de spéculations réelles. C'est d'après une telle base que, suivant la destination essentielle de la vraie philosophie, le traité actuel procède directement à la systématisation finale de toute

Digitized by Google

l'existence humaine, par la subordination nécessaire de l'esprit envers le cœur. A la vérité, ma principale tâche doit s'y borner à faire librement accepter à l'esprit lui-même un tel empire, dont l'avénement normal ne peut se passer de cette ratification volontaire. Mais pouvais-je espérer de jamais produire chez les autres une rénovation aussi difficile, si d'abord elle ne m'était pas devenue profondément familière? C'est ainsi, ma bien-aimée, que je devais spécialement éprouver la précieuse réaction philosophique d'une vertueuse passion privée.

Par une heureuse coïncidence, cette inclination décisive surgit aussitôt que ma nouvelle élaboration exigea vivement un digne essor personnel des affections tendres. Dès notre première expansion, je te signalai naïvement la solidarité que déjà je sentais s'établir entre le cours de mes plus hautes pensées et celui de mes plus chers sentiments. Après avoir noblement consacré la première moitié de ma vie publique à développer le cœur par l'esprit, je voyais sa seconde partie vouée surtout à éclairer l'esprit par le cœur, sans les inspirations duquel les grandes notions sociales ne peuvent acquérir leur vrai caractère. Mais pouvais-je aspirer à ces nouvelles lumières si je n'eusse dignement subi l'énergique ascendant du sentiment le mieux propre à dégager l'homme de sa personnalité fondamentale, en faisant dépendre d'autrui sa principale satisfaction? Combien j'ai chéri alors l'exception involontaire qui réservait à ma pleine maturité l'unique épreuve de ce suprême sentiment, dont un tel retard augmente l'efficacité morale, quand il comporte la sanction systématique d'une raison exercée. Si, d'abord, je déplorai l'inégalité de nos âges, ta supériorité me rassura bientôt sur une condition qui rendait notre intimité encore plus conforme à sa haute destination.

Toi seule m'as donc permis de développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit devenue indispensable à l'en-

Digitized by Google

semble de ma mission! Sans ton doux ascendant, ma grande préparation philosophique, quoique secondée par mes prédilections esthétiques, ne pouvait me rendre assez familière la vraie prépondérance systématique de l'amour universel, principal caractère définitif du positivisme, dont aucun autre attribut ne secondera mieux l'avénement social. A chaque phase de la nouvelle composition qu'interrompit la fatale maladie, je me plaisais à te témoigner ma juste reconnaissance pour l'assistance involontaire qui facilitait mes meilleures inspirations! Jamais je n'avais aussi nettement senti la profonde réalité de la maxime fondamentale due à ce noble Vauvenargues, qui, seul parmi les penseurs du dernier siècle, parla dignement du cœur, et dont la valeur intellectuelle et morale m'offrait avec la tienne une éclatante analogie, bientôt complétée, hélas! par une égale précocité de mort!

2. Notre vertueuse intimité était donc, à tous égards, aussi précieuse à ma vie publique qu'à ma vie privée. Mais, quelle que soit, à ce double titre, ma légitime reconnaissance de notre court passé, elle ne saurait équivaloir à mes éternels regrets pour l'incomparable avenir qui s'ouvrait à nous quand je t'ai perdue. L'indépendance personnelle que tu allais enfin conquérir, et la parfaite confiance mutuelle constatée par nos dernières épreuves, permettaient désormais le libre cours de nos rares sympathies. Outre l'heureuse concordance de nos opinions, et même de nos goûts, nous étions surtout réunis par une égale tendance, encore moins commune aujourd'hui, à subordonner au cœur l'ensemble de la vie humaine. Nous nous sommes si souvent dit : On se lasse de penser, et même d'agir; jamais on ne se lasse d'aimer! Chacun de nous reconnaissait d'ailleurs que la complète amitié n'est vraiment possible que d'un sexe à l'autre, parce que là seulement elle peut être assez dégagée de toute rivalité perturbatrice.

Digitized by Google

Quoique cette entière harmonie m'ait été sitôt ravie, il me suffit de l'avoir sentie pour ne pouvoir plus me contenter d'aucune moindre sympathie. Ainsi moi-même j'atteindrai la tombe sans avoir jamais connu, sauf un court instant, cette pleine identification qui convient tant à mon cœur! Jamais à moi ces chastes caresses, ces affectueux regards, qui dissipent aussitôt la fatigue des longues méditations pour ne laisser sentir que le charme d'une existence agrandie et ennoblie par elles! Au début de cette lente et douloureuse agonie, qui n'altéra nullement ta raison dans une maladie presque toujours accompagnée de violents délires, tu caractérisais toute ma destinée intime par cette touchante exclamation d'une âme sans cesse préoccupée d'autrui: *Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps!*

Mais je ne puis espérer ici d'associer à mes regrets personnels quelques sympathies publiques qu'en expliquant surtout la perte inappréciable que l'humanité vient de subir en toi. Hélas! il n'y a pas encore un an, je te chargeais, au contraire, de faire un jour rendre à mon cœur une exacte justice. Ce philosophe austère, qu'on ne croit accessible qu'aux préoccupations mentales, tu l'avais, dès l'origine, apprécié surtout comme le plus aimant des hommes à toi connus. Ton irrécusable suffrage, dans une décision réservée essentiellement aux femmes, aurait peut-être assez protégé ma mémoire morale contre les haineux sophismes et les superficielles préventions qui poursuivent d'ordinaire les rénovateurs intellectuels. Pourquoi faut-il que, malgré l'ordre naturel des âges, ce soit moi qui doive aujourd'hui révéler ta supériorité méconnue?

Ce qui m'autorise ici à réclamer dignement l'attention publique pour ce devoir sacré, c'est que je ne voyais pas seulement en toi ma noble compagne et ma précieuse conseillère, mais aussi mon éminente collègue dans l'immense régénération réservée à notre siècle. La nouvelle philosophie, comme le

Digitized by Google

prouvera ce second traité, est maintenant parvenue au point de demander à ton sexe, outre une intime sympathie, une active et puissante coopération, que ton cœur et ton esprit avaient également pressentie. Aucune rénovation mentale ne peut vraiment régénérer la société que lorsque la systématisation des idées conduit à celle des sentiments, seule socialement décisive, et sans laquelle la philosophie ne remplacerait jamais la religion. Si la première élaboration, où l'esprit doit prévaloir, était naturellement réservée à mon sexe, c'est surtout au tien qu'appartient la seconde, où le cœur devra dominer. Or, toi seule encore, parmi les femmes d'élite, avais dignement compris cette progression et ce concours, que déjà tu sentais, à ta manière, presque aussi profondément que moi-même.

Les préjugés vulgaires sur la prétendue sécheresse du vrai positivisme se dissipèrent promptement chez toi, quand tu distinguas cette philosophie d'avec les spécialités successives qui ont dû la préparer. Tout ce que j'ai conçu jusqu'ici, tout ce que je concevrai jamais, pour développer en tous sens la grandeur de l'homme, j'étais certain de pouvoir le soumettre utilement à ta cordiale sagesse; auprès de toi seulement je ne craignais plus d'être jamais soupçonné d'une affectation sentimentale contraire à l'ensemble de mon caractère intellectuel et moral. La profonde impression qu'une âme comme la tienne dut recevoir d'abord du catholicisme, avait heureusement préservé ton émancipation finale de toute halte sérieuse dans le vain déisme du siècle dernier : d'ailleurs ton esprit, malgré sa douce gaieté, ne pouvait se contenter d'une attitude essentiellement critique, qui ne convient plus qu'aux écrivains subalternes. Tout ce que l'admirable régime du moyen âge offrit de noble ou de tendre, tu comprenais que la vraie sociabilité moderne peut et doit se l'approprier pleinement, avec la supério-

Digitized by Google

rité naturelle à un système dont tous les principes sont discutables et où les meilleurs sentiments ne sont plus corrompus par un irrésistible égoïsme.

Déjà tu regardais cette vaste construction comme devant offrir aux femmes vraiment éminentes une digne carrière, indice spontané de l'extension fondamentale prochainement réservée à la juste influence féminine. Ton esprit, assez familier avec les principales productions de ton sexe, aurait bientôt complété son indispensable préparation. Malgré ta rare modestie, j'étais d'ailleurs parvenu à te faire bien apprécier le grand avantage résulté de ta pureté exceptionnelle pour mieux utiliser le concours naturel entre le cœur et l'esprit. Déjà tu t'étais créée, dans la réorganisation morale, une première tâche littéraire, heureusement liée à tes justes plans d'indépendance personnelle. Je regrette beaucoup de ne pouvoir joindre ici aucun fragment de cette naissante *Willelmine*, à laquelle avaient dès lors participé mes affectueux avis, et même mon indirecte collaboration, par la lettre philosophique que j'écrivis, à ta prière, en janvier dernier, sur la vraie théorie du mariage. La secrète oppression qui pesa sur toute ta vie ne s'est pas arrêtée devant ta tombe : le précieux manuscrit que tu m'avais ouvertement légué m'a été finalement refusé, au mépris des plus formelles promesses, et malgré les ordres spéciaux d'un noble chef de famille, dont la loyauté guerrière fut bientôt révoltée d'une telle violation, due peut-être à une douloureuse rivalité littéraire.

L'esprit et le but de cette ébauche doivent cependant être indiqués ici, non-seulement pour ta juste glorification, mais surtout pour l'exemple caractéristique qui en ressort spontanément du digne emploi actuel des talents féminins. En un siècle où tant de têtes, même fortes ou exercées, se préoccupent d'utopies anarchiques sur l'économie fondamentale de

Digitized by Google

la famille humaine, il importe de noter qu'une jeune femme éminente, mûrie par le malheur, consacrait librement sa belle carrière littéraire à l'active défense des lois inviolables de la sociabilité élémentaire. Si ta fatale histoire est un jour connue, chacun sentira que personne n'eût été plus excusable que toi de concevoir une éternelle amertume contre l'institution du mariage. Mais, comme tu l'as si bien dit dans ta touchante *Lucie : Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.* Cette admirable maxime était la devise spontanée de toute ta conduite.

Victime innocente d'un sort exceptionnel, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprécia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entraînent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. Sous la seule inspiration de ta belle âme, tu destinas ta *Willelmine* à la réfutation, décisive quoique indirecte, des dangereux paradoxes rajeunis par une éloquente contemporaine, avec laquelle ton talent n'aurait pas redouté une équitable comparaison.

Ton héroïne excentrique devait successivement traverser les principales aberrations actuelles, mais toujours préservée par sa pureté et son élévation naturelles, de manière à aboutir à la vraie félicité domestique, sans avoir jamais succombé dans ses crises préalables. Le tableau progressif de ces diverses situations du cœur féminin, habilement analysées par une âme irréprochable, eût comporté un vif intérêt et une haute utilité. A la gloire de ton sexe, j'ai remarqué que ces sophismes anti-domestiques, quoique dirigés, en apparence, vers son avantage sp

cial, y ont jusqu'ici trouvé fort peu d'honorables adhésions. Les femmes, jugeant surtout par le cœur, sont bientôt révoltées d'une telle anarchie morale, tandis que notre superbe esprit masculin, égaré aujourd'hui sans principes dans ces difficiles spéculations, y aboutit trop souvent à de funestes chimères, qu'une moindre délicatesse rend alors plus graves et plus durables. Suivant ce contraste, ton noble essai tendait à dissiper ces dangereuses controverses sous la suprême intervention du vrai sentiment, naturellement réservée aux plumes féminines.

Quoique la mort ait étouffé cette sainte composition, poursuivie avec persévérance au milieu des troubles physiques, j'espère que mon imparfaite indication et mon faible témoignage suffiront ici pour inspirer quelques regrets sincères, et peut-être pour susciter d'autres tentatives. Le poids de ta douloureuse destinée doit d'ailleurs disposer d'avance à respecter des principes susceptibles de produire de telles convictions chez ceux-là même qui ont le plus souffert de leur application absolue. Si j'osais ici rapprocher mon exemple du tien, sans que nos malheurs soient assez comparables, je noterais que nous seuls aujourd'hui, dans le camp progressif, avons énergiquement justifié le mariage, malgré nos injustes douleurs personnelles. Outre le nouveau respect ainsi suggéré pour la base nécessaire de toute sociabilité, cette remarque concourrait à dissiper des préventions banales contre l'aptitude morale de l'unique philosophie qui puisse désormais offrir des garanties systématiques à l'ordre fondamental, de plus en plus compromis par l'impuissance théologique et l'anarchie métaphysique.

Notre convergence spontanée sur de tels sujets indique assez aux juges compétents la haute efficacité philosophique de notre heureuse association, d'ailleurs exempte de toute vaine dépen-

Digitized by Google

dance dogmatique. Tous ceux qui prennent un intérêt sérieux à la nouvelle doctrine générale regretteront ainsi la précieuse coopération d'un esprit qui, sans jamais manquer aux moindres convenances féminines, pouvait, à sa manière, s'approprier entièrement les plus éminentes conceptions sociales. Le principe du positivisme sur l'harmonie fondamentale des deux sexes, comme destinée surtout à leur mutuel perfectionnement avait été avidement accueilli par une âme si bien disposée à sa sage application. Puisque les qualités prépondérantes de chaque sexe sont, en général, trop peu prononcées chez l'autre, ce n'est pas seulement sous l'aspect matériel que leur union est indispensable pour constituer le véritable élément humain.

Si, dans les œuvres individuelles, rien de grand n'est possible sans un digne concours entre le cœur et l'esprit, de même toute rénovation sociale exige l'active coopération des deux sexes. Tant que les femmes regretteront, au fond, le régime catholique et féodal, surtout d'après les immortels souvenirs d'une admirable chevalerie, la révolution moderne n'aura pas encore acquis son caractère définitif, et la rétrogradation politique continuera à sembler possible. Or, l'unique moyen de les associer irrévocablement à cet immense mouvement consiste à leur présenter enfin une philosophie aussi propre à satisfaire aux besoins essentiels du cœur qu'à ceux de l'esprit. Quoique le positivisme remplisse certainement cette condition fondamentale, une femme peut seule en convaincre son sexe.

Moi-même, sans doute, je dois viser finalement au cœur; mais je n'y puis atteindre qu'indirectement, par l'esprit, en faisant prévaloir les idées qui correspondent aux nobles sentiments. A toi je réservais l'office inverse, plus facile et non moins efficace, qui, par l'excitation directe des émotions sympathi-

Digitized by Google

ques, dispose l'intelligence à l'admission presque irrésistible des doctrines vraiment générales. Chacune de ces deux grandes opérations est socialement insuffisante sans l'autre : en se bornant à la première, l'inertie des sentiments empêcherait bientôt toute active application, même privée, des principes philosophiques ; si la seconde s'accomplissait seule, les sentiments restant dépourvus de toute consistance systématique, une agitation mystique entraînerait l'homme et l'humanité à d'éternelles fluctuations ou à des divagations indéfinies.

Nous concevions dignement tous deux cette belle harmonie entre des fonctions solidaires mais indépendantes, aussi distinctes dans leurs moyens que dans leur principe et leur destination : l'une tendant à établir, par la voie scientifique, d'actives convictions masculines ; l'autre à développer, par la voie esthétique, de profonds sentiments féminins. Deux offices pareillement indispensables ne comportaient d'ailleurs aucune préséance, et leur succession nécessaire ne saurait susciter aucun débat sérieux depuis qu'ils peuvent et doivent se fortifier mutuellement. Notre vertueuse intimité eût seulement embelli et facilité un concours sans exemple, de manière à manifester spontanément la tendance caractéristique de la vraie philosophie à concilier enfin les exigences, encore opposées, de l'esprit et du cœur.

3. Telle fut la sainte union qui m'autorise aujourd'hui à associer hautement un public d'élite à mon éternelle affliction privée : car la mort seule a brisé ce noble plan, dont les principales conditions se trouvaient déjà remplies, et auquel nos âges promettaient une suffisante réalisation. Ah ! si ma raison pouvait jamais rétrograder jusqu'à cet état théologique qui ne convient qu'à l'enfance de l'humanité, cette catastrophe suffirait pour me faire rejeter avec indignation l'optimisme providentiel qui prétend consoler nos misères en nous prescrivant la

Digitized by Google

stupide admiration des plus affreux désordres. Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frappée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'humanité ? Ce double désastre privé ne constitue-t-il pas d'ailleurs une perte publique, de manière à exclure toute idée de compensation ?

Mais la saine philosophie, en écartant sans retour des croyances chimériques et dérisoires, autant nuisibles désormais qu'elles furent d'abord utiles, interdit aussi les récriminations correspondantes. Elle n'exige point que, par de dangereux sophismes, on méconnaisse l'extrême imperfection de l'ordre réel. Seule néanmoins elle inspire une vraie résignation, consistant à subir avec courage les maux inaccessibles à l'intervention humaine, en réagissant le plus possible contre les fatalités extérieures par le perfectionnement intérieur. Mon malheur ne comporte ni consolation ni diversion, et je n'en dois chercher aucunes. Comme le dit Vauvenargues, en déplorant aussi une perte prématurée : *Qui s'est consolé n'aime plus; mais qui n'aime plus est léger et ingrat.* Loin de t'oublier, je dois m'efforcer de te supposer vivante, pour continuer à nous identifier de plus en plus. Notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque m'a laissé beaucoup de purs et nobles souvenirs, fortifiés par une correspondance caractéristique. Je les ranimerai davantage, comme je le fais depuis six mois, par un culte continu, à la fois quotidien, hebdomadaire, et bientôt annuel. Ce trésor d'affections constitue la principale ressource de ma vie intime.

Digitized by Google

Si, malgré mes efforts, toutes tes images sont encore dominées par l'image finale, ce douloureux tableau me rappelle aussi les témoignages extrêmes de ta sainte tendresse. A moi seul s'adressèrent tes dernières paroles, en l'unique présence de ma noble domestique, cette incomparable Sophie, que ta grande âme se plaisait à traiter en sœur, et dont l'actif dévouement à tes longues souffrances méritera toujours notre intime reconnaissance. Pourrais-je oublier jamais cette prescription suprême, solennellement répétée cinq fois, quand tu cessais déjà de voir et d'entendre, mais non d'aimer et de penser, quelques minutes avant d'expirer : *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité!...*

Cette auguste recommandation, résumé trop fidèle de ta vie entière, réglera ma plus intime existence. Elle consacre notre inaltérable solidarité, presque également exclusive des deux parts : dans l'ordre privé, chacun de nous était tout pour l'autre. La mort ne reproduit pas mon isolement antérieur, car rien ne peut plus me priver ni me dégager de ma seule union véritable. Plus qu'aucun autre régime, le positivisme tend à développer le culte de tous les souvenirs, personnels et sociaux, en les systématisant mieux et davantage : je dois donc nous appliquer d'abord cette précieuse propriété de la nouvelle philosophie. Combien d'âmes tendres se soutinrent longtemps par cette mélancolique alimentation, sans avoir autant de ressources pour l'instituer dignement !

Notre union étant surtout destinée à perfectionner nos cœurs, un tel but peut encore offrir beaucoup de charme, même quand le commerce moral n'est plus actif que d'un seul côté. La vraie connaissance de la nature humaine, individuelle ou collective, prescrit, en général, l'indissolubilité des liens intimes. Mais, par une extension plus délicate, les mêmes motifs fondamentaux imposent aussi la loi universelle du veuvage. Ce

Digitized by Google

devoir moral, toujours honoré et recommandé, devient, chez les deux sexes, une grande source d'améliorations profondes et de nobles satisfactions. Si la vie entière suffit à peine pour que deux êtres puissent se bien connaître et s'aimer dignement, si donc la parfaite constance peut seule permettre l'intime développement des affections humaines, pourquoi la mort interromprait-elle cette continuité d'appréciation? Quand survient la fatale viduité, l'obligation n'est-elle pas toujours également décisive, soit que l'intimité ait duré pendant quelques mois ou quelques années? Ou plutôt, ne doit-on pas s'efforcer davantage de prolonger ce qui a le moins duré? Tout oubli résulte alors d'un frivole égoïsme qui, faute d'une douce persévérance, perd aussitôt le fruit principal des germes antérieurs. A plus forte raison, l'inconstance des affections tend-elle à dégrader profondément celui qui, privé d'une éminente tendresse, accepte quelque intimité vulgaire, suivant l'énergique réprobation proclamée par Calderon (1).

Six mois d'intimes méditations sur la plus douloureuse crise de ma vie privée ont ainsi confirmé pleinement les solennelles promesses qui adoucirent tes derniers jours. Le soin continu de mon principal perfectionnement fortifiera sans cesse ce devoir sacré. C'est pourquoi, chaque jour, devant ton autel domestique, je te répète, avec une conviction croissante, que ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect.

L'âge des passions privées vient donc en moi de finir digne-

---

(1) Es hombre vil, es infame,
Él que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas,
Se contenta con lo ménos.

Digitized by Google

ment par notre irrévocable identification. Je dois désormais me livrer exclusivement à la noble passion publique qui, dès ma première jeunesse, voua l'ensemble de ma vie à la grande régénération. C'est là surtout que les précieux germes développés sous ton ascendant trouveront, malgré la mort, une haute destination. Quoique privé de ton active coopération, rien ne me ravira du moins ton assistance passive. Pendant notre sainte année, ta douce impulsion a concouru, beaucoup plus que tu n'as pu le croire, à mes meilleures inspirations philosophiques. Depuis six mois, ta précieuse influence n'a pas cessé de faciliter les nouveaux progrès accomplis au milieu des larmes. Sagement cultivée, elle continuera, je le sens, d'épurer et d'animer mes principales conceptions. Elle consolide et ennoblit, d'ailleurs, tous les goûts esthétiques qui nous étaient communs, et dont l'essor familier, outre son importance propre, peut seul neutraliser aujourd'hui l'oppressive sécheresse des habitudes scientifiques.

Directement consacré désormais à la reconstruction sociale fondée sur ma rénovation philosophique, j'y retirerai une utilité plus étendue et plus immédiate du tardif complément d'éducation morale que je dois à toi seule. En tout ce qui concerne la vraie condition des femmes et leur participation croissante au mouvement universel, j'éprouverai de plus en plus le besoin de confirmer et d'améliorer mon appréciation systématique par un vif souvenir de notre parfaite concordance sur le sujet où les conceptions d'un sexe peuvent le moins se passer de la libre sanction de l'autre. Ton éminente pénétration avait déjà saisi la tendance naturelle du positivisme à développer, par une systématisation à la fois privée et publique, le culte habituel de la femme, que le moyen âge put seulement ébaucher. Laissant désormais un libre cours à ce bel ordre de pensées et de sentiments, j'y serai sans cesse encouragé par l'intime attrait

Digitized by Google

d'une digne application individuelle, dont la sincérité et la maturité ne seront pas contestables.

En achevant une dédicace aussi méritée, je sens déjà la haute efficacité toujours propre à notre éternelle union. Le doux accomplissement d'un tel devoir me ramène sans effort à la grande composition interrompue par notre catastrophe; en même temps, l'heureuse réaction morale ainsi obtenue va, j'espère, me rendre toutes mes forces antérieures. L'exposition, surtout solennelle, procure aux sentiments, au moins autant qu'aux pensées, à la fois plus de précision et de consistance. Cette considération excusera peut-être, auprès des juges compétents, la nature et l'extension inusitées de cet hommage exceptionnel. Tous les penseurs qui savent apprécier la réaction mentale des affections sympathiques respecteront le temps employé à retracer et à ranimer des émotions pures. Mais j'adresse surtout cette naïve expansion aux esprits les mieux disposés à subir l'impulsion du cœur, soit parmi les femmes, le peuple, ou la jeunesse.

Adieu, mon immuable compagne! Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur, et de fille! Adieu mon élève chérie, et ma digne collègue! Ton angélique inspiration dominera tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, et ennoblissant ma conduite. Puisse cette solennelle assimilation à l'ensemble de mon existence révéler dignement ta supériorité méconnue! Ton salutaire ascendant ne peut plus être apprécié qu'en me disposant toujours à mieux remplir ma grande mission. Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissante invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne

Digitized by Google

enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel !
(*Élisa Mercœur.*)

Donna, se' tanto grande e tanto vali,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz' ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s' aduna
Quantunque in creatura è di bontate !
(*Dante.*)

AUGUSTE COMTE.

4

Digitized by Google

COMPLÉMENT DE LA DÉDICACE.

Paris, le 12 Dante 62 (samedi 27 juillet 1850).

Pour compléter cette dédicace exceptionnelle, je crois devoir y joindre la seule composition publiée par ma sainte collègue. Cette touchante nouvelle, dont la principale situation caractérise essentiellement la fatalité conjugale de l'infortunée Clotilde, fut insérée au feuilleton du *National* les 20 et 21 juin 1845. En la reproduisant ici, j'espère fournir aux juges compétents un témoignage direct de l'éminente nature, intellectuelle et morale, de l'ange méconnu qui préside à ma seconde vie.

A la suite de cette production caractéristique, je publie ma lettre inédite sur la commémoration sociale, qui aurait paru avec la *Lucie* sans la coupable malveillance d'un célèbre journaliste, aujourd'hui discrédité. Cette petite composition offre un certain intérêt historique à tous ceux qui connaissent maintenant la Religion de l'Humanité. Ils y verront les premiers germes distincts et directs d'une immense synthèse morale et sociale surgir spontanément d'une pure effusion privée. Ma réaction normale du cœur sur l'esprit se trouvait ainsi manifestée plusieurs années avant que j'en eusse construit la théorie définitive.

Je termine ce complément naturel de ma dédicace par une *canzone* inédite, que Madame de Vaux voulait placer dans sa *Willelmine*, quoiqu'elle l'eût composée en 1843. Ces gracieuses strophes, dont Pétrarque aurait peut-être envié la suavité, pourront indiquer la souplesse et la variété d'un talent appelé d'ailleurs aux plus hautes attributions. La tendance poétique de cette âme d'élite se prononçait involontairement dans ses moindres inspirations. Elle serait, par exemple, assez caractérisée d'après cette mélancolique inscription, secrètement placée, à vingt-deux ans, sur une ancienne *Journée du Chrétien*, que je conserve religieusement : « Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui » ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et » suaves de la chapelle du couvent!... »

Digitized by Google

1°. Lucie.

Il y a quelques années, un crime, compliqué de circonstances extraordinaires, vint frapper de stupeur la petite ville de ***.

Un jeune homme, appartenant à une famille distinguée, avait disparu sous une prévention terrible : on l'accusait d'avoir assassiné un banquier son associé, en lui soustrayant des valeurs considérables. Ce double forfait fut attribué à la funeste passion du jeu. Le coupable abandonnait, après quelques mois de mariage, une jeune femme douée d'une grande beauté et des qualités les plus éminentes. Orpheline, elle restait, à vingt ans, livrée à l'isolement, à la misère, et à une position sans espérance.

Les lois lui accordèrent spontanément la séparation de corps et de biens, c'est-à-dire de tout ce qui lui échappait. La famille de son mari lui prêta un abri et une paire de souliers. Comme elle était généralement admirée, des protections puissantes l'environnèrent de toutes parts.

C'était heureusement une de ces nobles femmes qui acceptent le malheur plus facilement qu'une transaction honteuse. Son intelligence élevée lui montra sans voiles sa situation : elle comprit qu'elle ne devrait l'intérêt des hommes qu'à sa beauté ; elle pressentit les périls que couvrent de douces sympathies, et voulut tirer d'elle seule tout adoucissement à son sort. Cette courageuse résolution étant prise, la jeune femme ne pensa plus qu'à l'exécuter. Possédant un talent remarquable, elle se rendit à Paris pour l'utiliser. Après quelques épreuves, elle fut admise, comme institutrice, dans la maison de l'Abbaye-aux-Bois, où elle trouva un asile honorable.

Pendant ce temps, la justice suivait son cours; des démarches actives cherchaient partout la trace du fugitif. Déjà les créanciers irrités s'étaient partagé la dépouille de sa malheureuse victime, dont les vêtements, les bijoux, et jusqu'aux petits trésors de jeune fille, avaient été vendus à la criée. Elle inspirait tant d'intérêt que quelques personnes rachetèrent plusieurs de ces objets et les lui renvoyèrent.

Une jeune fille voulut avoir un médaillon qui renfermait le portrait de l'héroïne, et le curé du lieu acheta sa robe nuptiale pour en parer l'autel de la Vierge.

Ces détails touchèrent vivement l'infortunée. Une noble fierté se joignait dans son cœur à une sensibilité profonde : elle se sentit soutenue par les témoignages d'intérêt qui lui venaient de toutes parts. Remplie d'effroi au souvenir de son premier amour, elle n'envisagea sa chaîne que comme une barrière qu'elle eût volontairement placée entre les hommes et elle. L'horreur et les périls de sa situation échappèrent ainsi à ses regards, et elle accepta sans révolte l'arrêt injuste des lois.

Un sentiment indestructible, une douce et sainte amitié d'enfance sauva d'a-

Digitized by Google

bord à ce noble cœur les amères douleurs de l'isolement. La philosophie, si mesquine et si aride dans les âmes égoïstes, développa ses magnifiques proportions dans celle de la jeune femme. Pauvre, elle trouvait le moyen de faire le bien : elle allait rarement dans les églises, où la frivolité a établi ses comptoirs; mais on la rencontrait souvent dans les mansardes, où le malheur est fréquemment réduit à se cacher comme la honte.

Deux années s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt changer cette situation étrange et malheureuse. Le temps, qui ne fait qu'accroître les grandes douleurs, avait ruiné peu à peu l'organisation brillante de l'orpheline. A son courage héroïque, à ses efforts persévérants pour rester dans le rude chemin qui lui était tracé, commençait à succéder un abattement profond. Treize lettres qui sont tombées entre mes mains peindront mieux que moi les douleurs de ce cœur malade. Je demande la permission de les reproduire et de terminer ainsi cette histoire.

1re LETTRE. — *Lucie à madame M.*

Je t'écris de Malzéville, où je vais passer quelques mois, ma bien-aimée. Ma poitrine avait besoin d'air et de lait; nos dignes amis ont saisi ce prétexte pour m'offrir de partager leur jolie solitude. Combien j'aime ces excellentes gens! Que ne puis-je leur ressembler ou faire passer dans mon cœur un peu de la paix qui règne au fond des leurs ! Je me sens pourtant mieux ici : rien n'est sain comme le spectacle d'une belle nature et de cette vie laborieuse et uniforme qui force l'esprit à se régler.

Le général attend prochainement l'arrivée de son voisin, qui passe pour le bienfaiteur de toute cette petite contrée. C'est un jeune homme de vingt-six ans, possesseur d'une belle fortune, et disciple sincère des idées libérales. Il a avec lui sa mère, qu'il adore, et dont on dit aussi beaucoup de bien.

Tu m'engages à cultiver les fleurs pour me sevrer un peu de musique et de lecture. Hélas! ma bien-aimée, ne sont-ce pas là les seuls plaisirs qui me restent? Quand j'ai payé mon faible tribut à l'amitié, quand je viens de lire au général quelques passages de ses mémoires, quand nous avons évoqué ensemble de grands et sévères souvenirs, ou quand j'ai partagé avec notre amie ses petits soins d'intérieur, je me trouve de nouveau en proie à ce besoin de sentir et de penser qui est devenu le principal ressort de mon existence; et pourtant nulle femme plus que moi n'aima la vie paisible et simple. Quels plaisirs brillants n'aurais-je pas sacrifiés avec joie aux devoirs et au bonheur de la famille! Quels succès ne m'auraient paru fades auprès des caresses de mes enfants! O mon amie, la maternité, c'est là le sentiment dont le fantôme se dresse, si jeune et si impétueux, dans mon cœur. Cet amour, qui survit à tous les autres, n'est-il pas donné à la femme pour se régénérer dans ses douleurs?

2e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Roger, j'ai enfin vu cette femme, si grande et si malheureuse, dont tu me


Digitized by Google

parlais avec orgueil. Ne dis pas que le sort en est jeté si je t'avoue l'impression profonde que j'ai ressentie à l'aspect de cette jeune et belle martyre des injustices sociales. Les touchantes vertus de Lucie, son esprit, ses grâces, tout en elle porte à jamais l'empreinte d'un profond chagrin. On sent, en la voyant, qu'elle aura besoin de générosité pour aimer. Pourtant, n'est-elle pas libre devant l'honneur et la raison? Par quelle étonnante imprévoyance des lois l'être pur et respecté peut-il se trouver enchaîné, par la société même, à l'être flétri qu'elle repousse de son sein?

Qu'appelle-t-on mort civile? Est-ce un simulacre? Dans quel but la société laisse-t-elle une épouse à l'homme qui ne peut plus donner le jour qu'à des bâtards?

De quel droit imposerait-elle l'isolement et le célibat à l'un de ses membres? Pour quelle fin le pousserait-elle au désordre?

Mais j'ai l'air d'être devant des juges. Roger, mon sang est près de s'allumer quand je vois comment l'apathie des hommes enfante souvent le malheur et l'oppression.

Je viens de faire construire un belvédère en vue de Malzéville : de là, avec une lunette, je découvre entièrement la jolie maison du général. Hier, j'ai aperçu Lucie qui était assise au bord de la pièce d'eau; son attitude était mélancolique et accablée. Te le dirai-je, ses regards me semblaient se diriger souvent vers le sud. Hélas! en la voyant si gracieuse et si brisée, je me demandais avec dégoût le secret de certaines influences sur notre cœur. Pourquoi voit-on des femmes vulgaires fasciner des intelligences supérieures et devenir l'objet d'un véritable culte? Comment arrive-t-il aussi que la générosité et la noblesse de certaines femmes se voient si souvent aux prises avec l'égoïsme et la grossièreté? Il faut renoncer à expliquer cette énigme.

Puisque tu veux une description nouvelle d'Oneil, je te dirai, mon cher Roger, que j'en ai fait une des plus jolies propriétés du département. On me racontait ces jours-ci une récente contestation à mon sujet entre les habitants de la commune voisine et un vieux gentilhomme ruiné. Il ne s'agissait de rien moins que de décider si l'on devait le titre de château à Oneil et le premier morceau de pain bénit à son propriétaire. J'ai tranché la question en n'allant pas à la messe et en appelant tout le pays ma vallée.

3ᵉ LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Non jamais, Roger, jamais une autre femme ne fera naître en moi ces sentiments généreux et élevés que m'inspire la seule vue de Lucie. Ami, tu as dit vrai : c'est en vain que les lois, l'opinion, et le monde élèvent entre nous leur triple barrière; l'amour nous réunira, je le sens. Qui mieux que toi connaît les besoins de mon cœur et son insurmontable répulsion pour les bonheurs vulgaires? Hélas! avant de rencontrer Lucie, je l'ai souvent senti, c'est un danger de raffiner ses sensations.

Tantôt ma mère a fait sa visite à Malzéville. J'étais curieux, je te l'avoue, de


Digitized by Google

connaître l'impression que Lucie produirait sur elle. En arrivant devant la grille du petit parc, nous l'avons aperçue qui greffait un rosier. Elle était vêtue de blanc; un grand chapeau de jardin couvrait négligemment sa tête, un simple ruban vert dessinait sa taille fine et élégante. On eût dit, à la voir, le plus suave idéal de la Galatée. Je fus surpris de n'apercevoir aucune émotion sur le visage de ma mère, elle ordinairement si bienveillante, et qui trouve tant de plaisir à admirer : elle fut imposante et froide pendant toute la durée de notre visite; les mots *devoir* et *honneur* trouvaient place dans toutes ses phrases. Pour la première fois j'entrevis ce qu'il y a d'amer et d'implacable dans les rivalités féminines. Guidée par ce tact délicat que donne l'habitude de la souffrance, Lucie se retira avant nous sous un léger prétexte. Que n'ai-je osé la suivre et me jeter à ses pieds pour protester contre les paroles de ma mère !

Roger, ce moment fixe à jamais mon sort. J'ai compris qu'il n'appartenait qu'à moi d'arracher cette douce victime au malheur. Périssent les chimères qui se dressent entre nous ! Je me sens fort contre la mauvaise foi de l'opinion et contre le blâme des envieux : puissé-je l'être contre la générosité et la grandeur de Lucie !

4e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

On maudirait volontiers la civilisation et les lumières, quand on voit le petit nombre d'esprits justes et de cœurs droits qu'il y a dans le monde. Je ne saurais te dire combien d'insinuations mesquines et odieuses j'ai à subir chaque jour au sujet de Lucie. Mais, ce qui n'est pas le moins choquant, tout l'honneur reste à ces corrupteurs de morale, qui se dressent orgueilleusement sur leurs monceaux de sophismes. Il semble, en vérité, que le succès n'accompagne que les guerres honteuses.

Je viens d'avoir avec ma mère une conversation pénible, qui n'a que trop confirmé mes idées sur le dévouement. C'est une magnifique vertu, mais qui vit bien plus volontiers de jouissances que de sacrifices. J'ai dernièrement rencontré, dans le monde, la jeune comtesse de ***, dont le mari est au bagne. Elle avait vingt-quatre ans quand cette fatalité l'a frappée : elle était remarquablement jolie et aimable. Le digne L.... en est devenu amoureux, et ils se sont unis. Eh bien ! elle me racontait que ce qu'elle a eu à souffrir de sa propre famille est incalculable. Comme je lui en témoignais mon étonnement, vu leurs idées avancées à tous, elle me répondit : En êtes-vous donc à votre catéchisme de l'homme ? Ils m'autorisent bien à être athée, mais non pas à me passer des sacrements.

Tant il y a, mon digne Roger, que cette admirable humanité n'est pas encore bien quitte de sa dette envers les singes, dont quelques docteurs assurent qu'elle descend directement.

5e LETTRE. — *Maurice à Lucie.*

Qu'avez-vous fait, Lucie? A quelle funeste pensée avez-vous obéi en vous éloignant de moi? Hélas ! c'est en vain que je cherche à justifier votre silence ; il

Digitized by Google

accable mon cœur comme un fardeau glacé. Et pourtant, hier encore vous m'avez fait chérir la vie. Votre âme semblait s'ouvrir à l'espérance. Quand un faible danger m'a menacé sur les bords du lac, vous vous êtes élancée à mon secours sans paraître redouter la présence de ceux qui nous entouraient. Que vous étiez belle à cet instant, et que le dévouement vous rendait imposante! N'avez-vous donc pas lu dans tous les regards l'enthousiasme dont vous étiez l'objet? O Lucie, quand il ne fallait peut-être que vous montrer ce que vous êtes pour attendrir le cœur de ma mère, par quel inconcevable malheur nous trouvons-nous séparés? Mais peut-être n'êtes-vous pas la femme angélique que j'avais cru entrevoir; peut-être un amour généreux est-il au-dessus de vos forces? Peut-être.... Mais à quoi bon tous ces doutes? Vous seule pouvez me rendre le repos que vous m'avez ôté : j'attends une ligne de vous, un mot qui m'apprenne quels sont vos desseins. Songez-y! je ne réponds pas de moi si vous continuez à m'accabler de votre silence. Manuel va courir à franc étrier jusqu'à Paris : dans dix heures, je puis avoir votre réponse.

6e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Fallait-il donc que cela fût ainsi? Roger, l'avoir connue, savoir ce que renferme ce cœur élevé, cet esprit délicat, et peut-être, dans quelques-heures, avoir à déplorer sa perte! Que mon malheur retombe à jamais sur ceux qui l'ont causé! Hélas! quand je l'accusais de ce que j'ai souffert, elle succombait à la violence de ses combats et de son amour. J'erre comme un fou autour de la maison du général, interrogeant sans cesse ses gens, et ne recevant d'eux que des réponses vagues ou effrayantes. Heureusement le médecin ignore qui je suis, et il me plonge trois fois par jour la vérité dans le cœur. Je viens de le quitter à l'instant; son regard était si triste, il semblait si accablé que je l'ai conjuré de ne pas me cacher le dernier malheur. Il m'a assuré qu'elle existe encore; mais il est dans l'attente d'une crise terrible et inévitable....

P. S. Elle est sauvée! Il faut aimer comme j'aime pour comprendre la magie d'un tel mot. Je me suis prosterné aux pieds du médecin; je lui ai demandé son amitié. En vain il conserve un air grave, je me sens prêt à faire des folies en sa présence. C'est un homme distingué, il parle de Lucie avec un enthousiasme presque égal au mien. Mais une chose m'a frappé : il m'observe souvent avec étonnement, et semble prêt à me confier un secret. J'ai vainement essayé plusieurs fois de lui faire dire sa pensée. Il termine toujours nos entretiens sur Lucie par cette phrase : La société est bien coupable.

J'ai souvent remarqué que la prudence est le vice des hommes de cette profession, que leurs profondes connaissances rendraient si propres à seconder le mouvement social. Que d'importantes modifications pourraient être produites dans les lois par la seule autorité de certains faits scientifiques qui demeurent éternellement cachés au vulgaire! Je voudrais qu'un bon médecin publiât ses mémoires; ce serait, à mon gré, un livre fort utile à l'humanité.

Digitized by Google

7e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Ami, je l'ai revue! Hélas! on n'ose croire qu'elle appartienne encore à la terre, tant sa beauté a revêtu un caractère idéal et céleste. Elle a consenti à faire sa première promenade appuyée sur mon bras, et j'ai été étonné de la simplicité avec laquelle elle m'a dépeint ses souffrances. Si je ne me trompe, une lueur d'espoir s'est glissée dans son cœur; mais je n'ai pu m'expliquer le sens de plusieurs de ses paroles. Comme nous nous reposions à l'ombre d'une petite chapelle en ruines, une noce de villageois est venue à passer devant nous. Il y avait tant de bonheur et d'insouciance sur toutes ces physionomies ouvertes, que je n'ai pu retenir une réflexion amère en comparant nos sorts. Lucie a tressailli en m'entendant. « O mon ami, s'est-elle écriée, ils sont heureux; mais c'est parce que » leur bonheur n'afflige et n'offense personne. » Je l'ai regardée avec stupeur : son visage était légèrement coloré; elle a posé ma main sur son cœur; puis elle a repris d'une voix grave et émue : « Maurice, c'est en vain que notre malheur » nous pousserait à nous élever contre la société; ses institutions sont grandes et » respectables comme le labeur des temps; il est indigne des grands cœurs de » répandre le trouble qu'ils ressentent. » J'ai voulu lui répondre, mais elle m'a fait un signe de la main pour m'indiquer qu'elle se sentait faible. Il commençait à se faire tard. Le digne docteur, qui déjà s'inquiétait de ne pas voir rentrer Lucie, est venu à notre rencontre, et il m'a aidé à la soutenir jusqu'à l'entrée du parc de Malzéville, où il a fallu nous séparer.

Roger, ce qui m'effraye, c'est moins l'ensemble des obstacles qui m'entourent que la grandeur naturelle de Lucie. Ce n'est pas à de vains préjugés, je le sens, qu'une telle femme a dû jusqu'ici immoler les plus doux penchants de son cœur.

8e LETTRE. — *Lucie à madame M.*

Mon amie chérie, l'espérance m'a accueillie à mon retour à la vie : Maurice consent à élever sa grande voix pour protester contre l'abus terrible qui nous sépare. Sa mère m'a pressée sur son cœur; je n'oublierai jamais les sensations délicieuses que ce moment a mêlées à l'amertume de mes souvenirs.

O ma bien-aimée! l'amour d'un homme pur et délicat est un sentiment plein de puissance. Combien j'ai besoin de force et de courage pour y résister! Mais l'intérêt et la gloire de Maurice me sont plus chers que mon repos peut-être : aussi suis-je soutenue par l'orgueil de lui voir tenter une noble entreprise; car il me semble que j'ai accompli la mienne en véritable héroïne.

C'est hier seulement que notre sort a été décidé. Nous avions passé la soirée avec le digne docteur, dont la morale est à la fois si douce et si élevée. A peine nous eut-ils quitté, Maurice saisit impétueusement ma main; et, la pressant sur son cœur, il jura de me protéger malgré le monde et de ne plus permettre que je m'éloignasse de lui. Je rassemblai mes forces pour lutter contre ces émotions délicieuses et terribles. Je représentai à Maurice que le devoir lui commandait d'es-

Digitized by Google

sayer de m'affranchir de mes liens, en réclamant une loi juste et sage. J'employai pour le toucher les arguments qui ont le plus de prise sur son grand cœur. Je lui dépeignis avec feu les avantages que la société pouvait retirer de cette tentative glorieuse. Pour lui, il ne fut pas difficile de l'intéresser au sort de ces êtres jeunes, faibles, désarmés, qu'un lien odieux peut pousser au désespoir. Il convint que les abus des lois résultent le plus souvent de l'apathie des hommes, et qu'il est toujours honorable et utile de lutter contre l'oppression.

Nous envisageâmes ensuite notre situation sous tous les points de vue. Maurice assurait qu'un lien comme celui qu'il m'engageait à contracter suffisait au bonheur, et qu'il renoncerait, sans le moindre regret, à ce monde qui sacrifie le véritable bonneur à des préjugés fièrement décorés du nom de convenances. Je lui avouai que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes. Il combattit doucement mes idées; mais le souvenir de sa mère se joignit dans son cœur à tous les sentiments élevés qui lui sont propres. Il finit par me promettre d'adresser une pétition à la chambre, et d'en attendre dignement le résultat.

Je me précipitai aux pieds de cet homme si cher, en versant des larmes de reconnaissance et d'amour. Les efforts que j'avais faits pour me contraindre avaient tellement épuisé mes forces qu'il me sembla que la vie allait m'abandonner. Je n'en ai jamais tant senti le prix que dans cet instant.

O mon amie! toi qui vis calme et heureuse auprès de l'homme de ton choix, tu comprendras tout ce qui se passe dans mon pauvre cœur. Tu sais si je partage le ridicule de ces femmes qui trépignent à l'idée de n'être jamais député, et qui montent à cheval pour démontrer qu'elles seraient au besoin d'excellents colonels de dragons. Mais tu sais aussi si je sens vivement l'oppression là où elle est réelle. C'est en portant atteinte au bonheur modeste et vrai de la femme que les lois la poussent en dehors de sa sphère et lui font parfois méconnaître sa destinée sublime. Henriette, quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement? Entourer de bien-être l'homme qu'on aime, être bonne et simple dans la famille, digne et affable au dehors, n'est-ce pas là notre plus doux rôle et celui qui nous va le mieux? Il me semble que le cercle de la famille peut se modeler, à certains égards, sur les cercles du monde; et n'est-ce pas la femme qui en fait les honneurs?

9e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Une nouvelle douleur vient de fondre sur elle : le monstre qui l'enchaîne à lui a été arrêté sur la frontière et conduit au bagne de Toulon, où il va subir sa peine.

Cet événement, qui donne une si grande portée à nos réclamations, semble cependant avoir abattu le courage de Lucie. Ce cœur si tendre a défailli d'épouvante devant l'horrible dénoûment auquel l'associent les lois. Le nom qu'elle porte encore retentit en elle chargé d'infamie et de lugubres souvenirs. Son impérissable bonté est venue ajouter la compassion à tous ses maux. Puissent ses

Digitized by Google

forces ne pas s'épuiser dans cette cruelle lutte! Non, je le sens, les lois ne peuvent pas être volontairement immorales et absurdes. L'évidence frappe les hommes : ils briseront ce lien odieux qui enchaîne l'être le plus pur à un forçat.

Lucie, telle que je la connais, souffrira beaucoup encore : mais diverses circonstances m'ont éclairé sur tous ses sentiments, et je n'en sacrifierai aucun à l'amour. Cette noble femme sera mère comme elle est amante. Les sacrifices qu'elle accepterait vaillamment pour elle-même, elle souffre de la pensée de les léguer à ses enfants. Puisse-t-elle trouver enfin le prix de ses douces vertus! Je rassemblerai mes forces et mon courage pour dompter mon impatience. O Roger, la vie a de rudes épreuves!

Je t'envoie une copie de ma pétition à la chambre.

« Messieurs les députés,

» Il existe au sein des lois un abus dont la portée est effrayante; permettez-
» moi de vous le signaler par un exemple frappant.

» Une femme de vingt-deux ans, dont le cœur est pur et plein d'honneur, se
» trouve enchaînée par le mariage à un forçat.

» Quinze années de détention, l'infamie, le mépris, tout ce qui sépare la
» vertu du vice, annule matériellement cet odieux lien.

» L'homme est mort civilement; la femme, déclarée libre par les tribunaux,
» rentre en possession de sa fortune, qu'elle gère déjà. Tous ses droits sont évi-
» dents; et pourtant il lui faut renoncer au plus précieux de tous, celui d'user
» de la liberté de son cœur.

» Par une inconcevable imprévoyance des lois, cette femme se trouve expulsée
» de leur protection, et placée par elles entre deux abîmes, le malheur et le dés-
» ordre.

» Quel choix oserait-on lui assigner? Pour se parer d'un stérile héroïsme,
» renoncera-t-elle à l'amour et à la maternité, ces beaux et nobles fiefs de l'é-
» pouse?

» Si l'isolement pèse comme une loi de mort sur son âme, et la pousse à
» contracter un lien hostile à la société, qui la protégera contre la mauvaise foi
» de l'opinion et contre tous les dangers attachés à une situation fausse?

» Entre ces deux écueils, il y en a un troisième où tombe tout être opprimé
» et faible, c'est la lâcheté.

» Messieurs les députés, j'appelle votre attention sur cette question de haute
» morale, et je sollicite une loi qui constitue le divorce par le seul fait d'une
» peine infamante. »

10ᵉ LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Nos cœurs sont plus calmes. Lucie semble heureuse de me voir faire acte de soumission envers cette pauvre société. Puisse-t-elle recueillir le fruit de ma patience!

Peut-être ai-je véritablement accompli un devoir. J'ai tant souffert depuis quel-

Digitized by Google

que temps, que je peux ne plus être très-bon juge en matière de sagesse. Les abus me révoltent, et l'oppression m'inspire une telle horreur que je fuirais volontiers devant elle au lieu de la combattre. Il se peut que Lucie, avec son héroïsme, soit beaucoup plus près que moi de la simple morale. Peu de femmes unissent comme elle la pénétration à la sensibilité; elle est éminemment loyale et spirituelle. Mieux je connais ce cœur si tendre, et plus je sens que je ne saurais trop payer son amour.

Avec quelle lenteur je vois arriver chaque jour le moment qui doit nous réunir! J'aime à la surprendre au milieu des occupations qu'elle s'est créées pour savoir m'attendre, me dit-elle. Hier, je la trouvai très-occupée à copier un gros cahier de musique insignifiante destinée aux écoles. Comme je lui en témoignais mon étonnement avec assez d'insistance, elle finit par m'avouer qu'elle se faisait une ressource de ce travail. Je ne saurais te dire, Roger, l'impression pénible que cette découverte me fit éprouver. Le véritable rôle de *la femme* n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, et de recevoir de lui en échange tous les moyens d'existence que procure le travail? J'aime mieux voir une mère de famille peu fortunée laver le linge de ses enfants, que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de son intelligence. J'excepte, bien entendu, la femme éminente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société son libre essor; car la manifestation est le véritable flambeau des intelligences supérieures.

Je voudrais non-seulement que les femmes trouvassent dans leurs pères, leurs frères, et leurs époux des appuis naturels; mais que, ces appuis venant à leur manquer, elles fussent soutenues par les gouvernements. Ils fonderaient, je suppose, des établissements pour les réunir et utiliser leurs talents divers. Il y a des travaux délicats qui ne peuvent être faits que par les femmes. Ils seraient produits dans ces établissements où l'on assurerait au moins à des êtres isolés et faibles une ressource contre tous les maux qui les menacent en dehors de la vie de communauté.

Nos villes auraient alors de vastes bazars où la femme opulente se donnerait la peine d'aller choisir ses parures. On ne verrait plus de pauvres filles, exténuées par un travail forcé, obligées de courir souvent tout le jour pour en trouver le placement. Ces moyens, ou d'autres analogues, établiraient déjà un peu de proportion entre les forces et les devoirs des femmes, qui sont souvent si peu en harmonie.

11ᵉ LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Où trouver un reste de chaleur dans cette société lasse et démonétisée? L'argent! voilà la clef de leur dictionnaire, le mot qu'il faut absolument saisir pour les comprendre. J'avais fait part au comte de J.... de notre situation actuelle et de ma démarche envers la chambre Il crut me faire fête en me réunissant à quelques-uns de ces hommes que l'on appelle sensés, sans doute parce qu'ils ont fini de démeubler le cœur au profit de la tête. Je ne croyais pas que la sécheresse

Digitized by Google

pût aller aussi loin. La conversation générale de ces gens-ci ressemble à une véritable opération de bourse. Quand ils se disputent la conversion d'un naïf, c'est une chose curieuse à voir.

La manière obligeante dont le comte de J.... avait fait mes honneurs à son cercle me mit, malgré moi, en évidence. Forcé de parler de mes opinions et de mes sentiments, je devins aussitôt le point de mire de toute l'assemblée. Elle me battit en philosophie et en morale. Elle allait me décréter sublime pour se débarrasser de moi, quand un des hommes les plus influents de l'époque me prit à part. « Vous ressemblez, me dit-il, à une corneille qui abat des noix. Ne vous » fourvoyez pas ainsi. Vous venez de heurter des hommes qui pouvaient et qui » voulaient vous servir. Rétablissez promptement vos affaires; et croyez qu'un » héros à quinze mille livres de rente n'est pas assez robuste pour marcher seul. »

Ce langage m'étonna tellement que je laissai à la puissance tout le loisir de s'étendre. « Vous venez, continua-t-elle, de demander le divorce; vous vous » êtes autorisé d'un exemple assez frappant. Certes, la justice et la raison sont » pour vous. Une loi restreinte, comme celle que vous demandez, passerait sans » la moindre difficulté, et serait un véritable bienfait. Eh bien! pourtant, cette » loi, il y a cent à parier contre un que vous ne l'obtiendrez pas.

» C'est ma conviction, ajouta-t-il, pendant que je réprimais avec effort une » douloureuse impatience. La faute en est à vous, bien à vous. Vouloir jouer au » géant, mépriser follement la hiérarchie, lui refuser la déférence, et explorer, » pour tout appui, l'arsenal des vieux mots, n'est-ce pas prendre volontairement » un rôle de dupe et courir la dague au poing dans un tir aux pigeons? Tenez, » dit-il, si vous n'étiez pas jeune, vous seriez fou. Mais cette infirmité-là fait » tout excuser. Je vous offre donc ma protection auprès de l'ambassadeur de ***. » Vous avez du monde, une figure noble : vous pourrez vous pousser auprès de » lui. Vous aimez une femme remarquable : vous lui donnerez un rang digne » d'elle; et, croyez-moi, l'amour se passe très-bien du mariage. »

En finissant sa période, mon digne mentor me jeta un regard significatif et s'éloigna de moi. J'allai serrer la main au comte de J..., si supérieur aux hommes dont il s'entoure, et je revins à Oneil la rage dans le cœur.

Roger, j'éclaircirai promptement ce que m'a dit cet homme, et s'il est vrai qu'il n'y ait plus trace de justice et d'honneur au sein de la société actuelle. Lucie est trop grande et trop pure pour s'incliner devant elle.

12e LETTRE. — *Lucie à Maurice.*

Maurice, vous êtes noble et grand. Quel cœur peut être plus digne que le vôtre de comprendre la justice et la raison? O le meilleur et le plus généreux des hommes, vous à qui j'aurais sacrifié avec joie le repos de ma vie entière, puissiez-vous reconnaître à quel point le vôtre m'a été cher et sacré! Mon bien-aimé, c'est en vain que nous tenterions de lutter plus longtemps contre le sort : mon âme a achevé de se briser sous ses coups. Hélas! quand je me suis laissée aller au bonheur de vous aimer, j'ai cru pouvoir, à mon tour, répandre du charme dans

Digitized by Google

votre vie. Laissez-moi puiser mes dernières forces dans une grande et consolante pensée, en espérant que vous reverserez sur la société les flots de dévouement et d'amour qui sont en vous. Que de fois n'ai-je pas vu votre belle intelligence s'enflammer à l'aspect des plaies qui couvrent le monde! O Maurice! tous les sentiments généreux sont délicieux à éprouver. Quelle destinée est à la fois plus grande et plus douce que celle de l'homme utile? Ne vous souvient-il pas d'avoir souvent envié à de pauvres artisans la gloire d'une petite découverte? Vous qui pouvez bien plus qu'eux, resteriez-vous oisif? Cher et bien cher ami, vivez pour imprimer sur la terre votre noble trace. Quand un homme tel que vous apparaît au milieu de la société, il faut qu'il lui apporte son tribut de lumières et de vertus, ou qu'il se condamne au silence et à la froideur de l'égoïste. Je connais votre âme; elle est riche et orageuse comme les nues d'un beau ciel: jamais vous n'auriez trouvé le bonheur dans l'isolement. Ne renoncez pas aux joies de la famille; des enfants répandront un grand intérêt sur votre existence. Vous vous plairez à développer en eux les nobles germes qu'ils tiendront de vous. Vous ferez de leurs jeunes cœurs autant de foyers où s'épanchera la flamme du vôtre. Ils vous entoureront de respect et d'amour. O Maurice! toutes les félicités de la vie ne se résument-elles pas dans ce seul mot?

Dernière lettre. — *Le docteur L... au docteur B...*

Mon vieil ami, j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de vous soigner à votre tour. Pour nous, qui croyons au bien, c'est un douloureux spectacle que celui de cette société en désordre, où rien de ce qui est noble et grand ne peut plus se faire jour. Je viens encore d'être témoin d'un de ces sacrifices qui révoltent le cœur et la raison. L'infortunée jeune femme dont je vous ai écrit l'histoire s'est éteinte hier entre mes bras, brisée par des douleurs que je renonce à vous peindre. L'homme qu'elle aimait ne lui a survécu que quelques instants: il semble qu'il ait voulu savourer son désespoir. En vain, j'ai tenté de le ramener à la raison et au calme; il s'est brûlé la cervelle auprès du lit funèbre, avant que j'aie pu prévenir son funeste dessein.

Ceux qui ont connu la femme intéressante et malheureuse dont je déplore la perte comprendront la fatale passion qu'elle inspira. C'était une de ces organisations si rares où le cœur et l'esprit ont part égale. Nulle femme ne sentait mieux qu'elle la grandeur de son rôle. Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Hélas! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit.

Clotilde de VAUX.

Digitized by Google

2°. Lettre philosophique sur la commémoration sociale,

COMPOSÉE POUR MADAME CLOTILDE DE VAUX, AU SUJET DE SA FÊTE,
Par l'auteur du *Système de philosophie positive*.

Paris, le lundi 2 juin 1845.

MADAME,

J'attache beaucoup d'importance à passer auprès de vous pour aussi pleinement affranchi de tous préjugés irréligieux ou métaphysiques que des préjugés purement théologiques, comme je le suis en réalité depuis très-longtemps. M'étant aperçu récemment que vous conserviez à cet égard quelques doutes essentiels, je me réservai secrètement la faculté de les dissiper bientôt, grâce au prochain retour d'une heureuse occasion périodique. On fête demain sainte Clotilde, votre patronne. Permettez donc, Madame, que, autorisé par un touchant usage universel, je me joigne aujourd'hui à votre famille pour vous offrir, à ma manière, un témoignage spécial d'affectueux souvenir. D'après les réflexions générales que cette précieuse circonstance va me conduire à vous indiquer sommairement, vous concevrez, j'espère, de plus justes idées sur le caractère éminemment social d'une philosophie qui, depuis quelque temps, a beaucoup retenti autour de vous, sans que peut-être vous l'ayez encore directement examinée.

L'instinct de la sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très-imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables, sans embrasser aussi le passé et même l'avenir. La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre à notre espèce. Ainsi, tous les états sociaux ont dû présenter, chacun à sa manière, certaines institutions permanentes, d'abord spontanées, puis de plus en plus systématiques, spécialement destinées à manifester une telle connexité, en constituant la chaîne des temps par la vénération régulière des ancêtres privés et publics. L'antiquité offrit, à cet égard, de puissantes ressources, appropriées à la nature de ses opinions et au caractère de sa civilisation. Ce culte des souvenirs y fut souvent exalté jusqu'à l'apothéose proprement dite, qu'il serait fort injuste d'apprécier seulement par les monstrueux abus propres à la décadence du paganisme. Mais une telle institution ne pouvait être très-efficace que pour les premiers âges et envers les castes supérieures, suivant le génie immobile et aristocratique de toutes les sociétés anciennes. Tous les grands départements divins ayant dû être bientôt occupés dans l'organisation initiale du polythéisme, les nouveaux dieux sans portefeuille que multipliait cette reconnaissance officielle pouvaient rarement obtenir une véritable importance, même quand on démembrait à leur profit quelque office antérieur.

Digitized by Google

En remplaçant, suivant l'esprit de sa doctrine, l'apothéose antique par une simple béatification, le monothéisme, surtout chrétien, a réellement perfectionné beaucoup cette partie essentielle de toute organisation sociale. Quoique cette substitution nécessaire stimulât moins les desirs personnels d'une glorieuse immortalité, elle en propageait davantage l'essor, dès lors indistinctement permis à tous les rangs. Vous savez, par exemple, Madame, que votre noble patronne et son humble contemporaine de Nanterre devinrent, presqu'à la fois, l'objet d'un culte au moins égal. Cette universelle extension du principe de consécration permit ensuite au catholicisme, longtemps organe principal du progrès social, d'introduire, à cet égard, un admirable perfectionnement, en y liant très-heureusement la vie privée à la vie publique. L'institution, trop peu comprise, des noms de baptême offrit, en effet, à chacun, non-seulement le libre choix d'un patronage spécial, mais aussi un noble modèle d'imitation personnelle. Si l'inévitable désuétude des croyances théologiques a dû graduellement éteindre la première destination, rien ne saurait jamais détruire la seconde. Inhérente aux lois de notre nature, elle se reproduira bientôt sous des inspirations à la fois plus systématiques et plus durables, dès qu'une vraie réorganisation des principes et des sentiments humains viendra terminer la déplorable anarchie qui caractérise notre temps.

Cette épître philosophique dégénérerait, Madame, en un traité fort déplacé, si j'y développais davantage les indications précédentes. Mais elles suffisent ici pour que votre rare pénétration puisse entrevoir, en général, comment la philosophie positive justifie pleinement ce culte catholique des saints, en le rapportant à sa vraie destination sociale, alors poursuivie sous des formes propres à l'état correspondant de l'humanité. Ce sera toujours un usage très-social que de célébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédécesseurs, et aussi de prescrire solennellement à chacun de nous l'imitation continue de l'un d'entre eux. Les vrais philosophes déplorent justement, à cet égard comme à tant d'autres, que ces utiles pratiques se trouvent aujourd'hui discréditées d'après leur funeste adhérence à des doctrines qui devaient succomber sous leur incompatibilité finale avec l'essor continu de l'intelligence et de la sociabilité.

Quant au cas individuel qui m'a conduit, Madame, à vous signaler ces aperçus généraux, je n'en pouvais souhaiter de plus propre à les confirmer. Aux temps de sa décadence, le christianisme, comme jadis le paganisme, a souvent abusé, quoiqu'à un degré beaucoup moindre, de ce grand office de consécration publique qui lui était dévolu. Mais rien de pareil ne saurait concerner votre antique patronne, qui présente, à tous égards, l'un des meilleurs exemples de la canonisation catholique. L'Église Romaine a justement regardé la conversion de Clovis comme ayant plus influé qu'aucune autre conversion royale, sauf celle de Constantin, sur le développement social de la France, et même de toute la République Occidentale. Or, on ne saurait contester la douce influence exercée par l'aimable Clotilde pour seconder les hautes impulsions politiques qui déterminèrent ce grand événement. Son long et paisible veuvage ne fut pas moins noblement

Digitized by Google

employé à tempérer les sauvages dissensions de ses fils. Une consécration méritée par tant d'éminentes qualités, plutôt morales que mentales, constitue, à mes yeux, l'un des types les plus propres à caractériser l'intervention sociale des femmes, habituellement destinée à moraliser d'après le sentiment la domination spontanée de la force matérielle. Ne soyez donc pas surprise, Madame, que je puisse cordialement m'associer, à ma manière, à tous ceux qui demain célébreront, sous des formes quelconques, cet intéressant souvenir, que personne, j'ose le dire, n'appréciera mieux que moi. Quand la nouvelle école accomplira la révision éclairée et la rectification systématique du calendrier théologique, votre chère patronne y conservera ses justes droits personnels à l'éternelle reconnaissance de l'humanité.

En général, Madame, soyez bien convaincue que la philosophie essentiellement positive qui caractérisera le dix-neuvième siècle ne vient pas pour détruire, comme dut d'abord le faire la philosophie purement négative propre au siècle dernier. Son but consiste toujours à construire, en résultat final de tous les travaux antérieurs, l'ordre, à la fois stable et progressif, le mieux conforme à l'ensemble de notre nature personnelle et sociale. Quand vous connaîtrez assez son esprit relatif et sa tendance organique, vous comprendrez cet admirable privilége qui lui permet, pour la première fois, de combiner, sans aucune inconséquence, dans une seule doctrine homogène, tout ce que les divers états antérieurs ont pu jamais offrir de grand ou d'utile. Elle sépare partout l'office continu qui déterminait la destination fondamentale de chaque institution, d'avec les formes provisoires qui durent successivement correspondre aux différents âges de l'humanité, de manière à manifester toujours le mode final qui désormais prévaudra directement. Seule, en un mot, cette nouvelle philosophie représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout son sujet propre, que nulle théologie ne put embrasser, et encore moins aucune métaphysique. Les religions, en effet, ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel, où la société ne saurait intervenir que comme moyen, et tout au plus comme condition, sans aucune destination progressive qui lui appartienne collectivement. Pendant la longue enfance de l'humanité, la sagesse sacerdotale, heureux organe de l'instinct universel, a dû néanmoins retirer de ces constructions imparfaites une précieuse efficacité sociale, que le positivisme explique et circonscrit. Mais cet indispensable office provisoire ne pouvait les préserver toujours de la déchéance irrévocable qu'elles ont graduellement encourue, à mesure que l'évolution humaine ruinait à la fois leur crédit intellectuel et leur influence morale. Les dénominations usuelles, qui rappellent encore cette aptitude primitive à rallier nos idées et nos sentiments, semblent aujourd'hui ne plus convenir aux croyances théologiques que par une sorte d'amère ironie. Car, depuis trois siècles au moins, bien loin de tendre à nous unir, elles ont évidemment dégénéré de plus en plus en sources fécondes de désordres publics et même privés. Cette dégradation résulte d'abord de leur impuissance croissante à protéger les

Digitized by Google

notions sociales qui s'y trouvaient confusément formulées, et ensuite de leur propre tendance à susciter des divagations presque indéfinies, désormais incompatibles avec aucun système fixe de convictions actives.

Ne doutez donc pas, Madame, que, lorsque les conceptions réelles seront enfin devenues assez générales, ce qui s'accomplit aujourd'hui sous vos yeux, elles ne conviennent mieux que des chimères quelconques à toutes les nobles destinations humaines. Pour l'important sujet ébauché dans cette lettre, on reconnaît surtout la tendance spontanée du positivisme à consacrer dignement les diverses gloires, en appréciant sainement leurs participations respectives à l'évolution fondamentale de l'humanité. Quand les mœurs modernes auront pu acquérir à cet égard leur développement propre d'après les principes convenables, le système de commémoration recevra un perfectionnement général au moins équivalent à celui qui résulta de la substitution du catholicisme au polythéisme. Car le régime catholique était à la fois trop absolu et trop étroit pour avoir jamais pu remplir suffisamment ce grand office social. Tout ce qui avait existé avant lui, et tout ce qui vivait hors de son sein, lui inspirait naturellement une aveugle réprobation. Sans sortir même de sa propre enceinte, il n'a pu envelopper les gloires que ne prévoyaient pas ses formules immobiles. N'avez-vous point, par exemple, remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle?

Mieux vous scruterez ce grand sujet, plus vous reconnaîtrez, Madame, que le nouveau régime philosophique peut seul glorifier à la fois tous les temps, tous les lieux, toutes les conditions sociales, et tous les genres de coopération, soit publics, soit même privés. En consolidant l'actif sentiment de la continuité humaine, il en aggrandira la portée et en ennoblira le caractère; car il y comprendra la considération familière de l'avenir, que le régime antérieur ne pouvait embrasser, faute de connaître la loi générale du progrès social. Il popularisera le culte des souvenirs encore davantage que sous le catholicisme, en étendant aux plus humbles coopérateurs le sentiment habituel de la convergence universelle, sans aucune vaine distinction entre l'ordre public et l'ordre privé. Toute existence vraiment honorable pourra légitimement aspirer à quelque consécration solennelle, soit au sein même de la famille, soit dans la cité, la province, la nation, et enfin la race entière.

A tous égards, Madame, quel esprit pourrait être aussi social que celui du vrai positivisme, qui seul embrasse réellement l'ensemble de la vie humaine, individuelle et collective? Les trois modes simultanés de notre existence, penser, aimer, agir, y sont directement combinés, dans toute leur extension possible, par un principe également applicable à l'individu et à l'espèce. Ils y deviennent les sujets respectifs de nos trois grandes créations continues, la philosophie, la poésie, et la politique. La première systématise directement la vie humaine, en établissant, entre toutes nos pensées quelconques, une connexité fondamentale, première base de l'ordre social. Le génie esthétique embellit et ennoblit toute notre existence en idéalisant dignement nos divers sentiments. Enfin, l'art social, dont la morale

Digitized by Google

constitue la principale branche, régit immédiatement tous nos actes, publics ou privés. Telle est l'intime solidarité que représente le positivisme entre les trois grands aspects, spéculatif, sentimental, et actif, propres à la vie humaine. Notre existence y est envisagée, soit dans l'individu, soit dans l'espèce, comme ayant pour but continu le perfectionnement universel, d'abord relatif à notre condition extérieure, et ensuite à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

Quoique cette épître soit déjà bien longue, je voudrais, Madame, ne pas la terminer sans vous y signaler l'attrait spécial que la nouvelle philosophie doit offrir à votre sexe, quand elle en sera mieux connue.

Écartant une stérile agitation politique, l'école positive vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle. Désormais elle fera prévaloir la régénération directe des opinions et des mœurs sur celle des institutions proprement dites, qui ne peuvent être convenablement élaborées qu'en dernier lieu. Or cette transformation radicale des vains débats actuels serait assurément très-favorable à l'influence sociale des femmes, suivant les vraies lois de leur nature propre et de l'ordre universel. L'intervention féminine, si noblement surgie au moyen âge, sous le spiritualisme catholique, semble presque s'être éteinte avec lui. Or les insurrections personnelles que notre temps suscite contre une économie vraiment fondamentale sont peu propres à ranimer cette indispensable influence, que maintenant le spiritualisme positif peut seul développer convenablement. Loin que les prédilections spéciales de votre sexe dussent vainement se rattacher au passé, elles ne devraient y voir qu'une sorte d'indice historique de la participation supérieure que lui réserve nécessairement le véritable avenir social. Car, suivant la marche invariable du progrès humain, les influences morales tendent de plus en plus à prévaloir sur les puissances matérielles. Une telle connexité excita toujours les sympathies féminines pour les diverses rénovations mentales de l'humanité. Elle s'est, à vrai dire, manifestée déjà lors de la première apparition systématique de la philosophie positive, sous la grande impulsion de Descartes, qui trouva tant d'accueil chez votre sexe. Les dames du XIXe siècle ne sauraient, à cet égard, rester au-dessous de leurs devancières, quand cette philosophie, qui ne pouvait alors être aucunement sociale, parvient enfin à sa pleine maturité. Son principal domaine consiste désormais dans les sujets qui, par leur nature, fourniront toujours l'aliment essentiel des sentiments de votre sexe et des pensées du nôtre.

Une organisation éminemment affective dispose habituellement les femmes à seconder l'influence morale de la force spéculative sur la puissance active dans l'antagonisme journalier qui dirige les affaires humaines. Leur propre position sociale, extérieure sans être indifférente, au milieu du mouvement pratique, les érige spontanément en intimes auxiliaires de tout pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel correspondant. Or le nouveau régime moral vers lequel tendent les sociétés modernes développera davantage que l'ancien cette affinité naturelle.

Digitized by Google

Comment votre sexe ne finirait-il point par préférer une doctrine qui fera nécessairement prévaloir l'adoration des femmes? L'admirable chevalerie du moyen âge, comprimée sous les croyances théologiques, n'avait jamais pu élever ce culte qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Votre esprit et votre cœur excuseront, j'espère, l'extension de ces diverses indications générales en faveur de leur importance. Elles atteindront du moins leur but principal en vous dispensant, Madame, de recourir à d'immenses traités pour mieux apprécier désormais la nouvelle école, à la fois philosophique et sociale. Quoique réellement émanée de la révolution française, vous voyez qu'elle diffère profondément de toutes les écoles purement révolutionnaires. Celles-ci tendent encore à détruire sans construire, quand le déblai préalable est depuis longtemps assez accompli. Mieux qu'aucune influence métaphysique, la doctrine positive s'oppose radicalement à toute rétrogradation théologique. Or elle ne poursuit jamais cette lutte accessoire qu'en satisfaisant davantage que le régime primitif à tous les besoins, intellectuels et sociaux, qui motivèrent son ascendant, dont elle explique également l'origine et le déclin.

Le souvenir de votre douce patronne me deviendra désormais plus cher. Il m'aura ainsi fourni une précieuse occasion de vous faire sentir l'aptitude morale du positivisme. Vous voyez que, sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble ou de salutaire. Mais il en écarte sagement des formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes, altérèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'école nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner.

Daignez, Madame, agréer avec bonté les vœux sincères que ce jour rappelle plus vivement à

votre respectueux ami,

AUGUSTE COMTE.

Digitized by Google

3°. Les pensées d'une fleur.

Je nais pour être aimée : oh! merci, bon destin!
Que les puissants mortels contre toi se déchaînent!
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

J'ai le premier regard du roi de la nature,
J'ai son baiser de feu, sa splendeur pour parure :
J'ai de la jeune Aurore un sourire de sœur;
J'ai la brise naissante et la douce saveur
De la goutte penchée au bord de mon calice.
J'ai le rayon qui joue au seuil du précipice;
J'ai le tableau magique, en grandeur sans pareil,
De l'univers s'ouvrant les portes du réveil.

Jamais le froid mortel ne doit tarir ma vie;
Au sein des voluptés doucement je m'endors :
La nature me garde et me rend ses trésors;
A son banquet d'amour je m'éveille ravie.

J'ai bien souvent embelli la beauté;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne :
Le plaisir me tresse en couronne,
Et le bonheur m'attache à son côté.

Quand le rossignol s'inspire
Sur ma tige en se jouant,
Pour laisser résonner son chant
La nature entière expire.

L'amour me dit tous ses secrets;
J'abrite ses douces prières,
J'aide au bonheur de ses mystères;
Je suis la clef des cœurs discrets.

O doux destin, si les soupirs profanes
De tes décrets pouvaient changer le cours,
Seule ici-bas, dans mes langes diaphanes,
Je renaîtrais au souffle des amours.

Des sombres tempêtes
Sauve-moi l'horreur;
Que toujours la fleur
Sourie à tes fêtes!

CLOTILDE DE VAUX.

FIN DE LA DÉDICACE.

Digitized by Google

SYSTÈME

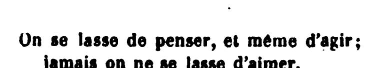
DE

POLITIQUE POSITIVE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

L'ENSEMBLE DU POSITIVISME.



On se lasse de penser, et même d'agir;
jamais on ne se lasse d'aimer.

(*Dédicace*.)

Dans cette série d'aperçus systématiques sur le positivisme, je caractériserai d'abord ses éléments fondamentaux, ensuite ses appuis nécessaires, et enfin son complément essentiel. Quelque sommaire que doive être ici cette triple appréciation, elle suffira, j'espère, pour surmonter définitivement des préventions excusables, mais empiriques. Tout lecteur bien préparé pourra constater ainsi que la nouvelle doctrine générale, qui semble encore ne pouvoir satisfaire que la raison, n'est pas, au fond, moins favorable au sentiment, et même à l'imagination.

Digitized by Google

PRÉAMBULE GÉNÉRAL.

Le positivisme se compose essentiellement d'une philosophie et d'une politique, qui sont nécessairement inséparables, comme constituant l'une la base et l'autre le but d'un même système universel, où l'intelligence et la sociabilité se trouvent intimement combinées. D'une part, en effet, la science sociale n'est pas seulement la plus importante de toutes; mais elle fournit surtout l'unique lien, à la fois logique et scientifique, que comporte désormais l'ensemble de nos contemplations réelles (1). Or, cette science finale, encore plus que chacune des sciences préliminaires, ne peut développer son vrai caractère sans une exacte harmonie générale avec l'art correspondant. Mais, par une coïncidence nullement fortuite, sa fondation théorique trouve aussitôt une immense destination pratique, pour présider aujourd'hui à l'entière régénération de l'Europe Occidentale. Car, d'une autre part, à mesure que le cours naturel des événements caractérise la grande crise moderne, la réorganisation politique se présente de plus en plus comme nécessairement impossible sans la reconstruction préalable des opinions et des mœurs. Une systématisation réelle de toutes les pensées humaines constitue donc notre premier besoin social, également

---

(1) L'établissement de ce grand principe constitue le résultat le plus essentiel de mon *Système de philosophie positive*. Quoique les six volumes de cet ouvrage aient tous paru, de 1830 à 1842, sous le titre de *Cours* (suggéré par l'élaboration orale qui prépara, en 1826 et 1829, ce traité fondamental), je l'ai ensuite qualifié toujours de *Système*, pour mieux marquer son vrai caractère. En attendant qu'une seconde édition régularise cette rectification, cet avis spécial préviendra, j'espère, toute méprise à ce sujet.

Digitized by Google

relatif à l'ordre et au progrès. L'accomplissement graduel de cette vaste élaboration philosophique fera spontanément surgir dans tout l'Occident une nouvelle autorité morale, dont l'inévitable ascendant posera la base directe de la réorganisation finale, en liant les diverses populations avancées par une même éducation générale, qui fournira partout, pour la vie publique comme pour la vie privée, des principes fixes de jugement et de conduite. C'est ainsi que le mouvement intellectuel et l'ébranlement social, de plus en plus solidaires, conduisent désormais l'élite de l'humanité à l'avénement décisif d'un véritable pouvoir spirituel, à la fois plus consistant et plus progressif que celui dont le moyen âge tenta prématurément l'admirable ébauche.

Telle est donc la mission fodamentale du positivisme, généraliser la science réelle et systématiser l'art social. Ces deux faces inséparables d'une même conception seront successivement caractérisées daus les deux premières parties de ce Discours, en indiquant d'abord l'esprit général de la nouvelle philosophie, et ensuite sa connexité nécessaire avec l'ensemble de la grande révolution dont elle vient diriger la terminaison organique.

A cette double appréciation, succédera naturellement celle des principaux appuis qui sont propres à la doctrine régénératrice. Cette indispensable adhésion ne saurait aujourd'hui, sauf de précieuses exceptions individuelles, émaner d'aucune des classes dirigeantes, qui, toutes plus ou moins dominées par l'empirisme métaphysique et l'égoïsme aristocratique, ne peuvent tendre, dans leur aveugle agitation politique, qu'à prolonger indéfiniment la situation révolutionnaire, en se disputant toujours les vains débris du régime théologique et militaire, sans conduire jamais à une véritable rénovation.

La nature intellectuelle du positivisme et sa destination so

ciale ne lui permettent un succès vraiment décisif que dans le milieu où le bon sens, préservé d'une vicieuse culture, laisse le mieux prévaloir les vues d'ensemble, et où les sentiments généreux sont d'ordinaire le moins comprimés. A ce double titre, les prolétaires et les femmes constituent nécessairement les auxiliaires essentiels de la nouvelle doctrine générale, qui, quoique destinée à toutes les classes modernes, n'obtiendra un véritable ascendant dans les rangs supérieurs que lorsqu'elle y reparaîtra sous cet irrésistible patronage. La réorganisation spirituelle ne peut commencer qu'avec le concours des mêmes éléments sociaux qui ensuite doivent le mieux seconder son essor régulier. D'après leur moindre participation au gouvernement politique, ils sont plus propres à sentir le besoin et les conditions du gouvernement moral, destiné surtout à les garantir de l'oppression temporelle.

Je consacrerai donc la troisième partie de ce discours à caractériser sommairement la coalition fondamentale entre les philosophes et les prolétaires, qui, préparée des deux côtés par l'ensemble du passé moderne, peut seule produire aujourd'hui une impulsion vraiment décisive. On sentira ainsi que, en s'appliquant à rectifier et à développer les tendances populaires, le positivisme perfectionnera et consolidera beaucoup sa propre nature, même intellectuelle.

Néanmoins, cette doctrine ne montrera toute sa puissance organique et ne manifestera pleinement son vrai caractère qu'en acquérant l'appui le moins prévu pour prix de son aptitude nécessaire à régler et à améliorer la condition sociale des femmes, comme l'indiquera spécialement la quatrième partie de ce discours. Le point de vue féminin permet seul à la philosophie positive d'embrasser le véritable ensemble de l'existence humaine, à la fois individuelle et collective. Car cette existence ne peut être dignement systématisée qu'en prenant pour base

Digitized by Google

la subordination continue de l'intelligence à la sociabilité, directement représentée par la vraie nature, personnelle et sociale, de la femme.

Quoique ce discours doive simplement ébaucher ces deux grandes explications, il fera, j'espère, assez sentir combien le positivisme est plus propre que le catholicisme à utiliser profondément les tendances spontanées du peuple et des femmes dans l'institution finale du pouvoir spirituel. Or la doctrine nouvelle ne peut obtenir ce double appui que d'après son aptitude exclusive à dissiper radicalement les diverses utopies anarchiques qui menacent de plus en plus toute l'existence domestique et sociale. En même temps, de part et d'autre, elle ennoblira beaucoup le caractère fondamental et sanctionnera activement tous les vœux légitimes.

C'est ainsi qu'une philosophie, d'abord émanée des plus hautes spéculations, se montre déjà capable d'embrasser sans effort, non-seulement la plénitude de la vie active, mais aussi l'ensemble de la vie affective. Toutefois, pour manifester entièrement son universalité caractéristique, je devrai encore y signaler un complément indispensable, en indiquant enfin, malgré des préjugés très-plausibles, sa profonde aptitude à féconder aussi ces brillantes facultés qui représentent le mieux l'unité humaine, en ce que, contemplatives par leur nature, elles se rattachent au sentiment par leur principal domaine, et à l'activité par leur influence générale. Cette appréciation esthétique du positivisme sera directement ébauchée dans la cinquième partie de ce discours, comme suite naturelle de l'explication relative aux femmes. J'y ferai, j'espère, entrevoir comment la doctrine nouvelle, par cela même qu'elle embrasse réellement l'ensemble des rapports humains, peut seule combler une grande lacune spéculative en constituant bientôt une vraie théorie générale des beaux-arts, dont le principe consiste à

Digitized by Google

placer l'idéalisation poétique entre la conception philosophique et la réalisation politique, dans la coordination positive des fonctions fondamentales de l'humanité. Cette théorie expliquera pourquoi l'efficacité esthétique du positivisme ne pourra se manifester par des productions caractéristiques que quand la régénération intellectuelle et morale se trouvera assez avancée pour avoir déjà éveillé les principales sympathies qui lui sont propres et sur lesquelles devra reposer le nouvel essor de l'art. Mais, après ce premier ébranlement mental et social, la poésie moderne, investie enfin de sa vraie dignité, viendra, à son tour, entraîner l'humanité vers un avenir qui ne sera plus ni vague ni chimérique, tout en rendant familière la saine appréciation des divers états antérieurs. Un système, qui érige directement le perfectionnement universel en but fondamental de toute notre existence personnelle et sociale, assigne nécessairement un office capital aux facultés destinées surtout à cultiver en nous l'instinct de la perfection en tous genres. Les étroites limites de ce discours ne m'empêcheront pas d'ailleurs d'y indiquer que, tout en ouvrant à l'art moderne une immense carrière, le positivisme lui fournira, non moins spontanément, de nouveaux moyens généraux.

J'aurai ainsi pleinement esquissé le vrai caractère de la doctrine régénératrice, successivement appréciée sous tous les aspects principaux, en passant, d'après un enchaînement toujours naturel, d'abord de sa fondation philosophique à sa destination politique, de là à son efficacité populaire, puis à son influence féminine, et enfin à son aptitude esthétique. Pour conclure ce long discours, simple prélude d'un grand traité, il ne me restera plus qu'à indiquer comment toutes ces diverses appréciations, spontanément résumées par une devise décisive, viennent se condenser activement dans la conception réelle de l'Humanité, qui, dignement systématisée, constitue finalement

Digitized by Google

l'entière unité du positivisme. En formulant ces conclusions caractéristiques, je serai naturellement conduit aussi à signaler, en général, d'après l'ensemble du passé, la marche ultérieure de la régénération humaine, qui, bornée d'abord, sous l'initiative française, à la grande famille occidentale, devra s'étendre ensuite, selon des lois assignables, à tout le reste de la race blanche, et même enfin aux deux autres races principales.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

ESPRIT FONDAMENTAL DU POSITIVISME.

La vraie philosophie se propose de systématiser, autant que possible, toute l'existence humaine, individuelle et surtout collective, contemplée à la fois dans les trois ordres de phénomènes qui la caractérisent, pensées, sentiments, et actes. Sous tous ces aspects, l'évolution fondamentale de l'humanité est nécessairement spontanée, et l'exacte appréciation de sa marche naturelle peut seule nous fournir la base générale d'une sage intervention. Mais les modifications systématiques que nous y pouvons introduire ont néanmoins une extrême importance, pour diminuer beaucoup les déviations partielles, les funestes retards, et les graves incohérences, propres à un essor aussi complexe, s'il restait entièrement abandonné à lui-même. La réalisation continue de cette indispensable intervention constitue le domaine essentiel de la politique. Toutefois, sa vraie conception ne peut jamais émaner que de la philosophie, qui en perfectionne sans cesse la détermination générale. Pour cette commune destination fondamentale, l'office propre de la philosophie consiste à coordonner entre elles toutes les parties de l'existence humaine, afin d'en ramener la notion théorique à une complète unité. Une telle synthèse ne saurait être réelle qu'autant qu'elle représente exactement l'ensemble des rapports naturels, dont la judicieuse étude devient ainsi la condition préalable de cette con-

Digitized by Google

struction. Si la philosophie tentait d'influer directement sur la vie active autrement que par cette systématisation, elle usurperait vicieusement la mission nécessaire de la politique, seule arbitre légitime de toute évolution pratique. Entre ces deux fonctions principales du grand organisme, le lien continu et la séparation normale résident à la fois dans la morale systématique, qui constitue naturellement l'application caractéristique de la philosophie et le guide général de la politique. J'expliquerai d'ailleurs comment la morale spontanée, c'est-à-dire l'ensemble des sentiments qui l'inspirent, doit toujours dominer les recherches de l'une et les entreprises de l'autre, comme l'a déjà indiqué mon ouvrage fondamental.

Cette grande coordination, qui caractérise l'office social de la philosophie, ne saurait être réelle et durable qu'en embrassant l'ensemble de son triple domaine, spéculatif, affectif, et actif. D'après les réactions naturelles qui unissent intimement ces trois ordres de phénomènes, toute systématisation partielle serait nécessairement chimérique et insuffisante. Toutefois, c'est aujourd'hui seulement que la philosophie, en parvenant à l'état positif, peut enfin concevoir dignement la vraie plénitude de sa mission fondamentale.

La systématisation théologique émana spontanément de la vie affective, et dut également à cette unique origine sa prépondérance initiale et sa dissolution finale. Elle domina longtemps les principales spéculations, surtout pendant l'âge polythéique, où le raisonnement restreignait encore fort peu l'empire primitif de l'imagination et du sentiment. Mais, même à cette époque de son plus grand essor mental et social, la vie active lui échappa essentiellement, sauf d'inévitables réactions, plus relatives d'ordinaire à la forme qu'au fond. Cette scission naturelle, quoique d'abord insensible, tendit ensuite, par son accroissement continu, à dissoudre radicalement la con-

Digitized by Google

struction initiale. Une coordination purement subjective ne pouvait s'accorder avec la destination nécessairement objective qui caractérise l'existence pratique, d'après son invincible réalité. Tandis que l'une représentait tous les phénomènes comme régis par des volontés plus ou moins arbitraires, l'autre poussait de plus en plus à les concevoir assujettis à des lois invariables, sans lesquelles notre activité continue n'aurait pu comporter aucune règle. D'après cette impuissance radicale à embrasser réellement la vie active, la systématisation théologique dut aussi rester toujours très-incomplète quant à la vie spéculative et même affective, dont l'essor général se subordonne nécessairement aux principales exigences pratiques. L'existence humaine ne pouvait donc être pleinement systématisée tant que le régime théologique a prévalu, puisque nos sentiments et nos actes imprimaient alors à nos pensées deux impulsions essentiellement inconciliables. Il serait d'ailleurs superflu d'apprécier ici l'inanité nécessaire de la coordination métaphysique, qui, malgré ses prétentions absolues, ne put jamais enlever à la théologie le domaine affectif, et fut toujours moins propre à embrasser la vie active. Au temps de sa plus grande splendeur scolastique, la systématisation ontologique ne sortit point du domaine spéculatif, réduit même à la vaine contemplation abstraite d'une évolution purement individuelle, l'esprit métaphysique étant radicalement incompatible avec le point de vue social. J'ai assez démontré, dans mon ouvrage fondamental, que cet esprit transitoire fut toujours impropre à rien construire réellement. Sa domination exceptionnelle comportait seulement une destination révolutionnaire, pour seconder l'évolution préliminaire de l'humanité en décomposant peu à peu le régime théologique, qui, après avoir seul dirigé l'essor initial, avait dû devenir, à tous égards, irrévocablement rétrograde.

Par cela même que toutes les spéculations positives émané-

Digitized by Google

rent d'abord de la vie active, elles manifestèrent toujours plus ou moins leur aptitude caractéristique à systématiser l'existence pratique, que la coordination primitive ne pouvait embrasser. Quoique leur défaut de généralité et de liaison entrave beaucoup encore le développement de cette propriété, il n'en a point empêché le sentiment universel. Des théories directement relatives aux lois des phénomènes et destinées à fournir des prévisions réelles, sont aujourd'hui appréciées surtout comme seules capables de régulariser notre action spontanée sur le monde extérieur. C'est pourquoi l'esprit positif a pu devenir de plus en plus théorique et tendre à s'emparer peu à peu de tout le domaine spéculatif, sans perdre jamais l'aptitude pratique inhérente à son origine, même quand il poursuivait des recherches vraiment oiseuses, excusables seulement à titre d'exercices logiques. Dès son premier essor mathématique et astronomique, il a montré sa tendance à systématiser l'ensemble de nos conceptions, suivant l'extension continue de son principe fondamental. Ce nouveau principe philosophique, après avoir lontemps modifié de plus en plus le principe théologico-métaphysique, s'efforce évidemment, depuis Descartes et Bacon, de le remplacer irrévocablement. Ayant ainsi pris graduellement possession de toutes les études préliminaires, désormais affranchies du régime ancien, il lui restait à compléter sa généralisation en s'emparant aussi de l'étude finale des phénomènes sociaux. Interdite à l'esprit métaphysique, cette étude n'avait jamais pu être saisie par l'esprit théologique que d'une manière indirecte et empirique, comme condition de gouvernement. Or ce complément décisif a été, j'ose le dire, assez réalisé, dans mon élaboration fondamentale, pour rendre déjà incontestable l'aptitude du principe positif à coordonner toute l'existence spéculative sans cesser de développer, et même d'affermir, sa tendance initiale à régulariser aussi la vie active.

Digitized by Google

La coordination positive de tout le domaine intellectuel se trouve ainsi d'autant mieux assurée que cette création de la science sociale, en complétant l'essor de nos contemplations réelles, leur imprime aussitôt le caractère systématique qui leur manquait encore, en offrant nécessairement le seul lien universel qu'elles comportent.

Cette conception est assez adoptée déjà pour qu'aucun véritable penseur méconnaisse désormais la tendance nécessaire de l'esprit positif vers une systématisation durable, comprenant à la fois l'existence spéculative et l'existence active. Mais une telle coordination serait encore loin de présenter l'entière universalité sans laquelle le positivisme resterait impropre à remplacer entièrement le théologisme dans le gouvernement spirituel de l'humanité. Car elle n'embrasserait point la partie vraiment prépondérante de toute existence humaine, la vie affective. Seule celle-ci fournit aux deux autres une impulsion et une direction continues, à défaut desquelles leur propre essor se consumerait bientôt en des contemplations vicieuses ou du moins oiseuses et en une agitation stérile ou même perturbatrice. La persistance de cette immense lacune rendrait d'ailleurs illusoire la double coordination théorique et pratique, en la privant de l'unique principe qui puisse lui procurer une consistance réelle et durable. Une telle impuissance serait encore plus grave que l'insuffisance nécessaire du régime théologique envers la vie active; car., ni la raison, ni même l'activité, ne peuvent constituer la véritable unité humaine. Dans l'économie individuelle et surtout collective, l'harmonie ne reposera jamais que sur le sentiment, comme l'indiquera spécialement la quatrième partie de ce discours. C'est à sa source spontanément affective que la théologie a toujours dû son empire essentiel. Malgré son évidente caducité, elle conservera ainsi, du moins en principe, quelques légitimes préten-

Digitized by Google

tions à la prépondérance sociale, tant que la nouvelle philosophie ne l'aura point dépouillée aussi de ce privilége fondamental. Telle est donc la condition finale dont rien ne peut dispenser la grande évolution moderne : la coordination positive, sans cesser d'être théorique et pratique, doit aussi devenir morale, et puiser même dans le sentiment son vrai principe d'universalité. Alors seulement elle pourra enfin écarter toutes les prétentions théologiques, en réalisant mieux que le régime ancien la destination décisive de toute doctrine générale. Car, elle aura ainsi coordonné, pour la première fois depuis le début de l'essor humain, tous les aspects fondamentaux de notre triple existence. Si le positivisme ne pouvait, en effet, remplir cette inévitable condition, aucune systématisation ne serait désormais possible; le principe positif se trouvant, d'un côté, assez développé pour neutraliser le principe théologique, et, d'un autre côté, restant toujours incapable d'une équivalente suprématie. C'est pourquoi tant d'observateurs consciencieux sont aujourd'hui entraînés à désespérer de l'avenir social, en reconnaissant l'impuissance finale des anciens principes du gouvernement humain, sans apercevoir l'avénement graduel de nouvelles bases morales, faute d'une théorie assez réelle et assez complète pour leur avoir manifesté la vraie tendance définitive de la situation moderne. Le caractère actuel du principe positif semble justifier une telle opinion; car son inaptitude à s'emparer jamais du domaine affectif doit maintenant paraître aussi constatée que sa prochaine prépondérance dans l'ordre actif et même spéculatif.

Mais un examen plus approfondi rectifiera pleinement cette première appréciation, en montrant que la sécheresse justement reprochée jusqu'ici aux inspirations positives tient seulement à la spécialité empirique de leur essor préliminaire, sans être aucunement inhérente à leur véritable nature. Surgie

Digitized by Google

d'abord des impulsions matérielles, et longtemps bornée aux études inorganiques, la positivité ne reste, d'ordinaire, antipathique au sentiment que faute d'être encore devenue assez complète et assez systématique. En s'étendant aux spéculations sociales, qui doivent former son principal domaine, elle y perd nécessairement les divers vices propres à sa longue enfance. Par suite même de sa réalité caractéristique, la nouvelle philosophie se trouve entraînée à devenir encore plus morale qu'intellectuelle, et à placer dans la vie affective le centre de sa propre systématisation, pour représenter exactement les droits respectifs de l'esprit et du cœur dans la véritable économie de la nature humaine, soit individuelle, soit collective. L'élaboration des questions sociales la conduit aujourd'hui à dissiper radicalement les orgueilleuses illusions inhérentes à sa préparation scientifique, quant à la prétendue suprématie de l'intelligence. Sanctionnant l'expérience universelle, encore mieux que ne put le faire le catholicisme, le positivisme explique pourquoi le bonheur privé et le bien public dépendent beaucoup plus du cœur que de l'esprit. Mais, en outre, l'examen direct de la question de systématisation le conduit à proclamer que l'unité humaine ne peut résulter que d'une juste prépondérance du sentiment sur la raison et même sur l'activité.

Notre nature étant caractérisée à la fois par l'intelligence et par la sociabilité, l'unité semble d'abord pouvoir s'y établir d'après deux modes différents, selon que la suprématie y appartient à l'un ou à l'autre attribut. Il n'existe pourtant qu'un seul mode de systématisation, parce que les deux attributs ne sont point, à beaucoup près, également susceptibles de prévaloir. Soit que l'on considère la nature propre de chacun d'eux ou que l'on compare leurs énergies respectives, on peut clairement reconnaître que l'intelligence ne comporte réellement d'autre destination durable que de servir la sociabilité. Quand, au lieu

Digitized by Google

de s'en constituer dignement le principal ministre, elle aspire à la domination, elle ne parvient jamais à réaliser ses orgueilleuses prétentions, qui ne peuvent aboutir qu'à une désastreuse anarchie.

Même dans la vie privée, il ne peut régnèr entre nos diverses tendances une hàrmonie continue que par l'universelle prépondérance du sentiment qui nous inspire la volonté sincère et habituelle de faire le bien. Ce penchant est, sans doute, comme tout autre, essentiellement aveugle, et il a besoin du secours de la raison pour connaître les vrais moyens de se satisfaire, de même que l'activité lui devient ensuite indispensable pour les appliquer. Mais l'expérience journalière prouve néanmoins qu'une telle impulsion constitue, en effet, la principale condition du bien, parce que, d'après le degré ordinaire d'intelligence et d'énergie que présente notre nature, cette stimulation soutenue suffit pour diriger avec fruit les recherches de l'une et les entreprises de l'autre. Privées d'un tel mobile habituel, toutes deux s'épuiseraient nécessairement en tentatives stériles ou incohérentes, et retomberaient bientôt dans leur torpeur initiale. Notre existence morale ne comporte donc une véritable unité qu'autant que l'affection domine à la fois la spéculation et l'action.

Quoique ce principe fondamental convienne beaucoup à la vie individuelle, c'est la vie publique qui en manifeste le mieux l'irrécusable nécessité. Ce n'est pas que la difficulté y change réellement de nature, ni qu'elle y exige de nouvelles solutions; mais elle y parvient à un degré bien plus appréciable, qui ne permet aucune incertitude sur les moyens. L'indépendance mutuelle des divers êtres qu'il faut alors rallier montre clairement que la première condition de leur concours habituel consiste dans leur propre disposition à l'amour universel. Il n'y a pas de calculs personnels qui puissent ordinai-

Digitized by Google

rement remplacer cet instinct social, ni pour la soudaineté et l'étendue des inspirations, ni pour la hardiesse et la persistance des résolutions. A la vérité, ces affections bienveillantes doivent être le plus souvent moins énergiques, en elles-mêmes, que les affections égoïstes. Mais elles possèdent nécessairement cette admirable propriété que l'existence sociale permet et provoque leur essor presque illimité, tandis qu'elle comprime sans cesse leurs antagonistes; aussi est-ce surtout d'après la tendance croissante des premières à prévaloir sur les secondes qu'on doit mesurer le principal progrès de l'humanité. Leur ascendant spontané peut être beaucoup secondé par l'intelligence, quand elle s'applique à consolider la sociabilité en appréciant mieux les vrais rapports naturels, et à la développer en éclairant son exercice à l'aide des indications du passé sur l'avenir. C'est dans ce noble service que la nouvelle philosophie fait consister la principale destination de l'esprit, auquel ainsi elle fournit à la fois une incomparable consécration et un champ inépuisable, bien plus propre à le satisfaire profondément que ses vains triomphes académiques et ses puériles investigations actuelles.

Au fond, les superbes aspirations de l'intelligence à la domination universelle, depuis que la grande unité théologique s'est irrévocablement rompue, n'ont jamais pu comporter aucune réalisation, et n'étaient susceptibles que d'une efficacité insurrectionnelle contre un régime devenu rétrograde. L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir : quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque. En effet, le commendement réel exige, pardessus tout, de la force, et la raison n'a jamais que de la lumière; il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs. Les utopies métaphysiques, trop accueillies chez les savants modernes, sur la prétendue perfection d'une vie purement contemplative, ne

Digitized by Google

constituent que d'orgueilleuses illusions, quand elles ne couvrent pas de coupables artifices. Quelque réelle que soit, sans doute, la satisfaction attachée à la seule découverte de la vérité, elle n'a jamais assez d'intensité pour diriger la conduite habituelle; l'impulsion d'une passion quelconque est même indispensable à notre chétive intelligence pour déterminer et soutenir presque tous ses efforts. Si cette inspiration émane d'une affection bienveillante, on la remarque comme étant à la fois plus rare et plus estimable; sa vulgarité empêche, au contraire, de la distinguer quand elle est due aux motifs personnels de gloire, d'ambition, ou de cupidité : telle est, au fond, la seule différence ordinaire. Lors même que l'impulsion mentale résulterait, en effet, d'une sorte de passion exceptionnelle pour la pure vérité, sans aucun mélange d'orgueil ou de vanité, cet exercice idéal, dégagé de toute destination sociale, ne cesserait pas d'être profondément égoïste. J'aurai bientôt lieu d'indiquer comment le positivisme, encore plus sévère que le catholicisme, imprime nécessairement une énergique flétrissure sur un tel type métaphysique ou scientifique, dans lequel le vrai point de vue philosophique fait hautement reconnaître un coupable abus des facilités que la civilisation procure, pour une tout autre fin, à l'existence contemplative.

C'est ainsi que le principe positif, spontanément émané de la vie active, et successivement étendu à toutes les parties essentielles du domaine spéculatif, se trouve, dans sa pleine maturité, inévitablement conduit, par une suite naturelle de sa réalité caractéristique, à embrasser aussi l'ensemble de la vie affective, où il place aussitôt l'unique centre de sa systématisation finale. Le positivisme érige donc désormais en dogme fondamental, à la fois philosophique et politique, la prépondérance continue du cœur sur l'esprit.

Sans doute, cette indispensable subordination, seule base

possible de l'unité humaine, avait été organisée, quoique empiriquement, par le régime théologique, comme je l'ai remarqué ci-dessus. Mais, d'après une fatalité propre à l'état initial, cette première organisation se trouvait nécessairement affectée d'un vice radical qui ne lui permettait qu'une destinée provisoire. Car, elle devait bientôt devenir profondément oppressive pour l'intelligence, qui n'a pu s'y faire jour qu'en la modifiant de plus en plus, de manière à finir par la dissoudre, en résultat général de cette inévitable insurrection de vingt siècles, laquelle d'ailleurs a naturellement développé les anarchiques utopies de l'orgueil métaphysique et scientifique. En effet, si le cœur doit toujours poser les questions, c'est toujours à l'esprit qu'il appartient de les résoudre : tel est le vrai sens que le positivisme vient établir en systématisant à jamais le principe nécessaire de toute économie individuelle ou collective. Or l'impuissance primitive de l'esprit, qui ne pouvait remplir dignement son office qu'après une longue et difficile préparation, a d'abord obligé le cœur de l'y remplacer, en suppléant au défaut de notions objectives par l'essor spontané de ses inspirations subjectives, sans lesquelles toute l'évolution humaine, tant mentale que sociale, serait restée indéfiniment impossible, comme l'explique mon *Système de philosophie positive.* Mais cet empire absolu, longtemps indispensable, ne pouvait ensuite éviter de devenir hostile au développement propre de la raison, à mesure que celle-ci parvenait à ébaucher des conceptions fondées sur une appréciation plus ou moins réelle du monde extérieur. Telle est, en général, la principale source directe des grandes modifications successivement survenues dans l'ensemble des croyances théologiques. Depuis que ce système a subi tous les amendements compatibles avec sa nature fondamentale, le conflit ntellectuel, devenu plus grave et plus rapide par l'essor décisif des connaissances positives, a pris un caractère de plus

Digitized by Google

en plus rétrograde d'un côté et révolutionnaire de l'autre, d'après l'impossibilité, de plus en plus sentie, de concilier deux régimes aussi opposés. Tel est surtout le caractère de la situation actuelle, où l'ancienne domination de la théologie, si elle était susceptible de restauration, constituerait directement une profonde dégradation intellectuelle, et même par suite morale, en réglant uniquement d'après nos désirs et nos convenances toutes nos opinions sur la vérité extérieure. Aussi l'humanité ne peut-elle plus faire aucun pas décisif sans renoncer totalement au principe théologique, qui déjà ne conserve, en Occident, d'autre efficacité essentielle que de maintenir, par sa résistance nécessaire, la vraie position de la question principale. Il oblige ainsi la systématisation nouvelle à se concentrer enfin dans la vie affective, malgré les préjugés et les habitudes propres à l'immense transition révolutionnaire qui dure depuis la fin du moyen âge. Mais le positivisme, en remplissant, encore mieux qu'aucun théologisme, cette condition fondamentale de toute organisation, termine nécessairement la longue insurrection de l'esprit contre le cœur. Car, par une décision à la fois spontanée et systématique, il accorde à l'intelligence la libre participation totale qui lui appartient dans l'ensemble de la vie humaine. D'après l'interprétation positive du grand principe organique, l'esprit ne doit essentiellement traiter que les questions posées par le cœur pour la juste satisfaction finale de nos divers besoins. L'expérience a déjà trop démontré que, sans cette règle indispensable, l'esprit suivrait presque toujours sa pente involontaire vers les spéculations oiseuses ou chimériques, qui sont en même temps les plus nombreuses et les plus faciles. Mais, dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats. C'est uniquement à lui qu'il appartient d'apprécier ce qui est pour pré-

Digitized by Google

voir ce qui sera, et de découvrir les procédés d'amélioration. En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. Telles sont les conditions corrélatives de l'harmonie finale instituée par le principe positif. On doit peu craindre qu'elles soient gravement troublées, puisque les deux éléments de ce grand équilibre se trouveront bientôt disposés naturellement à le maintenir, comme également favorable à chacun d'eux. Les habitudes insurrectionnelles de la raison moderne n'autorisent point à lui supposer un caractère indéfiniment révolutionnaire, une fois que ses légitimes réclamations se trouveront largement satisfaites. D'ailleurs, au besoin, les moyens ne manqueraient pas au nouveau régime pour réprimer assez des prétentions subversives, ainsi que j'aurai bientôt l'occasion de le faire sentir. D'un autre côté, la nouvelle domination du cœur ne saurait jamais devenir, comme l'ancienne, sérieusement hostile envers l'esprit. Car, le véritable amour demande toujours à s'éclairer sur les moyens réels d'atteindre le but qu'il poursuit : le règne du vrai sentiment doit être habituellement aussi favorable à la saine raison qu'à la sage activité.

Voilà comment une doctrine, qui ne comporte pas plus l'hypocrisie que l'oppression, vient aujourd'hui, en résultat général des diverses évolutions antérieures, régénérer à la fois l'ordre public et l'ordre privé, de plus en plus compromis par une situation radicalement anarchique. Elle rallie à jamais la vraie philosophie et la saine politique sous un même principe fondamental, non moins susceptible d'être senti que d'être démontré, et qui est autant propre à tout systématiser qu'à tout régir. Ce grand dogme positiviste de l'universelle prépondérance du cœur sur l'esprit sera d'ailleurs représenté, dans la cinquième partie de ce Discours, comme aussi capable d'aptitude esthétique que de puissance philosophique et d'efficacité sociale. On achèvera ainsi de comprendre la possibilité de tout concentrer désormais

Digitized by Google

autour d'un principe unique, à la fois moral, rationnel et poétique, seul propre à terminer réellement la plus profonde révolution de l'humanité. Chacun peut déjà constater ici que la force, essentiellement moderne, de la démonstration, encore restée, à tant d'égards, dissolvante, se sanctifie nécessairement, lors de sa pleine maturité, en recevant irrévocablement, de la nouvelle impulsion générale, une importante destination organique, qu'un prochain avenir développera beaucoup. Je puis donc, sans aucune exagération, conclure, de l'ensemble des indications précédentes, que, malgré son origine purement théorique, désormais le positivisme convient autant aux âmes tendres qu'aux esprits méditatifs et aux caractères énergiques.

Ayant ainsi déterminé la nature et le principe de la systématisation totale que doivent maintenant construire les vrais philosophes, il me reste à en caractériser la marche nécessaire et ensuite le nœud fondamental.

Quoique cette construction ne puisse convenir à sa destination qu'en embrassant l'ensemble de son triple domaine, spéculatif, affectif, et actif, ses trois parties essentielles ne sauraient pourtant s'accomplir à la fois, sans que néanmoins leur inévitable succession altère aucunement leur solidarité spontanée, puisqu'elle résulte, au contraire, d'une juste appréciation de leur mutuelle dépendance. Il importe de reconnaître, en effet, que les pensées doivent être systématisées avant les sentiments, et ceux-ci avant les actes. C'est sans doute par l'instinct confus de cet ordre nécessaire que les philosophes avaient jusqu'ici borné à la seule existence contemplative le domaine général de la systématisation humaine.

L'inévitable obligation de coordonner avant tout les idées, ne résulte pas seulement de ce que leur liaison est plus facile et comporte plus de perfection, de manière à constituer une utile préparation logique au reste de la grande synthèse. En

Digitized by Google

creusant davantage ce sujet, on découvre un motif plus décisif et moins saillant, qui représente ce préambule, pourvu qu'il soit complet, comme la base nécessaire de l'ensemble de la construction, qui heureusement ne peut plus offrir ensuite aucune difficulté du premier ordre, du moins en s'y bornant avec sagesse au degré de coordination qu'exige réellement sa destination finale.

Cette importance prépondérante de la simple systématisation intellectuelle semble d'abord contraire à la faible énergie des fonctions correspondantes dans l'économie totale de notre véritable nature, où le sentiment et l'activité contribuent certainement beaucoup plus que la pure raison à chaque résultat habituel. Si l'on tente de résoudre cette sorte de paradoxe, on est conduit à discerner enfin en quoi consiste le nœud fondamental du grand problème de l'unité humaine.

En effet, une telle unité exige d'abord un principe nécessairement subjectif, qui a été posé ci-dessus, dans la prépondérance continue du cœur sur l'esprit, sans laquelle ni l'existence collective, ni même la simple existence individuelle, ne comporteraient aucune harmonie durable, faute d'une impulsion assez énergique pour faire habituellement converger les nombreuses tendances, hétérogènes et souvent opposées, d'un organisme aussi complexe. Mais cette indispensable condition intérieure serait loin de suffire, si, en même temps, le monde extérieur ne nous offrait pas spontanément une base objective, indépendante de nous, dans l'ordre général des divers phénomènes qui régissent l'humanité, et dont l'évidente prépondérance peut permettre au sentiment d'amour de discipliner les inclinations discordantes, quand l'intelligence nous a dévoilé le véritable ensemble de notre destinée. Telle est la principale mission de l'esprit, dignement consacré désormais au service du cœur par la théorie positive de la systématisation humaine.

Digitized by Google

Si, au début de ce discours, j'ai représenté cette construction comme inévitablement insuffisante, et même chimérique, tant qu'elle resterait partielle, je dois maintenant ajouter, pour compléter le grand programme philosophique, qu'elle ne doit pas davantage rester isolée, et même que l'harmonie subjective serait impossible sans un lien objectif. D'abord, cette coordination purement intérieure, en la supposant accomplie à part, ne comporterait évidemment presque aucune efficacité habituelle pour notre vrai bonheur privé ou public, qui dépend beaucoup des relations de chacun de nous avec l'ensemble des êtres réels. Mais, en outre, par l'extrême imperfection de notre nature, les tendances discordantes de l'égoïsme fondamental sont en elles-mêmes tellement supérieures aux dispositions sympathiques de la sociabilité, que celles-ci ne pourraient jamais prévaloir sans le point d'appui qu'elles trouvent dans une économie extérieure qui nécessairement provoque leur essor continu, tandis qu'elle comprime l'ascendant de leurs antagonistes.

Pour apprécier assez cette réaction indispensable, il faut concevoir cet ordre extérieur comme embrassant, avec le monde proprement dit, l'ensemble de nos propres phénomènes, qui, quoique les plus modifiables de tous, sont néanmoins assujettis aussi à d'invariables lois naturelles, principal objet de nos contemplations positives. Or nos affections bienveillantes se trouvent spontanément conformes à celles de ces lois qui régissent directement la sociabilité, et nous disposent d'ailleurs à respecter toutes les autres, aussitôt que notre intelligence en a découvert l'empire. L'harmonie affective, même privée, et surtout publique, n'est donc possible que par l'évidente nécessité de subordonner l'existence humaine à cet ascendant extérieur qui seul rend disciplinables nos instincts égoïstes, dont la prépondérance neutraliserait aisément nos impulsions sym-

Digitized by Google

pathiques, si celles-ci ne trouvaient en dehors cet appui fondamental, que la raison peut seule mettre au service du sentiment pour régler l'activité.

C'est ainsi que la systématisation intellectuelle, essentiellement relative à ce grand spectacle naturel, acquiert nécessairement une importance très-supérieure à ses propres exigences théoriques, ordinairement si faibles, même chez les plus contemplatifs. En ce sens, la synthèse spéculative résout aussitôt la principale difficulté que présente la synthèse affective, en associant à nos meilleures impulsions intérieures une puissante stimulation extérieure, qui leur permet de contenir assez nos penchants discordants pour établir l'harmonie habituelle qu'elles poursuivent toujours, mais qu'elles ne pourraient jamais réaliser sans un tel secours continu. On sait d'ailleurs que cette conception générale de l'ordre naturel constitue directement la base indispensable de toute systématisation réelle des actes humains, qui ne comportent d'efficacité qu'en vertu de leur conformité permanente à l'ensemble de cette irrésistible économie : cette partie de notre grande démonstration se trouve aujourd'hui devenue si familière que je suis ici dispensé de l'indiquer davantage. Quand la synthèse spéculative aura permis d'accomplir la synthèse affective, il est clair que la synthèse active ne pourra plus offrir de nouvelles difficultés majeures, puisque l'unité d'impulsion achèvera d'instituer une unité d'action déjà préparée par l'unité de conception. Voilà comment toute la systématisation humaine dépend finalement de la simple coordination mentale, qui doit d'abord sembler en elle-même si peu décisive.

A son principe subjectif, la prépondérance du sentiment, le positivisme associe donc une base objective, l'immuable nécessité extérieure, qui seule permet réellement de subordonner à la sociabilité l'ensemble de notre existence. La supériorité de

Digitized by Google

la nouvelle systématisation sur l'ancienne est encore plus évidente sous ce second aspect que sous le premier. Car, ce lien objectif ne résultait, dans le théologisme, que de la croyance spontanée aux volontés surnaturelles. Or, quelque réalité qu'on attribuât alors à cette fiction, sa source restait pourtant subjective en effet, ce qui devait rendre fort confuse et très-mobile son efficacité habituelle. La discipline correspondante ne pouvait être comparable, ni en évidence, ni en énergie, ni en stabilité, à celle que comporte la notion continue d'un ordre vraiment extérieur, confirmé, malgré nous, par toute notre existence.

Ce dogme fondamental du positivisme doit être conçu, non comme le produit instantané d'une inspiration générale, mais comme le résultat graduel d'une immense élaboration spéciale, qui a commencé avec le premier exercice de la raison humaine, et qui est à peine achevée aujourd'hui chez ses organes les plus avancés. Il constitue la plus précieuse acquisition intellectuelle de l'ensemble de l'humanité, préparant avec effort, pendant sa longue enfance, le seul régime qui convienne finalement à sa vraie nature. Dans tous les cas fondamentaux, il n'est réellement démontrable que par l'observation, sauf l'extension par analogie. Jamais il ne comporte de preuves déductives qu'envers les phénomènes évidemment composés de ceux où il est déjà constaté. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes logiquement autorisés à admettre, en général, des lois météorologiques, quoique la plupart soient encore ignorées, et doivent peut-être rester toujours inconnues : car, de tels événements ne résultent certainement que d'un concours d'influences naturelles, astronomiques, physiques, chimiques, etc., dont chacune a été reconnue assujettie à un ordre invariable. Mais, envers tous les phénomènes vraiment irréductibles à d'autres, une induction spéciale peut seule déterminer, à cet égard,

Digitized by Google

notre conviction : comment pourrait être déduit un principe nécessairement destiné à fournir la base tacite de toute déduction réelle ? Voilà pourquoi ce dogme, si étranger à notre régime initial, a exigé une si longue préparation, dont les plus éminents penseurs ne pouvaient eux-mêmes se dispenser. Quand les conceptions métaphysiques ont semblé anticiper à ce sujet sur les vérifications indispensables, leur efficacité n'est résultée, au fond, que de leur aptitude provisoire à généraliser, d'une manière plus ou moins confuse, les analogies spontanément suscitées par la découverte effective des lois naturelles envers les plus simples phénomènes. Ces anticipations dogmatiques sont même restées toujours fort équivoques, et surtout très-stériles, tant qu'elles n'ont pu se rattacher à aucune ébauche spéciale de théorie vraiment positive. Aussi, malgré la puissance apparente de telles argumentations, si familières à la raison moderne, le vrai sentiment de l'ordre extérieur se trouve-t-il encore profondément insuffisant chez les meilleurs esprits, faute d'une convenable vérification envers les phénomènes les plus compliqués et les plus importants, sauf le très-petit nombre des penseurs qui admettent déjà comme définitive ma découverte fondamentale des principales lois sociologiques. L'incertitude qui subsiste ainsi pour une étude intimement liée à toutes les autres, exerce d'ailleurs sur celles-ci une ténébreuse réaction, qui altère gravement la notion de l'invariabilité jusque dans les plus simples sujets ; comme le témoigne, par exemple, l'aberration radicale de presque tous les géomètres actuels quant au prétendu calcul des chances, où l'on suppose nécessairement que les faits corrrespondants ne suivent aucune loi. Ce grand dogme ne pouvait donc être, en un cas quelconque, solidement établi qu'autant que sa vérification spéciale s'étendait à toutes les catégories essentielles de phénomènes élémentaires. Mais cette difficile condition se trou-

Digitized by Google

vant assez remplie aujourd'hui, chez les penseurs vraiment au niveau de leur siècle, nous pouvons enfin constituer directement l'unité humaine sur cette base objective, désormais inébranlable : tous les événements réels, y compris ceux de notre propre existence individuelle et collective, sont toujours assujettis à des relations naturelles de succession et de similitude, essentiellement indépendantes de notre intervention.

Tel est donc le fondement extérieur de la grande synthèse, aussi bien affective et active que purement spéculative, constamment relative à cet ordre immuable. Son appréciation réelle constitue le principal objet de nos contemplations, sa prépondérance nécessaire règle l'essor général de nos sentiments, et son amélioration graduelle détermine le but continu de nos actions. Pour en mieux saisir l'influence, il suffirait de supposer un moment sa cessation effective : alors notre intelligence se consumerait en divagations effrénées, bientôt suivies d'une incurable torpeur; nos meilleurs penchants ne contiendraient plus l'ascendant spontané des moins nobles instincts; et notre activité n'aboutirait qu'à une incohérente agitation. Quoique cet ordre ait été longtemps ignoré, son inévitable empire n'en a pas moins tendu toujours à régler, à notre insu, toute notre existence, d'abord active, et par suite contemplative ou même affective. A mesure que nous l'avons connu, nos conceptions sont devenues moins vagues, nos inclinations moins capricieuses, et notre conduite moins arbitraire. Depuis que nous en saisissons l'ensemble, il tend à régulariser, en tous genres, la sagesse humaine, en représentant toujours notre économie artificielle comme un judicieux prolongement de cette irrésistible économie naturelle, qu'il faut d'abord étudier et respecter pour parvenir à l'améliorer. Même en ce qu'il nous offre de vraiment fatal, c'est-à-dire d'immodifiable, cet ordre extérieur est indispensable à la direction de notre existence,

Digitized by Google

malgré les superficielles récriminations de tant d'orgueilleuses intelligences. Si, par exemple, on suppose l'homme soustrait à la nécessité de résider sur la terre, et libre de changer à volonté son séjour planétaire, toute notion de société se trouve aussitôt détruite par les tendances vagabondes et inconciliables auxquelles se livreraient ainsi les diverses individualités. L'irrésolution et l'inconséquence, inhérentes à la multiplicité et à la médiocrité de nos penchants, ne nous permettent une conduite suivie et unanime qu'en vertu de ces insurmontables exigences, sans lesquelles notre chétive raison, malgré ses vains murmures, ne parviendrait jamais à terminer ses confuses délibérations. Impropres à rien créer, nous ne savons que modifier à notre avantage un ordre essentiellement supérieur à notre influence. En supposant possible l'indépendance absolue, tant rêvée par l'orgueil métaphysique, on sent bientôt que, loin d'améliorer notre destinée, elle empêcherait tout essor réel de notre existence, même privée. Le principal artifice du perfectionnement humain consiste, au contraire, à diminuer l'indécision, l'inconséquence, et la divergence de nos desseins quelconques, en rattachant à des motifs extérieurs celles de nos habitudes intellectuelles, morales, et pratiques qui émanèrent d'abord de sources purement intérieures. Car tous les liens mutuels de nos diverses tendances sont incapables d'en assurer la fixité, jusqu'à ce qu'ils trouvent au dehors un point d'appui inaccessible à nos variations spontanées.

Mais, quelle que soit déjà l'heureuse efficacité du dogme positiviste, même en ce que l'ordre naturel nous offre d'immuable, nous devons surtout considérer les modifications artificielles dont cette économie fondamentale est à tant d'égards susceptible, puisqu'elles fournissent la principale destination de toute notre activité. Les plus simples de tous les phénomènes, ceux de notre existence planétaire, sont, en effet, les seuls que nous ne

Digitized by Google

puissions aucunement modifier. Quoique, depuis que nous en connaissons les lois, nous y concevions aisément diverses améliorations, notre puissance physique, à quelque extension qu'elle parvienne jamais, restera toujours incapable d'y rien changer. C'est à nous, au contraire, à disposer notre existence pour subir le mieux possible ces irrésistibles conditions générales, dont la simplicité supérieure nous permet des prévisions plus précises et plus lointaines. Leur appréciation positive, de laquelle a surtout dépendu la longue évolution préparatoire de notre intelligence, nous fournira toujours la source *la plus* nette et la plus décisive du vrai sentiment de l'immuabilité. Si leur étude trop exclusive tend encore à nous pousser au fatalisme, cette influence, désormais réglée par une éducation plus philosophique, peut aisément concourir à notre propre amélioration morale, en nous disposant mieux à une sage résignation envers tous les maux vraiment insurmontables.

Dans tout le reste de l'ordre extérieur, son invariabilité fondamentale se concilie toujours avec ses modifications secondaires. Elles deviennent plus profondes et plus multipliées à mesure que la complication croissante des phénomènes permet à notre faible intervention de mieux altérer des résultats dus au concours d'influences plus diverses et plus accessibles, comme l'a tant expliqué mon *Système de philosophie positive.* Suivant l'esprit de ce même ouvrage, notre intervention acquiert ainsi d'autant plus d'efficacité que les lois naturelles se rapportent davantage à notre propre existence, soit individuelle, soit collective. Envers celle-ci surtout, les modifications comportent une telle extension qu'elles contribuent beaucoup à maintenir encore l'erreur vulgaire qui représente ces phénomènes comme affranchis de toute règle immuable.

Pour compléter une telle appréciation générale du dogme positiviste, il importe d'ajouter que cette aptitude croissante

Digitized by Google

de l'ordre extérieur à subir l'intervention humaine se combine nécessairement avec son imperfection plus grande, dont elle constitue ainsi une sorte de compensation spontanée, très-précieuse quoique fort insuffisante. Car ces deux caractères résultent également de la complication graduelle de l'économie naturelle. Le régime astronomique est lui-même très-imparfait malgré sa simplicité supérieure, qui d'ailleurs nous rend plus irrécusables ses divers inconvénients, dont la sommaire considération mérite une attention sérieuse. Quoique nous ne puissions y apporter aucun remède, cette vue nous préserve d'une stupide admiration, et peut utilement concourir à fixer l'attitude définitive de l'humanité en présence des difficultés de tous genres qui caractérisent sa vraie destinée. Surtout elle tend à écarter radicalement la vaine recherche du bien absolu, qui entrave tant la sage poursuite des améliorations réelles.

Envers tous les autres phénomènes, l'imperfection croissante de l'économie naturelle détermine sans cesse une active stimulation de toute notre existence positive, aussi bien morale et mentale que purement pratique, en nous appelant toujours à soulager des maux que nous pouvons en effet adoucir beaucoup par le judicieux concours de nos efforts continus. C'est surtout ainsi que l'humanité peut développer un caractère de fermeté et de dignité toujours étranger à sa longue enfance théologique. Pour quiconque s'élève aujourd'hui au vrai point de vue de l'avenir social, la conception de l'homme devenu, sans scrupule et sans jactance, l'unique arbitre, entre certaines limites, de l'ensemble de sa destinée, constitue assurément une notion beaucoup plus satisfaisante, à tous égards, que l'antique fiction providentielle qui nous supposait toujours passifs. Une telle appréciation habituelle tend directement à fortifier le lien social, où chacun est ainsi conduit à voir sa principale ressource privée contre les misères générales de la condition humaine. En

Digitized by Google

excitant nos meilleurs sentiments, elle nous fait aussi mieux saisir l'importance de la principale culture intellectuelle, dirigée par là vers sa véritable destination. Quoique cette heureuse influence ait toujours augmenté chez les modernes, elle a été jusqu'ici trop restreinte et trop empirique pour qu'on puisse s'en former une juste idée, autrement qu'en anticipant sur l'avenir humain, d'après une saine théorie historique. Car, notre art systématique ne comprend point encore cette partie de l'économie fondamentale qui, étant à la fois la plus modifiable et la plus imparfaite comme la plus importante, doit constituer, à tous égards, le principal objet de notre sollicitude permanente. L'art médical proprement dit commence à peine à sortir de sa routine initiale. Quant à l'art social, soit moral, soit politique, il y demeure tellement plongé, que la plupart des hommes d'état contestent même la possibilité de l'en dégager jamais, quoiqu'il comporte plus qu'aucun autre une systématisation réelle, qui permettra seule de rationaliser tout le reste de notre existence pratique. Mais ces vues bornées ne tiennent aujourd'hui qu'au sentiment trop incomplet de la réalité des lois naturelles envers les plus éminents phénomènes. Quand l'ordre fondamental est dignement reconnu dans son véritable ensemble, la conception habituelle de l'art devient nécessairement aussi étendue et aussi homogène que celle de la science; aucun bon esprit ne peut alors contester que notre existence sociale constitue désormais le principal domaine de tous deux.

Le service général de l'intelligence envers la sociabilité ne se borne donc pas à lui faire connaître l'économie naturelle dont elle doit accepter l'inévitable empire. Pour que cette détermination théorique puisse guider notre activité, il y faut joindre l'exacte appréciation des diverses limites de variation propres à cet ordre extérieur, et aussi celle de ses principales imperfec-

Digitized by Google

tions : ces deux données générales permettent seules de caractériser et de circonscrire notre sage intervention. La critique positive de la nature constituera donc toujours une importante attribution de la saine philosophie, quoique l'intention anti-théologique qui l'inspira d'abord ait déjà cessé d'offrir aucun intérêt majeur, par suite même de son irrévocable efficacité. Sans s'occuper d'une lutte quelconque, on concevra désormais un tel examen comme destiné à mieux poser l'ensemble de la question humaine. Il se lie directement au but continu de toute notre existence dans le régime positif, puisque le perfectionnement suppose d'abord l'imperfection. Cette connexité générale devient surtout nécessaire envers notre propre nature; car la vraie moralité exige un profond sentiment habituel de nos vices spontanés

Toutes ces indications caractérisent assez la condition fondamentale d'après laquelle la grande systématisation humaine, sans cesser d'être essentiellement affective par son principe subjectif, doit finalement dépendre d'une opération spéculative, seule capable de lui fournir une base objective, en la liant à l'ensemble de l'économie extérieure dont l'humanité subit et modifie l'empire. Malgré les difficultés propres à une telle explication, elle suffit au but de ce discours, simple prélude d'un traité complet. Elle fait directement apprécier le nœud essentiel de la synthèse positiviste, comme consistant à découvrir la vraie théorie de l'évolution humaine, à la fois individuelle et collective. Car, toute ébauche décisive sur ce sujet final complète aussitôt la notion générale de l'ordre naturel, et l'érige nécessairement en dogme fondamental d'une systématisation universelle, graduellement préparée par l'ensemble du mouvement moderne. Le concours spontané des travaux scientifiques propres aux trois derniers siècles ne laissait, à cet égard, de lacune capitale qu'envers les phénomènes

Digitized by Google

moraux et surtout sociaux. En y démontrant aussi l'existence de lois invariables, par une première coordination totale du passé humain, la raison moderne termine sa laborieuse initiation, et dès lors elle construit son régime final, en s'élevant ainsi au seul point de vue qui puisse tout embrasser.

Tel fut le double but de l'élaboration fondamentale par laquelle, de l'aveu des principaux penseurs actuels, j'ai complété et coordonné l'ensemble de la philosophie naturelle, en établissant la loi générale de l'évolution humaine, tant sociale qu'intellectuelle. Je ne dois pas revenir ici sur cette grande loi, qui déjà n'est plus contestée, et qui d'ailleurs trouvera sa place dogmatique dans le troisième volume de ce nouveau traité. Elle proclame, comme on sait, le passage nécessaire de toutes nos spéculations quelconques par trois états successifs : d'abord, l'état théologique, où dominent franchement des fictions spontanées, qui ne comportent aucune preuve ; ensuite, l'état métaphysique, que caractérise surtout la prépondérance habituelle des abstractions personnifiées ou entités ; et enfin, l'état positif, toujours fondé sur une exacte appréciation de la réalité extérieure. Le premier régime, quoique purement provisoire, constitue partout notre unique point de départ ; le troisième, seul définitif, représente notre existence normale ; quant au second, il ne comporte qu'une influence modificatrice ou plutôt dissolvante, qui le destine seulement à diriger la transition de l'une à l'autre constitution. Tout commence, en effet, sous l'inspiration théologique, pour aboutir à la démonstration positive, en passant par l'argumentation métaphysique. C'est ainsi qu'une même loi générale nous permet désormais d'embrasser à la fois le passé, le présent, et l'avenir de l'humanité.

A cette loi de filiation, mon *Système de philosophie positive* a toujours associé la loi de classement dont l'application dynamique fournit le second élément indispensable de ma théorie d'évo-



lution, en déterminant l'ordre nécessaire suivant lequel nos diverses conceptions participent à chaque phase successive. On sait que cet ordre est réglé par la généralité décroissante des phénomènes correspondants, ou, ce qui revient au même, par leur complication croissante : de là résulte leur dépendance spontanée envers tous ceux qui sont plus simples et moins spéciaux. La hiérarchie fondamentale de nos spéculations réelles consiste ainsi dans leur classement naturel en six catégories élémentaires : mathématique, astronomique, physique, chimique, biologique, et enfin sociologique, dont chacune subit avant la suivante les différents degrés essentiels de l'évolution totale, laquelle ne pourrait offrir qu'un caractère vague et confus sans l'usage continu d'une telle classification.

Une théorie formée par l'intime combinaison de cette loi statique avec la loi dynamique semble d'abord ne concerner que le mouvement intellectuel de l'humanité. Mais les explications indiquées ci-dessus nous garantissent d'avance son aptitude nécessaire à embrasser aussi le développement social, dont la marche générale a dû toujours dépendre de celle de nos conceptions élémentaires sur l'ensemble de l'économie naturelle. La partie historique de mon grand ouvrage a démontré, en effet, la correspondance continue entre l'évolution active et l'évolution spéculative, dont le concours naturel devait régler l'évolution affective. Cette extension décisive de la théorie fondamentale exige seulement qu'on y joigne un dernier complément essentiel, directement relatif à l'essor temporel de l'humanité. Il consiste, comme on sait, dans la succession nécessaire des divers caractères principaux de l'activité humaine, d'abord conquérante, ensuite défensive, et enfin industrielle. Leur solidarité naturelle avec la prépondérance respective de l'esprit théologique, de l'esprit métaphysique, et de l'esprit positif, explique aussitôt l'ensemble du passé, en systématisant sans ef-

Digitized by Google

fort la seule conception historique qui soit spontanément sanctionnée par la raison publique, c'est-à-dire la distinction générale entre l'antiquité, le moyen âge, et l'état moderne.

Pour fonder enfin la vraie science sociale, il suffisait donc d'établir irrévocablement cette théorie d'évolution, en combinant, avec la loi dynamique qui la caractérise, d'abord le principe statique qui la consolide, et ensuite l'extension temporelle qui la complète. Cette fondation décisive achève de constituer l'ensemble de la philosophie naturelle, en écartant à jamais la distinction provisoire qui, depuis Aristote et Platon, la séparait profondément de la philosophie morale. L'esprit positif, si longtemps borné aux plus simples phénomènes inorganiques, termine alors sa difficile initiation, en s'étendant jusqu'aux spéculations les plus compliquées et les plus importantes, désormais affranchies de tout régime théologique ou métaphysique. Toutes nos conceptions réelles étant ainsi devenues homogènes, l'unité spéculative tend aussitôt à s'établir spontanément, de manière à fournir une solide base objective à la systématisation totale qui constitue le but caractéristique de la vraie philosophie, jusqu'ici restée impossible faute d'éléments suffisants.

On sentira comment la principale difficulté de cette synthèse définitive consistait, j'ose le dire, dans la découverte de ma théorie fondamentale de l'évolution humaine, si l'on considère qu'une telle théorie, en même temps qu'elle complète et coordonne cette base objective, la subordonne spontanément au principe subjectif, qui doit toujours diriger l'ensemble de la construction philosophique. En appréciant ainsi l'ordre universel, l'intelligence, trop fière d'un office indispensable qu'elle seule peut remplir, est souvent disposée à méconnaître sa destination nécessaire au service continu de la sociabilité; elle tend à suivre librement sa pente naturelle vers les divagations spéculatives, tant fortifiées aujourdhui par les habitudes em-

Digitized by Google

piriques propres à l'essor préliminaire des spécialités positives. Il faut donc que l'inspiration subjective la ramène sans cesse à sa vraie vocation, en empêchant ses contemplations de prendre un caractère absolu et une extension illimitée, qui reproduiraient, sous la forme scientifique, les principaux inconvénients du régime théologico-métaphysique. L'univers doit être étudié, non pour lui-même, mais pour l'homme, ou plutôt pour l'humanité. Tout autre dessein serait, au fond, aussi peu rationnel que peu moral. Car, c'est seulement en tant que subjectives, et jamais comme purement objectives, que nos spéculations réelles peuvent être vraiment satisfaisantes, quand elles se bornent à découvrir, dans l'économie extérieure, les lois qui, d'une manière plus ou moins directe, influent en effet sur nos destinées. Hors de ce domaine, déterminé par la sociabilité, nos connaissances resteront toujours autant imparfaites qu'oiseuses, même envers les plus simples phénomènes, témoin l'astronomie. Sans cette constante prépondérance du sentiment, l'esprit positif retournerait bientôt aux prédilections spontanées de sa longue enfance, pour les contemplations les plus éloignées de l'homme, qui sont aussi les plus faciles. Tant que son initiation est restée incomplète, cette tendance naturelle à poursuivre indistinctement toutes les recherches vraiment accessibles, a pu se justifier par l'efficacité logique que comportaient la plupart de celles qui étaient dépourvues de toute utilité scientifique. Mais, depuis que la méthode positive est assez développée pour devoir être directement vouée à sa véritable destination, ces exercices oiseux prolongent vicieusement le régime préliminaire. Cette vague anarchie spéculative prend même un caractère de plus en plus rétrograde, en tendant à détruire les principaux résultats obtenus par l'esprit de détail, tant qu'il demeura vraiment progressif.

La construction de la base objective indispensable à la grande

Digitized by Google

synthèse humaine suscite donc une difficulté très-grave, pour y concilier la liberté habituelle, sans laquelle l'intelligence n'y pourrait procéder convenablement, avec la discipline continue qu'exige sa tendance spontanée aux divagations indéfinies. Cette conciliation était essentiellement impossible, tant que l'étude de l'ordre naturel ne s'étendait point jusqu'aux lois sociologiques. Mais, aussitôt que l'esprit positif embrasse réellement cette attribution finale, la suprématie nécessaire de telles spéculations le soumet sans effort au joug légitime du sentiment. Dans sa marche générale du dehors au dedans, l'appréciation objective vient alors se rattacher spontanément à l'impulsion subjective, dont elle avait si longtemps entravé l'empire fondamental. Aucun véritable penseur ne peut plus refuser d'admettre les démonstrations décisives qui, même sous le simple aspect spéculatif, établissent désormais la prépondérance logique et scientifique du point de vue social, comme seul lien possible de toutes nos contemplations réelles. Son ascendant nécessaire ne saurait jamais devenir oppressif envers les autres études positives qui constitueront toujours, soit pour la méthode, soit pour la doctrine, le préambule indispensable de cette science finale. Ce régime définitif imprime, au contraire, à chaque science préparatoire, à la fois une consécration précieuse et une féconde stimulation, en la liant directement à l'ensemble de l'humanité.

Tel est le mode naturel suivant lequel, comme je l'annonçais au début de ce discours, l'esprit positif vient aujourd'hui, par la fondation de la sociologie, se replacer à jamais sous la juste domination du cœur, de manière à permettre enfin la systématisation totale, d'après la subordination continue de la base objective envers le principe subjectif. En dissipant sans retour l'antagonisme exceptionnel qui, depuis la fin du moyen âge. dut se développer entre la raison et le sentiment, cette opéra-

Digitized by Google

tion philosophique appelle immédiatement l'humanité au seul régime, individuel ou collectif, qui convienne pleinement à sa nature. Tant que ces deux nobles influences sont restées contraires, la sociabilité ne pouvait parvenir à modifier profondément l'empire pratique de la personnalité. Mais, malgré leur faible énergie spontanée dans notre imparfaite organisation, leur concours intime et continu, susceptible d'un essor immense, pourra désormais, sans altérer le caractère essentiellement égoïste de la vie active, lui imprimer un degré habituel de moralité dont le passé ne saurait fournir aucune idée, vu l'insuffisante harmonie que comportaient jusqu'ici ces deux modérateurs nécessaires de tous nos instincts prépondérants.

Je n'aurais point assez défini la synthèse théorique sur laquelle doit reposer toute la systématisation humaine, si maintenant je n'indiquais la restriction générale de cette construction objective à ce qu'elle offre de vraiment indispensable pour permettre l'élaboration directe du régime final. Sans une telle appréciation, l'intelligence, entraînée par ses habitudes actuelles d'orgueilleuse divagation, tendrait à exagérer son office nécessaire, de manière à éluder le joug continu de la sociabilité, en ajournant la régénération morale et politique au delà de ce qu'exige ce préambule philosophique. Cette dernière détermination manifestera une nouvelle propriété de ma théorie d'évolution, ainsi représentée comme plaçant déjà la coordination spéculative au point de pouvoir aujourd'hui commencer la systématisation affective et même active, au moins quant à sa partie la plus éminente et la plus décisive, la morale proprement dite.

Pour restreindre convenablement la construction de notre base objective, nous devons d'abord distinguer, dans l'ordre extérieur, deux classes générales de lois naturelles, les unes simples ou abstraites, les autres composées ou concrètes. Mon

Digitized by Google

ouvrage fondamental a tellement établi et appliqué cette indispensable distinction, désormais incontestable, qu'il me suffit ici d'en caractériser la source et l'usage.

Elle résulte, en principe, de ce que nos études positives peuvent toujours concerner ou les êtres existants, ou seulement leurs divers phénomènes. Quoique les corps réels ne nous deviennent appréciables que par l'ensemble des phénomènes qu'ils nous offrent, nous pouvons contempler abstraitement chaque sorte de phénomènes sous un aspect commun à tous les êtres qui nous la présentent, ou faire l'examen concret du groupe particulier de phénomènes qui caractérise chacun d'eux. Dans ce dernier cas, nous étudions les différents systèmes d'existence; dans l'autre, nous déterminons les divers modes d'activité. L'exemple, indiqué ci-dessus, des études météorologiques, constitue le meilleur type de cette distinction générale; car les événements qu'on y considère ne sont jamais que d'évidentes combinaisons de phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, biologiques, et même sociaux, dont les lois propres comportent et exigent autant de théories différentes. Si toutes ces lois abstraites nous étaient assez connues, la question concrète ne nous offrirait d'autre difficulté capitale que celle de les combiner assez pour en déduire l'ordre nécessaire de ces effets composés, quoiqu'une telle construction me semble d'ailleurs tant excéder nos faibles facultés déductives que nous ne pourrions encore abandonner, à cet égard, la marche purement inductive.

D'après une telle distinction, notre étude fondamentale de l'économie naturelle doit certainement concerner d'abord son appréciation abstraite, décomposée en autant de cas généraux qu'il existe de phénomènes vraiment élémentaires, c'est-à-dire irréductibles à d'autres, et dès lors exigeant, malgré leur connexité nécessaire, autant d'inductions diverses, sans que

Digitized by Google

leur théorie pût jamais s'établir par la seule déduction. La systématisation spéculative ne peut directement embrasser que ces contemplations simples, qui deviendront ensuite le fondement rationnel des contemplations composées. Quand même celles-ci, par leur complication supérieure, ne comporteraient jamais une pleine coordination, l'unité théorique pourrait se borner aux premières, sans rester au-dessous de sa vraie destination, comme base objective de la grande synthèse humaine. Car ce fondement abstrait nous permettrait déjà d'introduire partout, à un certain degré, la marche déductive, de manière à lier assez toutes nos pensées quelconques pour rendre possible une suffisante systématisation habituelle de nos sentiments et de nos actes, suivant le but de la saine philosophie. L'étude abstraite de l'ordre extérieur nous offre donc la seule synthèse qui soit vraiment indispensable à l'élaboration directe de l'unité totale. Elle constitue, en elle-même, un fondement suffisant de l'ensemble de notre sagesse, qui y trouve cette *philosophie première*, si confusément demandée par Bacon comme base nécessaire du régime normal de l'humanité. Quand nous avons coordonné toutes les lois abstraites des divers modes généraux d'activité réelle, l'appréciation effective de chaque système particulier d'existence cesse aussitôt d'être purement empirique, quoique la plupart des lois concrètes nous restent encore inconnues. Cela est surtout sensible envers le cas le plus difficile et le plus important : car il nous suffit, évidemment, de connaître les principales lois, statiques et dynamiques, de la sociabilité, pour systématiser convenablement toute notre existence publique et privée, de manière à perfectionner beaucoup l'ensemble de nos destinées. Si la philosophie atteint un tel but, ce qui déjà n'est plus douteux, on devra peu regretter qu'elle ne puisse assez expliquer tous les régimes sociaux que le temps et l'espace présentent à nos

Digitized by Google

contemplations. Disciplinée par le vrai sentiment, la raison moderne saura désormais régler sagement une curiosité indéfinie, qui consumerait en recherches oiseuses les faibles puissances spéculatives d'où l'humanité tire ses plus précieuses ressources dans sa lutte si difficile contre les vices de l'ordre naturel. La découverte des principales lois concrètes pourrait, sans doute, contribuer beaucoup à l'amélioration de nos destinées, extérieures et même intérieures; c'est surtout dans ce champ que notre avenir scientifique comporte une ample moisson. Mais leur connaissance n'est nullement indispensable pour permettre aujourd'hui la systématisation totale qui doit remplir, envers le régime final de l'humanité, l'office fondamental qu'accomplit jadis la coordination théologique envers le régime initial. Cette inévitable condition n'exige certainement que la simple philosophie abstraite; en sorte que la régénération resterait possible, quand même la philosophie concrète ne devrait jamais devenir satisfaisante.

Ainsi réduite, la construction de l'unité spéculative se trouve déjà tellement élaborée, en Occident, que tous les vrais penseurs qui se sentent assez sympathiques peuvent y commencer, sans aucun délai, la réorganisation morale qui doit préparer et diriger une véritable réorganisation politique. Car la théorie d'évolution mentionnée ci-dessus constitue, sous un autre aspect, une systématisation directe de toutes nos conceptions abstraites sur l'ensemble de l'ordre naturel.

Pour le sentir, il suffit d'envisager nos diverses connaissances réelles comme composant, au fond, une science unique, celle de l'humanité, dont nos autres spéculations positives sont à la fois le préambule et le développement. Or son élaboration directe exige, évidemment, une double préparation fondamentale, relative d'abord à l'étude de notre condition extérieure, et ensuite à celle de notre nature intérieure. Car, la

Digitized by Google

sociabilité ne saurait être comprise sans une suffisante appréciation préalable du milieu où elle se développe et de l'agent qui la manifeste. Avant d'aborder la science finale, il faut donc avoir assez ébauché la théorie abstraite du monde extérieur et celle de la vie individuelle pour déterminer l'influence continue des lois correspondantes sur celles qui sont propres aux phénomènes sociaux. Cette préparation n'est pas moins indispensable sous le rapport logique que sous le simple aspect scientifique, afin d'adapter notre chétive intelligence aux spéculations les plus difficiles par une suffisante habitude des plus faciles. Enfin, dans cette initiation doublement nécessaire, l'ordre inorganique doit nous occuper avant l'ordre organique, soit en vertu de l'influence prépondérante des lois relatives à l'existence la plus universelle sur les phénomènes propres à la plus spéciale, soit d'après l'évidente obligation d'étudier d'abord la méthode positive dans ses applications les plus simples et les plus caractérisques. Il serait ici superflu de rappeler davantage des principes que mon ouvrage fondamental a tant établis.

La philosophie sociale doit donc, à tous égards, être préparée par la philosophie naturelle proprement dite, d'abord inorganique, puis organique. Cette indispensable préparation d'une construction réservée à notre siècle remonte ainsi jusqu'à la création de l'astronomie dans l'antiquité. Les modernes l'ont complétée en ébauchant la biologie, dont les notions statiques furent seules accessibles aux anciens. Mais, malgré la subordination nécessaire de ces deux sciences, leur diversité trop prononcée et leur enchaînement trop indirect empêcheraient de concevoir l'ensemble du préambule fondamental, si, par une condensation exagérée, on tentait de le réduire à ces termes extrêmes. Entre eux, la chimie est venue, au moyen âge, constituer un lien indispensable, qui déjà permettait d'entrevoir

Digitized by Google

la véritable unité spéculative, par la succession naturelle de ces trois sciences préliminaires, conduisant graduellement à la science finale. Toutefois, cet intermédiaire ne pouvait suffire, quoique assez rapproché du terme biologique, parce qu'il est trop éloigné du terme astronomique, dont l'ascendant direct y exigeait l'emploi de conceptions factices et même chimériques, susceptibles seulement d'une efficacité passagère. La vraie hiérarchie des spéculations élémentaires n'a donc pu commencer à se manifester que dans l'avant-dernier siècle, quand la physique proprement dite a fait surgir une classe de contemplations inorganiques, qui touche à l'astronomie par sa branche la plus générale, et à la chimie par la plus spéciale. Pour concevoir cette hiérarchie d'une manière conforme à sa destination, il suffit dès lors de la rattacher à son origine nécessaire, en remontant jusqu'à des spéculations tellement simples et universelles que leur positivité puisse être directe et spontanée. Tel est l'éminent caractère des conceptions purement mathématiques, sans lesquelles l'astronomie ne pouvait naître. Elles seules constitueront toujours, dans l'éducation individuelle, comme elles l'ont fait dans notre évolution collective, le véritable point de départ de l'initiation positive, en tant que relatives à des spéculations qui, sous la plus complète domination de l'esprit théologique, suscitent nécessairement un certain essor systématique de l'esprit positif, ensuite étendu de proche en proche jusqu'aux sujets qui lui étaient d'abord le plus interdits.

D'après ces sommaires indications, la série naturelle des spéculations fondamentales se constitue d'elle-même, quand on range, selon leur généralité décroissante et leur complication croissante, les six termes essentiels dont l'introduction y est ainsi motivée, et cette disposition fait aussitôt ressortir leurs vrais rapports mutuels. Or, cette opération coïncide évidemment avec le classement propre à la théorie d'évolution ci-des-

Digitized by Google

sus rappelée. Cette théorie peut donc être conçue, sous l'aspect statique, comme offrant une base directe à la systématisation abstraite, d'où l'on vient de voir dépendre l'ensemble de la synthèse humaine. La coordination usuelle ainsi établie entre les éléments nécessaires de toutes nos conceptions réelles constitue déjà une véritable unité spéculative, par l'accomplissement du vœu confus de Bacon, sur la construction d'une *scala intellectui*, permettant à nos pensées habituelles de passer sans efforts des moindres sujets au plus éminents, ou, en sens inverse, avec un sentiment continu de leur intime solidarité naturelle. Chacune de ces six branches essentielles de la philosophie abstraite, quoique très-distincte des deux adjacentes dans sa partie centrale, adhère profondément à la précédente par son origine, et à la suivante par sa fin. L'homogénéité et la continuité d'une telle construction sont d'autant plus complètes que le même principe de classement, appliqué d'une manière plus spéciale, détermine aussi la vraie distribution intérieure des diverses théories qui composent chaque branche. Par exemple, les trois grandes classes de spéculations mathématiques, d'abord numériques, puis géométriques, et enfin mécaniques, se succèdent et se coordonnent entre elles d'après la même loi qui préside à la formation de l'échelle fondamentale. Mon traité philosophique a pleinement démontré qu'une pareille harmonie intérieure existe partout. La série générale constitue ainsi le résumé le plus concis des plus vastes méditations abstraites; et, réciproquement, toutes les saines études spéciales aboutissent à autant de développements partiels de cette hiérarchie universelle. Quoique chaque partie exige des inductions distinctes, chacune reçoit de la précédente une influence déductive, qui restera toujours aussi indispensable à sa constitution dogmatique qu'elle le fut d'abord à son essor historique. Toutes les études préliminaires préparent ainsi la science finale, laquelle

Digitized by Google

désormais réagira sans cesse sur leur culture systématique, pour y faire enfin prévaloir le véritable esprit d'ensemble, toujours lié au vrai sentiment social. Cette indispensable discipline ne saurait devenir oppressive, puisque son principe concilie spontanément les conditions permanentes d'une sage indépendance avec celles d'un concours réel. En subordonnant, par sa propre composition, l'intelligence à la sociabilité, une telle formule encyclopédique, éminemment susceptible de devenir populaire, place d'ailleurs tout le système spéculatif sous la surveillance, comme sous la protection, d'un public ordinairement disposé à contenir, chez les philosophes, les divers abus inhérents à l'état continu d'abstraction qu'exige leur office.

La même théorie qui explique l'évolution mentale de l'humanité établit donc la vraie coordination finale de nos pensées élémentaires, de manière à concilier radicalement les conditions, jusqu'ici plus ou moins opposées, de l'harmonie et du mouvement. Son aptitude historique et sa valeur dogmatique se fortifient mutuellement ; puisque la véritable liaison de nos conceptions doit surtout ressortir de leurs transformations successives, qui, à leur tour, resteraient inexplicables sans elle, l'histoire et la philosophie devenant ainsi inséparables pour tous les bons esprits.

Une théorie, à la fois statique et dynamique, qui remplit de telles conditions, peut certainement être appréciée aujourd'hui comme constituant déjà l'unité spéculative sur sa véritable base objective, quoique cette unité ait besoin de se développer et de se consolider à mesure que cette base sera mieux étudiée. Mais ce double essor doit réellement dépendre de la destination sociale de cette construction, beaucoup plus que d'une vaine tendance à la perfection scientifique. C'est en dirigeant la réorganisation spirituelle des populations d'élite, que la philosophie abstraite devra surtout sentir le besoin d'une extension nou-

Digitized by Google

velle ou d'une meilleure liaison, quand les exigences morales et politiques y provoqueront l'étude de nouveaux rapports naturels, sans que jamais la conception y doive trop devancer l'application. Il suffit que cette coordination naissante de toutes nos contemplations réelles soit assez élaborée aujourd'hui pour permettre déjà d'aborder la synthèse affective et même active, en commençant à systématiser la morale positive qui doit présider à la régénération finale de l'humanité. Or j'ose assurer que mon ouvrage fondamental ne laisse aucun doute sur la possibilité immédiate d'une telle entreprise, dont l'opportunité sera directement manifestée par l'ensemble de ce discours.

Ayant assez caractérisé l'esprit général du positivisme, je dois maintenant ajouter, à cet égard, quelques explications complémentaires, destinées à prévenir ou à rectifier de graves méprises, trop fréquentes et trop dangereuses pour que je puisse les négliger, sans cependant m'occuper jamais des attaques de mauvaise foi.

L'entière émancipation théologique devantconstituer aujourd'hui une indispensable préparation à l'état pleinement positif, cette condition préalable entraîne souvent des observateurs superficiels à confondre sincèrement ce régime final avec une situation purement négative, qui présentait, même dans le siècle dernier, un caractère vraiment progressif, mais qui désormais dégénère, chez ceux où elle devient vicieusement permanente, en obstacle essentiel à toute véritable organisation sociale et même mentale. Quoique j'aie, depuis longtemps, repoussé formellement toute solidarité, soit dogmatique, soit historique, entre le vrai positivisme et ce qu'on nomme l'athéisme, je dois ici indiquer encore, sur cette fausse appréciation, quelques éclaircissements sommaires, mais directs.

Même sous l'aspect intellectuel, l'athéisme ne constitue qu'une émancipation très-insuffisante, puisqu'il tend à prolon-

Digitized by Google

ger indéfiniment l'état métaphysique en poursuivant sans cesse de nouvelles solutions des problèmes théologiques, au lieu d'écarter comme radicalement vaines toutes les recherches inaccessibles. Le véritable esprit positif consiste surtout à substituer toujours l'étude des *lois* invariables des phénomènes à celle de leurs *causes* proprement dites, premières ou finales, en un mot la détermination du *comment* à celle du *pourquoi*. Il est donc incompatible avec les orgueilleuses rêveries d'un ténébreux athéisme sur la formation de l'univers, l'origine des animaux, etc. Dans son appréciation générale de nos divers états *spéculatifs*, le positivisme n'hésite point à regarder ces chimères doctorales comme fort inférieures, même en rationalité, aux inspirations spontanées de l'humanité. Car le principe théologique, consistant à tout expliquer par des *volontés*, ne peut être pleinement écarté que quand, ayant reconnu inaccessible toute recherche des *causes*, on se borne à connaître les *lois*. Tant qu'on persiste à résoudre les questions qui caractérisèrent notre enfance, on est très-mal fondé à rejeter le mode naïf qu'y appliqua notre imagination, et qui seul convient, en effet, à leur nature. Ces croyances spontanées ne pouvaient radicalement s'éteindre qu'à mesure que l'humanité, mieux éclairée sur ses moyens et ses besoins, changeait irrévocablement la direction générale de ses recherches continues. Quand on veut pénétrer le mystère inaccessible de la production essentielle des phénomènes, on ne peut rien supposer de plus satisfaisant que de les attribuer à des volontés intérieures ou extérieures, puisqu'on les assimile ainsi aux effets journaliers des affections qui nous animent. L'orgueil métaphysique ou scientifique a pu seul persuader aux athées, anciens ou modernes, que leurs vagues hypothèses sur un tel sujet sont vraiment supérieures à cette assimilation directe, qui devait exclusivement satisfaire notre intelligence jusqu'à ce qu'on eût reconnu l'inanité radicale et

Digitized by Google

l'entière inutilité de toute recherche absolue. Quoique l'ordre naturel soit, à tous égards, très-imparfait, sa production se concilierait beaucoup mieux avec la supposition d'une volonté intelligente qu'avec celle d'un aveugle mécanisme. Les athées persistants peuvent donc être regardés comme les plus inconséquents des théologiens, puisqu'ils poursuivent les mêmes questions en rejetant l'unique méthode qui s'y adapte. Aussi le pur athéisme est-il, même aujourd'hui, fort exceptionnel. Le plus souvent on qualifie ainsi un état de panthéisme, qui n'est, au fond, qu'une rétrogradation doctorale vers un fétichisme vague et abstrait, d'où peuvent renaître, sous de nouvelles formes, toutes les phases théologiques, quand l'ensemble de la situation moderne cesse de contenir le libre essor des aberrations métaphysiques. Un tel régime indique d'ailleurs, chez ceux qui l'adoptent comme définitif, une appréciation très-exagérée, ou même vicieuse, des besoins intellectuels, et un sentiment trop imparfait des besoins moraux ou sociaux. Il se combine le plus souvent avec les dangereuses utopies de l'orgueil spéculatif quant au prétendu règne de l'esprit. Dans la morale proprement dite, il procure une sorte de consécration dogmatique aux ignobles sophismes de la métaphysique moderne sur la domination absolue de l'égoïsme. En politique, il tend directement à rendre indéfinie la situation révolutionnaire, par la haine aveugle qu'il inspire envers l'ensemble du passé, dont il empêche toute explication vraiment positive, propre à nous dévoiler l'avenir humain. L'athéisme ne peut donc disposer aujourd'hui à la vraie positivité que ceux chez lesquels il constitue seulement une situation très-passagère, la dernière et la moins durable de toutes les phases métaphysiques. Comme la propagation actuelle de l'esprit scientifique facilite beaucoup cette extrême transition, ceux qui parviennent à l'âge mur sans l'avoir spontanément accomplie annoncent ainsi une sorte d'im-

Digitized by Google

puissance mentale, souvent liée à l'insuffisance morale, et peu conciliable avec le positivisme. Les affinités purement négatives étant toujours faibles ou précaires, la véritable philosophie moderne ne peut pas se contenter davantage de la non-admission du monothéisme que de celle du polythéisme ou du fétichisme, que personne ne jugerait suffisantes pour motiver des rapprochements sympathiques. Une semblable préparation n'avait, au fond, d'importance que pour ceux qui durent prendre l'initiative dans la tendance directe de l'humanité à une rénovation radicale. Elle a déjà cessé d'être vraiment indispensable, puisque la caducité du régime ancien ne laisse plus aucun doute essentiel sur l'urgence de la régénération. La persistance anarchique, caractérisée surtout par l'athéisme, constitue désormais une disposition plus défavorable à l'esprit organique, qui devrait déjà prévaloir, que ne peut l'être une sincère prolongation des anciennes habitudes. Car ce dernier obstacle n'empêche plus la vraie position directe de la question fondamentale, et même il tend beaucoup à la provoquer, en obligeant la philosophie nouvelle à ne combattre les croyances arriérées que d'après son aptitude générale à mieux satisfaire tous les besoins moraux et sociaux. Au lieu de cette salutaire émulation, le positivisme ne pourra recevoir qu'une stérile réaction de l'opposition spontanée que lui présente aujourd'hui l'athéisme chez tant de métaphysiciens et de savants, dont les dispositions anti-théologiques n'aboutissent plus qu'à entraver, par une répugnance absolue, la régénération qu'elles préparèrent, à certains égards, dans le siècle précédent. Loin de compter sur l'appui des athées actuels, le positivisme doit donc y trouver des adversaires naturels, quoique le peu de consistance de leurs opinions permette d'ailleurs de ramener aisément ceux dont les erreurs ne sont pas essentiellement dues à l'orgueil.

Il importe davantage à la nouvelle philosophie d'éclaircir la

Digitized by Google

grave imputation de matérialisme que lui attire nécessairement son indispensable préambule scientifique. En écartant toute vaine discussion sur des mystères impénétrables, ma théorie fondamentale de l'évolution humaine me permet de caractériser nettement ce qu'il y a de réel au fond de ces débats si confus.

L'esprit positif, longtemps borné aux plus simples études, n'ayant pu s'étendre aux plus éminentes que par une succession spontanée de degrés intermédiaires, chacune de ses nouvelles acquisitions a dû s'accomplir d'abord sous l'ascendant exagéré des méthodes et des doctrines propres au domaine antérieur. C'est dans une telle exagération que consiste, à mes yeux, l'aberration scientifique à laquelle l'instinct public applique sans injustice la qualification de *matérialisme*, parce qu'elle tend, en effet, à dégrader toujours les plus nobles spéculations en les assimilant aux plus grossières. Une semblable usurpation était d'autant plus inévitable, que partout elle repose sur la dépendance nécessaire des phénomènes les moins généraux envers les plus généraux, d'où résulte une légitime influence déductive par laquelle chaque science participe à l'évolution continue de la science suivante, dont les inductions spéciales ne pourraient autrement acquérir une suffisante rationalité. Aussi toute science a-t-elle dû longtemps lutter contre les envahissements de la précédente; et ces conflits subsistent encore, même envers les plus anciennes études. Ils ne peuvent entièrement cesser que sous l'universelle discipline de la saine philosophie, qui fera partout prévaloir un juste sentiment habituel des vrais rapports encyclopédiques, si mal appréciés par l'empirisme actuel. En ce sens, le matérialisme constitue un danger inhérent à l'initiation scientifique, telle que jusqu'ici elle dut s'accomplir, chaque science tendant à absorber la suivante au nom d'une positivité plus ancienne et mieux

Digitized by Google

établie. Le mal est donc plus profond et plus étendu que ne le supposent la plupart de ceux qui le déplorent. On ne le remarque aujourd'hui qu'envers les plus hautes spéculations, qui, en effet, y participent davantage comme subissant les empiétements de toutes les autres; mais il existe aussi, à divers degrés, pour un élément quelconque de notre hiérarchie scientifique, sans même excepter sa base mathématique, qui semblerait d'abord en être naturellement préservée. Un vrai philosophe reconnait autant le matérialisme dans la tendance du vulgaire des mathématiciens actuels à absorber la géométrie ou la mécanique par le calcul, que dans l'usurpation plus prononcée de la physique par l'ensemble de la mathématique, ou de la chimie par la physique, surtout de la biologie par la chimie, et enfin dans la disposition constante des plus éminents biologistes à concevoir la science sociale comme un simple corollaire ou appendice de la leur. C'est partout le même vice radical, l'abus de la logique déductive ; et le même résultat nécessaire, l'imminente désorganisation des études supérieures sous l'aveugle domination des inférieures. Tous les savants proprement dits sont donc aujourd'hui plus ou moins matérialistes, suivant la simplicité et la généralité plus ou moins prononcées des phénomènes correspondants. Les géomètres se trouvent ainsi le plus exposés à cette aberration, d'après leur tendance involontaire à constituer l'unité spéculative par l'ascendant universel des plus grossières contemplations, numériques, géométriques, ou mécaniques. Mais les biologistes qui réclament le mieux contre une telle usurpation méritent, à leur tour, les mêmes reproches, quand ils prétendent, par exemple, tout expliquer en sociologie par des influences purement secondaires de climat ou de race, puisqu'ils méconnaissent alors les lois fondamentales que peut seule dévoiler une combinaison directe des inductions historiques.

Digitized by Google

Cette appréciation philosophique du matérialisme explique à la fois la source naturelle et la profonde injustice de la grave méprise dont j'indique ici la rectification décisive. Loin que le vrai positivisme soit aucunement favorable à ces dangereuses aberrations, on voit, au contraire, qu'il peut seul les dissiper irrévocablement d'après son aptitude exclusive à procurer une juste satisfaction aux tendances très-légitimes dont elles n'offrent qu'une empirique exagération. Jusqu'ici le mal n'a été contenu que par la résistance spontanée de l'esprit théologico-métaphysique; et cet office provisoire a constitué la destination, indispensable quoique insuffisante, du spiritualisme proprement dit. Mais de tels obstacles ne pouvaient empêcher l'énergique ascension du matérialisme, ainsi investi, aux yeux de la raison moderne, d'un certain caractère progressif, par sa liaison prolongée avec la juste insurrection de l'humanité contre un régime devenu rétrograde. Aussi, malgré ces impuissantes protestations, l'oppressive domination des théories inférieures compromet-elle beaucoup aujourd'hui l'indépendance et la dignité des études supérieures. En satisfaisant, au delà de toute possibilité antérieure, à ce qu'il y a de légitime dans les prétentions opposées du matérialisme et du spiritualisme, le positivisme les écarte irrévocablement à la fois, l'un comme anarchique, l'autre comme rétrograde. Ce double service résulte spontanément de la simple fondation de la vraie hiérarchie encyclopédique, qui assure à chaque étude élémentaire son libre essor inductif, sans altérer sa subordination déductive. Mais cette conciliation fondamentale sera surtout due à l'universelle prépondérance, logique et scientifique, que la nouvelle philosophie pouvait seule procurer au point de vue social. En faisant ainsi prévaloir les plus nobles spéculations, où la tendance matérialiste est la plus dangereuse et aussi la plus imminente, on la représente directement comme non moins arriérée désormais que son antagoniste,

Digitized by Google

puisqu'elles entravent également l'élaboration de la science finale. Par là, cette double élimination se trouve même liée à l'ensemble de la régénération sociale, que peut seule diriger une exacte connaissance des lois naturelles propres aux phénomènes moraux et politiques. J'aurai bientôt lieu de faire aussi sentir combien le matérialisme sociologique nuit aujourd'hui au véritable art social, comme disposant à méconnaître son principe le plus fondamental, la division systématique des deux puissances spirituelle et temporelle, qu'il s'agit surtout de rendre maintenant inaltérable, en reprenant, sur de meilleures bases, l'admirable construction du moyen âge. On reconnaîtra ainsi que le positivisme n'est pas moins radicalement opposé au matérialisme par sa destination politique que par son caractère philosophique.

Afin de rendre cette sommaire appréciation à la fois plus impartiale et plus décisive, j'y ai écarté à dessein les graves inculpations morales que suscite ordinairement une telle accusation. Même quand elles sont sincères, ces imputations, si souvent démenties par l'expérience, se trouvent, en effet, contraires à la vraie théorie de la nature humaine, puisque nos opinions, saines ou vicieuses, sont heureusement incapables d'exercer sur nos sentiments et notre conduite l'empire absolu qu'on leur attribue communément. D'après leur relation provisoire avec l'ensemble du mouvement d'émancipation, les aberrations matérialistes furent, au contraire, souvent liées, chez les modernes, aux plus généreuses inspirations. Mais, outre que cette solidarité passagère a déjà cessé, il faut aujourd'hui reconnaître que, même dans les meilleurs cas, une telle tendance intellectuelle a toujours altéré, à un certain degré, l'essor spontané de nos plus nobles instincts, en disposant à écarter ou à méconnaître des phénomènes affectifs que ces grossières hypothèses ne pouvaient représenter. On en voit un

Digitized by Google

exemple trop décisif, dans le déplorable arrêt prononcé par l'éminent Cabanis contre l'admirable chevalerie du moyen âge. Quoique le cœur de ce philosophe fût aussi pur, et même aussi tendre, que son esprit était élevé et étendu, le matérialisme contemporain l'a essentiellement empêché d'apprécier l'heureuse organisation du culte habituel de la femme chez nos énergiques ancêtres.

Cette rectification décisive des deux principales inculpations naturellement adressées aujourd'hui au positivisme systématique, par suite de sa solidarité initiale avec le positivisme empirique, me dispense d'insister autant sur les fréquentes accusations de fatalisme et d'optimisme, dont l'injustice est beaucoup plus facile à caractériser.

Quant à la première, il faut peu s'étonner que, depuis la naissance des théories réelles, elle ait toujours accompagné chaque extension nouvelle du domaine positif. Lorsque des phénomènes quelconques passent du régime des volontés, même modifiées par les entités, au régime des lois, le contraste de leur régularité finale avec leur instabilité primitive doit, en effet, présenter d'abord un caractère de fatalité, qui ne peut disparaître ensuite que par une appréciation très-approfondie du véritable esprit scientifique. Cette méprise est d'autant plus inévitable que notre type initial des lois naturelles se rapporte à des phénomènes immodifiables pour nous, ceux des mouvements célestes, qui nous rappelleront toujours une nécessité absolue, qu'on ne peut s'empêcher d'étendre aux événements plus complexes, à mesure qu'on y introduit la méthode positive. Il faut même reconnaître que le dogme positiviste suppose partout une stricte invariabilité dans l'ordre fondamental, dont les variations, spontanées ou artificielles, ne sont jamais que secondaires et passagères. Les concevoir dépourvues de toutes limites, équivaudrait, en effet, à l'entière négation des lois naturelles.

Digitized by Google

Mais, en expliquant ainsi l'inévitable imputation de fatalisme qui s'adressa toujours aux nouvelles théories positives, on voit également que l'aveugle persistance d'un tel reproche indique aujourd'hui une très-superficielle appréciation du vrai positivisme. Car si, pour tous les phénomènes, l'ordre naturel est immodifiable dans ses dispositions principales, pour tous aussi, sauf ceux du ciel, ses dispositions secondaires sont d'autant plus modifiables qu'il s'agit d'effets plus compliqués. L'esprit positif, qui dut être fataliste tant qu'il se borna aux études mathématico-astronomiques, perdit nécessairement ce premier caractère en s'étendant aux recherches physico-chimiques, et surtout aux spéculations biologiques, où les variations deviennent si considérables. En s'élevant enfin jusqu'au domaine sociologique, il doit aujourd'hui cesser d'encourir le reproche que mérita son enfance, puisque son principal exercice se rapportera désormais aux phénomènes les plus modifiables, surtout par notre intervention. Il est donc évident que, loin de nous inviter à la torpeur, le dogme positiviste nous pousse à l'activité, surtout sociale, beaucoup plus que ne le comporta jamais le dogme théologiste. Dissipant tout vain scrupule et tout recours chimérique, il ne nous détourne d'intervenir qu'en cas d'impossibilité constatée.

L'accusation d'optimisme est encore moins fondée que la précédente ; car, cette tendance n'offre point, comme l'autre, une certaine solidarité initiale avec l'esprit positif. Sa source est, au contraire, purement théologique ; son influence décroît toujours à mesure que la positivité se développe. Quoique les phénomènes immodifiables du ciel nous suggèrent naturellement l'idée de perfection autant que celle de nécessité, leur simplicité y manifeste tellement les vices de l'ordre réel que jamais l'optimisme n'y aurait cherché ses principaux arguments, si la première ébauche de leurs théories n'avait pas dû

Digitized by Google

s'accomplir sous le régime monothéique, qui nécessairement y faisait supposer une sagesse absolue. D'après la théorie d'évolution sur laquelle repose aujourd'hui le positivisme systématique, la philosophie nouvelle s'oppose spontanément de plus en plus à l'optimisme, comme au fatalisme, à mesure qu'elle embrasse des spéculations plus compliquées, où les imperfections de l'économie naturelle se prononcent davantage, comme ses modifications. C'est donc envers les études sociales que cette imputation, ainsi que l'autre, doit être le moins méritée. Si elle y semble encore motivée, cela n'y tient aujourd'hui qu'à une insuffisante introduction du véritable esprit scientifique, par des penseurs qui n'en pouvaient assez connaître la nature et les conditions. Faute d'une convenable préparation logique, on a, de nos jours, souvent abusé, en effet, d'un caractère propre aux phénomènes sociaux pour y représenter comme absolue une sagesse spontanée qui est seulement supérieure à ce que comporterait leur degré de complication. En tant que dus à des êtres intelligents, qui tendent toujours à corriger les imperfections de leur économie collective, ces phénomènes doivent offrir un ordre moins imparfait que si, avec une égale complication, leurs agents pouvaient être aveugles. La vraie notion du bien s'y rapportant toujours à l'état social correspondant, il est impossible que chaque situation et chaque changement quelconques n'y soient pas, à certains égards, justifiables, sans quoi ils deviendraient aussitôt inexplicables, comme contraires à la nature des êtres et à celle des événements. Tels sont les motifs naturels qui maintiennent aujourd'hui une dangereuse tendance à l'optimisme politique chez les penseurs, même éminents, qu'une sévère éducation scientifique n'a point préparés à s'affranchir assez des habitudes théologico-métaphysiques envers les plus hautes spéculations. Dans l'harmonie spontanée de chaque régime avec la civilisation

Digitized by Google

correspondante, leur vague appréciation suppose une perfection chimérique. Mais il serait injuste d'attribuer au positivisme des aberrations évidemment contraires à son véritable esprit, et dues seulement à l'insuffisante préparation logique et scientifique de ceux qui ont jusqu'ici abordé les contemplations sociales. L'obligation de tout expliquer ne conduit à tout justifier que ceux qui ne savent point, en sociologie, distinguer l'influence des personnes de celle des situations.

En considérant dans son ensemble cette sommaire appréciation de l'esprit fondamental du positivisme, on doit maintenant sentir que tous les caractères essentiels de la nouvelle philosophie se résument spontanément par la qualification que je lui ai appliquée dès sa naissance. Toutes nos langues occidentales s'accordent, en effet, à indiquer, par le mot *positif* et ses dérivés, les deux attributs de réalité et d'utilité, dont la combinaison suffirait seule pour définir désormais le véritable esprit philosophique, qui ne peut être, au fond, que le bon sens généralisé et systématisé. Ce même terme rappelle aussi, dans tout l'Occident, les qualités de certitude et de précision, par lesquelles la raison moderne se distingue profondément de l'ancienne. Une dernière acception universelle caractérise surtout la tendance directement organique de l'esprit positif, de manière à le séparer, malgré l'alliance préliminaire, du simple esprit métaphysique, qui jamais ne put être que critique : ainsi s'annonce la destination sociale du positivisme, pour remplacer le théologisme dans le gouvernement spirituel de l'humanité.

Cette cinquième signification du titre essentiel de la saine philosophie conduit naturellement au caractère toujours relatif du nouveau régime intellectuel, puisque la raison moderne ne peut cesser d'être critique envers le passé qu'en renonçant à tout principe absolu. Quand le public occidental aura senti cette dernière connexité, non moins réelle que les précédentes quoi-

Digitized by Google

que plus cachée, *positif* deviendra partout inséparable de *relatif*, comme il l'est aujourd'hui d'*organique*, de *précis*, de *certain*, d'*utile*, et de *réel*. Dans cette condensation graduelle des principaux titres de la vraie sagesse humaine autour d'une heureuse dénomination, il ne restera bientôt à désirer que la réunion, nécessairement plus tardive, des attributs moraux aux simples caractères intellectuels. Quoique ceux-ci soient seuls rappelés jusqu'ici par cette formule décisive, la marche naturelle du mouvement moderne permet d'assurer que le mot *positif* prendra finalement une destination encore plus relative au cœur qu'à l'esprit. Cette dernière extension s'accomplira lorsqu'on aura dignement apprécié comment, en vertu de cette réalité qui seule la caractérise d'abord, l'impulsion positive conduit aujourd'hui à faire systématiquement prévaloir le sentiment sur la raison, comme sur l'activité. Par une telle transformation, le nom de *philosophie* ne fera, d'ailleurs, que reprendre à jamais la noble destination initiale que rappela toujours son étymologie, et qui n'est devenue pleinement réalisable que depuis la récente conciliation des conditions morales avec les conditions mentales, d'après la fondation définitive de la vraie science sociale.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

DESTINATION SOCIALE DU POSITIVISME,

D'APRÈS SA CONNEXITÉ NÉCESSAIRE AVEC L'ENSEMBLE DE LA GRANDE RÉVOLUTION OCCIDENTALE.

La philosophie positive étant surtout caractérisée par l'universelle prépondérance mentale du point de vue social, son aptitude pratique résulte naturellement de sa propre constitution théorique, qui n'a besoin que d'être bien comprise pour tendre sans effort à systématiser la vie réelle, au lieu de rester bornée à nous procurer de vaines satisfactions contemplatives. Réciproquement, cette application spontanée fortifiera beaucoup son vrai caractère spéculatif, en rappelant toujours la concentration nécessaire de tous les efforts scientifiques vers leur but définitif, de manière à contenir, autant que possible, la disposition ordinaire des recherches abstraites à dégénérer en oiseuses divagations. Mais cette liaison générale ne serait point assez efficace pour faire aujourd'hui prévaloir un régime mental aussi nouveau et aussi difficile, si l'ensemble de la situation moderne n'imposait désormais à la philosophie le devoir plus déterminé de satisfaire un immense besoin social, qui intéressera directement la sollicitude publique au succès continu de l'élaboration philosophique, dont la consistance se trouvera ainsi non moins garantie que sa dignité. Après avoir assez ap-



précié le positivisme comme produit nécessaire du mouvement intellectuel, je dois donc indiquer maintenant sa destination politique, sans laquelle il ne saurait être convenablement jugé.

Pour la caractériser nettement, il suffit, dans ce discours, de faire convenablement sentir l'intime connexité de la nouvelle philosophie avec l'ensemble de la grande révolution qui, depuis plus de soixante ans, agite profondément l'élite de l'humanité, en résultat final de la transition décisive qui s'était graduellement opérée pendant les cinq siècles antérieurs.

Cette crise radicale devait naturellement offrir deux phases principales : l'une essentiellement négative, seule achevée jusqu'ici, qui consommerait l'irrévocable extinction du système ancien, mais sans indiquer encore aucune notion fixe et distincte du nouvel état social ; l'autre, directement positive, qui vient enfin de commencer, où s'accomplirait l'élaboration fondamentale du système nouveau. La saine philosophie a dû être le dernier produit de la première partie, et doit désormais présider à la seconde ; tel est le double enchaînement qu'il faut ici caractériser.

Sans la réaction intellectuelle du grand ébranlement initial, la raison moderne ne pouvait même s'élancer, avec une énergie soutenue, à la poursuite directe du nouveau système, dont la véritable nature se trouvait dissimulée, pour les plus éminents penseurs du dix-huitième siècle, par les vains débris de l'ordre ancien. Cette impulsion décisive était surtout indispensable à la fondation de la science sociale, afin de mettre en évidence la vraie notion générale du progrès humain, qui lui sert de base nécessaire, et qui ne pouvait autrement prévaloir.

En concevant l'ordre comme immobile, sa théorie préliminaire a pu surgir dans l'antiquité, et le grand Aristote l'ébaucha admirablement ; de même que, en biologie, les spéculations purement statiques y naquirent sans aucune conception dyna-

Digitized by Google

mique. Mais toute idée réelle de progrès social était nécessairement étrangère aux philosophes anciens, faute d'une suffisante manifestation historique du mouvement continu de l'humanité. Ce mouvement a commencé à devenir, au moyen âge, assez prononcé pour susciter un premier instinct réel de notre perfectibilité, par l'universelle persuasion de la supériorité du catholicisme sur le polythéisme et le judaïsme, même avant que la substitution du régime féodal au régime romain complétât cette appréciation spirituelle par une indispensable confirmation temporelle. Quelque confus que dût être ce sentiment primitif du progrès humain, il présentait déjà un haut degré d'énergie et de popularité, trop amorti ensuite dans les luttes théologico-métaphysiques. Il faudra toujours remonter jusque-là pour comprendre la véritable origine de cette ardeur progressive qui distingue l'ensemble de la grande famille occidentale, et qui y a spontanément contenu tant d'aberrations doctorales, là surtout où la métaphysique protestante ou déiste a le moins altéré les nobles inspirations du moyen âge.

Mais ce sentiment initial, quelque indispensable qu'il dût être, ne pouvait aucunement suffire pour constituer la notion fondamentale du progrès humain. Car il faut au moins trois termes pour caractériser une progression quelconque. Or on ne pouvait alors en concevoir que deux, en comparant le moyen âge à l'antiquité. La nature absolue de la philosophie théologique, qui présidait à cette première comparaison, empêchait même de supposer l'existence ultérieure d'aucun terme nouveau, puisqu'elle représentait le régime catholico-féodal comme doué d'une perfection définitive, au delà de laquelle on plaçait seulement l'utopie chrétienne sur la vie future. Quand la théologie eut assez déchu pour ne plus entraver, à cet égard, l'imagination moderne, il se trouva d'abord que cette déchéance entraîna une sorte de réaction mentale longtemps défavorable

Digitized by Google

à la première ébauche de la notion du progrès, en déterminant contre le moyen âge une aveugle animosité. En haine des croyances qui avaient alors prévalu, presque tous les penseurs furent saisis d'une irrationnelle admiration de l'antiquité, au point de méconnaître totalement la supériorité sociale du moyen âge, dont la masse illettrée conserva seule quelque sentiment réel, surtout chez les populations préservées du protestantisme. La notion du progrès ne commença à préoccuper l'esprit moderne que lorsqu'elle renaquit, avec un nouveau caractère, au milieu du dix-septième siècle, d'après le spectacle décisif de l'évolution élémentaire déjà accomplie par l'élite de l'humanité dans les sciences et dans l'industrie, et même, d'une manière moins irrécusable, dans les beaux-arts. Mais, quoique ces appréciations partielles aient en effet fourni la première source directe des notions systématiques de notre siècle sur le progrès humain, elles ne pouvaient aucunement caractériser la progression, qui restait même plus douteuse qu'au moyen âge sous l'aspect social, plus important que tous ces points de vue spéciaux.

L'ébranlement révolutionnaire qui poussa définitivement la France, centre normal de l'Occident, à la recherche d'une régénération totale, était donc indispensable pour constituer cette progression, en lui fournissant, au moins dans une perspective lointaine et confuse, un troisième terme essentiel, type du vrai régime moderne, dont la comparaison avec le moyen âge annonçât un pas général aussi prononcé que celui qui inspirait à nos ancêtres chevaleresques un juste sentiment de leur supériorité sociale sur leurs antiques prédécesseurs. Tant que le régime catholico-féodal n'était pas ouvertement détruit, ses vains débris dissimulaient l'avenir politique au point de ne permettre aucun sentiment décisif du progrès continu de la sociabilité. Par une exception propre aux phénomènes sociaux, le

Digitized by Google

spectacle doit s'y développer en même temps que l'observateur. Jusqu'à l'explosion de la grande crise, on peut dire que l'évolution politique propre à fournir la base expérimentale de la théorie du progrès restait encore autant incomplète que l'esprit demeurait incapable de l'apprécier. Les plus éminents penseurs ne pouvaient, en effet, concevoir réellement, il y a un siècle, une progression continue, et l'humanité leur semblait condamnée au mouvement circulaire ou oscillatoire. Mais, sous l'impulsion révolutionnaire, le véritable instinct du mouvement humain a spontanément surgi d'une manière plus ou moins décisive chez les moindres intelligences, d'abord en France, et déjà même dans tout l'Occident. C'est donc à ce salutaire ébranlement que nous devons à la fois la force et l'audace de concevoir une notion sur laquelle repose nécessairement la vraie science sociale, et par suite toute la philosophie positive, dont cette science finale pouvait seule constituer l'unité générale. Sans la théorie du progrès, celle de l'ordre resterait insuffisante, même quand on la supposerait possible, pour fonder la sociologie, qui ne peut résulter que de leur intime combinaison. Par cela même que le progrès ne constitue, à tous égards, que le développement de l'ordre, seul il en offre aussi la manifestation décisive. On conçoit donc comment la philosophie positive devait directement émaner de la révolution française, outre la coïncidence nullement fortuite qui fixait à cette époque le suffisant accomplissement de son préambule scientifique.

Mais, pour compléter cette appréciation, il faut maintenant reconnaître que cette heureuse réaction mentale du grand ébranlement social ne pouvait commencer à se réaliser que quand l'esprit purement révolutionnaire se trouverait tellement amorti que l'éclair ainsi jeté sur l'avenir n'empêchât plus de voir l'ensemble du passé. Si, d'un côté, cette énergique impulsion commençait

Digitized by Google

à nous dévoiler, quoique vaguement, le troisième terme de la progression sociale, elle nous interdisait, d'une autre part, la juste appréciation du second, tant que durerait la haine aveugle que l'émancipation moderne avait dû nous inspirer contre tout le moyen âge, et sans laquelle nous n'aurions pu sortir irrévocablement du régime ancien. L'extinction de ce degré intermédiaire ne troublait pas moins la conception totale que l'absence du degré final, trop différent du degré initial pour lui être immédiatement comparable. Il était donc impossible de former la vraie théorie du progrès humain, sans avoir d'abord rendu une exacte justice au moyen âge, par lequel l'état ancien et l'état moderne se trouvent à la fois réunis et séparés. Or cette équitable appréciation se trouvait certainement incompatible avec la prépondérance initiale de l'esprit révolutionnaire proprement dit. En ce sens, l'énergique réaction philosophique organisée, au début de notre siècle, par l'éminent De Maistre, a profondément concouru à préparer la vraie théorie du progrès. Malgré l'intention évidemment rétrograde qui anima cette école passagère, ses travaux figureront toujours parmi les antécédents nécessaires du positivisme systématique, quoique l'essor décisif de la nouvelle philosophie les ait ensuite écartés à jamais, en s'incorporant d'une manière plus complète tous leurs résultats essentiels.

La vraie science sociale et la vraie philosophie ne pouvaient donc surgir que quand une jeune intelligence, imbue de l'ardeur révolutionnaire, s'approprierait spontanément tout ce qu'une telle élaboration renfermait de précieux sur l'appréciation historique de l'ensemble du moyen âge. C'est seulement alors qu'a pu naître le véritable esprit de l'histoire, l'instinct général de la continuité humaine, auparavant inconnu, même à mon principal précurseur, l'illustre et malheureux Condorcet. A la même époque, le génie de Gall complétait la récente

Digitized by Google

ébauche systématique de la biologie, en créant l'étude scientifique des fonctions intérieures du cerveau, autant du moins que l'évolution purement individuelle permet de les apprécier. On achève ainsi de comprendre l'ensemble de conditions sociales et mentales qui dut placer la découverte des lois sociologiques, et par suite la fondation du positivisme, au temps précis où je commençai à philosopher, une génération après la dictature progressive de la Convention, ou presque dès la chute de la tyrannie rétrograde de Bonaparte.

C'est ainsi que le grand ébranlement révolutionnaire, et même la longue rétrogradation qui lui succéda, devaient précéder et préparer la conception systématique d'une nouvelle doctrine générale. Or si l'élaboration philosophique du positivisme exigeait une telle préparation, cette condition était encore plus indispensable à son avénement social, soit pour lui assurer une suffisante liberté d'exposition et de discussion, soit surtout pour disposer le public à y voir le vrai germe de la solution finale. Il serait ici superflu d'insister sur une nécessité aussi évidente.

Après avoir reconnu comment le positivisme résulta de la première partie de la révolution, il faut, réciproquement, le concevoir comme devant présider à la seconde.

Loin que la révolution ait déterminé la démolition du régime ancien, une saine appréciation historique démontre, au contraire, que cette grande crise provint de l'intime décomposition, d'abord spontanée, puis systématique, que le système politique du moyen âge subit de plus en plus dans tout l'Occident, et surtout en France, à partir du quatorzième siècle. Au lieu de prolonger le mouvement négatif des cinq siècles antérieurs, elle y mit d'abord un terme nécessaire, en manifestant, par un dernier ébranlement, l'irrévocable résolution d'abandonner entièrement l'ordre déchu, pour procéder directement à une ré-

Digitized by Google

génération totale. Cette indispensable manifestation fut surtout caractérisée par l'entière abolition de la royauté, à laquelle s'étaient successivement ralliés tous les débris spirituels et temporels de l'ancienne constitution française. Mais, sauf ce préambule nécessaire, qui n'occupa que la séance initiale de la principale assemblée révolutionnaire, l'ensemble du mouvement avait, dès le début, une destination essentiellement organique, surtout marquée depuis la prépondérance de l'esprit républicain. Il est clair néanmoins que, malgré cette tendance fondamentale, la première partie de la révolution fut, en effet, éminemment négative. Cet avortement initial ne tint pas seulement aux impérieuses exigences de la lutte, aussi difficile que glorieuse, par laquelle la France maintint son indispensable indépendance contre les formidables attaques de la coalition rétrograde. On doit surtout l'attribuer au caractère purement critique des doctrines métaphysiques qui pouvaient seules diriger alors l'esprit révolutionnaire.

Malgré la solidarité naturelle des deux progressions, négative et positive, qui s'accomplissaient depuis la fin du moyen âge, la première se trouvait nécessairement plus avancée que la seconde. La caducité du régime ancien devait donc susciter le vœu d'une entière rénovation, avant que la préparation élémentaire du régime final fût assez complète pour manifester sa vraie nature générale. On vient même de reconnaître que l'élaboration décisive de la doctrine régénératrice, loin de pouvoir précéder l'ébranlement révolutionnaire, n'était devenue possible que sous son impulsion. Il est donc aisé de concevoir l'insurmontable fatalité qui alors obligea d'employer, comme principes organiques, les doctrines purement critiques qui avaient dû présider aux luttes antérieures. Quoique cette métaphysique négative devînt réellement sans objet dès qu'on renonçait franchement au régime ancien, ses dogmes étaient seuls familiers,

Digitized by Google

et contenaient l'unique formule que comportât d'abord le progrès social. Le mouvement initial dut donc s'accomplir sous l'inspiration d'une doctrine vraiment arriérée, qui ne pouvait suffire à cette nouvelle destination.

Nécessairement impuissante à rien construire, une telle philosophie ne comportait d'autre efficacité organique que de formuler vaguement le programme, plutôt sentimental que rationnel, de l'avenir politique, sans indiquer aucunement la marche convenable à sa préparation. Ainsi érigés en principes organiques, les dogmes critiques durent bientôt, d'après leur caractère absolu, développer une tendance radicalement anarchique, aussi hostile aux éléments de l'ordre nouveau qu'aux débris du régime ancien. Une expérience décisive, dont le souvenir est ineffaçable, et qui, par cela même, n'est susceptible d'aucun renouvellement sérieux, mit donc hors de doute l'inaptitude organique de la doctrine qui dirigea d'abord l'esprit révolutionnaire, lequel ne put alors aboutir qu'à démontrer l'urgence d'une rénovation totale, mais sans en indiquer la nature.

Dans une telle situation philosophique et politique, le besoin d'ordre, devenu prépondérant, dut déterminer une longue réaction rétrograde, qui, commencée par le déisme légal de Robespierre, se développa surtout d'après le système de conquêtes de Bonaparte, et se prolongea faiblement, malgré la paix, sous ses chétifs successeurs. Elle n'a laissé d'autre résultat durable que la démonstration historique et dogmatique de l'école de De Maistre sur l'inanité sociale de la métaphysique moderne, dont l'insuffisance mentale ressortait alors de l'extension décisive de l'esprit positif aux plus hautes études biologiques, sous les heureux efforts de Cabanis et surtout de Gall. Au reste, cette laborieuse opposition à l'émancipation finale de l'humanité, loin d'atteindre son but politique, n'aboutit qu'à ranimer l'instinct du progrès, d'après les invincibles répugnances qu'inspirait par·

Digitized by Google

tout la vaine reconstruction d'un régime tellement déchu que sa nature et ses conditions n'étaient plus comprises par ceux mêmes qui s'efforçaient de le rétablir.

Cet inévitable réveil de l'esprit révolutionnaire se manifesta dès que la paix vint supprimer le principal appui du système de rétrogradation. Mais ce rajeunissement de la métaphysique négative ne s'accompagnait plus d'aucune illusion sérieuse sur son aptitude organique. Ses dogmes ne furent essentiellement accueillis, faute d'une meilleure doctrine, que comme moyens de repousser les principes rétrogrades, de même que ceux-ci n'avaient dû leur faveur apparente qu'au besoin de contenir les tendances anarchiques. Dans ces nouveaux débats sur des sujets usés, le public sentit bientôt que le vrai germe de la solution finale n'existait encore nulle part : aussi n'attacha-t-il d'importance réelle qu'aux conditions d'ordre et de liberté, devenues non moins indispensables à l'élaboration philosophique qu'à la prospérité matérielle. Une telle situation se trouvait très-favorable à la construction d'une doctrine définitive, dont le principe fondamental surgit, en effet, pendant cette dernière phase du mouvement rétrograde, quand je découvris, en 1822, la double loi générale de l'évolution théorique.

L'indifférence apparente d'un public qui ne voyait sur aucun drapeau la vraie formule de l'avenir social, fut enfin prise par un pouvoir aveugle pour une adhésion tacite à ses vains projets. Aussitôt que les garanties du progrès se trouvèrent sérieusement menacées, la mémorable secousse de 1830 vint mettre un terme irrévocable au système de rétrogradation introduit trente-six ans auparavant. Les convictions qu'il inspirait étaient déjà si peu profondes que ses partisans furent alors conduits spontanément à désavouer leurs propres doctrines, pour développer, à leur manière, les principaux dogmes révolutionnaires. Ceux-ci, à leur tour, se trouvèrent ouvertement aban-

Digitized by Google

donnés par leurs anciens organes, à mesure qu'ils parvenaient au gouvernement. Rien ne caractérisera mieux, pour l'histoire, cette double subversion décisive, que les débats relatifs à la liberté d'enseignement, alternativement demandée et refusée, à vingt ans d'intervalle, au nom des mêmes prétendus principes, qui ne représentaient plus, des deux parts, que des intérêts.

Cette décomposition radicale de toutes les convictions antérieures laissa directement surgir l'instinct public, qui désormais réclamait surtout la conciliation fondamentale entre l'esprit d'ordre et l'esprit de progrès. Mais cette position finale de la grande question ne rendit que plus sensible l'absence totale d'une solution réelle, dont le positivisme naissant contenait seul le principe. Toutes les opinions actives se trouvaient, au contraire, irrévocablement devenues à la fois anarchiques et rétrogrades. Quant à celle qui entreprenait de les concilier, son inanité organique ne lui permettait d'autre efficacité théorique que d'encourager également l'anarchie et la rétrogradation, afin de pouvoir toujours les neutraliser l'une par l'autre. Personne, au fond, ne sentait un dénoûment sérieux de la grande révolution dans la prétendue fondation d'une monarchie constitutionnelle, qui, contraire à l'ensemble du passé français, ne pouvait nous offrir qu'une vaine imitation empirique d'une anomalie politique essentiellement propre à l'Angleterre.

Il faut donc envisager cette dernière demi-génération comme une halte naturelle, où le défaut de doctrine dominante empêchait de commencer la terminaison organique de la révolution, malgré l'irrévocable cessation de la réaction rétrograde qui avait dû suivre l'ébranlement initial. Les vrais philosophes se trouvaient seuls entrés déjà dans la nouvelle voie révolutionnaire, depuis que la fondation décisive de la science sociale

Digitized by Google

permettait enfin de déterminer sans utopie le caractère général de l'avenir humain, encore inconnu à mon principal précurseur. Mais, pour que la doctrine régénératrice tendît librement vers son paisible avénement social, il fallait écarter ouvertement le mensonge officiel qui représentait la révolution comme terminée par un vain régime parlementaire, et livrer désormais la réorganisation spirituelle à la concurrence directe des penseurs indépendants. Telle sera nécessairement la double réaction philosophique de notre dernière transformation politique.

Grâce à l'admirable instinct de nos énergiques prolétaires, les velléités rétrogrades d'un pouvoir devenu contraire à sa destination primitive ont enfin déterminé l'irrévocable abolition de la royauté française, qui, depuis longtemps privée de tout prestige, ne constituait plus qu'un obstacle général au progrès, sans aucun véritable profit pour l'ordre. Sa vaine suprématie entravait directement la réorganisation spirituelle, tandis que son ascendant réel ne pouvait empêcher la misérable agitation politique entretenue par des rivalités essentiellement personnelles.

Dans sa signification négative, le principe républicain résume définitivement la première partie de la révolution, en interdisant tout retour d'une royauté qui, depuis la seconde moitié du règne de Louis XIV, ralliait naturellement toutes les tendances rétrogrades. Par son interprétation positive, il commence directement la régénération finale, en proclamant la subordination fondamentale de la politique à la morale, d'après la consécration permanente de toutes les forces quelconques au service de la communauté. Sans doute ce principe n'existe encore qu'à l'état de sentiment; mais c'était ainsi qu'il devait surgir, et c'est même ainsi qu'il prévaudra toujours après son indispensable systématisation, comme l'établit la première partie de ce

Digitized by Google

discours. En ce sens, la population française, digne avant-garde de la grande famille occidentale, vient, au fond, d'ouvrir déjà l'ère normale. Car, elle a proclamé, sans aucune intervention théologique, le vrai principe social, surgi d'abord, au moyen âge, sous l'inspiration catholique, mais ne pouvant prévaloir que d'après une meilleure philosophie et dans un milieu mieux préparé. La république française tend donc à consacrer directement la doctrine fondamentale du positivisme, quant à l'universelle prépondérance du sentiment sur la raison et sur l'activité. Un tel point de départ doit bientôt conduire l'opinion publique à concevoir la nouvelle philosophie comme seule vraiment apte à systématiser ce régime définitif.

L'ensemble de cette situation fait mieux ressortir la question fondamentale posée pendant la phase précédente, la conciliation nécessaire entre l'ordre et le progrès. En même temps, l'impuissance radicale de toutes les écoles actuelles envers cet irrécusable programme devient ainsi plus évidente. Car, l'irrévocable abolition de la royauté dissout à la fois la seule entrave essentielle qu'éprouvât encore le progrès social et l'unique garantie régulière qui restât à l'ordre public. Ainsi poussées doublement à construire, toutes les opinions demeurent pourtant bornées à une simple efficacité négative, consistant, pour chacune, à contenir, et même très-imparfaitement, l'aberration opposée. Dans une situation qui garantit le progrès et compromet l'ordre, celui-ci inspire naturellement des sollicitudes prépondérantes, qui manquent encore d'un digne organe systématique. Une expérience décisive a cependant prouvé l'extrême fragilité de tout régime purement matériel, fondé sur les seuls intérêts, sans affections ni convictions. Mais, d'un autre côté, faute de doctrines vraiment dominantes, l'ordre spirituel reste impossible. On ne peut pas même compter sur l'efficacité politique du sentiment social, qui, dépourvu de

Digitized by Google

principes, devient souvent perturbateur. De là résulte la prolongation forcée du régime matériel, quoique son insuffisance soit généralement reconnue. La situation républicaine en interdit cependant le mode le plus durable, la corruption proprement dite, alors remplacée par une compression plus ou moins passagère, chaque fois que l'anarchie devient trop imminente. Mais ces ressources temporaires se proportionnent spontanément aux exigences correspondantes. Tandis que l'ordre se trouve ainsi plus exposé, son maintien comporte aussi des moyens plus énergiques. Peu de temps après la composition initiale de ce discours, une commotion sans exemple conduisit à constater que la république permet d'employer, et même avec excès, à la défense de l'ordre public, des forces très-supérieures à celles dont pouvait disposer la monarchie. La royauté perdit ainsi le seul privilége qui lui conservât sincèrement quelques adhésions réfléchies, et désormais son seul attribut politique consiste à représenter la rétrogradation. Cependant, d'après une autre réaction de la même situation contradictoire, le parti correspondant semble aujourd'hui devenu l'organe des résistances qui maintiennent l'ordre matériel. Ses doctrines étant encore les seules qui offrent un certain caractère organique, quoique rétrograde, les instincts conservateurs s'y rallient empiriquement, sans aucune forte opposition des instincts progressistes, qui sentent confusément leur insuffisance actuelle. Mais, en même temps, ces principes se montrent radicalement dissous chez leurs propres partisans, dont la prépondérance officielle repose sur une libre adoption des dogmes révolutionnaires, ainsi destinés à expirer dans le camp rétrograde. Telle est donc la puissance actuelle des besoins d'ordre qu'ils font momentanément prévaloir un parti dépourvu de ses vieilles convictions, et qui semblait éteint avant l'avénement de notre république. Le positivisme peut seul expliquer et termi-

Digitized by Google

ner une telle anomalie, fondée sur cette loi évidente : l'ordre restera rétrograde, tant que le progrès restera anarchique. Mais, au fond, la rétrogradation ne se réalise jamais, et même ses principes sont toujours neutralisés par d'incohérentes concessions. Pendant que la jactance de ses chefs semble détruire le régime républicain, il persiste spontanément d'après sa seule opportunité, que rend plus sensible la puérile opposition de presque tous les pouvoirs officiels. Quand l'instinct du perfectionnement se trouvera systématisé, son irrésistible essor montrera bientôt la vraie source de sa stagnation actuelle.

Préparant, à son insu, cette issue normale, l'apparente domination du théologisme fournit au positivisme l'attitude que je souhaitais, il y a dix ans, une lutte devenue directe entre les deux systèmes organiques, en écartant toute intervention critique. Une métaphysique toujours inconséquente trouve aujourd'hui sa ruine définitive dans ce même régime qu'elle desirait pour prévaloir. Quand il faut construire, on sent bientôt la profonde inanité de toutes ces écoles qui se bornent à protester sans cesse contre les institutions théologiques, en admettant néanmoins leurs principes fondamentaux. Elles sont même tellement annulées qu'elles ne peuvent plus remplir assez leur ancien office négatif, désormais échu accessoirement au positivisme, seul garant systématique contre la rétrogradation comme contre l'anarchie. Déjà les psychologues proprement dits ont essentiellement succombé avec la royauté constitutionnelle, d'après l'intime affinité de ces deux importations protestantes. Mais leurs rivaux naturels, les idéologues, qui semblaient ainsi reprendre leur ascendant national, n'ont pu recouvrer l'ancien crédit révolutionnaire de leurs doctrines irrévocablement usées. Les plus avancés d'entre eux, indignes héritiers de l'école voltairienne et dantonienne, se sont montrés

profondément impropres, de cœur et d'esprit, à diriger la seconde partie de la révolution, qu'ils distinguent à peine de la première. Je les avais d'abord jugés d'après un type trop éminent, purement exceptionnel parmi eux, le noble Armand Carrel, si malheureusement ravi d'avance à notre république. De vraies convictions républicaines étaient impossibles chez ceux qui, élevés dans les intrigues parlementaires, avaient dirigé ou secondé la longue conspiration de la presse française pour réhabiliter Bonaparte. Leur vaine domination n'a su maintenir l'ordre matériel qu'en invoquant le parti rétrograde, dont ils sont bientôt devenus les simples auxiliaires, après avoir honteusement renié leur foi philosophique. Cette monstrueuse alliance laissera toujours un témoignage caractéristique, quoique épisodique, dans une expédition, aussi méprisable qu'odieuse, dont tous les libres coopérateurs recevront bientôt une juste punition temporelle, en attendant la flétrissure historique. Mais des indices décisifs ont déjà montré la même tendance à l'hypocrisie rétrograde chez l'autre classe de déistes, disciples de Rousseau et imitateurs de Robespierre. Quoique moins discrédités auprès du peuple, comme ayant moins régné, ils ont maintenant perdu toute consistance réelle. Leur sauvage anarchie est directement incompatible avec les dispositions universelles qu'entretiennent toujours l'activité industrielle, l'esprit scientifique, et les goûts esthétiques, propres à l'existence moderne. Ces *docteurs en guillotine*, dont les vains sophismes avaient systématisé de sang-froid des fureurs exceptionnelles, se sont vus bientôt forcés, pour conserver leur popularité, de sanctionner l'heureuse abolition provisoire de l'échafaud politique. La même nécessité les conduit aujourd'hui à désavouer la seule acception réelle du sanguinaire emblème qui sert à désigner un parti trop vague pour comporter un autre nom. Ils n'ont pas mieux compris les vraies tendances du prolétariat

Digitized by Google

dans leur aveugle préoccupation des droits métaphysiques, que le peuple s'est paisiblement laissé ravir quand l'ordre a paru l'exiger, et où ils persistent machinalement à placer la solution républicaine. Aspirant toujours à comprimer au nom du progrès, ils prennent pour type politique une courte anomalie, qui ne se reproduira jamais. Seuls partisans réels de la guerre au milieu d'une paix inaltérable, et bornant la régularisation du travail à détruire la hiérarchie industrielle fondée au moyen âge, ces déclamateurs anarchiques sont, à tous égards, profondément repoussés par leur siècle. Quoique les prolétaires accordent encore quelque confiance à des chefs indignes ou incapables, ce crédit rapidement décroissant ne saurait devenir vraiment dangereux, en un temps où l'enthousiasme politique ne s'attachera jamais à des préjugés métaphysiques. L'influence réelle de ce parti anarchique consiste surtout à servir d'épouvantail au parti rétrograde pour conserver artificiellement, chez les classes moyennes, une adhésion officielle toujours contraire à leur nature et à leurs habitudes. Si, contre toute vraisemblance, ces vains niveleurs prévalaient légalement, leur règne éphémère aboutirait bientôt à leur irrévocable élimination, en prouvant au peuple leur profonde inaptitude à diriger la régénération occidentale. Ainsi, sous l'impulsion continue d'une lumineuse situation, la raison publique se montre de plus en plus opposée à toute métaphysique, comme elle l'était déjà à toute théologie. Ce discrédit final de toutes les écoles antérieures prépare donc l'universel ascendant du positivisme, seul aussi conforme aux vraies tendances du dix-neuvième siècle qu'à ses besoins essentiels.

Pour compléter cette indication des tendances propres à la nouvelle situation française, il suffit de noter que la marche générale des débats, et surtout des événements, en faisant mieux ressortir qu'auparavant le besoin fondamental d'une véritable

doctrine universelle, propre à contenir les divagations et à éviter ou corriger les perturbations, manifeste aussi la nécessité spéciale de l'autorité spirituelle, qui peut seule assurer l'efficacité pratique d'une telle philosophie. Au milieu de leurs innombrables divergences, toutes nos sectes métaphysiques s'accordent spontanément sur cette intime confusion des deux puissances élémentaires, qui, depuis le quatorzième siècle, constitua de plus en plus, surtout sous l'impulsion protestante, le principal dogme révolutionnaire, en haine du régime propre au moyen âge. Comme leurs pères grecs, les prétendus philosophes modernes, psychologues ou idéologues, ont toujours convoité la suprême concentration des divers pouvoirs humains; ils ont même propagé cette aberration chez les savants spéciaux. Le positivisme systématique fait seul apprécier aujourd'hui l'admirable instinct qui poussa tous les hommes éminents du moyen âge à introduire, entre la puissance morale et la puissance politique, une division fondamentale, chef-d'œuvre social de la sagesse humaine, et seulement trop prématurée alors pour comporter un succès irrévocable, soit d'après la nature théologique des principes dirigeants, soit par le caractère militaire de l'existence active. Cette séparation nécessaire, principale base du régime final, n'est maintenant comprise et respectée que dans la nouvelle école philosophique, sauf les sympathies spontanées que conservent encore, sans aucune formule, les populations préservées du protestantisme. Dès le début de la révolution, l'orgueil doctoral a directement tendu vers l'omnipotence sociale qu'il avait toujours rêvée comme le type idéal de la perfection politique. Quoique les progrès naturels de la raison publique interdisent déjà tout dangereux essor à cette utopie rétrograde, ils sont encore trop peu systématiques pour empêcher, à cet égard, des tentatives caractéristiques. Tous les novateurs métaphysiques aspirent donc plus que jamais

Digitized by Google

à la suprématie pratique et théorique, maintenant que la situation ne borne plus leur ambition aux simples existences ministérielles. La profonde divergence de leurs opinions respectives, et leur commune discordance avec le milieu actuel, empêchent de craindre qu'ils parviennent jamais à entraver sérieusement la liberté de discussion, en nous imposant la vraie consécration légale d'une doctrine quelconque. Mais ils l'ont assez tenté déjà pour éclairer l'esprit public sur le caractère nécessairement oppressif de toute théorie sociale contraire au vrai principe fondamental de la politique moderne, la séparation normale des deux pouvoirs essentiels. Cet essor perturbateur des ambitions métaphysiques tendra donc à faire spécialement apprécier les démonstrations décisives de la nouvelle philosophie, qui de plus en plus représentera cette division comme également indispensable à l'ordre et au progrès. Si les penseurs positivistes continuent d'éviter toute séduction contraire à leurs convictions, leur paisible attitude spéculative, au milieu de cette vaine agitation politique, achèvera de réconcilier le public impartial avec cette grande notion, entièrement affranchie désormais des croyances qui durent présider à sa première ébauche historique. Ce contraste involontaire fera de plus en plus sentir que la vraie liberté, comme la convergence réelle, ne peuvent aujourd'hui émaner que des doctrines positives, seules capables de supporter une discussion complète, parce que seules elles reposent sur de véritables démonstrations. Mûrie par une situation décisive, la sagesse vulgaire imposera bientôt aux philosophes, avec une irrésistible énergie, l'obligation continue de concentrer tous leurs efforts vers le gouvernement direct des esprits et des cœurs, sans aucune tendance à la domination temporelle, dont la poursuite sera dès lors érigée chez eux en symptôme irrécusable de l'impuissance mentale et même de l'insuffisance morale. L'abolition de la royauté

Digitized by Google

assure d'ailleurs aux vrais penseurs une pleine liberté d'examen, et même d'exposition, tant qu'ils sauront assez respecter les conditions d'ordre. Car l'émancipation théologique se trouve ainsi complétée par l'extinction de ce dernier reste du régime des castes, qui jusqu'alors concentrait chez une famille exceptionnelle la décision régulière des hautes questions sociales. Quelles que puissent devenir les velléités oppressives des magistratures républicaines, cet attribut royal ne saurait passer sérieusement à des pouvoirs purement temporaires, qui, même individualisés, émanent toujours de suffrages incompétents. La philosophie positive démontrera sans difficulté que de tels mandataires sont presque aussi étrangers que leurs commettants aux conditions logiques et scientifiques qu'exige aujourd'hui toute élaboration systématique des doctrines morales et sociales. Ces autorités, dépourvues de sanction spirituelle, peuvent bien déterminer l'obéissance au nom de l'ordre; mais elles ne sauraient obtenir un vrai respect qu'en se renfermant scrupuleusement dans leurs attributions temporelles, sans chercher aucune suprématie mentale. Avant même que le pouvoir central parvienne à ses vrais organes pratiques, la situation républicaine aura fait assez ressortir cette conséquence nécessaire chez une population déjà purgée de tout fanatisme rétrograde ou anarchique. Une telle réaction s'y développera d'autant mieux que les sollicitudes croissantes relatives à l'ordre matériel détourneront davantage les autorités actives de toute prétention envers l'ordre spirituel, dont la reconstruction se trouve ainsi pleinement réservée aux libres penseurs. Il n'y a rien de fortuit, ni même de personnel, dans le pas immense que l'ensemble de ma carrière a déjà réalisé envers la liberté d'exposition, d'abord écrite, puis orale, sous divers régimes oppressifs. Tout vrai philosophe obtiendra désormais une équivalente faculté, en offrant, comme moi, les justes garanties,

Digitized by Google

intellectuelles et morales, que le public et le magistrat doivent exiger des organes systématiques de l'Humanité. Quelques violences que puisse jamais inspirer un besoin empirique de comprimer les niveleurs, j'ose assurer que les constructeurs seront toujours respectés, et bientôt invoqués au secours d'un ordre public qui ne peut plus se passer longtemps d'une sanction rationnelle.

Par l'importante modification politique survenue en France, la seconde partie de la grande révolution, ainsi commencée pour le public comme elle l'était déjà pour les vrais philosophes, tend donc, d'une manière plus directe et plus rapide, à développer son véritable caractère général en appelant la nouvelle doctrine universelle à diriger la réorganisation finale des opinions et des mœurs, seule base solide de la régénération graduelle des institutions sociales. Mais, après avoir indiqué comment le positivisme reçoit aujourd'hui cette haute mission en vertu des changements spontanément accomplis au centre même de l'ébranlement initial, il faut compléter une telle appréciation en attribuant à la réorganisation spirituelle toute son extension caractéristique, qui, suivant la saine théorie historique, doit certainement comprendre l'ensemble de l'occident européen.

L'immense transition révolutionnaire qui nous sépare du moyen âge a trop fait oublier la communauté fondamentale qui, préparée par l'incorporation romaine, s'organisa directement, sous l'incomparable Charlemagne, entre les diverses populations occidentales, uniformément parvenues déjà à l'état catholique et féodal. Malgré les diversités nationales, aggravées ensuite par les dissidences théologiques, cette vaste république a partout offert, pendant les cinq derniers siècles, un développement intellectuel et social, à la fois positif et négatif, dont le reste de l'humanité n'offre point encore, même en Europe, un véritable

Digitized by Google

équivalent. Si la rupture du lien catholique et la désuétude des mœurs chevaleresques ont beaucoup altéré d'abord le sentiment général d'une telle confraternité, il a tendu à se rétablir sous de nouvelles formes d'après les affinités partielles résultées d'une commune prépondérance de la vie industrielle, d'une semblable évolution esthétique, et d'une évidente solidarité scientifique. Quand la décomposition politique a été assez prononcée pour annoncer partout une entière rénovation, cette similitude de civilisation a de plus en plus développé l'instinct universel de la participation collective à un même mouvement social, borné jusqu'ici à une telle famille. Cependant l'initiative de la grande crise se trouvait nécessairement réservée à la population française, mieux préparée qu'aucune autre branche occidentale, soit quant à l'extinction radicale du régime ancien, soit par l'élaboration élémentaire du nouveau système. Mais les actives sympathies qu'excita dans tout l'Occident le début de notre révolution, indiquèrent que nos frères occidentaux nous accordaient seulement le périlleux honneur de commencer une régénération commune à toute l'élite de l'humanité, comme le proclama, même au milieu de la guerre défensive, notre grande assemblée républicaine. Les aberrations militaires qui ensuite caractérisèrent chez nous la principale phase de la réaction rétrograde, durent sans doute suspendre des deux parts le sentiment habituel de cette solidarité nécessaire. Toutefois, il était si enraciné partout, d'après l'ensemble des antécédents modernes, que la paix lui rendit bientôt une nouvelle activité, malgré les efforts continus des divers partis intéressés à perpétuer cette division exceptionnelle. L'uniforme décadence des diverses convictions théologiques facilita beaucoup cette tendance naturelle, en dissipant la principale source des dissentiments antérieurs. Pendant la dernière phase de la rétrogradation, et surtout durant la longue halte qui lui succéda,

Digitized by Google

chaque élément occidental s'efforça plus ou moins de suivre une marche révolutionnaire équivalente à celle du centre français. Notre dernière transformation politique ne peut que fortifier encore cette commune disposition, qui pourtant ne saurait aussitôt produire des modifications analogues chez des populations moins préparées. Chacun sent d'ailleurs qu'une telle uniformité d'agitation intérieure tend de plus en plus à consolider la paix qui en favorisa la propagation. Malgré l'absence de liens systématiques équivalents à ceux du moyen âge, le commun ascendant des véritables mœurs modernes, à la fois pacifiques et rationnelles, a déjà réalisé, entre tous les éléments occidentaux, une confraternité spontanée jusqu'alors impossible, et qui ne permet plus d'envisager nulle part la régénération finale comme purement nationale.

Un tel point de vue est plus propre qu'aucun autre à indiquer nettement le vrai caractère général qui convient à la seconde partie de la révolution. La première, quoique finalement profitable à tout l'Occident, devait se développer comme essentiellement française, parce que notre population était seule mûre pour l'ébranlement initial, qui même dut exalter sa nationalité afin de résister à la coalition rétrograde. Au contraire, la terminaison organique, commençant après que la crise commune a pris toute son extension naturelle, doit toujours être conçue désormais comme directement occidentale. Elle consiste surtout dans une réorganisation spirituelle qui déjà se montre presque également urgente, sous diverses formes, chez les cinq populations dont se compose la grande famille moderne. Réciproquement, l'occidentalité de plus en plus prononcée du mouvement rénovateur est très-propre à y faire prévaloir la régénération intellectuelle et morale sur une régénération temporelle qui présentera nécessairement de profondes variétés nationales. Une doctrine commune et des mœurs semblables,

Digitized by Google

d'après un système uniforme d'éducation générale, dirigé et appliqué par un même pouvoir spirituel, voilà ce qui, dans tout l'Occident, constitue maintenant le premier besoin social. A mesure qu'il sera satisfait, la réorganisation temporelle s'accomplira partout suivant les convenances de chaque nationalité, sans que cette juste diversité altère nullement l'unité fondamentale de la grande république positiviste, dont le lien systématique sera plus complet et plus durable que celui de la république catholique propre au moyen âge.

L'ensemble de la situation occidentale ne tend donc pas seulement à faire partout prévaloir désormais le mouvement philosophique sur l'agitation politique. En outre, il provoque spécialement l'avénement décisif de l'autorité spirituelle, qui seule peut conduire cette libre rénovation systématique des opinions et des mœurs avec toute la grandeur et l'uniformité convenables. L'antique préjugé révolutionnaire sur la confusion finale des deux puissances devient ainsi directement contraire aujourd'hui à la régénération sociale qu'il prépara jadis. D'une part, il fait prévaloir des habitudes de nationalité qui déjà devraient se subordonner aux inspirations d'occidentalité. En même temps, l'identité réelle de la crise exigeant partout une solution commune, il pousse à remplir cette condition d'homogénéité par une assimilation temporelle aussi perturbatrice que chimérique.

Quoique mon ouvrage fondamental ait soigneusement défini, d'après l'ensemble du passé, la composition de cette immense famille, l'extrême importance qu'acquiert aujourd'hui une telle notion me détermine ici à motiver directement l'énumération méthodique de ses éléments essentiels.

Depuis la chute de la domination romaine, la France a toujours constitué le centre nécessaire, non moins social que géographique, de ce noyau de l'Humanité, surtout à partir de

Digitized by Google

Charlemagne. La seule opération capitale que l'Occident ait jamais accomplie de concert s'exécuta évidemment sous l'impulsion française, dans les mémorables expéditions qui caractérisèrent la principale phase du moyen âge. A la vérité, quand la décomposition commune du régime catholique et féodal commença à devenir systématique, le centre de l'ébranlement occidental se trouva déplacé pendant deux siècles. La métaphysique négative surgit d'abord en Allemagne; ensuite sa première application temporelle se réalisa en Hollande et en Angleterre par deux révolutions caractéristiques, qui, quoique incomplètes en vertu d'une insuffisante préparation mentale, servirent de prélude à la grande crise finale. Mais, après ce double préambule nécessaire, qui manifesta la vraie destination sociale des dogmes critiques, leur entière coordination et leur propagation décisive s'accomplirent en France, où revint le principal siége de la commune élaboration politique et morale. La prépondérance ainsi acquise à l'initiative française, et qui maintenant se consolidera de plus en plus, n'est donc, au fond, qu'un retour spontané à l'économie normale de l'Occident, longtemps altérée par des besoins exceptionnels. On ne peut prévoir de nouveaux déplacements du centre de mouvement social que dans un avenir trop éloigné pour devoir nous occuper; ils ne pourront provenir, en effet, que d'une large extension de la civilisation principale hors des limites occidentales, comme je l'indiquerai à la fin de ce discours.

Au nord et au sud de ce centre naturel, se trouvent les deux couples d'éléments occidentaux dont la France continuera de former le principal lien, autant par les mœurs et le langage que par la situation géographique. Dans le premier couple, essentiellement protestant, il faut d'abord placer la vaste population germanique, avec ses diverses annexes réelles, surtout la Hollande, qui, depuis le moyen âge, en constitue, à tous

Digitized by Google

égards, la portion la plus avancée; ensuite vient la population britannique, y compris même son expansion américaine, malgré leur rivalité actuelle. Le second couple, éminemment catholique, comprend : à l'est, la grande population italienne, toujours si nettement caractérisée, malgré sa décomposition temporelle; à l'ouest, l'ensemble de la population espagnole, d'où la science sociale ne doit pas séparer son appendice portugais, et qui a tant étendu la famille occidentale par ses immenses colonisations. Pour compléter la définition sociologique du groupe d'élite, il faut y joindre les deux éléments accessoires qui, occidentaux par l'histoire, ancienne chez l'un, moderne chez l'autre, et orientaux par leur siége, constituent, à tous égards, d'après leur état réel, une transition naturelle entre l'orient et l'occident : ce sont, au sud, la population grecque, et, au nord, la population polonaise. Il ne convient pas, d'ailleurs, de signaler ici les divers intermédiaires qui rapprochent ou séparent les principales branches de la grande famille.

Telle est l'immense république dont la nouvelle philosophie doit maintenant diriger la régénération intellectuelle et morale, en combinant l'initiave propre au centre français avec les réactions naturelles par lesquelles chacun des quatre autres éléments doit perfectionner cette impulsion générale. Rien ne tend mieux qu'une semblable tâche à caractériser irrévocablement l'aptitude sociale du positivisme, seul au niveau d'une pareille mission, à laquelle l'esprit métaphysique ne convient pas davantage que l'esprit théologique lui-même. Si la caducité de celui-ci détermina la rupture de l'unité occidentale propre au moyen âge, l'activité dissolvante de l'autre en devint l'agent direct. Aucun d'eux ne peut donc prétendre à réassocier les éléments dont la séparation antérieure reste surtout entretenue par les inspirations théologico-métaphysiques. C'est uniquement au positivisme spontané, à la fois industriel, esthétique, et scienti-

Digitized by Google

fique, que sont dus les nouveaux rapports partiels qui, depuis la fin du moyen âge, préparent de plus en plus la reconstruction du lien occidental. L'esprit positif, enfin complet et systématique, est donc seul apte à y présider. Il n'appartient qu'à lui de dissiper radicalement les antipathies que conservent encore les diverses nationalités, sans altérer pourtant les qualités naturelles de chacune d'elles, afin de constituer, d'après leur sage combinaison, le génie commun de la nouvelle occidentalité.

C'est ainsi que l'extension totale de la grande crise met en pleine évidence le vrai caractère général déjà signalé par l'examen direct de sa nature centrale. Toutes les hautes considérations sociales, tant extérieures qu'intérieures, concourent donc à prouver que la seconde partie de la révolution doit surtout consister à reconstruire, dans tout l'Occident, les principes et les mœurs, de manière à constituer une opinion publique dont l'irrésistible prépondérance détermine ensuite la formation graduelle des institutions politiques convenables à chaque nationalité, sous la commune présidence du pouvoir spirituel qui aura dignement élaboré la doctrine fondamentale. L'esprit général de cette doctrine est principalement historique, tandis que la partie négative de la révolution dut faire prévaloir un esprit anti-historique. Une haine aveugle envers le passé était alors indispensable pour sortir énergiquement de l'ancien régime. Désormais, au contraire, notre entière émancipation exige d'abord que nous rendions à tout le passé une complète justice, qui deviendra le tribut le plus caractéristique du véritable esprit positif, seul susceptible aujourd'hui d'une telle aptitude, d'après sa nature toujours relative. Le meilleur signe de la vraie supériorité consiste, sans doute, pour les doctrines comme pour les personnes, à bien apprécier tous ses adversaires. Telle est la tendance nécessaire de la véritable science

Digitized by Google

sociale qui vient aujourd'hui fonder la détermination de l'avenir sur la contemplation systématique du passé. C'est la seule marche qui puisse faire librement prévaloir partout une même conception de la régénération finale, toujours rattachée exactement à l'ensemble de l'évolution humaine, en dissipant à jamais les images confuses et discordantes suggérées par des inspirations arbitraires. La prépondérance croissante du sentiment social concourt d'ailleurs avec le progrès naturel de la raison publique, pour imprimer à la dernière partie de la révolution cet esprit historique qui la distinguera profondément de la première, comme l'indiquent déjà tant de prédilections spontanées.

D'après une telle disposition générale, le positivisme ne doit jamais dissimuler la relation fondamentale de la réorganisation spirituelle qu'il vient accomplir avec l'admirable ébauche qui constitue le principal caractère du moyen âge. Loin de proposer à l'humanité une régénération dépourvue de tous antécédents, nous nous honorerons toujours d'appeler aujourd'hui sa maturité à réaliser enfin la noble tentative que conçut son adolescence avant que les conditions mentales et sociales permissent un succès décisif. Nous sommes trop pleins de l'avenir pour craindre jamais d'être sérieusement taxés de retour au passé. Cette imputation serait surtout étrange chez ceux de nos adversaires qui font aujourd'hui consister la perfection politique dans la confusion primitive, soit théocratique, soit militaire, des deux puissances élémentaires.

Leur séparation au moyen âge constitue le plus grand pas qu'ait pu faire jusqu'ici la théorie générale de l'ordre social. Quoique sa réalisation finale fût réservée à de meilleurs temps, cette tentative caractéristique n'en a pas moins marqué le but essentiel, et même ébauché les principaux résultats. C'est là que remonte ce dogme fondamental de la subordination continue de la politique envers la morale, qui distingue la socia-

Digitized by Google

bilité moderne, et qui, malgré de graves et fréquentes atteintes, a toujours survécu, même à la chute des croyances qui d'abord le proclamèrent, comme le montre aujourd'hui sa sanction républicaine chez la nation la mieux émancipée. De là date, par suite, cet actif sentiment de la dignité personnelle combinée avec la fraternité universelle, qui caractérise les populations occidentales, surtout celles qui ont échappé au protestantisme. Il faut y rapporter aussi cette unanime tendance à estimer les hommes suivant leur propre mérite intellectuel et moral, indépendamment de leur office social, tout en respectant l'indispensable classement résulté d'une inévitable prépondérance pratique. On y doit donc rattacher les habitudes populaires de libre discussion morale et même politique, d'après le droit et le devoir de chacun d'appliquer au jugement des actes et des personnes la doctrine universelle établie dans l'éducation commune. Enfin, il serait superflu d'indiquer la tendance directe de cette grande institution à organiser l'unité occidentale, qui n'avait point d'autre lien systématique. Tous ces effets sociaux, vulgairement attribués à l'excellence de la doctrine chrétienne, sont ramenés, par une saine appréciation historique, à leur véritable source principale, la séparation catholique des deux puissances. Ils sont demeurés propres aux seuls pays où ce régime a pu prévaloir, quoiqu'une morale équivalente, ou même une foi identique, régnât aussi ailleurs. La décomposition de l'organisme catholique les a, du reste, notablement altérés, malgré leur consécration spontanée par l'ensemble des mœurs modernes, là surtout où l'on s'efforçait de rendre à la doctrine sa pureté et son autorité primitives.

Sous tous ces aspects, le positivisme a déjà rendu au catholicisme une plus complète justice qu'aucun de ses propres défenseurs, sans excepter l'éminent De Maistre, comme l'ont d'ailleurs reconnu quelques organes sincères de l'école rétrograde. Mais cette

Digitized by Google

équitable appréciation ne repose pas seulement sur la grandeur de la tâche ainsi destinée au moyen âge dans l'évolution totale de l'Humanité. Elle résulte aussi d'une exacte démonstration historique de la précocité d'une telle entreprise, dont l'avortement politique dépendit surtout de l'imperfection des doctrines dirigeantes et de l'opposition du milieu correspondant. Quoique le monothéisme répugne beaucoup moins que le polythéisme à la séparation continue des deux puissances, la nature nécessairement absolue de tout esprit théologique tendait toujours à faire dégénérer ce régime en une pure théocratie. Sa chute fut même déterminée par la prépondérance finale de cette inévitable tendance, contre laquelle les rois devinrent, au quatorzième siècle, les organes spontanés de la réprobation générale. De même, quoiqu'une telle division se concilie davantage avec les guerres essentiellement défensives du moyen âge qu'avec le système de conquêtes de l'antiquité, cependant tout véritable esprit militaire la repousse radicalement, comme contraire à la concentration d'autorité qu'il exige pour durer. Aussi cette séparation n'a-t-elle pu alors devenir vraiment systématique, sauf dans la pensée de quelques éminents personnages, spirituels et temporels. Sa réalisation passagère fut surtout le résultat nécessaire de l'ensemble de la situation mentale et sociale. Elle ne consista presque jamais qu'en une sorte d'équilibre très-précaire, flottant toujours entre la théocratie et l'empire.

C'est uniquement à la civilisation positive de l'Occident moderne qu'il appartient d'accomplir aujourd'hui ce qui alors ne put être que tenté, en utilisant d'ailleurs, non-seulement cette admirable ébauche, mais aussi l'indispensable préparation qu'elle a déterminée. L'esprit scientifique de la nouvelle philosophie et le caractère industriel de la nouvelle activité concourent naturellement à rendre désormais inévitable, et même vulgaire, une séparation continue, à la fois spontanée et systématique, qui

Digitized by Google

ne pouvait, au moyen âge, être que confusément pressentie, sous les plus heureuses inspirations d'un ardent instinct de progrès. Mentalement envisagée, elle se réduit, en effet, à la division nécessaire entre la théorie et la pratique, déjà admise, quoique empiriquement, dans tout l'Occident, envers les moindres sujets, et qu'il serait étrange de repousser pour l'art et la science les plus difficiles. Sous l'aspect social, elle proclame surtout la distinction naturelle entre l'éducation et l'action, ou entre la morale et la politique, dont personne aujourd'hui n'oserait directement méconnaître l'essor continu comme l'un des principaux bienfaits d'une civilisation progressive. La moralité réelle et la vraie liberté s'y trouvent profondément intéressées, afin que la conduite et le jugement puissent comporter de véritables principes, dont l'application, même la mieux démontrable, serait presque toujours insuffisante, si elle restait livrée à l'impulsion spéciale et directe du commandement ou de l'obéissance. Pour l'harmonie générale des forces politiques, il est clair que les deux pouvoirs théorique et pratique ont des sources et des voies tellement différentes, quant au cœur, à l'esprit, et au caractère, que l'influence consultative et l'influence impérative ne sauraient désormais appartenir aux mêmes organes essentiels. Toute tendance sérieuse à réaliser cette utopie rétrograde ne pourrait aboutir qu'à l'intolérable domination de médiocrités également incapables dans les deux genres. La suite de ce discours montrera d'ailleurs que cette division fondamentale se trouvera de plus en plus placée naturellement sous l'irrésistible protection spéciale des deux éléments sociaux où résident surtout le bon sens et la moralité.

Nos mœurs sont déjà si favorables à ce principe essentiel de toute la vraie politique moderne, que les répugnances qu'il excite proviennent presque uniquement de son adhérence primitive à des croyances justement déchues. Mais ces préventions

Digitized by Google

révolutionnaires ne sauraient persister quand le public impartial verra cette grande notion directement incorporée désormais à la seule doctrine qui soit dégagée de toute théologie. Chaque conception humaine, et même chaque amélioration sociale, a dû surgir d'abord sous l'inspiration théologique, comme l'ensemble des faits le témoigne clairement, jusque dans les moindres cas. Néanmoins, cette introduction nécessaire n'a jamais empêché l'humanité de s'approprier définitivement des progrès dus à la présidence initiale des croyances qu'elle abandonnait. Il en sera de même pour ce grand principe politique, qui déjà n'est plus compris réellement que par des esprits positifs, sous l'induction spontanée de ses vérifications partielles. La seule opposition directe qu'il rencontre aujourd'hui provient encore de l'ambition métaphysique dont il choque les prétentions caractéristiques à une domination absolue. C'est elle surtout qui inspire le reproche, toujours étrange et souvent menteur, par lequel on tente quelquefois de flétrir, comme théocrates, des philosophes ouvertement affranchis de toutes les croyances qui servent à leurs adversaires pour éluder une discussion décisive. Mais les graves perturbations sociales que suscitera bientôt une vaine obstination pédantocratique à régler par les lois ce qui doit être discipliné par les mœurs, éclaireront l'opinion publique quant à la haute opportunité du dogme positiviste sur la séparation systématique entre le gouvernement moral et le gouvernement politique. L'un, n'ayant d'autre force que la conviction ou la persuasion, se borne toujours, dans la vie active, au simple conseil, tandis que l'autre commande directement la conduite d'après un ascendant matériel.

L'ensemble des indications précédentes aboutit à représenter l'esprit organique qui doit caractériser la seconde partie de la révolution comme alliant l'éminent génie social propre au moyen âge avec l'admirable instinct politique de la Convention.

Digitized by Google

Entre ces deux époques, l'élite de l'humanité s'est trouvée réellement dépourvue de toute organisation systématique, et livrée à la double transition qui décomposait l'ordre ancien et préparait le nouveau. Ces deux préambules sont assez accomplis aujourd'hui; puisque, d'une part, le vœu d'une régénération sociale est devenu irrésistible, tandis que, d'une autre part, la philosophie destinée à la diriger est déjà constituée. Nous sommes donc appelés désormais à reprendre directement, sur de meilleures bases mentales et sociales, la grande entreprise tentée au moyen âge pour fonder, dans tout l'Occident, un régime pacifique et rationnel, en systématisant la prépondérance continue de l'amour universel, dominant à la fois la spéculation et l'action. La marche générale de cette reconstruction sera la même que celle de la démolition préalable. Celle-ci commença, au quatorzième siècle, en neutralisant les fonctions occidentales de l'organisme ancien. Pareillement, la régénération finale s'annonce aujourd'hui par la satisfaction directe des besoins intellectuels et moraux communs aux cinq populations avancées.

Afin de mieux caractériser la destination sociale du positivisme, je me trouve ainsi conduit à indiquer sommairement son aptitude nécessaire à systématiser définitivement la morale universelle, ce qui constitue le but de la philosophie et le point de départ de la politique. Tout pouvoir spirituel devant surtout être jugé d'après une telle attribution, rien ne peut mieux manifester la supériorité naturelle de la spiritualité positiviste sur la spiritualité catholique.

Le positivisme conçoit directement l'art moral comme consistant à faire, autant que possible, prévaloir les instincts sympathiques sur les impulsions égoïstes, la sociabilité sur la personnalité. Cette manière d'envisager l'ensemble de la morale est propre à la nouvelle philosophie, qui seule systématise les

Digitized by Google

progrès accomplis chez les modernes dans la vraie théorie de la nature humaine, si imparfaitement représentée par le catholicisme.

D'après le principe nécessaire de la biologie quant à la prépondérance fondamentale de la vie organique sur toute vie animale, la sociologie explique aussitôt l'ascendant spontané des sentiments personnels, toujours plus ou moins relatifs à l'instinct conservateur. Mais elle concilie directement cette inévitable suprématie avec l'existence continue des affections bienveillantes, que la théorie catholique représentait comme étrangères à notre constitution, et seulement inspirées par une grâce surhumaine qui ne compertait aucune loi. Le grand problème consiste donc à investir artificiellement la sociabilité de la prépondérance que possède naturellement la personnalité. Sa solution repose sur un autre principe biologique, le développement des fonctions et des organes par l'exercice habituel, et leur tendance à s'atrophier par l'inaction prolongée. Or, notre existence sociale provoque nécessairement l'essor continu des instincts sympathiques, tandis qu'elle comprime celui des penchants personnels, dont la libre activité empêcherait bientôt tous les contacts mutuels. Les premiers compensent donc, à un certain degré, leur infériorité native par leur aptitude spontanée à une extension presque indéfinie; et l'ascendant naturel des seconds se trouve plus ou moins contenu d'après une inévitable résistance. Ces deux tendances permanentes s'accroissent naturellement à mesure que l'humanité se développe, et leur double progrès fournit la principale appréciation de notre perfectionnement graduel. Une sage intervention systématique, à la fois privée et publique, peut améliorer beaucoup cet ordre spontané, en augmentant les influences favorables et diminuant leurs antagonistes. Tel est le but de l'art moral, qui d'ailleurs a, comme tout autre, d'inévitables limites, quoique les siennes

doivent être moins étroites, puisque les phénomènes y sont plus modifiables, en vertu de leur complication supérieure.

Ainsi, la morale positive se distingue, non-seulement de la morale métaphysique, mais aussi de la morale théologique, en prenant pour principe universel la prépondérance directe du sentiment social. Elle représente le bonheur humain, tant privé que public, comme consistant surtout dans le plus grand essor possible des affections bienveillantes, qui sont à la fois les plus douces à éprouver et les seules dont l'expansion puisse être simultanée chez tous les individus. Cette doctrine, aussi profonde et pure qu'elle est simple et vraie, ne pouvait émaner que d'une philosophie déjà conduite, en vertu de sa réalité caractéristique, à systématiser enfin la prépondérance mentale du point de vue social, seul susceptible de rallier toutes nos spéculations positives. D'après sa méthode intuitive, la métaphysique n'a jamais pu sortir rationnellement de la sphère individuelle. La théologie, surtout chrétienne, ne pouvait s'élever aux conceptions sociales que d'une manière indirecte, sous l'impulsion empirique de son office pratique. Son esprit propre était nécessairement personnel, soit quant au but proposé à l'ensemble de chaque existence, soit pour l'affection représentée comme dominante. Quoique nos sentiments généreux aient dû surgir d'abord sous un tel régime, son efficacité morale doit surtout être attribuée à la sagesse sacerdotale, corrigeant les vices essentiels de la seule doctrine qu'elle pût alors employer, d'après les ressources sociales que lui offrait l'antagonisme spontané entre les intérêts imaginaires et les intérêts réels. Dans l'état positif, au contraire, l'aptitude morale est directement inhérente à la doctrine, et peut se développer beaucoup aussitôt que les convictions s'établissent, avant qu'aucune discipline spirituelle se trouve instituée, sans toutefois que cette propriété doive dispenser d'une telle organisation. Tandis que la morale systématique acquiert ainsi une consistance jus-

Digitized by Google

qu'alors impossible en se liant profondément à l'ensemble des connaissances réelles, la morale spontanée tend directement à dominer toute l'existence humaine, individuelle ou collective, sous l'impulsion immédiate et continue du sentiment social.

Pour mieux caractériser la parfaite unité que procure à la morale positive son principe unique de l'amour universel, il faut le concevoir comme présidant, soit à la coordination naturelle de ses diverses parties, soit aussi à l'élaboration spéciale de chacune d'elles.

Leur succession générale d'après les trois degrés essentiels de notre existence, d'abord personnelle, puis domestique, et enfin sociale, représente spontanément l'éducation graduelle du sentiment fondamental, développé peu à peu par des affections de moins en moins énergiques, mais de plus en plus éminentes. Cette progression naturelle constitue réellement notre principale ressource pour parvenir, autant que possible, à la prépondérance normale de la sociabilité sur la personnalité. Entre ces deux états extrêmes du cœur humain, il existe, en effet, un état intermédiaire, propre à déterminer une transition spontanée, sur laquelle repose la vraie solution habituelle du grand problème moral. C'est surtout par les affections de famille que l'homme sort de sa personnalité primitive, et qu'il peut s'élever convenablement à la sociabilité finale. Toute tentative pour diriger l'éducation morale vers l'essor direct de celle-ci en franchissant ce degré moyen, doit être jugée radicalement chimérique et profondément désastreuse. Une telle utopie, trop accréditée aujourd'hui, loin de constituer un véritable progrès social, ne représente, au fond, qu'une immense rétrogradation fondée sur une fausse appréciation de l'antiquité.

D'après cette destination fondamentale de la vie domestique comme lien naturel de la personnalité à la sociabilité, sa coordination nécessaire suffira ici pour caractériser le plan général

Digitized by Google

de la morale positive, toujours conforme à l'ordre des relations réelles.

L'évolution individuelle du sentiment social commence, dans la famille, par l'inévitable essor de l'affection filiale, première source de notre éducation morale, où surgit l'instinct de la continuité, et, par suite, la vénération des prédécesseurs : c'est ainsi que chaque nouvel être se rattache d'abord à l'ensemble du passé humain. Bientôt après, l'affection fraternelle vient compléter cette ébauche initiale de la sociabilité, en y joignant l'instinct direct de la solidarité actuelle. L'âge viril ouvre ensuite une nouvelle évolution domestique, en introduisant des relations éminemment volontaires, et dès lors encore plus sociales que les liaisons volontaires du premier âge. Cette seconde époque de l'éducation morale commence par l'affection conjugale, la plus fondamentale de toutes, où la mutualité et l'indissolubilité du lien assurent la plénitude du dévouement. Type suprême de tous les instincts sympathiques, son nom est le seul qui n'exige aucune qualification. De cette union par excellence résulte naturellement la dernière affection domestique, la paternité, qui termine notre initiation spontanée à la sociabilité universelle, en nous apprenant à chérir nos successeurs : nous sommes ainsi liés à l'avenir comme nous l'étions d'abord au passé.

J'ai dû placer le groupe de sentiments domestiques qui se rapporte aux relations volontaires après celui qui concerne les liens involontaires, afin de suivre le cours individuel de l'évolution affective, pour caractériser la vie de famille comme intermédiaire nécessaire entre l'existence personnelle et l'existence sociale. Mais la disposition doit être inverse quand on établit directement la théorie propre de la famille, à titre d'élément naturel de la société proprement dite. Alors il faut considérer d'abord le sentiment qui constitue essentiellement

Digitized by Google

la famille, en introduisant une nouvelle unité sociale, souvent réduite, en effet, au couple élémentaire. Une fois créée par l'union conjugale, la famille se perpétue par l'affection paternelle suivie de l'amour filial, et s'étend ensuite par le lien fraternel, seul apte à rapprocher immédiatement les diverses familles. Dans cette autre coordination, les sentiments domestiques se trouvent rangés suivant leur énergie décroissante et leur extension croissante. Quoique le dernier soit, d'ordinaire, le moins puissant de tous, il acquiert une importance fondamentale, quand on y voit la transition directe des affections purement domestiques aux affections proprement sociales, dont la fraternité constitue partout le type spontané. Toutefois, pour compléter cette sommaire esquisse d'une telle théorie, la sociologie doit encore placer, entre ces deux ordres de sentiments, un intermédiaire trop peu apprécié jusqu'ici, relatif à la simple domesticité, où les relations de la famille viennent se fondre avec celles de la société. Le nom seul d'un tel lien devrait aujourd'hui suffire, malgré nos mœurs anarchiques, pour nous rappeler que, dans tout état normal de l'humanité, il constitue un complément naturel des affections privées, destiné à terminer l'éducation spontanée du sentiment social, par l'apprentissage spécial de l'obéissance et du commandement, tous deux subordonnés au principe universel d'amour mutuel.

Cette rapide indication de la principale théorie morale caractérise assez l'aptitude fondamentale de la systématisation positive, dont l'appréciation doit ensuite ressortir de l'ensemble du traité auquel ce discours ne sert que de prélude général. Je crois pourtant devoir encore signaler ici la régénération totale de la morale personnelle, où le positivisme seul fait enfin prévaloir dignement le principe unique de toute la doctrine nouvelle, en y rattachant directement à l'amour ce

Digitized by Google

qui n'a été essentiellement rapporté qu'à l'égoïsme, même dans la philosophie catholique.

Les sentiments n'étant développables que par un exercice continu, d'autant plus indispensable qu'ils ont moins d'énergie native, on procède directement contre le véritable esprit de l'éducation affective quand on abuse de la facilité d'appréciation qui distingue cette première partie de la morale universelle pour y réduire les devoirs à de simples calculs de prudence individuelle. Quelque réelle que puisse être l'utilité personnelle des prescriptions ainsi recommandées, une telle marche cultive nécessairement des inclinations intéressées, qui, déjà trop prépondérantes, devraient, au contraire, tomber autant que possible en désuétude systématique. D'ailleurs, le but spécial que l'on a en vue se trouve ainsi manqué souvent, par cela même qu'on a laissé la décision morale à l'arbitrage individuel, dont les variations naturelles sont dès lors sanctionnées d'avance, lorsque, sous sa responsabilité des suites personnelles que seul il peut bien juger, il change la règle proposée. En vertu de sa réalité caractéristique, le positivisme régénère entièrement ces prescriptions initiales, en y faisant directement prévaloir la sociabilité sur la personnalité, puisqu'il s'agit de pratiques où l'individu est loin d'être seul intéressé. Ce n'est point, par exemple, d'après les avantages personnels de la tempérance, de la chasteté, etc., que la morale positive recommande ces vertus élémentaires. Sans méconnaître leur véritable utilité individuelle, elle évite d'y trop insister, de peur d'entretenir l'habitude des calculs personnels. Jamais surtout elle n'en fait la base réelle de ses préceptes, toujours rattachés à la sociabilité. Quand même une constitution exceptionnelle préserverait l'individu des suites funestes de l'intempérance ou du libertinage, la sobriété et la continence lui seraient ainsi prescrites avec autant de rigueur, comme indispensables

Digitized by Google

à l'accomplissement habituel de ses devoirs sociaux. La plus vulgaire de toutes les vertus personnelles, l'habitude de la purification physique, ne doit pas être exempte de cette salutaire transformation, qui ennoblit un simple précepte hygiénique par le sentiment qui l'impose à chacun pour se rendre mieux apte à servir les autres. C'est seulement ainsi que l'éducation morale peut prendre, dès le début, son vrai caractère général, en habituant l'homme à se subordonner à l'humanité jusque dans ses moindres actes, où il apprend d'abord à surmonter ses mauvais penchants, dont l'appréciation est alors plus facile.

Une telle régénération de la morale personnelle confirme assez la supériorité nécessaire du positivisme, déjà indiquée envers la morale domestique, qui constitua pourtant le principal mérite du catholicisme, première base de sa digne systématisation. Il serait ici superflu d'insister spécialement sur la morale sociale proprement dite, où la nouvelle philosophie doit manifester une aptitude encore plus directe et plus complète, comme seule susceptible de se placer convenablement à ce point de vue. Soit pour l'exacte détermination de tous les devoirs mutuels résultés des diverses relations réelles, soit quant à la consolidation et à l'extension du sentiment fondamental de fraternité universelle, aucune morale métaphysico-théologique ne saurait être comparable à la morale positive, dont les prescriptions, toujours conformes aux lois générales de notre nature individuelle ou collective, s'adaptent spontanément aux convenances spéciales de chaque cas. A ces différents titres, la suite de ce discours me fournira plusieurs occasions essentielles de caractériser une aptitude aussi naturelle, sans que je doive ici m'y arrêter davantage.

Cette rapide indication de la nouvelle systématisation morale exige maintenant un aperçu équivalent des moyens généraux

Digitized by Google

propres à établir et à appliquer une telle doctrine. Ils sont de deux sortes : les uns, fondamentaux, directement relatifs à chaque initiation morale, posent les principes et règlent les sentiments ; les autres, complémentaires, en consolident l'application réelle dans la vie active. Cette double fonction commence par être spontanée, sous la seule impulsion, même indirecte, de la doctrine générale et de l'instinct social : mais elle ne comporte une pleine efficacité qu'en devenant l'attribution systématique du pouvoir spirituel correspondant.

Quant à l'éducation morale proprement dite, le régime positif la fonde à la fois sur la raison et sur le sentiment, mais en y accordant toujours à celui-ci la prépondérance conforme au principe fondamental de la nouvelle philosophie.

Sous le premier aspect, les préceptes moraux se trouveront ainsi ramenés enfin à de véritables démonstrations, susceptibles de surmonter toute discussion, d'après la vraie connaissance de notre nature personnelle et sociale, dont les lois permettent d'apprécier exactement, dans la vie réelle, privée ou publique, l'influence quelconque, directe ou indirecte, spéciale ou générale, de chaque affection, pensée, action, et habitude. Les convictions correspondantes peuvent devenir aussi profondes que celles qu'inspirent aujourd'hui les meilleures preuves scientifiques, avec ce surcroît naturel d'intensité qui doit résulter de leur importance supérieure et de leur intime corrélation à nos plus nobles instincts. On n'en saurait borner l'efficacité à ceux qui auront pu sentir pleinement la validité logique de ces démonstrations. De nombreux exemples ont déjà constaté, envers tous les autres sujets positifs, que les notions admises seulement par confiance peuvent être adoptées et appliquées avec autant d'ardeur et de fermeté que celles dont on a le mieux pesé tous les motifs. Il suffit que les conditions mentales et morales de cette foi nécessaire se trouvent

Digitized by Google

convenablement remplies; et souvent l'esprit moderne, malgré sa prétendue indocilité, s'est soumis trop aisément. Cet assentiment volontaire que nous voyons accorder chaque jour aux règles quelconques des arts mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques, et biologiques, même quand les plus grands intérêts s'y trouvent affectés, s'étendra certainement aux règles morales, quand elles seront reconnues susceptibles aussi de preuves irrécusables.

Mais en développant, à un degré jusqu'alors impossible, la puissance de la démonstration, la nouvelle philosophie évitera toujours d'exagérer son importance pour l'éducation morale, qui doit surtout dépendre du sentiment, même quand elle devient systématique, comme l'indique ci-dessus la simple position générale du grand problème humain. Quelque saines que soient désormais de telles études, leur point de vue ne saurait être directement moral, puisque chacun y appréciera nécessairement la conduite d'autrui plutôt que la sienne, suivant les conditions d'impartialité et de netteté propres à la contemplation vraiment scientifique, qui doit toujours rester objective et non subjective. Or, une telle appréciation extérieure, sans aucun retour immédiat sur soi-même, peut déterminer des convictions réelles; mais elle ne tend point à développer de vrais sentiments, dont, au contraire, elle troublerait ou suspendrait l'exercice spontané, si elle prenait trop d'ascendant habituel. Mais cet excès ne saurait jamais être redouté chez les nouveaux directeurs moraux de l'humanité, par cela même qu'il se trouve directement contraire à cette connaissance approfondie de la vraie nature humaine qui déjà place le positivisme fort au-dessus du catholicisme. Ainsi, le régime positif verra toujours, mieux qu'aucun autre, la principale source de la morale réelle dans l'essor direct, à la fois spontané et systématique, du sentiment social, qu'il s'efforcera de développer autant que

Digitized by Google

possible, dès l'âge même le plus tendre, par tous les artifices que peut indiquer la saine philosophie. C'est en un tel exercice continu que consistera surtout l'éducation morale, soit privée, soit publique, à laquelle l'éducation mentale sera constamment subordonnée. Je compléterai naturellement cette indication générale, en caractérisant ci-dessous l'ensemble de l'éducation populaire.

Une telle initiation, quelque parfaite qu'elle pût être, ne dirigerait point assez la conduite, au milieu des énergiques perturbations de la vie active, si le même pouvoir qui y présida n'en consolidait l'efficacité en prolongeant sa sollicitude systématique sur tout le cours de notre existence, tant privée que publique, pour y rappeler convenablement aux individus et aux classes, ou même aux nations, soit le vrai sens des principes oubliés ou méconnus, soit surtout leur sage application à chaque cas. Mais ici, encore davantage que dans l'éducation proprement dite, l'autorité spirituelle doit moins s'adresser à la raison pure qu'au sentiment direct. Sa principale force résultera d'une puissante organisation de l'opinion publique, appliquant une irrésistible sanction à sa juste distribution de l'éloge et du blâme, comme l'indiquera spécialement la troisième partie de ce discours. Cette réaction morale de l'humanité sur chacun de ses membres, suite nécessaire de toute vraie communion de principes et de sentiments, doit être développée par le régime positif au delà de toute possibilité antérieure. La réalité supérieure de la doctrine dominante et la sociabilité plus complète du milieu correspondant procurent, sous cet aspect, à la nouvelle spiritualité des avantages moraux que ne comportait point la spiritualité catholique.

Cette supériorité naturelle se manifestera surtout dans le système de commémoration dont l'institution régulière fournit à tout pouvoir spirituel le plus précieux complément de l'édu-

Digitized by Google

cation morale. La nature absolue de sa doctrine, encore plus que l'imperfection de son milieu social, fit essentiellement avorter les nobles tendances du catholicisme vers une véritable universalité. Malgré tous ses efforts, sa consécration systématique n'a jamais pu embrasser qu'une portion très-circonscrite du temps et de l'espace, hors de laquelle son appréciation fut toujours aussi aveugle et aussi injuste qu'il le reproche aujourd'hui à ses propres ennemis. Seule la glorification positive peut s'étendre, sans faiblesse et sans inconséquence, à toutes les époques et à tous les lieux. Fondée sur une vraie théorie de l'évolution humaine, elle en célébrera dignement chaque mode et chaque phase quelconques, de manière à évoquer naturellement la postérité à l'appui de toutes les prescriptions morales, même privées, en étendant jusqu'aux moindres cas son système général de commémoration, dont l'esprit sera toujours identique dans ses diverses ramifications.

Sans anticiper ici sur des indications spéciales réservées au traité que ce discours prépare, je crois pourtant devoir y caractériser cette aptitude nécessaire du positivisme par un seul exemple, qui fournira probablement la première ébauche de sa réalisation. Il consiste à introduire à la fois la célébration annuelle, aux dates convenables, dans tout l'Occident, des trois principales mémoires que nous offre l'ensemble de nos prédécesseurs sociaux, celles de César, de saint Paul, et de Charlemagne, constituant les meilleurs types respectifs de l'antiquité, du moyen âge, et de leur lien catholique. Aucune de ces éminentes natures n'a pu jusqu'ici être dignement appréciée, faute d'une saine théorie historique, qui seule peut caractériser leur admirable participation à l'évolution fondamentale. Cette lacune est même sensible envers saint Paul, malgré son apothéose théologique, que le positivisme surpassera naturellement en représentant historiquement ce grand homme comme le vrai

fondateur de ce qu'on nomme improprement le christianisme. A plus forte raison, la nouvelle doctrine universelle est-elle seule apte à bien apprécier César, presque également méconnu par l'esprit théologique et par l'esprit métaphysique, ainsi que Charlemagne, dont le catholicisme n'a pu qu'ébaucher très-imparfaitement la consécration. Malgré cette insuffisance des jugements systématiques, la reconnaissance publique a spontanément maintenu assez le culte de ces trois grands noms pour indiquer combien serait accueillie aujourd'hui, chez toute la famille occidentale, leur digne célébration positiviste.

Pour compléter cet exemple caractéristique, il convient d'y joindre l'indication d'une double manifestation inverse, également fondée sur une saine appréciation historique, qui doit autant présider à la réprobation qu'à la consécration Quoique le blâme doive se développer beaucoup moins que l'éloge, de peur de trop cultiver des affections pénibles et même funestes, il faut pourtant savoir quelquefois flétrir avec énergie, afin de mieux caractériser l'approbation, et par suite de fortifier davantage les principes et les sentiments sociaux. Ainsi, en introduisant le culte systématique des trois grands hommes qui ont le plus accéléré l'évolution humaine, je proposerais d'y joindre la solennelle réprobation simultanée des deux principaux rétrogradateurs que nous offre l'ensemble de l'histoire, Julien et Bonaparte, l'un plus insensé, l'autre plus coupable. L'influence réelle des deux réprouvés fut d'ailleurs assez étendue pour que leur juste flétrissure périodique puisse devenir également populaire dans toutes les parties de l'Occident.

Ces diverses fonctions relatives à l'appréciation du passé constituent à la fois une suite inévitable et un complément indispensable de l'attribution fondamentale de l'organisme spirituel quant à la préparation de l'avenir par l'éducation proprement dite. Mais cette destination caractéristique donne encore lieu à

Digitized by Google

un autre genre de fonctions complémentaires, pour modifier directement le présent, d'après la juste influence consultative que tout véritable pouvoir éducateur exerce naturellement sur chaque partie quelconque de l'existence active, soit privée, soit publique. Quoique ces conseils doivent toujours être librement reçus par les praticiens, ils comportent néanmoins beaucoup d'efficacité quand ils émanent sagement d'une digne autorité théorique. Ils se rapportent surtout à la conduite respective des différentes classes ou populations, pour pacifier autant que possible les divers conflits, intérieurs ou extérieurs, dans toute l'étendue du milieu social qui, admettant la même doctrine et participant à la même éducation, reconnaît volontairement les mêmes directeurs intellectuels et moraux. La troisième partie de ce discours va me conduire à définir le principal exercice de ce second ordre de fonctions complémentaires, qui achève ici l'indication systématique des attributions normales propres au nouveau pouvoir spirituel.

Tous ces aperçus permettent maintenant d'apprécier comment l'ensemble des caractères qui doivent distinguer cette puissance régénératrice se résume spontanément par sa devise fondamentale, à la fois philosophique et politique (*Ordre et Progrès*), que je m'honorerai toujours d'avoir créée et proclamée.

D'abord, le positivisme peut seul constituer solidement chacune de ces deux grandes notions, conçues en même temps comme scientifiques et comme sociales. Cette aptitude exclusive est évidente quant au progrès, dont aucune autre doctrine ne saurait fournir une définition claire et complète. Mais, quoique moins sensible envers l'ordre, elle n'y est pas moins réelle ni moins profonde, d'après les explications propres à la première partie de ce discours. Nulle philosophie antérieure n'a pu concevoir l'ordre autrement que comme immobile : ce qui rend

Digitized by Google

une telle conception entièrement inapplicable à la politique moderne Seul apte à toujours écarter l'absolu sans jamais introduire l'arbitraire, l'esprit positif doit donc fournir l'unique notion de l'ordre qui convienne à notre civilisation progressive. Il lui procure un fondement inébranlable en lui donnant un caractère objectif, d'après le dogme universel de l'invariabilité des lois naturelles, qui interdit à cet égard toute divagation subjective. Pour la nouvelle philosophie, l'ordre artificiel, dans les phénomènes sociaux comme dans tous les autres, repose nécessairement sur l'ordre naturel, résulté partout de l'ensemble des lois réelles.

Mais la conciliation fondamentale entre l'ordre et le progrès constitue, d'une manière encore plus irrécusable, le privilége caractéristique du positivisme. Aucune autre doctrine n'a même tenté cette indispensable fusion, qu'il établit spontanément, en passant, d'après son échelle encyclopédique, des moindres cas scientifiques aux plus éminents sujets politiques. Mentalement envisagée, il la réduit à la corrélation nécessaire entre l'existence et le mouvement, d'abord ébauchée envers les plus simples phénomènes inorganiques, et ensuite complétée dans les conceptions biologiques. Après cette double préparation, qui procure à cette combinaison une imposante autorité scientifique, il établit son caractère définitif en l'étendant aux saines spéculations sociales, d'où résulte aussitôt son efficacité pratique, inhérente à cette entière systématisation L'ordre devient alors la condition permanente du progrès, tandis que le progrès constitue le but continu de l'ordre. Enfin, par une plus profonde appréciation, le positivisme représente directement le progrès humain comme consistant toujours dans le simple développement de l'ordre fondamental, qui contient nécessairement le germe de tous les progrès possibles. La saine théorie de notre nature, individuelle ou collective, démontre

Digitized by Google

que le cours de nos transformations quelconques ne peut jamais constituer qu'une évolution, sans comporter aucune création. Ce principe général est pleinement confirmé par l'ensemble de l'appréciation historique, qui dévoile toujours les racines antérieures de chaque mutation accomplie, jusqu'à indiquer le plus grossier état primitif comme l'ébauche rudimentaire de tous les perfectionnements ultérieurs.

D'après cette identité fondamentale, le progrès devient à son tour la manifestation de l'ordre. Son analyse propre peut donc caractériser assez la double notion sur laquelle reposent à la fois la science et l'art de la sociabilité. Ainsi conçue, cette appréciation devient mieux saisissable, surtout en un temps où la nouveauté et l'importance de la théorie du progrès préoccupent davantage l'attention publique, qui sent, à sa manière, l'immense portée d'une telle conception, comme base nécessaire de toute saine doctrine morale et politique.

Sous cet aspect, le positivisme assigne pour but continu à toute notre existence, personnelle et sociale, le perfectionnement universel, d'abord de notre condition extérieure, et ensuite surtout de notre nature intérieure. Le premier genre de progrès nous est commun avec tous les animaux un peu élevés, dont chacun tend plus ou moins à améliorer sa situation matérielle. Malgré son infériorité propre, il constitue chez nous, d'après sa facilité plus grande, le début nécessaire du perfectionnement, qui ne saurait être vraiment goûté dans ses plus éminents degrés par des populations restées étrangères à son mode le plus grossier. C'est ce qui motive le vif attrait qu'inspire aujourd'hui ce progrès matériel, où l'élite de l'humanité sent d'ailleurs une impulsion spontanée vers de plus nobles améliorations, dont les adversaires systématiques n'osent jamais repousser cette involontaire séduction initiale. Au reste, notre anarchie mentale et morale, qui nous empêche d'orga-

Digitized by Google

niser réellement aucun autre perfectionnement essentiel, explique, sans la justifier, l'importance exorbitante qu'on y attache maintenant. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le second genre de progrès constitue seul le principal caractère de l'humanité, sauf la faible initiative qu'en offrent plusieurs animaux supérieurs, qui tendent en effet à améliorer aussi leur propre nature sous les plus simples aspects.

Ce perfectionnement vraiment humain embrasse à la fois trois sortes d'améliorations, dont la difficulté croît avec leur dignité et leur étendue, selon qu'elle concerne notre nature physique, intellectuelle, ou morale. Le premier degré, d'ailleurs très-susceptible d'être décomposé suivant le même principe, se confond presque, à son début, avec le simple progrès matériel. Mais, dans son ensemble, il offre beaucoup plus d'importance et aussi de difficulté, d'après son influence supérieure sur notre vrai bonheur. Nous gagnerions davantage, par exemple, au moindre accroissement de notre longévité, ou à une consolidation quelconque de notre santé, qu'au plus laborieux perfectionnement de nos rivières ou de nos véhicules artificiels, jamais équivalent aux avantages naturels de l'organisation des oiseaux. Toutefois, ce premier genre de progrès intérieur ne saurait être envisagé comme rigoureusement particulier à l'homme, puisque certains animaux en présentent des vestiges spontanés, surtout quant à la propreté, début naturel d'une telle série de perfectionnements.

L'humanité n'est donc bien caractérisée que par le progrès intellectuel et le progrès moral, dont l'animalité ne comporte qu'une certaine réalisation individuelle, sans aucun autre essor collectif que celui qui résulte de notre intervention continue. Ces deux degrés suprêmes du perfectionnement total présentent entre eux une inégalité de prix, d'extension, et de difficulté, analogue à celle qui règne entre les

Digitized by Google

deux degrés inférieurs, en les appréciant toujours d'après leur influence réelle sur le bonheur humain, privé ou public. Notre amélioration mentale, scientifique ou esthétique, soit quant à la capacité d'observation, soit pour l'aptitude inductive ou déductive, quand l'état social permet de l'utiliser dignement, importe davantage à nos destinées, et d'ailleurs comporte un plus vaste essor, que toutes les améliorations physiques, et, à plus forte raison, matérielles. Mais, d'après l'explication fondamentale indiquée au début de ce discours, il est certain que la vraie félicité humaine dépend encore plus du progrès moral, sur lequel nous avons aussi plus d'empire, quoiqu'il soit plus difficile. Il n'y a pas d'amélioration intellectuelle qui pût, à cet égard, équivaloir, par exemple, à un accroissement réel de bonté ou de courage. Pour simplifier la conception précise de l'ensemble de notre existence personnelle ou sociale, on peut donc se borner à le représenter comme voué surtout au perfectionnement moral, qui participe à notre vrai bonheur d'une manière plus directe, plus complète, et plus certaine qu'aucun autre quelconque. Quoiqu'il ne puisse dispenser des précédents, qui doivent même lui servir de préparation graduelle, il est d'autant plus propre à une telle condensation que, par suite de cette connexité, il rappelle spontanément et stimule directement tous ceux-ci. Ainsi concentré, notre perfectionnement se rapporte surtout aux deux qualités morales qui importent le plus à la vie réelle, pour l'impulsion affective et la décision active, c'est-à-dire la tendresse et l'énergie, comme l'indique, dans toutes nos langues occidentales, l'heureuse ambiguïté du mot *cœur* chez les deux sexes. Le régime positif tend nécessairement à les développer d'une manière plus directe, plus féconde, et plus soutenue, qu'aucune discipline antérieure. Son ensemble pousse fortement à la tendresse, en subordonnant à la sociabilité toutes nos pensées

et nos affections, comme tous nos actes. Quant à l'énergie, il la suppose partout et l'inspire toujours, par l'élimination radicale de toute chimère oppressive, par le sentiment familier de notre vraie dignité, et par l'excitation continue de notre activité, individuelle ou collective. Notre propre initiation à cette existence finale constitue, sous cet aspect, une preuve décisive, en obligeant chacun de nous à surmonter des terreurs qui jadis ébranlaient les plus fiers courages.

Telle est donc l'échelle fondamentale du perfectionnement humain, d'abord matériel, puis physique, ensuite intellectuel, enfin et surtout moral. Ces quatre degrés essentiels comporteraient tous, d'après la même règle, des décompositions secondaires, d'où résulteraient entre eux beaucoup de transitions normales. Quoiqu'il faille les écarter ici, il importe d'y concevoir le principe philosophique de toute cette analyse comme identique à celui de la vraie hiérarchie encyclopédique, d'après la généralité et la complication des phénomènes. Les deux ordres se correspondraient avec exactitude s'ils étaient développés de la même manière. Ils ne semblent différer que d'après l'obligation de spécifier davantage leur partie inférieure pour le but scientifique, et leur partie supérieure pour l'usage social. Mais cette double échelle du vrai et du bon aboutit toujours à la même conclusion, soit en plaçant le point de vue social au-dessus de tous les autres, soit en faisant consister le souverain bien dans l'amour universel.

Cette appréciation systématique de la devise fondamentale résume l'indication directe par laquelle je devais ici caractériser la réorganisation spirituelle qui constitue la principale destination de la nouvelle philosophie. On peut ainsi sentir comment le positivisme réalise à la fois les plus nobles tentatives sociales du catholicisme au moyen âge et les plus émi-

nentes conditions du grand programme de la Convention. En s'appropriant définitivement les mérites opposés qui appartinrent d'abord à l'esprit catholique et à l'esprit révolutionnaire, il assure la désuétude simultanée de la théologie et de la métaphysique, qui peuvent s'éteindre sans danger, quand leurs offices contraires se trouvent mieux remplis par une même doctrine finale. La séparation normale des deux puissances élémentaires devait surtout déterminer cette fusion et cette épuration indispensables, puisqu'elle fut le principal objet de ce long antagonisme préparatoire.

Ayant assez défini la régénération mentale et morale qui doit caractériser, dans tout l'Occident, la seconde partie de la grande révolution, il me reste à indiquer les relations nécessaires de ce mouvement philosophique avec l'ensemble de la politique actuelle. Quoique l'évolution du positivisme soit, au fond, indépendante des tendances sociales représentées aujourd'hui par les débris des doctrines antérieures, la marche générale des événements peut exercer sur elle une réaction qu'il importe de prévoir. Réciproquement, sans que la nouvelle doctrine puisse encore modifier beaucoup le milieu correspondant, elle y peut déjà réaliser des améliorations qu'il faut signaler. Sous ces deux aspects, ce traité contiendra un soigneux examen du caractère qui convient à la transition finale pour faciliter autant que possible l'avénement de l'avenir normal déterminé par la vraie science sociale. Cette seconde partie de mon introduction générale serait donc incomplète si je n'y joignais enfin la suffisante indication d'une telle politique provisoire, qui doit durer jusqu'à ce que la doctrine rénovatrice ait librement obtenu un ascendant décisif.

Le principal caractère de cette politique est aussitôt déterminé par sa destination temporaire. Aucune institution finale

ne saurait surgir tant que persistera l'anarchie actuelle des opinions et des mœurs. Jusqu'à ce que de fortes convictions et des habitudes systématiques aient librement prévalu envers tous les cas essentiels de la vie sociale, il n'y aura de véritable avenir que pour les diverses mesures propres à faciliter cette reconstruction fondamentale. Toutes les autres tentatives resteront nécessairement éphémères, comme l'expérience l'a déjà tant confirmé, malgré le vain espoir de leurs auteurs, même appuyé d'un premier entraînement populaire.

Cette inévitable condition de notre situation révolutionnaire n'a encore été dignement sentie que par l'admirable assemblée qui dirigea l'ébranlement républicain. De tous les pouvoirs qui, depuis deux générations, s'efforcent de guider nos destinées, la Convention a seule su éviter l'orgueilleuse illusion politique de bâtir directement pour l'éternité, sans attendre aucune fondation intellectuelle et morale. Aussi elle seule a laissé des traces vraiment profondes, dans les esprits comme dans les cœurs. Par cela même que ses grandes mesures furent ouvertement provisoires, sans excepter celles qui concernaient plutôt l'avenir que le présent, elles se trouvèrent en harmonie spontanée avec le milieu qu'elles devaient modifier. Tout vrai philosophe éprouvera toujours une respectueuse admiration pour cette sagesse instinctive, qui non-seulement n'était secondée par aucune théorie réelle, mais avait à combattre sans cesse la métaphysique décevante à travers laquelle devaient penser les seuls hommes d'État vraiment éminents dont l'Occident puisse s'honorer depuis la mort du grand Frédéric. Cette supériorité serait d'ailleurs inexplicable si les impérieuses nécessités qui l'exigèrent n'en avaient aussi secondé beaucoup l'essor, soit en manifestant mieux l'impossibilité actuelle d'aucun régime définitif, soit en contenant les anarchiques illusions de la doctrine officielle par l'énergique concentration

Digitized by Google

politique qui pouvait seule empêcher une invasion rétrograde. Quand ce besoin salutaire cessa de prévaloir, la grande assemblée subit, à son tour, quoique beaucoup moins que sa devancière, le vulgaire entraînement métaphysique vers la constitution abstraite et totale d'un prétendu état final, dont la durée ne s'étendit pas même jusqu'au terme assigné d'abord au régime provisoire qui immortalise la première moitié de son règne.

D'après son institution primitive, ce gouvernement révolutionnaire ne devait cesser qu'au moment de la paix générale. Mais, s'il avait pu fournir une telle carrière, on eût probablement été conduit à le prolonger davantage, en reconnaissant l'impossibilité réelle d'établir alors un régime définitif. Cette politique exceptionnelle ne fut, sans doute, motivée que par l'urgence de la situation, comme indispensable à notre grande défense nationale. Néanmoins, outre cette nécessité temporaire, qui devait absorber toute autre considération, il existait un motif plus profond et plus durable, qu'aurait pu seule manifester une théorie historique alors impossible. Il consistait dans la nature purement négative de la métaphysique dominante, d'où résultait le manque total des bases intellectuelles et morales qu'exigeait une vraie reconstruction politique. Quoique méconnue, cette immense lacune fut, au fond, la principale source de l'ajournement nécessaire du régime définitif. L'avénement de la paix l'aurait bientôt signalée, puisqu'elle était déjà appréciée, dans le camp opposé, par des esprits étrangers aux justes préoccupations de la lutte républicaine Elle se trouva surtout dissimulée sous l'inévitable illusion initiale qui attribuait une véritable aptitude organique aux doctrines purement critiques élaborées pendant la génération précédente. Quand ce triomphe même de la métaphysique révolutionnaire rendit évidente sa nature essentiellement anarchique, la tendance aux constructions finales devint l'ori-

Digitized by Google

gine nécessaire de la grande rétrogadation dont les diverses phases remplirent toute la génération suivante. Car l'absence de principes appropriés à une véritable réorganisation obligea de fonder ces vaines tentatives sur les principes du régime ancien, comme formulant les seules notions d'ordre réel qui fussent alors systématisables.

Un tel caractère persiste encore assez pour que notre situation révolutionnaire continue aujourd'hui à interdire toute immédiate réorganisation temporelle, sous peine de semblables tendances rétrogrades, qui désormais se trouveraient en même temps anarchiques. Quoique le positivisme ait déjà posé les bases philosophiques du vrai régime final, ces nouveaux principes sont encore si peu développés, et surtout si mal appréciés, qu'ils ne peuvent nullement diriger la vie politique proprement dite. Jusqu'à ce qu'ils aient librement prévalu dans les esprits et dans les cœurs, ce qui exige au moins une génération, ils ne sauraient présider à l'avénement graduel des institutions finales. On ne peut aujourd'hui élaborer directement que la réorganisation spirituelle, qui, malgré ses hautes difficultés, est devenue enfin aussi possible qu'elle était déjà urgente. Quand elle sera assez avancée, elle déterminera peu à peu une véritable régénération temporelle, qui, tentée trop tôt, ne pourrait aboutir qu'à de nouvelles perturbations. Sans doute, ces troubles ne comportent plus autant de gravité politique qu'auparavant, par suite même de notre profonde anarchie spirituelle. qui empêche la prépondérance de toutes véritables convictions, à la fois fixes et communes. Les seules doctrines qui en aient suscité d'énergiques sont irrévocablement énervées, depuis qu'une irrécusable expérience, suivie d'une discussion décisive, a démontré partout l'impuissance organique et la tendance subversive de la métaphysique révolutionnaire. Affaiblie par les concessions théologiques que lui

Digitized by Google

arrache l'irrésistible obligation de construire, elle ne peut plus inspirer qu'une politique toujours flottante entre la rétrogradation et l'anarchie, ou plutôt devenue à la fois oppressive et subversive, par le besoin de comprimer un milieu social devenu presqu'aussi antipathique au règne de la métaphysique qu'à celui de la théologie. Mais, quoique cette discordance radicale doive dissiper aujourd'hui toute inquiétude sérieuse de profondes perturbations politiques, désormais impossibles faute de passions suffisantes, les tendances empiriques vers la construction immédiate d'un régime définitif peuvent encore, outre leur stérilité nécessaire, susciter de fâcheux désordres, surtout partiels. Le calme intérieur ne repose maintenant, comme la paix extérieure, que sur l'insuffisance des forces perturbatrices, par une suite naturelle de l'extension même du mouvement de décomposition, sans qu'il existe d'ailleurs, en l'un ou l'autre cas, aucune garantie directe et normale. Cette étrange situation persistera nécessairement autant que l'interrègne intellectuel et moral, qui interdit encore toute véritable communion de principes et même de sentiments, seule propre à fonder, sous ce double aspect, une sécurité réelle et complète. Quoique la spontanéité de cet équilibre passager le rende moins précaire qu'il ne doit le sembler, il suscite naturellement, au dedans et même au dehors, de fréquentes alarmes, qui, toujours pénibles, entraînent souvent de funestes réactions pratiques. Or toute tentative d'immédiate reconstruction temporelle, loin de pouvoir améliorer une telle situation, ne tend jamais qu'à l'aggraver beaucoup, en ranimant artificiellement des doctrines épuisées, qu'il faudrait abandonner à leur extinction spontanée. Leur vain réveil officiel ne saurait aboutir qu'à altérer, chez le public et même parmi les penseurs, la liberté d'esprit indispensable au paisible avénement des vrais principes définitifs.

Digitized by Google

Ainsi, malgré la paix, notre nouvelle politique républicaine doit être, autant que l'ancienne, essentiellement provisoire, vu la persistance de l'interrègne spirituel. Ce caractère temporaire doit même s'y marquer davantage, puisqu'il n'existe plus aucune grave illusion sur la valeur organique de la métaphysique officielle, à laquelle le besoin de formules quelconques procure seul aujourd'hui, faute d'une véritable doctrine sociale, une apparente résurrection, qui forme un contraste décisif avec l'absence totale de convictions systématiques chez la plupart des esprits actifs. L'illusion, d'abord inévitable, qui fit employer comme organiques des principes purement critiques, ne comporte pas de renouvellement sérieux. Il suffirait, pour se rassurer à cet égard, de considérer l'universel ascendant des mœurs industrielles, des goûts esthétiques, et des tendances scientifiques, dont la triple influence spontanée est inconciliable avec la prépondérance sociale des dogmes métaphysiques, tant idéologiques que psychologiques. On doit peu craindre l'entraînement naturel qui nous ramène aujourd'hui vers la première partie de la révolution, afin de retremper le sentiment familier de notre marche républicaine, en nous hâtant d'oublier la longue réaction rétrograde et la halte équivoque qui nous séparent de l'ébranlement initial, auquel se lieront, d'une manière de plus en plus directe, les souvenirs définitifs de l'humanité. Tout en satisfaisant ce juste besoin, l'instinct public ne tardera pas à sentir que, dans cette grande époque, nous ne devons voir d'autre objet essentiel d'imitation actuelle que l'admirable sagesse par laquelle la Convention, pendant sa phase progressive, apprécia la nécessité d'une politique éminemment provisoire, en réservant à de meilleurs temps la reconstruction définitive. Il y a lieu d'espérer que toute nouvelle tentative solennelle de constitution abstraite déterminera bientôt, en France, et par suite dans

tout l'Occident, une irrévocable conviction générale de la profonde inanité de tels essais. Ce dernier effort d'une métaphysique expirante s'accomplira d'ailleurs sous le paisible ascendant d'une pleine liberté de discussion, chez une population non moins sceptique envers les entités politiques que pour les mystères chrétiens. Aucun des essais antérieurs n'avait pu rencontrer une situation aussi défavorable à des doctrines qui ne comportent pas de vraies démonstrations, seule source désormais possible d'une foi durable. Si donc une nouvelle élaboration constitutionnelle s'accomplit avec toute la maturité convenable, la raison publique l'aura peut-être discréditée avant même qu'elle soit achevée, sans permettre seulement à son règne officiel la courte durée moyenne des constitutions précédentes. Toute tentative légale pour restreindre, à ce sujet, la liberté de discussion, n'aboutirait qu'à mieux assurer cette conséquence naturelle de notre situation mentale et sociale.

La nécessité qui nous prescrit une politique purement provisoire, tant que durera l'interrègne spirituel, détermine aussi la vraie nature de ce régime transitoire. Si le gouvernement révolutionnaire de la Convention s'était prolongé jusqu'à la paix générale, on l'eût sans doute maintenu encore, mais en changeant son principal caractère, d'après le nouveau besoin qui l'exigeait. Tant que la lutte nationale avait persisté, il dut consister en une énergique dictature, à la fois spirituelle et temporelle, qui ne différait de celle propre à la royauté déchue que par l'intensité supérieure résultée de son génie éminemment progressif, qui seul la distinguait d'une véritable tyrannie. Mais la paix eût fait inévitablement cesser cette entière concentration politique, sans laquelle aurait avorté notre défense républicaine. Le régime provisoire n'étant plus prescrit que par l'absence des vrais principes sociaux, il aurait dû se concilier

Digitized by Google

avec une pleine liberté d'exposition et de discussion, jusqu'alors impossible et même dangereuse, mais devenue ainsi la condition nécessaire de l'élaboration et de l'installation d'une nouvelle doctrine universelle, seule base solide de la régénération finale.

Cette hypothétique transformation du gouvernement révolutionnaire proprement dit, doit aujourd'hui se réaliser dans la politique exceptionnelle qui convient à la république française, renaissant au milieu d'une paix générale désormais inaltérable, et au sein d'une profonde anarchie spirituelle. Les indignes héritiers de la Convention firent dégénérer en une tyrannie rétrograde la dictature progressive que l'ensemble de la situation lui avait conférée. Sous la dernière phase de la longue rétrogradation, cette concentration totale fut radicalement énervée par l'opposition légale du pouvoir local. Quoique le pouvoir central prétendît toujours à l'omnipotence officielle, l'inévitable essor de la liberté d'examen neutralisait de plus en plus sa vaine domination spirituelle, en lui laissant seulement la prépondérance temporelle qu'exigeait l'ordre public. Pendant la halte qui suivit la réaction rétrograde, la dictature, même temporelle, fut légalement dissoute par le démembrement du pouvoir central au profit du pouvoir local. Tous deux renoncèrent tacitement à diriger la réorganisation spirituelle, pour se consacrer surtout au maintien de plus en plus difficile de l'ordre matériel, au milieu d'une pleine anarchie mentale, qu'aggravait alors le honteux empirisme d'après lequel on prétendait fonder, sur les intérêts seuls, un régime dépourvu de toute base morale. Le caractère progressif nécessairement propre à notre république, procure sans doute à ses deux éléments temporels un surcroît naturel d'intensité qui naguère eût soulevé d'insurmontables répugnances. Mais chacun d'eux commettrait une faute immense, s'il tentait aujourd'hui de reconstruire,

Digitized by Google

sous une forme quelconque, la dictature passagère de la Convention. Quoique cette tentative ne comportât aucun succès réel, elle pourrait susciter de graves perturbations, qui désormais seraient à la fois anarchiques et rétrogrades, comme l'est irrévocablement la métaphysique discréditée qu'on y appliquerait.

L'absence totale de convictions fixes et communes ne permet donc maintenant qu'une politique purement provisoire, essentiellement bornée à l'ordre matériel : en même temps, l'heureuse nature de la situation, intérieure et extérieure, n'exige pas davantage, pour seconder la grande rénovation mentale et morale qui doit caractériser le régime définitif. En écartant à jamais le mensonge officiel par lequel la monarchie constitutionnelle prétendait s'ériger en dénoûment final de la grande révolution, notre république ne peut proclamer, comme irrévocable, que son seul principe moral, l'entière prépondérance continue du sentiment social, vouant directement au bien commun toutes les forces réelles. Telle est aujourd'hui l'unique maxime vraiment définitive, sans qu'on ait aucun besoin de l'imposer, parce qu'elle résulte spontanément des tendances universelles, qui ne permettent à personne de la contester, depuis que tous les préjugés contraires sont radicalement détruits. Mais, quant aux doctrines, et par suite aux institutions, propres à organiser ce règne direct de la sociabilité universelle, notre république reste essentiellement indéterminée, et comporte beaucoup de régimes différents. Il n'y a de politiquement irrévocable que l'entière abolition de la royauté, qui, sous une forme quelconque, constituait depuis longtemps en France, et même, à de moindres degrés, dans tout l'Occident, le symbole de la rétrogradation.

Cette solennelle prépondérance du sentiment social, principal mérite de l'état républicain, repousse directement aujourd'hui

Digitized by Google

toute prétention immédiate au régime définitif, comme contraire à la consciencieuse recherche d'une solution réelle, qui suppose d'abord des conditions systématiques, dont les débris actuels des doctrines antérieures ne sauraient devenir la source. En demandant que la réorganisation intellectuelle et morale soit désormais livrée sincèrement à la libre concurrence de tous les penseurs, les vrais philosophes parleront ainsi au nom même de la république, profondément intéressée aujourd'hui à empêcher l'oppressive consécration d'aucune croyance officielle. Un tel appui sera beaucoup plus efficace pour garantir la pleine liberté philosophique contre la vicieuse exagération du mouvement politique, que ne pouvait l'être, pendant la halte, la résistance instinctive d'un pouvoir rétrograde. Cette répugnance, énergique mais aveugle, à l'élaboration immédiate des institutions, se trouvera désormais remplacée très-heureusement par l'accroissement naturel d'une sage indifférence publique, d'après l'inévitable avortement des tentatives discordantes propres aux diverses utopies métaphysiques. La nouvelle situation n'offrirait de vrai danger philosophique que par sa tendance à détourner le public, et même les penseurs, de toute méditation forte et prolongée, pour se livrer aussitôt à des essais pratiques, fondés seulement sur une appréciation superficielle et précipitée. Il faut avouer que notre disposition actuelle serait radicalement incompatible avec l'élaboration primitive de la doctrine régénératrice, si cette fondation ne s'était déjà accomplie sous l'équilibre compressif, qui seul y vouait profondément notre faible intelligence, depuis que la rétrogradation politique n'était plus assez intense pour empêcher l'essor philosophique. Mais la conception originale a définitivement surgi sous la dernière phase rétrograde; elle s'est ensuite développée, et même propagée, pendant la halte parlementaire. La nouvelle philosophie se présente au-

jourd'hui pour guider le progrès social, à jamais redevenu prépondérant. Ces dispositions passagères, qui eussent entravé sa création, sont loin d'être défavorables à son appréciation, pourvu que ses organes essentiels sachent toujours éviter dignement la séduction vulgaire qui entraîne aujourd'hui tant de penseurs vers la carrière temporelle. Seule apte à bien apprécier l'inanité nécessaire et le danger radical des diverses utopies qui se disputent la présidence de la réorganisation finale, la philosophie positive aura bientôt détourné le public de cette vaine agitation politique, pour concentrer l'attention universelle vers la rénovation totale des opinions et des mœurs.

Pendant que la situation républicaine assure au positivisme la pleine liberté qu'exige son office actuel, elle peut être conçue, sous un autre aspect, comme commençant déjà l'état normal, en déterminant peu à peu l'indépendance fondamentale du nouveau pouvoir spirituel envers tout pouvoir temporel, local ou central Non-seulement le gouvernement proprement dit sera bientôt forcé d'avouer son impuissance à prononcer sur une doctrine générale qui exige un ensemble de hautes études scientifiques auxquelles nos hommes d'état sont naturellement étrangers. Mais, en outre, les perturbations suscitées par les ambitieuses illusions d'une métaphysique incapable d'apprécier la société actuelle, détermineront le public à ne plus accorder sa confiance qu'aux penseurs qui renonceront à toute élévation politique pour se vouer solennellement à leur destination philosophique. Ainsi, la séparation normale des deux puissances élémentaires, systématisée dans le positivisme, émanera de plus en plus de notre situation républicaine, qui semble d'abord nous en détourner d'après la séduisante facilité des applications immédiates. Quoique nos préjugés révolutionnaires paraissent encore nous éloigner beaucoup de ce grand principe

Digitized by Google

social, l'expérience y conduira bientôt le gouvernement et le public pour garantir à la fois l'ordre et le progrès, également menacés désormais par toutes les utopies métaphysiques. Tous les penseurs sincères seront même entraînés à surmonter l'aveugle répugnance qu'il leur inspire, en reconnaissant que, s'il condamne leur vaine ambition politique, il leur ouvre une immense carrière de noble ascendant moral. Outre sa haute destination sociale, cette nouvelle voie peut seule réaliser les justes prétentions personnelles de la vraie dignité philosophique, souvent compromise aujourd'hui dans leurs triomphes temporels.

Le vrai caractère de notre politique provisoire est tellement déterminé par la situation générale que l'instinct pratique a devancé à ce sujet les saines indications théoriques, comme le prouve l'heureuse devise (*liberté*, *ordre public*) spontanément surgie, chez la classe moyenne, au début de la longue halte. Cette devise, dont on ignore l'auteur, n'avait aucune solidarité réelle avec les velléités rétrogrades de la royauté déchue. Quoique empirique, sa spontanéité la rend plus propre qu'aucune maxime métaphysique à formuler les deux conditions essentielles du milieu social d'où elle émana. En systématisant une telle inspiration de la sagesse publique, la saine philosophie doit aujourd'hui la consolider par un double complément indispensable à sa première destination, mais trop contraire aux préjugés actuels pour venir d'aucune source pratique. Il consiste à développer à la fois les deux termes de la formule, en proclamant la vraie liberté d'enseignement et la prépondérance du pouvoir central sur le pouvoir local. La rapidité de ce discours ne saurait m'empêcher d y placer déjà, sous l'un et l'autre aspect, une indication caractéristique, quoique très-sommaire, des explications réservées au quatrième volume du présent traité.

Digitized by Google

Désormais le positivisme constitue réellement le seul organe systématique d'une véritable liberté d'exposition et d'examen, que ne peuvent franchement proclamer des doctrines incapables de résister à une discussion approfondie, comme étrangères à toute démonstration décisive. Cette liberté, depuis longtemps assurée quant à l'expression écrite, doit s'étendre maintenant à l'expression orale, et se compléter par la renonciation du pouvoir temporel à tout monopole didactique. Le libre enseignement, que le positivisme seul peut invoquer avec une pleine sincérité, est devenu indispensable à notre situation, soit comme mesure transitoire, soit même comme annonce de l'avenir normal. Sous le premier aspect, il constitue une condition d'avénement de toute doctrine propre à déterminer, d'après une vraie discussion, des convictions fixes et communes, que supposerait tout système légal d'instruction publique, loin de pouvoir les produire. Appréciée sous le second rapport, la liberté d'enseignement ébauche déjà le véritable état final, en proclamant l'incompétence radicale de toute autorité temporelle pour organiser l'éducation. Le positivisme est donc loin de nier jamais que l'enseignement doive être réglé. Mais il établit que cette organisation n'est point encore possible, tant que durera l'interrègne spirituel; et que, quand elle deviendra réalisable, d'après le libre ascendant d'une doctrine universelle, elle appartiendra exclusivement au nouveau pouvoir intellectuel et moral. Jusque-là, l'État doit renoncer à tout système complet d'éducation générale, sauf de sages encouragements aux branches les plus exposées à être négligées dans les entreprises privées, surtout l'instruction primaire. Toutefois, il faut maintenir avec soin, en les perfectionnant autant que le permettent nos lumières actuelles, les divers établissements publics, fondés ou régénérés par la Convention, pour la haute instruction spéciale; car ils contiennent de précieux germes spontanés

Digitized by Google

pour la réorganisation ultérieure de l'éducation générale. Mais tout ce que la grande assemblée avait détruit doit être aujourd'hui supprimé définitivement, sans excepter les académies, même scientifiques, dont la funeste influence mentale et morale a tant justifié, depuis leur restauration, la sage abolition initiale. La juste surveillance permanente du gouvernement sur les établissements particuliers doit se rapporter, non à la doctrine, mais aux mœurs, honteusement délaissées par la légalité actuelle. Voilà le seul office général que doive conserver à cet égard notre régime provisoire. A cela près, il doit livrer l'éducation aux libres tentatives des associations particulières, afin de laisser surgir un système définitif, dont la supposition actuelle ne constituerait qu'un mensonge oppressif. La principale condition d'une telle liberté consiste aujourd'hui à supprimer à la fois tout budget théologique et tout budget métaphysique, en laissant à chacun l'entretien du culte et de l'instruction qu'il préfère. Cette double suppression doit d'ailleurs s'accomplir avec la justice et la générosité qui conviennent à une véritable régénération, supérieure à toute rivalité haineuse; il faudra donc indemniser dignement les personnes, ecclésiastiques ou universitaires, ainsi atteintes par une mesure qu'elles n'avaient pu prévoir. Une telle marche facilitera beaucoup cette conséquence nécessaire d'une situation qui, dans l'absence de toute doctrine librement dominante, interdit, comme rétrograde, la consécration légale d'aucun des systèmes épuisés qui jadis se disputèrent l'ascendant spirituel. Nos mœurs républicaines sont déjà très-favorables à ce régime, malgré la tendance des idéologues à succéder aux psycologues pour les bénéfices métaphysiques.

Quant aux conditions de l'ordre public, la sanction systématique du positivisme doit aussi les consolider beaucoup, en

Digitized by Google

surmontant les préjugés révolutionnaires contre la prépondérance directe du pouvoir central. La division métaphysique entre la puissance exécutive et la puissance législative ne constitue qu'un vicieux reflet empirique de la grande séparation ébauchée au moyen âge entre les deux éléments nécessaires du gouvernement humain. Malgré leurs vaines démarcations constitutionnelles, le pouvoir local et le pouvoir central se disputeront toujours l'ensemble de l'autorité temporelle, irrationnellement dispersée entre eux par des nécessités passagères. Tout le passé français ayant été favorableà la prépondérance du pouvoir central jusqu'à sa dégénération rétrograde vers la fin du dix-septième siècle, nos prédilections actuelles envers le pouvoir local constituent donc une véritable anomalie historique, qui tend toujours à cesser avec les inquiétudes de rétrogradation. En nous offrant, à cet égard, une énergique garantie, la situation républicaine changera bientôt la direction habituelle de nos sympathies politiques. Outre sa responsabilité seule réelle, le pouvoir central présente aujourd'hui un caractère mieux adapté à nos besoins essentiels, par l'esprit pratique qui nécessairement y prévaudra de plus en plus, et qui le dispose davantage à abdiquer franchement toute prétention à la suprématie spirituelle. L'assemblée où réside le pouvoir local se trouve, au contraire, souvent entraînée, par son caractère équivoque, vers une domination théorique, dont elle ne remplit néanmoins aucune condition essentielle. Sa prépondérance serait donc ordinairement funeste à la vraie liberté d'examen, que son instinct doit lui représenter comme la source naturelle d'une autorité spirituelle destinée à restreindre la sienne. Le positivisme, qui maintenant peut seul apprécier ces diverses tendances, ose seul aussi proclamer sans détour la prédilection systématique qu'elles doivent inspirer envers le pouvoir central, dans la plupart de ses luttes avec le pouvoir

Digitized by Google

local. Supérieurs à tout soupçon de rétrogradation et de servilité, les philosophes qui, renonçant à toute position politique, se vouent aujourd'hui à la réorganisation spirituelle, ne craindront pas de recommander avec énergie la prépondérance directe du pouvoir central, et la réduction du pouvoir local à ses attributions indispensables. Notre situation républicaine, malgré les apparences contraires, favorisera bientôt cette salutaire transformation de nos premières habitudes révolutionnaires, soit en dissipant la juste défiance qu'inspirait l'esprit rétrograde inhérent à la royauté, soit en facilitant la répression exceptionnelle de toute dégénération ultérieure, sans qu'il faille troubler d'avance notre politique habituelle en vue d'une éventualité désormais peu redoutable. Quand le pouvoir central aura assez manifesté un vrai caractère progressif, il trouvera l'opinion française fort disposée à restreindre beaucoup le pouvoir local, soit en réduisant l'assemblée représentative au tiers du nombre exorbitant qui prévaut aujourd'hui, soit même en bornant ses attributions essentielles au vote périodique de l'impôt. La dernière phase rétrograde et la longue halte parlementaire ont introduit, à cet égard, pendant une génération, des dispositions exceptionnelles, que la marche d'un sage gouvernement et les démonstrations d'une saine philosophie transformeront aisément. Contraires à l'ensemble de notre passé, elles n'offrent à nos mœurs politiques qu'une vaine imitation d'un régime essentiellement propre à la transition anglaise. Par suite même de sa récente extension, le mode représentatif sera sans doute bientôt discrédité en France, quand cet extrême essor aura manifesté l'insuffisance radicale et la tendance perturbatrice que lui reproche la vraie philosophie.

Outre ce perfectionnement essentiel de chacune des deux grandes conditions propres à notre régime provisoire, le positivisme systématise et consolide leur intime connexité natu-

Digitized by Google

relle. D'une part, il fait sentir que la véritable liberté exige aujourd'hui l'énergique prépondérance d'un pouvoir central vraiment progressif, convenablement réduit à sa destination pratique, par une sage renonciation à la suprématie spirituelle. Cet ascendant habituel est maintenant indispensable pour contenir les tendances oppressives des diverses doctrines actuelles qui, toutes plus ou moins incompatibles avec la séparation des deux puissances sociales, poussent à fonder la communion mentale sur une compression matérielle. Sans cette autorité tutélaire, la pleine liberté philosophique conforme à nos mœurs actuelles serait d'ailleurs menacée aussi par les dispositions anarchiques inhérentes à l'interrègne spirituel. D'une autre part, l'essor de cette liberté peut seul permettre au pouvoir central d'obtenir sur le pouvoir local une prépondérance permanente, nécessaire pour la consolidation réelle de l'ordre public; car, le respect sincère d'une telle garantie journalière dissipe aussitôt toutes les craintes de rétrogradation qui empêchent aujourd'hui ce salutaire ascendant. Quelque empiriques que soient ces inquiétudes, jusqu'ici trop naturelles, elles cesseraient certainement d'après l'avénement officiel de la liberté d'enseignement et d'association, qui ôterait au pouvoir temporel tout espoir, et même toute pensée, de faire matériellement prévaloir une doctrine quelconque envers le régime définitif de notre société républicaine.

L'ensemble des indications propres à cette seconde partie caractérise déjà l'aptitude sociale du positivisme, non-seulement pour déterminer et préparer l'avenir, mais aussi pour conseiller et améliorer le présent, toujours d'après l'exacte appréciation systématique du passé, suivant la saine théorie fondamentale de l'évolution humaine. Aucune autre philosophie ne peut aborder l'irrévocable question que l'élite de l'humanité pose

Digitized by Google

désormais à tous ses directeurs spirituels : réorganiser sans dieu ni roi, sous la seule prépondérance normale, à la fois privée et publique, du sentiment social, convenablement assisté de la raison positive et de l'activité réelle.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

EFFICACITÉ POPULAIRE DU POSITIVISME.

D'après la nature philosophique et la destination sociale du positivisme, il doit chercher son appui fondamental en dehors de toutes les classes, spirituelles ou temporelles, qui jusqu'ici ont plus ou moins participé au gouvernement de l'humanité. Sauf de précieuses exceptions individuelles, qui bientôt se multiplieront beaucoup, chacune d'elles présente naturellement, dans ses préjugés et dans ses passions, divers obstacles essentiels à la réorganisation intellectuelle et morale qui doit caractériser la seconde partie de la grande révolution occidentale. Leur vicieuse éducation et leurs habitudes empiriques repoussent l'esprit d'ensemble auquel il faut désormais subordonner toutes les conceptions spéciales. Un actif égoïsme aristocratique y entrave ordinairement la prépondérance réelle du sentiment social, principe suprême de notre régénération. Non-seulement il ne faut pas compter sur les classes dont la domination fut à jamais détruite au début de la crise révolutionnaire; mais nous devons attendre une répugnance presque aussi réelle, quoique mieux dissimulée, chez celles qui obtinrent ainsi l'ascendant social qu'elles convoitaient depuis longtemps. Leurs conceptions politiques se rapportent surtout à la possession du pouvoir, au lieu de concerner sa destination et son exercice. Elles avaient sérieusement regardé la révolution comme terminée par le

Digitized by Google

régime parlementaire propre à la halte équivoque qui vient de finir. Cette phase stationnaire leur inspirera de longs regrets, en tant que spécialement favorable à leur active ambition. Une complète régénération sociale est presque autant redoutée par ces diverses classes moyennes que chez les anciennes classes supérieures. Les unes et les autres s'accorderaient surtout à prolonger, autant que possible, sous de nouvelles formes, même républicaines, le système d'hypocrisie théologique qui constitue maintenant le seul reste effectif du régime rétrograde. Ce honteux système leur offre le double attrait d'assurer la respectueuse soumission des masses sans prescrire aux chefs aucun devoir rigoureux. Si leurs préjugés critiques et métaphysiques tendent à perpétuer l'interrègne spirituel qui empêche la régénération finale, leurs passions ne craignent pas moins l'avénement d'une nouvelle autorité morale, qui nécessairement se ferait surtout sentir aux puissants. Au dix-huitième siècle, la plupart des grands, et même les rois, purent accueillir une philosophie purement négative, qui, en leur ôtant beaucoup d'entraves, leur procurait une célébrité facile, sans leur imposer aucun sacrifice essentiel. Mais ce précédent ne doit pas faire espérer, chez nos riches et nos lettrés, un accueil aussi favorable pour la philosophie positive, qui vient aujourd'hui discipliner les intelligences afin de reconstruire les mœurs.

A ce double titre, le positivisme ne peut obtenir de profondes adhésions collectives qu'au sein des classes qui, étrangères à toute vicieuse instruction de mots ou d'entités, et naturellement animées d'une active sociabilité, constituent désormais les meilleurs appuis du bon sens et de la morale. En un mot, nos prolétaires sont seuls susceptibles de devenir les auxiliaires décisifs des nouveaux philosophes. L'impulsion régénératrice dépend surtout d'une intime alliance entre ces deux éléments extrêmes de l'ordre final. Malgré leur diversité naturelle, toutefois bien

Digitized by Google

plus apparente que réelle, ils comportent, au fond, beaucoup d'affinité intellectuelle et morale. Les deux genres d'esprit présenteront de plus en plus le même instinct de la réalité, une semblable prédilection pour l'utilité, et une égale tendance à subordonner les pensées de détail aux vues d'ensemble. De part et d'autre, se développeront aussi les généreuses habitudes d'une sage imprévoyance matérielle, et un pareil dédain des grandeurs temporelles; du moins quand les vrais philosophes auront formé, par le commerce des dignes prolétaires, leur propre caractère définitif. Lorsque ces sympathies fondamentales pourront assez éclater, on sentira que chaque prolétaire constitue, à beaucoup d'égards, un philosophe spontané, comme tout philosophe représente, sous divers aspects, un prolétaire systématique. Ces deux classes extrêmes offriront d'ailleurs des dispositions équivalentes envers la classe intermédiaire, qui, siége nécessaire de la prépondérance temporelle, tient sous sa dépendance normale leur commune existence pécuniaire.

Toutes ces affinités résultent naturellement des positions et des destinations respectives. Si elles sont encore peu prononcées, cela tient surtout à l'absence actuelle d'une véritable classe philosophique, dont à peine il existe déjà quelques types isolés. Quoique les vrais prolétaires soient heureusement beaucoup moins rares, c'est seulement en France, ou plutôt à Paris, qu'ils ont pu jusqu'ici surgir dignement, affranchis de toute croyance chimérique et de tout vain prestige social. C'est uniquement là qu'on peut sentir l'intime réalité de l'appréciation indiquée ci-dessus.

On voit alors que les occupations journalières du prolétaire sont beaucoup plus favorables à l'exercice philosophique que celles des classes moyennes, parce qu'elles n'absorbent point assez pour empêcher des contemplations suivies, même pen-

Digitized by Google

dant le travail pratique. Ce loisir mental est moralement facilité par l'absence naturelle de responsabilité ultérieure : la position du travailleur le préserve spontanément des ambitieux calculs qui inquiètent sans cesse l'entrepreneur. Le caractère propre des méditations respectives résulte même de cette double diversité, qui invite l'un aux conceptions générales et l'autre aux vues spéciales. Pour le digne prolétaire, le régime de la spécialité dispersive, tant prôné maintenant, se présente directement sous son vrai jour, c'est-à-dire comme abrutissant, parce qu'il condamnerait son esprit à un exercice tellement misérable qu'il ne prévaudra jamais chez nous, malgré les empiriques instances de nos économistes anglomanes. Au contraire, cette spécialisation exclusive et continue doit sembler beaucoup moins dégradante, ou plutôt elle paraît devenir indispensable chez l'entrepreneur, et même chez le savant, en s'appliquant à des sujets qui absorbent davantage les médiocres intelligences, à moins qu'une saine éducation n'y ait développé le goût et l'habitude des généralités abstraites.

Mais le contraste moral entre les deux modes d'existence pratique est encore plus décisif que leur contraste intellectuel. La fierté qu'inspirent ordinairement les succès temporels est, au fond, peu justifiée par le genre de mérite que suppose réellement l'acquisition, même pleinement légitime, de la grandeur ou de la richesse. Ceux qui font plus de cas des qualités intrinsèques que des résultats effectifs, reconnaissent aisément que les triomphes pratiques, industriels comme militaires, dépendent surtout du caractère, et non de l'esprit ni du cœur. Ils exigent principalement la combinaison d'un certain degré d'énergie avec beaucoup de prudence et une suffisante persévérance. Quand ces conditions sont remplies, la médiocrité intellectuelle et l'imperfection morale n'empêchent nullement d'utiliser ainsi les circonstances favorables, habituellement indispensables à de

Digitized by Google

tels succès. On peut même assurer, sans aucune exagération, que la mesquinerie des pensées et des sentiments contribue souvent à susciter et à maintenir les dispositions convenables. Lorsqu'il faut un grand essor des trois qualités actives, il est plutôt déterminé par les impulsions personnelles d'avidité, d'ambition, ou de gloire, que par les instincts supérieurs. Ainsi, quelque respect que mérite toute élévation légitime, la philosophie, encore plus clairvoyante que ne put l'être la religion, n'en saurait conclure, en faveur des grands ou des riches, une supériorité morale que n'indique nullement la vraie théorie de la nature humaine.

L'existence habituelle du prolétaire est beaucoup plus propre à développer spontanément nos meilleurs instincts. Même quant aux trois qualités actives, d'où dépendent surtout les succès temporels, la prudence est la seule qui s'y trouve ordinairement insuffisante, de manière à empêcher l'efficacité personnelle des deux autres, mais sans altérer leur application sociale. Toutefois, la supériorité morale du type prolétaire se rapporte surtout à l'essor direct des divers instincts supérieurs. Quand la systématisation finale des opinions et des mœurs aura fixé le vrai caractère propre à cette immense base de la société moderne, on sentira que les différentes affections domestiques doivent naturellement s'y développer davantage que chez les classes intermédiaires, trop préoccupées de calculs personnels pour goûter dignement de tels liens. Mais la principale efficacité morale de la vie prolétaire concerne les sentiments sociaux proprement dits, qui tous y reçoivent spontanément une active culture journalière, même dès la première enfance. C'est là qu'on trouve, d'ordinaire, les meilleurs modèles du véritable attachement, jusque chez ceux qu'une dépendance continue, trop souvent dégradée par nos mœurs aristocratiques, semble condamner à une moindre élévation morale. Une vénération

Digitized by Google

sincère, pure de toute servilité, s'y développe naïvement envers les supériorités quelconques, sans être neutralisée par l'orgueil doctoral, ni troublée par la rivalité temporelle. Les impulsions généreuses y sont toujours entretenues par d'actives sympathies, involontairement résultées d'une expérience personnelle des maux inhérents à l'humanité. Partout ailleurs, le sentiment social ne saurait trouver autant d'excitation spontanée, du moins quant à la solidarité actuelle, qui s'y présente à chacun comme sa principale ressource, sans altérer pourtant une énergique individualité. Si l'instinct de la continuité humaine n'y est point encore assez développé, cela tient surtout au défaut de culture systématique, seule efficace à cet égard. Il serait désormais superflu de prouver qu'aucune autre classe ne comporte des exemples aussi fréquents ni aussi décisifs d'une franche et modeste abnégation, en chaque vrai besoin public. Enfin, il importe de noter, à ce sujet, que, d'après l'absence totale d'éducation régulière, toutes ces hautes qualités morales doivent être regardées comme propres au prolétariat, depuis que l'émancipation radicale des esprits populaires interdit de rapporter ces résultats à l'influence théologique. Quoique ce type si méconnu ne soit encore essentiellement réalisable qu'à Paris, sa manifestation initiale dans le foyer occidental doit annoncer assez à tous les vrais observateurs l'entière extension finale d'un caractère aussi conforme aux indications de la saine théorie de l'homme, surtout quand le positivisme aura pu systématiser convenablement ces tendances spontanées.

D'après cette sommaire appréciation, on explique aisément l'admirable instinct social qui avait poussé la Convention à chercher parmi nos prolétaires son principal appui, non-seulement contre ses dangers exceptionnels, mais pour la régénération finale qu'elle poursuivait avec ardeur sans pouvoir en déterminer la nature. Toutefois, faute d'une vraie doctrine gé-

Digitized by Google

nérale, et vu l'anarchique impulsion de la métaphysique dominante, cette alliance fondamentale était alors conçue dans un esprit contraire à son but principal, puisqu'elle appelait le peuple à l'exercice habituel de l'autorité politique. Une telle direction convenait beaucoup, sans doute, aux nécessités temporaires de la situation correspondante, où la défense républicaine dépendait surtout des prolétaires, seuls dévoués et inébranlables. Mais, représentée comme définitive par l'esprit absolu de la théorie officielle, elle devint bientôt incompatible avec les conditions essentielles de la société moderne. Ce n'est pas que le peuple ne doive habituellement, quand le cas l'exige, prêter son assistance, même matérielle, à l'exercice spécial de l'autorité temporelle. Loin d'être aucunement anarchique, cette intervention subalterne, tant au dedans qu'au dehors, constitue évidemment une garantie indispensable à tout régime normal. On doit même reconnaître que, sous ce rapport, les mœurs françaises sont encore très-imparfaites, puisqu'elles disposent trop souvent notre population à rester au moins spectatrice dans les actes journaliers d'une police tutélaire. Mais toute participation directe du peuple au gouvernement politique, pour la décision suprême des mesures sociales, ne peut convenir, chez les modernes, qu'à la situation révolutionnaire. Étendue à l'état final, elle y deviendrait nécessairement anarchique, à moins de s'y trouver essentiellement illusoire.

Sans admettre le dogme métaphysique de la souveraineté populaire, le positivisme s'approprie systématiquement tout ce qu'il renferme de vraiment salutaire, soit pour les cas exceptionnels, soit surtout envers l'existence normale, en écartant les immenses dangers inhérents à son application absolue. Dans l'usage révolutionnaire, sa principale efficacité consiste à justifier directement le droit d'insurrection. Or, la politique posi-

Digitized by Google

tive représente un tel droit comme une ressource extrême, indispensable à toute société, afin de ne pas succomber à la tyrannie qui résulterait d'une soumission absolue, trop prêchée par le catholicisme moderne. Au point de vue scientifique, on y doit voir une crise réparatrice, encore plus nécessaire à la vie collective qu'à la vie individuelle, suivant cette loi biologique évidente que l'état pathologique devient plus fréquent et plus grave à mesure que l'organisme est plus compliqué et plus éminent. Personne ne saurait donc craindre sérieusement que le prochain ascendant du positivisme dispose jamais à l'obéissance passive, en tant qu'il éteindra l'esprit révolutionnaire proprement dit, qui équivaut désormais à prendre la maladie pour le type définitif de la santé. Le caractère profondément relatif de la nouvelle doctrine sociale la rend, au contraire, seule apte à concilier radicalement la subordination habituelle avec la révolte exceptionnelle, comme l'exigent à la fois le bon sens et la dignité humaine. En réservant ce dangereux remède pour les cas vraiment extrêmes, elle n'hésitera jamais à l'approuver, ni même à le recommander, quand il sera devenu réellement indispensable. Mais elle accomplira cet office passager sans soumettre habituellement les questions et les choix politiques à des juges évidemment incompétents, qu'il saura d'ailleurs disposer à la libre abdication de leurs droits anarchiques.

Quant à la prescription normale que contient réellement, quoique sous une forme très-confuse, la théorie métaphysique de la souveraineté populaire, le positivisme est encore plus propre à la dégager d'un dangereux alliage, de manière à augmenter son efficacité sociale, loin de l'énerver. Il y distingue deux notions très-différentes, jusqu'ici confondues, l'une politique, pour certains cas assignables, l'autre morale, envers toute application quelconque.

Digitized by Google

La première consiste à proclamer, au nom de la masse sociale, les décisions spéciales dont tous les citoyens peuvent ordinairement apprécier assez les motifs essentiels, et qui intéressent directement l'existence pratique de toute la communauté, comme les jugements des tribunaux, les déclarations de guerre, etc. Sous le régime positif, ces nobles formules, inspirées par l'instinct familier de la solidarité universelle, deviendront encore plus imposantes, en invoquant l'ensemble de l'humanité, au lieu d'un peuple particulier. Mais il serait absurde d'étendre le même usage aux cas plus nombreux où la population, incapable de prononcer, doit adopter les résolutions des supérieurs qui ont obtenu sa confiance. Cette nécessité sociale tient, soit à la difficulté de la question, soit à l'influence trop indirecte ou trop restreinte de la mesure. On peut citer, comme types, les décisions, souvent capitales néanmoins, qui concernent les notions scientifiques, ou même la plupart des règles pratiques, industrielles, médicales, etc. Dans tous ces cas, le positivisme aura peu de peine aujourd'hui à préserver la rectitude populaire des aberrations subversives qui ne s'aggravent que sous l'impulsion d'un orgueil métaphysique, presque inconnu à nos prolétaires illettrés.

Sous le second aspect, l'interprétation normale de la prétendue souveraineté du peuple se réduit à l'obligation fondamentale de diriger toute l'existence sociale vers le bien commun, doublement relatif, d'ordinaire, à la masse prolétaire, soit en vertu de son immense supériorité numérique, soit surtout d'après les difficultés propres à sa destinée naturelle, qui exige une sollicitude artificielle, peu nécessaire ailleurs. Mais, ainsi conçue, cette notion, essentiellement républicaine, se confond avec la base universelle de la vraie morale, la prépondérance directe et continue de la sociabilité sur toute personnalité. Le positivisme est tellement apte à se l'incorporer, qu'elle

Digitized by Google

y devient, comme ce discours l'a déjà prouvé, le principe unique de sa systématisation totale, même spéculative. En s'appropriant à jamais ce grand précepte social, dont l'esprit métaphysique dut être, depuis la décadence du catholicisme, l'organe provisoire, il le purifie définitivement de toute inspiration anarchique. Car il transporte à l'ordre moral ce que la doctrine révolutionnaire place si dangereusement dans l'ordre politique, d'après son préjugé caractéristique sur la confusion permanente des deux puissances élémentaires. J'aurai bientôt lieu d'indiquer spécialement combien cette salutaire transformation, loin d'affaiblir ce principe républicain, augmentera son efficacité continue, sans exposer aux déceptions ni aux perturbations que le mode métaphysique tend toujours à susciter.

Nous sommes ainsi conduits à caractériser directement la principale participation collective qui doit habituellement appartenir aux prolétaires dans le régime final de l'humanité. Elle résulte de leur aptitude naturelle à devenir les auxiliaires indispensables du pouvoir spirituel pour son triple office social d'appréciation, de conseil, et même de préparation. Toutes les propriétés intellectuelles et morales que nous venons de reconnaître au prolétariat concourent à lui conférer une telle attribution continue. Sauf la classe philosophique, principal organe de l'esprit d'ensemble, aucune autre partie de la société moderne ne saurait être aussi disposée que les prolétaires à se tenir convenablement au point de vue général. Leur supériorité est encore plus évidente quant au sentiment social, pour lequel ils doivent, d'ordinaire, l'emporter même sur les vrais philosophes, dont les tendances trop abstraites gagneront beaucoup au contact journalier d'une noble spontanéité populaire. Ainsi, la classe prolétaire est naturellement plus propre qu'aucune autre à comprendre, et surtout à sentir, la morale

Digitized by Google

réelle, quoiqu'elle fût incapable de la systématiser. Cette aptitude spontanée se manifeste principalement envers la morale sociale proprement dite, la plus éminente et la plus décisive des trois parties essentielles de la morale universelle. Enfin, outre ces dispositions naturelles de l'esprit et du cœur, les besoins collectifs propres au prolétariat l'appellent nécessairement au secours des principales règles morales, ordinairement destinées à le protéger. Pour faire prévaloir ces règles dans la vie active, le pouvoir spirituel doit peu compter sur l'assistance des classes intermédiaires, siége naturel de la prépondérance temporelle, dont ses prescriptions doivent surtout contenir et rectifier les abus. Les tendances ordinaires des grands et des riches vers l'égoïsme et l'oppression nuisent principalement aux prolétaires. C'est donc l'adhésion de ceux-ci qu'il faut surtout invoquer à l'appui des règles morales. Ils se trouvent d'autant mieux disposés à les sanctionner par leur énergique approbation, qu'ils doivent rester étrangers au gouvernement politique proprement dit. Toute participation habituelle au pouvoir temporel tend, outre son caractère anarchique, à les détourner du principal remède que la nature de l'ordre social offre à l'ensemble des maux qui leur sont propres. La sagesse populaire appréciera bientôt l'inanité nécessaire des solutions immédiates que l'on prône aujourd'hui. Elle ne tardera point à sentir combien ses légitimes réclamations se lient surtout aux moyens moraux que le positivisme présente au prolétariat, quoiqu'il l'invite aussi à abdiquer une autorité illusoire ou perturbatrice.

Cette tendance fondamentale du peuple à seconder le pouvoir spirituel dans son principal office social, est tellement naturelle qu'elle s'est déjà manifestée, au moyen âge, envers la spiritualité catholique. Il faut même rapporter à une semblable affinité les sympathies qu'excite encore le catholicisme, malgré sa décadence universelle, chez les populations préservées du

Digitized by Google

protestantisme. Les observateurs empiriques prennent souvent ces affections pour de vraies adhésions à des croyances qui, au fond, sont là plus éteintes qu'ailleurs. Mais cette illusion historique se dissipera d'après l'accueil que ces populations, mal à propos taxées d'arriérées, feront bientôt au positivisme, quand elles sentiront son aptitude à mieux satisfaire que le catholicisme au besoin fondamental qui préoccupe si justement leur instinct social.

Quoi qu'il en soit, cette affinité spontanée du prolétariat envers le pouvoir spirituel ne pouvait, au moyen âge, se développer beaucoup, puisque l'élément populaire se dégageait à peine des restes du servage quand le catholicisme obtenait son principal ascendant. La saine théorie historique représente même ce défaut d'appui comme l'une des sources spéciales de l'inévitable avortement de la noble tentative catholique. Cette spiritualité prématurée était déjà dissoute essentiellement, par la désuétude nécessaire des croyances correspondantes, et aussi d'après le caractère rétrograde de l'autorité théologique, quand le prolétariat eut acquis assez d'importance sociale pour lui fournir un soutien décisif, si elle avait pu le mériter. L'ensemble de l'évolution moderne réservait donc au positivisme la réalisation totale d'une telle combinaison, d'après l'alliance fondamentale qu'il va organiser entre les philosophes et les prolétaires, également préparés à cette coalition finale par la transition positive et négative accomplie pendant les cinq derniers siècles.

Directement appréciée, cette association régénératrice est surtout destinée à constituer enfin l'empire de l'opinion publique, que tous les pressentiments, instinctifs ou systématiques, s'accordent, depuis la fin du moyen âge, à concevoir comme le principal caractère du régime final de l'humanité.

Ce salutaire ascendant doit devenir le principal appui de la

Digitized by Google

morale, non-seulement sociale, mais aussi privée, et même personnelle, parmi des populations où chacun sera de plus en plus poussé à vivre au grand jour, de manière à permettre au public le contrôle efficace de toute existence quelconque. La chute irrévocable des illusions théologiques rend cette force spécialement indispensable, pour compenser, chez la plupart des hommes, l'insuffisance de la moralité naturelle, même sagement cultivée. Après l'incomparable satisfaction directement inhérente à l'exercice continu du sentiment social, l'approbation commune constituera la meilleure récompense de la bonne conduite. Vivre dignement dans la mémoire des autres, fut toujours le vœu principal de chacun, même sous le régime théologique. Dans l'état positif, cette noble ambition acquiert encore plus d'importance, comme seule satisfaction que comporte désormais notre intime besoin d'éterniser l'existence. En même temps que plus nécessaire au nouveau régime moral, la force de l'opinion publique s'y développe davantage. La réalité caractéristique d'une doctrine toujours conforme à l'ensemble des faits y assure mieux l'autorité des règles et l'efficacité de leur application, que ne peuvent plus éluder les subterfuges suggérés par la nature vague et absolue des prescriptions théologiques ou métaphysiques. D'un autre côté, l'invocation directe et continue de la sociabilité, comme principe unique de la morale positive, y provoque aussitôt l'intervention permanente de l'opinion publique, seul juge naturel de toute conduite ainsi destinée au bien commun. Le but nécessairement personnel de chaque existence, d'après la doctrine théologico-métaphysique, ne pouvait autant comporter un tel appel.

Appréciée ensuite dans l'ordre politique proprement dit, il est superflu de prouver que la force de l'opinion publique doit en devenir le principal régulateur. Sa prépondérance s'y réalise déjà, malgré notre anarchie mentale, toutes les fois qu'une

Digitized by Google

impulsion décisive vient contenir les divergences radicales qui la neutralisent ordinairement. Cet ascendant spontané se manifeste même quand l'esprit public prend une direction vicieuse, à laquelle nos gouvernements ne peuvent presque jamais résister assez. Qu'on juge, d'après ce double genre d'épreuves, quelle suprématie doit acquérir le légitime usage d'une telle force, quand elle résultera, non d'un concours précaire et passager, mais d'une communion systématique de principes universels. C'est ainsi qu'on peut clairement reconnaître combien la régénération finale des institutions sociales dépend surtout de la réorganisation préalable des opinions et des mœurs. Une telle base spirituelle n'est pas seulement indispensable pour déterminer en quoi doit consister la reconstruction temporelle; elle seule aussi fournira la principale force qui doive en réaliser l'accomplissement. A mesure que l'unité mentale et morale se rétablira, elle présidera nécessairement à l'essor graduel du nouveau système politique. Les principales améliorations sociales peuvent donc être réalisées longtemps avant que la réorganisation spirituelle soit terminée. Au moyen âge, on voit le régime catholique modifier beaucoup la société renaissante pendant que sa propre constitution était peu avancée. Il en doit être encore plus ainsi dans notre régénération.

Cette double destination fondamentale de l'opinion publique détermine aussitôt les conditions essentielles de son organisation normale. Un tel office moral et politique exige d'abord de véritables principes sociaux, ensuite un public qui, les ayant adoptés, en sanctionne l'application spéciale, et enfin un organe systématique qui, après avoir établi la doctrine universelle, en dirige l'usage journalier. Malgré son évidence naturelle, cette analyse de l'opinion publique est encore si méconnue que quelques indications directes sont ici indispensables pour caractériser chacune des trois conditions générales.

Digitized by Google

La première équivaut, au fond, à étendre jusqu'à l'art social la division fondamentale entre la théorie et la pratique, dont personne ne conteste plus la nécessité envers les moindres cas. C'est surtout à ce titre que la nouvelle spiritualité sera bientôt jugée supérieure à l'ancienne. Au moyen âge, les principes généraux de la conduite morale et politique ne pouvaient avoir qu'un caractère empirique, sanctionné seulement par la consécration religieuse. Toute la supériorité de ce régime sur celui de l'antiquité se bornait donc, sous ce rapport, à séparer ces règles d'avec leur application particulière, pour en faire l'objet direct d'une étude préalable, ainsi préservée des passions journalières. Malgré l'importance d'une telle séparation, le défaut de rationalité y laissait au simple bon sens le soin d'éclairer, en chaque cas, l'application des principes, d'abord vagues et absolus d'après la nature des croyances correspondantes. Aussi l'efficacité de ce premier spiritualisme résulta-t-elle surtout de son aptitude indirecte à cultiver le sentiment social, suivant le seul mode qui fût alors possible. Le spiritualisme positif se présente aujourd'hui avec un caractère beaucoup plus satisfaisant, comme fondé sur une entière systématisation, à la fois objective et subjective. Sans rien perdre de leur valeur expérimentale, les principes sociaux y acquièrent une imposante autorité théorique, et surtout une consistance inébranlable, d'après leur relation nécessaire avec l'ensemble des lois réelles de notre nature individuelle et collective. Ces lois confirmeront du moins tous ceux qui n'en seront pas immédiatements déduits. Toujours rattachées ainsi à la sociabilité fondamentale, les règles pratiques comporteront, en chaque cas, une interprétation nette et homogène, propre à écarter les sophismes passionnés. Ces principes rationnels, qui rendent notre conduite indépendante des impulsions du moment, peuvent seuls assurer l'efficacité habituelle du sentiment social, et nous préserver des aberrations que sus-

citent souvent ses inspirations spontanées. Sa culture directe et continue constitue, sans doute, dans la vie réelle, publique ou privée, la première source de notre moralité. Mais cette condition nécessaire ne saurait habituellement suffire pour contenir la prépondérance naturelle de l'égoïsme, si la conduite pratique n'est point tracée d'avance, en chaque cas important, d'après des règles démontrables, adoptées d'abord de confiance et ensuite par conviction.

Dans aucun art, le désir sincère et ardent de réussir ne saurait dispenser de connaître la nature et les conditions du bien. La pratique morale et politique ne peut être affranchie d'une telle obligation, quoique les inspirations directes du sentiment y soient beaucoup plus efficaces que partout ailleurs. Trop d'exemples publics et privés ont déjà manifesté pleinement combien il peut nous égarer quand son impulsion n'est point éclairée par des principes convenables. C'est ainsi que, faute de convictions systématiques, les généreuses tendances initiales de la France républicaine envers le reste de l'Occident dégénérèrent bientôt en une violente oppression, quand un chef rétrograde vint faire un appel facile à la personnalité. Les cas inverses sont encore plus communs, et d'ailleurs aussi propres à caractériser cette solidarité naturelle entre les sentiments et les principes. Une vicieuse doctrine sociale a souvent secondé la prépondérance spontanée de l'égoïsme, en faussant la notion du bien public. L'histoire contemporaine en fournit un exemple trop décisif, dans le déplorable crédit qu'obtint, en Angleterre, la théorie sophistique de Malthus sur la population. Malgré le peu d'accueil qu'elle a trouvé chez tous les autres occidentaux, et quoique réfutée déjà par de généreux penseurs nationaux, cette immorale aberration procure encore une apparente sanction scientifique à la coupable antipathie des classes dirigeantes envers toute profonde régénération britannique.

Digitized by Google

Après l'établissement d'une doctrine générale, la principale condition pour constituer l'empire de l'opinion publique consiste dans l'existence d'un milieu social propre à faire habituellement prévaloir les principes fondamentaux. Voilà ce qui manquait surtout au spiritualisme catholique, dont l'avortement etait ainsi inévitable, même quand les croyances eussent été moins fragiles. J'ai assez indiqué déjà comment le prolétariat moderne offre, au contraire, un immense point d'appui naturel à la nouvelle spiritualité. Le besoin en est aussi peu contestable que la spontanéité. Quoique la doctrine positive soit, en elle-même, beaucoup plus efficace que ne pouvaient l'être des préceptes non démontrables, il ne faut pas compter que les convictions qu'elle inspire dispensent jamais de cette énergique assistance. La raison est loin de comporter une telle autorité directe dans notre imparfaite constitution. Même le sentiment social, malgré son efficacité très-supérieure, ne saurait habituellement suffire pour diriger convenablement la vie active, si l'opinion publique ne venait sans cesse fortifier les bonnes tendances individuelles. Le difficile triomphe de la sociabilité sur la personnalité n'exige pas seulement l'intervention continue de véritables principes généraux, aptes à dissiper toute incertitude quant à la conduite propre à chaque cas. Il réclame aussi la réaction permanente de tous sur chacun, soit pour comprimer les impulsions égoïstes, soit pour stimuler les affections sympathiques Sans cette universelle coopération, le sentiment et la raison se trouveraient presque toujours insuffisants, tant notre chétive nature tend à faire prévaloir les instincts personnels. On a vu ci-dessus les prolétaires constituer spontanément, à cet égard, la principale source de l'opinion publique, non-seulement en vertu de leur supériorité numérique, mais surtout d'après l'ensemble de leurs caractères intellectuels et moraux, combinés avec l'influence directe de leur position sociale. C'est

Digitized by Google

ainsi que, posant enfin le problème fondamental de la vie humaine, le positivisme fait seul ressortir, de la nature même du grand organisme, les diverses bases essentielles d'une solution réelle.

Rien ne peut désormais empêcher nos prolétaires, soit isolés, soit surtout réunis, de juger librement l'application journalière, et même les principes généraux, d'un régime social qui les affecte nécessairement plus qu'aucune autre classe. Le mémorable empressement de notre population à former partout des clubs, sans aucune excitation spéciale, et malgré l'absence de tout véritable enthousiasme, prouva récemment combien était contraire à nos mœurs la compression matérielle qu'éprouvaient auparavant ces dispositions spontanées. Au lieu de décroître, ces tendances ne pourront que s'enraciner et se développer de plus en plus, parce qu'elles sont pleinement conformes aux habitudes, aux sentiments, et aux besoins des prolétaires qui forment la principale base de telles réunions. Une véritable doctrine sociale doit les consolider beaucoup, en leur donnant un caractère plus régulier et un but plus important. Loin d'être aucunement anarchiques, elles constituent, au fond, une faible ébauche spontanée des mœurs finales de l'humanité régénérée. En se réunissant ainsi, on entretient le sentiment social par une heureuse excitation journalière. L'opinion publique s'élabore d'une manière à la fois plus rapide et plus complète, du moins après une suffisante préparation individuelle. Personne aujourd'hui ne soupçonne la grande et heureuse influence qu'acquerront ces tendances spontanées, quand une doctrine vraiment universelle les aura dignement systématisés. Elles fourniront alors le principal point d'appui de la réorganisation spirituelle, ainsi assurée d'une active adhésion populaire, d'autant plus décisive qu'elle sera toujours libre et pacifique. Les craintes d'agitation matérielle que réveillent aujourd'hui ces réunions ne

Digitized by Google

sont dues qu'à une empirique appréciation de notre passé révolutionnaire. Au lieu de propager le goût et de développer l'exercice de ce qu'on nomme les droits politiques, nos clubs tendront bientôt à détourner profondément d'une vaine intervention temporelle, en appelant nos prolétaires à leur principal office social, comme auxiliaires essentiels du nouveau pouvoir spirituel. Par cette noble perspective normale, le positivisme leur offrira un attrait bien supérieur à celui que comportent maintenant les illusions métaphysiques. Au fond, le club est surtout destiné à remplacer provisoirement l'église, ou plutôt, à préparer le temple nouveau, sous l'impulsion graduelle de la doctrine régénératrice, qui peu à peu y fera prévaloir le culte final de l'Humanité, comme je l'indiquerai spécialement à la fin de ce discours. En permettant le libre essor de toutes les tendances progressives, notre situation républicaine ne tardera pas à manifester la disposition spontanée de notre population à donner désormais cette nouvelle issue aux diverses émotions sociales dont le catholicisme fut longtemps le seul régulateur.

Pour achever d'indiquer la vraie théorie de l'opinion publique, il ne reste plus à caractériser ici que la nécessité, trop méconnue aujourd'hui, qui, entre une doctrine et son public, exige un organe philosophique, sans lequel leur relation avorterait presque toujours. D'abord, cette dernière condition est encore plus inévitable que la seconde ; et, en fait, elle n'a jamais manqué, car toute doctrine suppose des fondateurs primitifs, et même des docteurs habituels. Il y aurait une évidente contradiction à concevoir des principes moraux et politiques comme investis d'un haut ascendant social, tandis que ceux qui les posent ou les enseignent seraient dépourvus de toute autorité spirituelle. La métaphysique négative, d'abord protestante, puis déiste, a bien pu faire temporairement prévaloir une telle incohérence, quand la raison publique se

Digitized by Google

préoccupait surtout du besoin d'échapper à la rétrogradation catholique. Pendant cette longue insurrection, chacun se trouvait transformé en une sorte de prêtre, interprétant, à son gré, une doctrine qui pouvait se passer d'organes propres, parce que sa destination était essentiellement critique. Nos diverses constitutions métaphysiques ont directement consacré un tel régime, par leurs déclarations préalables, qui semblent offrir à tout citoyen un moyen général d'appréciation sociale, d'après lequel il serait dispensé de recourir à des interprètes spéciaux. Je ne dois pas discuter ici cette empirique extension à l'état organique d'une disposition qui ne pouvait convenir qu'à la transition révolutionnaire.

Envers les moindres arts, on n'oserait prétendre que les préceptes généraux pussent exister sans culture théorique, ni que leur interprétation spéciale dût rester livrée au simple instinct du praticien. Comment en serait-il autrement pour l'art le plus difficile et le plus important, où des règles moins simples et moins précises exigent davantage une explication propre à chaque cas? Quelque satisfaisantes que doivent devenir les démonstrations des principes sociaux, il ne faut pas croire que la doctrine positive puisse jamais dispenser, même après la meilleure éducation, de recourir, dans la vie réelle, publique ou privée, à de fréquentes consultations philosophiques. Les motifs moraux sont encore plus décisifs que les considérations intellectuelles pour indiquer la nécessité d'un tel intermédiaire continu entre la règle et l'usage. Si, d'un côté, l'organe philosophique peut seul connaître assez le véritable esprit de la doctrine dirigeante, il est, d'une autre part, seul susceptible de présenter habituellement les garanties de pureté, d'élévation, et d'impartialité, sans lesquelles ses conseils n'auraient presque aucune efficacité pour réformer la conduite individuelle ou collective. C'est surtout par lui que doit s'accomplir,

Digitized by Google

d'ordinaire, cette réaction de tous sur chacun, reconnue ci-dessus indispensable à la moralité réelle. Il n'est point, à la vérité, la principale source de l'opinion publique, comme l'orgueil théorique dispose trop souvent à le croire. Mais, quoique cette force résulte essentiellement d'une libre sanction populaire, ce concours spontané ne devient pleinement efficace que par la proclamation systématique des jugements unanimes, sauf les cas exceptionnels où suffit l'expression directe. L'élément prolétaire et l'élément philosophique sont donc solidaires dans l'élaboration spéciale, et même dans la manifestation habituelle, de la véritable opinion publique. Sans l'un, la doctrine la mieux établie manquerait ordinairemement d'énergie ; sans l'autre, elle n'aurait presque jamais assez de consistance pour surmonter les obstacles permanents que notre nature personnelle et sociale oppose à la prépondérance pratique des règles fondamentales.

Au fond, ce besoin d'organes systématiques pour guider et proclamer l'opinion publique se fait toujours sentir, même au milieu de notre anarchie spirituelle, chaque fois que survient une manifestation réelle, qui ne pourrait avoir lieu si personne n'en prenait l'initiative ou la responsabilité. Dans la vie privée, où cette intervention manque souvent, on peut aujourd'hui vérifier, par contraste, une telle nécessité, en observant l'insuffisance pratique des règles les moins contestées, mais dont l'application spéciale n'émane d'aucune autorité régulière. Une appréciation plus facile et des sentiments plus actifs tendent alors à compenser imparfaitement cette grave lacune. Les conditions plus difficiles et les exigences supérieures de la vie publique n'ont jamais permis qu'elle restât aussi dépourvue d'intervention systématique. Chacun de ses actes manifeste, même aujourd'hui, l'indispensable participation d'une certaine autorité spirituelle, dont les organes, quoique très-mobiles, sor-

Digitized by Google

tent le plus souvent du journalisme métaphysique et littéraire. Notre anarchie mentale et morale ne dispense donc pas l'opinion publique de directeurs et d'interprètes. Elle l'oblige seulement à se contenter de ceux qui ne peuvent lui offrir que des garanties personnelles, sans aucun gage régulier de la fixité de leurs convictions et de la pureté de leurs sentiments. Ainsi posée par le positivisme, la question de l'organisation de l'esprit public ne saurait longtemps rester indécise. On voit qu'elle se réduit, au fond, à la séparation normale des deux puissances sociales, comme la condition de doctrine a été ci-dessus ramenée à la division correspondante entre la théorie et la pratique. D'une part, il est clair que la saine interprétation des règles morales et politiques ne peut émaner, de même qu'envers tout autre art, que des philosophes voués à l'étude des lois naturelles sur lesquelles elles reposent. Or, pour se maintenir au point de vue d'ensemble qui fait seul leur mérite intellectuel, ces philosophes doivent s'abstenir avec soin de toute participation habituelle à la vie active, surtout publique, dont l'influence spéciale altérerait bientôt leur aptitude spéculative. Cette condition ne leur est pas moins indispensable, d'une autre part, afin de conserver la pureté de leurs sentiments et l'impartialité de leur caractère, double garantie morale de leur autorité, publique ou privée.

Telle est, en aperçu, la théorie positive de l'opinion publique. Dans ses trois éléments nécessaires, la doctrine, la force, et l'organe, elle se trouve ainsi rattachée profondément à l'ensemble de la réorganisation spirituelle; ou plutôt, elle ne constitue que l'appréciation la plus usuelle de ce sujet fondamental. Toutes ses parties essentielles offrent entre elles une intime solidarité naturelle. Si les principes positifs ne peuvent compter beaucoup que sur l'appui des prolétaires, ceux-ci, à leur tour, ne sauraient désormais sympathiser habituellement

Digitized by Google

avec aucune autre doctrine. Il en est de même quant aux organes philosophiques, dont le peuple peut seul établir et maintenir l'indépendance nécessaire. Nos lettrés repoussent instinctivement la division des deux puissances, qui poserait des bornes systématiques à leur vaine ambition actuelle. Cette séparation est aussi redoutée par nos riches, qui craindraient de voir ainsi surgir une autorité morale capable d'imposer à leur égoïsme un frein irrésistible. Les prolétaires seuls peuvent aujourd'hui la comprendre et l'aimer, d'après leur aptitude plus prononcée à l'esprit d'ensemble et au sentiment social. Mieux préservés, surtout en France, des sophismes métaphysiques et des prestiges aristocratiques, leur esprit et leur cœur accueilleront aisément les maximes du positivisme sur cette condition fondamentale de notre vraie régénération.

Cette théorie de l'opinion indique nettement où en est déjà l'organisation de ce grand régulateur moderne, et ce qui lui manque encore essentiellement. La doctrine existe enfin, surtout la force, et même l'organe, mais sans combinaison mutuelle. Toute l'impulsion régénératrice dépend donc, en dernier ressort, de l'intime alliance entre les philosophes et les prolétaires.

Pour achever de caractériser cette coalition décisive, il me reste à indiquer les avantages généraux qu'elle offre au peuple quant à la satisfaction normale de ses réclamations légitimes.

La principale amélioration, celle qui doit bientôt développer et consolider toutes les autres, consiste dans le noble office social ainsi conféré directement aux prolétaires, désormais érigés en auxiliaires indispensables de la puissance spirituelle. Cette immense classe, qui, depuis sa naissance au moyen âge, était restée extérieure à l'ordre moderne, y prend alors la vraie position qui convient à sa nature propre et au bien commun. A leurs fonctions spéciales, tous ses membres joignent enfin une

Digitized by Google

haute participation habituelle à la vie publique, destinée à compenser les inconvénients inévitables de leur situation privée. Loin de troubler l'ordre fondamental, une telle coopération populaire en constituera la plus ferme garantie, par cela même qu'elle ne sera point politique, mais morale. Telle est donc la transformation finale que le positivisme opère dans la manière dont l'esprit révolutionnaire a conçu jusqu'ici l'intervention sociale des prolétaires. A l'orageuse discussion des droits, nous substituons la paisible détermination des devoirs. Les vains débats sur la possession du pouvoir sont remplacés par l'examen des règles relatives à son sage exercice.

Une superficielle appréciation de la situation actuelle représente d'abord nos prolétaires comme très-éloignés encore d'une semblable disposition. Mais, d'après une étude mieux approfondie, on peut assurer que l'expérience même qu'ils accomplissent aujourd'hui sur l'extension des droits politiques, achèvera bientôt de leur manifester l'inanité d'un remède aussi peu conforme à leurs vœux naturels. Sans faire une abdication formelle, qui semblerait contraire à leur dignité sociale, leur sagesse instinctive ne tardera pas à déterminer une désuétude encore plus décisive. Le positivisme les convaincra aisément que, si le pouvoir spirituel doit se ramifier partout pour atteindre pleinement son but social, le bon ordre exige, au contraire, la concentration habituelle du pouvoir temporel. Cette conviction résultera surtout d'une saine appréciation de la nature essentiellement morale des difficultés fondamentales qui préoccupent si justement nos prolétaires.

Ils ont déjà fait, à cet égard, un pas spontané, dont l'importance est encore trop peu sentie. Une célèbre utopie, qui s'y propage rapidement, leur sert, faute d'une meilleure doctrine, à formuler aujourd'hui leur manière propre de concevoir la principale question sociale. Quoique l'expérience résultée de la

Digitized by Google

première partie de la révolution ne les ait point désabusés entièrement des illusions politiques, elle les a conduits à sentir que la propriété leur importait davantage que le pouvoir proprement dit. En étendant jusque-là le grand problème social, le communisme rend aujourd'hui un service fondamental, qui n'est pas neutralisé par les dangers temporaires inhérents à ses formes métaphysiques. Aussi cette utopie doit-elle être soigneusement distinguée des nombreuses aberrations que fait éclore notre anarchie spirituelle, en appelant aux plus difficiles spéculations des esprits incapables ou mal préparés. Ces vaines théories sont si peu caractérisées, qu'on est conduit à les désigner par les noms de leurs auteurs. Le communisme, qui ne porte le nom de personne, n'est point un produit accessoire d'une situation exceptionnelle. Il y faut voir le progrès spontané, plutôt affectif que rationnel, du véritable esprit révolutionnaire, tendant aujourd'hui à se préoccuper surtout des questions morales, en rejetant au second rang les questions politiques proprement dites. Sans doute, la solution actuelle des communistes reste encore essentiellement politique, comme chez leurs prédécesseurs, puisque c'est aussi par le mode de possession qu'ils prétendent régler l'exercice. Mais la question qu'ils ont enfin posée exige tellement une solution morale, sa solution politique serait à la fois si insuffisante et si subversive, qu'elle ne peut rester à l'ordre du jour sans faire bientôt prévaloir l'issue décisive que le positivisme vient ouvrir à ce besoin fondamental, en présidant à la régénération finale des opinions et des mœurs.

Pour rendre justice au communisme, on doit surtout y apprécier les nobles sentiments qui le caractérisent, et non les vaines théories qui leur servent d'organes provisoires, dans un milieu où ils ne peuvent encore se formuler autrement. En s'attachant à une telle utopie, nos prolétaires, très-peu métaphysiques, sont loin d'accorder à ces doctrines autant d'importance

Digitized by Google

que les lettrés. Aussitôt qu'ils connaîtront une meilleure expression de leurs vœux légitimes, ils n'hésiteront pas à préférer des notions claires et réelles, susceptibles d'une efficacité paisible et durable, à de vagues et confuses chimères, dont leur instinct sentira bientôt la tendance anarchique. Jusque là, ils doivent adhérer au communisme, comme au seul organe qui puisse aujourd'hui poser et maintenir, avec une irrésistible énergie, la question la plus fondamentale. Les dangers mêmes que fait craindre leur solution actuelle concourent à provoquer et à fixer l'attention générale sur ce grand sujet, que l'empirisme métaphysique et l'égoïsme aristocratique des classes dirigeantes feraient écarter ou dédaigner sans un tel appel continu. Quand nos communistes auront rectifié leurs idées, rien ne les obligerait d'ailleurs d'abandonner un nom qui n'indique directement que la prépondérance fondamentale du sentiment social. Mais notre salutaire transformation républicaine les dispensera même d'une telle qualification, en leur offrant une désignation équivalente, d'ailleurs exempte de pareils dangers. Loin de redouter le communisme, la nouvelle philosophie espère donc des succès prochains chez la plupart des prolétaires qui l'ont adopté, surtout en France, où les abstractions ont peu d'ascendant sur des esprits pleinement émancipés. Ce résultat s'accomplira nécessairement, à mesure que le peuple reconnaîtra l'aptitude fondamentale du positivisme à mieux résoudre que le communisme le principal problème social.

Une telle tendance s'est déjà manifestée clairement, depuis la publication initiale de ce discours, par la nouvelle formule qui a spontanément prévalu chez nos prolétaires. En adoptant l'heureuse expression de *socialisme*, ils ont à la fois accepté le problème des communistes et repoussé leur solution, qu'un exil volontaire semble écarter irrévocablement. Mais les socialistes actuels n'évitent réellement le communisme qu'en restant

Digitized by Google

passifs ou critiques. S'ils obtenaient l'ascendant politique avant que leurs idées se trouvent au niveau de leurs sentiments, ils seraient nécessairement conduits bientôt aux anarchiques aberrations que réprouve aujourd'hui leur instinct confus C'est pourquoi la rapide propagation du socialisme inspire de justes alarmes aux classes dont la résistance empirique constitue maintenant l'unique garantie légale de l'ordre matériel. En effet, le problème posé par les communistes n'admet aucune autre solution que la leur, tant que persiste la confusion révolutionnaire entre les deux puissances spirituelle et temporelle. Ainsi, l'unanime réprobation qu'inspirent ces utopies doit partout disposer au positivisme, qui désormais peut seul préserver l'Occident de toute grave tentative communiste. Fondant enfin la politique moderne sur une digne systématisation de l'admirable division ébauchée au moyen âge, le parti constructeur vient aujourd'hui satisfaire les pauvres tout en rassurant les riches. Sa solution normale rendra bientôt inutiles ces dénominations passagères. Définitivement purifiée, l'antique qualification de *républicains* suffira toujours pour désigner les vrais sentiments régénérateurs, tandis que le titre de *positivistes* caractérisera seul les opinions, les mœurs, et même les institutions correspondantes.

Également poussé par sa réalité caractéristique et sa tendance constante à consacrer la raison au service du sentiment, le positivisme est doublement entraîné à systématiser le principe spontané du communisme sur la nature sociale de la propriété et sur la nécessité de la régler.

Les vrais philosophes n'hésitent point à sanctionner directement les réclamations instinctives des prolétaires envers la vicieuse définition adoptée par la plupart des juristes modernes, qui attribuent à la propriété une individualité absolue, comme droit d'user et d'abuser. Cette théorie antisociale, historiquement due à une réaction exagérée contre des oppressions ex-

Digitized by Google

ceptionnelles, est autant dépourvue de justice que de réalité. Aucune propriété ne pouvant être créée, ni même transmise, par son seul possesseur, sans une indispensable coopération publique, à la fois spéciale et générale, son exercice ne doit jamais être purement individuel. Toujours et partout, la communauté y est plus ou moins intervenue, pour le subordonner aux besoins sociaux. L'impôt associe réellement le public à chaque fortune particulière ; et la marche générale de la civilisation, loin de diminuer cette participation, l'augmente continuellement, surtout chez les modernes, en développant davantage la liaison de chacun à tous. Un autre usage universel prouve que, dans certains cas extrêmes, la communauté se croit même autorisée à s'emparer de la propriété tout entière. Quoique la confiscation ait été provisoirement abolie en France, cette unique exception, due à l'abus récent de ce droit incontestable, ne saurait longtemps survivre aux souvenirs qui l'inspirèrent et au pouvoir qui l'introduisit. Nos communistes ont donc très-bien réfuté les juristes quant à la nature générale de la propriété.

Il faut admettre aussi leur critique fondamentale des économistes, dont les maximes métaphysiques interdisent toute régularisation sociale des fortunes personnelles. Cette aberration dogmatique, suscitée, comme la précédente, par de vicieuses interventions, est directement contraire à la saine philosophie, quoiqu'elle semble s'en rapprocher en reconnaissant l'existence des lois naturelles dans les phénomènes sociaux. Les économistes ne paraissent adhérer à ce principe fondamental que pour constater aussitôt combien ils sont incapables de le comprendre, faute de l'avoir d'abord apprécié envers les moindres phénomènes avant de l'étendre aux plus élevés. Car ils ont ainsi méconnu radicalement la tendance de l'ordre naturel à devenir de plus en plus modifiable, à mesure qu'il se complique davantage.

Digitized by Google

Toutes nos destinées actives reposant sur une telle notion, rien ne peut excuser le blâme doctoral que la métaphysique économique oppose à l'intervention continue de la sagesse humaine dans les diverses parties du mouvement social. Les lois naturelles auxquelles ce mouvement est, en effet, assujetti, loin de nous détourner de le modifier sans cesse, doivent, au contraire, nous servir à y mieux appliquer notre activité, qui s'y trouve à la fois plus efficace et plus urgente qu'envers tous les autres phénomènes.

Sous ces divers aspects, le principe fondamental du communisme est donc nécessairement absorbé par le positivisme. En le fortifiant beaucoup, la nouvelle philosophie l'étend davantage, puisqu'elle l'applique aussi à tous les modes quelconques de l'existence humaine, indistinctement voués au service continu de la communauté, suivant le véritable esprit républicain. Les sentiments d'individualisme comme les vues de détail ont dû prévaloir pendant la longue transition révolutionnaire qui nous sépare du moyen âge. Mais les uns conviennent encore moins que les autres à l'ordre final de la société moderne. Dans tout état normal de l'humanité, chaque citoyen quelconque constitue réellement un fonctionnaire public, dont les attributions plus ou moins définies déterminent à la fois les obligations et les prétentions. Ce principe universel doit certainement s'étendre jusqu'à la propriété, où le positivisme voit surtout une indispensable fonction sociale, destinée à former et à administrer les capitaux par lesquels chaque génération prépare les travaux de la suivante. Sagement conçue, cette appréciation normale ennoblit sa possession, sans restreindre sa juste liberté, et même en la faisant mieux respecter.

Mais c'est là que cesse toute concordance réelle entre les saines théories sociologiques et les inspirations spontanées de la sagesse populaire. En acceptant l'énoncé communiste, et

Digitized by Google

même en l'agrandissant beaucoup, les positivistes écartent radicalement une solution aussi insuffisante que subversive. Celle que nous lui substituons s'en distingue surtout par l'introduction des moyens moraux au lieu des moyens politiques. Ainsi, la principale différence sociale entre le positivisme et le communisme se rapporte finalement à cette séparation normale des deux puissances élémentaires, qui, méconnue jusqu'ici dans toutes les conceptions rénovatrices, se retrouve toujours, au fond de chaque grand problème moderne, comme seule issue finale de l'humanité. En caractérisant mieux l'aberration communiste, cette appréciation l'excuse davantage, d'après sa similitude essentielle avec toutes les autres doctrines maintenant accréditées. Quand presque tous les esprits cultivés méconnaissent ainsi le principe fondamental de la politique moderne, pourrait-on blâmer l'instinct populaire d'avoir subi jusqu'à présent cette influence universelle de l'empirisme révolutionnaire?

Je ne dois pas entreprendre, surtout ici, l'examen spécial d'une antique utopie, solidement réfutée, depuis vingt-deux siècles, par le grand Aristote, qui annonçait ainsi le caractère organique de l'esprit positif, même dès sa première ébauche. Une inconséquence décisive suffirait d'ailleurs pour manifester à la fois la complète irrationalité et l'honorable source sentimentale du communisme moderne. Car il diffère essentiellement de l'ancien, représenté surtout par les rêveries de Platon, en ce que celui-ci joignait à la communauté des biens celle des femmes et des enfants, qui en constituerait, en effet, une suite indispensable. Quelque connexes que soient ces deux erreurs, l'utopie n'est plus comprise ainsi que chez un petit nombre de lettrés, dont l'esprit mal cultivé trouble le cœur trop peu actif. Noblement inconséquents, nos prolétaires illettrés, seuls communistes dignes d'attention, n'adoptent, dans cette indivisible aberration, que la partie relative à leurs besoins sociaux,

en repoussant avec énergie celle qui choque nos meilleurs instincts.

Sans discuter ces illusions, il importe de caractériser les vices essentiels de la méthode correspondante, parce que, hors du positivisme, ils sont aujourd'hui plus ou moins communs à toutes les écoles rénovatrices. Ils consistent, d'une part, à méconnaître ou même à nier les lois naturelles des phénomènes sociaux; et, d'autre part, à recourir aux moyens politiques là où doivent prévaloir les moyens moraux. De ces deux fautes connexes, résultent, en effet, l'insuffisance et le danger des diverses utopies qui se disputent vainement la présidence de notre régénération. Pour mieux éclaircir cette appréciation, je continue à l'appliquer surtout à l'aberration la plus prononcée, d'où chacun l'étendra aisément à toutes les autres.

L'ignorance des lois réelles de la sociabilité se manifeste d'abord dans la dangereuse tendance du communisme à comprimer toute individualité. Outre qu'on oublie ainsi la prépondérance naturelle de l'instinct personnel, on méconnaît l'un des deux caractères fondamentaux de l'organisme collectif, où la séparation des fonctions n'est pas moins nécessaire que leur concours. Si l'on supposait entre tous les hommes une telle solidarité qu'ils devinssent matériellement inséparables, comme le montrent certains cas superficiels de monstruosité binaire, toute société cesserait aussitôt. Cette hypothèse extrême aide à comprendre combien l'individualité est indispensable à notre nature sociale, afin d'y permettre la variété d'efforts simultanés qui la rend si supérieure à toute existence personnelle. Le grand problème humain consiste à concilier, autant que possible, cette libre division avec une convergence non moins urgente. Une préoccupation exclusive de cette dernière condition tendrait à détruire toute activité réelle, et même toute vraie dignité, en supprimant toute responsabilité. Malgré les conso-

Digitized by Google

lations domestiques, le seul défaut d'indépendance rend souvent intolérables ces destinées exceptionnelles qui se consument sous le patronage forcé de la famille. Que serait-ce donc si chacun se trouvait dans une situation analogue envers une communauté indifférente? Tel est l'immense danger de toutes les utopies qui sacrifient la vraie liberté à une égalité anarchique, ou même à une fraternité exagérée. En ce sens, le positivisme ratifie essentiellement, quoique d'après un principe contraire, la critique décisive dont le communisme a été l'objet chez nos économistes, surtout dans l'estimable traité du plus avancé d'entre eux (M. Dunoyer).

Cette utopie n'est pas moins opposée aux lois sociologiques en ce qu'elle méconnait la constitution naturelle de l'industrie moderne, d'où elle voudrait écarter des chefs indispensables. Il n'y a pas plus d'armée sans officiers que sans soldats; cette notion élémentaire convient tout autant à l'ordre industriel qu'à l'ordre militaire. Quoique l'industrie moderne n'ait pu encore être systématisée, la division spontanée qui s'y est graduellement accomplie entre les entrepreneurs et les travailleurs constitue certainement le germe nécessaire de son organisation finale. Aucune grande opération ne serait possible, si chaque exécutant devait aussi être administrateur, ou si la direction était vaguement confiée à une communauté inerte et irresponsable. L'industrie moderne tend évidemment à agrandir sans cesse ses entreprises, toute extension accomplie suscitant aussitôt une expansion supérieure. Or, cette tendance naturelle, loin d'être défavorable aux prolétaires, permettra seule la systématisation réelle de la vie matérielle, quand elle sera dignement réglée par une autorité morale. Car, c'est uniquement à des chefs puissants que le pouvoir philosophique imposera de vrais devoirs habituels en faveur de leurs subordonnés. Si la prépondérance temporelle était trop peu concentrée, il n'existerait

Digitized by Google

point assez de forces pour accomplir les grandes prescriptions morales, à moins d'exiger d'exorbitants sacrifices, bientôt incompatibles avec tout mouvement industriel. Tel est le vice nécessaire de toute réformation qui se borne au mode d'acquisition du pouvoir, public ou privé, au lieu d'en régler l'exercice, en quelques mains qu'il réside. On tend ainsi à annuler des forces dont le bon usage constitue notre principale ressource contre les hautes difficultés sociales.

Le respectable sentiment qui inspire le communisme moderne est donc très-contraire jusqu'à présent à la nature du mal et à celle du remède, faute d'une véritable assistance scientifique. On peut même faire à nos communistes un reproche plus grave, sur l'insuffisance directe de leur instinct social. Car, cette sociabilité, dont ils sont si fiers, se borne à sentir seulement la solidarité actuelle, sans aller jusqu'à la continuité historique, qui constitue pourtant le principal caractère de l'humanité. Quand ils auront complété leur essor moral, en suivant dans le temps la connexité qu'ils voient uniquement dans l'espace, ils apercevront aussitôt la nécessité des conditions universelles qu'ils méconnaissent aujourd'hui. Ils apprécieront alors l'importance de l'hérédité, comme mode naturel suivant lequel chaque génération transmet à la suivante les travaux déjà accomplis et les moyens de les perfectionner. L'extension de ce mode à l'ordre individuel n'est qu'une suite de son évidente nécessité envers l'ordre collectif. Mais les reproches que méritent, à cet égard, les sentiments de nos communistes, conviennent également à toutes les autres sectes rénovatrices, dont l'esprit antihistorique suppose toujours une société sans ancêtres, même en s'occupant surtout des descendants.

Tous ces vices incontestables ne sauraient empêcher la saine philosophie de juger avec indulgence le vrai communisme actuel, en le rapportant soit à sa source réelle, soit à sa destina-

Digitized by Google

tion effective. Il serait fort injuste de discuter en elle-même une doctrine qui n'a de sens et de valeur qu'envers le milieu où elle surgit. Elle y remplit, à sa manière, un office indispensable, en posant directement le principal problème social, que le positivisme naissant a seul mieux formulé. Vainement penserait-on, à cet égard, que le simple énoncé suffirait, sans la dangereuse solution qui l'accompagne aujourd'hui. Ce serait méconnaître les exigences réelles de notre faible intelligence, qui, même envers les moindres sujets, ne peut longtemps s'attacher à des questions dépourvues de toute réponse. Si, par exemple, Gall et Broussais s'étaient bornés à poser les grands problèmes qu'ils ont osé résoudre, leurs principes eussent été incontestables, mais stériles, faute d'une impulsion rénovatrice, qui ne pouvait émaner que d'une solution systématique, quelque hasardée qu'elle dût être d'abord. Comment une telle nécessité mentale pourrait-elle être éludée envers les sujets les plus difficiles et aussi les plus passionnés? Au reste, quand les aberrations communistes seront sagement comparées aux autres doctrines sociales qui ont obtenu, de nos jours, un véritable ascendant, même officiel, on se sentira mieux disposé à les excuser. Sont-elles par exemple, plus vaines, et, au fond, plus dangereuses, que l'empirique utopie qui, pendant toute une génération, prévalut en France, et domine encore chez tant de docteurs, sur la terminaison de la grande révolution par l'installation du régime parlementaire propre à la transition anglaise? D'ailleurs, nos prétendus conservateurs n'évitent réellement les aberrations communistes qu'en écartant ou éludant les questions correspondantes, qui pourtant deviennent de plus en plus irrésistibles. Quand ils s'efforcent de les traiter, ils tombent, à leur tour, dans les mêmes dangers, nécessairement communs à toutes les écoles qui, repoussant la division des deux pouvoirs, tendent toujours à suppléer aux mœurs par les lois.

Digitized by Google

C'est ainsi que les doctrines officielles prônent aujourd'hui des institutions essentiellement communistes, les salles d'asile, les crèches, etc.; tandis que l'instinct populaire les flétrit justement comme contraires au digne essor universel des affections domestiques.

Outre son antagonisme passager avec d'autres doctrines vicieuses, le communisme n'a donc de valeur fondamentale que d'après le sentiment qui l'inspire, sans qu'on puisse jamais admettre sa solution illusoire et subversive. Mais cette noble source morale suffira seule pour lui conserver une influence croissante, jusqu'à ce que nos prolétaires aient reconnu que les mêmes besoins peuvent être mieux satisfaits par des moyens plus doux et plus réels. Notre régime républicain, qui d'abord semble si favorable à cette utopie, doit pourtant diminuer bientôt son importance, puisqu'il tend à consacrer directement le principe social d'où elle tire son mérite essentiel, en le dégageant des dangereuses illusions qui l'altèrent aujourd'hui. Surtout en France, où la facilité d'acquérir développe partout le goût naturel de la propriété, on doit peu redouter les ravages pratiques d'une telle aberration, dont la salutaire réaction y déterminera seulement une attention sérieuse aux justes réclamations populaires. Le danger deviendra beaucoup plus grave dans les parties de l'Occident où, l'aristocratie ayant moins déchu, les prolétaires sont à la fois moins avancés et plus opprimés, principalement en Angleterre. Même chez les populations catholiques, où la vraie fraternité a mieux résisté à l'égoïsme anarchique, les perturbations communistes ne sont finalement évitables que d'après l'ascendant plus rapide du positivisme, destiné à dissiper toutes les aberrations sociales, en faisant prévaloir la vraie solution des questions qui les suscitent.

La nature du mal indique aussitôt que le remède en doit être

surtout moral, et l'instinct populaire ne tardera pas à sentir cette nécessité, fondée sur la connaissance réelle de l'humanité. En ce sens, le communisme prépare, à son insu, l'ascendant pratique du positivisme, en posant, avec une irrésistible énergie, un problème que la nouvelle philosophie peut seule résoudre sans illusion et sans perturbation.

Dissipant toute discussion vaine et orageuse sur l'origine et l'étendue des possessions, elle établit directement les règles morales relatives à leur destination sociale. La répartition des forces réelles, surtout temporelles, est tellement supérieure à notre intervention, que nous consumerions notre courte vie en débats stériles et interminables si notre principale sollicitude s'appliquait à rectifier, sous ce rapport, les imperfections de l'ordre naturel. En quelques mains que réside un pouvoir quelconque, ce qui intéresse essentiellement le public c'est son utile exercice; et, à cet égard, nos efforts comportent beaucoup plus d'efficacité. D'ailleurs, en réglant la destination, on réagit indirectement sur la possession, qui l'affecte accessoirement.

Ces règles indispensables doivent être, quant à leur source, morales et non politiques: dans leur application, générales et non spéciales. Tous ceux qui les subiront les auront volontairement adoptées par l'éducation, et leur observance habituelle conservera le mérite de la liberté, comme Aristote le sentait déjà. L'assimilation morale des propriétés privées aux fonctions publiques ne les assujettira point à des prescriptions tyranniques, qui tendraient à dégrader profondément le caractère humain, en détruisant la spontanéité et la responsabilité. Cette appréciation normale sera appliquée même souvent en sens inverse, pour consolider les fonctionnaires au lieu d'ébranler les propriétaires. Le vrai principe républicain consiste à faire toujours concourir au bien commun toutes les forces quelconques.

Digitized by Google

Pour cela, il faut, d'une part, déterminer exactement ce qu'exige, en chaque cas, l'utilité générale, et, d'une autre part, développer partout les dispositions correspondantes. Ce double office continu réclame surtout une doctrine fondamentale, une éducation convenable, un esprit public bien dirigé. Il doit donc dépendre principalement de l'autorité philosophique que le positivisme vient installer au sommet de la société moderne. A cette direction toute morale, la faiblesse humaine continuera, sans doute, d'exiger que la législation proprement dite joigne la répression matérielle des violations les plus directes et les plus dangereuses. Mais cet inévitable complément deviendra beaucoup plus accessoire qu'il ne le fut, au moyen âge, sous la prépondérance sociale du catholicisme. Les peines et les récompenses spirituelles prévalent davantage sur les temporelles à mesure que l'évolution humaine développe mieux la liaison de chacun à tous, par la triple voie naturelle du sentiment, de la raison, et de l'activité.

Plus paisible et plus efficace que le communisme parce qu'il est plus vrai, le positivisme présente aussi une solution plus large et plus complète des hautes difficultés sociales. Quant à la propriété, on doit regarder comme non moins étroite que perturbatrice la superficielle appréciation, d'ailleurs trop souvent envieuse, qui condamne l'hérédité, en tant que conduisant à posséder sans travail. Du point de vue moral, on aperçoit aussitôt le vice radical de ces récriminations empiriques, qui méconnaissent l'aptitude fondamentale d'un tel mode de transmission à mieux développer qu'aucun autre les dispositions favorables au bon emploi de la fortune. Car, l'esprit et le cœur évitent ainsi les habitudes mesquines ou sordides que suscite ordinairement une lente accumulation des capitaux. La possession initiale de la richesse nous fait mieux sentir le besoin de la considération. Ainsi, ceux qu'on voudrait flétrir comme

Digitized by Google

oisifs peuvent aisément devenir les plus utiles de tous les riches, d'après une sage réorganisation des opinions et des mœurs. On sait d'ailleurs que de telles existences deviennent de plus en plus exceptionnelles, à mesure que la civilisation accroît la difficulté de vivre sans industrie. C'est donc, à tous égards, une aberration très-blâmable que de vouloir bouleverser la société pour des abus qui tendent à disparaître, et qui même comportent la plus heureuse transformation morale.

Enfin, la solution positiviste l'emporte directement sur la communiste par sa plénitude caractéristique. Le communisme se préoccupe exclusivement des richesses, comme si c'étaient les seules forces sociales qui fussent aujourd'hui mal réparties et mal administrées. Il existe pourtant encore plus d'abus réels envers la plupart des autres facultés humaines, surtout quant aux talents intellectuels, que nos utopistes n'osent nullement régler. Seul apte à concevoir l'ensemble de notre existence, le positivisme peut seul instituer la juste prépondérance du sentiment social, en l'étendant à tous les modes quelconques de notre activité réelle. L'assimilation morale des fonctions privées aux offices publics convient encore davantage au savant, à l'artiste, etc., qu'au simple propriétaire, soit pour la source des facultés, soit pour leur destination. Néanmoins, en voulant rendre communs les biens matériels, seuls pleinement susceptibles d'appropriation personnelle, on n'étend point cette utopie aux biens spirituels, qui la comporteraient beaucoup mieux. Souvent même les apôtres du communisme se montrent zélés partisans de la prétendue propriété littéraire. De telles inconséquences confirment l'inanité d'une doctrine sociale ainsi conduite à constater son impuissance envers les cas les plus conformes à sa destination. Car, une semblable extension caractériserait aussitôt l'inconvenance des prescriptions politiques et la nécessité des règles morales, seules éga-

Digitized by Google

lement propres à garantir le bon emploi de toutes les forces réelles. La spontanéité qu'exige l'essor intellectuel, sous peine d'avortement, empêche, sans doute, l'instinct communiste de le soumettre aussi à son utopie réglementaire. Au contraire, le positivisme n'éprouve aucun embarras, et ne suscite aucune perturbation, en étendant son office moral jusqu'aux forces qui ont le plus besoin d'être sagement dirigées. En respectant leur juste liberté, il consolide aussi celle des facultés moins éminentes, dont la compression offre presque autant de dangers réels. Quand la vraie morale garantit la tendance sociale de toutes les activités partielles, leur libre essor augmente certainement leur efficacité publique. Loin de gêner l'industrie privée, la civilisation moderne lui transmet de plus en plus des fonctions, surtout matérielles, confiées d'abord au gouvernement proprement dit. Cette irrécusable tendance conduit mal à propos les économistes à méconnaître le besoin de toute vraie systématisation. Elle indique seulement la prépondérance croissante des prescriptions morales sur les réglements politiques.

Cette aptitude caractéristique du positivisme à résoudre moralement les principales difficultés sociales doit aussi satisfaire aux justes réclamations populaires que suscitent les divers conflits industriels. Ainsi purifiés de toute tendance anarchique, les vœux légitimes du prolétariat acquerront une force irrésistible, surtout quand ils seront proclamés, au nom d'une doctrine librement dominante, par une autorité philosophique aussi impartiale qu'éclairée. En inspirant au peuple le respect habituel de ses chefs temporels, cette puissance spirituelle saura prescrire à ceux-ci des devoirs qu'ils ne pourront éluder. Toutes les classes ayant accepté, dans l'éducation universelle, les bases générales des obligations spéciales qui leur seront ainsi imposées, les seules armes du sentiment et de la raison,

Digitized by Google

uniquement secondées par l'opinion, obtiendront une efficacité pratique dont rien ne peut aujourd'hui suggérer l'idée. Même en remontant au moyen âge, on s'en forme difficilement une juste notion, parce qu'on attribue alors aux terreurs ou espérances chimériques ce qui résultait surtout d'une énergique répartition de l'éloge et du blâme. Nécessairement réduite à ce dernier secours, la spiritualité positive lui procurera une extension et une consistance que ne comportait point la spiritualité catholique, comme je l'ai indiqué dans la seconde partie.

Telle est l'unique solution normale qui convienne réellement aux débats habituels entre les travailleurs et les entrepreneurs, sous la suprême intervention d'une autorité philosophique librement respectée de tous. Pour achever d'en sentir l'efficacité, il faut la pousser jusqu'à la systématisation de l'antagonisme matériel entre les deux classes actives. Ce conflit de la richesse et du nombre n'a pu encore se développer beaucoup, parce que la coalition, qui seule le rend important, n'était jusqu'ici possible que d'un côté. Quoique, en Angleterre, la législation ne l'interdise pas aux prolétaires, leur défaut d'émancipation mentale et morale les empêche davantage de l'utiliser. Dès que les travailleurs français se concerteront aussi librement que leurs chefs, l'antagonisme matériel se développera de manière à faire bientôt sentir des deux parts le besoin d'un régulateur spirituel. Néanmoins, la conciliation philosophique ne saurait prétendre à bannir entièrement les moyens extrêmes; mais elle en restreindra beaucoup l'usage, et aussi elle l'adoucira. Ces moyens se réduisent, de part et d'autre, au refus de concours, qui doit partout être réservé à chaque libre agent, sous sa juste responsabilité des suites, pour faire exceptionnellement sentir l'importance méconnue de sa fonction habituelle. L'ouvrier ne peut pas plus être contraint à

Digitized by Google

travailler que l'entrepreneur à administrer. Seulement la puissance morale blâmera tout abus que ferait l'un ou l'autre de cette extrême protestation, toujours réservée aux divers éléments de l'organisme collectif, d'après leur indépendance naturelle. Dans les temps les plus réguliers, tout fonctionnaire a pu suspendre exceptionnellement son office, comme le firent souvent, au moyen âge, les prêtres, les professeurs, les juges, etc. Il faut donc se borner à régler une telle faculté. Sa systématisation industrielle constituera l'une des attributions secondaires du pouvoir philosophique, qui sera naturellement consulté presque toujours sur de semblables mesures, comme en toute autre grave occurrence, publique ou privée. Quand il aura approuvé la suspension ou l'interdit, cette haute sanction procurera à un tel mode une efficacité qu'il ne peut comporter aujourd'hui. C'est seulement ainsi qu'une mesure partielle pourra s'étendre, d'abord à tous les membres d'une même profession, ensuite d'une industrie à d'autres, et même passer enfin à toutes les populations occidentales qui reconnaîtront librement les mêmes directeurs spirituels. A la vérité, la désapprobation philosophique ne saurait empêcher des agents qui se croiraient lésés d'employer, sous leur responsabilité, ce mode extrême. Car, le vrai pouvoir théorique se borne toujours à conseiller, sans commander jamais. Mais, en ce cas, à moins que les philosophes n'aient blâmé à tort, la mesure ne comportera point l'extension et l'importance ordinairement indispensables à sa pleine efficacité.

Cette théorie des coalitions revient, au fond, à systématiser, dans les relations industrielles, la faculté d'insurrection, ci-dessus indiquée, envers les plus hautes fonctions sociales, comme une ressource extrême de tout organisme collectif. Sa marche essentielle est, en effet, la même quant aux applications les plus simples et les plus fréquentes que pour les cas

Digitized by Google

les plus rares ou les plus importants. Toujours l'intervention philosophique, provoquée ou spontanée, influera beaucoup sur le résultat, soit qu'elle systématise des tendances légitimes mais empiriques, soit qu'elle en blâme l'essor spécial.

L'ensemble des indications précédentes conduit à définir exactement la principale différence pratique entre la politique des positivistes et celle des communistes ou des socialistes. Toutes les écoles rénovatrices s'accordent aujourd'hui à s'occuper surtout du peuple, pour l'incorporer dignement à la société moderne, qui, depuis la fin du moyen âge, prépare sa constitution finale. Elles coïncident aussi quant à la nature des grands besoins sociaux propres aux prolétaires, d'une part, l'éducation normale, de l'autre, le travail régulier, également dignes de systématisation. Voilà tout ce que le positivisme offre de vraiment commun avec nos diverses doctrines progressives. Mais il se distingue profondément de toutes par sa manière de concevoir et d'accomplir cette double organisation. Il regarde la seconde systématisation comme nécessairement fondée sur la première, tandis que jusqu'ici on les suppose simultanées, ou plutôt on s'efforce de régler le travail avant de constituer l'éducation. Quoique cette différence d'ordre semble d'abord peu décisive, elle suffit pour changer radicalement le caractère et la marche de notre régénération. Car le mode qui prévaut encore revient, au fond, à tenter la réorganisation temporelle indépendamment de la spirituelle; c'est-à-dire, à construire l'édifice social sans bases intellectuelles et morales. De là résulte, pour satisfaire aux justes exigences populaires, la préférence stérile et subversive accordée aux mesures politiques proprement dites, dont l'efficacité semble immédiate. Au contraire, le positivisme est pareillement conduit à faire prévaloir l'influence paisible et certaine, mais indirecte ou graduelle, du sentiment et de la raison, secondée par une sage

Digitized by Google

opinion publique, sous l'impulsion systématique des vrais philosophes, assistés d'une libre adhésion populaire. En un mot, la double solution du commun problème social sera toujours empirique et révolutionnaire, de manière à rester purement nationale, ou bien elle deviendra rationnelle et pacifique, avec un vrai caractère occidental, selon que l'organisation du travail précédera ou suivra celle de l'éducation.

D'après cette conclusion, je n'aurais point assez caractérisé ici l'efficacité populaire du positivisme, si je n'indiquais pas sommairement le système d'éducation générale qui doit constituer à la fois le principal office et le plus puissant moyen du nouveau pouvoir spirituel pour satisfaire dignement aux vœux légitimes des prolétaires.

Le mérite social du catholicisme consista surtout à établir, pour la première fois, autant que le comportait le moyen âge, une éducation systématique, indistinctement commune à toutes les classes, sans même excepter ceux qui étaient encore esclaves. Cet immense service se liait nécessairement à la fondation initiale d'un pouvoir spirituel indépendant du pouvoir temporel. Outre ses bienfaits passagers, nous lui devons un principe impérissable, la prépondérance de la morale sur la science dans toute véritable éducation. Mais cette première ébauche dut être fort incomplète, soit par l'imperfection du milieu où elle s'accomplissait, soit d'après les vices de la doctrine qui y présidait. Destinée surtout à des populations opprimées, une telle éducation devait principalement inspirer une résignation presque passive, sauf les devoirs imposés aux chefs, sans aucune vraie culture intellectuelle. Cette double tendance convenait à une doctrine qui plaçait en dehors de toute vie sociale le but essentiel de chaque existence, et qui représentait tous les phénomènes comme soumis à une volonté impénétrable. Sous ces divers aspects, l'éducation catholique ne pouvait réellement

Digitized by Google

s'appliquer qu'au moyen âge, pendant que l'élite de l'humanité se dégageait peu à peu de l'esclavage antique, d'abord en le transformant en servage, pour parvenir ensuite à l'entière libération personnelle. Dans l'ordre ancien, elle eût été subversive; dans l'ordre moderne, elle serait servile et insuffisante. Elle ne devait diriger que la longue et difficile transition de l'une à l'autre sociabilité. Après l'émancipation individuelle, les prolétaires, développant leur activité progressive pour s'élever à leur vraie position collective, ont bientôt éprouvé des besoins intellectuels et sociaux qu'un tel mode ne pouvait aucunement satisfaire.

Voilà pourtant le seul système véritable d'éducation universelle qui ait existé jusqu'à présent; car on ne saurait accorder ce titre à la prétendue éducation universitaire que les métaphysiciens ont fait graduellement prévaloir, dans tout l'Occident, depuis la fin du moyen âge. Elle ne fut qu'une extension de l'instruction spéciale que recevaient auparavant les prêtres, et qui se réduisait surtout à l'étude de leur langue sacrée, plus la culture dialectique nécessaire à la défense de leurs dogmes. Mais la morale restait adhérente à la seule éducation théologique. Au fond, cette instruction métaphysique et littéraire n'a beaucoup secondé la transition moderne que par son efficacité critique, quoiqu'elle ait aussi assisté accessoirement l'évolution organique, surtout esthétique. Son insuffisance et son irrationalité se sont de plus en plus manifestées, à mesure qu'elle s'est étendue aux classes nouvelles, dont la vraie destination, soit active, soit même spéculative, exigeait une tout autre préparation. Aussi ce prétendu système universel n'a-t-il jamais embrassé les prolétaires, même chez les populations protestantes, quoique chaque croyant y devînt une sorte de prêtre.

Par la décrépitude du mode théologique et l'impuissance du

Digitized by Google

mode métaphysique, la fondation d'un vrai système d'éducation populaire ne convient donc qu'au positivisme, seul apte aujourd'hui à y concilier dignement les deux ordres de conditions également indispensables, les unes mentales, les autres morales, toujours opposées depuis la fin du moyen âge. La prépondérance du cœur sur l'esprit y sera plus solidement constituée que sous le régime catholique, sans comprimer jamais le véritable essor spéculatif. Car la raison s'y consacrera toujours, comme dans la vie active, à systématiser le sentiment, dont la culture spontanée, commencée dès la naissance, s'y développera constamment, par un triple exercice habituel, personnel, domestique, et social.

J'ai directement indiqué déjà la coordination finale de la morale universelle, pour caractériser le principal office du nouveau pouvoir spirituel. C'est pourquoi je dois ici me borner à signaler sa haute prépondérance, d'abord spontanée, puis systématique, dans tout le cours de l'éducation positive, et la manière dont elle s'y trouve spontanément liée au système entier des connaissances réelles.

Une telle éducation, comme l'existence qu'elle doit préparer, subordonnera toujours l'intelligence à la sociabilité, en prenant celle-ci pour but et l'autre pour moyen. Elle est surtout destinée à disposer nos prolétaires à leur noble office social de principaux auxiliaires du pouvoir philosophique, et aussi à leur faire mieux remplir leurs fonctions spéciales.

Depuis la naissance jusqu'à la majorité, son ensemble comprend deux parties générales : l'une essentiellement spontanée, finissant à la puberté ou au début de l'apprentissage industriel, doit s'accomplir, autant que possible, au sein de la famille, sans exiger d'autres études que celles relatives à la culture esthétique ; l'autre, directement systématique, consistera principalement en une suite publique de cours scientifiques sur les

Digitized by Google

lois essentielles des divers ordres de phénomènes, servant de base à la coordination morale, qui fera converger toutes les préparations antérieures vers leur commune destination sociale. Au temps indiqué par une longue expérience pour l'époque de l'émancipation légale, et où nos mœurs tendent à fixer le terme de l'apprentissage pratique, chaque prolétaire se trouvera ainsi préparé, d'esprit et de cœur, à son office public et privé.

La première moitié de la partie spontanée doit être consacrée, sous la présidence des parents, et surtout des mères, à l'éducation physique, jusqu'à la fin de la seconde dentition. Ce préambule, borné jusqu'ici à un grossier exercice musculaire, consistera davantage à cultiver à la fois nos sens et notre adresse, en nous préparant déjà à l'observation et à l'action. Il ne comporte aucune étude proprement dite, pas même de lecture ou d'écriture; l'instruction acquise s'y réduit aux faits de tous genres qui attireront spontanément l'attention naissante. La philosophie de l'individu, comme celle de l'espèce à pareil âge, se borne alors au pur fétichisme, dont aucune vaine intervention ne doit troubler le cours naturel. Toute la sollicitude des parents consiste à inspirer les préjugés et susciter les habitudes que justifiera plus tard l'éducation systématique. L'active culture des bons sentiments y pose sans cesse les meilleures bases de la vraie moralité.

Dans les sept années environ comprises entre la dentition et la puberté, cette éducation spontanée commence à devenir systématique, mais seulement quant aux beaux-arts, quoiqu'il importe beaucoup, surtout moralement, qu'elle s'accomplisse encore sans quitter jamais la famille. Les vraies études esthétiques se réduisent toujours à des exercices plus ou moins réglés, qui n'exigent aucunes leçons formelles, du moins pour l'éducation générale, sauf les besoins propres à certaines professions. Rien

Digitized by Google

n'empêchera donc de les accomplir au sein de la famille, dès la seconde génération positiviste, quand le goût mieux cultivé permettra aux parents d'y présider assez. Elles comprendront surtout : d'une part la poésie, comme l'art fondamental; d'une autre part, les deux arts spéciaux les plus essentiels, la musique et le dessin. Sous le premier aspect, cet âge sera donc consacré à la culture familière de nos principales langues occidentales, sans lesquelles la poésie moderne ne saurait être assez appréciée Outre leur destination esthétique, ces exercices comportent une haute efficacité morale, pour dissiper les préventions nationales, afin d'occidentaliser nos mœurs positivistes. La saine philosophie impose à chaque population l'obligation sociale de connaître toutes les langues limitrophes. Selon ce principe incontestable, la France se trouve forcée, d'après sa position centrale, qui lui procure d'ailleurs tant d'avantages, d'étudier à la fois les quatre autres idiomes occidentaux. Quand toutes les affinités naturelles des cinq populations avancées seront complétées par l'universelle pratique d'une telle règle, une commune langue occidentale ne tardera pas à surgir spontanément, sans aucune assistance des utopies métaphysiques sur l'unité absolue du langage humain.

Pendant cette dernière moitié de la première éducation, où prévaudra la culture de l'imagination, l'individu poursuivra sa propre évolution philosophique en s'élevant du simple fétichisme initial au vrai polythéisme, comme le fit avant lui l'espèce au même état. Cette inévitable similitude entre l'essor personnel et la progression sociale s'est toujours manifestée plus ou moins, malgré les précautions de l'empirisme chrétien, qui ne put jamais détourner l'enfant des naïves compositions adaptées à une telle phase. L'éducation positive respectera cette tendance nécessaire, sans toutefois exiger des parents aucune hypocrisie, ni susciter aucune contradiction ultérieure. Pour

Digitized by Google

tout concilier, il suffira d'être vrai, en avertissant l'enfant que ses croyances spontanées conviennent seulement à son âge, et doivent finir par le conduire à d'autres, suivant la loi fondamentale de toute évolution humaine. Outre l'avantage scientifique de lui rendre ainsi familier ce grand dogme positiviste, une telle sagesse réagira naturellement sur la sociabilité naissante, en disposant d'avance à sympathiser avec les nombreuses populations qui restent encore à ce degré de la vie intellectuelle.

La seconde éducation positive ne saurait demeurer purement domestique, puisqu'elle exige des leçons publiques, où la plupart des parents n'auront jamais qu'une participation accessoire. Mais cette nécessité ne doit pas conduire cependant à priver l'enfant de la vie de famille, qui ne cesse point alors d'être indispensable à son évolution morale, dont les exigences doivent toujours prévaloir. Il peut aisément suivre les meilleurs maîtres, sans exposer sa moralité personnelle et domestique aux altérations presque inévitables que déterminent nos cloîtres scolastiques. Les contacts sociaux qui semblent compenser les dangers privés de ce régime peuvent résulter mieux des libres relations extérieures, où les sympathies sont plus consultées. Cette appréciation, qui rend à la fois plus facile et plus parfaite l'éducation populaire, ne peut cesser de convenir qu'envers certaines professions, dont l'éducation spéciale continuera peut-être d'exiger la clôture collective. Je doute même que cette obligation reste finalement indispensable pour ces cas exceptionnels.

Quant à la marche générale de l'éducation systématique, elle est déjà tracée, sans aucune incertitude, par la loi encyclopédique qui constitue le second élément nécessaire de ma théorie d'évolution. Car les études scientifiques du prolétaire doivent se rapporter, comme celles du philosophe, d'abord à notre condition inorganique, ensuite à notre propre nature, personnelle

Digitized by Google

et sociale, pour constituer la double base rationnelle de notre conduite réelle. On sait que la première classe comprend deux couples de sciences préliminaires, l'un mathématico-astronomique, l'autre physico-chimique. A chacun d'eux, l'initiation positive consacrera deux années. Mais l'extension supérieure et la prépondérance logique du premier obligeront alors à deux leçons hebdomadaires, tandis qu'une seule suffira réellement pour tout le reste de l'éducation prolétaire. Les exigences beaucoup moindres de l'apprentissage industriel, à ce début, permettront naturellement ce surcroît initial d'occupations spéculatives. A cette préparation inorganique, succédera l'étude biologique, aisément susceptible alors d'être condensée en une cinquième année, dans un cours de quarante leçons vraiment philosophiques et populaires. D'après tout ce préambule indispensable, une sixième année, de même durée didactique, systématisera définitivement toutes les spéculations réelles par l'étude directe de la sociologie, statique et dynamique, qui rendra familières les vraies notions sur la structure et le mouvement des sociétés humaines, surtout modernes. Un tel fondement permettra à la dernière de ces sept années du noviciat positif de diriger immédiatement l'ensemble de cette éducation vers sa principale destination sociale, par l'exposition méthodique de la morale, dont chaque démonstration essentielle deviendra alors pleinement appréciable, suivant la saine théorie du monde, de la vie, et de l'humanité.

Pendant tout ce cours d'études, le trimestre libre de chaque année sera partiellement consacré aux examens publics destinés à constater l'assimilation de toutes les connaissances antérieures. Les exercices esthétiques de la première éducation se prolongeront volontairement au milieu des travaux scientifiques de la seconde, pour peu que les goûts naturels s'y trouvent sagement encouragés. Ils feront naître accessoirement, dans les deux der-

Digitized by Google

nières années de l'initiation philosophique, l'étude spontanée de nos deux principales langues anciennes, à titre de complément poétique, lié d'ailleurs aux théories historiques et morales dont le prolétaire sera alors préoccupé. Si l'habitude du grec intéresse surtout nos origines esthétiques, celle du latin est encore plus utile au plein sentiment de notre filiation sociale.

L'évolution philosophique de l'individu subira graduellement, comme celle de l'espèce, sa dernière préparation, pendant ces sept années d'essor rationnel, en passant du polythéisme antérieur à un monothéisme non moins spontané, par la réaction croissante de l'esprit de discussion sur la prépondérance primitive de l'imagination. Il faudra respecter aussi cette libre transition métaphysique, où chacun rendra naïvement un dernier hommage aux conditions essentielles de l'initiation humaine. On doit reconnaître que ce régime provisoire conviendra toujours à la nature abstraite et indépendante des études mathématiques, qui absorberont les deux premières années d'un tel noviciat. Tant que la déduction prévaut sur l'induction, l'esprit demeure nécessairement enclin aux théories métaphysiques. Leur essor spontané conduira bientôt chacun à réduire sa théologie primitive à un déisme plus ou moins vague, qui, pendant les études physico-chimiques, dégénérera, sans doute, en une sorte d'athéisme, finalement remplacé, sous la lumineuse impulsion des conceptions biologiques, et surtout sociologiques, par le vrai positivisme. C'est ainsi que la systématisation définitive de la morale coïncidera avec un plein sentiment personnel de la filiation humaine, qui permettra au nouveau membre de l'humanité de sympathiser dignement avec tous ses ancêtres et ses contemporains, sans cesser de travailler pour ses successeurs quelconques.

Un tel plan d'éducation populaire semble d'abord peu compatible avec la précieuse pratique spontanément émanée de la

Digitized by Google

sagesse prolétaire, qui consacre les dernières années de l'apprentissage industriel à de libres voyages, aussi utiles à l'esprit et au cœur que leur sont ordinairement nuisibles les vagues excursions de nos riches oisifs. Mais cet heureux usage ne contrarie nullement des études sédentaires, puisqu'il donne toujours lieu à de longs séjours dans les principaux centres de production, où l'ouvrier retrouvera naturellement l'équivalent de chaque cours annuel qu'il aurait suivi au pays natal. L'homogénéité de la corporation philosophique, et son uniforme extension territoriale, préviendront assez les inconvénients propres à de telles mutations. Chaque système de cours n'exigeant en tout que sept professeurs, dont chacun parcourrait successivement tous les degrés encyclopédiques, le nombre total de ces fonctionnaires resterait assez petit pour qu'ils pussent partout être d'un mérite équivalent, et trouver aussi une égale assistance temporelle. Loin de gêner les voyages prolétaires, le régime positif leur imprimera un nouveau caractère intellectuel et social, en les étendant à tout l'Occident, dont la surface entière offrira aisément à l'ouvrier positiviste les moyens de poursuivre son éducation, sans être même arrêté par le langage. Ces sages déplacements, où se développera la fraternité occidentale, compléteront d'ailleurs les études esthétiques, soit en familiarisant davantage avec les idiomes appris pendant la seconde enfance, soit surtout en faisant mieux goûter les productions musicales, pittoresques, ou monumentales, qui ne peuvent s'apprécier qu'à leur source locale.

On doit craindre aujourd'hui que les trois cent soixante leçons de cet enseignement septennaire ne permettent point d'y embrasser convenablement un tel ensemble d'études fondamentales. Mais il n'en faut pas juger par l'extension actuelle des cours correspondants, qui tient à leur spécialité habituelle, et surtout à l'empirisme dispersif de la plupart des professeurs,

Digitized by Google

d'après notre déplorable régime scientifique. Quand la saine philosophie aura régénéré nos diverses études positives, en y faisant dignement prévaloir l'esprit d'ensemble au nom du sentiment social, la condensation familière des conceptions produira des leçons beaucoup plus substantielles, toujours destinées à diriger, au lieu de remplacer, des efforts spontanés, dont dépend toute véritable efficacité didactique. Un exemple exceptionnel, trop oublié maintenant, permet de se former quelque idée d'une telle rénovation, d'après ces célèbres cours, si heureusement nommés révolutionnaires, qui, au début de l'École Polytechnique, concentrèrent en trois mois l'enseignement des trois années. Ce qui fut alors une admirable anomalie, due surtout à l'exaltation républicaine, pourra devenir l'état *normal*, quand une pareille puissance morale s'appuiera sur une entière systématisation mentale, inconnue à nos éminents précurseurs.

L'efficacité didactique du sentiment a été jusqu'ici ignorée, parce que la culture de l'esprit coïncidait, depuis la fin du moyen âge, avec l'inertie du cœur. Mais la subordination continue, à la fois spontanée et systématique, de l'intelligence à la sociabilité, qui constitue le principal caractère du positivisme, est aussi féconde en avantages théoriques qu'en propriétés morales. Dans tout le cours de l'éducation populaire, les parents et les maîtres saisiront chaque occasion opportune de développer le sentiment social, dont l'excitation familière charmera souvent les plus austères leçons. L'esprit sera toujours consacré surtout à raffermir et à cultiver le cœur, qui, à son tour, l'animera et le dirigera. Cette intime solidarité entre les pensées générales et les sentiments généreux facilitera d'autant mieux les études scientifiques du prolétaire qu'elles succéderont à des études esthétiques qui auront déjà suscité d'heureuses habitudes pour embellir la vie entière.

Digitized by Google

En destinant surtout au peuple une telle éducation, je n'ai pas seulement voulu mieux caractériser son extension universelle et sa nature philosophique. A mes yeux, il ne doit finalement exister aucun autre enseignement organisé, du moins général. La dette sacrée ainsi acquittée par la république envers les prolétaires ne s'étend nullement aux classes qui peuvent aisément acquérir l'instruction qu'elles désirent. Cette instruction spéciale ne peut être d'ailleurs qu'un développement partiel, ou tout au plus une application déterminée, de la saine instruction générale, d'après laquelle chacun deviendra même susceptible ordinairement d'accomplir seul cette initiation secondaire. Quant à l'apprentissage professionnel, il doit surtout résulter ensuite de l'exercice, jusque dans les plus grands arts, sans comporter jamais aucun véritable enseignement. La fausse appréciation qui prévaut aujourd'hui à ce sujet tient à la déplorable absence de toute éducation générale, depuis la désuétude du régime catholique. Car les précieux établissements spéciaux, créés pendant les trois derniers siècles, dans tout l'Occident, et dignement régénérés, en France, par la Convention, ne constituent, au fond, que divers germes scientifiques indispensables pour la rénovation finale de l'éducation générale. Autant leur efficacité théorique est incontestable, autant on peut mettre en doute l'utilité pratique qui semble les avoir inspirés, et dont les arts correspondants pourraient aisément se passer, sans même excepter l'École Polytechnique, le Muséum d'histoire naturelle, etc. Ils n'ont une valeur capitale qu'à titre de moyens transitoires, comme toutes les saines créations de notre temps anarchique. En ce sens, ils peuvent aujourd'hui être utilement réorganisés sous l'inspiration d'une philosophie qui, sans aucune illusion sur leur durée, les adaptera mieux à leur éminente destination actuelle. A divers égards, elle en proposera même quel-

Digitized by Google

ques autres, surtout une haute école philologique, embrassant l'ensemble des langues humaines suivant leurs vraies affinités, pour compenser l'indispensable suppression des chaires gréco-latines. Mais tout cet échafaudage provisoire disparaîtra, sans doute, avant la fin du dix-neuvième siècle, quand prévaudra le système définitif d'une véritable éducation générale. Sa présente nécessité ne doit pas faire méconnaître son caractère et sa destinée. Au fond, l'État ne doit l'instruction qu'aux prolétaires; et, en l'organisant sagement, elle dispense de toute institution spéciale. Ces principes définitifs facilitent beaucoup l'éducation populaire, en même temps qu'ils l'ennoblissent. Ils conduiront les nations, les provinces, et les villes à demander, à l'envi, au pouvoir occidental les plus éminents professeurs pour des cours dont tout vrai philosophe s'honorera toujours, quand on sentira partout que la popularité réelle d'un digne enseignement coïncide nécessairement avec son élévation systématique. Cet office habituel deviendra naturellement la principale fonction de la plupart des organes de la nouvelle spiritualité, au moins dans une grande partie de leur carrière active.

D'après les indications précédentes, une telle éducation générale ne comporte aujourd'hui aucune organisation immédiate. Quelles que pussent être, à cet égard, les dispositions sincères des divers gouvernements actuels, leurs efforts empiriques nuiraient beaucoup à cette grande fondation en voulant la hâter, surtout s'ils prétendaient la diriger. En effet, tout véritable système d'éducation suppose l'ascendant préalable d'une vraie doctrine philosophique et sociale, qui en détermine la nature et la destination. Les enfants ne sauraient être élevés contrairement aux convictions paternelles, ni même sans leur assistance. Quoique l'éducation systématique doive ensuite consolider beaucoup les opinions et les mœurs qui ont déjà pré-

Digitized by Google

valu dans le milieu social, elle serait impossible si ces principes de ralliement n'y avaient pas d'abord obtenu spontanément une suffisante prépondérance. Jusque-là, la systématisation mentale et morale ne peut s'accomplir que chez des individus assez préparés, dont chacun s'efforce de réparer, autant que possible, les vices et les lacunes de sa propre éducation, sous la présidence d'une nouvelle doctrine universelle. Ces tardives convictions personnelles dirigent l'initiation collective de la génération suivante, si la doctrine doit vraiment prévaloir. Telle est, à cet égard, la marche naturelle, dont aucune influence artificielle ne peut dispenser. Loin donc d'inviter les gouvernements actuels à organiser déjà l'éducation générale, il faut les exhorter à abandonner franchement les attributions oiseuses ou perturbatrices qu'ils conservent encore à ce sujet, surtout en France. J'ai ci-dessus indiqué la double exception que comporte cette maxime actuelle, pour l'instruction primaire et la haute instruction spéciale, qui doivent attirer de plus en plus une sage sollicitude publique, commme germes indispensables d'une vraie rénovation. A cela près, il importe beaucoup que le pouvoir temporel, central ou local, abdique son étrange suprématie didactique, en établissant la véritable liberté d'enseignement, dont j'ai signalé les deux conditions essentielles, par la suppression simultanée de tous les budgets théologiques et métaphysiques. Tant qu'une doctrine universelle n'aura pas librement prévalu, les efforts quelconques des gouvernements actuels pour la régénération directe de l'instruction publique ne pourront être que rétrogrades, puisqu'ils devront ainsi s'appuyer sur quelqu'une des diverses doctrines arriérées qu'il s'agit aujourd'hui de remplacer entièrement.

C'est donc chez les adultes qu'il faut maintenant s'efforcer surtout d'établir enfin des convictions systématiques, qui permettront ensuite la vraie rénovation de l'éducation proprement

Digitized by Google

dite. Parmi les moyens essentiels que la presse et la parole permettent d'appliquer à cet indispensable préambule, je dois distinguer ici une suite plus ou moins méthodique de cours populaires sur les diverses sciences positives, y compris l'histoire, désormais digne d'un tel rang. Mais ces cours ne peuvent comporter une pleine efficacité que d'après un caractère vraiment philosophique, et par conséquent social, même envers les moindres études mathématiques. Ils doivent aussi rester toujours indépendants d'un gouvernement quelconque, afin d'éviter toute doctrine officielle. L'ensemble de ces conditions se résume très-heureusement, en concevant ces cours comme occidentaux, et non comme purement nationaux. On y provoque ainsi l'active prépondérance d'une libre association philosophique, résultée, dans tout l'Occident, du concours volontaire de ceux qui peuvent dignement coopérer à ce grand office transitoire, par une intervention essentiellement gratuite. Le positivisme peut seul déterminer aujourd'hui une telle formation. C'est surtout ainsi que se développera bientôt la coalition fondamentale entre les philosophes et les prolétaires.

Suivant cette marche indépendante, les efforts destinés à propager les convictions positivistes coïncideront naturellement avec le libre essor de l'autorité spirituelle qui doit y puiser la base de notre régénération. Le régime transitoire se rapprochera donc autant que possible de l'état normal, à mesure que la solidarité spontanée des deux classes extrêmes de l'ordre final se caractérisera davantage. Pour mieux sentir cette tendance graduelle, les cours positivistes doivent être comparés aux clubs correspondants. Tandis que les uns préparent directement l'avenir, les autres concourent au même but en jugeant le passé et conseillant le présent, de manière à ébaucher à la fois les trois modes essentiels du nouveau spiritualisme.

Digitized by Google

L'ensemble des indications précédentes caractérise assez le système final de l'éducation populaire, et la transition immédiate qui doit le préparer. Pendant qu'elle s'accomplira, l'alliance des philosophes avec les prolétaires réalisera, des deux parts, d'importants avantages, longtemps avant que l'état normal soit devenu possible en Occident. Cet énergique appui permettra à la naissante spiritualité d'obtenir bientôt le respect, et même l'affection, des chefs temporels les plus disposés aujourd'hui à dédaigner toute puissance qui n'est pas matérielle. Leur vain orgueil sera souvent conduit à invoquer l'intervention des philosophes contre la juste indignation des prolétaires. Quelque violente que semble toujours la force du nombre, elle finit, d'ordinaire, par l'être, au fond, beaucoup moins que celle de la richesse. Car elle dépend surtout d'un concours qui, prolongé, exige une convergence intellectuelle et morale; sur laquelle l'influence philosophique agit davantage, soit pour former, soit pour dissoudre. Sans que les philosophes puissent jamais disposer à leur gré de nos prolétaires, comme l'ont rêvé quelques roués, ils pourront en modifier beaucoup les passions et la conduite, quand ils y appliqueront dignement leur autorité morale, au profit réel, tantôt de l'ordre, tantôt du progrès. Ce libre ascendant ne peut résulter que d'un double sentiment habituel de confiance et de reconnaissance, déterminé non-seulement par l'aptitude présumée, mais surtout par les services rendus. Nul ne pouvant faire convenablement valoir ses propres réclamations, c'est aux philosophes qu'il appartient de présenter noblement aux classes dirigeantes les justes exigences des prolétaires, tandis que ceux-ci obligeront les chefs temporels à respecter la spiritualité nouvelle. D'après ce double échange habituel, les vœux des uns seront purifiés de toute tendance anarchique, et les prétentions des autres n'indiqueront plus aucune vaine

Digitized by Google

ambition. Loin de dégrader son propre caractère par des préoccupations intéressées, chacune des deux classes obtiendra ainsi sa principale satisfaction, en se bornant à la noble poursuite de son office social.

Pour achever de caractériser la politique positiviste qui seule convient aux prolétaires, il me reste à indiquer les dispositions d'esprit et de cœur qu'elle suppose en eux, et d'où résultent celles qu'ils doivent exiger de leurs alliés philosophiques. Ces diverses conditions habituelles se réduisent, au fond, à mieux développer les tendances propres au peuple, et déjà prépondérantes dans le centre du grand mouvement occidental.

Sous le rapport intellectuel, il y en a deux principales : l'une négative, ou d'émancipation ; l'autre positive, ou de préparation.

Quant à la première, elle est assez remplie déjà, du moins à Paris, envers le régime théologique, plus radicalement déchu chez nos prolétaires que partout ailleurs. Le vain déisme où s'arrêtent encore tant de lettrés, a peu de crédit parmi le peuple, heureusement étranger aux études de mots et d'entités qui seules peuvent prolonger cette extrême halte de l'émancipation moderne. Il faut seulement que les vraies tendances de l'esprit populaire se prononcent davantage, afin d'éviter toute illusion et tout mensonge sur le caractère intellectuel de notre régénération. Or, cette manifestation décisive ne tardera pas à s'accomplir, dans un milieu essentiellement libre, où la nouvelle philosophie lui servira d'organe systématique. Nous devons y compter d'autant plus qu'elle se lie intimement aux besoins sociaux du peuple, puisque le vain système d'hypocrisie théologique qu'il faut aujourd'hui briser ouvertement est surtout institué, ou du moins appliqué, contre ses justes réclamations. Cette immorale mystification suppose la soumission mentale des prolétaires, et ne tend qu'à éluder leurs vœux légitimes

Digitized by Google

d'amélioration réelle en les détournant vers un avenir chimérique. Eux seuls peuvent donc et doivent rompre ce complot, encore plus ridicule qu'odieux, en se bornant à témoigner sans déguisement leur vraie situation intellectuelle, avec une énergie qui ne permette aux classes dirigeantes aucune méprise. Ils seront ainsi conduits à repousser tous les docteurs qui ne seraient point assez émancipés, ou qui conserveraient une adhésion quelconque à cette dissimulation systématique, sur laquelle s'appuient, depuis Robespierre, tous les rétrogrades, démagogiques ou monarchiques. A ceux qui conçoivent sincèrement notre vie sociale comme un exil passager, auquel chacun doit participer le moins possible, l'énergique sagesse du peuple répondra bientôt en les invitant, d'après leur propre principe, à abdiquer toute administration d'une économie étrangère à leur unique but.

L'émancipation métaphysique de nos prolétaires est moins avancée, et pourtant aussi indispensable, que leur affranchissement théologique. Chez les populations préservées du protestantisme, les subtiles divagations qui aujourd'hui entravent tant l'esprit germanique ont, sans doute, obtenu peu de crédit. Mais le peuple conserve partout, même à Paris, un vicieux préjugé en faveur de l'instruction correspondante, quoiqu'il en soit heureusement dépourvu. Il importe beaucoup de rectifier maintenant cette dernière illusion de nos prolétaires, qui seule gêne désormais leur essor social. Elle repose d'abord sur une confusion trop fréquente entre l'instruction et l'intelligence, d'où la modestie populaire conclut que les hommes instruits sont seuls aptes à gouverner. Or, cette méprise, quoique très-excusable, conduit souvent à choisir des guides incapables. Une meilleure appréciation de notre société apprendra au peuple que, malgré l'orgueil de nos lettrés et même de nos savants, c'est hors de leur sein que se trouvent aujourd'hui la

Digitized by Google

plupart des esprits vraiment puissants, parmi ces praticiens si dédaignés, et quelquefois chez les plus illettrés prolétaires. On jugeait mieux au moyen âge, où, l'éducation l'emportant sur l'instruction, on savait admirer et utiliser la profonde sagesse réelle de chevaliers fort ignorants. La rectitude, la sagacité, et même la cohérence, sont, en général, des qualités très-indépendantes de toute instruction, et leur culture résulte jusqu'ici beaucoup plus de la vie pratique que de l'apprentissage théorique. Quant à l'esprit d'ensemble, principale base de toute aptitude politique, on peut garantir aujourd'hui qu'il manque surtout aux classes lettrées.

Cette remarque conduit à apprécier, en second lieu, la principale source du grave préjugé que je reproche à nos prolétaires les plus émancipés. Il tient surtout, en effet, à leur confusion vicieuse entre toutes les sortes d'instruction. La déplorable confiance politique qu'ils accordent encore aux littérateurs et aux avocats montre que le prestige pédantocratique survit chez eux aux prestiges théologiques et monarchiques. Mais le cours naturel de notre existence républicaine ne tardera point à le dissiper aussi, d'accord avec l'influence systématique de la saine philosophie. L'instinct populaire sentira bientôt que l'exercice continu des talents d'expression, écrite ou orale, loin de constituer une garantie réelle d'aptitude à la conception, tend, au contraire, à nous rendre incapables de toute appréciation nette et décisive. Reposant sur une instruction dépourvue de tous véritables principes, il suppose ou entraîne presque toujours l'absence totale de convictions fixes. Habiles à formuler les pensées d'autrui, la plupart des esprits ainsi cultivés deviennent finalement incapables de discerner le vrai du faux, envers les moindres sujets, même quand leur propre intérêt l'exige. Le peuple doit donc renoncer aujourd'hui à l'aveugle vénération qui l'entraîne trop souvent à leur confier ses destinées

Digitized by Google

sociales. Ce sentiment hiérarchique est sans doute indispensable au bon ordre; mais il a besoin d'être mieux dirigé.

Ainsi conduits à examiner quelle doit être leur propre préparation mentale, et dès lors celle de leurs vrais organes, les prolétaires sentiront qu'elle consiste surtout à systématiser, par de saines études scientifiques, leur culture spontanée de l'esprit positif. Leurs travaux journaliers provoquent l'essor rudimentaire de la véritable méthode philosophique, et dirigent leur attention vers les principales lois naturelles. Aussi les prolétaires parisiens, type naturel du peuple occidental, sentent-ils mieux que la plupart de nos savants cette intime combinaison de la réalité avec l'utilité qui caractérise l'esprit positif. Leurs fonctions spéciales excitent beaucoup moins les besoins de généralité et de liaison. Mais elles laissent un loisir mental très-propre à développer, sous ce rapport, les inclinations naturelles de tous les bons esprits. Toutefois, c'est surtout l'impulsion sociale qui bientôt fera sentir au peuple combien il lui importe de compléter et de coordonner ses conceptions réelles. Décidé maintenant à rectifier autant que possible un ordre vicieux, il comprendra la nécessité d'en connaître d'abord les véritables lois, comme envers toute autre économie extérieure. Il sentira ensuite qu'on ne peut bien apprécier ce qui est sans le rattacher, d'une part, à ce qui a été, d'une autre, à ce qui sera. Le besoin même de modifier le cours naturel des phénomènes sociaux lui fera désirer de connaître la suite de leurs antécédents et leurs tendances spontanées, afin d'y mieux éviter toute intervention vicieuse ou superflue. Ayant ainsi reconnu que l'art politique dépend, encore plus qu'aucun autre, de la science correspondante, l'esprit populaire sentira bientôt que cette science, loin d'être isolée, exige l'étude préalable de l'homme individuel et du monde extérieur. Dès lors, il aura remonté toute la hiérarchie élémentaire des conceptions

Digitized by Google

positives, et reviendra systématiquement à la source où le placent spontanément ses occupations spéciales, essentiellement relatives à l'existence inorganique. Ce cours nécessaire de la raison prolétaire lui représentera bientôt la philosophie positive comme la seule qui convienne au peuple, soit pour la théorie, soit pour la pratique, puisqu'elle embrasse le même domaine avec la même destination, et qu'elle accorde la même prépondérance aux considérations sociales. L'instinct populaire sentira ainsi qu'une telle doctrine se borne à systématiser ce qui en lui reste spontané, et que cette coordination augmente beaucoup l'efficacité, publique et privée, de la morale et du bon sens, double base commune des deux sagesses, spéculative et active, désormais inséparables. Nos prolétaires rougiront alors d'avoir jamais confié les plus difficiles recherches à des esprits qui ne conçoivent pas même l'exacte différence entre un centimètre cube et un décimètre cube. D'une autre part, on doit peu craindre que les savants proprement dits, si respectés des classes moyennes, acquièrent maintenant beaucoup d'influence populaire. Ils sont antipathiques au peuple par leur indifférence réelle pour les grandes questions sociales, devant lesquelles s'effacent nécessairement leurs puérilités académiques. Leur empirique spécialité les rend incapables de satisfaire les justes exigences de ces naïves intelligences, qui, suivant la formule du grand Molière, aspirent toujours à avoir *des clartés de tout*. A mesure que la vaine ambition des savants actuels les pousse hors de leurs anciennes enceintes, la raison vulgaire s'étonne de constater combien leur régime si vanté a rétréci leur intelligence, sauf envers quelques questions peu étendues et rarement importantes. La saine philosophie dissipera cette surprise naturelle en expliquant comment cette sorte d'idiotisme académique dut résulter de la vicieuse prolongation d'un mode transitoire. Progressif pendant les trois

Digitized by Google

derniers siècles, pour élaborer le long préambule scientifique de la rénovation philosophique projetée par Bacon et Descartes, ce régime provisoire a dû devenir rétrograde depuis que l'accomplissement de cette préparation permet la construction directe de la véritable science, nécessairement relative à l'Humanité. Loin de seconder aujourd'hui le principal essor de l'esprit moderne, il en entrave beaucoup, surtout en France, l'extension et la coordination décisives, comme l'avait admirablement pressenti la sagesse révolutionnaire de la Convention, quand elle osa supprimer l'Académie des sciences. Nos prolétaires ne tarderont pas à comprendre combien l'instinct politique de la grande assemblée fut alors heureux. On doit donc présumer qu'ils sauront retirer leur confiance aux esprits métaphysiques ou littéraires sans se livrer au mauvais esprit scientifique. Leur but social leur inspirera le besoin de généralité autant que celui de positivité. Tandis que la spécialité propre aux chefs industriels continuera de leur faire admirer nos savants, le peuple se trouvera politiquement entraîné vers les vrais philosophes, dont le très-petit nombre actuel s'accroîtra bientôt d'après l'appel et même le recrutement prolétaires.

Quant aux conditions morales de l'essor populaire, elles résultent surtout d'un actif sentiment de la dignité fondamentale du prolétariat combiné avec l'instinct de sa destination actuelle.

Sous le premier aspect, nos prolétaires peuvent se borner à se considérer moralement comme de vrais fonctionnaires publics, à la fois spéciaux et généraux. Un tel caractère ne doit d'ailleurs aucunement altérer leur mode actuel de rétribution privée, naturellement propre à tout service assez immédiat et assez circonscrit pour que son appréciation spéciale soit directe et habituelle. Il faut seulement compléter cette récompense in-

Digitized by Google

dividuelle de chaque acte par une juste gratitude sociale envers l'agent, comme nos mœurs le font déjà dans les professions dites libérales, où le salaire ne dispense point de la reconnaissance. C'est ainsi que la spontanéité républicaine de la Convention avait empiriquement devancé les indications systématiques de la saine philosophie pour caractériser la coopération populaire. Afin de sentir la dignité réelle de leurs travaux propres, il suffit aux divers prolétaires d'en supposer la suppression, ou même la suspension, qui troublerait aussitôt tout l'ordre élémentaire de l'existence moderne. Ils doivent aujourd'hui comprendre moins leur participation générale, principale source de l'opinion publique, et dès lors appui essentiel de l'autorité morale. Mais, suivant mes explications antérieures, cet office normal ressort tellement de leur nature et de leur situation, il est d'ailleurs si conforme à leurs besoins collectifs, que son appréciation leur deviendra bientôt familière, à mesure que le cours des événements en permettra, et même en exigera, l'application caractéristique. Ce sentiment graduel ne pourrait être gravement altéré que par un vicieux exercice de ce que les métaphysiciens nomment les droits politiques. Une telle préoccupation détournerait le peuple des questions morales relatives à l'usage du pouvoir pour le livrer aux vains débats qui en concernent la possession habituelle. Mais ce danger est peu redoutable, surtout en France, où l'instinct prolétaire n'est égaré par aucun fanatisme métaphysique. Les doctorales remontrances de nos idéologues, même officiels, n'empêcheront pas la sagesse populaire de sentir ailleurs sa vraie destination sociale. A la saturation actuelle de votes électoraux, succédera bientôt la désuétude volontaire d'une attribution illusoire, qui n'a plus même l'attrait du privilége. D'impuissants efforts pour concentrer l'attention du peuple sur les questions politiques proprement dites ne sauraient le détourner des véritables questions sociales, dont la

Digitized by Google

solution réelle est surtout morale. Il ne laissera jamais réduire la grande révolution à de simples substitutions de personnes ou de coteries, ni même à des modifications quelconques dans la constitution du pouvoir central.

Ces dispositions du peuple en exigent d'équivalentes chez ceux qui aspirent à sa confiance spirituelle. Ils doivent, comme lui, placer les questions sociales au-dessus des simples questions politiques, et ils doivent, mieux que lui, apprécier la nature essentiellement morale des solutions correspondantes. Au fond, cela revient à prendre pour base normale de l'organisation moderne la séparation systématique des deux puissances élémentaires. Ce principe est tellement conforme aux vrais besoins populaires, que bientôt le peuple en exigera l'admission de tous ses guides intellectuels. Pour mieux l'assurer, ils les obligera, sans doute, à abdiquer formellement toute prétention personnelle au pouvoir temporel, soit central, soit même local. Ainsi voués irrévocablement au sacerdoce de l'Humanité, les vrais philosophes inspireront plus de confiance à leurs alliés prolétaires, et aussi aux classes dirigeantes. Dispensée de l'application immédiate, la théorie sociale pourra prendre un libre essor, qui, loin d'être perturbateur, préparera dignement l'avenir normal, sans négliger la transition présente. En même temps, dégagée de vaines prétentions doctorales, la pratique ne conservera plus aucune affinité rétrograde avec des doctrines épuisées, et s'adaptera graduellement aux indications rénovatrices de l'esprit public, tout en accomplissant avec énergie son indispensable office matériel.

Pour mieux convenir à leur destination, actuelle et finale, les mœurs populaires doivent seulement développer davantage leur caractère spontané. Cela exige surtout que l'instinct prolétaire se purifie de toute vaine ambition de grandeur ou de richesse personnelles. L'empirisme métaphysique réduirait vo-

Digitized by Google

lontiers la grande révolution à élargir au peuple l'accès habituel du pouvoir, politique ou civil, au delà des anciennes limites. Mais cette faculté, quoique indispensable à l'ordre final, est loin de satisfaire aux vraies conditions populaires, puisqu'elle ne comporte que des améliorations individuelles, qui ne changent pas le sort de la masse sociale, ou plutôt qui tendent souvent à l'empirer, par la désertion des membres les plus énergiques. La Convention seule a su comprendre dignement une telle influence. Elle seule sut honorer les prolétaires en tant que tels, dans leur office spécial, et dans leur participation générale à la vie publique, principale compensation de leur condition matérielle. Tous les chefs, rétrogrades ou stationnaires, qui lui ont succédé, ont tenté, au contraire, de les détourner du but social, en leur facilitant l'accès individuel des positions supérieures. L'aveugle routine des classes moyennes les a involontairement associées à cette politique corruptrice, en leur faisant prôner l'universelle imitation des habitudes d'épargne qui ne conviennent qu'à elles. Ces habitudes sont indispensables pour accumuler et administrer les capitaux; elles doivent donc prévaloir dans la partie intermédiaire de l'organisme final. Mais elles seraient déplacées, et même funestes, partout ailleurs, là où l'existence matérielle dépend surtout d'un salaire quelconque. Les philosophes et les prolétaires doivent également repousser des mœurs qui tendent à dégrader leur caractère moral, sans améliorer ordinairement leur situation physique. Chez les uns et les autres, l'absence de toute grave responsabilité pratique, et le libre essor, tant public que privé, de la vie spéculative et affective, constituent les principales conditions du vrai bonheur. Malgré les prédications de nos économistes sur l'efficacité sociale des caisses d'épargne, la saine philosophie justifiera pleinement les répugnances décisives de l'instinct populaire, qui y voit surtout une source continue de

Digitized by Google

corruption morale, par la compression habituelle des sentiments généreux. Les empiriques déclamations contre les cabarets ne les empêcheront pas d'être jusqu'ici les seuls salons du peuple, qui va y cultiver une sociabilité beaucoup plus recommandable que l'égoïste fréquentation des lieux de dépôt. Quant aux vrais dangers personnels de cette sage imprévoyance, la civilisation les diminue toujours, sans ôter au prolétaire le caractère qui constitue à la fois son principal mérite et sa plus précieuse consolation. Cette rectification résulte surtout d'un essor croissant des affections et des pensées. En appelant dignement le peuple à la vie publique, le régime positif saura faire du club le meilleur correctif du cabaret. Sous ce rapport, les mœurs philosophiques ont aujourd'hui besoin de suivre les généreuses inspirations de l'instinct populaire. Toute avidité pécuniaire, comme toute ambition temporelle, deviendra bientôt une source légitime de suspicion envers ceux qui, aspirant au gouvernement spirituel de l'humanité, indiqueraient ainsi au peuple leur insuffisance morale, ordinairement liée à une secrète impuissance mentale.

Le pouvoir moral des philosophes assistés des prolétaires est surtout destiné, dans l'économie positive, à modifier sans cesse, par une juste répartition de l'estime, le classement social, où doit toujours prévaloir la prépondérance matérielle. En respectant la subordination des offices, on jugera ainsi chaque fonctionnaire, suivant la valeur propre de son esprit et de son cœur, en fuyant l'anarchie autant que la servilité Rien ne saurait empêcher le peuple de reconnaître même que les vraies qualités indispensables aux divers postes pratiques sont fort au-dessous de la prépondérance temporelle qu'ils procurent. Il sentira de plus en plus que la véritable félicité humaine n'y est point attachée, et qu'elle peut appartenir davantage à sa modeste condition, sauf chez les êtres exceptionnels qui doivent aspirer au

Digitized by Google

commandement, d'après une organisation, plutôt funeste que favorable, que notre sagesse collective applique seule au bien commun. Les vrais prolétaires, comme les vrais philosophes, cesseront bientôt d'envier une grandeur inévitablement assujettie à une grave responsabilité. Quand cette compensation ne sera plus illusoire, le peuple reconnaîtra que tout l'art social est dirigé vers sa juste satisfaction continue, d'après l'actif concours de ses chefs spirituels avec ses chefs temporels. Dès lors, il ne désirera ni la célébrité achetée par de pénibles méditations habituelles, ni la puissance chargée de constants soucis. En laissant surgir librement d'indispensables vocations théoriques et pratiques, la masse sociale pourra se féliciter d'une situation conforme à notre constitution ordinaire, qui lie surtout le bonheur réel à l'exercice modéré du sentiment, de la raison, et de l'activité. L'urgence matérielle étant écartée, chacun cherchera la juste rétribution de sa bonne conduite dans l'estime durable, même posthume, de la portion de l'humanité qui a pu l'apprécier. En un mot, la qualification, conservée par une fausse modestie, mais émanée d'un instinct anticipé de la réalité sociale, caractérisera de plus en plus tous les fonctionnaires supérieurs comme les serviteurs involontaires de leurs subordonnés volontaires. Sans aucune utopie, la société positive se trouvera tellement organisée que ses chefs, théoriques ou pratiques, au milieu de leurs avantages personnels, regretteront souvent de n'être pas nés ou restés prolétaires. Pour les grandes âmes, la prééminence temporelle ou spirituelle n'a jamais procuré de solide satisfaction que par un essor plus complet du sentiment social, d'après une meilleure participation au bien commun. Or, le principal mérite de l'ordre final consistera à rendre habituellement accessible à tous cette heureuse liaison de la vie privée à la vie publique, en assurant au moindre citoyen une influence sociale, non pas impérative, mais con-

Digitized by Google

sultative, toujours proportionnée à son zèle et à son mérite.

Tous les aperçus propres à cette troisième partie confirment son indication initiale sur l'aptitude nécessaire du prolétariat à constituer le principal appui, non-seulement du système définitif, mais aussi de notre régime provisoire, qui, ainsi conçu, différera le moins possible de l'état normal qu'il doit préparer. Les principales conditions que j'ai assignées à cette politique de transition, en terminant la seconde partie, trouvent leur meilleure garantie dans les dispositions naturelles du peuple occidentel, surtout en France. Nos chefs temporels doivent plutôt suivre sagement les tendances populaires que prétendre à les diriger : car elles sont spontanément conformes à nos vrais besoins actuels, soit de liberté, soit d'ordre public.

La liberté d'examen et d'exposition, que la France possède avec une plénitude ailleurs impossible, repose principalement sur l'émancipation mentale de nos prolétaires, surtout parisiens. Ils se sont affranchis de toute théologie, sans accepter aucune métaphysique. Mais leur absence totale de convictions systématiques se concilie admirablement avec une soumission d'esprit qui les dispose à accueillir celles où la réalité et l'utilité se trouveraient assez combinées. Toutes les autres classes actuelles seraient volontiers oppressives, pour imposer des doctrines incapables de résister à la discussion. C'est du peuple seul que les vrais philosophes doivent attendre la consolidation et l'extension d'une liberté indispensable à leur office. Mais aucune garantie légale ne saurait inspirer autant de sécurité que cette heureuse garantie morale. Quelles que puissent jamais être les velléités rétrogrades ou stationnaires de certains chefs ou partis, nulle oppression réelle n'est possible avec une telle population. C'est le titre le plus décisif pour confirmer à la France sa présidence naturelle de la grande élaboration occidentale. Les dispositions populaires surmonteront bientôt les répugnances qu'excite

Digitized by Google

encore l'indispensable extension de notre liberté à l'association et à l'enseignement. Une population aussi sociable ne se laissera pas ôter définitivement les libres réunions habituelles où elle peut à la fois satisfaire ses goûts dominants et surveiller ses principaux intérêts Son besoin profondément senti d'une instruction réelle, que les métaphysiciens et les théologiens sont également incapables de lui donner, la poussera de plus en plus à seconder, avec une irrésistible énergie, la vraie liberté d'enseignement, dont les conditions essentielles seraient longtemps éludées sans un tel appui.

Quant à l'ordre public, la garantie populaire n'y est pas moins nécessaire, au dedans comme au dehors. La paix dépend autant que la liberté de la disposition fondamentale de nos prolétaires.

C'est surtout à leur énergique répugnance pour la guerre que l'Occident doit aujourd'hui son admirable tranquillité. Les vains regrets des divers partis rétrogrades sur la décadence de l'esprit militaire sont moins expressifs que l'institution indispensable, d'abord française, puis occidentale, du recrutement forcé, qui indique naïvement nos mœurs véritables. Malgré de factices déclamations, il faut bien reconnaître ainsi que, dans nos armées, les officiers sont seuls volontaires. Aucune classe, d'ailleurs, ne participe moins que les prolétaires aux préventions nationales qui, quoique très-affaiblies déjà, divisent encore la grande famille occidentale. Elles sont plus actives chez les classes moyennes, surtout à raison des rivalités industrielles qui s'y rattachent. Aux yeux prolétaires, elles s'effacent partout devant la similitude fondamentale des penchants et des situations. Cette heureuse conformité prendra bientôt une consistance décisive par l'essor universel de la grande question sociale que le peuple soulève aujourd'hui pour obtenir enfin sa digne incorporation à l'ordre moderne. Nulle aberration, militaire ou industrielle,

Digitized by Google

n'empêchera plus un tel intérêt de maintenir, par son uniforme prépondérance, l'harmonie générale de l'Occident.

A la vérité, ces puissantes émotions sociales sont moins favorables à l'ordre intérieur qu'à la paix extérieure. Mais les justes alarmes propres à notre anarchie spirituelle ne doivent pas empêcher de reconnaître aussi les garanties spontanées que nous offrent, même à cet égard, les vraies tendances populaires. C'est surtout du peuple qu'on doit attendre la prépondérance du pouvoir central sur le pouvoir local, ci-dessus jugée indispensable à l'ordre public. Sous la seule condition de ne susciter aucune crainte de rétrogradation, le gouvernement proprement dit obtiendra facilement son appui contre une assemblée où prévaudront presque toujours des tendances anti-prolétaires. Entre ces deux branches du pouvoir temporel, l'instinct populaire préfère spontanément celle dont le caractère plus pratique et l'efficacité moins équivoque correspondent mieux à ses vœux essentiels. De vaines discussions constitutionnelles peuvent convenir aux ambitieux des classes moyennes, en facilitant leur avénement politique. Mais cette stérile agitation inspire peu d'intérêt, et souvent un juste mépris, au peuple qui n'en saurait profiter, et dont elle tend à éluder les réclamations légitimes, en augmentant l'instabilité du seul pouvoir capable d'y satisfaire. La prédilection populaire est donc assurée à toute administration qui saura la mériter, surtout en France, où les passions politiques sont déjà effacées sous l'irrévocable ascendant des questions sociales. En consolidant le pouvoir central, l'appui des prolétaires doit aussi en améliorer beaucoup le caractère habituel; car il le dépouillera de toute vaine prétention théorique, pour le réduire à sa vraie destination pratique. Sous tous ces aspects, les vœux systématiques des philosophes seront beaucoup secondés désormais par l'influence spontanée de leurs alliés prolétaires.

Digitized by Google

Pour mieux caractériser cette salutaire intervention du peuple dans la politique actuelle, je dois ajouter une dernière indication sur la source propre à fournir un pouvoir central capable de diriger la transition temporelle jusqu'à la cessation de l'interrègne spirituel.

L'heureuse équivoque que présente, surtout en français, le mot *peuple*, rappelle sans cesse que les prolétaires ne forment point une véritable classe, mais constituent la masse sociale, d'où émanent, comme autant d'organes nécessaires, les diverses classes spéciales. Depuis l'extinction des castes, dont la royauté fut le dernier vestige, c'est parmi les prolétaires que se recrutent essentiellement nos chefs temporels. L'état normal exige seulement que ces nouvelles puissances ne deviennent pas directement publiques, sans avoir exercé d'abord, dans les travaux privés, une autorité pratique indispensable à leur éducation politique. En tout régime régulier, le gouvernement proprement dit ne peut être qu'une expansion de la prépondérance civile. C'est pourquoi l'ordre final des sociétés modernes assure le pouvoir temporel aux principaux chefs des travaux industriels. Quoiqu'ils y semblent encore impropres, il ne tarderont pas à l'obtenir, à mesure que la réorganisation spirituelle les en rendra plus dignes, et leur en facilitera d'ailleurs l'exercice en simplifiant son caractère, dès lors purement pratique.

Néanmoins, aucune de ces deux conditions ne se trouve assez remplie aujourd'hui pour permettre l'accès habituel du pouvoir temporel à ceux qui en deviendront finalement les organes réguliers. Ils peuvent y bien remplir déjà les divers offices spéciaux, comme nous l'avons récemment vu, même envers les fonctions qui paraissent les plus étrangères aux aptitudes industrielles. Mais, quant à remplacer la royauté dans son office central, ces classes en sont maintenant incapables, sauf des exceptions personnelles, que rien n'annonce aujourd'hui, et

Digitized by Google

dont ne doit pas dépendre notre régime provisoire. L'élévation des vues et des sentiments leur manquent trop jusqu'ici pour leur permettre maintenant une telle ascension politique. D'ailleurs, hors de l'industrie, cette double condition de la suprématie pratique ne se trouve pas, en général, mieux remplie. Elle l'est beaucoup moins chez les savants, principalement en France, où le régime académique a tellement rétréci l'esprit, desséché le cœur, et énervé le caractère, que la plupart d'entre eux sont inhabiles à la vie réelle, et surtout indignes du moindre commandement, même scientifique.

Cette inaptitude sociale de nos diverses classes spéciales oblige à satisfaire autrement une telle exigence révolutionnaire, en s'adressant là où l'esprit d'ensemble se trouve moins comprimé et le sentiment du devoir mieux cultivé. La saine théorie historique me conduit à déclarer, sans hésitation, que nos prolétaires peuvent seuls fournir habituellement de dignes possesseurs du suprême pouvoir temporel, jusqu'à la terminaison de l'interrègne spirituel, c'est-à-dire pendant une génération au moins.

En écartant tout prestige pédantocratique ou aristocratique, un examen rationnel montre aisément, d'après les indications initiales de cette troisième partie, que, chez le peuple, la généralité des pensées et la générosité des sentiments sont plus faciles et plus directes que partout ailleurs. Un défaut ordinaire de notions et d'habitudes administratives rendrait nos prolétaires peu propres aux divers offices spéciaux du gouvernement pratique. Mais il n'en résulte aucune exclusion quant à l'autorité suprême, ni envers toutes les hautes fonctions temporelles qui exigent une vraie généralité sans supposer aucune spécialité. Quand ces postes éminents seront occupés par de dignes prolétaires, leur sage et modeste instinct saura bien trouver des organes convenables, au sein des classes qui les ont fournis jusqu'ici. Leur

Digitized by Google

salutaire prépondérance assurant désormais le caractère pratique et l'esprit progressif du gouvernement, ils pourront utiliser sans danger toutes les aptitudes spéciales, même celles qui, placées trop haut, répugneraient le plus au service républicain. Tous les éléments temporels propres aux diverses phases modernes fourniront ainsi d'heureux auxiliaires de notre transition finale, surtout parmi les militaires et les juges, aisément susceptibles d'une sincère transformation républicaine, sous cette puissante impulsion prolétaire. Pendant qu'une telle suprématie rassurera et calmera la masse populaire, sans exiger aucune grave compression habituelle, elle réagira sur les chefs industriels de manière à les rendre de plus en plus dignes de leur finale élévation temporelle, à mesure que leurs sentiments s'épureront et que leurs vues s'élargiront.

Ainsi, les conditions de la liberté et celles de l'ordre public vont concourir à transférer révolutionnairement le pouvoir central à quelques éminents prolétaires, tant que durera l'interrègne spirituel. Leur avénement nécessaire ne répandra point chez leurs frères une ambition perturbatrice, comme celle qu'y excite aujourd'hui l'ardeur des richesses; car tous sentiront aisément la nature exceptionnelle et les conditions indispensables de cette rare grandeur.

La destination d'une telle anomalie politique détermine aussi son mode d'accomplissement. Il faut, en effet, l'affranchir de cette routine intéressée qui, pendant la dernière génération, fit du pouvoir local une sorte d'apprentissage obligatoire pour le pouvoir central, quoique celui-ci fût toujours le vrai but des ambitions parlementaires. Une irrécusable expérience a trop confirmé, sous ce rapport, les saines indications théoriques, qui représentent un tel mode comme ne pouvant laisser surgir que de vains discoureurs, dépourvus de toute véritable aptitude politique, suivant le type girondin. Outre que nos prolétaires se-

Digitized by Google

raient peu propres à triompher ainsi, on doit assurer que, s'ils avaient le malheur d'y parvenir, ils y perdraient la rectitude et la spontanéité qui constituent aujourd'hui leurs vrais titres à ce commandement exceptionnel.

C'est donc d'emblée, et sans aucun circuit parlementaire, que nos chefs prolétaires devront monter au poste temporaire que leur assigne le positivisme. Notre marche directe vers la régénération finale pourra dès lors prendre nettement son vrai caractère, autant paisible qu'énergique, par le concours, spontané et systématique, de philosophes purs de toute ambition temporelle avec des dictateurs étrangers à toute tyrannie spirituelle. La raison publique flétrira désormais, comme étant à la fois perturbateur et arriéré, tout docteur qui prétendra commander et tout gouverneur qui voudrait enseigner. En un mot, notre gouvernement révolutionnaire aura subi l'intime transformation qu'eût exigée celui de la Convention, si cette admirable création politique avait pu, suivant l'intention officielle, durer jusqu'à la paix générale.

Tel est le pacte définitif entre les vrais philosophes et les vrais prolétaires, pour diriger la terminaison organique de la grande révolution, par un sage prolongement du régime propre à la Convention, en s'efforçant d'oublier toutes les traditions empiriques de ses divers successeurs, rétrogrades ou stationnaires. L'esprit d'ensemble et le sentiment social dominent également les deux éléments de cette combinaison fondamentale, garantie nécessaire de la présente transition, et gage certain de l'avenir normal. Si l'un d'eux en constitue le représentant spontané, l'autre en doit devenir l'organe systématique. Les lacunes théoriques de nos prolétaires seront aisément réparées par les philosophes, qui, sous l'irrésistible invocation de la sociabilité, leur imposeront l'étude de la saine théorie historique, sans

Digitized by Google

laquelle la solidarité humaine ne serait sentie que dépourvue de sa perpétuité caractéristique. Quoique l'insuffisance morale des philosophes actuels offre plus d'obstacles aux prolétaires, la réaction populaire s'y trouvera assistée de hautes convictions sur l'universelle prépondérance du cœur, propres à surmonter le vain orgueil qui troublerait le concert rénovateur.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

INFLUENCE FÉMININE DU POSITIVISME.

Quelque ascendant que l'active adhésion des prolétaires doive procurer à l'influence sociale des philosophes, l'impulsion régénératrice exige encore un troisième élément, indiqué par la vraie théorie de la nature humaine, et confirmé par la saine appréciation historique de la grande crise moderne.

Notre constitution morale ne se compose pas seulement de la raison et de l'activité, que représentent respectivement les deux éléments philosophique et populaire. Elle est aussi caractérisée par le sentiment, où réside même son principe prépondérant, suivant la théorie exposée au début de ce discours. Or, ce moteur suprême, seule base réelle de l'unité humaine, ne se trouve point représenté d'une manière assez directe ni assez complète dans l'alliance fondamentale que nous venons de caractériser entre les philosophes et les prolétaires.

Sans doute, le sentiment social dominera l'essor décisif de chacune de ces deux puissances. Mais sa source n'y est point assez pure ni assez intime pour que son efficacité pût y suffire à sa destination, sans une inspiration plus spontanée et mieux soutenue.

La sociabilité des nouveaux philosophes aura beaucoup de consistance, en tant que liée à des convictions systématiques:

Digitized by Google

mais sa propre rationnalité amortirait trop son énergie, si une impulsion moins réfléchie ne venait habituellement la ranimer. Quoique leur noble office public doive bientôt imprimer à leurs sentiments une activité inconnue aux penseurs abstraits, cette excitation collective ne peut dispenser d'émotions privées. Même ce que leurs mœurs gagneront au commerce des prolétaires, ne saurait suffire pour compenser les lacunes ordinaires de l'organisation spéculative.

D'un autre côté, si les affections propres au peuple sont plus spontanées et plus énergiques que celles des philosophes, elles ont, en général, moins de persévérance et de pureté. Leur destination active ne leur permet pas d'être assez désintéressées ni assez fixes. Tous les avantages moraux inhérents à la systématisation de l'élément populaire seraient incapables d'y compenser les stimulations égoïstes d'une situation exigeante, sans l'assistance naturelle d'émotions plus douces et plus constantes. En dispensant les prolétaires de formuler leurs griefs ou leurs vœux, les philosophes n'en peuvent transformer l'inévitable personnalité.

Ainsi, l'alliance nécessaire qui dirigera notre réorganisation manque encore d'une suffisante représentation du suprême régulateur humain. Il n'y peut dignement entrer que d'après un élément qui lui soit directement propre, comme l'élément philosophique l'est à la raison et l'élément populaire à l'activité. Tel sera le motif fondamental de l'indispensable adjonction des femmes à la coalition rénovatrice, aussitôt que ses tendances et ses besoins deviendront assez appréciables. Ce troisième élément permettra seul à l'impulsion organique de prendre son vrai caractère définitif, en y assurant spontanément la subordination continue de la raison et de l'activité à l'amour universel, de manière à prévenir autant que possible les divagations de l'une et les perturbations de l'autre.

Digitized by Google

Si son incorporation offre au positivisme un moyen indispensable, elle lui présente aussi un devoir inévitable, pour compléter l'ensemble du mouvement moderne, auquel les femmes sont jusqu'ici restées trop étrangères.

La révolution n'a pu encore leur inspirer que des sympathies individuelles, sans aucune adhésion collective, d'après le caractère essentiellement négatif propre à sa première partie. C'est surtout au moyen âge qu'elles continuent à rapporter leurs prédilections sociales. Or, cette préférence n'est pas seulement due, comme on le croit, à leurs justes regrets sur la décadence des mœurs chevaleresques. Sans doute, le moyen âge leur offre l'unique époque où le culte de la femme ait été dignement organisé. Mais un motif plus intime et moins intéressé détermine surtout leur attrait spontané pour ces beaux souvenirs. L'élément le plus moral de l'humanité doit préférer à tout autre le seul régime qui érigea directement en principe la prépondérance de la morale sur la politique. Telle est, j'ose l'assurer, la source secrète des principaux regrets qu'inspire encore aux femmes l'irrévocable décomposition du système social propre au moyen âge.

Sans qu'elles dédaignent les divers progrès spéciaux que l'humanité doit au mouvement moderne, ils ne sauraient compenser, à leurs yeux, la rétrogradation générale que leur semble indiquer une vicieuse tendance à rétablir l'antique suprématie de la politique sur la morale. La nécessité passagère d'une telle aberration, correspondante à la dictature temporelle qu'exigea l'imperfection de la spiritualité catholique, doit être peu appréciée, faute d'une vraie théorie historique, par des esprits presque étrangers à la vie active. C'est donc à tort que les femmes ont été souvent taxées de tendance rétrograde, en vertu de ces nobles regrets. Elles seraient mieux fondées à nous adresser un tel reproche, pour notre aveugle

Digitized by Google

admiration du régime grec ou romain, tant placé encore au-dessus de l'organisation catholico-féodale. Mais une telle erreur doit surtout sa persistance à une absurde éducation, dont les femmes sont heureusement préservées.

Quoi qu'il en soit, ces dispositions féminines représentent naïvement la principale condition de notre vraie régénération, le besoin de rétablir la subordination systématique de la politique à la morale, sur une base plus directe, plus étendue, et plus durable que celle du moyen âge. Le culte de la femme constitue dès lors un résultat caractéristique d'un tel régime. Voilà donc à quel prix le mouvement rénovateur obtiendra l'intime adhésion des femmes. Un tel programme ne doit sembler rétrograde qu'aux philosophes incapables d'y satisfaire.

Les femmes ne repoussent donc pas la révolution, mais seulement le sentiment anti-historique qui domina sa première partie, où l'aveugle réprobation du moyen âge choquait leurs principales sympathies. Pouvaient-elles accueillir un régime métaphysique qui semblait placer surtout le bonheur humain dans l'exercice habituel des droits politiques, pour lesquels aucune utopie ne leur inspirera jamais un véritable attrait? Mais elles sympathisent profondément avec les justes réclamations populaires qui caractérisent le but essentiel de la grande crise. Leurs vœux spontanés seconderont toujours les efforts directs des philosophes et des prolétaires pour transformer enfin les débats politiques en transactions sociales, en faisant dignement prévaloir les devoirs sur les droits. Si elles regrettent leur douce influence antérieure, c'est surtout comme s'effaçant aujourd'hui sous un grossier égoïsme, qui n'est plus modifié par l'enthousiasme révolutionnaire. Toutes les répugnances qu'on leur reproche concourent donc à faire mieux ressortir la nécessité fondamentale de dissiper enfin l'intime anarchie

Digitized by Google

morale et mentale d'où émanent tous les sujets essentiels de leurs justes récriminations.

Afin que les femmes s'associent pleinement à la révolution, il suffit aujourd'hui qu'elle tende directement vers sa destination organique, sans prolonger vicieusement son préambule négatif, dont elles ne pouvaient assez comprendre la nécessité pour en excuser les aberrations. Il faut que cette crise finale, loin de repousser toute solidarité avec le moyen âge, se présente, suivant son vrai caractère historique, comme venant réaliser, sur de meilleures bases, l'universelle prépondérance qui fut alors conférée à la morale. En un mot, le positivisme doit leur faire aimer la seconde partie de la révolution, en fondant nos mœurs républicaines sur le sentiment chevaleresque.

C'est uniquement ainsi que se complétera l'impulsion régénératrice, qui resterait insuffisante sans l'intime concours de l'élément humain qui représente le mieux le principe fondamental du régime définitif, la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité. Les philosophes peuvent seuls donner à ce principe une consistance vraiment systématique, qui le préservera de toute sophistique altération. Son énergique activité ne saurait émaner que des prolétaires, sans lesquels son application serait presque toujours éludée. Mais les femmes doivent seules lui procurer une entière pureté, exempte à la fois de réflexion et d'oppression. Ainsi instituée, l'alliance rénovatrice offrira l'image anticipée de l'état normal de l'humanité, et le type vivant de notre propre nature.

Si la nouvelle philosophie ne pouvait obtenir un tel appui, elle devrait renoncer à remplacer totalement la théologie dans son ancien office social. Mais la théorie fondamentale exposée au début de ce discours garantit déjà l'aptitude féminine du positivisme, encore plus directement que son efficacité populaire.

Digitized by Google

Car, son principe universel, sa manière de concevoir et de traiter le grand problème humain, n'offrent qu'une consécration systématique des dispositions qui caractérisent spontanément les femmes. A ce sexe, comme au peuple, il ouvre une noble carrière sociale, en même temps qu'il assure de justes satisfactions personnelles.

En l'un et l'autre cas, ces propriétés générales, loin d'être aucunement accidentelles, constituent la suite nécessaire de la réalité qui distingue la nouvelle philosophie, fondant toujours son libre ascendant sur l'exacte appréciation de ce qui est. D'empiriques préventions ne sauraient longtemps empêcher les femmes de sentir que le positivisme satisfera mieux que le catholicisme à tous les besoins, non-seulement intellectuels, mais surtout moraux et sociaux, qui les rattachent encore à un régime dont leur judicieuse sagacité ne se dissimule point la décrépitude. Ces préjugés résultent aujourd'hui d'une confusion très-excusable entre la saine philosophie et son préambule scientifique. La sécheresse si justement reprochée aux savants se trouve ainsi imputée aux nouveaux philosophes, dont l'esprit a dû suivre d'abord un semblable régime. Mais l'injustice de cette extension deviendra manifeste quand le contact s'établira. Les femmes reconnaîtront alors que le danger moral de nos études scientifiques tient surtout à leur spécialisation dispersive et empirique, qui repousse toujours le point de vue social. Elles sentiront ainsi qu'une telle influence ne saurait s'étendre à l'initiation philosophique, même spontanée, où ces diverses études ne constituent qu'une suite indispensable d'échelons préliminaires pour s'élever dignement aux théories sociales, afin de mieux appliquer toute notre existence au perfectionnement universel. Une préparation toujours rapportée à cet unique but ne sera plus confondue par le tact féminin avec une vie entièrement vouée aux puérilités académiques. Au

Digitized by Google

reste, l'ensemble de ce discours suffirait pleinement pour dispenser, à cet égard, de toute explication préalable.

Dans le régime positif, la destination sociale des femmes devient aussitôt une suite nécessaire de leur vraie nature.

Ce sexe est certainement supérieur au nôtre, quant à l'attribut le plus fondamental de l'espèce humaine, la tendance à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité. A ce titre moral, indépendant de toute destination matérielle, il mérite toujours notre tendre vénération, comme le type le plus pur et le plus direct de l'Humanité, qu'aucun emblème ne représentera dignement sous forme masculine. Mais une telle prééminence naturelle ne saurait procurer aux femmes l'ascendant social qu'on a quelquefois osé rêver pour elles, quoique sans leur aveu. Car leur supériorité directe quant au but réel de toute l'existence humaine se combine avec une infériorité non moins certaine quant aux divers moyens de l'atteindre. Pour tous les genres de force, non-seulement de corps, mais aussi d'esprit et de caractère, l'homme surpasse évidemment la femme, suivant la loi ordinaire du règne animal. Or, la vie pratique est nécessairement dominée par la force, et non par l'affection, en tant qu'elle exige sans cesse une pénible activité. S'il ne fallait qu'aimer, comme dans l'utopie chrétienne sur une vie future affranchie de toute nécessité matérielle, la femme régnerait. Mais il faut surtout agir et penser, pour lutter contre les rigueurs de notre vraie destinée; dès lors, l'homme doit commander, malgré sa moindre moralité. Dans toute grande opération, le succès dépend plus de l'énergie et du talent que du zèle, quoique cette troisième condition réagisse beaucoup sur les deux autres.

Tel est le défaut naturel d'harmonie générale entre les trois parties de notre constitution morale, qui condamne les femmes à modifier par l'affection le règne spontané de la force. Le juste

Digitized by Google

instinct de leur supériorité affective leur inspire ordinairement des désirs de domination, qu'une critique superficielle attribue trop souvent à des penchants égoïstes. Mais l'expérience leur rappelle toujours que, dans un monde où les biens indispensables sont rares et difficiles, l'empire appartient nécessairement au plus puissant, et non pas au plus aimant, qui pourtant en serait plus digne. Ce conflit continu aboutit seulement à une modification permanente de la prépondérance masculine. L'homme s'y prête d'autant mieux, indépendamment de toute sensualité, qu'une secrète appréciation lui indique la supériorité naturelle de la femme quant au principal attribut de l'humanité. Il sent que son propre empire tient surtout aux exigences de notre situation, qui nous impose toujours des opérations difficiles, où l'égoïsme agit davantage que la sociabilité. C'est ainsi que, dans toutes les sociétés humaines, la vie publique appartient aux hommes, et l'existence des femmes est essentiellement domestique. Loin d'effacer cette diversité naturelle, la civilisation la développe sans cesse, en la perfectionnant, comme je l'indiquerai ci-dessous.

De là résulte la similitude fondamentale de la condition sociale des femmes avec celles des philosophes et des prolétaires; de manière à expliquer la solidarité nécessaire entre ces trois éléments indispensables du pouvoir modérateur.

Envers les philosophes, l'analogie provient de ce que la même fatalité, qui empêche les femmes de prévaloir en vertu de leur supériorité affective, prive encore plus les penseurs de la domination qu'ils croient due à leur prééminence théorique. Si nos besoins matériels étaient plus faciles à satisfaire, la prépondérance pratique entraverait moins la puissance intellectuelle. Mais, dans cette hypothèse, la suprématie conviendrait davantage à l'élément féminin. Car notre raison se développe surtout pour éclairer l'activité; son essor propre est peu sollicité par

Digitized by Google

notre constitution cérébrale. L'amour seul conserverait alors son inaltérable spontanéité. Ainsi, l'empire du monde réel appartient encore moins aux êtres pensants qu'aux êtres aimants, quoique l'orgueil doctoral soit moins résigné que la vanité féminine. Malgré ses prétentions, la force intellectuelle n'est pas, au fond, plus morale que la force matérielle. Chacune d'elles ne constitue qu'un moyen, dont la moralité dépend de son emploi. Il n'y a de directement moral, dans notre nature, que l'amour, qui seul tend immédiatement à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité. Si donc l'amour ne peut dominer, à quel titre l'esprit règnerait-il? Toute suprématie pratique appartient à l'activité. La raison est ainsi réduite, encore plus que le sentiment, à modifier la vie réelle. Voilà comment l'élément philosophique se trouve exclu du pouvoir directeur, au moins autant que l'élément féminin. Dans sa vaine lutte pour régner, l'esprit n'aboutit jamais qu'à modifier. L'impossibilité de prévaloir devient même la source de sa moralité indirecte, que corromprait sa chimérique domination. Il peut améliorer beaucoup l'ordre spontané, mais à la condition de le respecter toujours. Son aptitude systématique le destine à lier entre eux tous les éléments sociaux que leur nature dispose aussi à modifier heureusement la prépondérance matérielle. C'est ainsi que l'influence féminine devient l'auxiliaire indispensable de tout pouvoir spirituel, comme le moyen âge l'a tant montré.

Sa solidarité naturelle avec l'élément populaire se caractérisera en complétant cette analyse sociologique de la puissance morale.

D'abord purement affective, la force modératrice devient ensuite rationnelle, quand l'esprit s'y rallie, faute de pouvoir régner. Il ne lui reste alors qu'à devenir active, par l'accession spontanée de la masse prolétaire. Or, ce complément indispensable résulte de ce que le peuple, quoique formant la base né-

Digitized by Google

cessaire du pouvoir pratique, demeure autant étranger que les deux autres éléments au gouvernement politique.

La force proprement dite, celle qui régit les actes sans régler les volontés, émane de deux sources très-distinctes, le nombre et la richesse. Quoique réputé plus matériel que l'autre, le premier élément comporte, au fond, plus de moralité, parce que, résulté d'un concours, il suppose une certaine convergence de sentiments et de pensées, moins compatible avec la prépondérance de l'égoïsme que le pouvoir immédiat de la fortune. Mais, à ce titre même, sa nature est trop indirecte et trop précaire pour qu'il puisse habituellement prévaloir. Il se trouve exclu du gouvernement politique et réduit à l'influence morale, par une dernière conséquence de la nécessité matérielle qui impose une pareille situation sociale aux femmes et aux philosophes. La prépondérance fondamentale des besoins corporels procure un ascendant immédiat à la richesse, en tant qu'elle fournit les moyens d'y satisfaire. Car, les riches sont les dépositaires naturels des matériaux élaborés par chaque génération pour faciliter l'existence et préparer les travaux de la suivante. Ainsi, chacun d'eux condense spontanément un pouvoir pratique contre lequel aucune multitude ne saurait prévaloir que dans des cas exceptionnels Cette nécessité se manifeste même chez les peuples militaires, où l'influence numérique, quoique plus directe, affecte seulement le mode d'acquisition. Mais l'état industriel, où la violence cesse d'être une source habituelle de richesse, rend surtout sensible une telle loi sociale. Loin de diminuer par le progrès de la civilisation, son influence naturelle augmente nécessairement, à mesure que l'accroissement continu des capitaux multiplie les moyens de faire subsister ceux qui ne possèdent rien C'est seulement en ce sens que restera toujours vraie la maxime immorale de l'antiquité : *Paucis nascitur humanum genus*. Ainsi privée de la puissance politique, la masse

Digitized by Google

prolétaire devient de plus en plus, chez les modernes, un élément indispensable de la puissance morale, comme l'a expliqué la troisième partie de ce discours. Sa moralité, encore plus indirecte que celle de l'élément philosophique, suppose davantage la subalternité pratique. Quand le gouvernement passe, par exception, à la multitude, c'est la richesse qui prend, contre sa nature, une sorte de moralité, d'après son aptitude à tempérer une prépondérance alors violente. Nous avons ci-dessus reconnu que les éminentes qualités, de cœur et d'esprit, propres aux prolétaires modernes, résultent surtout de leur position sociale. Elles s'altèreraient beaucoup si l'autorité pratique inhérente à la richesse se trouvait habituellement transférée au nombre.

Telle est, en aperçu, la théorie positive de la force morale destinée à modifier le règne spontané de la force matérielle, par le concours nécessaire des trois éléments sociaux qui restent extérieurs à l'ordre politique proprement dit. De cette combinaison fondamentale résulte notre principale ressource pour résoudre, autant que possible, le grand problème humain, la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité. Les trois éléments naturels de ce pouvoir modérateur lui procurent chacun des qualités indispensables. Sans le premier, il manquerait de pureté et de spontanéité; sans le second, de constance et de sagesse; sans le dernier, d'énergie et d'activité. Quoique l'élément philosophique ne soit ni le plus direct ni le plus efficace, c'est pourtant lui qui caractérise un tel pouvoir, parce que seul il en systématise la constitution et en éclaire l'exercice, suivant les vraies lois de l'existence sociale. A ce titre d'organe systématique de la force modératrice, la puissance spirituelle lui a imposé son propre nom. Mais une telle dénomination tend à suggérer une fausse idée de la nature d'un pouvoir encore plus moral qu'intellectuel. En respectant une précieuse tradi-

Digitized by Google

tion historique, le positivisme rectifiera pourtant cet usage, émané d'un temps étranger à toute théorie sociale, et où l'esprit était supposé le centre de l'unité humaine.

Les femmes constituent donc, dans le régime positif, la source domestique du pouvoir modérateur, dont les philosophes deviennent l'organe systématique, et les prolétaires la garantie politique. Quoique l'institution de cette combinaison fondamentale appartienne à l'élément rationnel, il ne doit jamais oublier que sa propre participation est moins directe que celle de l'élément affectif et moins efficace que celle de l'élément actif. Son ascendant social n'est possible qu'à la condition de s'appuyer toujours sur le sentiment féminin et l'énergie populaire.

Ainsi, l'obligation d'associer aujourd'hui les femmes au grand mouvement de régénération, loin de susciter aucune entrave à la philosophie qui doit y présider, lui fournit, au contraire, un puissant moyen, en manifestant la vraie constitution de la force morale destinée à régler l'exercice de toutes les autres puissances humaines. L'avenir normal se trouve alors inauguré déjà autant que le permet la transition actuelle, puisque l'impulsion rénovatrice résulte du même concours fondamental qui ensuite, plus développé et mieux ordonné, caractérisera surtout le régime final. Cet état définitif de l'humanité s'annonce ainsi comme pleinement conforme à notre propre nature, où le sentiment, la raison, et l'activité correspondent exactement, soit isolés, soit combinés, aux trois éléments nécessaires, féminin, philosophique, et populaire, de l'alliance régénératrice.

Tous les âges sociaux permettent de vérifier, plus ou moins distinctement, une telle théorie, dont les trois faces résultent toujours de la même nécessité fondamentale, relative à la loi biologique qui subordonne la vie de relation à la vie de nutri-

Digitized by Google

tion. Mais c'est surtout ici que convient le principe général (*le progrès est le développement de l'ordre*) indiqué, dans la seconde partie de ce discours, pour lier, en sociologie, chaque spéculation dynamique à la conception statique correspondante. Car, l'évolution humaine accroît toujours l'influence modératrice de la force morale, soit par l'essor spécial de ses trois éléments, soit en consolidant leurs concours. La belle observation historique de Robertson sur l'amélioration graduelle du sort des femmes n'est qu'un cas particulier de cette loi sociologique. Tous ces progrès ont pour principe commun la loi biologique qui diminue la prépondérance de la vie végétative sur la vie animale à mesure que l'organisme s'élève et se développe.

Dans les divers modes du régime polythéique de l'antiquité, le pouvoir modérateur resta toujours réduit à l'influence domestique de l'élément féminin, sans aucune assistance publique de la force intellectuelle, qui était encore réunie constamment à la prépondérance matérielle, d'abord comme source, puis comme instrument. Au moyen âge, le catholicisme occidental ébaucha la systématisation de la puissance morale, en superposant à l'ordre pratique une libre autorité spirituelle, habituellement secondée par les femmes. J'ai indiqué, dans la troisième partie de ce discours, comment l'évolution moderne a seule permis de compléter l'organisation du pouvoir modérateur, en faisant enfin surgir son élément le plus énergique, d'après l'intervention sociale propre à nos prolétaires. La force morale, d'abord réduite à sa source affective, et devenue ensuite rationnelle, peut ainsi se rendre active, sans perdre son caractère fondamental, puisqu'elle reste uniquement composée d'influences extérieures à l'ordre politique proprement dit. Toutes persuadent, conseillent, et jugent: mais aucune ne commande jamais, sauf les cas exceptionnels. Dès lors, la mission sociale

Digitized by Google

du positivisme consiste surtout à systématiser la combinaison spontanée de ces trois éléments nécessaires, en développant la destination propre à chacun d'eux.

Malgré les préventions actuelles, la nouvelle philosophie est de nature à remplir toutes les conditions de cet office fondamental. Une telle aptitude est assez constatée dans les précédentes parties de ce discours, envers l'élément philosophique et l'élément populaire, soit séparés, soit combinés. Il ne me reste ici qu'à la caractériser directement pour l'élément féminin.

Cette explication résulte spontanément du principe affectif posé, au début de ce discours, comme base universelle du positivisme. En fondant l'ensemble de la saine philosophie sur la prépondérance systématique du cœur, on appelle aussitôt les femmes à former une partie essentielle du nouveau pouvoir spirituel. La spiritualité catholique ne pouvait voir en elles que de précieux auxiliaires ; parce que sa source directe était indépendante de leur concours. Mais la spiritualité positive les apprécie comme élément indispensable, puisqu'elles y constituent la représentation la plus naturelle et la plus pure de son principe fondamental. Outre leur influence domestique, elles y sont surtout destinées à ramener les deux autres éléments à cette commune unité, qui d'abord émana d'elles, et dont chacun d'eux est souvent disposé à s'écarter.

Quelle que doive être, sur de vrais philosophes, la puissance des démonstrations qui établissent la prépondérance logique et scientifique du point de vue social, laquelle conduit ensuite à faire systématiquement prévaloir le cœur sur l'esprit, un tel enchaînement ne saurait les dispenser d'une stimulation directe de l'amour universel. Eux-mêmes connaissent tellement le peu d'efficacité pratique des influences purement intellectuelles que, dans l'intérêt de leur propre mission, ils n'éluderont jamais

cette douce nécessité. J'ose dire l'avoir dignement sentie, quand j'écrivais, le 11 mars 1846, à celle qui, malgré la mort, sera toujours mon immuable compagne: « Pour devenir un parfait » philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois » profonde et pure, qui me fît assez apprécier le côté affectif » de l'humanité. » De telles émotions exercent une admirable réaction philosophique, en plaçant aussitôt l'esprit au vrai point de vue universel, où la voie scientifique ne peut l'élever que par une longue et difficile élaboration, après laquelle sa verve épuisée l'empêche de poursuivre activement les nouvelles conséquences du principe ainsi établi. L'essor direct du cœur sous l'impulsion féminine n'est donc pas seulement indispensable à l'ascendant social d'une philosophie qui ne pourrait jamais devenir populaire si son intime adoption devait exiger la savante initiation qui prépara sa formation originale. Cette influence habituelle est même nécessaire aussi à tous ses organes systématiques, afin d'y contenir la tendance naturelle des spéculations abstraites à dégénérer en d'oiseuses divagations, toujours plus faciles à poursuivre que les saines recherches.

Pour sentir, à cet égard, la supériorité spontanée du nouveau spiritualisme, il suffirait de remarquer que l'ancien se trouvait radicalement privé de cette salutaire impulsion, par le célibat sacerdotal, d'ailleurs indispensable au système catholique. Car, l'influence féminine ne pouvait ainsi s'exercer qu'en dehors de la corporation spirituelle, sans perfectionner directement ses propres membres, comme l'énergique satire d'Arioste l'a justement signalé. Sauf les cas exceptionnels, on ne devait point compter sur l'efficacité morale des affections contraires à la règle, puisque leur réaction sacerdotale était nécessairement corruptrice, en suscitant une hypocrisie habituelle.

Digitized by Google

Mais la comparaison directe des deux spiritualités, quant à leur caractère fondamental, montre encore mieux combien la nouvelle sera plus propre que l'ancienne à développer dignement, dans toutes les classes, l'influence morale des femmes.

Le principe affectif du positivisme est, en effet, nécessairement social, tandis que celui du catholicisme ne put être qu'essentiellement personnel. Chaque croyant y poursuivait toujours un but purement individuel, dont l'incomparable prépondérance tendait à comprimer toute affection qui ne s'y rapportait pas. A la vérité, la sagesse sacerdotale, digne organe de l'instinct public, y avait intimement rattaché les principales obligations sociales, à titre de condition indispensable du salut personnel. Mais cette excitation indirecte ne fournissait une issue régulière à nos meilleurs sentiments qu'en altérant beaucoup leur spontanéité, et même leur pureté. La récompense infinie, promise ainsi à tous les sacrifices, ne pouvait jamais permettre une affection pleinement désintéressée, qui eût exigé une renonciation impossible, et d'ailleurs sacrilége, à une inévitable perspective, dont la personnalité nécessaire venait souiller tout dévouement spontané. C'est d'un tel régime qu'est sortie une ignoble théorie morale, devenue si dangereuse entre les mains des métaphysiciens, qui conservèrent son vicieux principe, en annulant ses correctifs théologiques. En appréciant même la plus parfaite pureté que comportât réellement l'amour de Dieu, on reconnaît que ce sentiment ne pouvait être social que d'une manière indirecte, par l'identité du but ainsi assigné à tous les cœurs. Mais, au fond, son caractère propre était tellement égoïste, que sa prépondérance exigeait, comme type de la perfection, le sacrifice complet de toute autre affection quelconque. Cette tendance est très-appréciable chez les plus éminents organes de l'esprit et du sentiment chrétiens. Elle se manifeste surtout

Digitized by Google

dans l'admirable poésie de ce moine, aussi tendre que sublime, qui a le mieux caractérisé l'idéal catholique. Ma méditation journalière de cette composition sans pareille, si digne d'être embellie par notre grand Corneille, m'a souvent conduit à sentir combien un tel régime avait dénaturé la générosité naturelle d'un cœur qui, malgré tant d'entraves, s'élance parfois à la plus pure ardeur. Il faut que la spontanéité de nos affections pleinement désintéressées soit beaucoup plus prononcée qu'on ne l'a jamais supposé, puisqu'elles n'ont pas cessé de se développer sous une discipline aussi oppressive, qui prévalut pendant douze siècles.

D'après sa conformité nécessaire avec l'ensemble de notre nature, le régime positif peut seul consacrer l'essor direct, à la fois privé et public, de cet admirable attribut de l'humanité, resté jusqu'ici à l'etat rudimentaire, faute d'une digne culture systématique. L'excitation catholique du cœur se trouvait essentiellement hostile à l'esprit, qui, de son côté, tendait nécessairement à secouer un tel joug. Au contraire, la discipline positive établit naturellement l'harmonie la plus complète et la plus active entre le sentiment et la raison.

La réflexion y tend toujours à fortifier la sociabilité, en rendant familière la liaison réelle de chacun à tous. Notre intelligence ne pouvant garder les impressions qui ne sont pas systématisées, l'absence de théorie sociale l'empêche encore d'apercevoir nettement cette solidarité habituelle, que les cas exceptionnels peuvent seuls lui dévoiler. Mais l'éducation positive, où domine toujours le point de vue social, rendra naturellement une telle appréciation plus familière qu'aucune autre, parce que toute notre existence réelle, tant individuelle que collective, se lie sans cesse à ces phénomènes. La fascination théologique ou métaphysique peut seule inspirer et accueillir ces vaines explications doctorales où l'on attribue si

Digitized by Google

souvent à l'homme ce qui ne convient qu'à l'humanité. Quand une saine théorie permettra de voir nettement ce qui est, chacun n'aura qu'à contempler sa propre existence, physique, intellectuelle, ou morale, pour sentir continuellement ce qu'il doit à l'ensemble de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Celui qui se croirait indépendant des autres, dans ses affections, ses pensées, ou ses actes, ne pourrait même formuler un tel blasphème sans une contradiction immédiate, puisque son langage ne lui appartient pas. La plus haute intelligence est incapable isolément de construire la moindre langue, qui exige toujours la coopération populaire de plusieurs générations. Il serait ici superflu de caractériser davantage l'évidente tendance du véritable esprit positif à développer systématiquement la sociabilité, en nous rappelant toujours que l'ensemble est seul réel, les parties ne pouvant avoir qu'une existence abstraite.

Outre cette heureuse réaction continue de l'esprit sur le cœur, l'état final de l'humanité doit procurer à nos meilleurs sentiments une culture plus pure, plus directe, et plus active que sous aucun régime antérieur. C'est uniquement ainsi que les affections bienveillantes peuvent être enfin dégagées de tout calcul personnel. Elles tendront à prévaloir, autant que le comporte notre imparfaite nature, comme étant à la fois plus satisfaisantes et mieux développables que toutes les autres. Des cœurs étrangers aux terreurs et aux espérances théologiques peuvent seuls goûter pleinement le vrai bonheur humain, l'amour pur et désintéressé, dans lequel consiste réellement le souverain bien, que cherchèrent si vainement les diverses philosophies antérieures. Sa prééminence nécessaire serait assez caractérisée par cette unique observation, dont toute âme sensible trouvera aisément la confirmation personnelle : il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé. Quoiqu'une telle appréciation

doive aujourd'hui sembler exaltée, elle est directement conforme à notre véritable nature, toujours mieux affectée comme active que comme passive. Or, le bonheur d'être aimé ne peut jamais être exempt d'un retour égoïste : comment ne serions-nous pas fiers d'avoir obtenu l'attachement de la personne que nous préférons à toute autre ? Si donc aimer nous satisfait mieux, cela constate la supériorité naturelle des affections pleinement désintéressées. Notre infirmité radicale consiste surtout en ce qu'elles sont spontanément beaucoup trop inférieures aux penchants égoïstes, indispensables à notre conservation. Mais, quand une fois elles ont été excitées, même d'après un motif d'abord personnel, elles tendent à se développer davantage, en vertu de leur propre douceur. Chacun de nous y est d'ailleurs invité et secondé par tous les autres, qui, au contraire, compriment nécessairement ses impulsions égoïstes. On conçoit ainsi comment, sans aucune exaltation exceptionnelle, le régime positif pourra systématiser ces tendances naturelles, de manière à imprimer à nos instincts sympathiques une activité habituelle qu'ils ne pouvaient avoir jusqu'ici. Une fois dégagé de l'oppression théologique et de la sécheresse métaphysique, notre cœur sent aisément que le bonheur réel, tant privé que public, consiste surtout à développer autant que possible la sociabilité, en n'accordant à la personnalité que les satisfactions indispensables, à titre d'infirmités inévitables. C'est ainsi que le positivisme convient directement à tous les êtres et à toutes les situations. Dans les moindres relations, comme envers les plus précieuses, l'humanité régénérée pratiquera bientôt cette évidente maxime : donner vaut mieux que recevoir.

A son tour, cette excitation continue du cœur exercera sur l'esprit une heureuse réaction, spécialement confiée aux femmes. Je l'ai assez caractérisée déjà pour être ici dispensé d'y insister d'avantage, puisque le sentiment m'a seul fourni le

Digitized by Google

vrai principe de toute la systématisation positive, même mentale. L'unique remarque que je doive maintenant ajouter à ces indications fondamentales, concerne l'admirable aptitude d'une telle marche à surmonter aisément les plus hautes difficultés philosophiques. Au nom du cœur, on peut imposer aussitôt à l'esprit un régime scientifique dont il contesterait longtemps la convenance, si elle ne lui était signalée que par un examen rationnel. Qu'on tente, par exemple, de démontrer à un pur géomètre, même éminent et consciencieux, la supériorité logique et scientifique des spéculations sociales sur toutes les autres contemplations réelles, on ne le convaincra qu'après de longs efforts, qui auront épuisé ses facultés inductives et déductives. Au contraire, le sentiment indiquera directement, au prolétaire ou à la femme sans culture, la vérité de ce grand principe encyclopédique, dont leur raison fera aussitôt d'actives applications familières. C'est seulement ainsi que les hautes notions philosophiques peuvent vraiment prévaloir partout, et qu'on peut obtenir de tous les études indispensables à leur efficacité sociale. L'instinct sympathique est encore plus propre à exciter activement l'esprit d'ensemble qu'à en subir dignement la juste influence. Aussi, quand l'éducation positive aura prévalu, les conditions morales seront fréquemment invoquées comme garanties de la véritable aptitude intellectuelle. La sagesse révolutionnaire de la Convention pressentit, à sa manière, une telle solidarité, en osant placer quelquefois les titres républicains au-dessus des épreuves scientifiques. Quoique une semblable pratique devînt aisément illusoire, et même abusive, tant que la morale universelle n'est pas systématisée, le reproche de tendance rétrograde conviendrait davantage à l'usage actuel, qui ne fait nullement concourir le cœur aux garanties professionnelles, toujours demandées uniquement à l'esprit. Mais ces aberrations s'expliquent historiquement, par la nature

Digitized by Google

oppressive des seules croyances qui aient pu jusqu'ici présider à la culture directe du sentiment. Le fatal antagonisme qui dure, depuis la fin du moyen âge, entre l'esprit et le cœur, ne peut trouver d'issue que dans le régime positif; aucun autre n'est capable de subordonner dignement la raison au sentiment, sans nuire à leur propre essor, comme je l'ai établi au début de ce discours. Dans sa vaine suprématie actuelle, l'esprit est, au fond, notre principal perturbateur. Il ne peut devenir vraiment organique qu'en abdiquant au profit du cœur. Mais cette abdication ne comporte d'efficacité qu'à la condition d'être parfaitement libre. Or, le positivisme est seul susceptible d'un tel résultat, parce qu'il le fonde sur le principe même que la raison invoque à l'appui de ses prétentions, la démonstration réelle, que l'esprit ne saurait récuser sans avouer sa personnalité. Tout autre remède, théologique ou métaphysique, augmenterait nécessairement le mal, en provoquant aussitôt l'intelligence à de nouvelles insurrections contre le sentiment.

Meilleurs juges que nous dans l'appréciation morale, les femmes sentiront, à ces divers titres, que la supériorité affective du positivisme, envers les autres philosophies quelconques, est encore plus prononcée que sa prééminence spéculative, désormais incontestable. Elles parviendront bientôt à cette conclusion, quand elles auront cessé de confondre la nouvelle philosophie avec son préambule scientifique.

Quoique leur esprit soit moins apte que le nôtre aux inductions très-générales et aux déductions fort prolongées, en un mot, à tous les efforts abstraits, il est, d'ordinaire, mieux disposé à sentir cette combinaison de la réalité avec l'utilité qui caractérise la positivité. Leur raison se rapproche beaucoup, à cet égard, de celle des prolétaires, avec le commun avantage d'être heureusement étrangère à notre absurde éducation actuelle. Mais elles ont de plus que le peuple une situation nor-

Digitized by Google

male très-favorable au juste essor spontané de la vie contemplative, d'après leur indépendance habituelle du mouvement pratique. En ce sens, leur esprit se trouve naturellement disposé à la saine philosophie, qui exige une attention désintéressée sans indifférence. Leur affinité mentale avec les vrais philosophes est, au fond, très-supérieure à celle des savants proprement dits, parce que la généralité y est autant goûtée que la positivité, seule grossièrement appréciée chez ceux-ci. C'est aux femmes que Molière destina l'admirable formule rationnelle que j'ai appliquée aux prolétaires. Aussi la première ébauche systématique de la nouvelle philosophie, sous la grande impulsion de Descartes, fut-elle avidement accueillie déjà par l'esprit féminin. Cette affinité fondamentale s'est hautement manifestée, quoique la synthèse positive dût s'interdire encore toutes les hautes spéculations morales et sociales. Pourrait-elle donc ne pas se développer beaucoup lorsque le positivisme, enfin complet, a pour principal domaine le sujet le plus digne des méditations des deux sexes?

La nouvelle philosophie peut ainsi compter l'esprit féminin comme la raison populaire parmi les auxiliaires naturels sans lesquels elle ne surmonterait jamais les profondes répugnances de nos classes cultivées, surtout en France, où son essor décisif doit pourtant s'accomplir.

Mais cette indispensable assistance dépendra davantage des sympathies morales que des affinités intellectuelles, aussitôt que les femmes apprécieront directement le positivisme, d'après sa supériorité affective sur le catholicisme du moyen âge. Le cœur alors les poussera surtout vers la seule philosophie qui systématise dignement l'universelle prépondérance du sentiment. Aucun régime ne peut leur inspirer autant d'attrait que celui qui les représente comme la personnification spontanée du vrai principe fondamental de l'unité humaine, ainsi placée sous

Digitized by Google

leur garantie spéciale. Si elles semblent aujourd'hui regretter le passé, c'est uniquement faute de trouver ailleurs la juste satisfaction de leurs précieux instincts sociaux. Le caractère général du régime catholique convient, au fond, encore moins au sentiment féminin qu'à la raison masculine, car il choque directement l'attribut dominant du cœur de la femme. Dans la prétendue perfection morale du christianisme, on a toujours confondu la tendresse avec la pureté. A la vérité, l'amour ne saurait être profond s'il n'est pas pur. Mais c'est en ce seul sens que le régime catholique favorisa l'essor de la véritable passion, tandis que le polythéisme consacrait surtout les appétits. Le christianisme a d'ailleurs trop prouvé que la pureté, poussée même jusqu'au fanatisme, peut exister sans aucune tendresse. Telle est aujourd'hui sa principale efficacité féminine, depuis que l'impulsion chevaleresque ne corrige plus l'austérité chrétienne. Au fond, le régime polythéique était beaucoup plus favorable à la tendresse, quoiqu'elle y manquât de pureté. La systématisation catholique des sentiments avait pour centre une affection radicalement égoïste, qui choquait surtout les meilleurs penchants du cœur féminin. Outre que l'amour divin y poussait chacun à l'isolement monastique, sa prépondérance était directement opposée à la tendresse mutuelle. Forcé d'aimer sa dame à travers son dieu, le chevalier ne pouvait suivre dignement, sans une contradiction sacrilége, les meilleures inspirations de son cœur, toujours amorties par une telle interposition. Ainsi, loin d'être vraiment intéressées à la perpétuité du régime ancien, les femmes se sentiront bientôt poussées spécialement à son irrévocable désuétude, au nom même de leurs sentiments caractéristiques. Cette inévitable tendance se manifestera quand les conditions morales, naturellement placées sous leur juste sollicitude, ne seront plus compromises par une sociabilité toute matérielle. Or, le positivisme offre pleinement,

Digitized by Google

à leur cœur encore mieux qu'à leur esprit, cette indispensable garantie. D'après une profonde connaissance de notre vraie nature, il peut seul combiner dignement la naïve tendresse du polythéisme avec la précieuse pureté du catholicisme, sans craindre les diverses perturbations sophistiques propres à l'anarchie actuelle. En subordonnant l'une à l'autre ces deux qualités fondamentales du cœur féminin, il n'hésitera point à placer la tendresse au-dessus de la pureté, comme se rapportant mieux au vrai but général du perfectionnement humain, la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité. Toute femme sans tendresse constitue une monstruosité sociale, encore plus que tout homme sans courage. Eût-elle d'ailleurs beaucoup d'intelligence, et même d'énergie, son mérite ne pourra dès lors qu'aboutir, d'ordinaire, à son propre détriment et à celui d'autrui, à moins d'être annulé par une discipline théologique. Son caractère ne lui inspirera qu'une vaine insurrection contre toute autorité réelle, et son esprit ne s'occupera qu'à forger des sophismes subversifs, comme notre anarchie le montre trop souvent.

D'après l'ensemble de la théorie précédente, le régime positif offre donc aux femmes une noble destination sociale, à la fois publique et privée, pleinement conforme à leur vraie nature. Sans sortir de la famille, elles doivent, à leur manière, participer au pouvoir modérateur avec les philosophes et les prolétaires, en renonçant, encore mieux qu'eux, à tout pouvoir directeur, même domestique. Elles constituent, en un mot, les prêtresses spontanées de l'Humanité, comme l'indiquera davantage la fin de ce discours. Leur office consiste surtout à cultiver directement le principe affectif de l'unité humaine, dont elles offrent spécialement la plus pure personnification.

A ce titre, leur influence publique doit s'étendre à toutes les

Digitized by Google

classes, pour y rappeler toujours la prépondérance fondamentale du sentiment sur la raison et sur l'activité. J'ai assez indiqué comment elles réagiront ainsi envers les philosophes, qui, à moins d'être indignes de leur propre mission, sentiront le besoin personnel d'aller souvent retremper leur âme à cette source spontanée de la vraie sociabilité, afin de mieux combattre la sécheresse et la divagation qui tendent à résulter de leurs habitudes. Le sentiment, quand il est pur et profond, rectifie de lui-même ses abus naturels, parce qu'ils nuisent nécessairement au bien qu'il poursuit toujours. Mais, au contraire, les abus de la raison et ceux de l'activité ne peuvent être signalés, et surtout corrigés, que par l'amour, qui seul en souffre directement. De là résulte un devoir naturel de douce remontrance habituelle de l'élément féminin envers les deux autres éléments du pouvoir modérateur, pour les ramener au principe fondamental, confié à sa garde spéciale, en redressant, chez chacun d'eux, les vices auxquels il est enclin.

Quant aux prolétaires, cette influence féminine est donc destinée surtout à combattre leur tendance spontanée à abuser de leur énergie caractéristique afin d'obtenir par la violence ce qu'ils devraient attendre d'un libre assentiment. Malgré les difficultés d'une telle mission, les femmes y trouveront moins d'obstacles qu'à rectifier chez les philosophes l'abus du raisonnement. Il y a peu d'exemples jusqu'ici de philosophes ainsi détournés d'argumenter quand il faut sentir. Au contraire, quoique l'action féminine ne soit aujourd'hui nullement systématisée, elle redresse fréquemment, dans le peuple, l'abus de l'énergie. Cette différence tient, sans doute, à l'absence actuelle de vrais philosophes, puisqu'on ne peut qualifier ainsi de vains sophistes et rhéteurs, psychologues ou idéologues, incapables d'aucune méditation réelle. Mais, en outre, il faut

Digitized by Google

surtout l'attribuer au caractère dominant de chaque classe. L'orgueil doctoral sera toujours moins disposé que la violence populaire à l'efficacité du correctif féminin ; car le prolétaire est mieux animé que le philosophe par le principe affectif, dont l'invocation directe constitue la seule arme des femmes. Un sophisme leur offre beaucoup plus d'obstacles qu'une passion. L'influence féminine, dignement subie par l'instinct prolétaire, constitue réellement notre principale garantie contre les immenses perturbations sociales que semble devoir susciter l'anarchie actuelle des intelligences. Quoique l'esprit ne puisse rectifier des sophismes subversifs, le cœur sait nous préserver des désordres qu'ils provoquent. L'admirable inconséquence dont j'ai félicité nos communistes en offre une preuve décisive. Au milieu d'aberrations théoriques qui tendent involontairement à dissoudre ou à paralyser la société, de nombreux prolétaires nous offrent ainsi le spectacle journalier d'une tendre vénération pour les femmes, qui n'a d'équivalent chez aucune autre classe actuelle. Il importe d'insister sur ces heureux exemples, non-seulement pour rendre justice à une secte mal appréciée, mais surtout afin de sentir les grandes ressources morales que nous promet l'avenir normal, d'après ces manifestations spontanées d'un état anarchique. Les prédications doctorales n'ont eu, certes, aucune part à ce précieux résultat, qu'elles tendent plutôt à empêcher, en fortifiant, par d'absurdes réfutations, les aberrations même qu'elles attaquent. Nous en sommes entièrement redevables au sentiment populaire, dignement excité sous l'impulsion spontanée des femmes. Les populations protestantes, où leur influence est moindre, sont aujourd'hui plus exposées aux ravages pratiques du communisme métaphysique. Aux femmes surtout nous devons aussi le peu d'atteintes réelles qu'éprouve la constitution de la famille humaine, malgré un républicanisme profondément ré-

Digitized by Google

trograde, qui rêve, comme type de la sociabilité moderne, l'absorption exceptionnelle de la famille par la patrie chez quelques antiques peuplades.

Cette heureuse tendance à la rectification pratique de toutes les aberrations morales est tellement propre aux femmes qu'elle s'étend même à des séductions systématiques que la grossièreté masculine juge irrésistibles. Les funestes effets du divorce sont atténués, depuis trois siècles, dans l'Allemagne protestante, par les répugnances spontanées de l'instinct féminin. C'est ainsi que se trouvent contenues aujourd'hui les atteintes encore plus profondes dont l'institution fondamentale du mariage est menacée, d'après les facilités que notre anarchie offre à l'esprit métaphysique pour rajeunir ses antiques divagations. Aucun de ces rêves n'a pu sérieusement réussir parmi les femmes, quoique tous semblassent très-propres à les séduire. Dans leur impuissance à réfuter de tels sophismes, que la vraie science sociale peut seule résoudre, nos docteurs anarchiques se persuadent aisément que la raison féminine y devra succomber. Mais heureusement les femmes, comme les prolétaires, ne jugent alors que par le sentiment, qui les guide bien mieux qu'une intelligence dépourvue maintenant de tout principe propre à prévenir ou à corriger ses imminentes aberrations.

Il serait ici superflu d'insister davantage sur de telles indications pour caractériser l'aptitude naturelle des femmes à rectifier partout les désordres moraux propres à chaque élément social. Si cette précieuse influence est déjà très efficace sous la seule impulsion spontanée du cœur, elle doit acquérir beaucoup plus de consistance, et même d'extension, avec l'assistance systématique d'une philosophie réelle, qui écartera tous les sophismes, et dissipera toutes les incohérences, dont le pur instinct ne peut nous préserver assez.

Digitized by Google

Ainsi, l'influence des femmes sur la vie publique ne doit pas être uniquement passive, pour accorder leur indispensable consécration à la véritable opinion commune, formulée par les philosophes, et proclamée par les prolétaires. Outre cette participation continue, individuelle ou collective, elles doivent donc exercer une active intervention morale, afin de rappeler partout le principe fondamental dont elles seront toujours les meilleurs organes spontanés après en avoir fourni la source initiale. Mais, pour achever de caractériser ce double office public, il importe de remarquer sa conciliation naturelle avec la condition nécessaire qui leur prescrit toujours une existence essentiellement domestique.

La civilisation occidentale a trouvé, depuis longtemps, une issue spontanée à cette apparente contradiction, que les anciens devaient juger insoluble, et qui, en effet, subsiste encore partout ailleurs. Quand les mœurs du moyen âge eurent assuré aux femmes une juste liberté intérieure, l'Occident vit bientôt surgir d'heureuses réunions volontaires, où la vie publique se mêla intimement à la vie privée, sous la présidence féminine. Développés, surtout en France, pendant la longue transition moderne, ces laboratoires périodiques de l'opinion spontanée semblent aujourd'hui fermés ou dénaturés, par suite de notre anarchie mentale et morale, qui ne permet aucun libre échange habituel des sentiments et des pensées. Mais un usage aussi social, qui naguère seconda beaucoup le mouvement philosophique d'où résulta la grande crise, ne saurait ainsi disparaître dans un milieu où la vraie sociabilité tend, au contraire, à mieux prévaloir. Il reprendra une extension plus vaste et plus décisive, à mesure que la nouvelle philosophie ralliera les esprits et les cœurs.

Tel est le mode naturel qui convient seul à l'exercice public de l'influence féminine, là dignement prépondérante, avec le

Digitized by Google

plein assentiment de toutes les autres. Quand les salons seront ainsi réorganisés, ils perdront leur ancien caractère aristocratique, désormais devenu profondément rétrograde. Le salon positiviste, toujours présidé par la femme, complétera le système de réunions habituelles propre aux trois éléments généraux du pouvoir modérateur. Ils seront d'abord assemblés solennellement dans les temples de l'Humanité, où président nécessairement les philosophes, tandis que la participation des femmes, comme celle des prolétaires, y doit surtout rester passive. Aux clubs, où l'élément populaire domine naturellement, les deux autres viendront encore se joindre à lui, par une assistance sympathique mais silencieuse. Enfin, les salons féminins développeront une intimité plus active et plus familière entre les trois puissances modératrices, qui d'ailleurs y accueilleront cordialement les influences directrices dignes d'un tel ensemble. C'est là surtout que les femmes feront librement prévaloir leur douce discipline morale, pour réprimer, à l'état naissant, toutes les impulsions vicieuses ou abusives. Un avis indirect, mais opportun et affectueux, y détournera souvent le philosophe d'une ambition fourvoyée ou d'une orgueilleuse divagation. Les cœurs prolétaires s'y purifieront habituellement des germes renaissants de violence ou d'envie, sous une irrésistible sollicitude, dont ils apprécieront la sainteté. D'après une délicate répartition de l'éloge et du blâme les mieux appréciés, les grands et les riches viendront y sentir sincèrement que toutes les supériorités quelconques sont moralement destinées au service continu des infériorités.

Quelle que soit l'importance réelle de l'office public ainsi réservé aux femmes dans le régime final de l'humanité, leur noble destination sociale est surtout caractérisée par leur auguste vocation domestique, source naturelle de toute leur influence comme premier élément nécessaire du pouvoir modé-

Digitized by Google

rateur. Aucune philosophie actuelle ne peut dignement consacrer cette base spontanée de notre vraie sociabilité. La métaphysique a étendu jusque-là son analyse corrosive, sans que ses sophismes soient aujourd'hui rationnellement réfutables. Mais les dogmes domestiques ne souffrent pas moins de l'empirisme théologique, s'obstinant à les retenir sous la désastreuse protection de croyances déchues qui, depuis longtemps, compromettent tout ce qu'elles garantissaient jadis. Les chants licencieux des troubadours nous attestent que, dès la fin du moyen âge, les vaines protestations du sacerdoce étaient impuissantes contre les graves atteintes qu'une critique superficielle apportait déjà à la sainteté du lien conjugal. Ces réclamations purent encore moins empêcher ensuite le scandaleux accueil qu'obtinrent partout ces frivoles maximes de l'immoralité privée, publiquement applaudies, même devant les rois. Rien n'est donc plus choquant que l'aveugle prétention de la théologie à conserver la tutelle des dogmes domestiques, qu'elle n'a pu préserver d'une discussion anarchique, et qui ne sont vraiment soutenus, chez les modernes, que par un heureux instinct public, surtout féminin. Sans aucune autre sanction systématique qu'une ridicule fiction sur l'origine physique de la femme, comment auraient-ils résisté à de spécieux sophismes, quand l'autorité qui les consacrait fut elle-même discréditée? Désormais la philosophie positive peut seule les garantir à la fois contre la dissolution métaphysique et contre l'impuissance théologique, par leur liaison inaltérable à l'ensemble des lois réelles de notre nature, personnelle et sociale. Cette relation sera dogmatiquement établie dans le second volume du nouveau traité dont ce discours est seulement le prélude systématique. Forcé ici de me borner à une sommaire indication sur ce sujet fondamental, j'espère du moins qu'elle caractérisera l'aptitude décisive du positivisme à réorganiser enfin la vraie moralité.

Digitized by Google

Une grossière appréciation, brutalement formulée par le héros rétrograde, semble aujourd'hui ne reconnaître à la femme d'autre vocation nécessaire que sa seule destination animale, d'où beaucoup d'utopistes détacheraient même l'éducation des petits, alors abandonnés à l'abstraite sollicitude de la patrie. La théorie positive du mariage et de la famille consiste surtout à rendre le principal office féminin pleinement indépendant de toute fonction propagatrice, pour le fonder directement sur les plus éminents attributs de notre nature.

Malgré l'importance morale de la maternité, une équivoque décisive témoigne que l'instinct public regarde la femme comme essentiellement caractérisée par sa vocation d'épouse. Outre que le mariage humain est souvent stérile, une indigne épouse ne peut être presque jamais une bonne mère. C'est donc, à tous égards, comme simple compagne de l'homme, que le positivisme doit surtout apprécier la femme, en écartant d'abord toute fonction maternelle.

Ainsi conçu, le mariage constitue le degré le plus élémentaire et le plus parfait de la vraie sociabilité, qui ne peut parvenir en aucun autre cas à une pleine identification. Dans cette union, dont toutes les langues civilisées témoignent l'excellence, le plus noble but de la vie humaine se trouve atteint autant qu'il puisse l'être. Le positivisme représente notre existence comme vouée au perfectionnement universel, et il élève au premier rang le perfectionnement moral, caractérisé surtout par la subordination de la personnalité à la sociabilité. Or, ce principe incontestable, spécialement indiqué dans la seconde partie de ce discours, conduit aussitôt à la vraie théorie du mariage, de manière à interdire toute aberration et toute incertitude.

En effet, les différences naturelles des deux sexes, heureu-

Digitized by Google

sement complétées par leurs diversités sociales, rendent chacun d'eux indispensable au perfectionnement moral de l'autre. Chez l'homme, dominent évidemment les qualités propres à la vie active, avec l'aptitude spéculative qui en est inséparable. Au contraire, la femme est surtout vouée à la vie affective. L'une est supérieure en tendresse, comme l'autre pour tous les genres de force. Nulle intimité ne peut se comparer à celle de deux êtres aussi disposés à se servir et à s'améliorer mutuellement, à l'abri de toute rivalité habituelle. La source pleinement volontaire de leur union la fortifie par un nouvel attrait, quand les choix sont heureusement faits et dignement acceptés. Telle est donc, dans la théorie positive, la principale destination du mariage : compléter et consolider l'éducation du cœur, en développant les plus pures et les plus vives de toutes les sympathies humaines.

Sans doute, le sentiment conjugal émane d'abord, surtout chez l'homme, d'un instinct sexuel qui est purement égoïste, et sans lequel, pourtant, l'affection mutuelle aurait, d'ordinaire, trop peu d'énergie. Mais le cœur plus aimant de la femme a beaucoup moins besoin, en général, de cette grossière excitation. Dès lors, sa pureté supérieure réagit heureusement pour ennoblir l'attachement masculin. La tendresse est, en elle-même, si douce à éprouver, que, quand elle a commencé sous une impulsion quelconque, elle tend à persister par son propre charme, après la cessation de la stimulation initiale. Alors l'union conjugale devient le meilleur type de la véritable amitié, qu'embellit une incomparable possession mutuelle. Car, l'amitié ne peut être complète que d'un sexe à l'autre, parce que là seulement elle se trouve exempte de toute concurrence actuelle ou possible. Aucune autre liaison volontaire ne comporte une pareille plénitude de confiance et d'abandon. Telle est donc la seule source où nous puissions goûter

Digitized by Google

entièrement le vrai bonheur humain, consistant surtout à vivre pour autrui.

Mais, outre sa propre valeur, cette sainte union prend une nouvelle importance sociale, comme première base indispensable de l'amour universel, but définitif de notre éducation morale. J'ai indiqué, dans la seconde partie, combien est fausse et dangereuse l'opposition que tant de prétendus socialistes voient aujourd'hui entre ces deux termes extrêmes de l'évolution du cœur humain. Celui qui ne put s'attacher profondément à l'être qu'il avait choisi pour la plus intime association, paraîtra toujours fort suspect dans le dévouement qu'il étale envers une foule inconnue. Notre cœur ne peut s'affranchir dignement de sa personnalité primitive, que par la seule intimité qui soit complète et durable, à raison même de sa destination exclusive. Quand il a fait ce pas décisif, il s'élève graduellement à une sincère universalité d'affection habituelle, propre à modifier activement la conduite, quoique avec une énergie décroissante à mesure que le lien s'étend. L'instinct public sent déjà cette solidarité nécessaire, clairement indiquée par la vraie théorie de la nature humaine, qui la mettra définitivement à l'abri de toute atteinte métaphysique. Plus l'empire moral de la femme deviendra systématique, d'après l'impulsion positiviste, mieux on appréciera la profonde sagesse de l'usage vulgaire qui chercha toujours dans la vie privée les meilleures garanties de la vie publique. L'un des signes les moins équivoques de l'universelle décomposition morale inhérente à notre anarchie mentale, ressort de la honteuse législation, non abrogée encore, suivant laquelle, il y a trente ans, toute vie privée fut *murée* en France, par des psychologues qui, sans doute, avaient besoin d'un tel mur.

Il suffit d'avoir saisi la principale destination du lien conjugal pour comprendre aussitôt ses conditions nécessaires, où l'in-

Digitized by Google

tervention sociale ne tend, en général, qu'à consolider et à perfectionner l'ordre naturel.

D'abord, cette union fondamentale ne peut atteindre son but essentiel qu'en étant à la fois exclusive et indissoluble. Ces deux caractères lui sont tellement propres que les liaisons illégales tendent elles-mêmes à les manifester. L'absence actuelle de tous principes moraux et sociaux permet seule de comprendre qu'on ait osé ériger doctoralement l'inconstance et la frivolité des affections en garanties essentielles du bonheur humain. Aucune intimité ne peut être profonde sans concentration et sans perpétuité; car la seule idée du changement y provoque. Entre deux êtres aussi divers que l'homme et la femme, est-ce trop de notre courte vie pour se bien connaître et s'aimer dignement? Pourtant, les cœurs sont, d'ordinaire, si versatiles que la société doit intervenir afin d'éviter des irrésolutions ou des variations dont le libre cours tendrait à faire dégénérer l'existence humaine en une déplorable suite d'essais, sans issue comme sans dignité. L'instinct sexuel ne peut devenir un puissant moyen de perfectionnement que sous une constante et sévère discipline, dont la nécessité serait assez confirmée en contemplant, hors de la grande république occidentale, les nombreuses populations qui n'ont pu encore l'instituer suffisamment. Vainement a-t-on prétendu réduire à une simple condition de climat le choix entre la polygamie et la monogamie. Cette frivole hypothèse est aussi contraire à l'observation universelle qu'à la saine théorie de l'humanité. Perfectionnant toujours l'institution du mariage, ainsi que toute autre, partout notre espèce part de la plus complète polygamie et tend à la plus parfaite monogamie. Au nord, comme au sud, on retrouve l'état polygame, en remontant assez le cours des âges sociaux: au midi, comme au nord, l'état monogame prévaut à mesure que la sociabilité se développe; l'Orient lui-même y touche

Digitized by Google

aujourd'hui, chez ses populations les plus occidentalisées.

La monogamie occidentale constitue donc une des plus précieuses institutions que nous devions au moyen âge. Elle a peut-être plus contribué qu'aucune autre à l'éclatante supériorité sociale de la grande famille moderne. Quoique le divorce l'ait gravement altérée chez les populations protestantes, cette aberration temporaire y est beaucoup contenue par les saintes répugnances du sentiment féminin et de l'instinct prolétaire, qui bornent ses ravages aux classes privilégiées. La recrudescence empirique de la métaphysique officielle peut aujourd'hui susciter quelques craintes sérieuses sur l'extension française d'un tel fléau. Mais la saine philosophie arrive à temps pour contenir essentiellement ces tendances éphémères et factices, radicalement contraires à l'ensemble des mœurs modernes. Cette lutte peut être dirigée de manière à hâter l'avénement de la saine théorie conjugale. Le positivisme a d'autant plus lieu d'y compter que son esprit, toujours sagement relatif, lui permet d'accorder, sans aucune inconséquence énervante, des concessions exceptionnelles, qu'interdisait le caractère nécessairement absolu de toute doctrine théologique. Une telle philosophie peut seule concilier l'indispensable généralité des diverses règles morales avec les exceptions motivées qu'exigent toutes les prescriptions pratiques.

Mais, loin de rien céder ainsi aux tendances anarchiques, elle perfectionnera l'unité fondamentale du mariage humain, en faisant consacrer par nos mœurs, quoique sans aucune vaine injonction légale, le devoir du veuvage éternel, complément final de la vraie monogamie. L'instinct vulgaire a toujours honoré, même chez l'homme, cette scrupuleuse concentration du cœur. Nulle doctrine n'a pourtant été assez pure jusqu'ici, ou assez énergique, pour l'imposer. D'après l'ascendant supérieur que procure une pleine systématisation, toujours disposée

Digitized by Google

à motiver ses décisions sur l'ensemble des lois réelles, le positivisme prescrira aisément à toutes les âmes délicates une obligation complémentaire qui découle du même principe que la règle fondamentale. Car, si le mariage positiviste est surtout destiné à perfectionner le cœur humain, le veuvage devient une suite naturelle de l'unité du lien. L'oubli de toute moralité systématique empêche aujourd'hui de sentir la grandeur morale inhérente à cette constance posthume, que tant de femmes ont jadis pratiquée dignement. Mais une profonde connaissance de notre vraie nature représente une telle considération comme une précieuse source de perfectionnement, aisément réalisable, même dans la jeunesse, chez tous les hommes noblement organisés. En effet, le veuvage volontaire offre, à l'esprit et au corps autant qu'au cœur, tous les avantages essentiels de la chasteté, sans exposer aux graves dangers moraux du célibat. Cette éternelle adoration d'une mémoire que la mort rend plus touchante et plus fixe permet à toute grande âme, surtout philosophique, de se mieux vouer au service actif de l'Humanité, en y utilisant la précieuse réaction publique d'une digne affection privée. Ainsi, le vrai bonheur individuel concourt avec le bien commun pour prescrire un tel devoir à tous ceux qui apprécient sainement l'un et l'autre.

Cette sainte prolongation du plus parfait des liens, outre l'intime satisfaction qu'elle procure toujours, trouvera d'ailleurs une récompense naturelle dans une extension encore supérieure. Si la liaison survécut à l'un, pourquoi la gratitude publique ne la garantirait-elle pas aussi après l'autre, en enveloppant d'un même cercueil ces cœurs que la mort ne put disjoindre? Cette solennelle éternisation d'un digne mariage pourrait quelquefois être décernée d'avance, quand les vrais organes du sentiment public la jugeraient assez méritée. Elle exciterait alors à de nouveaux services celui qui y verrait le gage

Digitized by Google

assuré de la pleine identification finale des deux mémoires. Le passé nous offre déjà quelques exemples spontanés d'une telle solidarité, comme entre Dante et Béatrice, ou Laure et Pétrarque. Mais ces cas exceptionnels ne peuvent donner une juste idée de cette nouvelle institution, qui semblerait ainsi bornée à d'éminentes anomalies. En liant partout la vie privée à la vie publique, au delà de toute possibilité antérieure, la régénération finale permettra d'appliquer la même récompense à tous les cœurs qui l'auront méritée, entre les limites locales de leur propre appréciation.

Voilà comment la tendresse positiviste trouvera naturellement de précieuses consolations, sans regretter des chimères qui désormais dégradent autant le cœur que l'esprit. La supériorité morale du nouveau régime se manifeste, même à cet égard, en ce qu'il ne console qu'en fortifiant le lien. Car, les consolations chrétiennes si vantées disposent à d'autres unions, qui altèrent la principale efficacité du mariage, et qui même suscitent une ambiguïté d'affection peu compatible avec la vague utopie théologique. Jusqu'au positivisme, aucune doctrine n'avait dogmatiquement prescrit le veuvage, ni institué la communauté de cercueil, comme double complément extrême de la monogamie humaine. C'est en perfectionnant ainsi notre grandeur morale que la nouvelle philosophie doit toujours répondre à des préventions stupides ou à d'infâmes calomnies.

Le positivisme rend donc la théorie du mariage indépendante de toute destination physique, en représentant ce lien fondamental comme la principale source du perfectionnement moral, et, par suite, comme la base essentielle du vrai bonheur humain, tant public que privé. Cette épuration systématique a d'autant plus de prix, que, sans supposer aucune exaltation exceptionnelle, elle résulte seulement d'une étude approfondie de l'humanité. Toute l'efficacité personnelle et sociale du mariage

Digitized by Google

serait ainsi réalisable dans une union qui, quoique plus tendre, resterait toujours aussi chaste que le lien fraternel. Malgré que l'instinct sexuel soit ordinairement indispensable, surtout chez l'homme, à la tendresse initiale, l'affection peut se développer sans qu'il se satisfasse. Pourvu que la renonciation se trouve, des deux parts, assez motivée, elle stimule davantage l'attachement mutuel.

Après avoir ainsi apprécié la destination propre du mariage, indépendamment de toute maternité, la théorie sociologique de la femme doit se compléter en concevant l'office maternel comme une extension nécessaire de la mission morale qui caractérise l'épouse.

Sous ce nouvel aspect, le positivisme relève encore la dignité féminine, en attribuant à la mère la principale direction de l'ensemble de l'éducation domestique, dont l'éducation publique ne constitue ensuite que le complément systématique, suivant les indications de la troisième partie.

Cette décision philosophique résulte du principe fondamental qui, dans l'état normal de la société générale, confie nécessairement l'éducation au pouvoir spirituel, que la femme représente naturellement au sein de chaque famille. Une telle règle ne choque les préjugés actuels que d'après la tendance révolutionnaire de l'esprit à prévaloir sur le cœur, depuis la fin du moyen âge. Les modernes ont été ainsi conduits à négliger de plus en plus la partie morale de l'éducation, pour se préoccuper outre mesure de sa partie intellectuelle. Mais, en terminant l'état révolutionnaire par la prépondérance systématique du cœur sur l'esprit, le positivisme rend à l'éducation morale sa prééminence naturelle, comme je l'ai ci-dessus indiqué. Dès lors, les femmes, qui seraient, en effet, peu propres à diriger l'instruction actuelle, reprendront, mieux qu'au moyen âge, la présidence générale d'une

Digitized by Google

éducation où la morale dominera toujours, et où, jusqu'à la puberté, les seules études suivies se réduiront à des exercices esthétiques. Nos chevaleresques ancêtres étaient, d'ordinaire, élevés ainsi sous l'ascendant féminin, et certes sans en être amollis. Si donc une telle préparation convint à des guerriers, comment pourrait-on la craindre envers une société pacifique? Les hommes ne sont indispensables que pour l'instruction, tant théorique que pratique. Quant à l'éducation morale, les philosophes ne devront s'en emparer, comme je l'ai indiqué, qu'à l'âge où elle devient systématique, c'est-à-dire pendant les dernières années qui précèdent la majorité. Même leur principale influence morale s'exercera sur les hommes faits pour les amener dans l'existence réelle, soit privée, soit publique, à une juste application spéciale des principes inculqués à la jeunesse. Toute la morale spontanée, c'est-à-dire l'éducation des sentiments, celle qui, au fond, affecte le plus l'ensemble de la vie, doit dépendre essentiellement des mères. C'est surtout à ce titre qu'il importe de laisser toujours l'élève au sein de sa famille, en supprimant les cloîtres scolastiques, comme je l'ai proposé.

La prééminence naturelle des femmes pour cet office fondamental sera toujours respectée profondément par les vrais philosophes. Ils n'oublieront jamais que les êtres les plus sympathiques sont nécessairement les plus propres à développer en autrui les affections qui doivent prévaloir. Consacrant la sagesse vulgaire, la philosophie positive représentera toujours la culture du cœur comme plus importante que celle de l'esprit. Sa réalité caractéristique l'empêche de s'exagérer jamais l'efficacité de la systématisation, et d'en méconnaître les conditions essentielles. On ne peut vraiment systématiser, surtout en morale, que ce qui préexiste spontanément. Ainsi, rien ne dispense d'un essor propre et direct des divers sentiments humains, an-

Digitized by Google

térieur à toute discipline philosophique. Cet office fondamental, qui commence avec la vie, et qui dure pendant tout le cours du développement physique, appartient nécessairement aux femmes. Leur aptitude est telle, à cet égard, que, à défaut de la mère, une étrangère bien choisie y conviendrait mieux, d'ordinaire, que le père lui-même, si elle pouvait assez s'incorporer à la famille. Des âmes où le sentiment domine peuvent seules en comprendre dignement l'importance. Elles seules savent réellement que la plupart des actes humains, surtout dans le jeune âge, doivent beaucoup moins être appréciés en eux-mêmes que par les tendances qu'ils manifestent et les habitudes qu'ils suscitent. Sous le rapport du sentiment, il n'y a pas d'actions indifférentes. Ainsi jugés, les moindres actes de l'enfant peuvent assister le double précepte fondamental de toute l'éducation positive, tant spontanée que systématique : développer la sociabilité, et amortir la personnalité. Les actions peu importantes sont même les plus propres à permettre d'abord la saine appréciation des sentiments correspondants, sur lesquels l'observation peut alors se mieux concentrer, sans être distraite par des circonstances spéciales. En outre, c'est seulement d'après ces petits efforts que l'enfant peut commencer le difficile apprentissage de la lutte intérieure qui dominera toute sa vie, pour subordonner graduellement les impulsions égoïstes aux instincts sympathiques. Sous ces divers aspects, le précepteur le plus éminent, même par le cœur, sera toujours au-dessous de toute digne mère. Quoique celle-ci fût souvent incapable de formuler ou de motiver ses décisions habituelles, l'efficacité finale fera ordinairement ressortir la supériorité réelle de sa discipline morale. Aucun autre régime ne pourrait autant saisir les occasions propres à caractériser, sans affectation, le charme naturel des bons sentiments et l'inquiétude attachée aux inspirations égoïstes.

Digitized by Google

Cette théorie sociologique de la mère vient naturellement se lier à celle de l'épouse, puisque la prépondérance maternelle, malgré son décroissement spontané, continue à diriger l'essor du cœur jusqu'à l'âge ordinaire du mariage. Alors l'homme, gouverné involontairement par la femme, contracte envers elle, pour tout le reste de sa carrière, une subordination volontaire, qui complète son éducation morale. Cet être destiné à l'action vient faire consister son principal bonheur à subir dignement le salutaire ascendant de l'être voué à l'affection.

L'office fondamental, à la fois privé et public, assigné à la femme dans le régime positif, ne constitue donc, à tous égards, qu'un vaste développement systématique de sa propre nature. Une vocation aussi homogène et aussi déterminée ne peut laisser aucune grave incertitude sur la position sociale correspondante. Nul autre cas essentiel ne saurait mieux confirmer ce principe universel de l'art humain : l'ordre artificiel consiste toujours à consolider et améliorer l'ordre naturel.

Tous les âges de transition ont suscité, comme le nôtre, des aberrations sophistiques sur la condition sociale des femmes. Mais la loi naturelle qui assigne au sexe affectif une existence essentiellement domestique n'a jamais été gravement altérée. Cette loi est tellement réelle, qu'elle a toujours prévalu spontanément, quoique les sophismes contraires restassent sans réfutation suffisante. L'ordre domestique a résisté aux subtiles attaques de la métaphysique grecque, alors animée d'une verve juvénile, et agissant sur des esprits incapables d'aucune défense systématique. On ne peut donc concevoir aujourd'hui des craintes sérieuses, en voyant surgir, de notre profonde anarchie mentale, quelques vaines reproductions des utopies subversives contre lesquelles l'énergique satire d'Aristophane soulevait assez l'instinct public. Quoique l'absence de tous véritables principes sociaux soit maintenant plus complète que pendant la transition

Digitized by Google

du polythéisme au monothéisme, la raison humaine est aussi beaucoup mieux développée, et surtout le sentiment l'est bien davantage. Les femmes étaient alors trop abaissées pour repousser dignement, même par leur silence, les doctorales aberrations de leurs prétendus défenseurs, qui n'avaient donc à lutter que contre la raison. Mais, chez les modernes, l'heureuse liberté des femmes occidentales leur permet de manifester des répugnances décisives, qui suffisent, à défaut de rectification rationnelle, pour neutraliser ces divagations de l'esprit inspirées par le déréglement du cœur. C'est le sentiment féminin qui seul contient aujourd'hui les ravages pratiques que sembleraient devoir produire ces tendances anarchiques. L'oisiveté aggrave ce danger chez nos classes privilégiées, où la richesse exerce d'ailleurs une funeste influence sur la constitution morale des femmes. Néanmoins, même là, le mal est réellement peu profond ou très-restreint. On n'a jamais séduit beaucoup les hommes, et encore moins les femmes, en caressant leurs mauvaises inclinations. Il n'y a de vraiment redoutables que les séductions qui s'adressent à nos bons penchants, pour en dénaturer la direction. Des rêveries qui choquent directement toutes les délicatesses féminines ne pouvaient donc obtenir aucun ascendant réel, même dans les rangs les mieux disposés à les accueillir. Mais, chez le peuple, où leurs ravages seraient si désastreux, la répulsion est beaucoup plus décisive, parce que l'existence prolétaire indique davantage aux deux sexes leur vraie situation respective. Ainsi, là surtout où il importe le plus de consolider les dogmes domestiques, le positivisme trouvera peu d'obstacles à l'admission complète de sa théorie naturelle sur la condition sociale des femmes d'après la double destination fondamentale que je viens de leur assigner.

Dans sa plus systématique appréciation, cette théorie découle du grand principe relatif à la séparation normale des deux

Digitized by Google

puissances élémentaires, qui domine toutes les autres questions sociales. Car les motifs qui concentrent l'existence féminine au sein de la famille, sans aucune participation au commandement, même domestique, ne sont, au fond, qu'une plus complète application de ceux qui interdisent, en général, au pouvoir modérateur tout exercice du pouvoir directeur. Puisque les femmes constituent l'élément le plus pur et le plus spontané de la force morale, elles doivent mieux remplir les conditions qui lui sont propres. L'influence affective qui les caractérise exige, encore plus que l'aptitude spéculative, une stricte renonciation à l'activité habituelle du sexe dirigeant. Si donc les philosophes doivent s'abstenir des affaires pratiques, les femmes y devraient, à plus forte raison, renoncer, quand même l'ordre naturel de la société leur laisserait le choix. Car la délicatesse du sentiment, qui constitue leur mérite essentiel et la source de leur véritable ascendant, est encore plus altérable par la vie active que la netteté et la généralité des principes théoriques. L'exercice de l'autorité pratique ne peut se concilier avec l'essor habituel de l'esprit d'ensemble, parce qu'il préoccupe l'intelligence de questions spéciales. Mais il nuit beaucoup plus à la pureté des affections, en développant les impulsions égoïstes. Ce danger serait d'autant moins évitable pour les femmes, que leur âme éminemment tendre manque ordinairement d'énergie, de manière à ne pouvoir lutter assez contre les influences corruptrices. Mieux on approfondira ce sujet fondamental, plus on sentira que, loin de nuire à leur vraie vocation, leur situation sociale est très-propre à développer, et même à perfectionner, leurs qualités principales. L'ordre naturel des sociétés humaines est, à tous égards, beaucoup moins vicieux que ne l'indiquent aujourd'hui d'aveugles déclamations. Sans le règne spontané de la prépondérance matérielle, la force morale serait dénaturée, comme perdant sa destination caractéristique. Les philosophes et les prolétaires altéreraient

bientôt leurs hautes qualités d'esprit et de cœur s'ils obtenaient l'ascendant temporel. Mais l'exercice du commandement corromprait encore davantage la nature féminine. Cette tendance n'est que trop appréciable chez les classes supérieures, où la richesse procure souvent aux femmes une funeste indépendance, et même un pouvoir abusif. Voilà surtout ce qui oblige à chercher, parmi les prolétaires, le meilleur type féminin, parce que la tendresse s'y développe mieux et y obtient davantage son juste ascendant. La richesse contribue encore plus que l'oisiveté et la dissipation à la dégradation morale des femmes privilégiées.

A cet égard, comme à tout autre, le progrès continu de l'humanité ne fait que mieux développer l'ordre fondamental. Loin que la situation respective des deux sexes tende aucunement vers l'égalité qu'interdit leur nature, l'ensemble du passé confirme nettement la tendance constante de l'évolution humaine à caractériser davantage leurs différences essentielles. Malgré l'amélioration capitale que le moyen âge apporta dans la condition sociale des femmes occidentales, il leur ôta les fonctions sacerdotales qu'elles partageaient avec les hommes sous le régime polythéique, où le sacerdoce était plutôt esthétique que scientifique. A mesure que le principe des castes a perdu, chez les modernes, son antique ascendant, les femmes ont été exclues de la royauté et de toute autre autorité politique. Les moindres fonctions pratiques manifestent une tendance équivalente à écarter de plus en plus les femmes des diverses professions industrielles, même de celles qui semblent devoir le mieux leur convenir. Ainsi, l'existence féminine se concentre davantage dans la famille, au lieu de s'en dégager, en même temps qu'elle développe mieux un légitime ascendant moral. Loin de se contrarier, ces deux tendances sont, au contraire, nécessairement solidaires.

Digitized by Google

Sans discuter de vaines utopies rétrogrades, il importe de sentir, pour mieux apprécier l'ordre réel, que, si les femmes obtenaient jamais cette égalité temporelle que demandent, sans leur aveu, leurs prétendus défenseurs, leurs garanties sociales en souffriraient autant que leur caractère moral. Car elles se trouveraient ainsi assujetties, dans la plupart des carrières, à une active concurrence journalière, qu'elles ne pourraient soutenir, en même temps que la rivalité pratique corromprait les principales sources de l'affection mutuelle.

Au lieu de ces rêves subversifs, un principe naturel garantit pleinement l'existence féminine, en fixant les devoirs temporels du sexe actif envers le sexe affectif. Le positivisme peut seul, en vertu de sa réalité caractéristique, systématiser ce principe, de manière à le faire dignement prévaloir. Mais la nouvelle philosophie n'a point créé la tendance universelle qu'elle proclame ainsi, d'après une juste appréciation de l'ensemble du mouvement humain. *L'homme doit nourrir la femme:* telle est la loi naturelle de notre espèce, en harmonie avec l'existence essentiellement domestique du sexe affectif. Cette règle, que manifeste même la plus grossière sociabilité, se développe et se perfectionne à mesure que l'évolution humaine s'accomplit. Tous les progrès matériels que réclame la situation actuelle des femmes se réduisent à mieux appliquer ce principe fondamental, dont les conséquences doivent réagir sur toute les relations sociales, surtout quant aux salaires industriels. Conforme à une tendance spontanée, cette règle se lie à la noble destination des femmes comme élément affectif du pouvoir modérateur. L'obligation est alors analogue à celle qui prescrit à la classe active de nourrir la classe spéculative, afin que celle-ci puisse vaquer dignement à son office fondamental. Seulement les devoirs matériels du sexe actif envers le sexe affectif sont encore plus sacrés, par suite même de la concentration domestique

Digitized by Google

qu'exige l'office féminin. A l'égard des penseurs, l'obligation des praticiens n'est guère que collective; mais, envers les femmes, elle est surtout individuelle Toutefois, cette responsabilité directe, qui pèse spécialement sur chaque homme pour la compagne qu'il a choisie, ne dispense point l'ensemble du sexe actif d'une pareille obligation indirecte à l'égard de tout le sexe affectif. A défaut de l'époux, et des parents, la société doit garantir l'existence matérielle de chaque femme, soit en compensation d'une inévitable dépendance temporelle, soit surtout en vue d'un indispensable office moral.

Tel est donc, à ce sujet, le vrai sens général de la progression humaine : rendre la vie féminine de plus en plus domestique, et la dégager davantage de tout travail extérieur, afin de mieux assurer sa destination affective. Les privilégiés ont déjà reconnu que tout effort pénible doit être épargné aux femmes. C'est presque le seul cas où nos prolétaires doivent imiter, quant aux relations des deux sexes, les mœurs de leurs chefs temporels. A tout autre égard, le peuple occidental sent mieux qu'eux les devoirs pratiques des hommes envers les femmes. Il rougirait même le plus souvent des barbares corvées imposées encore à tant de femmes, si notre régime industriel permettait déjà d'éviter une telle monstruosité. C'est surtout parmi nos grands et nos riches qu'on voit ces vils marchés, d'ailleurs si fréquemment frauduleux, où une immorale intervention détermine à la fois la dégradation d'un sexe et la corruption de l'autre. En faisant mieux ressortir la vraie vocation de la femme, et en élargissant davantage le choix conjugal, les mœurs modernes éteignent rapidement la honteuse vénalité résultée ainsi de l'usage des dots, déjà presque nul chez nos prolétaires. Le principe positiviste sur les obligations matérielles de l'homme envers la femme écartera systématiquement ce reste de barbarie, même parmi nos privilégiés. Pour y mieux parvenir, il

Digitized by Google

suffira de réaliser une dernière conséquence de la théorie sociologique du sexe affectif, en interdisant aux femmes tout héritage. Sans cette suppression, celle des dots serait éludée par un escompte spontané. Dès que la femme est dispensée de toute production matérielle, c'est à l'homme seul que doivent revenir les instruments de travail que chaque génération prépare pour la suivante. Loin de constituer aucun vicieux privilége, un tel mode de transmission se lie naturellement à une grave responsabilité. Ce n'est point parmi les femmes que cette mesure complémentaire suscitera une sérieuse opposition. Une saine éducation leur en fera d'ailleurs comprendre l'utilité personnelle, pour les préserver d'indignes poursuivants. Cette importante prescription ne doit même devenir légale qu'après avoir librement prévalu dans les mœurs, par l'universelle conviction de son aptitude à consolider la nouvelle constitution domestique.

Pour achever de caractériser la condition sociale des femmes sous le régime positif, il suffit d'indiquer, d'après la même théorie, la nature de leur éducation.

Leur office fondamental dissipe, à cet égard, toute incertitude, en manifestant l'obligation d'étendre aux deux sexes, d'une manière presque uniforme, le système d'éducation générale ci-dessus destiné aux prolétaires. Ce système étant dégagé de toute spécialité, convient autant à l'élément sympathique du pouvoir modérateur qu'à l'élément synergique, même quant aux études scientifiques. Si, envers les prolétaires, nous avons reconnu combien est indispensable la saine théorie historique, une pareille nécessité s'étend aussi aux femmes, afin d'y développer dignement le sentiment social, toujours imparfait tant que la continuité n'y complète pas la solidarité. Or, en appliquant aux deux sexes le besoin d'une telle étude, et de la systématisation morale qui en résulte, on n'y peut

Digitized by Google

méconnaître une égale urgence de la préparation scientifique qu'elle suppose, et qui d'ailleurs offre directement à tous une importance équivalente. Enfin, puisque les femmes doivent présider à toute l'éducation spontanée, il faut qu'elles aient aussi participé à l'éducation systématique qui en constitue l'indispensable complément. Il n'y a de vraiment particulière aux hommes que ce qu'on nomme l'éducation professionnelle, que nous avons reconnue ne comporter finalement aucune organisation propre, en tant qu'elle doit surtout résulter d'un judicieux exercice, succédant à un sage essor théorique. Les femmes auront donc, comme les philosophes, la même éducation que les prolétaires.

Toutefois, en proclamant cette égale participation des deux sexes, je suis loin de penser, avec mon illustre précurseur Condorcet, que leurs leçons publiques doivent être simultanées. L'appréciation morale, qui doit toujours prévaloir, interdit hautement un tel mélange, comme également funeste aux deux sexes. C'est au temple, au club, et au salon, qu'ils devront se joindre librement, pendant toute leur carrière. Mais, à l'école, ces contacts prématurés empêcheraient chacun d'eux de développer son propre caractère, outre l'évidente perturbation qu'en éprouveraient leurs études. Jusqu'à ce que, de part et d'autre, les sentiments soient assez formés, il importe beaucoup que leurs relations restent partielles et circonscrites, sous la constante surveillance des mères.

Néanmoins, cette obligation de séparer les leçons publiques des deux sexes, quoique les études y soient les mêmes, ne doit nullement conduire à instituer pour les femmes des professeurs spéciaux. Une telle institution, outre ses inconvénients financiers, tendrait surtout à dénaturer l'éducation féminine, en suscitant un préjugé inévitable sur l'infériorité de ses organes propres. Pour que l'instruction fondamentale soit vraiment la même chez les

deux sexes, il faut que les professeurs soient communs, malgré la séparation des leçons. Le plan indiqué dans la troisième partie de ce Discours concilie aisément ces deux conditions, en n'astreignant chaque philosophe qu'à une seule séance hebdomadaire, ou quelquefois deux. Un tel service peut être facilement doublé, sans atteindre encore aux misérables corvées des maîtres actuels. Chaque philosophe y devant d'ailleurs parcourir successivement les sept degrés annuels de l'enseignement positif, l'obligation d'enseigner séparément les deux sexes pourrait s'y régler de manière à dispenser le professeur de toute fastidieuse répétition. Au reste, les hommes distingués qu'on chargerait toujours de ce double office seraient bientôt éclairés, par l'expérience, sur la diversité didactique correspondante à la différence naturelle des auditoires, sans cependant altérer jamais l'homogénéité nécessaire des méthodes et des doctrines.

En rehaussant, aux yeux de tous, la dignité des études féminines, cette identité d'organes doit aussi exercer une heureuse réaction sur le caractère intellectuel et moral des fonctionnaires philosophiques. Ils seront ainsi mieux détournés des spécialités oiseuses, et spontanément ramenés aux vues d'ensemble. La subordination fondamentale de l'esprit envers le cœur leur deviendra aussi plus familière, en fréquentant à la fois les natures les plus rationnelles et les plus sentimentales. Cette égale destination aux deux sexes complétera l'universalité encyclopédique des nouveaux philosophes. Ainsi forcés de traiter pareillement tous les divers ordres de conceptions réelles, et d'intéresser également deux auditoires aussi différents, il faudra bien que leur mérite personnel soit au niveau de leur office social. Mais, en même temps, l'ensemble de ces conditions tend tellement à diminuer leur nombre, qu'on pourra trouver assez d'hommes distingués pour réaliser un tel plan, quand leur recrutement sera sagement institué et leur existence ma-

Digitized by Google

térielle dignement garantie. N'oublions pas d'ailleurs que leur corporation doit être occidentale, et nullement nationale; en sorte que les fonctionnaires positivistes changeront encore plus souvent leurs résidences que ne le firent, au moyen âge, les dignitaires catholiques. En combinant toutes ces considérations, on reconnaîtra bientôt que l'éducation positive peut être largement organisée, chez les deux sexes, pour tous les habitants de l'Occident, sans exiger l'équivalent des dépenses inutiles, ou plutôt nuisibles, qu'entraîne aujourd'hui le seul clergé anglican. Chaque fonctionnaire philosophique trouverait pourtant une digne existence matérielle, quoique aucun ne fût jamais dégradé par la richesse. Un corps de vingt mille philosophes suffirait aujourd'hui, et probablement toujours, à tous les besoins spirituels des cinq populations occidentales, puisqu'il permettrait d'instituer, sur deux mille points du territoire positiviste, le système complet de l'enseignement septennaire. L'influence des femmes et celle des prolétaires ne peuvent jamais devenir assez systématiques pour dispenser aucunement de l'intervention philosophique. Cependant leur incorporation croissante à l'ensemble du pouvoir modérateur diminuera l'extension ultérieure de la classe purement spéculative, que le régime théologique multiplia beaucoup trop. Le privilége de l'aisance sans production sera dès lors assez rare et assez mérité pour ne susciter aucune récrimination légitime. On sentira partout que les frais consacrés à l'existence philosophique, comme à l'existence féminine, loin d'être onéreux à la société active, constituent la plus précieuse source de son perfectionnement et de son vrai bonheur, en assurant le juste essor des fonctions spéculatives et affectives qui caractérisent l'humanité.

Toutes les questions relatives à la théorie sociologique de la femme se résolvent donc, sans incertitude, d'après le principe fondamental posé, au début de cette quatrième partie, sur la

Digitized by Google

destination sociale du sexe affectif, en vertu de sa constitution naturelle. Organes spontanés du sentiment qui seul préside à l'unité humaine, les femmes constituent l'élément le plus direct et le plus pur du pouvoir modérateur, destiné à moraliser de plus en plus l'empire nécessaire de la force matérielle. A ce titre, elles sont chargées, d'abord comme mères, puis comme épouses, de l'éducation morale de l'Humanité. De là résulte leur existence de plus en plus domestique, et leur participation de plus en plus complète à l'instruction générale, afin que leur situation tende toujours à mieux développer leur vocation.

Il est maintenant facile de compléter cette appréciation sommaire en caractérisant aussi la récompense naturelle d'une telle destinée.

Aucune autre vocation ne fait autant sentir combien le bonheur de chaque être consiste surtout à développer son office spontané. Car les femmes n'ont toutes, au fond, qu'une même mission, celle d'aimer. Mais c'est la seule qui admette un nombre illimité d'organes, et qui, loin de redouter aucune concurrence, s'étende par le concours. Chargées d'entretenir la source affective de l'unité humaine, les femmes sont donc aussi heureuses qu'elles puissent l'être quand elles sentent dignement leur vraie vocation, et qu'elles peuvent la suivre librement. Leur office social a cela d'admirable qu'il les invite à développer leur instinct naturel, et leur prescrit les émotions que chacun préfère à toutes les autres. Ainsi, les femmes n'ont, en général, à demander à la régénération finale que de mieux adapter leur situation à leur destination, soit en les dispensant de toute activité extérieure, soit en assurant leur juste influence morale. Or, le régime positif satisfera directement ce double vœu, par l'ensemble des améliorations matérielles, mentales, et morales, qu'il réalisera dans l'existence féminine.

Mais, outre cette récompense naturelle d'un heureux office,

Digitized by Google

le positivisme doit accomplir, envers les femmes, ce que le moyen âge ne put qu'ébaucher, en systématisant la reconnaissance continue qu'inspirera de plus en plus leur salutaire ascendant moral. En un mot, la nouvelle doctrine universelle peut seule instituer dignement le culte, à la fois public et privé, de la Femme. Ce sera le premier degré permanent du culte fondamental de l'Humanité, où la conclusion de ce discours placera finalement le centre général du positivisme, tant philosophique que politique.

Nos chevaleresques ancêtres firent, à cet égard, d'admirables tentatives, qui ne sont plus appréciées que par les femmes. Mais leurs nobles efforts ne pouvaient suffire, soit à raison d'une sociabilité trop militaire, soit d'après l'insuffisance sociale de la doctrine dominante. Néanmoins, ils ont laissé des souvenirs impérissables, et même nous leur devons encore la meilleure partie de nos mœurs occidentales, quoique déjà très-altérées par notre anarchie.

La philosophie négative du siècle dernier a représenté la chevalerie comme ne pouvant jamais revivre, en tant que liée à des croyances désormais rétrogrades. Mais cette solidarité était plus apparente que réelle, et d'ailleurs purement temporaire. Elle a été vicieusement exagérée par les modernes défenseurs du catholicisme, qui ne pouvaient assez discerner la source affective de cette admirable institution sous sa consécration théologique. Le sentiment féodal constitua certainement l'origine directe et naturelle de la chevalerie, qui seulement demanda ensuite au catholicisme l'unique sanction systématique qu'elle pût alors trouver. Au fond, le principe théologique était peu conforme à l'impulsion chevaleresque; l'un concentrait la sollicitude humaine sur un avenir chimérique, tandis que l'autre dirigeait toute notre énergie vers l'existence réelle. Toujours placé entre son dieu et sa dame, le chevalier du

Digitized by Google

moyen âge ne pouvait connaître cette pleine unité morale qui seule aurait entièrement développé sa noble mission volontaire.

En touchant au terme de la transition révolutionnaire, nous commençons à sentir que la chevalerie, loin de s'éteindre finalement, doit mieux prévaloir dans le véritable régime moderne, d'après une sociabilité plus pacifique et une doctrine plus humaine. Car cette grande institution correspondit à un besoin fondamental qui se développe davantage à mesure que l'humanité se civilise, le protectorat volontaire envers tous les faibles. Le passage de l'activité conquérante des anciens au régime défensif des guerriers féodaux dut en susciter la première manifestation générale, alors sanctionnée par les croyances dominantes. Mais l'irrévocable prépondérance de la vie pacifique doit lui procurer une meilleure extension, quand ce grand caractère temporel de l'ordre moderne aura été dignement systématisé et moralisé. Seulement, le sentiment chevaleresque transformera sa destination, d'après l'heureuse modification que notre civilisation apporte de plus en plus à l'oppression habituelle. La puissance matérielle ayant cessé d'être militaire pour devenir industrielle, la persécution ne s'adresse plus à la personne, mais surtout à la fortune. Cette transformation définitive offre beaucoup d'avantages, soit en diminuant la gravité des dangers, soit en rendant la protection plus facile et plus efficace; mais elle ne dispensera jamais du protectorat volontaire, même systématique. L'instinct destructeur se fera toujours sentir vivement chez tous ceux qui auront, sous un mode quelconque, la puissance de s'y livrer. Ainsi, le régime positif doit naturellement offrir, comme supplément général de la systématisation morale, l'essor régulier des mœurs chevaleresques parmi les chefs temporels. Ceux d'entre eux qui se sentiront animés d'une générosité équivalente à celle de leurs

Digitized by Google

héroïques prédécesseurs, consacreront, non leur épée, mais leur fortune, leur activité, et, au besoin, toute leur énergie, à la libre défense de tous les opprimés. De même qu'au moyen âge, cet office volontaire s'exercera surtout envers les classes spécialement exposées aux persécutions temporelles, c'est-à-dire les femmes, les philosophes, et les prolétaires. On ne peut supposer que l'institution la mieux inspirée par le sentiment social doive rester étrangère au régime qui développera le plus la sociabilité.

Sous ce premier aspect, la reconstruction finale des mœurs chevaleresques n'offrira qu'une rénovation de la grande institution du moyen âge, suivant un mode adapté au nouvel état mental et social. Aujourd'hui, comme alors, le dévouement des forts aux faibles deviendra la suite naturelle de la subordination de la politique à la morale. C'est ainsi que le pouvoir modérateur trouve de généreux patrons au sein même du pouvoir directeur qu'il doit ramener dignement à de sévères devoirs sociaux. Mais, outre cet office général, la chevalerie féodale présentait, envers les femmes, une destination plus spéciale et plus intime, pour laquelle la supériorité du régime positif sera plus complète et plus évidente.

En ébauchant le culte de la femme, le sentiment féodal fut mal secondé, et même, à beaucoup d'égards, entravé, par le principe catholique. Directement contraires à la vraie tendresse mutuelle, les mœurs chrétiennes n'en ont assisté l'essor que par une influence indirecte, en prescrivant la pureté habituelle, indispensable au véritable amour. Sous tout autre aspect, les sympathies chevaleresques ne purent surgir qu'en luttant toujours contre l'égoïste austérité d'un régime qui jamais ne consacra le mariage qu'à titre d'inévitable infirmité, défavorable au salut personnel. La salutaire prescription de la pureté s'y trouvait elle-même altérée par des motifs intéressés, qui com-

Digitized by Google

promettaient beaucoup sa principale efficacité morale. C'est pourquoi, malgré l'admirable persévérance de nos généreux ancêtres, le culte de la femme ne put être, au moyen âge, qu'imparfaitement ébauché, surtout dans les mœurs publiques. Malgré les empiriques prétentions du catholicisme, il y a tout lieu de présumer, que, si la situation féodale avait pu se développer sous le polythéisme, les sentiments chevaleresques y eussent mieux prévalu.

Le régime positif permet seul le plein essor du culte des femmes, par son entière systématisation, où les opinions seconderont toujours les mœurs. Érigeant la tendresse en principal attribut féminin, le nouveau culte y fera pourtant apprécier dignement la pureté, en la rattachant enfin à sa véritable source et à sa destination essentielle, comme condition capitale du bonheur et du perfectionnement. Une étude approfondie de la nature humaine écartera sans peine les vains sophismes que notre anarchie inspire, sur cet important sujet, aux esprits superficiels unis à des cœurs grossiers. Même le matérialisme scientifique présentera, sous ce rapport, peu d'obstacles réels à la mission morale du positivisme. Le judicieux médecin Hufeland a déjà remarqué que la vigueur notoire des anciens chevaliers écartait d'avance toute objection sérieuse sur les dangers physiques d'une continence habituelle. Sans scinder les divers aspects d'une telle question, l'appréciation positive établira facilement que la pureté, imposée d'abord comme condition de toute profonde tendresse, n'importe pas moins au perfectionnement matériel et intellectuel de l'homme et de l'humanité qu'à leur progrès moral.

D'après l'ensemble des indications propres à cette quatrième partie, le positivisme dispose autant l'esprit que le cœur à organiser dignement, dans toute la vie réelle, soit privée, soit publique, le culte, à la fois individuel et collectif, du sexe

Digitized by Google

affectif par le sexe actif. Nées pour aimer et être aimées, affranchies de toute responsabilité pratique, librement retirées au sanctuaire domestique, nos occidentales positivistes y recevront le pur hommage habituel d'une gratitude pleinement sentie. Prêtresses spontanées de l'Humanité, elles n'auront plus à surmonter leurs propres scrupules, ni la terrible rivalité d'un dieu vindicatif. Chacun de nous apprendra, dès l'enfance, à voir, dans tout leur sexe, la principale source du bonheur et du perfectionnement humains, tant publics que privés.

Tous ces trésors d'affection que nos ancêtres perdirent pour un but mystique, et que nos mœurs révolutionnaires ont ensuite méconnus, seront alors soigneusement recueillis, et appliqués à leur vraie destination, par des populations étrangères à toute chimère dégradante. Des êtres nés pour l'action, et qui se sentiront les chefs du monde connu, feront consister leur principale félicité à subir dignement l'heureux ascendant moral des êtres voués à l'affection. En un mot, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Ce culte continu dérive naturellement d'une intime reconnaissance, déterminée par une exacte appréciation habituelle des bienfaits réels du sexe affectif envers le sexe actif. Une conviction familière fera profondément sentir à tout positiviste que notre vrai bonheur, tant privé que public, dépend surtout du perfectionnement moral, et que celui-ci résulte principalement de l'influence de la femme sur l'homme, d'abord comme mère, puis comme épouse. Il est impossible qu'un tel sentiment habituel ne détermine pas une tendre vénération active envers un sexe auquel sa position sociale interdit toute concurrence intéressée. A mesure que la vocation féminine sera mieux comprise et plus développée, chaque femme deviendra pour chaque homme la meilleure personnification de l'Humanité.

Digitized by Google

Mais ce culte, d'abord émané d'une reconnaissance spontanée, sera consacré ensuite, d'après une appréciation systématique, comme un nouveau moyen de bonheur et de perfectionnement. L'imperfection morale du sexe actif lui prescrit de développer, par un exercice assidu, les affections tendres qui sont chez lui trop inertes. Rien ne peut mieux remplir cette importante condition qu'une pratique familière, à la fois privée et publique, du culte féminin. C'est surtout ainsi que le positivisme retrouvera dignement la haute efficacité morale que le catholicisme retirait de la prière.

Une grossière appréciation représente aujourd'hui cet usage religieux comme inséparable des intérêts chimériques qui l'inspirèrent aux premiers hommes. Mais la systématisation catholique tendit toujours à l'en dégager, quoique le régime théologique ne pût jamais le permettre entièrement. Depuis saint Augustin, toutes les âmes pures ont de plus en plus senti, à travers l'égoïsme chrétien, que prier peut n'être pas demander. A mesure que prévaudra la vraie théorie de la nature humaine, on concevra mieux cette haute fonction, que le régime définitif doit développer davantage, d'après un meilleur principe. Dans l'état normal de l'humanité, la prière, purifiée de tout calcul personnel, deviendra, selon sa vraie destination morale, une solennelle effusion, individuelle ou collective, des sentiments généreux, toujours liés aux vues générales. Le positivisme en prescrira la pratique journalière comme propre à combattre les impulsions égoïstes et les idées étroites qu'inspire ordinairement la vie active. C'est surtout aux hommes qu'elle sera recommandée, puisqu'ils ont plus besoin d'être régulièrement ramenés vers les pensées d'ensemble et les affections désintéressées, dont leur existence habituelle tend à les écarter davantage.

Pour en mieux assurer l'efficacité, il importe que son objet

Digitized by Google

soit nettement déterminé. Or, cette condition est naturellement remplie par le culte féminin, qui peut ainsi devenir beaucoup plus salutaire que le culte divin. Sans doute, la prière humaine doit finalement avoir surtout en vue l'Humanité, comme je l'indiquerai spécialement à la fin de ce discours. Mais ce but serait trop vague pour réaliser les heureux effets moraux d'une telle coutume, si on voulait d'abord la centraliser ainsi. Peut-être la tendresse féminine comporte-t-elle cette subite extension directe. Quoi qu'il en soit, le sexe actif n'y saurait prétendre, même chez la classe contemplative, mieux disposée à tout généraliser. C'est donc le culte féminin, d'abord privé, puis public, qui peut seul préparer l'homme au culte réel de l'Humanité.

Nul n'est assez malheureux pour ne pas trouver, parmi les femmes, soit comme épouse, soit comme mère, un digne objet d'affection spéciale, qui puisse préserver son cœur de toute divagation dans son adoration privée du sexe aimant. La mort, qui semble devoir détruire ce culte individuel, doit, au contraire, le consolider en l'épurant davantage, quand il est bien institué. Ce n'est pas seulement dans l'existence collective que le positivisme fera nettement sentir la liaison du présent avec l'ensemble du passé, et même de l'avenir. En liant tous les individus et toutes les générations, sa doctrine familière permettra à chacun de mieux raviver ses plus chers souvenirs, dans un régime où la vie privée se rattachera profondément à la vie publique, jusque chez les moindres citoyens. Les esprits bien cultivés sont déjà habitués à vivre avec leurs éminents prédécesseurs du moyen âge, et même de l'antiquité, presque comme ils le feraient envers des amis absents. Pourquoi le cœur, beaucoup plus énergique, ne comporterait-il pas aussi cette idéale résurrection? La vie publique nous offre déjà de fréquents exemples de sympathies et d'antipathies développées,

Digitized by Google

à un haut degré, chez d'immenses populations, à l'égard des principaux personnages historiques, surtout quand leur influence actuelle reste appréciable. Rien n'empêche d'étendre aux destinations privées une telle aptitude affective, pour les relations senties par chacun. Notre culture morale s'est accomplie jusqu'ici sous un régime si peu convenable que nous ne pouvons aujourd'hui concevoir assez l'efficacité habituelle que comportera sa régénération positive, concentrant toujours, sur la vie humaine, les affections comme les pensées. Vivre avec les morts, constitue l'un des plus précieux priviléges de l'humanité, qui le développe davantage à mesure que ses idées s'étendent et que ses sentiments s'épurent. Le positivisme doit lui procurer un vaste essor, à la fois spontané et systématique, non-seulement public, mais encore privé. Il l'étendra même à l'avenir, en nous faisant vivre aussi avec ceux qui ne sont pas nés; ce qui n'était auparavant impossible que faute d'une vraie théorie historique, embrassant d'un seul regard l'ensemble des destinées humaines. Une foule d'exemples nous indique l'aptitude du cœur humain aux émotions dépourvues de tout fondement objectif, si ce n'est idéal. Les visions familières du polythéiste, les mystiques affections du monothéiste, signalent, dans le passé, une tendance naturelle que l'avenir doit utiliser en lui procurant une destination plus réelle et plus noble, d'après une meilleure philosophie générale. Ainsi, ceux-là même qui seraient malheureusement dépourvus d'un digne objet d'affection personnelle, pourraient néanmoins instituer convenablement le culte privé de la Femme, en choisissant, chez nos prédécesseurs, un type adapté à leur propre nature. Les plus puissantes imaginations s'ouvriraient aussi le domaine de l'avenir, en y construisant un idéal encore plus parfait. Au fond, c'est ce que firent souvent nos chevaleresques aïeux, malgré leur naïve ignorance. Pourquoi l'habitude d'une saine théorie historique n'augmente-

Digitized by Google

rait-elle pas, à cet égard, nos facultés naturelles? Envers l'avenir, comme quant au passé, la doctrine positive étendra d'autant mieux cette heureuse aptitude qu'elle pourra la préserver de toute divagation énervante, en lui imposant des lois objectives propres à contenir la versatilité spontanée du cœur humain.

J'ai dû insister sur cette institution, tantôt réelle, tantôt idéale, du culte privé et individuel de la Femme, parce que son culte public et collectif ne saurait autrement comporter une profonde efficacité morale. La réunion des hommes fortifie et développe beaucoup leurs sentiments propres, mais sans pouvoir les inspirer. Si donc chacun n'éprouvait isolément une tendre vénération habituelle pour celles qui président à nos principales affections, une multitude ainsi composée se bornerait à répéter, dans les temples de l'Humanité, de vaines formules en l'honneur des femmes. Mais ceux qui, tous les jours, leur adressent sincèrement de secrets hommages, pourront, par leur concours solennel, exalter souvent leurs nobles sentiments respectifs jusqu'au plus salutaire enthousiasme. Dans ma dernière lettre à mon éternelle compagne, je lui disais spontanément: « Au milieu des plus graves tourments qui puissent résulter de » l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le » bonheur c'est d'avoir toujours le cœur dignement rempli. » Après notre fatale séparation objective, une expérience journalière a mieux confirmé cette appréciation, d'ailleurs si conforme à la vraie théorie de la nature humaine. C'est par de telles habitudes individuelles qu'on peut convenablement préparer de sincères pratiques collectives.

L'aptitude caractéristique du positivisme est encore plus irrécusable pour ce culte public de la Femme que pour le culte privé. Car la prépondérance systématique du point de vue social permet seule de rendre un tel hommage à la destination

Digitized by Google

fondamentale du sexe aimant. Dans les grandes réunions du moyen âge, les chevaliers manifestaient à la fois leur divers sentiments individuels, mais sans jamais s'élever au-dessus d'un simple prolongement collectif du culte privé. Quoique ce culte doive rester le préambule de l'autre, celui-ci consistera surtout à témoigner directement la reconnaissance du peuple pour l'office social du sexe affectif, comme organe spontané du principe fondamental de l'unité humaine et premier élément du pouvoir modérateur. Or, une telle appréciation était impossible, au moyen âge, faute d'une véritable théorie sociale embrassant l'ensemble des rapports réels. Elle y eût même été inconciliable avec la doctrine dominante, où Dieu usurpait la place de l'Humanité.

Cette glorification convient tellement au positivisme, qu'il peut l'étendre jusqu'aux anomalies. Sans doute, le culte public de la Femme, comme son culte privé, doit se rapporter surtout à la vocation affective qui la caractérise. Mais il faut aussi savoir honorer dignement les natures exceptionnelles qui auront rendu de vrais services à l'humanité, soit dans les carrières spéculatives, soit même par une activité pratique encore plus étrangère au type féminin. Le caractère absolu de l'esprit théologique lui interdisait une telle flexibilité, qui eût gravement compromis ses principales prescriptions sociales. Aussi le catholicisme fut-il contraint, malgré ses regrets d'abord sincères, de laisser sans consécration d'augustes mémoires féminines, dont le culte eût, en effet, été alors encore plus nuisible à la morale qu'utile à la politique. Rien ne caractérise mieux cette impuissance nécessaire que l'admirable histoire de l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle. Une canonisation si méritée fut noblement sollicitée par notre éminent Louis XI, et dignement accordée par l'autorité pontificale. Cependant elle n'a jamais déterminé aucune consécration

Digitized by Google

pratique, et sa désuétude entraîna bientôt le clergé à une sorte d'éloignement spontané pour cette grande mémoire, qui lui rappelait surtout son impuissance sociale. Une telle conduite n'a rien d'accidentel, ni même de blâmable; car elle fut d'abord inspirée par des craintes, alors très-légitimes, sur les dangers moraux d'une pareille célébration, qui eût tendu à dénaturer les mœurs féminines. Mais l'incompatibilité n'existe que pour une doctrine absolue, incapable de glorifier une anomalie sans compromettre la règle. Le positivisme réprouve encore davantage que le catholicisme l'existence guerrière des femmes, comme plus éloignée qu'aucune autre de leur vraie vocation. Il peut seul, néanmoins, honorer dignement l'incomparable vierge que délaissa l'impuissance théologique, et qu'osa souiller, même en France, le cynisme métaphysique. Sa consécration solennelle, à chaque anniversaire de son glorieux martyre, sera non-seulement nationale, mais occidentale, comme cet immense bienfait, sans lequel le centre normal des populations d'élite perdait peut-être l'indépendance indispensable à son office européen. Tout l'Occident ayant d'ailleurs participé plus ou moins à la turpitude voltairienne, doit également concourir à la réparation positiviste. Loin de compromettre les mœurs féminines, cette glorification exceptionnelle pourra les consolider, en caractérisant l'anomalie et en manifestant les conditions d'une telle apothéose. On y trouvera une nouvelle confirmation des avantages moraux que procure l'esprit relatif du positivisme, seul apte à apprécier les exceptions sans énerver les règles.

Une telle indication du culte positiviste de la femme par l'homme suscite finalement une question fort délicate, quant à la manière de satisfaire un besoin analogue chez l'autre sexe. Si les hommes ne peuvent s'élever directement au culte réel de l'Humanité, sans s'y préparer par ce préambule naturel,

Digitized by Google

les femmes, quoique plus aimantes, sont peut-être assujetties aussi à une préparation équivalente. Toutefois, elle devrait certainement prendre une autre direction, afin de mieux développer, chez chaque sexe, les qualités morales que sa nature laisse insuffisantes. Car l'humanité est autant caractérisée par l'énergie que par la tendresse, comme l'atteste familièrement l'heureuse ambiguïté du mot *cœur*. L'homme, n'ayant pas naturellement assez de tendresse, exige, sous ce rapport, un exercice assidu, que lui procure spontanément le culte de reconnaissance dû à la femme. Au contraire, le sexe affectif, où l'énergie est insuffisante, doit diriger sa préparation spéciale au culte final de l'Humanité de façon à développer plutôt le courage que l'amour. Mais mon impuissance masculine m'interdit de scruter davantage ces intimes besoins du cœur féminin. La lumière philosophique me conduit à signaler cette lacune inaperçue, sans me permettre de la remplir. A la femme seule appartient une telle tâche, que j'eusse réservée à l'éminente collègue dont je ferai, j'espère, universellement déplorer la perte prématurée.

L'ensemble de cette quatrième partie me fait profondément sentir, comme philosophe, notre séparation objective. J'ai, sans doute, constaté l'aptitude fondamentale du positivisme à incorporer dignement les femmes au grand mouvement moderne, en réalisant, mieux que le catholicisme, tous leurs vœux domestiques et sociaux, d'après leur noble office naturel dans le régime définitif. Pourtant je ne puis espérer de leur faire assez goûter une telle appréciation pour obtenir leur active adhésion, tant que cette exposition n'émanera point d'un organe féminin, seul capable de l'adapter pleinement à leur nature et à leurs habitudes. Jusqu'alors, on les supposera même impropres à comprendre jamais la nouvelle philosophie, malgré leur affinité

Digitized by Google

spontanée pour le positivisme, d'après les diverses indications précédentes.

Tous ces obstacles se trouvaient pleinement écartés par la noble et tendre amie à laquelle j'ai dédié ce nouveau Traité. Quoique cette dédicace exceptionnelle puisse sembler exagérée, je crains aujourd'hui, cinq ans après ce funèbre hommage, d'y avoir trop peu caractérisé l'intime reconnaissance dont je me sens redevable à ce vertueux ascendant, sans lequel l'essor moral du positivisme eût été très-retardé.

Egalement éminente d'esprit et de cœur, Clotilde de Vaux sentait déjà l'aptitude de la nouvelle philosophie à réorganiser dignement l'influence féminine, tant altérée, depuis la fin du moyen âge, par la transition révolutionnaire. Partout méconnue, surtout dans sa propre famille, sa grande âme l'avait pourtant préservée de toute aigreur. Malgré des malheurs aussi étranges qu'immérités, sa pureté, encore plus exceptionnelle, la garantissait assez de tous les sophismes anti-domestiques, avant même que sa raison eût apprécié la vraie théorie conjugale. La seule composition qu'elle ait publiée contient, à cet égard, cette admirable maxime, que sa propre destinée rend si touchante : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble » qu'ils ressentent. » Dans cette charmante nouvelle, qui précéda son initiation au positivisme, on trouve, sur la vraie vocation de la femme, cette opinion caractéristique, si décisive chez un tel juge : « Le véritable rôle de la femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, » et de recevoir de lui, en échange, tous les moyens d'existence que procure le travail ? J'aime mieux voir une mère de » famille peu fortunée laver le linge de ses enfants, que de la » voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de » son intelligence. J'excepte, bien entendu, la femme éminente » que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là

» doit trouver dans la société son libre essor, car la manifesta-
» tion est le véritable flambeau des intelligences supérieures. » Une telle appréciation, émanée d'une jeune dame, aussi distinguée par sa beauté que par son mérite, réfutait déjà nos utopies anarchiques. Mais, en outre, la composition plus étendue que sa mort a laissée incomplète était directement destinée à réparer les atteintes portées aux dogmes domestiques par une éloquente contemporaine, au-dessus de laquelle le talent l'élevait autant que la vertu. Noblement dominée par le sentiment, cette âme privilégiée savait pourtant conserver à la raison toute sa juste influence. Au début de ses études positivistes, elle m'écrivait : « J'ai compris mieux
» que personne la faiblesse de notre nature, quand elle n'est
» pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions. » Peu de temps après, au milieu des plus gracieux épanchements de l'amitié, sa plume féminine introduisait, presqu'à son insu, cette profonde sentence morale : « Il faut à notre
» espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des senti-
» ments. »

D'après cette préparation spontanée, on sera peu surpris que ma sainte Clotilde ait dignement senti l'aptitude morale du positivisme, quoique cette étude n'ait pu occuper que sa dernière année. Quelques mois avant sa mort, elle m'écrivait, à ce sujet : « Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple
» enthousiaste; je vous offre, en indemnité, une sincère ad-
» miratrice. » Cette même lettre caractérise ainsi sa participation projetée à l'installation morale de la nouvelle philosophie : « Une femme gagne toujours à marcher modestement derrière
» le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son
» élan. » Elle y apprécie aussi notre anarchie mentale par cette charmante image : « Nous avons tous encore un pied en l'air sur
» le seuil de la vérité. »

Digitized by Google

Une telle collègue, qui réunissait toutes les qualités éparses jusqu'ici entre les diverses femmes d'élite, eût bientôt associé son sexe à la régénération finale, en réalisant déjà la réaction normale du sentiment sur la raison, qui doit ensuite constituer le principal office féminin. Quand sa noble élaboration aurait été terminée, je voulais assigner, à l'ensemble de sa coopération positiviste, un but déterminé quoique vaste, pleinement conforme à sa nature intellectuelle et morale. Je crois devoir l'indiquer ici, pour mieux caractériser la participation spéciale des femmes à l'avénement occidental du positivisme, suivant un mode spontanément analogue à leur finale intervention sociale. Il concerne surtout les deux grandes populations méridionales. Partout ailleurs, il se borne aux individus dont l'affranchissement se trouve retardé aussi, quoique placés dans un milieu émancipé. Mais les fréquents succès que j'ai déjà constatés pour ce dernier cas me confirment d'avance l'efficacité collective des moyens que je vais signaler.

L'émancipation mentale de l'Occident commença, chez ses deux éléments septentrionaux, avec tous les dangers inhérents à une originalité qui ne pouvait alors être qu'empirique. Par l'ascendant légal du protestantisme, la halte métaphysique prit là une consistance qui a beaucoup troublé les progrès ultérieurs, et qui aujourd'hui y constitue le principal obstacle à une rénovation décisive. Heureusement préservé de cette prétendue réformation, le centre normal de la république occidentale compensa ensuite ce retard initial en passant d'emblée, sous l'impulsion voltairienne, à une pleine émancipation, qui lui permit de reprendre enfin sa présidence naturelle de la commune régénération finale. Mais, en évitant ainsi l'inconséquence et la fluctuation protestantes, la population française s'est trouvée exposée aux tendances anarchiques que devait susciter l'entière prépondérance de la métaphysique révolu-

Digitized by Google

tionnaire. Ce négativisme systématique constitue maintenant, par sa vicieuse prolongation, la principale entrave à la réorganisation définitive qu'il prépara si utilement. On peut dès lors espérer que, dans son inévitable extension aux deux éléments méridionaux, l'émancipation occidentale s'accomplira aujourd'hui plus heureusement chez des populations où le catholicisme a mieux résisté jusqu'ici, d'abord au protestantisme, puis au déisme. Si la France a franchi le calvinisme, pourquoi l'Italie, et même l'Espagne, ne franchiraient-elles pas aussi le voltairianisme? En compensation naturelle de leur retard apparent, les méridionaux passeraient directement du catholicisme au positivisme, sans s'arrêter sérieusement à aucun négativisme. Quoique la nouvelle philosophie ne pût naître chez ces populations, d'après un tel défaut d'émancipation préalable, elle y peut néanmoins prévaloir d'emblée, après avoir été assez élaborée dans son foyer naturel. Il suffit que le positivisme, sans s'y préoccuper d'aucune critique directe, s'y présente désormais en concurrence immédiate avec le catholicisme, pour toutes ses fonctions sociales, actuelles ou même passées.

Tous les monuments, surtout poétiques, attestent, du moins envers l'Italie, que, avant l'explosion luthérienne, les croyances occidentales étaient plus déchues au sud qu'au nord. La résistance rétrograde du catholicisme n'a pu y ranimer profondément la foi chrétienne. Ces populations, qu'on taxe d'arriérées, n'adhèrent vraiment au régime catholique que faute de sentir aucune autre satisfaction réelle de leurs besoins moraux et sociaux. Le cœur y est mieux disposé qu'ailleurs au positivisme, d'après une moindre altération des instincts de fraternité, tant compromis dans l'essor industriel des septentrionaux protestants. En même temps, l'esprit s'y trouve moins éloigné du principe fondamental de la nouvelle politique sur la séparation

Digitized by Google

normale des deux puissances. Ainsi, le positivisme y obtiendra un ascendant décisif, aussitôt qu'on y reconnaîtra son aptitude nécessaire à mieux remplir que le catholicisme toutes les conditions qui caractérisaient le régime du moyen âge. Or, cette appréciation appartient davantage au sentiment qu'à la raison, puisque ces conditions étaient principalement morales. Une telle mission propagatrice est donc pleinement conforme à la nature propre du talent féminin. C'est par les femmes que le positivisme doit pénétrer en Italie et en Espagne, tandis que les hommes y ont déjà initié l'Angleterre, et surtout la Hollande, avant-garde permanente, depuis le moyen âge, de toute la Germanie. Mais cet appel positiviste aux Italiennes et aux Espagnoles ne saurait émaner convenablement que d'une éminente Française, et non d'aucun Français, afin que le cœur y parle mieux au cœur. Puisse cette sommaire indication faire apprécier l'incomparable collègue à laquelle je destinais un tel office, et lui préparer une digne émule!

Un premier exemple décisif confirme donc mon espoir naturel d'associer intimement les cœurs féminins au mouvement philosophique qui leur assigne aujourd'hui une haute mission sociale, prélude caractéristique de leur futur office normal. Quelque exceptionnelle que doive sembler cette coopération initiale, elle n'a pu qu'anticiper sur la commune adhésion. Car les êtres privilégiés subissent seulement avant les autres les transformations universelles, dont ils deviennent ainsi les meilleurs organes. Sauf son admirable nature, morale et mentale, mûrie d'avance par le malheur, ma sainte collègue n'offrait aucune disposition spécialement favorable à son initiation positiviste. Prolétaire ou illettrée, elle aurait peut-être saisi encore plus facilement l'esprit fondamental et la destination sociale de la nouvelle philosophie.

Digitized by Google

D'après l'ensemble de cette quatrième partie, l'élément le plus systématique du pouvoir modérateur n'a pas moins d'affinité avec l'élément le plus sympathique qu'avec le plus synergique. Une telle adhésion féminine permet seule aux philosophes de compléter l'organisation de la force morale, fondée d'abord sur l'alliance populaire. En instituant aujourd'hui l'impulsion régénératrice qui doit terminer la révolution, ce concours décisif inaugurera déjà l'ordre final, puisque chaque élément modérateur y agira conformément à sa future destination normale et à sa disposition naturelle envers le pouvoir directeur. Celui qui doit rallier les deux autres trouvera *ainsi*, au sein de chaque famille, une heureuse assistance privée pour sa mission sociale, secondée déjà, dans chaque cité, par une puissante coopération publique. Toutes les influences qui doivent rester étrangères au gouvernement pratique concourront alors à soumettre la politique spéciale aux règles constantes de la morale universelle. Dans les cas exceptionnels, l'active participation du peuple dispensera même les deux autres éléments modérateurs de toute intervention directe tendant à dénaturer leur caractère spéculatif ou affectif, qu'il importe de maintenir inaltérable par une invariable exclusion de tout commandement.

Mais ce double appui fondamental, en rendant la force morale plus efficace qu'au moyen âge, imposera de difficiles conditions à ses organes systématiques. Il faudra surtout que le cœur du prêtre de l'Humanité corresponde toujours à son esprit d'ensemble. L'adhésion du sexe affectif et l'alliance du peuple ne lui seront acquises que quand il deviendra aussi sympathique et aussi pur qu'une femme, et, en même temps, aussi énergique et aussi insouciant qu'un proletaire. Sans ce rare concours moral, le nouveau pouvoir théorique n'obtiendrait jamais

l'ascendant social que comporte la systématisation positive. Malgré cet ensemble de moyens intérieurs et extérieurs, il sentira bientôt que l'extrême imperfection de la nature humaine oppose d'éternels obstacles à la mission caractéristique du positivisme, la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité.

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE.

APTITUDE ESTHÉTIQUE DU POSITIVISME.

Après avoir caractérisé l'esprit fondamental et la destination sociale de la seule philosophie qui puisse terminer la révolution, j'ai assez expliqué comment cette impulsion systématique doit obtenir un ascendant décisif par l'active coopération des prolétaires et l'intime adhésion des femmes. Mais la puissance régénératrice fondée sur ce triple concours n'embrasserait pas pleinement l'ensemble des éléments humains, si elle ne remplissait point une grande condition complémentaire, envers laquelle il me reste à apprécier son aptitude nécessaire. La raison ne doit pas seulement se subordonner au sentiment pour l'aider à diriger l'activité ; il faut aussi que, sans se laisser dominer par l'imagination, elle la stimule en la réglant. Tel est l'état normal de notre nature, où les fonctions esthétiques ont trop d'importance pour être négligées dans le régime final de l'humanité, et par conséquent dans la systématisation qui doit le construire. Mais le positivisme remplit tellement ces conditions complémentaires, que, malgré d'empiriques préventions, je caractériserai sans peine son aptitude directe à constituer dignement l'art moderne, qui, depuis la fin du moyen âge, cherche si vainement une direction générale et une haute destination.

Digitized by Google

La nouvelle philosophie ne semble mériter les reproches ordinaires de tendance anti-esthétique que quand on la confond avec son préambule scientifique, dont si peu de juges savent aujourd'hui la distinguer. Car ces accusations ne conviennent réellement à l'esprit positif que pendant son âge préliminaire de spécialité dispersive, vicieusement prolongé par les savants actuels. Rien n'est plus contraire aux beaux-arts que les vues étroites, la marche trop analytique, et l'abus du raisonnement, propres à notre régime scientifique, d'ailleurs si funeste au développement moral, première source de toute disposition esthétique. Mais l'esprit positif perd nécessairement ces vices primitifs, à mesure qu'il s'étend et se coordonne, en passant à de plus hautes études, suivant ma loi encyclopédique. Parvenu jusqu'aux spéculations sociales, qui constituent sa vraie destination finale, sa réalité caractéristique l'oblige d'embrasser les conceptions esthétiques, comme les considérations affectives, afin de représenter le véritable ensemble des phénomènes humains, même individuels, et surtout collectifs. Ainsi réconcilié avec les deux ordres d'impressions qu'il repoussait d'abord, leur charme naturel l'entraîne bientôt à s'y livrer directement, et à reconnaître enfin leur destination normale dans notre constitution personnelle ou sociale. Voilà comment une culture plus complète et plus systématique dissipe naturellement le long divorce préliminaire de la raison moderne avec le sentiment et l'imagination.

Au point où ce discours est maintenant parvenu, tout lecteur attentif doit être spontanément rassuré sur les prétendues tendances anti-esthétiques de la nouvelle philosophie. Quand même le positivisme n'assignerait point directement aux beaux-arts une destination capitale, son influence indirecte ne leur serait pas moins favorable, d'après son principe fondamental, son but caractéristique, et ses moyens essentiels. La seule phi-

Digitized by Google

losophie qui puisse désormais subordonner l'esprit au cœur doit développer nos facultés esthétiques, par cela même qu'elle confère au sentiment, qui en est la vraie source, la présidence systématique de l'unité humaine. Une doctrine sociale qui vient terminer l'état révolutionnaire, si contraire aux beaux-arts, leur prépare dès lors un vaste domaine et un fondement solide, en établissant des convictions fixes et des mœurs caractérisées, sans lesquelles la poésie n'a rien de grand à retracer et à stimuler. En poussant nos prolétaires à chercher leur vrai bonheur dans l'essor habituel de leurs facultés affectives et spéculatives, le positivisme assure à l'art son auditoire naturel, d'après une éducation dont la base est surtout esthétique.

Mais pour pressentir, à cet égard, l'aptitude nécessaire de la nouvelle philosophie, il suffirait de considérer son efficacité féminine, sa tendance à rehausser la dignité sociale du sexe affectif, tout en fortifiant la constitution domestique. Car, de tous les éléments sociaux, la femme est certainement le plus esthétique, soit par sa nature, soit par sa situation, tant consolidées et développées dans le régime positif. Si notre instinct du bien doit ordinairement aux femmes son premier essor, elles nous initient encore mieux au sentiment du beau, étant aussi propres à l'inspirer qu'à l'éprouver. Leur aspect nous indique à la fois tous les genres de beauté, non-seulement physique, mais intellectuelle, et surtout morale. Tous leurs actes sont embellis par la recherche spontanée d'une perfection idéale envers chacune de leurs occupations, même involontaires. Leur existence domestique, affranchie de l'activité extérieure, ne fait, à cet égard, que développer davantage leurs inclinations naturelles. Car, l'être voué à l'affection doit spontanément chercher partout le mieux, d'abord réel, puis idéal. Ainsi, la doctrine qui érige les femmes en élément primordial du pouvoir modérateur, et qui leur confère la présidence de l'éducation

Digitized by Google

fondamentale, ne saurait mériter aucun soupçon de tendance anti-esthétique.

Ces préventions étant écartées, il faut caractériser directement l'aptitude nécessaire du positivisme à incorporer l'art à l'ensemble de l'ordre moderne, en lui procurant une constitution systématique et une destination normale, d'où surgiront de puissants moyens, et même de nouveaux organes. L'office final de l'élément esthétique sera d'ailleurs inauguré déjà par sa participation actuelle à l'impulsion régénératrice, comme pour l'élément populaire et l'élément féminin.

Toutefois, avant d'ébaucher ici cette appréciation complémentaire, il importe de rectifier, à ce sujet, une grave aberration temporaire, qui tend aujourd'hui à fausser toutes les notions générales relatives à l'art, en exagérant sa puissance, d'après une réaction trop naturelle de notre anarchie mentale et morale.

Depuis Homère jusqu'à Corneille, tous les éminents génies esthétiques avaient toujours conçu l'art comme destiné surtout à charmer la vie humaine, et dès lors à l'améliorer, mais sans devoir jamais la diriger. Aucun esprit normal ne pouvait, en effet, directement supposer que la suprématie intellectuelle appartînt jamais à l'imagination. Une telle opinion équivaudrait, au fond, à ériger la folie en type mental, en faisant prévaloir les inspirations subjectives sur les notions objectives. Nos facultés de représentation et d'expression sont nécessairement subordonnées à nos fonctions de conception et de combinaison. Cette loi statique est immuable, et n'a jamais souffert d'altération réelle. On pourrait même la constater au milieu de nos perturbations cérébrales, qui vicient nos relations extérieures, sans troubler l'harmonie élémentaire de nos diverses opérations intérieures.

Quoique un vain orgueil ait déjà inspiré aux derniers poëtes anciens quelques erreurs analogues aux prétentions actuelles,

Digitized by Google

jamais l'art ne fut regardé comme le régulateur de la société polythéique, malgré l'aptitude esthétique des croyances dominantes. L'Iliade, et surtout l'Odyssée, suffiraient, au besoin, pour constater, au contraire, combien était alors subalterne l'influence sociale des beaux-arts, même dégagés de la tutelle théocratique. Au déclin du polythéisme, l'utopie de Platon indique la conception d'un état social systématiquement privé de toute intervention poétique. Le régime monothéique du moyen âge repoussait encore davantage ces prétentions esthétiques, quoique la vraie destination de l'art y fût mieux goûtée de tous. Mais, quand cet ordre commença à se décomposer, on vit bientôt surgir, même chez l'incomparable Dante, les germes des aberrations que la transition révolutionnaire des cinq derniers siècles a toujours développées, et d'où résulte le délire actuel de l'orgueil poétique. Parvenue aux limites réelles de l'état théologique, sans pouvoir encore pressentir assez l'état positif, la république occidentale s'est placée, à tous égards, dans une situation de plus en plus négative, jusqu'alors impossible. Un discrédit croissant y neutralisa toutes les règles et les institutions qui jadis contenaient les ambitions fourvoyées. D'après cette dissolution graduelle des principes sociaux, la naïve admiration par laquelle des populations charmées récompensaient l'essor esthétique suscita de vicieuses prétentions politiques parmi les divers artistes, et surtout chez les poëtes, leurs chefs naturels. Quoique tout office purement critique répugne à la vraie poésie, l'art moderne, dès son début au quatorzième siècle, prit une part de plus en plus active à la démolition générale du régime ancien. Toutefois, tant que la doctrine négative ne fut pas complétement formée et caractérisée par les révolutions qui préludèrent à la grande crise, l'influence esthétique resta simplement un libre auxiliaire du mouvement de décomposition que dirigeaient les métaphysiciens et les légistes.

Digitized by Google

Mais cette attitude changea et les ambitions poétiques commencèrent à devenir prépondérantes pendant le dix-huitième siècle, réservé à la propagation décisive d'un négativisme déjà systématisé. Alors les docteurs proprement dits furent de plus en plus remplacés, dans la présidence spirituelle du mouvement de décomposition, par de purs littérateurs, plutôt poëtes que philosophes, mais dépourvus de toute vraie vocation. L'avénement de la grande crise procura naturellement à cette classe équivoque les bénéfices politiques de sa suprématie révolutionnaire, qui persistera jusqu'à ce que la réorganisation directe commence à prévaloir.

Telle est la filiation historique qui tout à la fois explique et réfute les utopies anarchiques de notre siècle sur une sorte de pédantocratie esthétique. Ces rêves d'un orgueil sans frein ne peuvent devenir spécieux que chez des esprits métaphysiques, toujours enclins à la consécration absolue des cas exceptionnels. Si les philosophes doivent être exclus du commandement, les poëtes y sont encore moins propres. Leur versatilité mentale et morale, qui les dispose à mieux refléter le milieu correspondant, leur interdit davantage toute autorité directrice. Une sévère éducation systématique peut seule contenir assez leurs vices naturels, qui doivent donc être beaucoup développés en un temps étranger à toute conviction profonde. Membres accessoires du pouvoir intellectuel, les poëtes n'y peuvent suivre leur vocation normale qu'en renonçant à la suprématie temporelle encore plus complétement que les membres principaux. Les philosophes ne sont impropres qu'à l'action, mais la consultation leur convient; tandis que les poëtes ne doivent pas, en général, prétendre davantage à l'une qu'à l'autre. Idéaliser et stimuler, tel est leur double office naturel, qui ne s'accomplit dignement que d'après une concentration exclusive. Cette fonction est assez noble et assez étendue pour absorber tous ceux

Digitized by Google

qui s'y trouvent vraiment destinés. Aussi ces égarements de l'ambition esthétique n'ont-ils pleinement surgi que depuis l'avénement passager d'une situation incompatible avec l'art véritable, faute de mœurs prononcées et de convictions réelles. Tous ces poëtes manqués ou fourvoyés donneraient un autre cours à leur vie publique si la vraie poésie était déjà redevenue possible, par la prépondérance d'une doctrine universelle et d'une direction sociale. Jusqu'à une telle issue, les natures esthétiques continueront à s'éteindre ou à se corrompre dans une misérable agitation politique, plus favorable aux médiocrités spécieuses qu'aux supériorités réelles.

L'état normal de la nature humaine subordonne autant l'imagination à la raison que celle-ci au sentiment. Toute inversion prolongée de cet ordre fondamental est également funeste au cœur et à l'esprit. Le prétendu règne de l'imagination deviendrait encore plus corrupteur que celui de la raison, s'il n'était pas encore moins compatible avec les conditions réelles de l'humanité. Mais, quoique chimérique, sa seule poursuite peut troubler beaucoup l'existence privée, en substituant une exaltation factice, et trop souvent mensongère, aux émotions spontanées et profondes. A plus forte raison, cette vicieuse prépondérance de l'imagination doit-elle altérer la vie publique, quand aucune barrière sociale ne contient plus les ambitions esthétiques. L'art tend alors à perdre sa vraie destination de charmer et améliorer l'humanité. Devenu le but de l'existence, il se dégraderait bientôt, en démoralisant à la fois ses organes et son public. Il se réduirait de plus en plus à ses agréments sensuels, ou même aux difficultés techniques, sans aucune tendance morale. Les inclinations esthétiques, qui, dignement subordonnées, ont tant perfectionné les mœurs modernes, peuvent devenir profondément corruptrices par leur illégitime ascendant. On sait à quelle atroce pratique l'Italie fut conduite,

Digitized by Google

pendant plusieurs siècles, dans la seule vue d'embellir les voix masculines. Ainsi dégénéré, l'art, si propre à développer les instincts sympathiques, peut directement susciter le plus abject égoïsme, en provoquant une entière indifférence sociale, chez ceux qui ont mis leur principal bonheur à goûter des sons ou des formes. Tel est l'intime danger, encore plus moral que mental, inhérent à la prépondérance privée, et surtout publique, des inclinations esthétiques, même quand elles sont réelles. Mais il faut aussi reconnaître que cette violation de l'ordre fondamental conduit bientôt à l'inévitable triomphe des médiocrités, chez lesquelles un long exercice développe aisément l'habileté d'exécution.

C'est ainsi que nous sommes graduellement tombés sous la honteuse domination, non moins funeste à l'art qu'à la philosophie et à la morale, des influences évidemment vouées à la subalternité sociale. Une déplorable aptitude à exprimer ce qu'on ne sent ni ne croit, procure aujourd'hui un ascendant éphémère à des talents aussi incapables de toute création esthétique que de toute conception scientifique. Cette anomalie politique, principal caractère de notre situation révolutionnaire, doit devenir moralement désastreuse quand ces triomphes immérités n'échoient pas, suivant une rare exception, à des âmes assez élevées pour en contenir souvent la vicieuse impulsion. D'après leur plus grande généralité, qui leur permet une plus haute ambition, les poëtes sont davantage exposés à ces dangers que les artistes proprement dits. Mais la culture des arts spéciaux reproduit ce mal sous une autre forme, encore plus dégradante, par l'avidité pécuniaire qui souille aujourd'hui tant de talents. C'est là surtout que l'absence de toute règle laisse naïvement surgir une vanité puérile qui désormais applique le même titre habituel aux vrais créateurs esthétiques et aux simples organes des productions d'autrui.

Digitized by Google

Tels sont les résultats nécessaires de l'égarement graduel des ambitions poétiques pendant la longue transition moderne. Je devais ici caractériser sans hésitation des aberrations qui empêchent aujourd'hui toute saine appréciation de la nature et de la destination de l'art. Mais ce sévère préambule ne saurait choquer les âmes vraiment esthétiques, déjà personnellement disposées à sentir combien le régime actuel contrarie toute vocation réelle. Malgré des déclamations intéressées, le véritable essor de l'art exige au moins autant la compression des médiocrités que l'encouragement des supériorités. Le vrai goût n'existe jamais sans dégoût. Par cela même que l'art doit surtout développer en nous l'instinct familier de la perfection, ses sincères appréciateurs sont vivement choqués de toute faible production. L'heureux privilége des chefs d'œuvres esthétiques de susciter une admiration que les siècles n'amortissent pas, nous préserve du prétendu besoin d'entretenir le goût avec des nouveautés qui l'altèrent Si j'ose ici invoquer mes propres impressions, je puis déclarer que, depuis treize ans, par raison autant que par inclination, je réduis mes lectures habituelles aux grands poëtes occidentaux, sans éprouver la moindre curiosité envers les produits journaliers d'une déplorable fécondité.

Après cette rectification préalable, il faut caractériser directement l'aptitude esthétique du positivisme, en indiquant d'abord comment il construit naturellement la vraie théorie générale de l'art, bornée jusqu'ici à d'heureux aperçus partiels. Cette systématisation esthétique résulte à la fois du principe subjectif, du dogme objectif, et du but actif, assignés à la nouvelle philosophie dans les deux premières parties de ce discours.

L'art consiste toujours en une représentation idéale de ce qui est, destinée à cultiver notre instinct de la perfection. Son do-

Digitized by Google

maine est donc aussi étendu que celui de la science. Tous deux embrassant, à leur manière, l'ensemble des réalités, que l'une apprécie, et l'autre embellit. Leurs contemplations respectives suivent le même cours naturel, suivant ma loi encyclopédique, en s'élevant des spéculations les plus simples et plus extérieures aux plus compliquées et plus humaines. Ainsi, cette échelle fondamentale du *vrai*, que nous avons reconnue, dans la seconde partie, constituer aussi celle du *bon*, coïncide encore avec celle du *beau*, de manière à établir la plus intime harmonie entre les trois grandes créations de l'humanité, la philosophie, la politique, et la poésie. C'est, en effet, le spectacle inorganique, surtout céleste, qui nous manifeste les premiers caractères de la beauté, l'ordre et la grandeur, la mieux saisissables qu'envers des phénomènes plus complexes et moins réguliers. Les degrés supérieurs du beau ne pourraient être vraiment appréciés par des âmes insensibles à ce degré initial. Mais, si la philosophie n'envisage l'étude inorganique que comme un indispensable préambule pour s'élever à sa destination humaine, la poésie doit encore davantage procéder ainsi. Sa tendance est même plus prononcée, à cet égard, que celle de la politique, qui, bornée d'abord au perfectionnement matériel, s'arrête longtemps au perfectionnement physique, et ensuite intellectuel, avant de monter directement à son but principal, le perfectionnement moral. La poésie parcourt plus rapidement les trois degrés préliminaires, et s'élève avec moins d'effort à la contemplation des beautés morales. Ainsi, le sentiment constitue naturellement son domaine essentiel. Elle y trouve ses moyens autant que son but. Parmi tous les phénomènes humains, les affections sont les plus modifiables, et dès lors les mieux idéalisables, comme les plus perfectibles, en vertu de leur complication supérieure, qui détermine une plus grande imperfection, suivant la loi positiviste. Or l'expression,

Digitized by Google

même très-imparfaite, doit beaucoup réagir sur des fonctions qui, par leur nature, tendent à s'épancher au dehors. Si son efficacité est reconnue envers les pensées, pourrait-elle ne pas développer davantage les sentiments, mieux disposés à la manifestation? Toute culture esthétique, même bornée à la pure imitation, peut donc devenir un utile exercice moral, quand elle stimule dignement nos sympathies et nos antipathies. Mais cette aptitude doit être beaucoup plus complète, si la représentation, au lieu d'une stricte fidélité, se trouve convenablement idéalisée. Alors l'art s'élève à sa mission caractéristique, la construction des types les mieux animés, dont la contemplation familière peut tant perfectionner nos sentiments et même nos pensées. L'exagération de ces images est une condition nécessaire de leur destination, puisqu'elles doivent dépasser la réalité afin de nous pousser à l'améliorer. Déjà très-efficaces pour la vie privée, ces émotions artificielles deviennent beaucoup plus puissantes envers la vie publique, soit d'après l'importance supérieure de leurs objets, soit par l'excitation mutuelle résultée du concours des impressions personnelles.

C'est ainsi que le positivisme explique et consolide l'appréciation universelle, en assignant à la poésie sa position systématique entre la philosophie et la politique, comme émanée de l'une et préparant l'autre.

Le sentiment lui-même, suprême principe de toute notre existence, se subordonne au dogme objectif que construit la philosophie sur l'ordre extérieur qui domine l'humanité. A plus forte raison l'imagination doit-elle s'y soumettre. Il faut bien que l'idéalité soit toujours subordonnée à la réalité, sous peine d'impuissance autant que d'aberration. En se proposant d'améliorer l'ordre naturel, la politique se trouve d'abord obligée de le connaître. Mais la poésie ne peut davantage s'en dispenser, quoiqu'elle se borne à imaginer les

Digitized by Google

améliorations sans jamais prétendre à les réaliser. Ses fictions doivent, sans doute, aller au delà des possibilités que la politique a seules en vue ; pourtant elles procèdent d'une même source nécessaire, l'appréciation de ce qui est. Nos perfectionnements artificiels ne peuvent jamais consister qu'à modifier sagement l'ordre naturel, qu'il faut avant tout respecter sans cesse. Mais nos embellissements imaginaires, quoique plus étendus, ne sont pas moins assujettis à cette loi fondamentale, que la philosophie positive impose également à la poésie et à la politique. Cette nécessité ne cessa jamais de régler notre imagination, même aux âges les plus poétiques, où seulement on se formait d'autres notions qu'aujourd'hui de la réalité extérieure. L'évolution individuelle reproduit chaque jour cette marche inévitable, en nous montrant l'enfant toujours disposé à subordonner son idéal à ses conceptions successives du réel.

Mais si, d'un côté, la poésie dépend de la philosophie, pour la construction de ses types, d'une autre part, elle influe sur la politique, quant à leur destination. Dans toute opération humaine, l'exécution suppose l'imagination, comme celle-ci la contemplation. L'homme ne peut jamais construire hors de lui que ce qu'il a d'abord conçu en lui. Ce type intérieur, indispensable même aux moindres travaux mécaniques ou géométriques, est toujours supérieur à la réalité qu'il précède et prépare. Or, pour tous ceux qui ne confondent pas la poésie avec la versification, il n'est pas douteux qu'une telle invention ne constitue l'idéalité esthétique, appréciée dans son office le plus élémentaire et le plus universel. Directement étendue aux phénomènes sociaux, auxquels l'art et la science sont surtout destinés, cette fonction y est souvent méconnue et à peine ébauchée, faute d'une vraie systématisation. Quand elle y sera convenablement ordonnée, elle y consistera à régulariser les utopies, en les subordonnant à l'ordre réel, tel que le passé

Digitized by Google

l'indique à l'avenir. Car, les utopies sont, pour l'art social proprement dit, ce que les types géométriques, mécaniques, etc., sont envers les arts correspondants. Reconnus indispensables dans les moindres constructions, comment les éviterait-on à l'égard des plus difficiles? Aussi, malgré l'état empirique de l'art politique, toute grande mutation y est précédée, d'un ou deux siècles, par une utopie analogue, qu'inspire au génie esthétique de l'humanité un instinct confus de sa situation et de ses besoins. Loin de proscrire les utopies, le positivisme tend à les incorporer au régime normal, en facilitant à la fois leur essor et leur influence, d'après leur constante subordination à l'ensemble des lois réelles, comme en tout autre cas esthétique. Mais cette consécration systématique dissipera aussi les principaux dangers d'une telle poésie politique, qui n'est maintenant perturbatrice que faute d'une source vraiment philosophique, dont l'absence doit nous disposer à l'indulgence envers ces naïves divagations.

Toute cette théorie positiviste peut se résumer spontanément d'après l'heureuse équivoque inhérente à la dénomination usuelle de l'ensemble des fonctions esthétiques. En le qualifiant d'*art* par excellence, l'instinct populaire d'où émanent nos langues, et qui est beaucoup plus éclairé que ne le suppose l'orgueil cultivé, a vaguement pressenti la vraie position encyclopédique de la poésie entre la philosophie et la politique, mais plus près de celle-ci que de l'autre. Quoique les arts techniques se proposent de réaliser des perfectionnements que les arts esthétiques se bornent à imaginer, cependant la poésie accomplit déjà une amélioration indirecte, mais capitale, en modifiant nos sentiments. Si on n'en sépare pas l'éloquence, qui n'en est, au fond, qu'une première ébauche, trop souvent avortée, elle exerce spécialement l'action a plus difficile et la plus décisive, pour exciter ou calmer nos passions, non pas à

Digitized by Google

son gré, mais suivant leurs lois naturelles. Elle devient alors un puissant auxiliaire de la morale, comme on l'a toujours senti. Rien n'est donc mieux motivé que son titre relatif à l'action plutôt qu'à la spéculation, puisqu'elle a surtout en vue le perfectionnement le plus étendu et le plus important, envers lequel les arts matériels, physiques, et même intellectuels, ne sont que secondaires ou préparatoires, malgré leur efficacité propre. Au début de l'évolution moderne, elle fut souvent qualifiée de *science*, dans tous nos idiomes occidentaux, en un temps où la science proprement dite était à peine appréciable. Mais, à mesure que le génie scientifique et le génie esthétique se sont librement développés, on a mieux senti leurs différences caractéristiques, et partout le nom d'*art* a fini par prévaloir envers l'ensemble de nos fonctions poétiques. Toutefois, cette mutation historique confirme davantage le caractère positiviste de l'idéalisation, comme intermédiaire entre l'appréciation et la réalisation.

On comprend ainsi comment l'art constitue la représentation la plus complète, autant que la plus naturelle, de l'unité humaine, puisqu'il se rattache directement aux trois ordres de nos phénomènes caractéristiques, sentiments, pensées, et actes. Sa source est dans le premier, encore plus évidemment que celle de nos deux autres créations générales. Il a pour base le second, et pour but le troisième. De là résulte son heureuse aptitude à réagir indifféremment sur toutes les parties de notre existence, personnelle ou sociale, et dès lors son privilége exclusif de charmer également tous les rangs et tous les âges. L'art ramène doucement à la réalité les contemplations trop abstraites du théoricien, tandis qu'il pousse noblement le praticien aux spéculations désintéressées. Sa nature intermédiaire le destine encore mieux à cultiver le commerce naturel entre l'affection et la raison. Il est également propre à stimuler le sen-

Digitized by Google

timent chez ceux qui exercent trop l'intelligence, et à développer le goût de la contemplation dans les âmes les plus affectueuses. Le célèbre adage qui le représente comme le reflet naturel de l'humanité ne convient donc pas seulement à la vie publique, qui devait le suggérer, en manifestant mieux sa réalité. Il faut aussi l'étendre à toute notre existence, qu'il retrace et modifie, parce qu'il en émane. En remontant jusqu'à la source biologique de cette harmonie sociologique, on la voit résulter de la liaison nécessaire entre le système musculaire et le système nerveux. Nos mouvements, d'abord involontaires, puis volontaires, traduisent nos impressions intérieures, surtout morales, et réagissent sur elles, parce qu'ils en découlent. Tel est le premier germe de la vraie théorie de l'art. Dans l'ensemble du règne animal, toute la représentation se borne à une mimique plus ou moins expressive, qui constitue aussi, chez l'homme, l'origine spontanée de l'évolution esthétique.

Cette détermination fondamentale conduit aussitôt à compléter la conception statique de l'art, en distinguant ses trois degrés ou modes essentiels. Malgré de vaines distinctions métaphysiques entre l'imitation et l'invention, tous les arts imitent, et tous aussi idéalisent. La réalité fournissant toujours la source naturelle de l'idéalité, l'art est d'abord purement imitateur. Dans notre enfance, individuelle ou collective, comme chez les animaux, une servile imitation, bornée même aux moindres actes, constitue le première manifestation de nos aptitudes esthétiques. Mais, malgré les prétentions d'une vanité puérile, la représentation ne reçoit maintenant le nom d'art qu'autant qu'elle est embellie, c'est-à-dire perfectionnée, de manière à devenir, au fond, plus fidèle, en faisant mieux ressortir les traits principaux, qu'altérait d'abord un mélange empirique. C'est en cela que consiste l'idéalisation, qui, depuis les premiers chefs-d'œuvre de l'antiquité, caractérise de plus en plus l'élaboration esthéti-

Digitized by Google

que. Toutefois, sans méconnaître la prééminence de ce second degré, il ne faut jamais oublier la nécessité du premier, à défaut duquel on ne saurait comprendre la vraie source de l'art, ni même sa propre nature.

Ainsi caractérisée surtout par la création idéale, l'élaboration esthétique se complète par une troisième fonction, qui n'était pas indispensable au premier mode, mais qui le devient au second, où manque l'*expression* proprement dite, faute de laquelle la manifestation resterait impossible. Voilà comment le langage, d'après les sons ou les formes, constitue naturellement la dernière opération esthétique, qui n'est pas toujours proportionnée à la précédente. Quand elle demeure trop imparfaite, le poëte peut composer de sublimes créations sans que sa supériorité devienne assez appréciable, parce que la communication reste incomplète. Au contraire, un grand talent de style peut procurer une prééminence illégitime, mais alors passagère, comme celle que Racine usurpa trop longtemps sur Corneille.

Tant que l'art se borne à l'imitation initiale, il n'éprouve pas le besoin d'un langage spécial, dont elle tient lieu. Mais quand la représentation a été idéalisée, en exaltant quelques traits et écartant ou modifiant beaucoup d'autres, le tableau n'est plus directement intelligible que pour son créateur, qui ne peut le manifester au dehors que d'après un travail complémentaire, uniquement relatif à l'expression. Dans cette opération finale, sans laquelle l'art avorte ou du moins échoue, le poëte conforme ses signes à son type intérieur, comme il les adaptait d'abord à la nature extérieure. C'est seulement ainsi qu'on peut admettre le principe de Grétry, étendu ensuite aux autres arts spéciaux, que le chant dérive de la parole, par l'intermédiaire de la déclamation. On pourrait l'appliquer aussi à l'art le plus général, en regardant l'élocution oratoire comme liant la ver-

Digitized by Google

sification à la prose. Mais l'esprit historique qui caractérise la nouvelle philosophie oblige à rectifier ces aperçus, en concevant plutôt la relation en sens inverse, du moins envers les âges où se forment à la fois les arts et les langues.

Nos facultés quelconques d'expression sont toujours d'origine esthétique, puisque nous n'exprimons qu'après avoir fortement éprouvé. Aussi concernent-elles davantage, surtout au début, les sentiments que les pensées, vu l'énergie supérieure des premiers, principaux stimulants de toute manifestation. Même dans nos langues les plus élaborées, où l'intelligence a tant empiété sur l'affection, sous l'impulsion des besoins publics, on peut encore constater chaque jour cette source nécessaire, en appréciant la partie musicale du moindre discours. Qu'on examine soigneusement les intonations mêlées à la plus sèche exposition mathématique, on ne tardera pas à sentir qu'elles viennent du cœur et non de l'esprit, au point qu'on y peut discerner le caractère moral de l'orateur le moins spontané. La biologie explique aisément cette loi, en rappelant que la réaction musculaire, vocale ou mimique, d'où résulte l'expression, est surtout commandée par la partie affective du cerveau, sa partie spéculative étant trop inerte pour provoquer des contractions qui ne lui semblent pas indispensables. C'est pourquoi la sociologie conçoit le fond de chaque langue comme recueillant ce qu'il y a de spontané et d'universel dans l'évolution esthétique de l'humanité, pour satisfaire aux besoins communs de manifestation. Des arts spéciaux exploitent d'abord ce domaine public, et ensuite l'agrandissent. Mais l'opération ne change pas de nature, soit qu'elle émane de l'instinct populaire ou d'un organe particulier. Le résultat dépend toujours davantage du sentiment que de la raison, même aujourd'hui, dans la plupart des cas, malgré la moderne insurrection de l'esprit contre le cœur. Ainsi, la parole dérive du chant, et l'écriture du dessin,

Digitized by Google

parce que nous exprimons d'abord ce qui nous affecte le plus. Nos besoins sociaux ont ensuite augmenté l'usage, et même l'extension, de cette partie du chant ou du dessin qui concerne la vie active et le degré correspondant de vie spéculative, sujets essentiels des communications habituelles. Alors l'intention affective qui avait d'abord inspiré le signe s'efface graduellement sous cette destination pratique, qui rend l'expression plus rapide et moins prononcée. On finit ainsi par attribuer son origine à une convention arbitraire, dont l'universalité spontanée serait pourtant inexplicable. Telle est, en aperçu, la théorie sociologique du langage humain, regardé comme lié à l'ensemble des fonctions esthétiques, avec lequel il coïncide chez les autres animaux, dont aucun n'embellit assez son chant ou sa mimique pour s'élever à l'art proprement dit.

Afin que la philosophie de l'art soit ici caractérisée sous tous ses aspects statiques, il suffit maintenant d'indiquer la hiérarchie esthétique. Intermédiaire encyclopédique entre la hiérarchie théorique et la hiérarchie pratique, elle repose aussi sur le même principe fondamental de généralité décroissante, que j'ai depuis longtemps érigé en régulateur universel de toutes les classifications positives Déjà nous avons reconnu qu'il fournit une échelle du beau essentiellement équivalente à celle qui, d'abord établie pour le vrai, s'était ensuite étendue au bon. Nous devons encore l'appliquer à ranger les divers beaux-arts suivant un ordre, à la fois de conception et de succession, analogue à celui qui convient au système scientifique et au système industriel, d'après mon grand traité philosophique.

Cette classification procède, en effet, selon la généralité décroissante et l'énergie croissante de nos divers moyens d'expression, qui en même temps deviennent de plus en plus techniques. La série esthétique qui, dans son terme supérieur, se liait directement à la série théorique, viendra ainsi, par son extré-

Digitized by Google

mité inférieure, se rattacher immédiatement à la série pratique, conformément à la vraie position intellectuelle de l'art, entre la science et l'industrie. En devenant moins général et plus technique, l'art, quoique toujours relatif à l'homme, se rapporte moins directement à nos plus éminents attributs, et tend davantage vers la nature inorganique, de manière à exprimer de préférence la simple beauté matérielle.

Pour constituer une hiérarchie esthétique qui remplisse toutes ces conditions de classement, il faut placer à sa tête, comme servant de base à tous les autres, l'art le plus général et le moins technique, la poésie proprement dite. Quoique ses impressions propres soient les moins énergiques, son domaine est, évidemment, le plus étendu, puisqu'il embrasse toute notre existence, personnelle, domestique, et sociale. Comme les arts spéciaux, il retrace nos actes, et surtout nos sentiments, de préférence à nos pensées : mais pourtant il peut seul s'exercer aussi envers nos conceptions les plus abstraites, sans se borner à les mieux formuler, et en se proposant de les embellir. Il est, au fond, plus populaire qu'aucun autre, d'abord en vertu de cette aptitude plus complète, et ensuite par la nature de ses moyens d'expression, immédiatement puisés dans le langage usuel, ce qui le rend aussitôt intelligible à tous. La versification est, sans doute, indispensable à toute vraie poésie : mais elle ne constitue nullement un art spécial. Malgré sa forme distincte, la langue poétique n'est jamais qu'un simple perfectionnement de l'idiome vulgaire, dont elle ne diffère que par de meilleures formules. Sa partie technique se réduit à la prosodie, que chacun peut aisément apprendre en quelques jours d'exercice. Cette connexité avec le langage universel est tellement intime que jamais le génie poétique n'a pu parler avec succès une langue morte ou étrangère. Outre qu'il comporte plus de généralité, de spontanéité,

Digitized by Google

et de popularité, l'art par excellence est aussi supérieur à tout autre, quant à leur commune fonction caractéristique, l'idéalisation. C'est celui de tous qui idéalise le plus, en même temps qu'il imite le moins. A ces divers titres, l'art poétique domina toujours les autres arts, et sa prééminence ne fera que ressortir davantage, à mesure que les prédilections esthétiques s'attacheront surtout à l'idéalisation, sans accorder trop d'importance à l'expression. Les arts spéciaux ne le surpassent, en effet, que sous ce dernier aspect, en rendant avec plus d'énergie les sujets qui leur conviennent, mais qu'ils empruntent presque toujours à la poésie.

Ce premier terme esthétique peut faciliter le classement des autres, qui se rangent spontanément selon leur affinité propre envers lui. Il faut d'abord les distinguer d'après le sens auquel ils s'adressent, et l'ordre artistique se trouvera ainsi conforme à celui que les biologistes ont consacré, depuis Gall, entre les sens spéciaux, d'après leur sociabilité décroissante. Nous n'avons que deux sens qui soient vraiment esthétiques, l'ouïe et la vue, seuls susceptibles de nous élever à l'idéalisation. Quoique l'odorat soit d'une nature assez synthétique, il se trouve trop faible chez l'homme pour y comporter des effets d'art. Nos deux sens esthétiques correspondent aux deux modes de notre langage naturel, tantôt vocal, tantôt mimique. Le premier sens ne fournit que l'art musical, tandis que le second, moins esthétique pourtant, comprend les trois arts relatifs aux formes. Ceux ci sont plus techniques que l'autre, et leur domaine est moins étendu, en même temps qu'ils s'éloignent davantage de la source poétique, avec laquelle la musique reste longtemps confondue On peut aussi distinguer le premier art comme s'adressant à un sens dont la fonction est involontaire, ce qui contribue beaucoup à rendre les émotions plus spontanées et plus profondes, quoique moins déterminées,

Digitized by Google

que quand on ne peut être affecté malgré soi. Enfin cette différence correspond encore à celle entre le temps et l'espace, principaux champs respectifs de l'art des tons et des arts de la forme, puisque l'un exprime surtout la succession et les autres la coexistence. Sous tous ces aspects, la musique constitue certainement le premier des arts spéciaux, et le second terme de notre série esthétique. Quoique une pédanterie intéressée y exagère beaucoup les besoins techniques, il exige moins que les trois autres un apprentissage particulier, soit pour goûter, soit même pour produire. Aussi est-il, à tous égards, plus populaire et plus social.

Quant aux trois arts qui s'adressent, par les formes simultanées, au sens dont l'office est surtout volontaire, le même principe hiérarchique assigne le premier rang à la peinture, et le dernier à l'architecture, en plaçant entre elles la sculpture. La peinture développe seule tous les moyens d'expression visuelle, en joignant la puissance du coloris à celle du dessin. Son domaine, soit privé, soit public, est plus étendu que celui des deux derniers arts. Elle se rapproche davantage de la poésie, à laquelle on l'a tant comparée. Quoique l'habileté technique y soit plus indispensable et plus difficile que dans la musique, elle y comprime moins l'essor esthétique qu'envers la sculpture et l'architecture. Aussi ces deux derniers arts sont-ils ceux qui idéalisent le moins, en imitant davantage. Enfin, l'architecture est encore moins esthétique que la sculpture. Les procédés techniques y deviennent prépondérants, et la plupart de ses productions doivent être plutôt regardées comme industrielles que comme artistiques. Presque bornée à la beauté matérielle, elle n'exprime la beauté morale que par des artifices souvent équivoques. Mais la permanence et l'énergie de ses impressions propres la maintiendront toujours au rang des beaux-arts, surtout envers les grandes constructions publiques,

Digitized by Google

qui constituent la plus imposante formule de chaque phase sociale. Rien n'a mieux caractérisé jusqu'ici cette haute destination que ces admirables cathédrales où, dans son idéalisation monumentale des sentiments propres au moyen âge, l'architecture avait si dignement réalisé son aptitude naturelle à combiner tous les beaux-arts par un siége commun.

Ces sommaires indications signalent assez la tendance de la nouvelle philosophie à systématiser la théorie fondamentale de l'art, considéré sous ses divers aspects statiques. Il faut maintenant apprécier surtout la haute destination sociale que le positivisme assigne au génie esthétique, soit dans le régime final de l'humanité, soit dans l'élaboration qui doit y conduire.

D'après la théorie historique qui caractérise la nouvelle philosophie, on reconnait d'abord que, malgré de puissants préjugés, l'évolution de l'art, comme celle de la science et de l'industrie, ne put jamais être jusqu'ici que préparatoire, faute d'un suffisant concours de toutes les conditions essentielles.

On a vicieusement exagéré les inclinations esthétiques de l'antiquité, par suite de la prépondérance nécessaire de l'imagination dans la construction des doctrines initiales. Le polythéisme a été ainsi regardé comme une œuvre d'art, depuis qu'on a cessé de comprendre la foi correspondante. Mais le long empire de ses croyances suffirait pour constater que, loin de constituer des productions esthétiques, elles émanèrent toujours du génie philosophique de l'humanité, suivant le mode spontané qui seul convenait alors, d'après ma théorie d'évolution. La poésie n'y eut d'autre part que de les embellir, conformément à sa destination constante. Seulement la nature de la philosophie polythéique rendit cet office beaucoup plus favorable à l'essor de l'art que sous tout autre régime ultérieur. Aussi est-ce à cet âge théologique que remontera toujours notre initiation esthétique, individuelle ou collective. Mais l'art n'en

Digitized by Google

resta pas moins extérieur à l'ordre antique. Il n'y put même surgir librement qu'après avoir échappé à la théocratie qui, par une incorporation subalterne, entravait toutes ses créations, en consacrant l'immobilité nécessaire des diverses croyances. La nature de la sociabilité antique lui fut d'ailleurs encore moins favorable. Pouvant à peine y retracer les affections domestiques ou personnelles, la vie publique lui offrait seule un vaste domaine, d'après des mœurs à la fois énergiques et persistantes. Mais on peut reconnaître, jusque chez l'incomparable Homère, que le génie esthétique ne s'exerçait déjà qu'à regret sur cette existence guerrière, faute d'un plus digne sujet d'idéalisation. Le seul grand aspect social qu'elle comportât, le système d'assimilation institué par la succession des conquêtes, n'était point encore appréciable. Quand il le devint assez, le régime antique touchait à sa fin, et cette noble politique ne put inspirer à Virgile que quelques vers admirables, résumés par l'hémistiche caractéristique, *pacis imponere morem*.

Malgré d'empiriques préventions, le système social du moyen âge eût été, par sa nature, beaucoup plus favorable aux beaux-arts, s'il avait pu se prolonger davantage. Ce n'était point, à la vérité, d'après les croyances dominantes, dont la tendance anti-esthétique suscita l'étrange inconséquence qui, à travers le christianisme, accordait une consécration factice aux dogmes polythéiques. En imposant à chacun un but individuel et chimérique, la foi monothéique n'encourageait d'autre poésie que celle qui concerne l'existence personnelle, alors idéalisée dans ses plus intimes émotions, par d'admirables compositions mystiques, où la langue seule fut insuffisante. A tout autre égard, le catholicisme n'excita l'essor des beaux-arts qu'en leur préparant un meilleur accueil, quand la constitution sacerdotale put assez contenir les vices intellectuels

Digitized by Google

et moraux des croyances chrétiennes. Mais la sociabilité correspondante était beaucoup plus esthétique que celle de l'antiquité. Quoique la vie publique fût restée militaire, elle avait acquis une haute moralité, très-favorable à la poésie, en devenant surtout défensive. La juste émancipation des femmes permettait enfin de développer toutes les émotions domestiques. Un nouveau sentiment de la dignité personnelle, pleinement compatible avec le dévouement social, rendait possible l'entière idéalisation de l'existence individuelle. Aussi, l'admirable institution de la chevalerie occidentale, qui résumait ces trois attributs, suscita-t-elle partout un libre essor esthétique, mieux accueilli qu'en aucun temps antérieur. Mais cette impulsion générale, source trop méconnue de l'art moderne, ne put assez persister, parce que le moyen âge ne dut constituer, à tous égards, qu'une immense transition. Quand la langue et la société furent tellement formées que l'aptitude esthétique de ce régime put enfin aboutir à des productions durables, la situation catholico-féodale se trouvait déjà radicalement altérée par la prépondérance croissante du mouvement négatif. L'art dut ainsi idéaliser des croyances et des mœurs dont le déclin senti interdisait au poëte et au public les intimes convictions qu'exige toute grande impression esthétique.

A cette impulsion décroissante, la longue période révolutionnaire qui nous sépare du moyen âge associa bientôt l'excitation indirecte résultée d'une active décomposition, à laquelle participaient de plus en plus toutes les influences mentales ou sociales. Quoiqu'une destination négative ne convienne jamais à l'art, il éprouvait un tel besoin de se soustraire au joug chrétien que, dès son début, il seconda beaucoup l'émancipation moderne. L'incomparable composition de Dante caractérise nettement ce concours exceptionnel de deux impulsions contradictoires. Cette situation anti-esthétique, où tout se trans-

Digitized by Google

formait, et même se dénaturait, avant d'avoir pu être idéalisé, obligea l'art de s'ouvrir une issue factice, en cherchant, dans les souvenirs du type antique, ces mœurs fixes et prononcées qu'il ne pouvait trouver autour de lui. Le régime classique fournit ainsi, pendant quelques siècles, le seul expédient qui pût diriger l'essort des beaux-arts, sans lui permettre cependant l'originalité et la popularité qui le caractérisaient au moyen âge. Les éminents chefs-d'œuvre qu'a laissés surgir une direction aussi défavorable constituent la meilleure vérification de la spontanéité de nos fonctions esthétiques. Depuis que cet artifice est partout épuisé, l'entière consommation du mouvement négatif n'a permis à l'art qu'une grande opération passagère, l'idéalisation du doute lui-même. Cette extrême attribution, qui ne comporte aucune culture prolongée, fut surtout destinée, dans les admirables chants de Byron et de Gœthe, à étendre au milieu protestant la pleine émancipation émanée philosophiquement du centre occidental.

L'ensemble du passé montre donc que l'essor esthétique résulte davantage des tendances spontanées de l'humanité que d'aucune impulsion systématique. Jamais les conditions mentales de cette impulsion n'ont pu jusqu'ici être remplies en même temps que ses conditions sociales. Elles nous manquent aujourd'hui à la fois. Cependant rien n'annonce le prétendu déclin de nos facultés esthétiques. Non-seulement l'art a toujours grandi malgré tous ces obstacles, mais il s'est incorporé de plus en plus à l'existence universelle. Borné, chez les anciens, à un public exceptionnel, il y était tellement extérieur à l'ordre fondamental que ses jouissances ne figuraient pas même dans les utopies sur la vie future. Le moyen âge fit partout surgir une naïve disposition à cultiver ces doux instincts comme l'une de nos plus précieuses consolations. Cet exercice fut alors érigé en principale occupation de la vie cé-

leste. Toutes les classes occidentales ont ensuite goûté de plus en plus ces nobles plaisirs, d'abord quant à la poésie, et puis envers les arts spéciaux, surtout pour le plus social d'entre eux. Leurs organes, même seulement présumés, ont alors acquis une influence croissante, que l'anarchie actuelle pousse jusqu'à leur conférer une suprématie politique contraire à leur nature.

Tous ces indices concourent donc à nous présenter l'avenir comme la principale époque de l'essor esthétique de l'humanité, à laquelle le passé n'a pu fournir, à cet égard comme à tout autre, qu'une indispensable préparation. D'après ce prélude spontané de notre longue enfance, notre virilité mentale et morale systématisera dignement la culture esthétique, en même temps que la culture scientifique et la culture industrielle, pareillement désorganisées aujourd'hui. La régénération finale ne peut s'accomplir sans une intime incorporation de l'art à l'ensemble de l'ordre moderne, préparée par la suite de nos antécédents. En reprenant, sur de meilleures bases théoriques, la grande construction sociale tentée au moyen âge, le positivisme renouvellera aussi l'admirable impulsion esthétique que la réaction classique vint alors interrompre. Ainsi rétablie, elle ne pourra ensuite que se développer de plus en plus, d'après sa profonde solidarité, à la fois spontanée et systématique, avec tout le régime définitif. Voilà ce qui me reste à indiquer directement pour avoir assez caractérisé ici l'aptitude esthétique de la nouvelle philosophie.

Comme seule source désormais possible de convictions fixes et communes, servant de base à des mœurs prononcées et durables, le positivisme serait déjà indispensable au développement ultérieur de l'art moderne. L'interprète et le spectateur doivent également remplir cette condition préliminaire, pour que notre existence, personnelle, domestique, ou sociale, de-

Digitized by Google

vienne vraiment idéalisable. Il n'y a d'esthétiques que les émotions profondément senties et spontanément partagées. Quand la société manque de tout caractère intellectuel et moral, l'art destiné à la retracer n'en saurait avoir non plus, et il se réduit à la vague culture de facultés trop naturelles pour devoir jamais rester inactives, même lorsqu'elles n'ont aucun grand but. Ainsi, l'efficacité esthétique du positivisme résulterait d'abord de son aptitude à terminer la révolution par la prépondérance directe du mouvement organique.

Mais, outre cette incontestable influence, commune à toute réorganisation quelconque, il faut ici faire sentir que le principe de la reconstruction positiviste est principalement favorable à l'essor des beaux-arts, en faisant prévaloir les opinions et les mœurs qui leur conviennent le mieux.

On ne peut concevoir un régime plus esthétique que celui qui érige le sentiment en base nécessaire de l'unité humaine, et qui assigne pour unique but de toute notre existence le perfectionnement universel, surtout moral. Quoique la nouvelle philosophie ne semble d'abord se proposer que de former des hommes plus systématiques, on reconnaît bientôt qu'elle n'institue cette indispensable coordination qu'afin de nous rendre plus sympathiques et plus synergiques, en fondant des mœurs actives sur des convictions inébranlables. En faisant consister la principale satisfaction de chacun à coopérer au bonheur d'autrui, le positivisme appelle enfin l'art à sa meilleure destination, la culture des sentiments bienveillants, beaucoup plus esthétiques que les instincts de haine et d'oppression, seuls chantés jusqu'alors. Cette culture devenant notre but principal, la poésie se trouve directement incorporée à l'ensemble du régime définitif, et acquiert ainsi une dignité auparavant impossible. Malgré l'origine scientifique de la philosophie nouvelle, la science y sera réduite à son véritable office, pour construire

Digitized by Google

la base objective de la sagesse humaine, afin de fournir un indispensable fondement à l'art et à l'industrie, qui doivent surtout attirer notre sollicitude continue. Substituant partout le relatif à l'absolu, en rapportant tout à l'humanité, elle bornera l'étude du vrai à ce qu'exige le développement du bon et du beau. Au delà de cette destination, la culture scientifique sera représentée comme détournant, par d'oiseuses contemplations, du principal but de notre existence, individuelle ou collective. La subordination nécessaire de l'idéalité à la réalité n'empêchera pas l'art d'exercer sur la science une heureuse réaction systématique, qu'interdisait jusqu'ici l'empire de l'absolu. Envers les moindres phénomènes, quand on a atteint le degré de vérité qui suffit à tous nos besoins, il reste toujours une certaine liberté théorique, dont nous userons alors sans scrupule pour embellir nos conceptions scientifiques, afin d'augmenter leur utilité. Mais cette réaction du beau sur le vrai convient surtout aux plus éminentes études, directement relatives à l'humanité. La précision y étant à la fois moins possible et moins importante, les convenances esthétiques y devront modifier davantage les conceptions scientifiques, dans l'élaboration fondamentale des principaux types historiques. Une existence vouée au perfectionnement universel accordera une prédilection naturelle au genre de culture intellectuelle le plus propre à développer en nous l'instinct habituel de la perfection.

Cette disposition générale du positivisme en faveur de nos facultés mentales les plus énergiques et les mieux liées au principe affectif, se manifestera spécialement dans l'ensemble de l'éducation nouvelle. D'après les indications de la troisième partie, le lecteur sait déjà que cette éducation sera plus esthétique que scientifique, comme l'exige la vraie théorie de l'évolution humaine. La science n'y interviendra que pour systématiser définitivement ce que l'art aura spontanément ébauchés

Digitized by Google

sous la présidence directe du sentiment. Puisque l'essor esthétique de l'humanité a précédé son développement scientifique, il en doit être de même dans l'éducation individuelle, dont la marche positiviste consiste à reproduire l'initiation collective. Cette tendance à faire d'abord prévaloir l'instruction poétique constitue aujourd'hui le seul principe raisonnable que renferme notre absurbe régime classique. On sait d'ailleurs combien reste illusoire une telle prétention, dans un cours d'études qui n'aboutit, d'ordinaire, qu'à développer une vicieuse appréciation, et même un profond dégoût, de tous les beaux-arts. Pour caractériser son inanité esthétique, il suffirait de rappeler que, pendant un siècle, une admiration officielle y érigea en dieu des pédants français celui de nos habiles versificateurs qui fut peut-être le plus étranger à tout vrai sentiment poétique. Réalisant ce qui fut jusqu'ici mal tenté, l'instruction positiviste familiarisera, dès l'enfance, le moindre prolétaire de chaque sexe avec toutes les beautés de la véritable poésie, non-seulement nationale, mais aussi occidentale. L'essor esthétique ne peut être sincère et efficace qu'en s'appliquant d'abord aux productions qui retracent notre propre mode de sociabilité. J'ai d'ailleurs indiqué comment le jeune positiviste sera ensuite conduit à compléter son initiation poétique en contemplant l'idéalisation originale de la vie antique. Son éducation ne se bornera point à l'art fondamental; elle s'étendra aussi aux arts spéciaux qui, soit par les tons, soit par les formes, expriment avec plus d'énergie ses principales créations. C'est ainsi que la contemplation et la méditation esthétiques, outre leur propre charme, seront destinées, dans l'ensemble des études positives, à préparer la contemplation et la méditation scientifiques. Pour l'individu, comme envers l'espèce, la combinaison des images doit servir de base à celle des signes, qui tous furent d'abord des images affaiblies. Suivant l'aptitude

Digitized by Google

de l'art à reproduire tout ce qui peut nous intéresser, la partie spontanée de l'éducation positiviste rendra naturellement familières les principales notions que devra systématiser sa partie scientifique. Cette préparation naturelle sera surtout sensible envers les études historiques, qui ne seront ainsi abordées que par des intelligences déjà familiarisées avec la représentation poétique des diverses phases sociales et de leurs promoteurs essentiels.

D'après sa participation fondamentale à l'éducation positive, l'art n'aura pas moins de part à l'indispensable complément qu'elle nécessite, pour ramener les individus et les classes aux sentiments et aux principes que l'activité pratique tend toujours à altérer. Dans toutes les solennités, privées ou publiques, relatives à cet important office, le positivisme emploiera davantage les impressions esthétiques que les explications scientifiques. Cette prépondérance devra même y être encore plus prononcée qu'envers l'éducation proprement dite. En effet, la base universelle de la sagesse humaine étant alors systématisée, il suffira d'y faire appel, et le sacerdoce philosophique s'occupera moins de la conception que de l'exposition, dont la nature est surtout esthétique.

L'empirisme révolutionnaire a déjà suscité un vague pressentiment de cette fonction sociale de l'art moderne, comme principal régulateur des fêtes publiques. Mais l'inanité notoire de toutes les tentatives entreprises à ce sujet depuis le début de la révolution est très-propre à confirmer à la philosophie le privilége exclusif d'un office que la politique ne saurait remplir. Toute fête devant consister dans la manifestation solennelle de sentiments réels, la spontanéité constitue toujours sa condition préliminaire. Le pouvoir qui commande y est donc incompétent, et celui qui conseille n'y doit même intervenir qu'à titre d'organe systématique des dispositions préexistantes. De-

Digitized by Google

puis la décadence du catholicisme, nous n'avons plus de véritables fêtes, et elles ne pourront renaître que sous le libre ascendant du positivisme. Jusque-là le pouvoir temporel continuera vainement d'ordonner des simulacres sans dignité, au milieu d'un tumultueux concours, où les spectateurs tiennent lieu de spectacle. Ses empiriques prétentions deviennent même souvent tyranniques, quand il impose des formules arbitraires à des sentiments qui n'existent pas. Nulle opération sociale ne tombe plus évidemment sous l'unique compétence du pouvoir spirituel, seul apte à régulariser les tendances d'où elle résulte. Or, son office devient alors essentiellement esthétique. Car, toute fête réelle, même privée, et surtout publique, constitue, au fond, une œuvre d'art, en tant que destinée à l'idéalisation, vocale ou mimique, des sentiments correspondants. Aucune fonction ne saurait être aussi esthétique, puisque la manifestation exige, d'ordinaire, l'intime combinaison des quatre arts spéciaux, sous la présidence de l'art fondamental. C'est pourquoi la routine temporelle a toujours été conduite à subordonner, sous ce rapport, sa suprématie officielle à de libres consultations artistiques, même en invoquant de simples peintres ou sculpteurs, faute de véritables poëtes.

Pour constater, à cet égard, l'aptitude esthétique du positivisme, il suffirait de rappeler le culte de la Femme, indiqué dans la quatrième partie de ce discours, et le culte de l'Humanité, qui sera spécialement annoncé par sa conclusion générale. Tous deux constitueront, en effet, les principales sources des fêtes positivistes, tant privées que publiques. Aucune indication directe n'est donc nécessaire ici sur un sujet déjà ébauché et que je compléterai bientôt, dans les limites propres à ce simple prélude d'un traité spécial.

En assignant à l'art un office fondamental qui consolidera sa dignité sociale, le régime positif doit aussi lui procurer de

Digitized by Google

nouveaux moyens généraux, surtout en lui livrant l'ensemble du domaine historique, à peine abordé jusqu'ici.

Obligée, sous l'impulsion classique, de remonter aux types antiques, faute d'inspirations contemporaines, la poésie moderne fut déjà conduite à idéaliser les phases antérieures de l'humanité. Tel fut le principal caractère de notre grand Corneille, consacrant l'ensemble de ses drames à l'admirable peinture des divers âges romains. La prépondérance croissante de l'esprit historique a produit, de nos jours, dans les compositions épiques, une suite analogue de tentatives moins parfaites envers les temps postérieurs, par les éminents chefs-d'œuvre de Walter Scott et de Manzoni. Mais ces manifestations partielles ne pouvaient constituer que les indices spontanés de la nouvelle carrière que le positivisme doit offrir au génie esthétique, en lui ouvrant l'accès familier du passé, et même de l'avenir. Ce domaine immense ne pouvait être livré à la poésie que quand la philosophie en aurait d'abord embrassé l'ensemble. Or, l'esprit absolu de la théologie et de la métaphysique empêchait jusqu'ici de comprendre les diverses phases sociales, surtout assez pour les idéaliser dignement. Au contraire, le positivisme, toujours relatif, est principalement caractérisé par une théorie historique qui rendra familière l'intime contemplation de tous les modes propres à l'existence humaine. Un monothéiste sincère ne saurait bien comprendre et peindre avec succès les mœurs polythéiques ou fétichiques. Le poëte positiviste, habitué à la filiation de tous les états antérieurs, peut s'identifier avec un âge quelconque, au point de réveiller nos sympathies pour une phase dont chacun de nous doit retrouver en lui-même l'équivalent spontané. C'est ainsi que nous pouvons maintenir, envers l'antiquité, les croyances du paganisme, sans affaiblir leur admirable efficacité esthétique par les inévitables scrupules qu'une telle obligation inspirait aux chrétiens. L'art nouveau se

Digitized by Google

trouvera donc appelé à faire dignement revivre tous les âges antérieurs, dont quelques-uns seulement sont déjà assez idéalisés, surtout par Homère et Corneille. Il comptera d'autant mieux sur l'efficacité esthétique d'une telle source que le même régime qui la lui ouvrira disposera aussi le public à la goûter. Cette suite presque inépuisable d'heureuses créations, épiques ou dramatiques, se liera profondément, d'une part, à l'ensemble de l'éducation positive, d'une autre part, au culte systématique de l'Humanité, pour faciliter l'appréciation et seconder la glorification de toutes les phases sociales. . .

Il faut, enfin, reconnaître que le régime final, en procurant à l'art des moyens plus étendus, lui fournira aussi de meilleurs organes, en faisant cesser une vicieuse spécialisation, directement contraire à la tendance synthétique qui caractérise toujours le véritable génie poétique.

Le positivisme développera nécessairement toutes les vraies vocations esthétiques, par le système d'éducation générale qui, institué pour les prolétaires, convient également aux autres classes quelconques. Comme nous ne pouvons idéaliser et peindre que ce qui nous est devenu familier, la poésie a toujours reposé sur quelque philosophie, capable d'imprimer une direction fixe à l'ensemble de nos pensées et de nos sentiments. Aussi tous les vrais poëtes ont-ils profondément participé, depuis Homère jusqu'à Corneille, à la plus forte éducation générale que comportât leur époque. Il faut que le génie esthétique ait tout conçu avant de tout représenter. Même aujourd'hui, quand notre anarchie fait partout prévaloir une spécialité empirique, les prétendus poëtes qui se croient dispensés d'initiation philosophique ne font réellement qu'emprunter cette base indispensable à des systèmes arriérés, théologiques ou métaphysiques. Leur vaine éducation spéciale, bornée à cultiver le seul talent de formuler, est aussi nuisible à leur esprit qu'à leur

Digitized by Google

cœur. En leur interdisant toute conviction profonde, elle ne tend à développer qu'une habileté machinale pour la partie technique de l'art, sans leur laisser apprécier l'idéalisation qui en constitue le principal caractère. Nous lui devons cette déplorable multiplicité de versificateurs et de littérateurs étrangers à tout vrai sentiment poétique, et seulement propres à troubler la société par leur ambition déréglée. En tant que plus technique, l'éducation actuelle pour les quatre arts spéciaux est encore plus vicieuse, à tous égards, chez ceux qui n'en reçoivent pas d'autre. Rien ne peut donc dispenser les diverses vocations esthétiques de participer d'abord à l'éducation fondamentale commune à tous. Si nous l'avons reconnue indispensable aux femmes, les poëtes et les artistes pourraient-ils n'en avoir pas besoin ?

Mais, par cela même qu'elle est profondément esthétique, elle leur rend superflue toute éducation spéciale, sauf celle qui résulte spontanément de l'exercice préparatoire. Aucune autre profession n'est autant dispensée d'un enseignement particulier, qui ne tend qu'à y éteindre une indispensable originalité, en étouffant l'élan esthétique sous le travail technique. Il ne faut pas même conserver l'éducation professionnelle envers les arts spéciaux, qui doivent, comme pour l'industrie, s'apprendre par un judicieux exercice, subordonné à une digne imitation. L'impuissance notoire de nos écoles publiques destinées à former des musiciens ou des peintres dispense, à cet égard, de toute explication. Outre leurs graves dangers moraux, ces institutions ne peuvent que contrarier toute vraie vocation esthétique. Ainsi les poëtes et les artistes n'ont réellement besoin que de l'éducation universelle, destinée à l'initiation du public dont ils doivent représenter les émotions et les pensées. Son défaut de spécialité ne la rendra que plus propre à préparer et à signaler les véritables talents. Elle développera également le goût simul-

Digitized by Google

tané de tous les divers beaux-arts, dont l'intime connexité doit rendre fort suspectes les vocations esthétiques qui se glorifient de n'en sentir qu'un seul. Cette universalité d'appréciation a toujours caractérisé les grands maîtres, même pendant les derniers siècles. Son extinction actuelle suffirait pour confirmer l'absence nécessaire de toute supériorité esthétique, en un temps où l'art est dépourvu de destination sociale et de direction philosophique. Les simples amateurs devant tout goûter, comment les vrais compositeurs ne sentiraient-ils qu'un seul mode d'idéalisation et d'expression?

En rendant l'éducation générale profondément esthétique, le positivisme supprimera donc toute éducation spéciale contraire au véritable essor de l'art et seulement propre à faire prévaloir la médiocrité. Par une conséquence ultérieure de la même tendance, le régime final dissipera les classes uniquement vouées à la culture des beaux-arts, devenue alors une annexe spontanée des fonctions qui caractérisent les trois éléments du pouvoir modérateur, surtout quant à l'art général.

Sous le régime théocratique qui dut partout inaugurer l'évolution humaine, l'activité pratique fut seule séparée de l'existence contemplative. Mais les diverses fonctions spéculatives restaient réunies chez les mêmes organes, sans aucune distinction entre les aptitudes qualifiées ensuite d'esthétiques et de scientifiques. Quoique leur séparation ultérieure fût indispensable à leur développement respectif, elle était pourtant contraire à l'ordre fondamental, qui n'admet d'autre grande division sociale qu'entre la théorie et la pratique. Elle doit donc aboutir à une nouvelle combinaison, plus intime que la coexistence primitive, de toutes les facultés théoriques, dont l'influence nécessaire sur la vie active s'affaiblirait par leur dispersion. Seulement cette fusion finale ne devait surgir qu'après un suffisant essor partiel de ses divers éléments principaux. Or, ce préambule nécessaire

Digitized by Google

a exigé tout le temps qui nous sépare de l'état théocratique. L'art dut se détacher du tronc commun avant la science, en vertu de son essor plus rapide et de son caractère plus indépendant. Au siècle d'Homère, le sacerdoce avait déjà cessé d'être esthétique, mais il restait encore scientifique, jusqu'à l'avénement des philosophes proprement dits, bientôt suivis des purs savants. C'est ainsi que le régime de la spécialité, qui n'est normal que pour l'industrie, a dû s'étendre d'abord à l'art, et ensuite à la science. Mais, après avoir seul permis l'essor décisif des divers éléments spéculatifs échappés à une théocratie oppressive, ce régime préliminaire constitue maintenant, par sa vicieuse prolongation, le principal obstacle à l'ordre final vers lequel tendaient toutes ces préparations partielles. Leur intime combinaison suivant un nouveau principe devient désormais la condition fondamentale d'une vraie régénération.

En appréciant les fonctions essentielles du pouvoir modérateur, soit pour l'éducation, soit pour la consultation, on reconnaît aisément qu'elles exigent un mélange habituel des dispositions esthétiques avec les aptitudes scientifiques. Si le public doit participer à ces deux caractères, pourraient-ils être séparés chez ses vrais directeurs spirituels? On continuera pourtant à les nommer philosophes plutôt que poëtes, parce que leurs attributions ordinaires sont plus scientifiques qu'esthétiques : mais ils devront autant sentir l'art que la science. Celle-ci exige des leçons systématiques, tandis qu'une culture spontanée suffit à l'autre, sauf pour la partie technique des arts spéciaux. D'un autre côté, les hautes fonctions esthétiques ne comportent pas d'organes permanents, puisque leur principale efficacité suppose l'excellence des compositions, qui, une fois produites, conservent une éternelle aptitude à fournir partout des moyens d'idéaliser et de formuler nos sentiments privés ou publics. Il

Digitized by Google

suffit qu'une éducation convenable ait également préparé les interprètes et les auditeurs à goûter la perfection et à repousser la médiocrité. Tous les rangs sociaux peuvent dès lors, comme on l'a vu souvent, fournir de dignes organes exceptionnels aux nouveaux besoins réels de manifestation affective. Mais cet office doit naturellement convenir surtout à la classe philosophique, qui, lorsque son vrai caractère définitif aura prévalu, sera autant sympathique que systématique.

Il n'existe, au fond, aucune incompatibilité organique entre le génie esthétique et le génie scientifique, qui ne se distinguent réellement que par la diversité de leurs combinaisons, concrètes et idéales chez l'un, abstraites et réelles chez l'autre. Tous deux emploient le régime analytique pour leurs élaborations préliminaires, et poursuivent également une synthèse définitive. Les vaines théories qui les supposent inconciliables n'offrent que la vicieuse consécration d'un état passager, suivant la tendance absolue de toute doctrine métaphysique. S'ils paraissent, en effet, n'avoir jamais les mêmes organes, c'est seulement parce que leurs offices caractéristiques ne sauraient être simultanés. Toute situation sociale qui nécessite de grands efforts philosophiques se trouve nécessairement impropre au véritable essor poétique, puisqu'elle exige une nouvelle élaboration dans les opinions fondamentales, dont la fixité est, au contraire, indispensable à l'art. C'est pourquoi l'ensemble du passé montre les révolutions de la poésie succédant à celles de la philosophie, sans jamais coexister avec elles. En étudiant les types intellectuels qui n'ont pu trouver un milieu convenable, on reconnaît aisément que les mêmes esprits auraient cultivé avec un égal succès la philosophie ou la poésie selon l'époque de leur apparition. Diderot eût été, sans doute, un grand poëte, en un temps plus esthétique, comme Gœthe un éminent philosophe sous une autre impulsion publique. Tous les savants qui ont

Digitized by Google

plus induit que déduit, offrent des signes évidents d'aptitude poétique. Que l'invention soit abstraite ou concrète, qu'elle s'applique à saisir la réalité où à l'idéaliser, c'est toujours, au fond, la même fonction cérébrale, avec des destinations différentes, dont les principaux cas ne peuvent jamais coexister. L'admirable génie synthétique de notre grand Buffon doit être apprécié historiquement comme une annonce spontanée de cette fusion finale entre l'esprit scientifique et l'esprit esthétique. Bossuet aurait déjà offert un exemple encore mieux décisif d'égale aptitude à la plus haute philosophie et à la plus sublime poésie, si l'ensemble de la situation lui eût imprimé une impulsion mieux caractérisée en l'un ou l'autre sens.

Ainsi, malgré les préjugés actuels, aucune incompatibilité naturelle n'empêchera la classe habituellement livrée aux offices philosophiques proprement dits de fournir aussi, quand il y aura lieu, les meilleurs organes poétiques. Il suffit alors que les plus éminents penseurs passent de l'activité scientifique à l'activité esthétique, suivant la pente naturelle de tous les grands esprits vers les compositions les plus nécessaires à leur siècle. C'est seulement pour les arts spéciaux que, d'après leurs exigences techniques, une certaine consécration exclusive restera indispensable chez quelques maîtres choisis, qui deviendront alors des membres accessoires du pouvoir spirituel, en vertu de leur digne participation à l'éducation universelle. Même dans ces cas exceptionnels, la spécialité actuelle sera beaucoup modifiée, puisque cette rare élévation ne s'accordera qu'à des natures assez esthétiques pour goûter également tous les beaux-arts, au point de cultiver à la fois les trois qui concernent la forme, comme en Italie au seizième siècle.

Cette aptitude poétique des nouveaux philosophes ne se manifestera, d'ordinaire, que par leur disposition permanente à

Digitized by Google

sentir dignement et à faire bien apprécier les divers modes d'idéalisation. La fonction esthétique ne deviendra habituellement active chez eux que pour la composition des fêtes publiques. Mais, quand les besoins sociaux susciteront d'éminentes créations épiques ou dramatiques, les principaux d'entre eux deviendront des poëtes proprement dits, l'office purement philosophique cessant alors d'exiger les plus hautes intelligences. Les grands travaux de systématisation et d'idéalisation devant désormais alterner à de moindres intervalles que jadis, on pourrait les concevoir successivement accomplis par les mêmes organes, si la vie humaine durait davantage. Toutefois, notre faible longévité, et la verve juvénile qu'exigent toutes les hautes productions, n'autorisent une telle supposition qu'afin de mieux caractériser l'identité fondamentale de deux aptitudes qu'on juge maintenant incompatibles.

Envers des compositions moins difficiles et plus multipliées, le pouvoir modérateur prouvera fréquemment sa compétence esthétique par les travaux exceptionnels de son élément féminin. Les arts spéciaux, surtout ceux des formes, resteront, sans doute, interdits aux femmes, comme exigeant une habileté technique qui leur convient peu, et dont le lent apprentissage étoufferait leur admirable spontanéité. Mais les femmes d'élite sont plus propres que les hommes à toutes les compositions poétiques qui ne demandent point une contention intense et prolongée. C'est là qu'elles doivent voir leur participation habituelle aux travaux spéculatifs; car les succès scientifiques sont incompatibles avec leur vraie nature. Quand la nouvelle éducation générale aura systématiquement associé les femmes au mouvement universel, elles perfectionneront beaucoup tous les genres de poésie qui concernent l'existence personnelle et la vie domestique. L'aptitude est, au fond, la même pour goûter que pour produire, avec de simples diffé-

Digitized by Google

rences de degré, très-affectées par la culture. Pourquoi les femmes ne deviendraient-elles donc pas supérieures aux hommes pour toutes les compositions qu'elles savent déjà mieux apprécier ? Les grands poëmes, épiques ou dramatiques, destinés à idéaliser la vie publique, me semblent seuls au-dessus de leurs forces esthétiques. A tout autre égard, la culture poétique leur appartient naturellement ; et elle se trouve en harmonie avec leur situation sociale, quand la vocation ne cesse pas d'être exceptionnelle. Nos affections privées ne sauraient être mieux retracées que par leurs plus purs organes, chez lesquels le talent d'expression complète spontanément la tendance à l'idéalisation. On doit donc regarder le régime esthétique de l'humanité comme imparfaitement organisé, tant que la plupart des travaux poétiques, et peut-être aussi musicaux, ne constituent pas l'apanage spéculatif du sexe aimant. Cette intervention féminine est surtout indispensable pour donner à la poésie privée la constante moralité dont elle est tant susceptible, et que notre grossièreté masculine n'atteint jamais sans des efforts contraires à la spontanéité esthétique. La grâce naïve de Lafontaine et la suave délicatesse de Pétrarque se trouveront ainsi combinées naturellement avec une tendresse plus pure et plus profonde, de manière à procurer aux opuscules poétiques une perfection jusqu'alors impossible.

Quant au troisième élément nécessaire du pouvoir modérateur, son aptitude esthétique doit être moins prononcée, puisque sa destination active l'éloigne davantage de l'existence spéculative que supposent de telles créations. Cependant toutes les compositions peu étendues, où l'énergie et l'insouciance constituent les principales sources de l'inspiration réelle, conviennent mieux aux prolétaires qu'aux femmes, et surtout qu'aux philosophes. Lorsque l'éducation positiviste aura dignement cultivé le peuple occidental, il offrira partout d'heureux

Digitized by Google

organes, poétiques ou même musicaux, des dispositions qui lui sont propres, comme tant d'exemples spontanés l'indiquent déjà. Outre cette participation spéciale de quelques prolétaires, l'ensemble du peuple prend indirectement une part fondamentale à l'évolution esthétique, puisque le langage lui est surtout dû.

Tel est donc, dans le régime positif, l'organisation finale de l'art : plus de classes esthétiques proprement dites, sauf quelques maîtres spéciaux; mais une éducation générale disposant à goûter profondément tous les modes d'idéalisation, et faisant surgir leur culture chez les trois éléments modérateurs. Dans la répartition fondamentale du travail poétique entre les forces étrangères au gouvernement, les philosophes exercent toutes les attributions relatives à la vie publique; tandis que les compositions privées et personnelles appartiennent aux femmes ou aux prolétaires, selon qu'elles exigent surtout la tendresse ou l'énergie. Ainsi, l'exercice mental qui convient le mieux à l'humanité se développera davantage chez les classes où notre nature se caractérise le plus. Cette douce coopération n'exclut que ceux dont les constantes préoccupations de grandeur ou de richesse personnelles condamnent l'existence esthétique à des jouissances essentiellement passives, augmentées d'ailleurs par l'universelle éducation positive. Intimement annexées à de grands offices sociaux, nos fonctions d'idéalisation tendront directement vers leur noble destination affective. En perdant une spécialité qui altère son charme naturel, l'art n'offrira plus les dangers moraux auxquels s'expose toute vie exclusivement vouée à l'expression.

Après avoir caractérisé l'incorporation normale de l'art au régime final de l'humanité, il ne me reste qu'à indiquer sa participation fondamentale au mouvement actuel de régénération positiviste. Envers les trois éléments nécessaires de cette

Digitized by Google

impulsion rénovatrice, nous avons déjà reconnu que chacun doit y concourir en exerçant aujourd'hui, à un degré plus prononcé, quoique dans un mode moins régulier, l'office essentiel que lui assigne l'organisation définitive. Or, si cette marche, naturelle aux philosophes qui prennent l'initiative systématique de la reconstruction, convient aussi aux prolétaires qui la consolideront, et même aux femmes qui la sanctionneront, elle doit également s'étendre au complément esthétique de cette triple fonction organique. Un examen direct rend incontestable cette similitude nécessaire.

La principale fonction de l'art consiste toujours à construire les types dont la science lui fournit les bases. Or cette opération est surtout indispensable à l'inauguration du nouveau régime. Quand la philosophie en aura assez élaboré les diverses conceptions essentielles, elles resteront encore trop indéterminées pour suffire à leur destination pratique. Car l'étude systématique du passé ne peut nous fournir directement que le caractère général de l'avenir. Même envers les moindres phénomènes, la détermination scientifique ne saurait devenir complète sans dépasser les limites propres à la vraie démonstration. Dans les recherches sociologiques, ses résultats doivent donc rester davantage au-dessous du degré de plénitude, de netteté, et de précision qu'exigent des notions destinées à la plus familière universalité. C'est alors à la poésie qu'il convient de combler les inévitables lacunes de la philosophie pour inspirer la politique. Au début du polythéisme, elle remplit déjà cet office naturel envers les créations imparfaites de la théologie systématique. Il lui appartient encore plus de compléter une appréciation objective où l'imagination participe moins. Dans la conclusion générale de ce discours, je vais indiquer davantage cette indispensable fonction poétique au sujet de la conception centrale du positivisme. Le lecteur

Digitized by Google

pourra dès lors étendre la même explication à tous les autres cas principaux.

Pour accomplir ce grand office, l'art positiviste se trouvera naturellement conduit à nous offrir des tableaux anticipés de la régénération humaine, appréciée sous tous les aspects susceptibles d'idéalisation. Ce sera sa seconde coopération générale à l'impulsion rénovatrice, en développant sa participation initiale. Au fond, ce nouvel office se réduit à régulariser les utopies, en y subordonnant toujours l'idéalité à la réalité, comme en toute autre composition poétique. La liberté spéculative que semble leur procurer l'anarchie actuelle finit par restreindre beaucoup leur essor effectif, d'après les craintes de divagation qu'elle inspire même aux plus rêveurs, dont l'esprit ne saurait devenir insensible aux besoins communs d'harmonie mentale. Mais, quand le domaine de l'imagination se borne à développer et vivifier celui de la raison, les plus austères penseurs subissent volontiers un charme qui, loin d'altérer la réalité, ne fait que mieux ressortir son principal caractère, trop peu déterminé par la science. Ainsi, en assignant aux utopies leur vraie destination, le positivisme stimulera beaucoup ce genre moderne de compositions poétiques, qui, sous l'inspiration sociologique, peut tant concourir à pousser l'ensemble du peuple occidental vers l'état normal de l'humanité. Les cinq modes esthétiques participeront tous à cette salutaire impulsion, en nous faisant d'avance apprécier, d'après l'idéalisation propre à chacun d'eux, les charmes et la grandeur de la nouvelle existence, personnelle, domestique, et sociale.

Cette seconde assistance générale de l'art dans la grande reconstruction en suscitera naturellement une troisième, dont le besoin n'est pas moindre aujourd'hui, pour achever de détacher les occidentaux des vains débris du passé qui empêchent

Digitized by Google

de sentir l'avenir. Il suffira de donner une direction comparative aux tableaux anticipés que je viens d'indiquer. Depuis le début de la transition moderne, au quatorzième siècle, l'art s'est surtout développé sous une intention critique, qui pourtant convient peu à sa nature éminemment synthétique. Son essor organique peut donc se concilier pleinement avec la lutte secondaire qu'exige encore la situation actuelle envers les opinions, et surtout les mœurs, qui nous restent du régime déchu ou de la phase transitoire. Cet ébranlement complémentaire, relatif aux plus intimes racines du passé, altérera d'autant moins la grande mission de l'art positiviste, qu'il s'accomplira sans jamais exiger une critique directe. Ni envers la théologie, ni seulement quant à la métaphysique, nous n'avons désormais besoin d'aucune discussion, même philosophique, et, à plus forte raison, poétique. Tout se réduit maintenant à une simple concurrence, le plus souvent implicite, entre les modes opposés suivant lesquels le catholicisme et le positivisme correspondent aux mêmes besoins moraux et sociaux. Or cet office accessoire, dont les bases scientifiques sont déjà posées, est surtout du ressort de l'art, puisqu'il doit s'adresser davantage au sentiment qu'à la raison. J'en ai indiqué le cas le plus caractéristique, à la fin de la quatrième partie, pour la noble coopération que je réservais à ma sainte collègue envers l'initiation positiviste de nos deux populations méridionales, principalement dévolue à l'intervention esthétique des femmes.

Dans cette troisième fonction sociale, la nouvelle poésie rattachera directement sa mission actuelle à son office final, en idéalisant le passé, comme ci-dessus l'avenir. Car, l'avènement du positivisme exige, à tous égards, une scrupuleuse justice envers le catholicisme. Loin d'atténuer le mérite moral et politique du régime propre au moyen âge, la poésie, guidée par la philosophie, devra d'abord le glorifier dignement, afin

de mieux caractériser la supériorité nécessaire de l'ordre final. Elle préludera ainsi à son devoir normal de ranimer le passé, dont la liaison naturelle avec l'avenir doit devenir profondément familière, dans l'intérêt simultané de la raison systématique et du sentiment social.

Quoique prochain, ce triple office, par lequel l'art positiviste inaugurera son incorporation à l'ordre final, ne saurait être immédiat, puisqu'il exige une préparation philosophique qui n'est point encore assez accomplie, ni chez le public occidental, ni par ses organes esthétiques. La génération pacifique qui vient de commencer, en France, la seconde partie de la grande révolution, peut faire librement prévaloir le positivisme, non-seulement parmi les vrais penseurs, mais aussi dans le peuple parisien chargé des communes destinées de l'Occident, et même auprès des femmes les mieux disposées. Élevée sous cette impulsion, la génération suivante pourra donc, avant la fin du siècle ouvert par la Convention, compléter spontanément cette inauguration mentale et morale en manifestant le nouveau caractère esthétique de l'humanité régénérée.

L'ensemble de cette cinquième et dernière partie représente directement la philosophie positive comme plus favorable qu'aucune autre à l'essor continu de tous les beaux-arts. Une doctrine qui appelle l'humanité au perfectionnement universel devait s'incorporer profondément les spéculations les plus propres à développer notre instinct de la perfection. Elle ne les subordonne à l'étude systématique de la réalité, que pour fournir à l'idéalité une base objective, indispensable à sa consistance et à sa dignité. Mais, ainsi constituées, les fonctions esthétiques conviennent mieux que les fonctions scientifiques, soit à la nature et à la portée de notre intelligence, soit surtout

Digitized by Google

à sa destination essentielle, l'organisation de l'unité humaine; car elles se rapportent immédiatement au principe affectif de cette systématisation. Après la culture directe du sentiment, c'est l'art qui peut habituellement fournir les meilleurs moyens de nous rendre à la fois plus tendres et plus nobles.

Sa réaction logique doit même perfectionner notre aptitude systématique, en nous familiarisant de bonne heure avec les vrais caractères de toute construction humaine. La science a pu longtemps préférer le régime analytique; tandis que, même au milieu de son anarchie actuelle, l'art vise toujours à la synthèse, but nécessaire de toutes nos contemplations. Quand, contre sa nature, il travaille à détruire, son œuvre quelconque ne s'accomplit encore qu'en construisant. Le goût et l'habitude des constructions esthétiques doivent ainsi nous disposer à mieux construire sur le sol plus réfractaire de la réalité.

A tous ces titres, l'art, dirigé par le sentiment, devient, pour le positivisme, la principale base de l'éducation universelle, où la science ne préside ensuite qu'à une indispensable systématisation objective. La vie active complète cette prépondérance initiale, en imprimant un caractère plus esthétique que scientifique aux fonctions régulières du pouvoir modérateur. Les trois éléments nécessaires de la force morale deviennent ainsi les organes spontanés de l'idéalisation, désormais inséparable de la systématisation.

Une telle fusion oblige les nouveaux philosophes à sentir profondément tous les beaux-arts. Quoique habituellement passive, cette aptitude devra pouvoir s'élever, chez les principaux d'entre eux, jusqu'à la plus sublime activité, dans les âges d'intermittence philosophique et de verve poétique. Sans ce difficile complément, leur office ne saurait obtenir le libre

ascendant moral que comporte sa nature et qu'exige sa destination. Le prêtre de l'Humanité ne développera sa supériorité nécessaire sur le prêtre de Dieu que quand sa raison systématique se combinera dignement avec l'enthousiasme du poëte comme avec la sympathie féminine et l'énergie prolétaire.

Digitized by Google

CONCLUSION GÉNÉRALE

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

RELIGION DE L'HUMANITÉ.

L'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but ; tel est, d'après ce long discours préliminaire, le caractère fondamental du régime définitif que le positivisme vient inaugurer en systématisant toute notre existence, personnelle et sociale, par une combinaison inaltérable entre le sentiment, la raison, et l'activité Cette systématisation finale remplit, au delà d'aucune possibilité antérieure, les diverses conditions essentielles, soit quant à l'essor spécial des différentes parties de notre nature, soit quant à leur connexité générale. La suprématie nécessaire de la vie affective s'y trouve mieux constituée qu'auparavant, d'après l'universelle prépondérance du sentiment social, qui peut directement charmer chaque pensée et chaque acte quelconques.

Jamais oppressive envers l'esprit, une telle domination du cœur sanctifie l'intelligence en la vouant désormais au service continu de la sociabilité, dont elle doit consolider l'ascendant et éclairer l exercice. Dignement subordonnée au sentiment, la raison acquiert ainsi une autorité qu'elle n'avait pu encore obtenir, comme seule apte à dévoiler l'ordre fondamental qui dirige nécessairement toute notre existence d'après l'ensemble

des lois naturelles des divers phénomènes. Cette base objective de la vraie sagesse humaine réagit profondément sur nos affections elles-mêmes, qui trouvent, dans l'obligation de s'y conformer, une source de fixité propre à contenir leur versabilité spontanée, et une stimulation directe à la prépondérance des instincts sympathiques. Noblement appliqué à un office fondamental qui le préserve de toute oiseuse divagation, le génie scientifique trouve la plus vaste alimentation dans l'appréciation de toutes les lois réelles qui influent sur nos destinées, et surtout dans l'étude de notre propre nature, individuelle et collective. La prépondérance du point de vue sociologique, loin d'étouffer les spéculations plus abstraites, augmente autant leur consistance que leur dignité, en constituant la seule unité qu'elles comportent.

En assurant à la raison sa juste influence sur l'ensemble de la vie humaine, ce régime final consolide et développe l'essor habituel de l'imagination, désormais appliquée à sa destination caractéristique, l'idéalisation continue de la réalité. Les fonctions scientifiques ne sont indispensables que pour construire la base extérieure de toutes nos conceptions. Mais, cet office une fois accompli, les fonctions esthétiques conviennent mieux à notre intelligence, pourvu que leur exercice respecte toujours ce fondement nécessaire, d'ailleurs si propre à prévenir leurs écarts. Sous cette unique condition générale, elles sont directement encouragées par la systématisation positive, comme étant à la fois les plus conformes à son principe affectif et les plus rapprochées de son but actif. Profondément incorporées à la nouvelle existence, elles y constituent, d'ordinaire, l'exercice le plus doux et le plus salutaire de notre intelligence, qui ne saurait tendre plus directement à cultiver l'affection et à poursuivre le perfectionnement.

D'abord émanée de la vie active, la systématisation finale y

revient avec un surcroît d'énergie, quand, d'après sa longue préparation spéculative, elle a pu remonter jusqu'à son principe affectif, devenu désormais sa source directe. Loin de susciter aucune langueur, cet amour fondamental nous poussera toujours à la plus complète activité, en vouant toute notre existence au perfectionnement universel. Il ne nous oblige à étudier l'ordre naturel qu'afin de mieux appliquer nos forces quelconques, individuelles ou collectives, à son amélioration artificielle. A peine ébauchée jusqu'ici, même envers le monde matériel, cette destination normale n'a pu encore occuper que la moindre partie des efforts humains. Son essor ne pourrait devenir dégradant que s'il restait borné aux degrés inférieurs du perfectionnement. Dès que notre sagesse spéculative embrasse directement son principal domaine, notre sagesse active s'applique surtout aux plus éminents phénomènes, où l'ordre naturel est à la fois plus imparfait et mieux modifiable. Ainsi agrandie et systématisée, notre existence pratique poursuit de préférence l'amélioration intellectuelle, et encore davantage le perfectionnement moral, soit en tendresse, soit en courage. La vie privée et la vie publique se trouvent désormais liées par un même but principal, dont la vue familière vient ennoblir tous leurs actes. Dès lors, la prépondérance nécessaire de la pratique, loin d'être jamais hostile à la théorie, lui prescrit surtout les plus difficiles recherches, pour découvrir les vraies lois de notre nature personnelle et sociale, dont la connaissance restera toujours inférieure à nos besoins réels. Au lieu de disposer à la sécheresse morale, une telle activité habituelle nous poussera sans cesse à mieux sentir que l'amour universel constitue, non-seulement notre principal bonheur, mais aussi notre plus puissant moyen, indispensable à l'efficacité de tous les autres.

C'est ainsi que, dans l'existence positive, le cœur, l'esprit, et le caractère se consolident et se développent mutuellement,

Digitized by Google

d'après la systématisation habituelle de leur propre exercice naturel Jamais la vie publique et la vie privée n'avaient pu être aussi pleinement liées que par cette égale consécration à une même destination essentielle, où elles ne diffèrent que pour l'étendue de leurs moyens respectifs. Vouées l'une et l'autre à faire toujours prévaloir, autant que possible, la sociabilité sur la personnalité. chacune y applique sans cesse, et à tous égards, toutes nos puissances quelconques, affectives, spéculatives, et actives.

D'après cette position finale du grand problème humain, l'art social, directement consacré à sa solution générale, prend désormais pour principe fondamental la séparation normale entre les deux pouvoirs élémentaires, l'un moral, qui conseille, l'autre politique, qui commande. La prépondérance nécessaire de celui-ci, toujours fondée sur la force matérielle, représente l'ascendant spontané de la personnalité dans notre imparfaite nature, où les plus grossiers besoins se trouvent les plus urgents et les plus continus. Sans cette irrésistible fatalité, notre vie individuelle manquerait elle-même de consistance et de direction; mais surtout notre existence collective ne comporterait ni caractère, ni activité C'est pourquoi le pouvoir moral, qui repose sur la conviction et la persuasion, doit rester purement modérateur, sans devenir jamais directeur.

Émané du sentiment et de la raison, il représente spécialement la sociabilité, que seul il cultive immédiatement. Mais, par cela même qu'il correspond à nos plus éminents attributs, il ne peut obtenir une prépondérance pratique qui appartient aux plus énergiques. Inférieur en puissance, quoique supérieur en dignité, il oppose toujours son classement virtuel des individus selon leur mérite mental et moral à leur classement réel suivant la richesse ou la grandeur. Sans jamais parvenir à faire prévaloir ses principes d'appréciation, il aboutit ainsi à modi-

Digitized by Google

fier heureusement l'ordre naturel de toute société, en y rappelant dignement l'esprit d'ensemble et le sentiment du devoir, que l'activité pratique tend à altérer.

Cet office fondamental, dont le besoin est partout senti, se systématise d'après l'attribution caractéristique de ce pouvoir modérateur, pour nous préparer à la vie réelle par une saine éducation générale, principalement relative à la morale, même dans sa partie intellectuelle. Ainsi vouée à la spéculation et à l'affection, cette puissance modificatrice ne peut constituer un digne organe systématique de la sociabilité qu'en restant toujours extérieure à l'action. Son premier devoir consiste donc à combattre, dans son propre sein, nos vains instincts d'élévation temporelle, qui ne deviennent salutaires, malgré l'impureté de leur source ordinaire, que chez les natures vraiment destinées à un indispensable commandement. Cette renonciation solennelle à la richesse et à la grandeur devient la base primitive du véritable pouvoir théorique, et la condition initiale de sa légitime résistance aux usurpations toujours imminentes du pouvoir pratique. Il obtient ainsi ses principaux appuis habituels, en développant ses affinités naturelles avec les éléments sociaux qui sont, comme lui, nécessairement étrangers au gouvernement politique.

Première source spontanée de l'influence modificatrice, d'après leur nature éminemment affective, les femmes deviennent alors, en vertu de leur situation passive, les auxiliaires domestiques du vrai pouvoir spirituel. Il les associe intimement à son office essentiel, en leur confiant toute l'éducation privée, dont l'éducation publique ne constitue, dans le régime positif, qu'un indispensable complément systématique. Comme épouses, elles participent encore davantage à ses fonctions consultatives, en tempérant par la persuasion l'ascendant matériel qu'il modère seulement par la conviction. Dans le genre de vie publique qui

convient à leur nature, elles l'assistent spontanément, pour élaborer l'opinion commune dont il devient l'organe systématique, en appréciant les actes, et surtout les personnes, d'après les principes qu'il leur a fournis. Cet intime concours se développera mieux quand les femmes, dignement préservées par les hommes de toute sollicitude matérielle, seront partout aussi étrangères à la richesse qu'à la domination, comme on le voit si souvent chez les prolétaires.

Quoique moins pure et moins directe, l'affinité du peuple envers le pouvoir philosophique procure naturellement à celui-ci une énergique assistance civile dans son inévitable antagonisme avec le pouvoir politique. Privés à la fois de loisir matériel et de puissance individuelle, les prolétaires ne sauraient habituellement participer au gouvernement pratique, dont l'efficacité dépend surtout de sa concentration. Au contraire, la force morale, toujours émanée d'une libre convergence, comporte, et même exige, des ramifications universelles. Or, dégagés de toute grave responsabilité pratique, les prolétaires s'associent naturellement au pouvoir théorique, d'après la disponibilité d'esprit et l'insouciance personnelle qui les disposent mieux que leurs chefs temporels aux vues d'ensemble et aux sentiments généreux. Ils fourniront ainsi la principale base habituelle de la véritable opinion publique, quand une éducation générale, qui leur sera surtout destinée, leur permettra de bien caractériser leurs vœux. Leurs besoins comme leurs inclinations les rapprocheront toujours du sacerdoce philosophique, qui deviendra leur organe systématique envers les classes dirigeantes. En retour de cet office naturel, il recevra d'eux une imposante assistance pour sa grande mission sociale de subordonner sans cesse le commandement à la moralité. Dans les cas exceptionnels qui exigeraient l'intervention politique du pouvoir modérateur, le caractère actif de son élément po-

Digitized by Google

pulaire dispensera son élément philosophique d'une anomalie qui le dénaturerait presque autant que son élément féminin.

La faible influence de la raison sur notre imparfaite nature interdirait directement au nouveau sacerdoce de faire assez respecter la dignité sociale de la vraie théorie et sa juste relation avec la pratique. Mais cette double solidarité fondamentale lui assurera de puissants appuis dans chaque cité, et même au sein de chaque famille, pour organiser la légitime réaction morale des pauvres envers les riches. L'éducation universelle lui procurera d'ailleurs, parmi les classes dirigeantes, une assistance supplémentaire, par l'accession volontaire de leurs plus nobles membres à une sorte de chevalerie nouvelle. Néanmoins, malgré cette vaste organisation de la force morale, l'ascendant spontané de notre personnalité se trouve tellement prononcé, que la solution effective du grand problème humain restera toujours fort inférieure à nos justes souhaits. Cette appréciation, commune à tous les aspects de notre vraie destinée, doit seulement nous encourager davantage à mieux concerter tous nos efforts pour améliorer l'ordre naturel dans ses dispositions les plus importantes, qui sont à la fois les plus modifiables et les plus imparfaites.

Notre principal progrès, tant collectif qu'individuel, consiste à développer toujours cet empire qui n'appartient qu'à nous sur nos propres imperfections, surtout morales. Cette tendance caractéristique ne pouvait assez surgir dans l'antiquité, qui dut seulement en préparer la manifestation par un indispensable préambule, intellectuel et social. Sa destination fut même tellement incompatible avec la position directe de la grande question humaine, qu'elle exigea toujours, au contraire, l'intime subordination de la morale à la politique. Mais ce noble but convient tant à notre espèce, que, dès le moyen âge, elle y tendit ouvertement, malgré les obstacles qu'offrait encore l'in-

Digitized by Google

suffisant accomplissement des deux conditions préliminaires. La doctrine dominante n'était point assez réelle ni assez complète, le caractère social restait trop militaire et trop aristocratique, pour permettre alors de constituer l'ascendant final de la morale sur la politique. Cependant l'insuffisance nécessaire de cette admirable tentative n'empêcha pas les populations occidentales d'apprécier déjà ce principe fondamental, qui survécut ensuite à l'irrévocable déclin des opinions et des mœurs d'où il avait d'abord surgi. Pour lui procurer une prépondérance décisive, il fallait que le véritable esprit philosophique, longtemps borné aux plus simples études, embrassât graduellement tout le domaine spéculatif, jusqu'à devenir pleinement systématique, d'après son extension finale aux contemplations sociales. En même temps, il était indispensable que l'activité industrielle prévalût irrévocablement sur l'existence militaire chez toutes les populations préparées par l'incorporation romaine et par l'initiation catholico-féodale. Ce double préambule élémentaire s'est accompli, conjointement avec la décomposition générale du régime ancien, pendant la longue transition qui nous sépare du moyen âge. Un ébranlement décisif a dès lors poussé l'élite de notre espèce à reprendre directement, sur de meilleures bases mentales et sociales, le grand problème posé par nos pieux et chevaleresques ancêtres, pour instituer enfin sa solution radicale, que le positivisme vient aujourd'hui systématiser et formuler.

Toutes les phases essentielles de cette préparation collective en exigent d'équivalentes dans l'initiation individuelle, spontanée ou systématique, sous peine d'insuffisance. Mais il faut ensuite que ces divers modes et degrés de la régénération humaine, outre leur intime connexité, viennent tous aboutir naturellement à un même centre, propre à constituer directement l'unité fondamentale du régime définitif. Sans cette con-

Digitized by Google

densation finale, la systématisation positive ne saurait entièrement remplacer la systématisation théologique, malgré l'homogénéité et la solidarité supérieures de ses éléments plus réels et plus stables. A son principe affectif, à sa base rationnelle, et à son but actif, le positivisme doit donc joindre un centre unique, qui embrasse à la fois le sentiment, la raison, et l'activité. Telle est la dernière condition de son ascendant décisif, tant privé que public.

Elle se trouve entièrement remplie par la convergence naturelle de tous les aspects positivistes vers la grande conception de l'Humanité, qui vient éliminer irrévocablement celle de Dieu, pour constituer une unité définitive plus complète et plus durable que l'unité provisoire du régime initial. L'extension et l'application de la nouvelle doctrine générale deviennent ainsi accessibles à tous les cœurs, et, par suite, à tous les esprits, en évitant aujourd'hui un long et difficile préambule scientifique, qui reste seulement indispensable à ses organes systématiques.

D'après sa nature encore plus morale que mentale, ce centre universel du positivisme représente aussitôt le principe affectif de la systématisation finale. Car, le caractère propre de ce nouveau Grand-Être consistant à être nécessairement composé d'éléments séparables, toute son existence repose sur l'amour mutuel qui lie toujours ses diverses parties, sans qu'aucun calcul puisse jamais tenir lieu d'un tel instinct.

A cette prépondérance directe du sentiment social, correspond l'essor continu de l'esprit d'ensemble, qui seul permet de concevoir le concours spontané d'où résulte cet immense organisme, en faisant abstraction de tous les conflits partiels. La raison participe donc comme l'amour à cette condensation finale. En outre, elle seule complète la notion du véritable Être-Suprême, en dévoilant toutes les conditions, extérieures et intérieures, de son existence réelle.

Digitized by Google

Mais l'activité n'est pas moins inhérente que le sentiment et la raison à la nature de l'unité positiviste. Car, l'organisme le plus composé doit, plus qu'aucun autre, réagir sans cesse sur le milieu correspondant, pour le modifier en s'y subordonnant. De là résulte le progrès nécessaire, qui n'est jamais que le développement de l'ordre émané de l'amour.

L'Humanité condense donc directement les trois caractères essentiels du positivisme, son moteur subjectif, son dogme objectif, et son but actif. A ce seul véritable Grand-Être, dont nous sommes sciemment les membres nécessaires, se rapporteront désormais tous les aspects de notre existence, individuelle ou collective, nos contemplations pour le connaître, nos affections pour l'aimer, et nos actions pour le servir.

Voilà comment les positivistes peuvent, mieux que les théologistes quelconques, concevoir la vie comme un vrai culte, aussi intime qu'usuel. Ce culte continu de l'Humanité exaltera et épurera tous nos sentiments; il agrandira et éclaircira toutes nos pensées; il anoblira et consolidera tous nos actes. Le grand problème du moyen âge s'y trouve directement résolu autant que possible, puisque la subordination de la politique à la morale y résulte nécessairement d'une prépondérance sacrée de la sociabilité sur la personnalité.

C'est ainsi que le positivisme devient enfin une véritable religion, seule complète et réelle, destinée à prévaloir sur toutes les systématisations imparfaites et provisoires qui émanèrent du théologisme initial.

L'unité des théocraties antiques fut elle-même insuffisante, puisque sa nature purement subjective ne put jamais embrasser pleinement l'existence pratique, toujours subordonnée à la réalité objective. Bornée au sentiment et à la raison, cette systématisation primitive perdit bientôt une notable partie de son domaine intellectuel, quand l'esprit esthétique s'af-

franchit irrévocablement de la tutelle théocratique, pour mieux s'adapter à la vie réelle, suivant sa vocation spontanée. Restés encore seuls arbitres de la science comme de la morale, les prêtres virent ensuite décroître beaucoup leur autorité théorique, aussitôt que l'essor abstrait des moindres conceptions positives eut donné naissance à la philosophie proprement dite. Quoiqu'elle ne put alors être que métaphysique, elle tenta déjà une systématisation anti-sacerdotale, qui, sans comporter aucune efficacité organique, ruina le polythéisme, et finit par le transformer en monothéisme. Dans ce mode extrême de la théologie, l'autorité spéculative du sacerdoce fut aussi radicalement altérée que le principe de sa doctrine. Les prêtres perdirent alors l'ascendant scientifique, comme ils avaient d'abord perdu l'ascendant esthétique. Ils conservèrent seulement une suprématie morale, bientôt compromise par l'émancipation intellectuelle, dont l'esprit positif constitua la source réelle, quoique l'esprit métaphysique lui servit encore d'organe systématique.

Quand la science eut assez grandi pour se séparer aussi de la philosophie, elle ne tarda pas à manifester sa tendance nécessaire vers une nouvelle unité spéculative, non moins contraire à toute métaphysique qu'à toute théologie. Cette construction finale, naturellement assujettie à une lente succession de préambules que les deux autres n'exigeaient pas, conduisait d'ailleurs l'esprit positif à systématiser la vie active, d'où il émana spontanément, à mesure qu'il s'emparait du domaine spéculatif. Mais ce double ascendant n'a pu se compléter que par la récente fondation de la vraie science sociale, constituée enfin par ma théorie historique. Dès lors, les véritables savants, en s'élevant à la dignité philosophique, tendent nécessairement vers le caractère sacerdotal, parce que cette élaboration finale conduit à la prépondérance systématique du principe affectif, d'où résulte aussitôt une construction complète autant qu'homogène.

Digitized by Google

Ainsi érigés en prêtres de l'Humanité, les nouveaux philosophes doivent obtenir un ascendant, intellectuel et moral, plus étendu et mieux enraciné que celui du sacerdoce antique. Leur exclusion nécessaire de toute autorité temporelle devient la condition fondamentale de cette suprématie spirituelle, pour garantir la division systématique entre la théorie et la pratique. Aucune dégénération théocratique n'est possible dans un régime où le conseil et le commandement ne peuvent jamais émaner des mêmes organes.

D'après cette entière renonciation à la grandeur et à la richesse, individuelles ou même collectives, les prêtres de l'Humanité pourront obtenir une incomparable dignité, en réunissant l'ascendant intellectuel, tant esthétique que scientifique, et l'ascendant moral, toujours séparés depuis l'extinction des théocraties. La raison, l'imagination, et le sentiment se combineront ainsi pour modifier profondément l'empire nécessaire de l'activité pratique, suivant les véritables lois de la morale universelle, dont il tend toujours à s'écarter. Ce nouveau pouvoir modérateur acquerra d'autant plus d'influence que sa systématisation aura précédé et préparé l'essor direct du régime définitif; tandis que le théologisme ne parvint à l'unité qu'au temps de son déclin. Le sacerdoce positif doit donc régénérer à la fois toutes les fonctions relatives à notre propre perfectionnement, en destinant la science à étudier l'Humanité, la poésie à la chanter, et la morale à l'aimer, afin que, d'après cet irrésistible concours, la politique s'applique sans cesse à la servir.

Une telle mission procure à la science réelle une grandeur et une consistance qui n'eurent jamais d'égales, puisqu'elle seule nous fait connaître la nature et la condition du véritable Grand-Être, dont le culte complet doit caractériser toute notre existence. Quoique cette détermination fondamentale ne semble

Digitized by Google

directement exiger que des études sociologiques, elle repose nécessairement sur un double préambule logique et scientifique, relatif, d'abord, au monde extérieur, et ensuite à l'homme individuel, afin d'apprécier le milieu et l'agent de ces éminents phénomènes.

Le culte des positivistes ne s'adresse point, comme celui des théologistes, à un être absolu, isolé, incompréhensible, dont l'existence ne comporte aucune démonstration, et repousse toute comparaison réelle. Nul mystère ne doit altérer l'évidence spontanée qui caractérise le nouvel Être-Suprême. Il ne sera dignement chanté, aimé, et servi que d'après une suffisante connaissance des diverses lois naturelles qui régissent son existence, la plus compliquée que nous puissions contempler.

D'après cette complication supérieure, il offre, encore davantage qu'aucun autre organisme, ce double attribut de solidarité intérieure et de subordination extérieure qui appartient à tout corps vivant. Malgré son immense extension dans le temps et dans l'espace, l'exacte appréciation de chacun de ses phénomènes nous manifeste son consensus universel. Son existence est aussi la plus dépendante de la nécessité extérieure, résultée, envers chaque être réel, de l'ensemble des lois inférieures. A toutes les fatalités ordinaires, mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques, et biologiques, viennent alors se joindre les fatalités sociologiques, étrangères aux natures moins éminentes. Mais, par une dernière conséquence générale de sa complication caractéristique, ce grand organisme réagit nécessairement plus qu'aucun autre sur l'ensemble du monde réel, dont il est le vrai chef. Sa définition scientifique semble donc se réduire à le concevoir comme l'être véritablement suprême, qui manifeste le mieux tous les principaux attributs de la vitalité.

Digitized by Google

Mais un dernier caractère essentiel, qui n'appartient qu'à lui, doit compléter sa notion fondamentale, en appréciant systématiquement l'indépendance nécessaire de ses propres éléments. Tandis que les diverses parties d'aucun autre organisme ne sauraient vivre isolément, la grande existence se compose de vies réellement séparables. Quoique cette indépendance n'empêche point le consensus, elle est aussi indispensable que le concours à la nature d'un tel être, qui perdrait toute sa supériorité si ses éléments devenaient inséparables. La difficulté de concilier ces deux conditions également fondamentales explique assez la lenteur de cette suprême évolution. Néanmoins, le nouveau Grand-Être ne suppose point, comme l'ancien, une abstraction purement subjective. Sa notion résulte, au contraire, d'une exacte appréciation objective; car l'homme, proprement dit, n'existe que dans le cerveau trop abstrait de nos métaphysiciens. Il n'y a, au fond, de réel que l'humanité, quoique la complication de sa nature nous ait interdit jusqu'ici d'en systématiser la notion, terme nécessaire de notre initiation scientifique. Cette dernière appréciation conduit à compléter la conception systématique de l'Être-Suprême, en y distinguant deux ordres de fonctions fondamentales, les unes d'activité, les autres de liaison. En effet, il n'y a là de directement actif que les parties séparables; mais l'efficacité de leurs opérations dépend de leur concours, spontané ou concerté. Un tel organisme suppose donc à la fois des fonctions extérieures, essentiellement relatives à son existence matérielle, et des fonctions intérieures, spécialement destinées à combiner ses éléments mobiles. Or, cette indispensable division se réduit, au fond, à étendre jusqu'à l'organisme collectif la grande théorie de l'incomparable Bichat sur la distinction des deux vies, de nutrition et de relation, dans tout organisme individuel. C'est là qu'il faut saisir la vraie source systématique de la séparation normale des deux

pouvoirs sociaux. Le pouvoir temporel, seul directeur, émane de la personnalité, et développe l'activité, d'où résulte l'ordre fondamental : tandis que le pouvoir spirituel, purement modérateur, représente immédiatement la sociabilité, et institue le concours, qui détermine le progrès. Ainsi, dans la conception du Grand-Être, le premier correspond à l'appareil nutritif et le second à l'appareil nerveux de l'organisme individuel.

L'ensemble de cette étude statique permet ensuite à la science d'apprécier directement l'existence dynamique correspondante, d'après ma théorie fondamentale de l'évolution humaine, comme l'exposera le troisième volume de ce traité. Notre Grand-Être n'est pas plus immobile qu'absolu ; sa nature relative le rend éminemment développable : en un mot, il est le plus vivant des êtres connus. Il s'étend et se compose de plus en plus par la succession continue des générations humaines. Mais ses mutations nécessaires sont aussi assujetties que ses fonctions fondamentales à des lois invariables. Leur ensemble, désormais appréciable, constitue un spectacle plus imposant que la sublime inertie de l'ancien Être-Suprême, dont l'existence passive n'était suspendue que par d'inexplicables caprices. Ainsi, la science réelle peut seule nous faire apprécier cette destinée prépondérante, qui domine et enveloppe toutes les nôtres. Comme envers les moindres phénomènes, c'est à l'étude systématique du passé qu'il appartient d'y déterminer l'avenir pour caractériser le présent. De la conception normale du Grand-Être, nous passons donc à l'histoire de sa formation continue, dont l'ensemble résume tous les progrès quelconques. Sa notion était incompatible, dans l'antiquité, soit avec l'ascendant de l'esprit théologique, soit avec l'essor de l'activité guerrière, fondé sur l'esclavage des producteurs. La Patrie, même très-restreinte d'abord, pouvait seule constituer alors le prélude nécessaire de l'Humanité. Sous cette nationalité primi-

Digitized by Google

tive, surgit, au moyen âge, le sentiment de la fraternité universelle, d'après le caractère défensif de la nouvelle activité militaire et la libre concentration des croyances surnaturelles en un monothéisme commun à tout l'Occident. L'essor des mœurs chevaleresques, et la première ébauche d'une séparation normale entre les deux puissances élémentaires, annonçaient déjà l'élaboration directe du grand organisme, en proclamant la subordination de la politique à la morale. Mais la nature chimérique et égoïste des croyances dominantes, ainsi que le caractère militaire et aristocratique de ce régime transitoire, ne permettaient alors d'autre préparation immédiate que l'indispensable abolition de tout esclavage personnel, principal résultat de cette grande époque. Les mœurs industrielles ayant ainsi commencé à prévaloir, le sentiment de fraternité a pu s'appuyer sur une activité vraiment universelle. En même temps, l'essor décisif de la positivité rationnelle a préparé l'élaboration finale de la science sociale, seule capable de systématiser de telles préparations, pour construire directement la notion du véritable Grand-Être. Cette conception est d'abord devenue systématique quant aux fonctions spéculatives, surtout scientifiques, qui suscitèrent, il y a deux siècles, la première formule relative à cet immense et éternel organisme. A travers l'indispensable dissolution du système théologique et militaire, l'évolution moderne fit ensuite surgir, d'après ses diverses préparations organiques, la notion réelle du progrès continu qui caractérise cette vie collective. Mais la conception de l'Humanité ne peut constituer une nouvelle unité fondamentale que depuis l'ébranlement décisif qui a, d'une part, manifesté l'urgence d'une régénération universelle, et, d'une autre part, suscité la philosophie capable de la systématiser. C'est ainsi que la contemplation du nouveau Grand-Être accompagna toujours sa formation graduelle. Sa conception actuelle résume autant

Digitized by Google

l'ensemble de nos préparations sociales que celui de nos spéculations positives.

En caractérisant ainsi la consécration directe de la science régénérée, il serait ici superflu d'insister sur la dignité qu'elle procure à son indispensable préambule inorganique et biologique, dès lors intimement annexé au dogme final. Les parties les plus inférieures reçoivent par là une auguste destination sociale, soit d'après leur supériorité logique, soit en vertu de leur nécessité scientifique. Il est vrai que la religion de l'Humanité exige aujourd'hui l'abolition radicale du régime académique, comme étant à la fois immoral et irrationnel, surtout en France. Ce double danger résulte, en effet, chez les géomètres, de leur aveugle limitation au simple début de l'initiation positive ; et, chez les biologistes, d'une empirique tendance à instituer leurs études sans base et sans destination systématiques. Le bon sens et la morale proscriront bientôt toute spécialité théorique qui ne sera pas conçue et cultivée d'après des vues encyclopédiques, propres à la rattacher toujours à l'ensemble de notre existence. On ne peut autrement contenir l'idiotisme et l'égoïsme, déjà trop développés, que suscite nécessairement l'anarchie actuelle. Mais cette indispensable épuration assurera ensuite la consécration publique de tous les vrais travaux scientifiques, même envers les moindres sujets. Ainsi corrigées de leur désastreuse sécheresse, les études mathématiques manifesteront toujours leur secrète aptitude morale, comme seules bases réelles de convictions vraiment inébranlables, que ne sauraient obtenir dans les hautes spéculations ceux qui n'y peuvent atteindre pour les plus simples. Quand l'intime connexité de toutes nos conceptions se trouvera assez appréciée, le Grand-Être repoussera autant le publiciste resté étranger à la géométrie que le géomètre dédaignant la sociologie. De même, purifiées de leur dangereux matérialisme,

Digitized by Google

les études biologiques acquerront dès lors l'imposante grandeur due aux théories préliminaires les plus rapprochées de la science finale, et les plus propres à préparer le dogme fondamental. L'esprit qui aspirerait à comprendre l'Être-Suprême sans avoir d'abord apprécié les vitalités inférieures, ne serait pas moins blâmable que celui qui refuserait de rattacher la biologie à son unique destination normale. Devenues indispensables aux démonstrations morales, et dignement subordonnées aux inspirations du cœur, toutes les saines études scientifiques se trouveront désormais liées profondément au sacerdoce de l'Humanité. Le règne du vrai sentiment développera l'essor de la droite raison, qui, à son tour, le consolidera par une sanction systématique. Outre son évidente nécessité pour régulariser l'activité spontanée du Grand-Être, la philosophie naturelle tend immédiatement à le perfectionner, en puisant au dehors la seule base de fixité que comporte l'ensemble de nos affections.

Irrévocablement vouée à l'étude, directe ou indirecte, de l'Humanité, la science prendra désormais un caractère vraiment sacré, comme fondement systématique du culte universel. Elle seule peut nous faire bien connaître, non-seulement la nature et la condition du Grand-Être, mais aussi ses destinées et ses tendances successives. Dans ce saint office, dont l'immense difficulté exige la combinaison habituelle de toutes nos forces spéculatives, nos moindres procédés scientifiques s'ennobliront par leur liaison permanente avec les plus hautes fonctions. La précision scrupuleuse et l'austère circonspection de la méthode positive, qui semblent si souvent puériles d'après leur oiseuse application, seront alors respectées et recommandées comme des garanties indispensables à l'efficacité d'une élaboration relative à nos principaux besoins. On sentira que, loin d'être incompatible avec le vrai sentiment, la véritable

Digitized by Google

rationnalité peut concourir beaucoup à le consolider et à le développer, en manifestant mieux tous les rapports réels, surtout sociaux.

Mais, quelque imposante grandeur que la science régénérée doive ainsi recevoir du nouveau culte, il procurera nécessairement à la poésie une consécration encore plus directe et plus complète, en lui assignant une destination plus active et plus familière. Désormais voué à chanter l'Humanité, le génie esthétique se sentira directement appelé à sa mission naturelle, dont tout son essor antérieur ne constitua que le prélude nécessaire, presque toujours accompli avec impatience par l'art, qui échappa avant la science au joug théocratique. Il n'accepta franchement que le régime polythéique, qui lui permit d'idéaliser librement tous nos sentiments élémentaires, pour représenter des dieux naïvement conformes au type humain. Secrètement rebelle à la concentration monothéique, qui ne lui laissait qu'un essor trop subalterne, il tend, depuis la fin du moyen âge, à s'emparer enfin de son vrai domaine, subordonné jusqu'alors à de ténébreuses chimères. Le culte du véritable Grand-Être lui ouvrira bientôt une carrière inépuisable, en l'appelant surtout à idéaliser notre existence collective, dont l'antiquité ne put lui offrir qu'une faible ébauche, peu favorable à la haute poésie.

D'abord, l'art doit beaucoup participer à la construction directe du type fondamental, sous la seule condition de se conformer toujours aux grandes données scientifiques. Car la science ne peut assez déterminer la nature et la destinée du nouvel Être-Suprême pour suffire aux besoins d'un culte dont l'objet doit se concevoir nettement afin qu'on puisse l'aimer sans effort et le servir avec ardeur. Il appartient au génie esthétique de remplir, à cet égard, les inévitables lacunes que laisse le génie scientifique, toujours contenu dans les étroites limites

de la réalité, surtout en un tel sujet. Son propre caractère le dispose à mieux représenter celui de l'humanité, parce que l'art y participe davantage que la science. L'indépendance et le concours, dont la combinaison distingue le Grand-Être de toutes les autres vitalités, constituent aussi les attributs spontanés de la poésie. Quoique sa nature soit plus sympathique que celle de la science, ses productions sont pourtant les plus individuelles de toutes, celles où le génie propre de chaque compositeur se trouve le mieux marqué, parce qu'il y doit moins à ses prédécesseurs et à ses contemporains. Ainsi, la synthèse fondamentale qui inaugurera le culte final convient davantage à l'art qu'à la science, qui lui fournira seulement une base indispensable. La poésie y prendra encore plus de part qu'à l'élaboration primitive des types polythéiques, où sa coopération si vantée fut plus apparente que réelle et se réduisit, au fond, à orner les mythes construits par une ombrageuse théocratie. Seule elle achèvera de nous placer au vrai point de vue humaniste, en nous faisant sentir dignement tous les attributs essentiels du Grand-Être que nous composons. Elle chantera tour à tour sa puissance matérielle, son amélioration physique, son progrès intellectuel, et surtout son perfectionnement moral. Antipathique à toute analyse, l'art nous expliquera la nature et la condition de l'Humanité en nous représentant sa vraie destinée, sa lutte continue contre une douloureuse fatalité, devenue une source de bonheur et de gloire, sa lente évolution préliminaire, et ses hautes espérances prochaines. La seule histoire de l'amour universel, âme nécessaire du nouveau Grand-Être, fournirait à la poésie régénérée un sujet intarissable, pour représenter, dans l'individu, et surtout dans l'espèce, l'admirable progression qui nous élève graduellement à la plus pure tendresse, en partant néanmoins d'un brutal appétit.

Digitized by Google

Ce grand office esthétique prendra souvent une forme comparative, qui caractérisera la supériorité du nouveau culte, sans exiger aucune critique spéciale de l'ancien. Pour mieux signaler les principaux attributs du vrai Grand-Être, l'art sera fréquemment conduit, surtout au début, à leur opposer l'imperfection nécessaire de ses divers précurseurs. La nature absolue, indéfinie, et immuable des types théologiques n'a jamais permis d'y concilier assez les conditions essentielles de bonté, de sagesse, et de puissance, dont la combinaison ne nous devient intelligible que dans une existence réelle, assujettie à des lois insurmontables. A des dieux actifs et sympathiques, mais sans dignité et sans moralité, le monothéisme substitua une divinité tantôt inerte et impassible, tantôt impénétrable et inflexible, quoique toujours majestueuse. D'après la réalité qui caractérise le nouvel Être-Suprême, sa nature relative et modifiable nous permet une appréciation plus complète, et surtout plus apte à nous élever sans cesser de nous dominer. Chacun y sent un supérieur, d'où dépend, à tous égards, sa propre destinée, toujours subordonnée à l'évolution collective. Mais cette domination ne nous annule point comme l'ancienne omnipotence, parce que chaque digne individualité se reconnait, à son tour, indispensable au grand organisme. Il n'est suprême que par notre concours, et son ascendant n'est que supérieur aux autres existences connues. Aucune terreur dégradante ne trouble notre amour envers lui, et pourtant il nous inspire toujours une sincère vénération. Loin de le supposer parfait, nous étudions avec soin ses imperfections naturelles, afin de les corriger autant que possible. Nous l'aimons d'une affection aussi noble que tendre, qui, au lieu d'une honteuse adulation, inspire une active sollicitude de perfectionnement. Mais tous ces avantages du nouveau culte, indiqués d'abord par la philosophie, ne peuvent être assez dé-

Digitized by Google

veloppés que par la poésie. Déjà Gœthe, et surtout Byron, ont pressenti la grandeur morale de l'homme affranchi de toute chimère oppressive. Cependant ils n'ont pu aboutir ainsi qu'à des types insurrectionnels, conformes à leur office révolutionnaire. Il faut sortir de l'état négatif où leur génie était retenu par leur situation, et s'élever à la contemplation positive de l'ensemble des lois réelles, surtout sociologiques, pour chanter dignement le nouvel homme en présence du nouveau dieu.

Enfin, la mission sacerdotale de l'art régénéré se développera sous une troisième forme générale, en présidant au système de fêtes, publiques ou privées, qui constituera la majeure partie du culte proprement dit. Pour un tel office, les prêtres de l'Humanité devront, en effet, appliquer davantage leur aptitude esthétique que leur talent scientifique. Car cette immense fonction doit, au fond, consister à mieux manifester la nature, statique et dynamique, du grand organisme, par l'idéalisation de ses divers caractères.

Il faudra donc instituer deux sortes de fêtes, relatives aux deux attributs nécessaires de l'être fondamental, en y célébrant, tantôt l'existence, tantôt l'activité, de manière à développer les deux éléments indispensables du vrai sentiment social. Les fêtes statiques manifesteront l'ordre, et stimuleront l'instinct de solidarité : les fêtes dynamiques caractériseront le progrès, pour faire mieux sentir la continuité. Dans ce double complément périodique de l'éducation universelle, tous les principes qu'elle aura posés se trouveront développés et consolidés, quoique sans aucune intention didactique, toujours contraire au vrai génie de l'art, qui ne doit instruire qu'en charmant. Au reste, la fixité naturelle de telles solennités n'empêchera jamais le sacerdoce positiviste d'y mêler avec opportunité une application spéciale aux principaux incidents de chaque situation réelle.

Digitized by Google

Les fêtes de l'ordre seront nécessairement moins concrètes et plus austères que celles du progrès. Elles devront caractériser la solidarité statique du grand organisme, d'après les diverses fonctions fondamentales de l'amour qui l'anime. La plus générale et la plus auguste serait donc celle de l'Humanité, qui, dans tout l'Occident, inaugurerait dignement chaque nouvelle année, en régularisant la seule tendance universelle qui charme encore notre prosaïque existence. Cette solennité initiale concernerait directement la plus vaste solidarité, de manière à convenir un jour à toutes les branches de notre espèce. Elle pourrait se compléter, dans le même mois, par trois fêtes secondaires, relatives aux degrés inférieurs d'association, la nation, la province, et la cité. A cette première célébration directe du lien social, succéderait, au début de chacun des quatre mois suivants, celle des quatre relations de famille, le mariage, la paternité, la filiation, et la fraternité, complétées, le mois d'après, par une juste glorification de la domesticité proprement dite.

Ce système statique représenterait à la fois la vraie théorie de notre nature, tant collective qu'individuelle, et l'ensemble correspondant de la saine morale. Les impulsions purement personnelles, malgré leur prépondérance, n'y doivent pas figurer distinctement, puisqu'un tel culte est surtout destiné à les mieux subordonner aux instincts sympathiques. Quoique l'éducation positive attache beaucoup d'importance aux vertus correspondantes, elles ne méritent point une célébration spéciale, qui pousserait à l'égoïsme. Elles doivent seulement être indirectement glorifiées, dans toutes les parties du culte humaniste, d'après leur influence réelle sur les affections généreuses. Il n'en résulte donc aucune véritable lacune au tableau esthétique de nos attributs et de nos devoirs. Ce tableau n'exige pas davantage une manifestation spéciale de la subordination

Digitized by Google

nécessaire du Grand-Être à l'ensemble du monde extérieur. En effet, cette nécessité fondamentale se fait partout sentir, soit qu'on célèbre nos inclinations qu'elle règle, nos spéculations qu'elle détermine, ou notre activité qu'elle impose. La seule périodicité de nos solennités suivant les mouvements de l'astre qui nous porte, y rappelle assez notre invincible assujettissement aux fatalités extérieures.

Quant aux fêtes dynamiques, destinées à célébrer le progrès, leur ensemble doit représenter l'histoire comme l'autre la morale. Le culte esthétique de l'Humanité y devient plus concret et plus animé, consistant surtout à glorifier les meilleurs types individuels des diverses phases de la grande évolution. Cependant il faut aussi que les principaux degrés de la progression sociale soient abstraitement célébrés, indépendamment de toute commémoration personnelle. En y consacrant les mois restés étrangers au culte statique, quatre fêtes équidistantes glorifieraient les trois grandes phases du passé, fétichique, polythéique et monothéique, pour aboutir à la fête de l'avenir, terme normal d'une telle célébration.

La chaîne générale des temps étant alors constituée, chaque mois serait consacré à l'un des principaux représentants des diverses évolutions du Grand-Être. Mais je ne dois pas reproduire ici les indications spéciales que contenait, à cet égard, l'édition partielle de ce discours, et où je n'avais pas encore distingué suffisamment le culte concret du culte abstrait. Quelques mois après, l'urgence de notre situation républicaine me conduisit à instituer déjà, sous le nom de *Calendrier positiviste*, un système complet de commémoration occidentale, dont l'exposition dogmatique appartiendra naturellement au dernier volume du présent traité. Le succès de cet opuscule séparé a pleinement confirmé l'opportunité d'une telle anticipation, à laquelle je dois ici renvoyer le lecteur, en l'invitant à se fami-

Digitized by Google

liariser ainsi avec la constitution provisoire de la nouvelle année occidentale, usitée maintenant chez la plupart des positivistes.

Étendu ensuite aux divers degrés locaux, ce système occidental de glorification individuelle aboutirait enfin à la vie privée, dont les célébrations domestiques se rattacheraient aux plus vastes manifestations publiques par une double institution, que le positivisme s'honorera d'emprunter au catholicisme. D'une part, une touchante fête, que j'ai transportée au dernier jour de notre année, continuera d'inviter tous les occidentaux à pleurer à la fois sur les tombes qu'ils chérissent, en soulageant leurs douleurs respectives par cette commune expansion. Les nobles prolétaires parisiens prouvent annuellement que la plus complète émancipation n'altère nullement le culte nécessaire de la mort, même sans attendre sa nouvelle systématisation. En second lieu, la réorganisation finale saura maintenir et perfectionner l'institution, trop peu appréciée, des noms de baptême, par laquelle le régime antérieur lia si heureusement la vie privée à l'existence publique, en appelant chacun à l'imitation spéciale de l'un des types consacrés. Ce complément individuel manifestera partout l'aptitude supérieure du nouveau culte pour toute commémoration, d'où aucun temps ni aucun lieu ne serait plus exclu; tandis que l'esprit absolu du catholicisme était incompatible avec ses intentions d'universalité, surtout à cet égard.

Malgré ses limites nécessaires, l'indication précédente caractérise assez le double système de fêtes positivistes d'après lequel chaque semaine appellera l'Occident régénéré à une nouvelle célébration publique de l'ordre ou du progrès humain, intimement liée au culte privé par une digne adoration de la Femme. Toute cette partie esthétique du culte universel tendra directement à développer l'amour fondamental, en lui offrant une

Digitized by Google

expansion régulière, dignement instituée par la poésie, assistée ensuite des divers arts spéciaux relatifs aux sons ou aux formes. L'expression dominante sera toujours celle d'une sincère appréciation motivant une profonde gratitude, sans mystère ni affectation. En s'efforçant de surpasser tous leurs ancêtres, les populations régénérées sauront honorer leurs services quelconques et respecter leurs divers régimes. Des chimères, jadis consolantes, mais aujourd'hui dégradantes, ne détourneront plus chacun de se lier autant que possible au Grand-Être dont il aspire à faire partie. Le système de commémoration sera surtout destiné à développer chez tous le désir naturel d'éterniser notre existence par l'unique voie qui nous appartienne réellement. Quand une même loi fondamentale embrasse familièrement l'ensemble des rapports humains, chacun est appelé à vivre, d'une vie véritable, dans le passé, et même dans l'avenir, interdits à ceux qui attribuent nos phénomènes à des volontés impénétrables. La noble émulation excitée par la glorification continue de nos divers prédécesseurs poussera chacun à mériter aussi cette irrévocable incorporation à l'être immense et éternel qui se compose beaucoup plus de morts que de vivants. Quand le système de commémoration sera pleinement développé, aucun digne coopérateur ne s'en trouvera exclu, quelque humble que soit sa participation, domestique, municipale, nationale, ou occidentale. La nouvelle éducation générale aura bientôt disposé tous les positivistes à sentir, dans une telle récompense de toute conduite honorable, un plein équivalent des vaines espérances qui animaient leurs précurseurs.

Subsister en autrui constitue un mode très-réel d'existence, puisque c'est ainsi que s'accomplit, au fond, la meilleure partie de la nôtre. L'impuissance où nous étions jusqu'ici de nous placer systématiquement au point de vue social nous empêchait d'apprécier une telle vérité. Mais une synthèse complète, que le

Digitized by Google

culte esthétique de l'humanité doit rendre familière à tous, nous ouvrira bientôt les immenses satisfactions morales propres au plein essor direct des sentiments de solidarité et surtout de continuité. Cette faculté de prolonger librement notre vie dans le passé et dans l'avenir, pour la mieux développer dans le présent, constitue le dédommagement nécessaire des puériles illusions que nous avons irrévocablement perdues. Parvenue enfin à sa maturité, la même science qui nous ravit ces consolations subjectives construit aujourd'hui la base objective d'une compensation auparavant impossible, en permettant à chacun d'espérer une entière incorporation au Grand-Être, dont elle nous révèle les lois statiques et dynamiques. Sur ce fondement inébranlable, la poésie peut seule organiser le culte public et privé qui nous associera intimement à cette universelle existence, inintelligible aux esprits non émancipés. Ainsi éclairée par la raison, l'imagination prendra un essor plus complet et plus efficace qu'à son début polythéique. Les prêtres de l'Humanité sauront réduire la science à construire le domaine fondamental de l'art, tant esthétique que technique. Mais, ainsi constituée, la poésie deviendra, suivant notre nature, la principale occupation, active ou passive, de nos facultés spéculatives. Directement appelée à sa vraie destinée, elle charmera et ennoblira toute notre existence, en nous faisant mieux sentir notre relation au Grand-Être. C'est principalement par elle que le nouveau sacerdoce solennisera, encore mieux que l'ancien, toutes les grandes époques individuelles, surtout la naissance, le mariage, et la mort, pour y faire toujours prévaloir une saine appréciation de cette connexité nécessaire, aussi convenable à la vie privée qu'à la vie publique. Forcés désormais de concentrer sur l'existence réelle tous nos vœux et tous nos efforts, nous sentirons de plus en plus combien il nous importe d'y appliquer autant que possible toutes les ressources de l'imagination

Digitized by Google

comme celles de la raison, du sentiment, et de l'activité.

Cette auguste consécration de l'art fondamental s'étendra bientôt à tous les autres beaux-arts, qui lui empruntent les créations auxquelles ils fournissent, par les sons ou par les formes, une expression plus décisive. Appelés, après la poésie, à célébrer le véritable Être-Suprême, ils acquerront ainsi un domaine inépuisable, qui les détournera de regretter les chimères usées que leur empirisme suppose encore indispensables. La musique moderne, essentiellement bornée aux affections privées, n'a pu pleinement aborder la vie publique que dans l'admirable chant exceptionnel qui résumera toujours notre grande impulsion révolutionnaire. C'est au culte de l'Humanité, fondé sur l'éducation positive, et institué par la poésie, qu'il appartient de consacrer le plus social des arts spéciaux à chanter dignement les attributs et les destinées de notre espèce, comme à glorifier tous nos types historiques. Dans cette commune destination esthétique, la peinture et la sculpture utiliseront noblement leur aptitude caractéristique, en nous faisant concevoir le Grand-Être avec plus de netteté et de précision que ne l'aura pu la poésie, même assistée de la musique. Toutes les admirables tentatives accomplies, depuis le moyen âge, par des artistes presque émancipés, pour représenter le type chrétien de la Femme, ne seront plus senties que comme des préparations spontanées à la symbolisation graphique de l'Humanité sous la forme féminine, qui seule lui convient. Cette impulsion sociale conduira la sculpture à surmonter les difficultés techniques que lui offrent les représentations collectives, bientôt devenues son champ principal. Elle ne figure encore des groupes que dans les bas-reliefs, productions équivoques, où le génie de la forme confond ses deux modes. D'admirables exceptions permettent d'entrevoir combien la sculpture s'étendra et s'ennoblira, en s'élevant ainsi à son office final, par la création

Digitized by Google

des statues composées, soit adhérentes, soit surtout disjointes, qui lui permettront d'aborder beaucoup de grands sujets, jusqu'ici étrangers à son domaine.

Quoique l'architecture doive s'incorporer la dernière au culte final, sa participation normale n'y sera pas moindre que celle des autres beaux-arts. Le nouvel Être-Suprême ne pourra pas se contenter toujours des temples érigés à l'ancien, pas davantage que le monothéisme ne se borna aux constructions polythéiques, qu'il dut d'abord utiliser, à mesure de leur désuétude. Il ne faut pas chercher aujourd'hui quels édifices conviendront finalement à un culte où les diverses fonctions d'enseignement et de consécration se trouveront intimement régénérées. Moins déterminée qu'aucune autre, cette manifestation monumentale de la grande unité ne pourra devenir caractéristique que quand l'Occident, déjà familiarisé avec la nouvelle éducation, accueillera suffisamment le culte institué par la poésie, assistée de la musique, et même complété par le double art graphique. Cet empressement des populations d'élite sollicitera des constructions appropriées à leurs convictions finales. Les véritables temples de l'Humanité ne commenceront donc à surgir qu'avec la génération directement appelée à appliquer la rénovation mentale et morale à une complète réorganisation politique. Jusqu'alors, le nouveau culte utilisera, autant que possible, les édifices construits pour l'ancien, à mesure qu'ils se trouveront librement abandonnés.

L'unité fondamentale que l'amour fournit spontanément à l'ensemble du régime final est donc aussi propre à régénérer le génie esthétique que le génie scientifique, en les appelant à leur destination normale, étudier ou célébrer le seul véritable Grand-Être, pour l'aimer et le perfectionner de plus en plus. Ainsi placé irrévocablement au service du cœur, l'esprit, loin d'être jamais opprimé par cette subordination nécessaire, en

Digitized by Google

reçoit à la fois une alimentation inépuisable et une imposante consécration. Dans cet essor direct de toutes nos fonctions contemplatives, chacune d'elles trouve une mission pleinement conforme à sa propre nature. Le culte systématique de l'Humanité doit être construit par la poésie, mais sur la base inébranlable que la science peut seule tirer de l'ensemble de l'ordre réel. Sans usurper l'office de la raison, l'imagination y développe dignement sa prépondérance spontanée, que la nouvelle philosophie sanctionne comme aussi salutaire que naturelle. C'est ainsi que notre existence parvient enfin à l'harmonie complète qu'elle a toujours poursuivie, par le véritable règne du sentiment, dirigeant activement toutes nos facultés vers leur vraie destination commune. Tous les efforts antérieurs de l'imagination et de la raison, même les plus discordants, sont alors appréciés comme ayant développé nos forces, indiqué les conditions de leur équilibre, et manifesté leur aptitude à concourir à notre bonheur d'après une sage systématisation. Nous sentons surtout l'immense mérite de la noble tentative qui caractérise le moyen âge, pour constituer directement une synthèse totale, dont la préparation nécessaire n'était point encore assez accomplie, malgré les résultats intellectuels et sociaux du régime polythéique. En reprenant, sur de meilleures bases, cette admirable construction, qui maintenant ne peut plus avorter, la diversité des temps et des moyens n'empêchera pas les fondateurs du culte de l'Humanité de se regarder comme les vrais successeurs des grands hommes du catholicisme progressif. La succession mentale ou sociale appartient en effet à ceux qui continuent ou réalisent les entreprises antérieures, et nullement aux empiriques sectateurs de doctrines épuisées, qui, devenues contraires à leur destination initiale, seraient aujourd'hui désavouées par leurs propres organes primitifs.

Mais le sentiment continu de cette indispensable filiation ne

Digitized by Google

saurait pourtant interdire une comparaison propre à mieux caractériser la synthèse finale. En célébrant dignement les mérites et les bienfaits du catholicisme, l'ensemble du culte positiviste fera nettement apprécier combien l'unité fondée sur l'amour de l'Humanité surpasse, à tous égards, celle que comportait l'amour de Dieu.

La synthèse chrétienne n'embrassait réellement que la vie affective : elle repoussait l'imagination, et craignait la raison; ce qui ne lui permettait qu'un ascendant contesté et passager. Dans son propre domaine, son principe ne s'adapta jamais à la direction sociale que tenta de lui imprimer l'admirable persévérance du sacerdoce catholique. Un but chimérique et égoïste ne pouvait convenir à une existence réelle et sympathique. L'universalité de cette affection prépondérante ne constituait un véritable lien indirect que lorsqu'elle n'était point en conflit avec le vrai sentiment social. Or, par la nature d'un tel régime, cette opposition caractérisait l'état normal, et l'accord ne pouvait être qu'exceptionnel; puisque l'amour divin exigeait presque toujours l'entier sacrifice de toute autre passion, même chez les meilleurs types. Une pareille synthèse ne servait donc l'essor moral que comme instituant une discipline quelconque, préférable à une anarchie qui eût laissé prévaloir nos plus grossiers instincts. D'ailleurs, malgré les tendres efforts des principaux mystiques, l'affection suprême ne comportait point une vraie réciprocité. Enfin, les terreurs oppressives et les récompenses exorbitantes attachées, par ce régime factice, à chaque prescription, tendaient à dégrader notre caractère et à souiller nos meilleures impulsions. Le mérite fondamental d'une telle tentative consistait à coordonner, pour la première fois, l'ensemble de nos sentiments ; tandis que la discipline polythéique se bornait ordinairement aux actes, en remontant quelquefois jusqu'aux habitudes, mais sans jamais

Digitized by Google

atteindre les affections qui en sont les sources. Quoique cette synthèse chrétienne employât le seul principe qui fût alors applicable, elle ne comportait d'autre succès réel que de seconder indirectement l'essor de nos meilleurs penchants. Sa nature vague et absolue ne lui a même permis une telle efficacité que par la sagesse sacerdotale qui contenait sans cesse les dangers inhérents à ce régime arbitraire. Quand ce sacerdoce, devenu rétrograde, vers la fin du moyen âge, perdit à la fois sa moralité et son indépendance, sa doctrine, livrée à sa propre insuffisance, dégénéra bientôt en une source croissante de dégradation et de d corde.

Par sa réalité caractéristique, la synthèse fondée sur l'amour de l'Humanité se trouve préservée d'une telle décadence, et son ascendant ne pourra qu'augmenter tant que notre espèce se développera. Le nouveau Grand-Être ne craint pas l'examen, et n'entrave point l'imagination. Toute discussion approfondie conduira nécessairement à mieux sentir son existence, et à apprécier davantage l'ensemble de ses bienfaits, depuis que ses lois naturelles sont enfin connues. Il provoque le plus vaste essor de l'imagination, pour faire, autant que possible, participer chacun de nous à sa vie universelle, dans le temps et l'espace propres à nos saines contemplations. Son culte peut seul systématiser à la fois toutes nos constructions spéculatives, tant esthétiques que scientifiques, en constituant l'unique lien durable que comportent nos pensées et nos sentiments. Aucun autre régime ne saurait établir, sans artifice comme sans oppression, l'entière prépondérance de l'affection sur la contemplation et sur l'action. Il érige directement la sociabilité en principe unique de la vraie morale, qui pourtant respecte l'ascendant spontané de la personnalité. Vivre pour autrui, devient ainsi le bonheur suprême. S'incorporer intimement à l'Humanité, sympathiser avec toutes ses vicissitudes antérieures, et pressentir

Digitized by Google

ses destinées futures, en concourant activement à les préparer, constituera le but familier de chaque existence. L'ensemble du régime correspondant représente directement l'égoïsme comme notre principale infirmité, que notre constante discipline, individuelle et collective, peut beaucoup atténuer, mais sans pouvoir jamais la guérir radicalement. Cet empire croissant sur notre propre nature devient la meilleure mesure du perfectionnement, privé ou public, d'après sa relation immédiate à l'existence du Grand-Être et au bonheur de ses éléments.

Inspiré par une reconnaissance réelle, que tout examen développe davantage, le nouveau culte peut seul écarter toute demande intéressée, dont la réaction affective est toujours dégradante. Nous ne prierons le véritable Être-Suprême que pour lui témoigner notre sincère gratitude, d'après ses bienfaits actuels et antérieurs, qui nous annoncent ses progrès futurs. Quoique les lois de notre nature nous assurent que cette manifestation habituelle procure nécessairement une intime amélioration morale, cette noble récompense ne peut susciter aucun calcul personnel, puisque son efficacité dépend de sa spontanéité. Notre bonheur consistera surtout à aimer; et nous sentirons que l'amour, plus qu'aucune autre affection, se développe par un exercice qui, chez lui seul, peut également convenir à tous les individus à la fois, en s'accroissant avec un tel concours. Sans altérer notre vénération, le nouveau Grand-Être nous deviendra plus familier que ne le furent jamais nos dieux primitifs, même en perdant leur dignité. Étranger à tout caprice, il se trouve aussi actif que nous dans le culte que nous lui rendons, puisqu'il y honore tout ce qui concourt à sa grandeur. Tandis que l'ancien dieu ne pouvait agréer nos hommages sans se dégrader lui-même par une vanité puérile, le nouveau n'accueillera jamais que nos louanges méritées, qui l'amélioreront autant que nous. Cette pleine réciprocité d'affection et

Digitized by Google

d'influence ne pouvait appartenir qu'au culte final, seul adressé à un être relatif, modifiable, et perfectible, composé de ses propres adorateurs, et mieux assujetti que chacun d'eux à des lois assignables, qui permettent de prévoir ses vœux et ses tendances.

La morale correspondante réunit tous les attributs de la spontanéité à tous les avantages de la démonstration. Intimement liée à l'ensemble de notre existence, elle ne comporte aucun subterfuge qui puisse étouffer ou éluder les remords propres à chaque infraction réelle. Dans tout phénomène individuel, elle nous manifeste sa vraie réaction sociale, directe ou indirecte, qui nous oblige à nous juger sans condescendance. Quoique elle semble d'abord plus tendre qu'énergique, l'amour qui l'inspire n'est jamais inerte, et pousse ardemment à la plus complète activité que comporte la réalisation du bien qu'il poursuit toujours. Éclairé par la véritable science, il sent constamment que nous devons constituer, par notre activité continue, l'unique providence qui puisse améliorer notre rigoureuse destinée. Quoique supérieur à tous les êtres connus, notre grand organisme reconnait que son existence, subordonnée à d'immuables lois, ne comporte, sous aucun aspect, une satisfaction, ni même une sécurité, absolues. Toutes nos conditions réelles, extérieures ou intérieures, peuvent se trouver compromises, sans excepter notre moralité et notre raison, d'où émanent nos principales ressources. C'est au milieu de telles éventualités, toujours possibles, qu'il faut trouver la force de vivre dignement, c'est-à-dire, d'aimer, de penser, et d'agir, pour le vrai Grand-Être, en écartant des inquiétudes oppressives et de vaines récriminations. Mais le même régime qui exige de nous ce courage et cette résignation nous en inspire aussi l'essor continu. Car il suscite un sentiment familier de notre vraie prééminence, et il dissipe toute terreur dégradante,

Digitized by Google

de manière à faire surgir une vive satisfaction de notre lutte, même insuffisante, contre les rigueurs d'une destinée qui n'est pas toujours immodifiable. La réaction affective d'une telle nécessité devient une nouvelle source d'intime perfectionnement, en écartant une prévoyance exagérée autant qu'une stupide indifférence, surtout quant à la personnalité, que la morale théologique ou métaphysique invitait toujours à une sollicitude flétrissante, jusque dans les sacrifices imposés. Se résigner noblement à tous les maux insurmontables, et intervenir, avec une sage énergie, dans tous les cas modifiables : tel est le caractère pratique de l'existence positiviste, individuelle ou collective.

Malgré le vice radical de sa doctrine, le catholicisme, subissant, à son insu, l'impulsion moderne, tendit, depuis la fin du moyen âge, vers une semblable transformation, dont la sanction systématique était pourtant incompatible avec son propre principe. Ces vaines tendances, où le sacerdoce lutte contre sa théorie, ne restent sensibles que chez les populations préservées du protestantisme. Leur Dieu y deviendrait de plus en plus un vague et insuffisant symbole de l'Humanité, si la dégradation sociale du clergé lui permettait de participer assez à la spontanéité commune. Quoique cette modification graduelle doive demeurer impuissante, elle offre pourtant un indice irrécusable de la nouvelle direction que prennent involontairement les cœurs et les esprits des occidentaux qu'on suppose les plus étrangers à l'émancipation moderne. Ce symptôme spontané devient surtout décisif quant au culte de la Femme, préambule caractéristique du vrai culte de l'Humanité. Depuis le douzième siècle, la Vierge obtient, surtout en Espagne et en Italie, un ascendant croissant, contre lequel le sacerdoce a souvent réclamé en vain, et qu'il a été quelquefois forcé de sanctionner, pour conserver sa propre popularité. Or, cette

Digitized by Google

suave création esthétique ne peut attirer une adoration directe et privilégiée sans altérer radicalement le culte où elle surgit. Elle est propre à servir d'intermédiaire entre le régime moral de nos ancêtres et celui de nos descendants, en se transformant peu à peu en personnification de l'Humanité. Mais cette heureuse transition ne saurait émaner du sacerdoce officiel, même italien ou espagnol. Elle trouvera de plus purs organes dans l'intervention féminine qui doit propager le positivisme chez nos frères du Midi.

La supériorité nécessaire de la morale démontrée sur la morale révélée se résume donc par la substitution finale de l'amour de l'Humanité à l'amour de Dieu. Ce nouveau principe n'exclut pas moins la métaphysique que la théologie, puisqu'il repousse tout calcul personnel, et place le bonheur, privé ou public, dans l'essor direct et continu des affections bienveillantes. Aimer l'Humanité constitue réellement toute la saine morale, quand on comprend les vrais caractères d'un tel amour et les conditions qu'exige son ascendant habituel. Cette active prépondérance de la sociabilité sur notre personnalité fondamentale ne peut résulter que d'une lente et difficile éducation du cœur secondé par l'esprit. La principale préparation consiste dans la tendresse mutuelle des deux sexes, précédée et suivie des autres affections domestiques. Mais toutes les parties quelconques de la morale, même personnelle, peuvent aussi se rattacher à l'amour du Grand-Être, qui fournit la meilleure mesure de leur importance réelle et le plus sûr moyen d'y établir des préceptes incontestables. Le principe de la systématisation y coïncide donc avec celui de la spontanéité, ce qui rend la doctrine universelle également accessible à tous.

Ainsi régénérées par une même religion, la science, la poésie, et la morale tendent à former une combinaison inaltérable, sur laquelle reposeront nos nouvelles destinées. Cette libre consé-

Digitized by Google

cration permanente de la raison et de l'imagination au service du sentiment a toujours existé spontanément chez les femmes, premiers organes naturels du pouvoir modérateur. Mais elle ne comportait une haute efficacité sociale qu'après avoir été systématisée par une doctrine générale. C'est ce que tenta le moyen âge, d'après son unité théologique. Alors le pouvoir modérateur commença à se composer de ses deux éléments nécessaires, l'un sympathique et privé, l'autre systématique et public. Malgré la salutaire influence qu'exerça longtemps cette première ébauche, elle ne pouvait constituer qu'un simple préambule, parce qu'elle reposait sur une synthèse insuffisante et passagère. La doctrine et le culte catholiques n'embrassaient réellement que la vie affective, et même d'après un principe factice et précaire. Tout le domaine spéculatif, esthétique ou scientifique, lui échappait presque autant que l'existence pratique, sauf les inclinations personnelles du sacerdoce, qui ne pouvaient survivre à son indépendance sociale, toujours menacée dans le milieu militaire où s'accomplissait cette tentative prématurée. Avant que la vie industrielle commençât à se développer, l'essor esthétique et métaphysique du moyen âge compromettait déjà cette frêle systématisation, bientôt incompatible avec le progrès qu'elle avait d'abord dirigé. Sans le concours de la supériorité intellectuelle, l'ascendant moral ne saurait constituer un véritable pouvoir spirituel, capable de tempérer réellement l'énergique prépondérance de la force matérielle. C'est pourquoi la condition fondamentale d'une vraie réorganisation consistait à terminer l'insurrection radicale de l'esprit contre le cœur, qui dure depuis la dernière phase du moyen âge, et dont la source remonte même jusqu'à l'essor de la métaphysique grecque. Le positivisme vient surmonter cette immense difficulté en constituant la science sociale d'après toutes les sciences préliminaires, de manière à établir l'unité

Digitized by Google

spéculative. Son principe de coordination, qui embrassait déjà l'activité, s'étend aussitôt au sentiment, et construit dès lors une synthèse totale, aussi spontanée que systématique, propre à tout régénérer par le culte du vrai Grand-Être. Ainsi doit surgir un nouveau pouvoir modérateur, homogène et complet, non moins consistant que progressif, et mieux assuré que l'ancien du concours féminin indispensable à son efficacité sociale.

Sans les nécessités matérielles qui dominent notre existence, cette double puissance suffirait à la régler entièrement. Dispensés alors d'une pénible activité, nous poursuivrions directement le souverain bien, l'amour universel, qui n'aurait plus à commander que l'essor intellectuel propre à mieux développer son ascendant, par un sage exercice de la raison, et surtout de l'imagination. Malgré sa nature imaginaire, cette hypothèse peut devenir très-efficace, pour nous fournir une limite idéale, d'où nous tenterons de rapprocher de plus en plus la vie réelle. Quand une telle utopie aura été assez élaborée par le génie esthétique, elle procurera au nouveau culte des ressources supérieures à celles que l'ancien retirait de sa vague et chimérique représentation du bonheur futur. C'est à elle seule que convient le classement social fondé sur le mérite intellectuel et moral, indépendamment de toute puissance matérielle. En effet, les individus ne seraient alors appréciables que d'après leur aptitude respective à aimer et à charmer l'Humanité.

Quoiqu'un tel classement ne puisse jamais prévaloir, ni seulement s'accomplir, on doit toujours le concevoir autant que possible, afin de l'opposer sagement à la hiérarchie réelle, où la puissance, même accidentelle, influe encore davantage que le propre mérite. Les prêtres de l'Humanité, dignement assistés des femmes, appliqueront cette opposition à modifier l'ordre effectif, d'après un contraste irrécusable, dont l'autorité mo-

Digitized by Google

rale sera directement sanctionnée par l'éducation universelle, et souvent proclamée dans le culte correspondant. Sa réalité fondamentale, qui n'écarte que les exigences pratiques, doit procurer à ce type abstrait une efficacité que ne comportait point la critique fondée sur le classement confus et incertain propre à l'avenir théologique. Quand la société n'admettra d'autre providence que la sienne, elle semblera, d'ordinaire, assez disposée à réaliser une telle hiérarchie pour réagir sur ceux qui en sentent le mieux l'impossibilité. Toutefois, cette réaction normale devra toujours respecter les lois naturelles relatives à la répartition de la grandeur et de la richesse, en s'efforçant d'améliorer leur exercice spontané, mais sans troubler leur destination pratique. Cette indispensable conciliation exige que le classement abstrait se borne aux individus, en laissant un libre cours à la subordination concrète des divers offices. La vraie prééminence personnelle est tellement rare que la vie sociale se consumerait en débats stériles et interminables si l'on prétendait conférer toujours chaque fonction à son meilleur organe, de manière à déposséder souvent le fonctionnaire primitif, sans égard aux conditions d'exercice. Une telle tendance serait profondément perturbatrice, même dans la hiérarchie spirituelle, où l'aptitude est mieux jugeable. Mais il y a toujours beaucoup d'avantages moraux, sans aucun danger politique, à manifester, en chaque cas décisif, combien diffèrent l'ordre de puissance et l'ordre de mérite. L'estime ainsi accordée au plus digne ne compromet point l'autorité du plus puissant. Quoique saint Bernard fût plus considéré qu'aucun pape contemporain, il savait, comme simple abbé, respecter toujours la hiérarchie ecclésiastique. Saint Paul avait déjà caractérisé encore mieux un tel devoir, en reconnaissant la suprématie officielle d'un apôtre dont il ne pouvait se dissimuler l'infériorité d'esprit et de cœur. Toutes les corporations régulières, civiles

Digitized by Google

ou militaires, offrent, à un moindre degré, de fréquents exemples d'une semblable conciliation entre l'ordre abstrait des individus et l'ordre concret des offices. Le contraste des deux classements cesse alors d'être subversif, et concourt au perfectionnement moral de tous, en même temps qu'il vérifie l'imperfection nécessaire d'un organisme aussi compliqué.

Ainsi, la religion de l'Humanité suscite un pouvoir intellectuel et moral qui suffirait pour nous gouverner si notre existence se trouvait affranchie de toute grave nécessité matérielle. Malgré l'imperfection réelle de notre nature, la sociabilité y prévaudrait par son propre charme, si des besoins irrésistibles n'y venaient sans cesse stimuler la personnalité. Sous leur impulsion prépondérante, notre existence est nécessairement dominée par une activité égoïste, à laquelle la raison, l'imagination, et même le sentiment, doivent subordonner leur essor direct. Dès lors, le double pouvoir qui semblait destiné à diriger ne doit plus tendre qu'à modifier. Son élément affectif subit aisément cette nécessité, parce que le cœur s'efforce toujours de réaliser le bien, quand il en connaît les vraies conditions. Mais l'esprit ne saurait être aussi sage, et il se résigne difficilement à servir au lieu de régner. Sa vaine ambition trouble davantage le monde que celle qu'il reproche tant à la grandeur et à la richesse. Notre principal embarras consiste aujourd'hui à la régler, en lui assurant une légitime satisfaction, pour que le pouvoir théorique soit vraiment modérateur sans vouloir jamais devenir directeur. Cette transformation fondamentale, impossible à l'antiquité, où l'esprit fut toujours oppresseur ou opprimé, dut avorter au moyen âge, sous un régime encore théologique et militaire. Le positivisme peut l'accomplir, d'après sa réalité caractéristique, dans un milieu où prévaut l'existence industrielle. Suivant son exacte appréciation de l'ensemble de nos vraies destinées, il doit enfin régénérer la

Digitized by Google

politique en la réduisant au culte actif de l'Humanité, comme la morale en constitue le culte affectif, et la science avec la poésie le culte contemplatif. Telle sera la principale mission du nouveau sacerdoce occidental, convenablement assisté des femmes et des prolétaires.

Cette régénération décisive consiste surtout à substituer toujours les devoirs aux droits, pour mieux subordonner la personnalité à la sociabilité. Le mot *droit* doit être autant écarté du vrai langage politique que le mot *cause* du vrai langage philosophique. De ces deux notions théologico-métaphysiques, l'une est désormais immorale et anarchique, comme l'autre irrationnelle et sophistique. Également incompatibles avec l'état final, elles ne convenaient, chez les modernes, qu'à la transition révolutionnaire, par leur action dissolvante sur le système antérieur. Il ne put exister de droits véritables qu'autant que les pouvoirs réguliers émanèrent de volontés surnaturelles. Pour lutter contre ces autorités théocratiques, la métaphysique des cinq derniers siècles introduisit de prétendus droits humains, qui ne comportaient qu'un office négatif. Quand on a tenté de leur donner une destination vraiment organique, ils ont bientôt manifesté leur nature anti-sociale, en tendant toujours à consacrer l'individualité. Dans l'état positif, qui n'admet plus de titres célestes, l'idée de *droit* disparaît irrévocablement. Chacun a des devoirs, et envers tous; mais personne n'a aucun droit proprement dit. Les justes garanties individuelles résultent seulement de cette universelle réciprocité d'obligations, qui reproduit l'équivalent moral des droits antérieurs, sans offrir leurs graves dangers politiques. En d'autres termes, nul ne possède plus d'autre droit que celui de toujours faire son devoir. C'est uniquement ainsi que la politique peut enfin se subordonner réellement à la morale, suivant l'admirable programme du moyen âge. Le catholicisme ne put que poser vaguement cette

Digitized by Google

immense question sociale, dont la solution, incompatible avec tout principe théologique, appartient nécessairement au positivisme.

Pour y parvenir, il fait consister la politique à servir l'Humanité, c'est-à-dire à seconder artificiellement les diverses fonctions, d'ordre ou de progrès, que le Grand-Être accomplit naturellement. Cette destination finale du nouveau culte en constitue la plus importante partie, sans laquelle toutes les autres se trouveraient insuffisantes, et deviendraient bientôt illusoires. Le véritable amour ne se borne point à souhaiter le bien; il pousse à le réaliser autant que possible. En nous prescrivant d'étudier et de célébrer l'Humanité, ce n'est pas seulement pour nous procurer les douces satisfactions inhérentes à la contemplation et à l'expansion. Il a surtout en vue de nous disposer à mieux servir cet Être-Suprême, dont la conservation et le perfectionnement exigent de nous une activité continue. Une telle destination forme le principal caractère du culte final. Car, l'ancien Grand-Être n'avait, au fond, aucun besoin réel de nos services quelconques. Aussi le quiétisme constitua-t-il toujours l'imminente dégénération de tout culte théologique, surtout depuis le monothéisme. Il ne put être contenu que quand la sagesse sacerdotale, heureux organe de l'instinct universel, profita du vague de ces théories pour prescrire l'activité. Or cette salutaire transformation ne comportait une haute efficacité qu'autant que le sacerdoce conservait une pleine indépendance sociale. Depuis que le catholicisme en est privé par l'usurpation temporelle, les tendances quiétistes, qu'il ne pouvait contenir qu'artificiellement, ont repris leur cours naturel chez la plupart de ses vrais sectateurs. Au contraire, dans le positivisme, la doctrine elle-même pousse directement à la plus vaste activité, indépendamment de toute sollicitude sacerdotale. Cette stimulation spontanée et continue résulte aus-

Digitized by Google

sitôt de la nature relative et dépendante du nouveau Grand-Être, composé de ses propres adorateurs.

Le principal caractère de ce service fondamental, qui sanctifiera toute notre existence, consiste dans une immense coopération dont aucun organisme moins compliqué ne peut suggérer l'idée Ce consensus, également relatif au temps et à l'espace, suscite les deux degrés nécessaires du sentiment social, appréciant d'abord la solidarité actuelle et ensuite la continuité historique. L'étude approfondie de chaque phénomène social, statique ou dynamique, y manifestera toujours le concours, direct ou indirect, de toutes les existences contemporaines et de toutes les générations antérieures, entre certaines limites, géographiques et chronologiques, qui s'écartent à mesure que le Grand-Être se développe. Incontestable envers nos pensées et nos affections, cette coopération nécessaire doit convenir encore davantage à nos actions, dont les résultats exigent un concours plus complet. C'est ce qui fait le mieux sentir combien est fausse, autant qu'immorale, la notion du *droit* proprement dit, qui suppose toujours l'individualité absolue. La subordination réelle de la politique à la morale résulte directement de ce que tous les hommes doivent être conçus, non comme autant *d'êtres* séparés, mais comme les divers *organes* d'un seul Grand-Être. Aussi, dans toute société régulière, chaque citoyen fut-il toujours érigé en un fonctionnaire public, remplissant, bien ou mal, son office, spontané ou systématique. Ce principe fondamental n'a jamais été méconnu empiriquement que pendant la longue transition révolutionnaire qui s'achève maintenant, et où les abus d'une organisation devenue rétrograde suscitèrent une anarchie alors progressive, mais aujourd'hui contraire à son but initial. Le positivisme le mettra hors de toute atteinte en lui procurant une pleine systématisation, d'après l'ensemble des connaissances réelles.

Digitized by Google

Cette démonstration décisive deviendra la base rationnelle de l'autorité morale du nouveau sacerdoce, seul apte à faire exactement apprécier, en chaque cas, la vraie coopération, pour déterminer nettement les devoirs correspondants. Sans son intervention scientifique, complétée par son office esthétique, le sentiment social ne pourrait jamais se développer assez pour modifier profondément la conduite habituelle. Car, il resterait ainsi borné à la simple solidarité actuelle, qui n'en constitue que l'essor rudimentaire. Nos plus purs socialistes fournissent aujourd'hui trop d'exemples de cette déplorable restriction, qui, laissant le présent sans racines antérieures, nous précipiterait vers un avenir indéterminé. Dans chaque phénomène social, surtout moderne, les prédécesseurs participent davantage que les contemporains. Les travaux matériels, dépendant d'un plus vaste concert, sont encore plus propres à confirmer l'intime réalité d'une telle appréciation. Cette continuité nécessaire manifeste mieux que la simple solidarité combien la vie collective est seule réelle, la vie individuelle ne pouvant exister que par abstraction. Notre sociabilité en tire son principal caractère : car, beaucoup d'autres animaux sentent la coopération simultanée, tandis que nous seuls apprécions et développons la coopération successive, première source de notre évolution graduelle. Le sentiment social reste donc très-imparfait, et fort stérile, ou même perturbateur, quand il se borne aux relations actuelles. Toutes les aberrations hostiles à une hérédité quelconque reposent aujourd'hui sur ce vicieux dédain de la continuité historique. Car, la science réelle manque seule à nos utopistes sincères pour confesser et apprécier cette erreur radicale. L'hérédité collective, qu'on ne peut sérieusement contester, les conduirait bientôt à mieux juger l'hérédité individuelle, ou plutôt domestique. Mais, à mesure que la pratique les poussera à se rapprocher de la

Digitized by Google

réalité, ils reconnaîtront que la solidarité ne peut pas même être assez sentie sans la continuité. En effet, d'une part, l'initiation personnelle reproduit spontanément les principales phases de l'évolution sociale, dont la marche générale est donc indispensable à chacun pour comprendre sa propre histoire. D'une autre part, tous les états successifs du Grand-Être se retrouvent aujourd'hui chez les diverses populations qui n'y sont pas encore incorporées; en sorte qu'on ne peut sympathiser dignement avec elles, sans respecter d'abord la chaîne des temps occidentaux. Nos généreux socialistes ou communistes, surtout prolétaires, sentiront bientôt le vice et le danger de cette double inconséquence, et ils s'efforceront de combler une lacune mentale qui paralyse leurs efforts moraux. Les prêtres de l'Humanité feront encore mieux accueillir l'ensemble des études historiques chez l'élément le plus pur et le plus spontané du pouvoir modérateur. Car les femmes sont naturellement disposées à apprécier une continuité dont elles constituent la première source.

Le vrai sentiment social, d'abord de solidarité, et puis surtout de continuité, ne peut donc se raffermir et se développer sans cette grande base scientifique, qui dépend nécessairement de l'ensemble des spéculations positives. Tel est le premier fondement, à la fois rationnel et affectif, de l'inévitable separation des deux puissances élémentaires dans le régime final. A mesure que le perfectionnement social deviendra le principal but de notre activité, on sentira davantage que l'on ne peut modifier de tels phénomènes sans en connaître les lois naturelles. Or leur étude ne saurait émaner que d'une classe éminemment contemplative, vouée à cette difficile appréciation, et investie de l'autorité consultative qui en résulte, comme de l'office didactique indispensable à sa destination. Si, envers les moindres arts, la raison occidentale a déjà reconnu que la théorie ne

Digitized by Google

peut être cultivée et enseignée que par des penseurs étrangers à la pratique, elle ne saurait tarder à prescrire plus fortement une semblable division pour l'art le plus difficile et le plus important. Une telle sagesse prévaudra nécessairement sur toutes les tendances contraires, quand on concevra partout les phénomènes correspondants comme assujettis à d'invariables lois, dont la complication et la dépendance supérieures constituent de nouveaux motifs d'en concentrer l'étude chez les vrais philosophes.

Cette séparation systématique devient aussi la base nécessaire de la saine politique moderne sous un second aspect fondamental, comme autant indispensable à la digne activité personnelle qu'à la sage coopération sociale. En effet, le Grand-Être n'est pas moins caractérisé par l'indépendance de ses divers éléments, individuels ou plutôt domestiques, que par leur concours universel. Si l'ordre exige surtout cette dernière condition, le progrès s'y rapporte davantage à l'autre. Or ces deux nécessités, également impérieuses, se trouvaient inconciliables dans l'antiquité, d'après la confusion radicale entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, toujours émanés des mêmes organes, sacerdotaux ou guerriers. L'indépendance y était habituellement sacrifiée au concours, tant que l'état subsistait. C'est pourquoi le sentiment du progrès y resta inconnu, même aux utopistes. Aucune conciliation ne put surgir entre ces deux conditions, jusqu'à ce que le moyen âge suscitât une admirable tentative pour séparer la puissance modératrice d'avec le pouvoir directeur, afin que la politique se subordonnât à la morale. Dès lors, le concours dépend surtout d'une libre adhésion, du cœur et de l'esprit, à une doctrine universelle qui impose, sans arbitraire, des règles générales de conduite, autant relatives au commandement qu'à l'obéissance. C'est surtout ainsi que, malgré son extrême imperfection mentale et

Digitized by Google

sociale, cette première ébauche comportait déjà de précieux résultats, moraux et politiques. La plus énergique indépendance put alors se combiner avec le plus entier dévouement, chez tous les vrais types chevaleresques. Aucune classe occidentale ne resta étrangère à ce nouveau mélange entre la dignité personnelle et la fraternité universelle. Cette combinaison est si conforme à notre nature, qu'elle se réalisa bientôt sous la première systématisation qui put l'instituer. Sa conservation empirique, malgré de graves altérations, survécut ensuite au déclin nécessaire des croyances correspondantes, surtout chez les populations préservées du protestantisme. Par là, le moyen âge rendit possible la théorie générale du grand organisme, en dissipant l'opposition radicale qu'offraient jusqu'alors ces deux attributs caractéristiques. Ainsi, la même évolution qui réduisit le théologisme à l'unité provisoire d'où date son déclin, prépara de loin l'avénement nécessaire de l'unité plus complète et plus réelle qui doit présider au régime final.

Mais, malgré le mérite, et même l'efficacité, de cette ébauche prématurée, elle ne put instituer une solution décisive, incompatible avec l'esprit et le caractère d'un tel âge intermédiaire. Le principe théologique et l'activité militaire repoussaient également cette séparation normale des deux puissances théorique et pratique. Elle ne put alors obtenir, pendant quelques siècles, une existence précaire et insuffisante que d'après une sorte d'équilibre spontané, toujours flottant entre la théocratie et l'empire. Au contraire, l'esprit positif et le caractère industriel tendent naturellement vers une telle division, qui, enfin systématisée, garantit aux modernes la conciliation fondamentale de l'indépendance avec le concours. D'abord, cet état final présente, comme le régime catholique, et à un plus haut degré, l'avantage de soumettre la conduite de tous à des règles fondées sur la persuasion ou la conviction, sans aucune origine

Digitized by Google

oppressive. Mais la nature de la nouvelle foi, toujours susceptible de démonstration, rendra cette spiritualité très-supérieure à l'ancienne, autant en dignité qu'en stabilité. Car la discipline catholique n'avait pu éviter l'arbitraire qu'en substituant des volontés surnaturelles aux simples commandements humains. Quelques ressources que comportât un tel antagonisme, la vraie liberté n'y pouvait être assez garantie, puisqu'on devait ainsi obéir toujours à des ordres inexplicables, dont la source était seule changée. Les efforts ultérieurs des métaphysiciens pour fonder notre dignité sur la soumission aux lois comportaient encore moins de succès. Car ils tendaient finalement à rétablir l'antique empire des volontés arbitraires, alors dépouillées seulement de la sanction théocratique qui les avait rendues à la fois plus respectables et moins capricieuses. Cette conciliation entre l'indépendance et le concours, qui constitue la vraie liberté, ne peut se réaliser qu'en obéissant à des lois objectives, dégagées de toute inspiration subjective, et dès lors accessibles toujours à de véritables démonstrations. Tel sera l'immense bienfait social du génie scientifique convenablement étendu aux phénomènes les plus complexes et les plus importants. L'homme n'est plus alors l'esclave de l'homme : il ne cède qu'à une nécessité extérieure, que subissent aussi ceux qui la proclament ; ces ordres émanés du dehors ne nous dégradent jamais, même quand ils sont inflexibles. Mais la nouvelle sagesse nous apprend, d'ailleurs, qu'ils sont presque toujours modifiables, surtout en ce qui concerne nos plus éminents attributs. Alors notre dignité cesse d'être passive, et nous vouons toute notre existence, individuelle ou collective, au perfectionnement continu d'un système dont nous sommes les chefs réels. Les lois naturelles qui le constituent deviennent la base nécessaire de notre active intervention, soit en dirigeant nos efforts, soit en fixant nos desseins. Mieux elles seront con-

Digitized by Google

nues, plus notre conduite s'affranchira de tout commandement arbitraire et de toute obéissance servile. A la vérité, ces règles extérieures peuvent rarement être assez déterminées pour dispenser, en chaque cas, des prescriptions impératives. C'est alors au cœur qu'il appartient de suppléer, de part et d'autre, à l'insuffisance de l'esprit, en disposant à accomplir par affection les injonctions trop peu motivées. Sans pouvoir éviter toujours les volontés arbitraires, il suffit à notre dignité qu'elles soient subordonnées à l'uniformité des lois extérieures, et que la raison et le sentiment tendent constamment à en réduire le domaine journalier. Or cette double condition est certainement remplie par l'ensemble du régime positif, où la vie industrielle et l'esprit scientifique concourent à rendre chacun de plus en plus indépendant de tout caprice individuel en même temps que mieux adhérent à l'organisme universel. Le positivisme garantit donc la liberté et la dignité en leur donnant pour base inébranlable l'assujettissement des phénomènes sociaux, comme de tous les autres, à des lois naturelles, modifiables, entre certaines limites, par notre sage activité, surtout collective. Il ne faut attendre, au contraire, qu'oppression et dégradation de toutes les utopies métaphysiques où l'on suppose la société indéfiniment livrée, sans aucune impulsion spontanée, aux volontés législatives, et où le concours ne s'obtient qu'en étouffant l'indépendance, comme dans l'antiquité.

C'est ainsi que le culte final systématise l'existence active du Grand-Être, d'après l'ensemble de ses lois naturelles, soit en y complétant l'instinct de la solidarité par le sentiment de la continuité, soit en conciliant l'indépendance inévitable de ses divers organes avec leur concours indispensable. Alors la politique peut enfin se subordonner réellement à la morale, parce que le devoir remplace le droit. Le pouvoir théorique proclame

Digitized by Google

des règles irrécusables, où la raison et le sentiment concourent toujours pour modifier l'activité. Quels que soient les organes du pouvoir pratique, son exercice se trouve constamment moralisé. Tous les systèmes métaphysiques se bornent, au contraire, à régler l'accès ou l'étendue de chaque autorité, sans fournir ensuite aucun principe de conduite, ni d'appréciation.

De l'ensemble du culte actif de l'Humanité, il faut maintenant passer à sa division essentielle, pour achever de caractériser la séparation normale qui constitue le principe fondamental de la politique positive.

L'activité continue du Grand-Être se rapporte ou à sa condition extérieure ou à sa propre nature. Quoique chacune de ces deux grandes fonctions concerne à la fois l'ordre et le progrès, la première est surtout relative à la conservation, et la seconde au perfectionnement. Cet immense organisme doit d'abord, comme tout autre, agir sans cesse sur le milieu correspondant, pour maintenir et étendre son existence matérielle. Sa vie pratique est donc vouée surtout à satisfaire ces besoins irrésistibles, qui exigent la reproduction permanente d'abondants matériaux. Cette élaboration perpétuelle tend bientôt à dépendre davantage du concours successif des générations que du concours simultané des individus. Même dans ces fonctions grossières, mais indispensables, nous travaillons surtout pour nos successeurs, et nos principales satisfactions proviennent de nos prédécesseurs. Chaque génération produit, au delà de ses propres besoins, des richesses matérielles destinées à faciliter le travail et à préparer la subsistance de la suivante. Les organes de cette transmission deviennent ainsi les chefs naturels de l'élaboration industrielle, où les avantages attachés à la possession de ces instruments et provisions ne peuvent être compensés que par une incapacité exceptionnelle. Cet ascendant pratique s'établit d'autant mieux que les capitaux tendent na-

Digitized by Google

turellement à s'accumuler chez les administrateurs prudents et habiles.

Tels sont les chefs temporels de la société moderne. Le culte final doit les consacrer comme les organes nutritifs du Grand-Être, soit qu'ils recueillent et préparent les matériaux assimilables, soit qu'ils les distribuent partout, sous l'impulsion continue d'un appareil central. Fiers de leur importance directe et journalière, poussés d'ailleurs par les instincts personnels qui seuls peuvent, d'ordinaire, stimuler leur activité soutenue, ils tendent naturellement à abuser de leur prépondérance pratique pour imposer le joug d'une ignoble nécessité, inaccessible au sentiment et à la raison. Leur empire spontané a donc besoin d'être sans cesse modéré par le concours des forces morales. Telle est la principale destination politique de la seconde fonction générale du Grand-Être.

Directement relative à son perfectionnement propre, même physique, mais surtout intellectuel et moral, cette existence cérébrale y semble d'abord réduite, comme dans les organismes inférieurs, à seconder l'élaboration nutritive. Néanmoins, elle développe bientôt un charme qui lui est propre, et d'où résulte notre principal bonheur. Alors nous concevrions, au contraire, la vie humaine comme destinée au libre essor de la raison, de l'imagination, et surtout du sentiment, si les exigences pratiques ne nous ramenaient sans cesse à une triste activité. Ne pouvant jamais prévaloir, cette éminente fonction, outre ses satisfactions directes, devient notre principale ressource, d'abord spontanée, puis systématique, pour régler l'action plus ou moins aveugle des organes nutritifs, par le concours habituel de l'esprit avec le cœur. La source la plus pure et la plus naturelle de cette réaction morale consiste dans l'influence féminine, qui représente l'existence affective du cerveau individuel. Mais elle ne comporte une pleine efficacité que d'après sa combi-

Digitized by Google

naison avec la puissance philosophique, laquelle, malgré sa faible énergie directe, devient aussi indispensable à l'organisme collectif que l'est, pour l'individu, l'office spéculatif du cerveau. A ces deux éléments nécessaires du pouvoir modérateur, la maturité du Grand-Être en joint un troisième, qui complète cette organisation et constitue la principale base de son intervention politique, en faisant enfin surgir la fonction active du cerveau social, l'influence prolétaire.

De cet élément complémentaire, dépend, en effet, la seule solution possible du grand problème humain, l'ascendant de la sociabilité sur la personnalité. Exclu du pouvoir pratique, par son défaut de loisir et de richesse, il y est pourtant indispensable pour l'exécution des travaux d'où émane la prépondérance temporelle. Lié au pouvoir théorique, d'après des goûts semblables et des situations analogues, il en attend surtout une éducation systématique, dont il éprouve profondément le besoin, comme source de dignité et d'amélioration autant que de bonheur direct. Malgré le temps qu'ils absorbent, les travaux populaires laissent une grande disponibilité à des esprits qui, ne pouvant se restreindre à de telles spécialités, aspirent ordinairement aux vues générales, en y demandant toujours le concours de l'utilité avec la réalité. En même temps, les cœurs prolétaires, étrangers à d'ardentes préoccupations de grandeur ou de richesse, sont mieux disposés à l'essor habituel des sentiments généreux, dont leur existence manifeste davantage le charme et l'efficacité. Ne pouvant prévaloir que par le nombre, le peuple tend plus à l'union que ses chefs temporels, dont chacun possède une prépondérance matérielle qu'il suppose irrésistible, et qui pousse à l'isolement. C'est ainsi que le pouvoir modérateur trouve naturellement, auprès des puissances pratiques dont il doit modifier l'ascendant spontané, un énergique auxiliaire, pleinement accessible à l'influence morale,

Digitized by Google

dont il devient le plus ferme appui. A la fois spécial et général, actif et spéculatif, sans cesser d'être éminemment affectif, le peuple constitue l'intermédiaire nécessaire entre l'autorité théorique et l'autorité pratique, auxquelles il se lie presque également, soit pour l'éducation et le conseil, soit pour le travail et l'assistance. Il représente l'énergie du Grand-Être, comme les femmes sa tendresse, et les philosophes sa raison.

La réaction systématique de cette triple influence cérébrale doit d'abord respecter les fonctions indispensables de l'appareil nutritif, avant de procéder à leur moralisation. Elle ne doit les régler qu'en les ennoblissant, d'après leur saine appréciation continue. Sans doute, il faut surmonter le vain orgueil, aussi irrationnel qu'immoral, qui dispose les chefs temporels de la société moderne à se regarder comme les créateurs et les arbitres de la puissance matérielle fondée par l'ensemble de leurs contemporains et de leurs prédécesseurs. Mais, en les érigeant désormais en vrais fonctionnaires publics, chargés de l'administration des capitaux et de la direction des travaux matériels, il faut honorer et consolider leur précieux office, au lieu de le dégrader ou de le comprimer. La séparation normale des deux puissances y conduit aussitôt, en rendant surtout morale leur responsabilité habituelle, qu'une métaphysique subversive conçoit toujours comme politique. Quand le nouveau sacerdoce aura épuisé, auprès d'eux, les moyens de conviction et de persuasion résultés de l'éducation universelle, il pourra recourir au blâme systématique, auquel l'adhésion populaire et la sanction féminine procureront, dans chaque cité, et autour de chaque foyer, une redoutable efficacité. Pour réprimer les déviations extrêmes, ce moyen normal pourra s'étendre jusqu'à l'excommunication sociale, qui, en cas opportun, deviendra, par ce double appui, plus décisive qu'au

Digitized by Google

moyen âge, où le pouvoir modérateur n'était qu'ébauché. Mais, même alors, la répression doit rester purement morale. Si, par une exception qui deviendra de plus en plus rare, l'abus exige quelques mesures politiques, le pouvoir temporel en sera seul juge.

Malgré les récriminations métaphysiques contre la transmission héréditaire des richesses matérielles, cette discipline morale contiendra presque toujours les principaux abus de ce mode naturel. En substituant les devoirs aux droits, on s'inquiète peu des possesseurs actuels d'une force quelconque, pourvu que l'exercice en soit bien réglé. Le positivisme fera d'ailleurs ressortir les avantages sociaux d'un tel mode, envers des fonctions qui, n'exigeant aucune rare capacité, comportent mieux le simple apprentissage domestique. Surtout sous l'aspect moral, les hommes toujours habitués à la richesse sont plus susceptibles de générosité que ceux qui l'ont lentement amassée, même avec loyauté. Ainsi, le mode qui, au début, s'appliquait à toutes les fonctions, peut indéfiniment convenir à celles qui supposent le moins d'habileté spéciale, quand elles se bornent à la conservation des capitaux, sans participer à leur emploi. Si on instituait d'autres conservateurs, le service public n'en serait pas mieux garanti. L'industrie moderne a déjà constaté la supériorité administrative des directeurs privés, auxquels tendent à passer tous les offices sociaux qui comportent une telle transformation, interdite seulement envers les fonctions théoriques, à jamais investies du caractère collectif. D'envieuses déclamations contre les fortunes héréditaires ne sauraient empêcher leurs possesseurs de devenir souvent les plus utiles organes de l'Humanité, pourvu qu'une sage éducation, convenablement assistée par l'opinion universelle, y dispose au bien d'heureux naturels. Malgré la pauvreté propre aux trois éléments nécessaires du pouvoir modérateur, ce n'est

Digitized by Google

point dans leur sein que surgiront ces vaines récriminations, à moins que quelques membres n'y méconnaissent la dignité et les conditions de leur commun office, affectif, spéculatif, ou actif.

Les seuls intérêts matériels que la force morale doive débattre avec la puissance politique se trouvent réglés par deux principes généraux, résultés d'une exacte appréciation de l'ordre naturel. D'une part, *l'homme doit nourrir la femme*; d'une autre part, *la classe active doit nourrir la classe contemplative*. Telles sont les deux conditions fondamentales qu'impose, évidemment, la nature du Grand-Être, afin que ses fonctions affectives ou spéculatives puissent dignement s'accomplir. Le bonheur privé et le bien public dépendent tant de la prépondérance du sentiment sur la raison et sur l'activité, qu'elle ne sera jamais trop achetée, au prix de l'inaction industrielle d'une moitié de notre espèce. Chez les moindres tribus, le sexe actif accepte, à cet égard, une obligation continue, qui distingue toujours l'amour humain, même le plus grossier, du simple appétit animal. A mesure que le Grand-Être se développe, cette condition d'existence s'y prononce davantage et s'y satisfait mieux. Le culte final l'érige en devoir fondamental, dont rien ne saurait habituellement dispenser, ni l'individu, ni l'espèce. Quant à l'autre condition, l'ancien sacerdoce l'a depuis longtemps consacrée; et l'anarchie actuelle la respecte essentiellement, là du moins où le protestantisme n'a pas trop laissé prévaloir l'individualité. En la systématisant comme indispensable aux fonctions théoriques de l'Humanité, on devra plutôt la restreindre que l'étendre, surtout par comparaison au régime antérieur, où la richesse seconda beaucoup la dégénération spontanée du catholicisme. Pour que la séparation normale des deux puissances soit pleinement établie, il importe que les nouveaux philosophes restent toujours aussi étrangers à la fortune qu'à la domination. Si les

Digitized by Google

prêtres de l'Humanité doivent être autant exclus que les femmes de toute autorité pratique, ils ne doivent pas être plus riches que les prolétaires, en porportion des convenances propres à leur office social. C'est à ce double titre qu'ils pourront proclamer dignement des opinions et des conseils dont la pureté ne sera jamais douteuse.

Dans leur administration normale de la commune richesse, les chefs temporels devront donc satisfaire à ces deux conditions nécessaires, pour le réglement privé des salaires industriels et la rétribution publique des travaux théoriques. Quelque difficile que puisse aujourd'hui sembler leur accomplissement habituel, c'est à ce prix légitime que l'équilibre pratique deviendra stable. Les possesseurs actuels d'une prééminence qui ne peut plus reposer sur de vains droits personnels pourront déclarer inacceptable un tel programme. En ce cas, leurs fonctions passeront, d'une manière quelconque, à de nouveaux organes, jusqu'à ce que le Grand-Être ait trouvé des serviteurs qui ne reculent pas devant leur office fondamental, condition nécessaire de la prééminence qu'ils poursuivent. Mais, entre ces justes limites, leur salutaire prépondérance sera chérie et respectée, comme indispensable à la suprême existence. L'esprit et le cœur s'accorderont pour dissiper partout les ignobles passions et les doctrines subversives que suscite aujourd'hui une puissance qui, depuis le déclin de la discipline catholique, prétend rejeter toute véritable obligation morale, au nom de ses titres chimériques Elle sentira bientôt que de telles prescriptions, qui laissent à chacun le mérite d'une exécution volontaire, permettent seules aux riches d'éviter la tyrannie politique qui les menace aujourd'hui Alors la libre concentration des fortunes sera généralement appréciée comme indispensable à leur pleine efficacité, surtout sociale ; car de grands devoirs supposent de grandes forces.

Digitized by Google

C'est ainsi que les prêtres de l'Humanité accompliront la régénération morale de la puissance matérielle, afin que l'appareil nutritif fonctionne convenablement pour tous les organes du Grand-Être. Renonçant alors à des luttes trop légitimes mais passagères, le peuple développera dignement ses dispositions naturelles à la vénération, en devenant d'ordinaire aussi subordonné à ses chefs temporels que confiant envers ses chefs spirituels. Les prolétaires sentiront que le vrai bonheur, nullement propre à la richesse, dépend surtout des satisfactions intellectuelles, morales, et sociales, auxquelles ils sont mieux appelés que leurs supérieurs. Ils renonceront sans regret aux jouissances de cupidité et de domination, qui constituent la récompense naturelle des instincts d'où émane la stimulation pratique. Après le consciencieux accomplissement de son office spécial, chacun d'eux n'aura d'autre ambition que de remplir dignement sa fonction générale comme auxiliaire actif du pouvoir théorique, en concourant, par de sages discussions journalières, à former la véritable opinion publique. Éclairé sur les vraies conditions du gouvernement spirituel, le peuple n'accordera sa confiance qu'à un sacerdoce toujours disposé à subordonner l'esprit au cœur, en garantissant la moralité de la science réelle par une constante abnégation temporelle. Si une vicieuse ambition entraînait quelques philosophes à de vaines prétentions politiques, les prolétaires sauraient leur appliquer énergiquement la doctrine universelle pour maintenir le juste ascendant de l'autorité pratique. Quoique l'art doive toujours subordonner à la science ses inspirations générales, lui seul doit pourtant diriger l'application quelconque des théories positives. L'incapacité pratique des théoriciens, déjà reconnue envers les moindres arts, sera dès lors systématiquement proclamée, surtout pour les fonctions politiques. Aux philosophes, l'éducation, et, par suite, le conseil; aux chefs industriels,

Digitized by Google

l'action, et d'abord le commandement : telle est la répartition normale que le peuple saura faire également respecter partout, comme indispensable à l'harmonie du Grand-Être.

Le culte actif de l'Humanité, complétant son culte contemplatif et affectif, fixe donc le vrai caractère général de la seule réorganisation politique qui puisse terminer la grande révolution occidentale. Mais cette rénovation finale de toutes les institutions sociales ne peut directement commencer aujourd'hui, puisqu'elle exige la reconstruction préalable des opinions et des mœurs, qui demande au moins une génération, d'après les bases philosophiques que le positivisme a déjà posées. Dans cet intervalle, la politique doit donc rester essentiellement provisoire, quoique dominée par la considération de l'état final. Il n'y a maintenant de reconnu que le principe affectif du nouveau régime, la subordination continue de la politique à la morale. Elle constitue, en effet, le vrai sens organique de la proclamation, désormais irrévocable, de la république française, consacrant toutes les existences quelconques au service de l'Humanité. Quant à la systématisation qui peut seule réaliser ce principe fondamental, le positivisme en a posé les bases, mais la raison publique ne les a pas encore adoptées. Toutefois, on doit espérer la prochaine consécration, surtout spontanée, de la devise qui caractérise cette nouvelle philosophie politique.

Destinée à manifester une irrévocable renonciation au régime ancien, mais sans pouvoir aucunement indiquer la nature de l'état final, la partie négative de la révolution se résuma tout entière dans une devise profondément contradictoire, *Liberté, Égalité*, qui repoussait toute organisation réelle. Car un libre essor développe nécessairement les différences quelconques, surtout mentales et morales ; en sorte que, pour maintenir le niveau, il faut toujours comprimer l'évolution. Mais cette incohérence radicale n'altérait point l'énergie négative de cette

Digitized by Google

formule initiale, où la haine du passé suppléait à la conception de l'avenir. Sa tendance progressive modérait alors sa nature anarchique, au point d'inspirer la première tentative directe pour fonder la vraie politique sur l'ensemble de l'histoire, dans l'ébauche immortelle, quoique avortée, qu'essaya mon éminent précurseur Condorcet. Ainsi, la prépondérance finale de l'esprit historique s'annonçait déjà sous le principal ascendant d'un esprit anti-historique.

La longue rétrogradation qui dut suivre cet ébranlement décisif ne comporta jamais de véritable devise, d'après la secrète antipathie qu'elle inspira toujours aux têtes pensantes et aux cœurs énergiques. Elle ne pouvait laisser d'autres résultats durables que l'universelle conviction, d'abord expérimentale, puis systématique, de l'impuissance organique de la métaphysique révolutionnaire, et l'élaboration historique qui concourut à préparer le positivisme par une première appréciation du moyen âge.

Quand une mémorable secousse eut terminé cette réaction rétrograde, commencée par Robespierre, développée par Bonaparte, et prolongée par les Bourbons, la halte équivoque qui vient de finir fit surgir une nouvelle devise passagère. La célèbre formule *Liberté*, *Ordre public*, qui prévalut ainsi pendant une demi-génération, caractérisa fidèlement le milieu social d'où elle émanait. Sa signification fut d'autant plus réelle que sa source fut purement spontanée, sans jamais susciter aucune sanction solennelle. Elle indiquait une raison publique qui, ne voyant sur aucun drapeau la vraie formule de l'avenir social, se bornait à prescrire la conciliation des deux conditions indispensables à sa préparation. Cette seconde devise se rapprocha davantage que la première du but organique de la révolution. On y élimina la notion antisociale d'égalité, dont tous les avantages moraux se retrouvent, sans aucun danger politique, dans

Digitized by Google

le sentiment indestructible de la fraternité universelle, qui, en Occident, n'a plus besoin, depuis le moyen âge, d'être distinctement formulé. La grande notion de l'ordre s'y trouvait empiriquement introduite, avec la réserve propre à un temps où l'anarchie des esprits et des cœurs prescrivait de se borner à l'ordre matériel, intérieur et extérieur.

Cette devise provisoire ne pouvait suffire depuis que l'ascendant politique du principe républicain nous ouvre directement la partie positive de la révolution, déjà commencée, pour les vrais philosophes, quand je fondai la véritable science sociale. Mais, en abandonnant une telle formule, la raison publique ne saurait la remplacer par une consécration rétrograde de celle qui ne convenait qu'à l'ébranlement initial. Quoique le défaut total de convictions sociales explique maintenant cette sorte de résurrection officielle, elle n'empêchera point les bons esprits et les cœurs honnêtes d'adopter spontanément la devise systématique de l'avenir, *Ordre et Progrès*. Son caractère, à la fois philosophique et politique, a été assez expliqué, dans la seconde partie de ce discours, pour que je doive ici me borner à indiquer sa filiation et son avénement. Elle se rattache à la précédente, ainsi que celle-ci se liait à la première, par l'un des éléments de cette combinaison sociale, nécessairement binaire comme toute autre quelconque, même inorganique. D'ailleurs, elle consacre aussi, à sa manière, la notion commune aux deux autres, puisque tout progrès suppose la liberté. Mais elle accorde directement à l'ordre la prééminence qui lui convient, et sans laquelle il ne peut embrasser l'ensemble de son domaine naturel, à la fois public et privé, théorique et pratique, moral et politique. En y associant le progrès, comme but et manifestation de l'ordre, elle proclame une notion qui, préparée par l'ébranlement initial, dominera la terminaison organique de la révolution occidentale. La conciliation, jusqu'alors

Digitized by Google

impossible, de ces deux grands attributs, est déjà systématisée pour tous les esprits avancés. Quoique la raison publique ne l'ait pas encore sanctionnée, tous les vœux spontanés s'y rapportent depuis la dernière phase de la rétrogradation. Un contraste décisif annonce son prochain avénement, d'après la coïncidence croissante qui se manifeste maintenant entre les tendances rétrogrades et les tendances anarchiques, de plus en plus liées aux mêmes inspirations.

Mais en supposant accompli, à cet égard, ce qui n'est encore que présumé, une telle combinaison de la devise systématique de l'avenir avec son principe fondamental ne saurait suffire pour commencer aujourd'hui la politique définitive, qui suppose la terminaison préalable de l'interrègne spirituel. Pendant la génération qu'exige cette grande élaboration, où tous les esprits et tous les cœurs, surtout prolétaires et féminins, doivent assister le sacerdoce philosophique, il faut donc instituer une politique ouvertement provisoire, destinée à maintenir, au dedans et au dehors, l'ordre indispensable à la transition occidentale. Le positivisme suffit aussi à cet office exceptionnel, d'après son exacte appréciation historique des deux états entre lesquels il doit ménager un intermédiaire passager.

Sa solution consiste à ériger aujourd'hui un nouveau gouvernement révolutionnaire, aussi adapté à la partie positive de la révolution que le fut, pour la partie négative, l'admirable création politique de la Convention. Il est caractérisé par une intime conciliation entre le plein essor de la liberté d'exposition ou de discussion et la prépondérance pratique du pouvoir central, dignement régénéré. L'examen, oral ou écrit, y devient complétement libre, soit en supprimant une oppressive législation, fiscale ou pénale, réduite désormais à l'obligation de tout signer ; soit en brisant l'ignoble mur élevé par les psycologues contre l'appréciation privée des hommes publics ; soit surtout

en détruisant le double budget officiel, théologique ou métaphysique, qui seul empêche aujourd'hui la vraie liberté d'enseignement. D'après cette garantie fondamentale, le pouvoir central ne pouvant plus inspirer de sérieuses inquiétudes de rétrogradation, sa prépondérance nécessaire sur le pouvoir local acquerra, sans danger, l'intensité qu'exige aujourd'hui le maintien de l'ordre matériel au milieu de l'anarchie mentale et morale. C'est pourquoi l'assemblée française, réduite à environ deux cents membres, ne conserverait d'autres attributions que le vote annuel de l'impôt proposé par le comité gouvernant, et l'appréciation des comptes antérieurs. Toutes les mesures politiques, tant législatives qu'exécutives, appartiendraient au pouvoir central, assujetti seulement à les soumettre d'avance à la libre discussion des journaux, des réunions populaires, et des penseurs isolés, sans que cette universelle consultation lui imposât jamais aucune entrave. Ayant ainsi garanti la tendance toujours progressive du comité directeur, il reste à le composer de façon à y assurer un caractère toujours pratique, indispensable à sa destination transitoire. C'est ce qu'indique aussi la théorie positive, en choisissant, parmi les prolétaires, les seuls hommes d'État qui puissent aujourd'hui succéder dignement à ceux de la Convention. Le pouvoir central serait donc conféré à trois gouverneurs populaires, qui réuniraient toutes les attributions ministérielles aux fonctions royales, en dirigeant, l'un le dedans, l'autre le dehors, et le troisième les finances. Ils convoqueraient et dissoudraient, sous leur responsabilité morale, l'assemblée locale, où, sans aucune prescription formelle, prévaudraient bientôt les chefs industriels, pour un office gratuit, toujours conforme à leurs occupations journalières. Dans les mutations personnelles propres à cette transition, ce petit nombre de directeurs maintiendrait assez la continuité, en permettant de représenter distinctement

Digitized by Google

la phase antérieure, la tendance prochaine, et la situation présente.

Quoique nécessairement révolutionnaire, ce gouvernement provisoire se rapproche autant que possible de l'état normal. La suprématie purement temporelle qui le caractérise, n'offre de vraiment exceptionnel que le choix de ses organes, ainsi émanés d'une classe régulièrement étrangère au pouvoir pratique, finalement réservé à ses chefs industriels. Mais la nécessité de cette unique anomalie ressort tellement de la question actuelle que son application, d'ailleurs très-circonscrite, ne saurait susciter aucune dégénération réelle des mœurs populaires. Puisqu'il s'agit surtout de moraliser la vie active, il faut bien accorder la prépondérance politique à l'élément pratique le mieux accessible, d'esprit et de cœur, à l'influence morale. Son ascendant politique, en laissant un libre essor à ses chefs civils, préparera leur avénement normal, en leur faisant sentir le besoin d'une intime régénération, privée et publique, sans laquelle ils resteraient indignes de leur suprématie finale. En même temps, l'influence consultative se trouve ainsi introduite régulièrement dans le gouvernement moderne. Purement spontanée d'abord, elle y deviendra de plus en plus systématique, à mesure que s'accomplira la libre rénovation philosophique sur laquelle reposera le régime définitif.

Cette nouvelle politique provisoire est d'autant plus conforme à sa destination que, quoique inspirée par l'urgence de la situation française, elle convient aussi à toutes les populations assez avancées pour que la grande crise s'y soit déjà caractérisée. Ainsi, dès son début, la seconde partie de la révolution se montre ouvertement occidentale, tandis que la première devait être seulement nationale. La nature prolétaire du nouveau pouvoir central indiquera partout un tel caractère, puisque cette suprématie révolutionnaire appartiendra à la

Digitized by Google

classe la mieux affranchie de toute antipathie locale, et la plus disposée, d'esprit comme de cœur, à l'union universelle. Même quand ce régime se bornerait à la France pendant quelques années, il aura bientôt régénéré, dans tout l'Occident, l'ancienne diplomatie.

Tels sont les avantages essentiels qu'une fondation systématique doit procurer au second gouvernement révolutionnaire, tandis que le premier ne put émaner que d'une appréciation empirique, rectifiée par l'instinct progressif de la Convention. On trouvera déjà, sur ce sujet, des indications plus complètes dans le *Rapport* spécial que publia, en août 1848, la Société Positiviste.

Le calme intérieur étant ainsi assuré autant que la paix extérieure, malgré le prolongement de l'anarchie mentale et morale, l'immense élaboration régénératrice pourra s'accomplir activement, d'après une liberté philosophique désormais inaltérable. Pour y mieux procéder, il importera que son essor soit assisté par l'Association, à la fois philosophique et politique, que le dernier volume de mon ouvrage fondamental annonça, en 1842, sous le titre caractéristique de *Comité positif occidental*. Siégeant surtout à Paris, il se compose, dans son noyau primitif, de huit Français, sept Anglais, six Allemands, cinq Italiens, et quatre Espagnols. Ce nombre initial suffit pour que tous les éléments principaux de chaque population occidentale s'y trouvent représentés. Ainsi, sa partie germanique admettrait un Hollandais, un Prussien, un Suédois, un Danois, un Bavarois, et un Autrichien. De même, le Piémont, la Lombardie, la Toscane, l'État Romain, et le pays Napolitain, y fourniraient les organes de l'Italie. Enfin, la Catalogne, la Castille, l'Andalousie, et le Portugal, y caractériseraient assez la population ibérique.

Cette sorte de concile permanent de la nouvelle Église doit

Digitized by Google

admettre tous les éléments nécessaires du pouvoir modérateur, et même il doit s'adjoindre ceux des organes du pouvoir directeur dont la régénération personnelle est assez avancée pour seconder dignement la rénovation universelle Dès son début, il comprendra donc des praticiens comme des théoriciens La coalition fondamentale entre les philosophes et les prolétaires s'y manifestera surtout, sans exclure les autres adhésions sincères, même émanées des classes en décadence. Pour correspondre dignement à sa destination principale, il admet, à plus forte raison, le troisième élément général du pouvoir modérateur, le mieux apte à y représenter la prépondérance fondamentale du cœur sur l'esprit. Aux trente membres précédents, il faut donc joindre six dames d'élite, deux françaises et une de chaque autre branche occidentale. Outre leur influence normale, leur participation spéciale y devient indispensable pour faire convenablement pénétrer le positivisme chez nos frères méridionaux, suivant le noble office que je réservais à ma sainte collègue, ravie d'avance au comité rénovateur où elle eût si dignement siégé.

Pendant que les divers gouvernements nationaux maintiendront partout l'ordre matériel, ces libres précurseurs du régime final présideront à l'élaboration occidentale qui dissipera graduellement l'interrègne spirituel, seul obstacle essentiel à la régénération sociale. Ils devront donc seconder le développement et la propagation du positivisme, ainsi que son application croissante, par tous les moyens honorables dont ils pourront disposer. Outre l'enseignement, oral et écrit, populaire et philosophique, ils s'efforceront surtout d'inaugurer autant que possible le culte final de l'Humanité, déjà susceptible d'ébauche immédiate, au moins quant au système de commémoration. Leur influence politique pourra même indiquer directement l'occidentalité caractéristique du nouveau régime, en faisant

Digitized by Google

partout adopter quelques mesures communes, dont l'utilité est reconnue depuis longtemps, mais qui n'ont jamais prévalu, faute d'un organe central, supérieur aux rivalités nationales.

Telle serait surtout l'institution d'une marine occidentale, noblement destinée, soit à l'universelle police des mers, soit aux explorations théoriques ou pratiques. Librement recrutée et dotée dans les cinq branches de la grande famille, elle remplacerait dignement une admirable chevalerie maritime, tombée avec le catholicisme. Son pavillon constituerait naturellement la première manifestation solennelle de la commune devise positiviste.

Cette première mesure caractéristique en susciterait naturellement une seconde, dont l'importance n'est pas plus contestée, et qui pourtant n'a pu encore se réaliser, d'après l'anarchie occidentale résultée de la décadence politique du catholicisme. Elle consisterait à faire sanctionner, par les divers pouvoirs temporels, la monnaie commune destinée à faciliter, dans tout l'Occident, les transactions industrielles. Trois sphères, pesant chacune cinquante grammes, respectivement formées d'or, d'argent, et de platine, offriraient assez de variété pour une semblable destination. Le grand cercle parallèle à la petite base plate y reproduirait la devise fondamentale. A son pôle, figurerait l'immortel Charlemagne, comme fondateur historique de la république occidentale, dont le nom entourerait cette vénérable image. Une telle mémoire, également chère à tout l'Occident, fournirait, dans l'ancienne langue commune, la dénomination usuelle de la monnaie universelle.

A cette double indication d'un service qui populariserait bientôt le comité rénovateur, il serait ici superflu d'ajouter aucune mention spéciale des diverses opérations qui se rapportent directement à sa principale destination. J'y dois pourtant signaler la libre fondation d'un collége occidental propre à constituer le noyau systématique d'une véritable classe con-

Digitized by Google

templative. Destinés au sacerdoce final, ces nouveaux philosophes devraient surtout se recruter parmi les prolétaires, sans toutefois exclure aucune vocation réelle. Ils introduiraient l'enseignement septénaire du positivisme dans toutes les localités disposées à l'accueillir. En outre, ils fourniraient de libres missionnaires qui prêcheraient partout la doctrine universelle, même hors des limites occidentales, suivant la marche indiquée ci-dessous. Un tel office serait beaucoup secondé par les voyages habituels des prolétaires positivistes.

Pour mieux concevoir cet enseignement transitoire, on peut déjà consulter la seconde édition du *Rapport* sur l'École Positive, publié, dès 1849, par la Société Positiviste.

Outre ces diverses mesures spéciales, je dois ici indiquer davantage une institution générale, également relative au régime normal et à la transition finale. Elle concerne le drapeau systématique, à la fois occidental et national, dont la nécessité se fait déjà sentir instinctivement, pour remplacer partout des emblèmes rétrogrades sans adopter aucune bannière anarchique. La transition organique ne serait pas dignement inaugurée si, dès son début, on n'y voyait point prévaloir les couleurs et les devises propres à l'état définitif.

Pour déterminer le drapeau politique, il faut d'abord concevoir la bannière religieuse. Tendue en tableau, elle représentera, sur sa face blanche, le symbole de l'Humanité, personnifiée par une femme de trente ans, tenant son fils entre ses bras. L'autre face contiendra la formule sacrée des positivistes: *L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, et le Progrès pour but*, sur un fond vert, couleur naturelle de l'espérance, propre aux emblèmes de l'avenir.

Cette même couleur convient seule au drapeau politique commun à tout l'Occident. Devant flotter en pavillon, il ne comporte aucune peinture, alors remplacée par la statuette de

Digitized by Google

l'Humanité, au sommet de son axe. La formule fondamentale s'y décompose, sur les deux faces vertes, dans les deux devises qui caractérisent le positivisme : l'une politique et scientifique, *Ordre et Progrès*; l'autre morale et esthétique, *Vivre pour autrui*. Si la première doit être préférée par les hommes, la seconde convient seule aux femmes, qui pourront ainsi prendre enfin une digne part à nos manifestations sociales.

De ce drapeau occidental, on déduit aisément celui qui distinguera chaque nationalité, en y ajoutant une simple bordure, aux couleurs actuelles de la population correspondante. En France, où doit surgir l'initiative décisive d'une telle innovation, cette bordure offrirait donc nos trois couleurs, dans l'ordre maintenant usité, mais avec prépondérance du milieu blanc, pour honorer notre ancien drapeau. L'uniformité et la variété se trouvant ainsi combinées heureusement, la nouvelle occidentalité annoncerait dignement son aptitude nécessaire à respecter scrupuleusement jusqu'aux moindres nationalités, dont chacune conserverait ses emblèmes propres sans altérer le symbole commun. Tous les signes accessoires, qui partout dérivent du drapeau principal, subiraient naturellement la même transformation.

En proposant une telle symbolisation, proclamée, depuis deux ans, dans mon cours hebdomadaire, j'indique ici la fonction la plus immédiate du comité positif, celle qui annoncerait le mieux l'ensemble de sa libre intervention.

Quoique cette association régénératrice doive acquérir graduellement une immense extension, il importe que son noyau central reste toujours borné à ces trente-six membres primitifs, sauf le double complément signalé ci-après. Chacun d'eux pourrait ensuite fonder, chez ses compatriotes, une corporation plus nombreuse, susceptible elle-même d'un pareil mode d'accroissement. Par ces affiliations successives, dont les degrés sont

Digitized by Google

presque illimités, on assurerait mieux l'unité et l'homogénéité de l'Église positive, sans nuire à sa consistance ni à son activité. La régénération finale serait assurée, quand cette adhésion volontaire comprendrait la partie prépondérante de chaque élément occidental.

Dans cette marche graduelle, les nombres assignés ici aux diverses nationalités n'y représentent que le concours plus ou moins prochain de leurs organes d'élite. Ce traité expliquera l'ordre, un peu différent, suivant lequel, d'après l'ensemble du passé, les cinq masses occidentales participeront au mouvement positiviste. Il se distingue du précédent en ce que l'Italie s'y élève au second rang, et l'Espagne au troisième; l'Angleterre descendant au dernier. La troisième édition de mon *Calendrier Positiviste* motive déjà cette importante modification, dont la pleine justification appartient naturellement au quatrième volume de ce traité.

Ce mouvement décisif, qui doit finalement embrasser toute notre espèce, recevra spontanément une première extension normale, en passant, de l'Occident, aux populations dont il fut la source moderne, et chez lesquelles l'indépendance politique n'a pu dénaturer la filiation sociale. A ce titre, le comité occidental proprement dit s'adjoindra bientôt douze membres coloniaux, quatre pour chacune des deux Amériques, deux pour l'Inde, et deux pour l'Océanie, soit hollandaise, soit espagnole.

Ainsi parvenu à quarante-huit membres, le comité positif complétera ensuite sa composition normale en s'incorporant peu à peu douze associés extérieurs, destinés à y représenter les diverses populations retardées. Chacune d'elle doit subir, à son tour, la régénération finale, dont l'Occident prendra seulement, sous la présidence française, l'initiative nécessaire. Il importe beaucoup de ne point introduire trop tôt une telle expansion, qui, mal conçue, altérerait la netteté et l'énergie

Digitized by Google

de l'impulsion rénovatrice. Mais il ne faut pas oublier que le Grand-Être ne sera pleinement formé que d'après l'universelle assimilation de ses organes quelconques. Entre la simple nationalité, que le génie social de l'antiquité ne dépassa jamais, et l'Humanité définitive, le moyen âge a institué un intermédiaire trop méconnu aujourd'hui, en fondant une libre occidentalité. Notre premier devoir politique consiste maintenant à la reconstruire sur des bases inébranlables, en réparant l'anarchie suscitée par l'extinction du régime catholique et féodal. A mesure que cette systématisation s'accomplira, elle indiquera partout que l'occidentalité constitue seulement une dernière préparation à la véritable Humanité, toujours pressentie dès notre berceau, mais impossible jusqu'ici, même en idée, tant que le théologisme et la guerre ont prévalu. Les lois fondamentales de l'évolution humaine, qui posent la base philosophique du régime final, conviennent nécessairement à tous les climats et à toutes les races, sauf de simples inégalités de vitesse. Ces retards explicables doivent se compenser désormais par un essor mieux systématisé, exempt des dangers et des oscillations propres à la marche originale, laquelle ne pouvait être qu'empirique, puisque son appréciation a seule indiqué la loi commune. En exerçant désormais, envers nos frères arriérés, cette sage et généreuse intervention, l'Occident ouvrira le plus noble champ à l'art social, dignement fondé sur la science réelle. Toujours relatives sans être arbitraires, et jamais indiscrètes quoique zélées, ces réactions naturelles, à la fois privées et publiques, nationales et occidentales, constitueront un système moral et politique très-supérieur au prosélytisme théologique ou militaire. Elles susciteront un jour la principale occupation du comité positif, quoiqu'il ne doive leur accorder d'abord qu'une attention secondaire.

Cette extension graduelle commencera nécessairement par le

Digitized by Google

reste de la race blanche, partout supérieure aux deux autres. Son incorporation finale au Grand-Être offrira trois phases essentielles, deux monotheiques et une polythéique, dont chacune facilitera la suivante, et qui représenteront d'ailleurs la propagation orientale du mouvement rénovateur.

Quoique l'immense agrégation russe soit restée étrangère à l'initiation catholique et féodale que nous devons au moyen âge, son christianisme, malgré la confusion fondamentale de deux puissances, l'érige aujourd'hui en avant-garde de l'Orient monothéique. Le mouvement occidental y recevra sa première extension décisive suivant deux intermédiaires naturels, l'un religieux, l'autre politique, la Grèce, et surtout la Pologne. Cette propagation ne pourrait être gravement retardée que par une véritable séparation de ces appendices hétérogènes.

Après une telle expansion, la rénovation finale s'étendra aux monothéistes musulmans, d'abord en Turquie, puis en Perse. Le positivisme y trouvera naturellement des sympathies que le catholicisme ne comportait pas, et qui sont déjà très-sensibles. Par une honorable transmission de la science grecque, la civilisation arabe figurera toujours parmi les éléments essentiels de notre grande préparation au moyen âge.

Une dernière extension, dont les racines spontanées existent déjà, incorporera au Grand Être l'immense population polythéique qui complète la race blanche. La persistance exceptionnelle du régime théocratique n'empêchera pas le positivisme de trouver, dans l'Inde, sous l'assistance naturelle de la Perse, de véritables points de contact. C'est le privilége nécessaire d'une doctrine qui, toujours attentive à l'ensemble de l'évolution humaine, sait apprécier dignement les plus antiques systèmes de sociabilité.

En ébauchant ces trois degrés de propagation, le comité positif s'adjoindra la première moitié de ses associés exté-

Digitized by Google

rieurs, par l'admission successive d'un Grec, d'un Russe, d'un Égyptien, d'un Turc, d'un Persan, et enfin d'un Hindou.

Malgré son polythéisme opiniâtre, la race jaune est partout modifiée maintenant sous l'influence monothéique, soit chrétienne, soit surtout musulmane. D'après cette préparation spontanée, le comité positif y pourra bientôt trouver assez d adhésion pour s'associer, presqu'à la fois, un Tatar, un Chinois, un Japonais, et un Malais.

Il complétera enfin son organisation fondamentale en s'adjoignant deux représentants de la race noire, l'un émané de la portion qui sut énergiquement briser un monstrueux esclavage, l'autre de celle restée encore étrangère à l'ascendant occidental. Quoique notre orgueil suppose celle-ci condamnée à une irrévocable stagnation, sa spontanéité la disposera mieux à accueillir la seule philosophie qui puisse apprécier le fétichisme, origine nécessaire de toute l'évolution préparatoire.

Le Comité positif atteindra probablement cette composition finale de soixante membres avant la terminaison de l'interrègne spirituel au centre du Grand-Être. Mais, quand même la réorganisation temporelle seconderait ensuite, autant que possible, cette vaste opération philosophique, les cinq phases nécessaires, qu'offrira successivement une telle expansion, ne permettent pas de la supposer décisive avant deux siècles. Toutefois, cet office systématique comportera bientôt une efficacité croissante, soit pour la préparation directe des populations retardées, soit surtout en confirmant la famille d'élite dans sa nouvelle foi, ainsi appelée à manifester son universalité caracteristique.

Sans attendre cette active comparaison avec toutes les phases diverses du régime préliminaire, le régime final est assez caractérisé maintenant pour permettre à nos esprits et à nos cœurs de commencer l'entière rénovation énergiquement préparée

Digitized by Google

par nos précurseurs révolutionnaires. Leur haine du passé les empêchait de concevoir l'avenir. Désormais, au contraire, l'esprit historique et le sentiment social se fortifient mutuellement. Toujours dominés par l'instinct de la continuité, sans lequel la solidarité reste insuffisante, nous ne nous élançons vers l'avenir qu'en nous appuyant sur le passé, dont notre culte final honore toutes les phases. Loin de restreindre notre énergie rénovatrice, cette sincère et complete justice, que nous seuls pouvons rendre sans inconséquence, achève notre émancipation, en nous dispensant de toute concession actuelle envers des systèmes épuisés. Appréciant mieux leur nature et leur destination que ne peuvent le faire leurs empiriques sectateurs, nous voyons, en chacun d'eux, une préparation, indispensable mais passagère, au système définitif, qui doit remplir à la fois tous ces offices partiels.

Comparée surtout à la dernière synthèse qui ait régi la famille d'élite, la systématisation nouvelle se présente déjà, dans ce discours, simple prélude d'un grand traité, comme plus réelle, plus complète, et plus durable. Toutes les qualités propres à l'admirable régime du moyen âge sont consolidées et perfectionnées par le positivisme, qui seul conduit enfin l'esprit à accepter irrévocablement la juste domination du cœur. Nos pieux et chevaleresques ancêtres ont, à nos yeux, appliqué dignement la meilleure doctrine que comportât leur temps. Ces éminents prédécesseurs se trouveraient aujourd'hui dans nos rangs, et y proclameraient la désuétude finale de leur philosophie provisoire, graduellement dégénérée en symbole de rétrogradation et source de discorde.

Parvenue à son entière unité, aussi spontanée que systématique, notre doctrine comporte maintenant un parallèle direct qui fera sentir aux esprits droits et aux cœurs purs sa supériorité nécessaire, autant pour l'affection et l'imagination que

Digitized by Google

pour la raison et l'activité. L'ensemble de la vie, privée ou publique, devient ainsi, encore davantage que sous le polythéisme, un véritable culte continu, toujours inspiré par l'amour universel. Toutes les pensées, tous les sentiments, et tous les actes s'y rapportent sans effort à un même Grand-Être, éminemment réel, accessible, et sympathique, en tant que composé de ses propres adorateurs, quoique évidemment supérieur à chacun d'eux. Sa seule notion résume l'ensemble du passé, mental et social, comme supposant l'irrévocable décadence du théologisme et de la guerre, incompatible avec toute véritable universalité théorique et toute activité vraiment commune. En faisant partout prévaloir la morale spontanée, cette religion finale régénère directement la philosophie, la poésie, et la politique, toujours consacrées, suivant leur vraie connexité, à étudier, célébrer, et servir l'Humanité, l'être le plus relatif et le plus perfectible. Ainsi devenue synthétique, la science réelle se sanctifie en construisant, d'après l'ensemble des lois extérieures et intérieures, la base objective qui seule peut contenir la fluctuation naturelle de nos opinions, la versatilité de nos sentiments, et l'irrésolution de nos desseins. Investie enfin de son office social, la poésie devient à jamais l'occupation favorite de toutes les intelligences, en idéalisant tous les aspects du Grand-Être pour lui exprimer dignement une gratitude publique et privée d'où nous retirons une intime amélioration.

Mais, endéveloppant tout le charme propre à cette étude et à cette célébration, la nouvelle religion, toujours caractérisée par la réalité et l'utilité, ne comportera aucune dégénération ascétique ni quiétiste. L'amour qui y préside ne saurait être passif : il ne stimule la raison, et surtout l'imagination, que pour mieux diriger l'activité, d'où émana la positivité, étendue ensuite au domaine contemplatif et enfin à la vie affective

Digitized by Google

Notre existence est ainsi vouée au perfectionnement continu de l'ordre naturel, d'abord quant à notre condition matérielle, puis quant à notre propre nature, physique, intellectuelle, et morale. Son but caractéristique consiste dès lors dans le progrès moral, à la fois personnel, domestique, et social, comme principale source du bonheur privé et du bien public. Enfin subordonnée à la morale, la politique devient donc notre art fondamental, pour consacrer tous nos efforts au service du véritable Être-Suprême, suivant l'ensemble de ses propres lois naturelles.

Le régime de l'antiquité, surtout romaine, eut pour principal mérite l'active prépondérance de la vie publique, d'après le mode et le degré de coopération convenables à cet état initial, où l'existence domestique ne pouvait encore se régler dignement. Au moyen âge, le catholicisme commença la systématisation directe de la morale universelle, en s'attachant surtout à la vie privée, dont toutes les affections essentielles furent soumises à une admirable discipline, remontant enfin jusqu'aux sources intimes de nos vices et de nos vertus. Mais l'inaptitude sociale de la doctrine dirigeante ne permit alors qu'une solution contradictoire, où l'on s'efforçait de comprimer la personnalité, tout en détournant les hommes de la vie publique, pour vouer chaque existence à la poursuite égoïste d'un but chimérique. Toute l'efficacité passagère de cette grande tentative résulta d'une première séparation entre le pouvoir moral et le pouvoir politique, toujours confondus chez les anciens. Or, une telle division, résultat empiririque de l'ensemble de la situation, dut alors avorter, comme aussi contraire à l'esprit de la doctrine qu'au mode de sociabilité. Malgré les sympathies féminines, le régime catholique, où manquait l'énergique assistance des prolétaires, succomba bientôt sous l'usurpation temporelle, secondée par la dégénération sacerdotale.

Digitized by Google

Cette ébauche prématurée ne peut être dignement reprise et pleinement réalisée que dans le régime positif, qui combine le génie social de l'antiquité avec celui du moyen âge pour accomplir le grand programme politique de la Convention.

La religion finale pose directement le saint problème humain, la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité. Autant que le comporte l'extrême imperfection de notre nature morale, elle le résout d'après l'essor général et continu des affections de famille, qui constituent la seule transition réelle des instincts égoïstes aux sympathies universelles. Pour consolider et développer cette solution radicale, elle établit enfin la séparation normale, à la fois intellectuelle et sociale, entre le pouvoir théorique et le pouvoir pratique : l'un, général et consultatif, ne préside qu'à l'éducation; l'autre, spécial et impératif, dirige toujours l'action. Tous les éléments sociaux qui sont naturellement exclus du gouvernement proprement dit deviennent les garants nécessaires de cette constitution fondamentale. Organes systématiques du pouvoir modérateur, les prêtres de l'Humanité pourront toujours compter sur l'adhésion féminine et l'assistance populaire, dans leurs luttes légitimes contre le pouvoir directeur. Mais ce double appui ne sera jamais acquis qu'à celui qui, aux conditions intellectuelles prescrites par la nature de l'art à régénérer, saura joindre les qualités morales encore plus indispensables, en prouvant un cœur aussi sympathique que celui de la femme et aussi énergique que celui du prolétaire. La première garantie d'une telle aptitude consiste dans une sincère renonciation au commandement et même à la richesse. Alors la religion nouvelle se substituera définitivement à l'ancienne, comme remplissant mieux toute sa destination réelle, tant sociale que mentale. Tombé à jamais dans le simple domaine de l'histoire, après le polythéisme et le fétichisme, le monothéisme sera incorporé avec eux au système universel de commémoration

Digitized by Google

où le vrai Grand-Être rendra toujours un juste hommage à ses divers précurseurs.

Ce n'est donc plus seulement au nom de la raison développée que les positivistes doivent aujourd'hui pousser tous les sectaires équivoques à choisir enfin entre l'absolu et le relatif, entre la vaine recherche des causes et l'étude réelle des lois, entre le régime des volontés arbitraires et celui des nécessités démontrables. Désormais, ce sera surtout le sentiment qui prononcera sur une concurrence destinée à faire prévaloir la vraie sociabilité.

Le monothéisme se trouve aujourd'hui, en Occident, aussi épuisé et aussi corrupteur que l'était le polythéisme quinze siècles auparavant. Depuis l'irréparable déclin de la discipline qui constitua sa principale efficacité morale, sa doctrine si vantée n'aboutit plus qu'à souiller le cœur par une immense cupidité, et à dégrader le caractère par une servile terreur. Toujours hostile à l'imagination, il la força de rétrograder vers le polythéisme et le fétichisme, seules bases possibles de la poésie théologique. Il ne put jamais consacrer sincèrement la vie active, qui n'a surgi qu'en l'éludant ou en le neutralisant. Aujourd'hui, il s'oppose directement à la plus noble activité, celle qui nous pousse à régénérer l'état social, où sa vaine providence empêche de concevoir aucune véritable loi, susceptible de permettre une prévision rationnelle, pour présider à une sage intervention.

Ses sectateurs sincères renonceront bientôt à régir un monde où ils se proclament étrangers. Le nouvel Être-Suprême n'est pas moins jaloux que l'ancien : il n'admet point des serviteurs subordonnés à d'autres maîtres Mais les plus actifs théologistes, monarchiques, aristocratiques, ou même démagogiques, manquent, depuis longtemps, de bonne foi. Leur Dieu est devenu le chef nominal d'une conspiration hypocrite, désormais plus

Digitized by Google

ridicule qu'odieuse, qui s'efforce de détourner le peuple de toutes les grandes améliorations sociales en lui prêchant une chimérique compensation, déjà discréditée auprès des prolétaires occidentaux, surtout parisiens. Chaque tendance théologique, catholique, protestante, ou déiste, concourt réellement à prolonger et aggraver l'anarchie morale, en empêchant l'ascendant décisif du sentiment social et de l'esprit d'ensemble, qui seuls peuvent reproduire des convictions fixes et des mœurs prononcées. Il n'y a pas maintenant d'utopie subversive qui ne prenne sa base ou sa sanction dans le monothéisme. Le catholicisme a lui-même perdu le pouvoir de contenir, chez ses principaux organes, le développement spontané des diverses aberrations révolutionnaires.

C'est donc au nom de l'ordre, encore plus que du progrès, que nous sommons tous ceux qui veulent sortir d'une désastreuse fluctuation, mentale et morale, de se prononcer nettement entre le théologisme et le positivisme. Il n'y a plus aujourd'hui que deux camps : l'un, rétrograde et anarchique, où Dieu préside confusément ; l'autre, organique et progressif, systématiquement dévoué à l'Humanité.

En concentrant toute notre sollicitude sur l'existence réelle, nous lui attribuerons son entière extension, non-seulement présente, mais aussi passée, et même future, toujours soumise à une seule loi fondamentale, qui nous permet d'en saisir familièrement l'ensemble. Plaçant notre principal bonheur dans l'amour universel, nous vivrons le plus possible pour autrui, en liant profondément la vie privée à la vie publique, d'après un culte esthétique dignement subordonné au dogme scientifique. Après avoir ainsi développé, charmé, et sanctifié notre existence temporaire, nous aurons mérité une éternelle incorporation au Grand-Être, qui se compose nécessairement de tous les éléments honorables. L'ensemble de son culte nous aura fait sentir

Digitized by Google

l'intime réalité et la douceur incomparable d'une telle identification, inconnue à tous ceux qu'un théologisme quelconque empêche à la fois de concevoir un avenir certain et d'apprécier une sincère abnégation.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SYSTÈME

DE

POLITIQUE POSITIVE.

INTRODUCTION FONDAMENTALE,

A LA FOIS SCIENTIFIQUE ET LOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE DE CETTE INTRODUCTION.

D'après l'ensemble du Discours précédent, l'élite de notre espèce a maintenant achevé son initiation nécessaire, et doit commencer à construire son régime définitif, dont les bases systématiques sont assez déterminées. L'épuisement radical du théologisme et de la guerre permet, et même exige, l'avénement direct de l'état rationnel et pacifique, qui seul convient pleinement à la nature humaine, et vers lequel convergèrent de plus en plus toutes les évolutions antérieures. Au règne

Digitized by Google

provisoire de Dieu, il faut enfin substituer le règne irrévocable de l'Humanité, unique issue de la crise fatale qui, depuis deux générations, fait toujours osciller l'Occident entre l'anarchie et la rétrogradation, également liées désormais au principe théologique.

Cette intime reconstruction consiste surtout à coordonner profondément les trois modes essentiels de notre existence, publique ou privée, qui jamais ne furent assez combinés après l'antique rupture de l'unité préliminaire, bientôt oppressive, instituée par la théocratie initiale. La vie spéculative, la vie active, et la vie affective, obtinrent successivement, chez nos trois séries d'ancêtres occidentaux, une prépondérance trop exclusive, d'abord indispensable à leur essor respectif, mais ensuite incompatible avec leur harmonie mutuelle. D'après cette triple préparation, il est temps de fonder une synthèse complète et définitive, à la fois plus favorable à l'intelligence, à l'activité, et au sentiment, que ne le furent séparément la civilisation grecque, la sociabilité romaine, et la discipline catholico-féodale. En consacrant la suprématie que l'antiquité accorda finalement à l'action sur la contemplation, il faut systématiser aussi la tendance spontanée du moyen âge à les subordonner toutes deux à l'affection, seule source normale de l'unité humaine.

Toutes ces conditions fondamentales sont également remplies par la religion démontrée qui vient aujourd'hui remplacer la religion révélée, de même que celle-ci succéda, quinze siècles auparavant, à la religion inspirée. Comme la religion préliminaire et la religion transitoire, cette religion finale comprend à la fois trois parties distinctes quoique solidaires, le dogme, le régime, et le culte. Elles concernent respectivement nos trois ordres connexes d'attributs fondamentaux, pensées, actes, et sentiments. Par suite, elles caractérisent nos trois

grandes constructions continues, la philosophie, la politique, et la poésie.

Malgré leur connexité nécessaire, leur systématisation ne saurait être simultanée. Soit pour régler, soit pour rallier, toute religion doit subordonner l'ensemble de notre existence à une puissance extérieure. Elle doit donc apprécier d'abord ce maître suprême, afin de déterminer ensuite la conduite qu'il prescrit et la vénération qu'il comporte. Ainsi, le régime suppose le dogme, et le culte résulte de tous deux, pour consolider nos croyances et nos devoirs par leur liaison continue avec les affections qui nous dominent. Cette marche naturelle prévalut toujours, même quand la religion se rattachait à des êtres purement fictifs, dont les premières notions furent spontanées. A plus forte raison, convient-elle à la religion finale, relative à une existence profondément réelle, mais très-compliquée et longtemps inappréciable. Si donc la *théocratie* et la *théolatrie* reposèrent sur la *théologie*, la *sociologie* constitue certainement la base systématique de la *sociocratie* (1) et de la *sociolatrie*.

Quoique l'élaboration du dogme doive d'abord prévaloir,

---

(1) J'ai d'abord regretté la composition hybride de ces trois termes indispensables, quoiqu'elle soit évidemment motivée par l'insuffisance spéciale des racines purement grecques. Mais j'ai ensuite reconnu que cette imperfection grammaticale trouve une heureuse compensation dans l'aptitude directe d'une telle structure à rappeler toujours le concours historique des deux sources antiques, l'une sociale, l'autre mentale, de la civilisation moderne. L'hybridité n'a point empêché d'admettre plusieurs termes systématiques dont le besoin se faisait sentir, comme *minéralogie*, etc. A plus forte raison, ne peut elle entraver l'introduction de noms ainsi doués, par leur formation même, d'une éminente propriété philosophique. Déjà tous les penseurs occidentaux ont accepté, d'après mon ouvrage fondamental, le mot de *sociologie*. J'espère obtenir bientôt un pareil accueil pour les expressions connexes de *sociocratie* et *sociolatrie*, dont l'usage va devenir encore plus nécessaire, et qu'adoptèrent sans difficulté les nombreux auditeurs de mon cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité.

Digitized by Google

elle demeure insuffisante tant qu'elle ne fournit pas spontanément des indications directes envers le régime et même le culte. Nos saines conceptions étant finalement destinées à régler nos actions et nos sentiments, cette aptitude constitue toujours le meilleur critérium de leur propre maturité. Jusqu'à une telle épreuve, notre intelligence persiste encore dans l'état scientifique ou philosophique, qui, chez les modernes surtout, précède et prépare le véritable état religieux. Mon second traité sera donc souvent sociocratique, et même sociolatrique, sans cesser jamais d'être directement consacré à la sociologie proprement dite. Le discours préliminaire caractérise assez cette application décisive, qui sera spécialement développée dans le volume final. Quand la systématisation du dogme positiviste aura ainsi fondé la religion de l'Humanité, le régime et le culte deviendront, à leur tour, l'objet direct et principal de tous les travaux ultérieurs, qui pourront d'ailleurs susciter accessoirement de nouvelles élaborations sociologiques. Mais ils ne doivent ici figurer qu'à titre d'épreuve continue pour l'appréciation essentielle des travaux dogmatiques.

Ces réactions spontanées sur le régime et le culte ne tendent pas seulement à consolider notre construction actuelle, en la dirigeant mieux vers sa constante destination; elles doivent aussi la seconder beaucoup par la puissante stimulation qu'elles impriment à l'intelligence, ainsi rappelée souvent au noble sentiment direct de son efficacité morale ou sociale. La haute rationnalité de tels procédés philosophiques résulte de leur évidente conformité avec le génie éminemment synthétique qui convient à toute religion, et qui doit surtout caractériser la religion finale, destinée à instituer, entre tous les modes de notre existence, une liaison plus complète et plus homogène. Toute manifestation opportune de cette intime solidarité acquiert aujourd'hui une nouvelle importance, afin de mieux

Digitized by Google

échapper à un déplorable régime de dispersion empirique. Quoique la longue insurrection moderne de l'esprit contre le cœur soit essentiellement terminée par la récente création de la vraie science sociale, elle a partout laissé de profondes habitudes, qui ne peuvent céder qu'à un suffisant exercice inverse. Le positivisme doit donc s'attacher maintenant à développer, autant que possible, non-seulement l'efficacité morale de l'intelligence, mais aussi l'aptitude, plus méconnue et non moins précieuse, que possède le sentiment pour exciter et même inspirer la raison. Cette sainte réaction, si familière au moyen âge, malgré l'imperfection des croyances, convient encore mieux à la religion démontrée, où l'ancien domaine de la grâce surnaturelle se trouve assujetti, comme tous les autres phénomènes, à des lois appréciables, qui deviennent le principal objet de la vraie philosophie.

D'un autre côté, l'urgence actuelle d'une semblable connexité coïncide heureusement avec l'impulsion fondamentale qui résulte, à cet égard, de la situation occidentale. Car, le nouveau règne de l'esprit d'ensemble surgit aujourd'hui sous l'irrésistible ascendant du vrai sentiment social. J'ai assez expliqué déjà la puissante participation de cette influence politique à l'avénement, et même à la formation, de la philosophie positive. Maintenant que cette philosophie, d'abord émanée de la science, s'élève enfin à la suprême dignité de religion, son essor habituel comporte encore mieux une telle impulsion, qui annoncera spontanément la subordination normale de l'intelligence à la sociabilité. Il faut donc compter beaucoup sur cette énergique assistance des besoins moraux et politiques pour prévenir et rectifier, dans la nouvelle construction dogmatique, les stériles divagations et l'orgueilleuse inertie où tend souvent l'esprit théorique, surtout en un temps aussi anarchique. Le positivisme ne peut surmonter l'immense opposition qu'il éprouve aujour-

Digitized by Google

d'hui que par le concours de l'adhésion prolétaire avec la sanction féminine. Or, ce double appui décisif ne saurait lui être acquis et maintenu que d'après sa constante préoccupation de la haute mission sociale qui, hors de la classe contemplative, doit constituer tout son mérite réel.

C'est ainsi qu'une impérieuse situation pousse de plus en plus les vrais penseurs occidentaux à systématiser enfin la logique positive, en appliquant à la solution graduelle des plus grands problèmes la combinaison continue des divers modes rationnels consacrés par l'ensemble du passé humain. Pendant les trois âges de notre longue enfance, le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme ont respectivement développé, pour l'élaboration spontanée de nos spéculations abstraites et générales, la puissance des sentiments, l'efficacité des images, et l'aptitude des signes naturels ou artificiels. Mais cette culture partielle fut toujours trop exclusive, et ne pouvait que préparer spontanément l'état normal de la raison humaine. Depuis la fin du moyen âge, l'orgueil métaphysique ou scientifique a même restreint le titre de *Logique* au dernier de ces trois modes universels, comme le plus propre à la déduction, quoiqu'il convienne moins à l'induction, et que d'ailleurs sa popularité soit beaucoup moindre. Au lieu de cette vaine séparation entre la logique des femmes ou des prolétaires, celle des poëtes, et celle des philosophes ou des savants, la religion finale vient aujourd'hui instituer une irrévocable combinaison de tous les moyens réguliers que comporte notre nature pour découvrir les lois extérieures. Une profonde connaissance de l'homme et de l'humanité justifie donc l'emploi logique du sentiment, qui fut le principal appui spontané de la raison naissante. D'après le consensus universel qui caractérise l'organisme, un grossier matérialisme, qui domine encore les spéculations occidentales, a souvent prôné l'efficacité des saines pratiques corporelles pour seconder le travail intel-

Digitized by Google

lectuel. Mais il dispose à méconnaître la vertu nécessairement supérieure des bonnes impulsions morales, si communément sentie au moyen âge, et que les seuls mystiques ont ensuite appréciée dignement. L'influence mutuelle des divers organes cérébraux doit pourtant être plus directe et plus puissante que celle d'organes appartenant à des appareils différents. Aussi la religion démontrée, toujours attentive à l'ensemble de notre existence, nous familiarisera-t-elle bientôt, encore plus qu'au moyen âge, avec l'usage intellectuel de l'affection, tout en développant beaucoup la réaction sentimentale de la raison. Cette double tendance devient aujourd'hui un résultat naturel et croissant de l'assujettissement des phénomènes sociaux à de véritables lois, combiné avec les irrésistibles exigences d'une situation qui ramène sans cesse la sollicitude universelle vers les questions les plus importantes et les plus difficiles.

L'ensemble des considérations précédentes semble d'abord ne convenir qu'à l'élaboration directe de la sociologie proprement dite, sans être déjà applicable à l'introduction fondamentale qu'il s'agit ici de systématiser. Mais un examen plus réfléchi montre, au contraire, que ce nouveau régime logique est surtout nécessaire pour cet indispensable préambule de ma grande construction dogmatique. La réaction mentale du sentiment n'a guère besoin d'être spécialement invoquée dans l'étude finale de la sociologie, où la nature du sujet l'introduit nécessairement. Il en doit être autrement envers les sciences préliminaires, dont les spéculations plus abstraites et moins nobles paraissent repousser un tel secours. Cette influence universelle y devient pourtant plus indispensable, surtout aujourd'hui, pour y faire prévaloir leur vrai caractère et leur destination réelle, que l'esprit théorique y est plus disposé à méconnaître ou à négliger. Au fond, la systématisation qu'il faut ici leur appliquer consiste surtout à y ramener dignement l'intelligence au service continu

Digitized by Google

de la sociabilité, dont elle s'est tant écartée pendant l'irréligieux interrègne qui nous sépare du moyen âge. Rien n'était donc plus opportun que d'y recommander d'abord, au nom de la religion démontrée, la substitution définitive du régime convergent au régime divergent. Par là, ce grand précepte logique constitue lui-même un exemple décisif de la réaction normale du sentiment sur l'intelligence.

Après cette indispensable explication générale, je dois traiter directement le sujet propre du chapitre actuel, en appréciant d'abord la destination caractéristique, ensuite la nature spéculative, et enfin la marche systématique, de l'introduction fondamentale qui convient à la sociologie.

La religion finale exige seule un tel préambule, dont la religion primitive fut dispensée en vertu de sa spontanéité nécessaire. Pour en apprécier le besoin, et par suite la destination, il suffit de caractériser les principales différences entre le nouveau Grand-Être et l'ancien.

Celui-ci fut toujours simple et absolu, surtout depuis l'établissement de l'unité théologique. Au contraire, le véritable Être-Suprême est, par sa nature, relatif et composé. De là résultent nécessairement l'omnipotence de l'un et l'intime dépendance de l'autre, sources respectives des destinées, provisoire ou définitive, propres aux deux systèmes religieux.

En effet, cette complète autocratie rendait la conception de Dieu profondément contradictoire, et par suite temporaire. Car, un examen approfondi nous interdit de concilier une telle toute-puissance, soit avec une intelligence sans bornes, soit avec une bonté infinie. Outre que nos vraies méditations ne constituent qu'un prolongement de nos observations, elles ne sont destinées qu'à suppléer à leur insuffisance. Si nous pouvions toujours nous placer dans les circonstances les plus favorables à nos recherches, nous n'aurions aucun besoin d'intelligence, et nous

Digitized by Google

apprécierions tout par simple inspection. L'omnipotence exclut donc l'omniscience. Son incompatibilité avec une parfaite bonté est encore plus directe et plus évidente. Tous nos desseins réels, et par suite tout le cours de nos sentiments, se rapportent, en effet, à nos divers obstacles fondamentaux, pour nous adapter aux uns et modifier les autres. Les volontés d'un être qui serait vraiment tout-puissant se réduiraient donc à de purs caprices, qui ne comporteraient aucune véritable sagesse, toujours relative à une nécessité extérieure d'approprier les moyens au but.

Ces contradictions radicales furent naturellement dissimulées et longtemps contenues sous le polythéisme, qui constitue, à tous égards, le principal des trois états théologiques. Mais, quand le monothéisme eut prévalu, elles ne tardèrent point à tourmenter tous les penseurs énergiques. L'impossibilité d'y échapper aurait bientôt discrédité ces dogmes précaires, si leur application morale et sociale n'avait justement préoccupé la plupart des esprits. D'un autre côté, cette application même tendait à faire mieux ressortir la profonde incohérence de la doctrine dirigeante. Car le type divin, que la logique nous poussait ainsi à caractériser par la seule omnipotence, ne pouvait plus représenter assez le type humain, si nettement distingué par la combinaison de l'activité avec le sentiment et la raison. Aussi des doutes insurmontables surgirent-ils aussitôt que l'examen devint possible. Le monothéisme pouvait d'autant moins s'y soustraire que, dans sa lutte initiale contre le polythéisme, il avait dû invoquer et consacrer l'usage religieux du raisonnement, qu'il put, à son tour, encore moins soutenir.

Par un contraste nécessaire, la supériorité réelle de la nouvelle religion tient surtout à la dépendance fondamentale qu'on reproche aujourd'hui à l'être qui en devient l'objet. Elle est ainsi assurée directement d'une durée aussi prolongée que celle de

Digitized by Google

l'existence correspondante. La suprématie de notre vrai Grand-Être reste purement relative à nos recherches et à nos besoins. On peut, sans doute, concevoir que, même sans sortir de notre monde, il existe, sur quelque autre planète, un organisme encore plus éminent. Mais, outre que nous n'en pouvons rien savoir, cette question demeurera toujours aussi oiseuse qu'inabordable, puisqu'un tel être n'affecterait aucunement nos destinées. Si nous n'avons pas vraiment besoin de toutes les notions qui nous sont effectivement accessibles, nous sommes, au contraire, certains de connaître tôt ou tard ce qui nous intéresse véritablement comme agissant sur nous, cette influence quelconque nous fournissant dès lors une base d'appréciation. Écartant donc toute vaine comparaison des divers Grands-Êtres qui peuvent exister, il nous suffit de reconnaître que le nôtre est supérieur à toutes les existences qui nous deviennent appréciables. Nous sentons d'ailleurs que nos destinées sont nécessairement subordonnées à la sienne, qui constitue ainsi le principal objet de tous nos travaux.

D'après cette double conviction, on peut aisément constater qu'une telle restriction de puissance devient la source directe de la supériorité générale, surtout morale et sociale, du règne de l'Humanité sur celui de Dieu.

L'harmonie de cette suprême existence avec celles qu'elle doit régir n'a pas besoin d'explication, puisqu'elle ressort aussitôt de sa propre composition. Cette première condition d'efficacité était, au contraire, difficile pour le théologisme, qui n'y put satisfaire qu'en humanisant ses types, même sous le monothéisme. Quant à la prépondérance qui complète cette homogénéité, la moindre réflexion la démontre spontanément aux plus orgueilleux sujets. En considérant combien toutes les parties de son existence réelle, physique ou morale, dépendent des temps et des lieux, chacun se sent irrésistiblement dominé par

le vrai Grand-Être, dont sa réaction personnelle ne peut modifier l'empire qu'entre des limites fort étroites. Mais cet ascendant ne se borne point à la seule supériorité de puissance que procurent l'étendue et la durée. Il consiste davantage dans la prééminence intellectuelle et surtout morale. Car, l'Humanité ne se compose pas réellement de tous les individus ou groupes humains, passés, présents, et futurs, indifféremment agglomérés. Aucun véritable ensemble ne pouvant résulter que d'éléments vraiment associables, le nouveau Grand-Être ne se forme que par le concours, dans le temps ou dans l'espace, des existences suffisamment assimilables, en excluant celles qui ne furent qu'un fardeau pour notre espèce. C'est surtout à ce titre qu'il est essentiellement composé de morts, qui, d'ordinaire, sont les seuls pleinement jugeables, outre leur croissante supériorité numérique. L'admission des vivants n'y sera presque jamais que provisoire, afin d'accomplir l'épreuve qui, d'après l'ensemble de leur vie objective, leur procurera ou leur interdira une irrévocable incorporation subjective. Tous ses vrais éléments sont donc nécessairement honorables. Ils ne peuvent d'ailleurs se combiner que par leurs nobles aspects, en écartant, du souvenir final de chacun d'eux, toutes les imperfections qui, pendant leur première vie, les poussaient à la discordance. Quand la poésie régénérée aura fait assez sentir cette double propriété, la supériorité nécessaire du nouveau Grand-Être envers ses propres adorateurs deviendra aussi incontestable par l'intelligence et l'amour qu'elle l'est déjà par la puissance. Ainsi, dans sa construction du principal type religieux, le dogme positiviste réalise naturellement cette indispensable combinaison entre l'homogénéité et la prépondérance que chercha péniblement le dogme catholique par l'insuffisante fiction du Christ.

Cela posé, pour mieux apprécier l'aptitude religieuse du nouveau Grand-Être, il faut d'abord caractériser la dépendance

Digitized by Google

d'où elle résulte, ce qui fera directement ressortir la destination générale de l'introduction fondamentale qu'exige la sociologie systématique.

L'Humanité est assujettie, dans sa constitution et dans son développement, à des lois naturelles qui lui sont propres, et sur lesquelles repose dogmatiquement la religion finale. Ces lois, vraiment irréductibles à d'autres, sont les plus particulières et les plus compliquées de toutes les lois fondamentales. Leur étude rationnelle, statique et dynamique, forme l'objet direct et essentiel de ce Traité, dont les second et troisième volumes lui seront entièrement consacrés. Mais, avant d'y procéder, il faut apprécier ici l'immense préambule systématique sans lequel cette construction ne comporterait aucune consistance scientifique ni logique. La sociologie ne peut jamais devenir, comme le fut d'abord la théologie, une doctrine isolée et primitive, indépendante de toute autre. Elle sera toujours précédée et préparée, pour l'initiation méthodique comme dans l'évolution originale, par l'ensemble des notions relatives aux divers phénomènes plus généraux et moins compliqués.

Outre ses lois propres, le vrai Grand-Être subit, en effet, l'empire nécessaire des lois communes à toutes les existences connues, même inorganiques. D'après sa réalité caractéristique, il est encore plus relatif que tous les êtres moins éminents. Comme tout autre organisme, mais à un degré supérieur, son existence reste toujours subordonnée à deux sortes de conditions essentielles: les unes, extérieures, se rapportent au milieu où il se développe; les autres, intérieures, concernent les éléments dont il est composé. La connaissance du théâtre et celle de l'agent ne suffisent pas, sans doute, pour dispenser jamais d'une étude directe de l'évolution humaine; mais elles lui préparent des bases indispensables, et même elles en contiennent les germes systématiques.

Digitized by Google

Entre ces deux ordres de conditions préliminaires, il existe une harmonie nécessaire, qui sera directement appréciée dans la troisième partie de ce chapitre, en déterminant la marche rationnelle des sciences correspondantes. Nous ne devons, en ce moment, considérer que leur ensemble total, pour caractériser, en général, son efficacité religieuse, qui sanctifiera finalement des études dépourvues jusqu'à présent de toute moralité propre.

Il serait ici superflu de considérer l'intime dépendance matérielle qui en résulte évidemment chez le Grand-Être, dont l'activité continue dérive surtout d'une telle nécessité. L'examen actuel doit seulement concerner l'influence, plus éminente et moins comprise, qu'exerce cette double dépendance sur les fonctions supérieures de l'Humanité, envisagée d'abord quant à l'intelligence qui guide sa marche, et ensuite quant à la sociabilité qui maintient son existence. On appréciera ainsi la profonde aptitude religieuse de ces dogmes préliminaires, d'une part pour régler, d'une autre part pour rallier.

Le plus grand des biologistes se formait encore, au début de ce siècle, des idées radicalement fausses sur le prétendu antagonisme des corps vivants envers leurs milieux inorganiques, généraux ou spéciaux. Mais, au lieu de ce conflit, on a reconnu bientôt que cette relation nécessaire constitue une condition fondamentale de la vie réelle, dont la notion systématique consiste dans une intime conciliation permanente entre la spontanéité intérieure et la fatalité extérieure. Néanmoins, on est encore loin de concevoir dignement ce grand concours qui domine naturellement l'ensemble de nos spéculations positives.

On a confusément senti que, pour notre vie intellectuelle comme pour la simple existence matérielle, notre dépendance envers le monde extérieur devient à la fois une source d'ali-

Digitized by Google

mentation et même de stimulation envers la raison et l'activité. Mais il reste à caractériser convenablement sa tendance, encore plus directe et plus indispensable à régler nos plus hautes fonctions, dont le cours spontané serait, sans cette fatalité, entièrement désordonné.

Toute notre existence réelle repose nécessairement sur l'assujettissement de tous les phénomènes quelconques à des lois invariables. Sans cette constance des diverses relations naturelles, on ne saurait concevoir aucune marche suivie dans nos spéculations, aucun but déterminé pour nos actions, ni même aucun caractère fixe dans nos inclinations. Notre propre imagination ne peut s'affranchir d'une telle dépendance, d'où résulte toujours le fond primitif de ses créations les plus libres. On vérifie aisément combien cet ordre fondamental nous est indispensable en appréciant le trouble et la terreur que nous inspirent souvent ses suspensions ou altérations apparentes, quand elles concernent les moindres objets qui nous intéressent. La fatalité correspondante règle toute notre carrière, individuelle ou collective, afin de nous adapter à ses conditions inflexibles, et d'améliorer ses dispositions modifiables. Quoique cette domination générale ne semble d'abord relative qu'à l'activité, elle concerne également l'intelligence, dont le principal exercice consiste à éclairer notre résignation ou notre intervention. Dans notre état normal, la spéculation doit avoir la même sphère essentielle que l'action, qu'elle est destinée à préparer ou à juger d'après cet ordre universel qu'elle seule apprécie.

Ce dogme fondamental du positivisme est donc, quant à ses premiers rudiments spontanés, encore plus ancien que le principe théologiste, sans excepter aucune sorte de phénomènes, même les plus éminents. Tous nous offrirent toujours, à quelques égards partiels, des relations naturelles soustraites aux volontés divines. Sans une telle base empirique, notre conduite

Digitized by Google

pratique n'aurait jamais acquis aucune vraie consistance. Il faut même noter que nos observations naissantes se rapportent davantage aux lois morales qu'aux lois physiques, vu leur influence plus familière et plus urgente. Tandis qu'on attribuait à certains hommes le privilége d'altérer, presque à leur gré, le cours des astres, on ne les supposait point capables de changer ainsi nos propres inclinations. L'inflexibilité radicale des principaux types moraux constituait dès lors la source nécessaire de l'intérêt attaché aux diverses compositions poétiques, dont les plus fantastiques fictions se rapportèrent toujours aux phénomènes matériels Au fond, la philosophie théologique n'est d'abord résultée que de notre tendance initiale à expliquer les phénomènes physiques par les lois morales, que la vie réelle dévoile empiriquement. La marche inverse caractérise l'évolution positive. Mais elle n'a pu commencer que fort tard à prévaloir, même dans les plus simples cas, quand la pratique suscita le besoin de systématiser, pour obtenir des prévisions efficaces. Aujourd'hui, que ce mode systématique embrasse enfin les plus éminents phénomènes, l'invariabilité des relations naturelles acquiert la dignité d'un dogme complet, qui comprend tout dans la seule conception de l'Humanité, centre direct ou indirect des diverses spéculations réelles. C'est seulement alors qu'il développe librement son aptitude régulatrice.

On a toujours senti que l'extérieur pouvait seul nous fournir des points fixes pour contenir la fluctuation de nos sentiments, la divagation de nos pensées, et l'inconstance de nos desseins. Mais le théologisme n'avait pu remplir que très-imparfaitement cette condition fondamentale qui constitua longtemps son principal office systématique. Car son unité absolue n'était au fond que subjective, quoiqu'on la crût objective. Sa notion extérieure restait nécessairement, faute d'une base réelle, dominée par les variations intérieures de notre intelligence indivi-

Digitized by Google

duelle et collective. Cette discipline devait donc manquer sa destination la plus importante : aussi alternait-elle presque toujours entre la servilité et la présomption. Le dogme positiviste institue, au contraire, notre vraie dignité, composée d'une noble résignation et d'une sage activité, dont le cours n'est jamais arbitraire. En rapportant directement à l'Humanité chaque existence partielle, il représente cette unité relative comme subordonnée elle-même à un ordre universel, évidemment objectif, et qui, par sa prépondérance nécessaire, devient notre régulateur fondamental.

Dans cette appréciation générale de l'aptitude directe des sciences préliminaires pour discipliner notre intelligence, je devais plutôt considérer l'influence des doctrines que celle des méthodes. Malgré l'importance supérieure de celle-ci, son efficacité régulatrice est tellement comprise depuis mon premier traité, que je pouvais ici me dispenser d'y avoir distinctement égard. Elle sera d'ailleurs consacrée spécialement dans les deux autres chapitres de cette introduction. C'est surtout par la formation graduelle de la méthode positive que l'évolution théorique des trois derniers siècles a secondé notre marche fondamentale et préparé la religion démontrée. Un tel préambule restera toujours indispensable pour instituer des convictions vraiment inébranlables. Les meilleurs esprits ne sauraient jamais obtenir cette stabilité quand ils abordent directement les études supérieures sans s'y être assez préparés par les spéculations moins compliquées et plus générales. Faute d'une telle initiation, de profonds penseurs ont exagéré la réaction mentale des passions humaines jusqu'à croire que nos intérêts pourraient même détruire les plus simples démonstrations mathématiques. Cette hérésie traduit naïvement l'état de fluctuation presque indéfinie des intelligences modernes qui sont restées étrangères aux études positives.

Digitized by Google

Sans insister davantage sur un principe désormais incontesté, je dois maintenant compléter l'appréciation de l'aptitude religieuse directement propre aux sciences préliminaires, en la considérant sous son second aspect fondamental, qui concerne la sociabilité. Après avoir indiqué comment elles peuvent régler chaque existence, il faut caractériser leur tendance à rallier entre elles les diverses existences partielles. Du premier point de vue, elles servent à guider la marche continue du vrai Grand-Être; mais, du second, elles prennent un caractère encore plus sacré, puisqu'elles concourent même à le former et à le maintenir.

D'après sa nature composée, ce nouvel Être-Suprême exige un effort permanent pour conserver l'union des éléments séparables qui le constituent. Cette condition est d'autant plus nécessaire que l'indépendance de ses organes devient la première source de la suprématie d'un tel organisme, en sorte que leur tendance à la séparation se trouve sans cesse exercée. Aussi l'amour constitue-t-il le principe fondamental de l'existence du Grand-Être. Mais ce lien direct et universel, que rien ne peut remplacer, se trouve puissamment secondé par la fatalité commune, à la fois extérieure et intérieure, à laquelle se rapportent les convictions théoriques dont j'examine l'efficacité religieuse.

Cette influence générale tend, d'abord, à rallier par cela même qu'elle règle. Il n'est pas, au fond, plus difficile de concilier les hommes entre eux que d'accorder chacun avec lui-même dans tous ses états successifs. En établissant des convictions fixes, cette dépendance élémentaire détermine nécessairement des opinions communes, par l'uniformité spontanée des spéculations qu'elle suscite. Toutes les activités individuelles en reçoivent aussi une semblable destination, pour subir et modifier son ascendant universel. Mais, outre cette double convergence

théorique et pratique, il en résulte encore une discipline directement affective, qui aide toujours la sociabilité à contenir la personnalité. Cette réaction plus sacrée et moins appréciée mérite surtout notre examen actuel.

Sa principale efficacité morale consiste à discipliner l'orgueil, qui, par son insatiabilité, nous divise encore davantage que l'intérêt. L'habitude de la soumission constitue là première condition de l'ordre humain. Or, cette irrésistible fatalité nous en prépare le seul apprentissage décisif. Il est d'autant plus efficace qu'il s'étend aussi à l'intelligence, encore moins docile que l'activité. Le plus orgueilleux métaphysicien n'a jamais méconnu la nécessité de subordonner sa raison aux théorèmes mathématiques ou astronomiques, lors même qu'il concevait ses phénomènes moraux comme indépendants de toute loi invariable. Quand l'évolution positive aura fait assez prévaloir un digne sentiment de cette soumission involontaire, elle deviendra sciemment un puissant moyen de discipline morale, en développant la véritable humilité. Notre superbe raison fait alors consister son principal mérite à refléter fidèlement le monde réel, afin que nos opérations intérieures puissent suppléer aux indications extérieures, suivant le spectacle, trop peu admiré, que nous offre la prévision scientifique. Ce mélange de soumission et de grandeur constitue l'une de nos meilleures gloires, et aussi l'un des plus puissants auxiliaires de notre éducation morale. Heureusement aidée par la vanité, cette discipline indirecte a quelquefois préservé les plus serviles savants d'une dégradation contraire à leurs convictions.

En outre, la fatalité extérieure et intérieure concourt aussi à nous unir par le sentiment continu des mêmes misères et le besoin correspondant d'une mutuelle assistance. Ce commun assujettissement aux plus tristes nécessités sera toujours propre

à tempérer les discordances développées par les inégalités sociales, qui elles-mêmes sont d'ailleurs réglées pareillement. Mais il devient surtout un puissant moyen d'union en ce qu'il offre de modifiable, d'où résulte le but continu de notre activité, tant collective qu'individuelle. C'est ainsi que l'amour universel est bientôt apprécié comme notre meilleure ressource pour améliorer nos destinées, avant que l'on sente assez son aptitude, plus pure et plus directe, à constituer, par son seul exercice, notre principal bonheur.

Quelque sommaires que dussent être les diverses indications précédentes, elles suffisent ici pour l'éclaircissement préalable d'un sujet aussi directement lié à l'ensemble de ce Traité. Outre son évidente nécessité comme préambule systématique de la sociologie, la science proprement dite, organique ou inorganique, se montre ainsi douée déjà d'une haute aptitude religieuse, tant pour rallier que pour régler. L'influence irréligieuse qu'elle développa jusqu'ici, et qui d'ailleurs fut indispensable à notre émancipation, était, au fond, peu conforme à sa vraie nature, qui consiste surtout à lier, par similitude ou par succession. A jamais devenue une introduction nécessaire à la religion finale, elle acquiert, dans la sociocratie future, une consécration plus complète et plus durable que celle dont l'honora indirectement la théocratie initiale.

Cette auguste mission devient aujourd'hui l'unique source possible d'une véritable systématisation des sciences préliminaires. Si elles précèdent et préparent la sociologie, elles ne peuvent, à leur tour, être coordonnées que par elle. Leur déplorable régime actuel ne fait que trop ressortir le besoin fondamental d'un tel régulateur, seul capable d'y remplacer l'ancienne discipline théologico métaphysique. Faute de ce guide universel, les savants, même consciencieux, sont déjà devenus incapables d'enseigner dignement et d'apprécier sage-

Digitized by Google

ment leurs théories respectives, qu'ils ne peuvent plus rattacher à aucune vue d'ensemble.

Isolément conçue, la biologie ne comporte, en effet, aucune rationnalité complète et durable. Car, après avoir justement proclamé, en principe, le consensus universel de l'organisme, elle en prétend étudier les fonctions physiques séparément des fonctions morales, qui ne se développent que dans l'évolution collective de l'humanité. Une telle scission ne peut subsister que réinstituée par la vraie philosophie, au seul titre de préparation indispensable à l'état normal de chaque intelligence, où toutes les études réelles deviendront solidaires.

La science inorganique semblerait comporter une constitution propre, indépendante de la sociologie, puisque son objet théorique pourrait être conçu sans aucune relation à l'homme, autrement que comme spectateur. Mais, outre que la sociabilité réprouvera de plus en plus cette utopie des géomètres, sa rationnalité ne serait qu'apparente. Car ici l'immensité naturelle du domaine spéculatif y susciterait des divagations indéfinies qui, outre leur profonde stérilité, deviendraient bientôt contraires à toute systématisation. L'unité objective y est nécessairement impossible, comme l'ont confirmé les vains efforts des deux derniers siècles. Elles ne comportent, par leur nature, qu'une simple unité subjective, par la commune prépondérance du point de vue humain, c'est-à-dire social. Ce seul lien universel de leurs doctrines, et même de leurs méthodes, constitue l'unique moyen d'y réduire chaque sujet, isolément inépuisable, à ce que réclame la destination sacrée de tous nos efforts quelconques au service continu du Grand-Être.

Mais cette restriction normale des sciences préliminaires au simple caractère de préambule fondamental de la science finale, importe encore plus au sentiment qu'à la raison et à l'activité. Les reproches d'immoralité tant adressés, chez les

Digitized by Google

modernes, à la culture scientifique, ne sont pas, quoique empiriques, dépourvus de tout fondement, même durable. Mon discours préliminaire a déjà signalé la tendance matérialiste qui s'attache nécessairement aux spéculations inférieures dépourvues de toute discipline supérieure. Une plus profonde appréciation montre, en outre, que, même systématisée, toute culture théorique dispose à l'immoralité en développant, non-seulement la sécheresse, mais aussi l'orgueil. Car les grands efforts personnels qu'elle exige suscitent un sentiment excessif d'individualité, qui fait oublier ou méconnaître l'universelle solidarité humaine, aussi réelle à cet égard qu'à tout autre. Partout c'est vraiment le Grand-Être qui produit, mais toujours par des organes individuels. Cependant la vie pratique tend beaucoup moins à nous dissimuler la connexité, puisqu'elle même exige habituellement un concours immédiat. Jamais la suffisance métaphysique n'a osé y étendre sa vaine fiction de l'individu construisant tout par ses seuls efforts personnels. Mais la vie théorique est toujours exposée à ces déplorables illusions d'un orgueil insociable; elle n'en peut être préservée que d'après une constante discipline religieuse, qui la ramène dignement à son office sacré.

Quelque difficile que doive aujourd'hui sembler l'institution durable d'une telle règle, sa possibilité n'est déjà plus douteuse. Il ne faut pas exagérer la critique morale de l'esprit moderne au point de le croire incapable de jamais rentrer librement sous la juste domination du cœur. Sa fatale insurrection fut longtemps motivée par le besoin de briser un joug oppressif. Malgré ses ravages moraux, elle développa toujours, chez les nobles types scientifiques, un pressentiment confus de la destination sociale et philosophique qui consacrerait finalement ces constructions partielles et préparatoires. Une preuve irrécusable de la tendance du véritable esprit moderne vers une sage discipline ré-

Digitized by Google

sulte spontanément de la formation même de la religion finale. Car l'ensemble de mon ouvrage fondamental montre clairement que le positivisme émana d'abord de l'intelligence, quoique maintenant il soit surtout en relation directe et continue avec le sentiment. Sous une haute impulsion sociale, l'orgueil scientifique n'a donc pas empêché l'esprit de se dégager librement d'une complète anarchie pour reconstruire volontairement la prépondérance normale du cœur. La raison moderne ne repousse radicalement qu'une discipline rétrograde ; elle sollicite, au contraire, celle qui ennoblit son domaine et consolide sa marche, en l'appliquant surtout aux éminentes questions morales et politiques qu'elle ne pouvait aborder jusqu'ici faute des principes convenables. Quant aux théoriciens subalternes, qui seuls persistent aujourd'hui dans une anarchie intéressée, la religion démontrée commencera bientôt son office disciplinaire en les écartant à jamais, au nom de la vraie sociabilité. La situation occidentale les place aujourd'hui dans cette irrésistible alternative logique, ou d'accepter la domination normale du cœur sur l'esprit, ou de s'avouer incapables d'en comprendre la démonstration systématique. Cette nécessité était déjà pressentie par l'admirable instinct de la Convention, quand la grande assemblée osa supprimer les académies. Serait-elle moins efficace lorsqu'une telle condition préalable se trouve pleinement démontrée ?

Les exigences rationnelles de l'avenir, d'accord avec les besoins empiriques du passé, érigent donc à jamais les sciences préliminaires, organique et inorganique, en dispensable introduction, directe ou indirecte, à la seule science finale. En outre, ces études préparatoires possèdent, en elles-mêmes, de hautes propriétés religieuses, pour régulariser et maintenir la suprême existence. Toute leur destination normale résulte de cette double aptitude générale, sauf les diverses applications

Digitized by Google

spéciales aux arts correspondants. C'est ainsi qu'elles reçoivent à la fois une salutaire discipline et une auguste consécration, qui doit y faire partout pénétrer le sentiment fondamental, en sorte que les plus austères méditations puissent devenir des actes d'amour. Aimer, et par suite agir, caractérisera surtout la vie réelle, même chez les vrais philosophes, qui d'ailleurs ne constitueront jamais qu'une imperceptible minorité. Leur félicité privilégiée devra consister à penser par amour, vu la sainte nature de leurs attributions, directement relatives aux plus hautes fonctions du Grand-Être. Si ce régime religieux semble d'abord restreindre l'essor théorique, ce n'est qu'afin de mieux développer son principal domaine, en le préservant des oiseuses divagations auxquelles il tend toujours. Ces abus, souvent coupables, d'un esprit scientifique qui prend le moyen pour le but, seront sévèrement réprimés par la morale publique et même privée, comme consumant en d'orgueilleuses puérilités les forces qu'il faut le plus ménager. L'instinct populaire, systématisé par la religion, exercera cette juste censure avec d'autant moins de scrupules qu'il sentira mieux, sous cette prétendue ardeur contemplative, une secrète impuissance envers les plus utiles questions, qui sont aussi les plus difficiles. Quant à l'efficacité logique des recherches dépourvues de tout vrai mérite scientifique, elle ne convenait qu'à l'évolution préparatoire. La méthode positive étant désormais constituée d'après toutes ses ébauches partielles, et la science pouvant toujours reconnaître sa destination générale, rien ne peut plus excuser les travaux purement académiques, qui bientôt cesseront, en Occident, de recevoir aucun encouragement continu.

Pour caractériser assez ce régime définitif des sciences préliminaires, je dois maintenant consacrer la seconde partie de ce chapitre à la distinction fondamentale entre les spéculations

Digitized by Google

abstraites et les spéculations concrètes, sur laquelle repose toute conception vraiment encyclopédique.

Ces deux ordres de contemplations diffèrent tellement qu'ils doivent, à mon gré, être séparés dans notre constitution cérébrale, comme je l'expliquerai à la fin de ce volume. D'après mon discours préliminaire, l'observation est concrète ou abstraite, selon qu'elle concerne les êtres ou les événements. Quoique ces deux modes concourent dans toutes nos constructions intellectuelles, le premier, essentiellement synthétique, convient davantage à l'art, esthétique ou technique, et le second, primitivement analytique, s'applique surtout à la science proprement dite. Tous les penseurs avancés se sont maintenant approprié ces diverses notions philosophiques, établies par mon ouvrage fondamental. Je dois seulement les appliquer ici à restreindre le vrai domaine scientifique aux limites nécessaires qui peuvent seules consolider sa constitution rationnelle et assurer sa sainte mission.

Pour cela, il suffit de regarder cette distinction générale comme essentiellement équivalente à celle qui existe entre les spéculations composées, ou réductibles à d'autres, et les spéculations simples ou irréductibles. Les premières pourraient être entièrement déductives, si tous leurs éléments nous étaient assez connus, et si notre puissance logique devenait assez considérable. Au contraire, les secondes exigent toujours autant de bases inductives qui leur soient propres, quelque prépondérance qu'y puisse ensuite acquérir la déduction. La grande construction théorique qui doit fonder la religion démontrée peut donc se borner au système des conceptions abstraites, pourvu qu'il embrasse tous les genres de phénomènes. Car, ainsi constituée, elle fournira une base rationnelle à l'ensemble de la sagesse humaine, toujours assurée dès lors de posséder d'exactes notions systématiques sur les lois élémentaires qui coopèrent à chaque résultat.

Digitized by Google

Quelque difficile que soit souvent la découverte de ces lois fondamentales, leur petit nombre permet d'en espérer une suffisante appréciation, déjà fort avancée envers les phénomènes inorganiques. Au contraire, il n'y a aucun espoir raisonnable de connaître jamais la plupart des lois concrètes résultées de leurs innombrables combinaisons. Mais aussi nous n'en avons, au fond, aucun vrai besoin. Pour diriger notre conduite pratique, même envers nos plus éminents phénomènes, il suffit toujours que les indications générales de la science abstraite viennent guider et coordonner les divers renseignements directs que fournit, en chaque cas, un judicieux empirisme. Le projet de soumettre nos actes quelconques à une discipline purement systématique, indépendante de toute appréciation spéciale, n'est qu'une irrationnelle utopie de l'orgueil spéculatif On peut assurer qu'elle ne deviendra jamais réalisable, même envers les arts mathématiques et astronomiques, où la pratique prévaudra toujours, quelque précieux usage qu'elle y doive faire de plus en plus des lumières théoriques.

Il n'y a donc que la science abstraite qui puisse et qui doive être systématisée, par la coordination religieuse de tous ses éléments sous la présidence de la sociologie, qui en est le centre nécessaire. Pour mieux établir cette réduction fondamentale, sans laquelle la construction théorique serait impossible, il faut encore la regarder comme indispensable à la généralisation des lois réelles.

La sagesse vulgaire a toujours reconnu qu'il n'existe point de règle sans exception; mais, en même temps, la raison philosophique n'a cessé d'aspirer à des règles invariables. Ces deux appréciations, qui semblent incompatibles, sont pourtant également saines, en se plaçant au point de vue convenable. Leur conciliation naturelle résulte toujours de la distinction précé-

Digitized by Google

dente, entre les lois abstraites ou simples et les lois concrètes ou composées. Celles-ci ne peuvent être que particulières, tandis que les autres comportent une pleine généralité, qui constitue leur vrai mérite. Tous les divers éléments de chaque existence sont respectivement assujettis à d'invariables lois, communes aux êtres quelconques où se retrouve le même événement. Au fond, c'est en cela que consiste surtout l'ordre naturel, dont la vraie notion, nullement déductive, résume toujours les inductions correspondantes, assistées des analogies convenables Si les lois élémentaires d'où il résulte n'étaient pas entièrement générales, nos prévisions rationnelles ne comporteraient aucune sécurité. Mais cette indispensable généralité, seule source d'une précieuse cohérence, ne s'obtient jamais que d'après une abstraction qui altère plus ou moins la réalité de nos conceptions théoriques. Les événements ne pouvant s'étudier que dans des êtres, il faut, en effet, écarter les circonstances propres à chaque cas pour y saisir la loi commune. C'est ainsi, par exemple, que nous ignorerions encore les lois dynamiques de la pesanteur, si nous n'avions pas fait d'abord abstraction de la résistance et de l'agitation des milieux. Même envers les moindres phénomènes, nous sommes donc obligés de décomposer pour abstraire avant de pouvoir obtenir cette réduction de la variété à la constance que poursuivent toujours nos saines méditations. Or ces simplifications préalables, sans lesquelles la vraie science n'existerait jamais, exigent partout des restitutions correspondantes, quand il s'agit de prévisions réelles. Ce passage de l'abstrait au concret constitue la principale difficulté des applications positives, et la source nécessaire des restrictions finales que comportent toutes les indications théoriques. Alors surgissent d'énormes déceptions, comme celles que le tir effectif des projectiles présente aux orgueilleux calculs des purs géomètres. Voilà d'où provient, dans

Digitized by Google

la vie pratique, l'alternative habituelle des meilleurs esprits théoriques entre l'hésitation et la méprise. C'est l'un des motifs essentiels de leur inaptitude notoire aux affaires temporelles.

L'entière généralité est donc incompatible avec une parfaite réalité. Notre vrai régime logique exige que ces deux conditions également indispensables soient d'abord séparées convenablement pour être ensuite sagement combinées. Toute notre conduite normale institue ainsi un heureux concours final entre le dogmatisme et l'empirisme, qui seraient également incapables de la diriger isolément, l'un par illusion, l'autre par imprévoyance. Des lois purement empiriques ne conviendraient qu'aux cas qui les auraient fournies, et elles y constitueraient une stérile érudition, très-différente de la vraie science. Quelque complètes qu'elles fussent, la diversité nécessaire des circonstances concrètes empêcherait d'en déduire de nouvelles prévisions, où réside toute l'efficacité de nos spéculations positives. Mais, à son tour, le pur dogmatisme abstrait ne nous serait pas moins funeste, quoique d'une autre manière. L'entière généralité et la liaison parfaite de ses conceptions ne se rapporteraient qu'à une stérile existence ascétique. Dans la vie réelle, ses présomptueuses prévisions nous exposeraient sans cesse aux plus graves aberrations.

Cette conciliation normale entre le dogmatisme et l'empirisme était incompatible avec la nature absolue du théologisme, sous lequel ces deux marches coexistèrent forcément, mais sans aucune harmonie. La source divine des préceptes théoriques ne comportait pas d'exceptions, et l'indivisibilité des notions pratiques interdisait toute généralisation réelle. Ce conflit logique, propre à notre enfance mentale, reste encore très-sensible envers les sujets, surtout moraux et politiques, où cette enfance a dû persister davantage. On y flotte souvent entre l'évidente nécessité pratique qui impose des exceptions et l'im-

Digitized by Google

périeuse exigence théorique qui prescrit l'inflexibilité : en sorte que les règles de conduite y deviennent presque toujours ou impraticables par sévérité ou impuissantes par concession.

Il en sera tout autrement sous le régime positif, comme l'indiquent déjà les cas préliminaires où il a pu être partiellement ébauché. La nature toujours relative du nouveau dogmatisme le rend aisément conciliable avec un empirisme qui, de son côté, s'est élevé. D'une part, on écarte la vaine recherche des causes; de l'autre, on ne se borne plus à la stérile étude des faits. Le génie théorique et le génie pratique se sentent également appelés à découvrir les lois, c'est-à-dire les relations, seules conformes à nos moyens réels et aussi à nos vrais besoins. Ils ne diffèrent plus qu'en ce que le premier cherche les lois générales de chaque classe d'événements possibles et le second les lois spéciales de chaque être existant. Mais cette distinction se réduit, au fond, à une simple division fondamentale, à la fois spontanée et systématique, de l'ensemble du travail humain, dont la nature et le but sont partout les mêmes. Car, nous n'étudions les événements qu'afin d'améliorer les êtres. Notre providence ne peut devenir rationnelle que par une suffisante prévision, qui exige des lois générales. Or cette généralité suppose toujours la décomposition préalable des existences particulières en phénomènes universels, seuls susceptibles de règles invariables. C'est ainsi que la saine constitution logique repose sur la distinction générale entre l'étude abstraite et l'étude concrète.

Voilà comment la religion finale consacre et discipline à la fois le dogmatisme et l'empirisme, par leur concours continu à l'harmonie du Grand-Être. Tous deux ont également participé à sa conception fondamentale; car toute induction réelle est empirique dans sa source et dogmatique dans son terme. Quelque éminent que soit enfin devenu l'esprit positif, il ne

Digitized by Google

doit jamais oublier qu'il émana partout de l'activité pratique, substituant graduellement l'étude des lois à celle des causes Le principe universel de l'invariabilité des relations naturelles, sur lequel repose toute notre rationalité, est une acquisition essentiellement empirique. Au lieu d'être inspirée par le dogmatisme primitif, il lui était directement contraire, ce qui explique assez sa formation lente et graduelle, qui n'est complète que depuis la récente fondation de la sociologie. Mais, d'un autre côté, la science abstraite pouvait seule fournir la première conception générale de l'Humanité. Le plus tendre empirisme s'arrête à la considération de la famille, et s'élève très-difficilement à celle de la Patrie, même fort restreinte d'abord. Quelque réel que soit le nouvel Être-Suprême, sa nature collective exige beaucoup d'abstractions préalables. Pour comprendre dignement cette immense et éternelle existence, l'appréciation, seule directe, de ses nombreux éléments, simultanés et successifs, doit d'abord être purifiée de tous leurs conflits partiels.

Cette éminente difficulté, qui exige aujourd'hui un concours familier entre le sentiment et la raison, ne constitue que le plus haut degré de celle qu'offre partout l'abstraction théorique indispensable à la généralité de nos conceptions positives. Dans toute la hiérarchie scientifique, la pensée abstraite diffère davantage de la pensée concrète et s'en sépare plus péniblement, à mesure que les phénomènes deviennent moins généraux et plus dépendants. Cette difficulté augmente tellement qu'il serait bientôt impossible de la surmonter assez par l'étude isolée des effets correspondants. Mais leur propre dépendance envers les phénomènes antérieurs fournit naturellement une précieuse assistance théorique, sans laquelle on ne pourrait distinguer suffisamment entre les circonstances à écarter et celles à conserver. C'est seulement ainsi qu'on parvient, envers les plus

Digitized by Google

éminents sujets, à constituer des abstractions tout aussi positives que celles dont les spéculations mathématiques comportent si aisément la formation. Il s'agit partout d'éviter à la fois les entités purement nominales et les réalités entièrement isolées. Or, cela n'est presque jamais possible qu'autant que les déductions antérieures viennent convenablement assister les inductions directes. Leur sage concours permet enfin de discerner, au milieu des circonstances accessoires ou indifférentes, le principal phénomène, qui devient alors la base d'une saine abstraction.

D'après une telle appréciation, on doit d'abord trouver étrange que la distinction générale entre la science abstraite et la science concrète se soit essentiellement réalisée chez les modernes sans avoir pu encore être normalement instituée. Mais sa spontanéité s'explique bientôt par la nature même de cette élaboration préliminaire, toujours vouée à ébaucher successivement la positivité rationnelle des diverses théories fondamentales. Car, la science concrète ne pouvait commencer avant que cette opération initiale se trouvât assez accomplie envers toutes les catégories générales de phénomènes élémentaires. En effet, l'existence de chaque être constitue une combinaison particulière des événements communs à tous. Son appréciation systématique exige donc l'étude abstraite de tous les phénomènes généraux qui le composent, et que l'analyse y puisa d'abord. Dans chaque théorie concrète, il faut, comme en météorologie, combiner les cinq points de vue préliminaires, mathématique, astronomique, physique, chimique, et même biologique, avec le point de vue sociologique, seul définitif. Les six ordres d'influences concourant toujours à de tels résultats, l'omission d'une seule ferait avorter la construction, ou n'y permettrait qu'une insuffisante réalité. Telle est la nécessité logique qui força les théoriciens modernes de se borner à la science abstraite, quoi-

Digitized by Google

qu'aspirant le plus souvent à la science concrète. Les nombreux travaux sur l'histoire naturelle, organique ou inorganique, ont essentiellement avorté, faute de bases rationnelles. Mais les diverses recherches chimiques et biologiques qu'ils suscitèrent concourront toujours à la systématisation abstraite sur laquelle doit reposer l'ensemble de la sagesse humaine.

Cette explication historique conduit naturellement à penser que le temps est enfin venu de construire la science concrète, puisque les six ordres de théories qui doivent y concourir se trouvent maintenant ébauchés. Mais cette condition coïncide aussi avec l'avénement systématique de la religion finale, qui présidera désormais à tous les travaux scientifiques, pour y écarter, au nom du sentiment et de la raison, toutes les tentatives oiseuses ou chimériques, en ramenant tout au service continu du Grand-Être. Or, j'ose aujourd'hui garantir que les sciences vraiment concrètes resteront toujours interdites à notre faible intelligence et inutiles à notre sage activité. Nos besoins théoriques n'exigent, au fond, que la science abstraite, qui seule nous est assez accessible.

Sans une telle réduction, la synthèse finale deviendrait impossible. En n'y comprenant que les théories abstraites, sa construction est déjà fondée essentiellement, par ma découverte des deux grandes lois de filiation et de classement qui ont constitué la sociologie. Quelque incohérentes que parussent jusqu'alors les diverses conceptions positives, elles ont ainsi manifesté leurs rapports mutuels et leur commune relation à leur lien universel. La multiplicité provisoire des sciences abstraites est donc remplacée déjà, pour tous les vrais penseurs, par leur unité définitive Mais cette construction théorique serait profondément troublée si on y voulait introduire les sciences concrètes, qui resteront toujours multiples, vu l'indépendance et la diversité de leurs nombreux objets.

Digitized by Google

Il n'y aura jamais lieu de construire un système concret, même comme émanation du système abstrait. La constitution rationnelle d'une seule science concrète, comme la météorologie ou la géologie, surpasserait nos vrais moyens inductifs et déductifs, soit par la difficulté de connaître assez toutes les théories qui devraient y concourir, soit par l'embarras de les combiner. Mais notre impuissance réelle envers ces études, aussi étendues que multipliées, ne doit nous inspirer aucun regret essentiel, puisque la plupart seraient certainement dépourvues de toute haute utilité, même logique. Parmi les innombrables existences qui nous entourent, il y en a fort peu qui méritent notre attention spéciale par leur relation directe au Grand-Être que nous devons avoir toujours en vue. Ces stériles travaux zoologiques, géologiques, etc., consumeraient mal à propos des forces qu'il importe de réserver pour leur sainte destination, depuis que nos diverses facultés n'ont plus besoin d'un exercice purement préparatoire. Sans aucun profit réel pour notre perfectionnement matériel et physique, ni même intellectuel, ils nuisent beaucoup à notre perfectionnement moral par l'orgueil et la sécheresse qu'ils développent. La religion démontrée, qui fait à l'esprit sa digne part, sera plus ferme encore que la religion révélée envers ces savantes frivolités, qui nous éloignent du but universel, au lieu de nous en rapprocher. Quand la science abstraite aura enfin construit suffisamment le fond général de la sagesse humaine, les seuls exercices théoriques qui prévaudront habituellement seront esthétiques et non scientifiques. Outre qu'ils conviennent davantage à notre intelligence, ils tendent mieux vers notre but principal. Alors le sentiment et la raison réprouveront d'accord des spéculations aussi dépourvues d'efficacité mentale que de tendance morale. L'abstraction ne devient recommandable qu'en vertu de la généralité qu'elle seule procure. De même,

la spécialité des vues ne peut mériter d'estime que d'après l'utilité des résultats. Mais les spéculations abstraites qui ne sont pas générales et les spéculations concrètes qui ne sont pas utiles seront énergiquement flétries dans le régime final, où le sacerdoce et le public surveilleront toujours l'ensemble des opérations humaines.

Ces réflexions me conduisent naturellement à mieux apprécier la distinction réelle entre les études abstraites et les études concrètes, en la réduisant finalement à la division fondamentale entre la théorie et la pratique On voit ainsi qu'il n'existe point, à proprement parler, de science concrète. Toute science devient nécessairement abstraite, quand elle se dégage assez de l'art qui en dépend le plus. Les seules études concrètes qui doivent subsister sont celles qu'exigent nos divers besoins spéciaux, privés ou publics. Mais alors elles deviennent essentiellement pratiques, et elles gagneront beaucoup à être désormais conçues et cultivées ainsi. La spécialité y prend aussitôt son vrai caractère, conformément à sa véritable destination, qui concerne l'exécution et non la conception. Nous devons et pouvons tout concevoir; mais nous ne pouvons ni ne devons tout exécuter. C'est pourquoi l'esprit théorique doit toujours être général et l'esprit pratique toujours spécial. Mais cette indispensable spécialisation des conceptions pratiques se concilie pleinement avec le caractère synthétique qu'y exige la diversité des aspects élémentaires qu'il y faut combiner sans cesse, sous peine de manquer le résultat final.

J'établirai plus tard les vraies différences entre le génie théorique et le génie pratique, si mal conçues jusqu'ici par l'orgueil spéculatif. Elles ne consistent ni dans la nature des opérations mentales, ni dans leur marche, mais seulement dans le degré et la destination directe. Le régime final ne comportera d'autres savants spéciaux que les dignes praticiens, imparfaitement

Digitized by Google

annoncés aujourd'hui par la classe transitoire des ingénieurs. Tous les purs théoriciens seront de vrais philosophes, ou plutôt des prêtres, voués à construire et appliquer la synthèse fondamentale. A cette source universelle, les praticiens puiseront les bases rationnelles de leurs synthèses spéciales, que seuls ils peuvent sagement constituer, comme seuls capables d'en connaître assez la nature et le but. Cette attribution ne semble aujourd'hui surpasser leurs facultés ordinaires que faute d'une éducation convenable. Sous le régime didactique caractérisé déjà dans mon discours préliminaire, ils seront assez rationnellement préparés pour remplir, à cet égard, toutes les conditions essentielles. Alors la saine culture des conceptions concrètes acquerra naturellement l'importance et l'activité qui lui conviennent, sans exiger la stérile consécration d'une classe exclusive. Dans le champ indéfini de ces spéculations, les praticiens peuvent seuls discerner le petit nombre de celles qui leur sont indispensables, en écartant la multitude de celles qui resteront toujours oiseuses. Ce discernement, si difficile pour nos savants, et même pour nos ingénieurs, s'accomplit spontanément chez l'industriel éclairé, comme directement lié au succès total de ses opérations. En même temps, cette liaison augmente le mérite logique de la synthèse correspondante, en y joignant une condition finale, propre à mieux diriger toutes les combinaisons préliminaires. Un juste sentiment continu de l'utilité sociale des résultats tend d'ailleurs à préserver ces spéculations pratiques de la sécheresse morale trop souvent inhérente aux méditations théoriques.

Ainsi, l'immense domaine des sciences concrètes se trouve finalement dissous par un profond examen, quand on y écarte radicalement les recherches oiseuses, en ramenant les autres aux arts correspondants. Réduites à leur vraie destination, ces études spéciales constitueront les divers ordres de conceptions

Digitized by Google

intermédiaires entre la théorie et la pratique, qui sont encore si imparfaites, comme exigeant le concours de tous les éléments fondamentaux systématisés dans la science abstraite. Mais ces précieuses combinaisons ne peuvent être bien construites que par les praticiens, puisque la direction de tout instrument, intellectuel ou matériel, appartient à celui qui l'applique et non à celui qui le fournit. Ce sage régime permet seul d'éviter, à cet égard, des divagations aussi stériles pour l'esprit que nuisibles au cœur.

La religion finale sera d'autant plus inflexible à ce sujet qu'elle étendra même ces restrictions normales aux études sociologiques, malgré leur juste prépondérance. Ce n'est point une vaine curiosité qui doit présider à l'étude directe du vrai Grand-Être; comme partout ailleurs, le sentiment y doit toujours dominer l'intelligence, sous peine de compromettre la moralité fondamentale. Sans doute, le grand phénomène du développement social constitue le plus admirable de tous les spectacles réels, et même, par suite, idéaux. Mais la noble satisfaction mentale attachée à sa pure contemplation ne doit jamais faire méconnaître ou négliger sa sainte destination. Au fond, nous ne devons étudier le véritable Être-Suprême que pour le mieux servir et l'aimer davantage. Notre principale récompense personnelle, dans une telle étude, résulte des nouveaux perfectionnements de tous genres, et surtout moraux, qu'elle nous procure nécessairement. Or, sans une constante discipline religieuse, où le public assistera le sacerdoce, l'élaboration de cette science finale pourrait dégénérer en travaux académiques, autant qu'envers les sciences préliminaires. Quoique ces divagations offrissent plus d'intérêt théorique, elles ne comporteraient guère plus d'efficacité morale ni mentale. Leur danger deviendrait même supérieur, parce que là le point de vue concret diffère davantage de l'abstrait, de manière à exiger de

Digitized by Google

puissants efforts, dont la stérilité nuirait à de meilleurs services. C'est pourquoi là, plus qu'ailleurs, l'élaboration concrète doit toujours se rapporter aux vraies exigences pratiques, en comprimant tout écart théorique. Il n'y a ici d'autre différence essentielle avec les cas ordinaires sinon que les philosophes y sont eux-mêmes les principaux ingénieurs de l'art correspondant, dont la pratique doit être universelle. Mais cette distinction n'influe nullement sur la nature des saines études concrètes ni sur leur sage subordination continue aux besoins pratiques.

Sans doute, il faudra enfin prendre en haute considération sociologique les conditions de climat et de race que j'ai dû soigneusement écarter en fondant la sociologie abstraite. Mais ce sera seulement quand le moment approchera d'étendre dignement la régénération occidentale aux diverses populations retardées. Alors une telle destination donnera un profond attrait à l'élaboration concrète, et y préviendra toute divagation théorique, aussi bien que toute perturbation morale. Jusque-là, c'est à la sociocratie et à la sociolâtrie que devront se vouer les hautes intelligences sacerdotales devenues disponibles par une suffisante installation de la sociologie. Ce double champ pratique est vraiment inépuisable pour l'esprit, et toujours précieux au cœur. Le perfectionnement de notre conduite, publique ou privée, et surtout l'amélioration des sentiments qui la dominent, constituent des recherches accessibles à tous, et qui pourtant comportent l'emploi des plus grandes intelligences. Aucun art ne saurait être ni aussi important ni aussi difficile, et aucun n'admet des succès aussi étendus, puisqu'il concerne les phénomènes les plus modifiables, d'après leur complication supérieure. Depuis que leurs propres lois commencent à se dévoiler, ils tendent à former le principal objet de nos spéculations, tant pratiques que théoriques, où jusqu'alors le cœur devait remplacer, et souvent rectifier, l'esprit, au lieu d'en être assisté.

Digitized by Google

Le culte privé suffirait seul pour susciter partout de touchants et ingénieux artifices esthétiques, qui comportent beaucoup plus d'efficacité morale, et même intellectuelle, que la plupart des travaux scientifiques. Nous en pouvons concevoir déjà l'importance, en considérant les éminentes productions mystiques qui honorèrent le déclin du catholicisme, et qui, sans contenir aucune découverte théorique, annoncent autant de puissance spéculative que de supériorité affective.

En éliminant ainsi la science concrète, désormais ramenée aux généralités pratiques, on simplifie beaucoup la grande construction encyclopédique, et, par suite, l'ensemble de la synthèse humaine. La séparation nécessaire entre la théorie et la pratique devient alors la seule division fondamentale dont j'expliquerai la vraie nature dans le second volume de ce traité. On évite aussitôt une immense élaboration intermédiaire qui, entravant la systématisation finale, devait retarder l'état normal de l'humanité. En même temps, on caractérise mieux la constitution générale de la société future, où dès lors le pouvoir théorique et le pouvoir pratique se distinguent aussi nettement par la généralité ou la spécialité de leurs vues que par la diversité de leurs attributions modératrices ou directrices.

Après avoir assez déterminé d'abord la destination religieuse et ensuite la nature abstraite de l'introduction fondamentale qu'exige la sociologie, je dois compléter cette appréciation générale en examinant la marche systématique qui convient à cet immense préambule scientifique et logique.

Pour faciliter une telle explication, je crois utile d'y employer une expression collective, propre à désigner l'ensemble des quatre premières sciences préliminaires, toutes relatives à la philosophie inorganique. Déjà, en 1844, dans mon *Discours sur l'esprit positif*, je les groupai en deux couples, l'un mathématico-astronomique, l'autre physico-chimique. Je dois main-

Digitized by Google

tenant faire un nouveau pas analogue en réunissant le couple initial et le couple intermédiaire en une seule science inorganique, sous le nom, essentiellement disponible aujourd'hui, de *cosmologie*. L'ancienne acception de ce terme est assez tombée en désuétude pour qu'on puisse désormais l'appliquer à cette destination collective, très-conforme au véritable esprit de sa construction primitive, afin d'éviter la création d'un mot plus convenable. Il suffit seulement d'en purifier le sens étymologique, en y substituant l'idée relative de *monde* à l'idée absolue d'*univers*, suivant l'amendement fondamental établi par la vraie philosophie astronomique. Si le besoin d'un tel nom n'est pas encore senti, cela tient surtout à la culture profondément dispersive des sciences correspondantes, dont les caractères communs ont été vaguement indiqués par des qualifications purement négatives.

La philosophie naturelle proprement dite, qui doit précéder et préparer la philosophie sociale, se compose ainsi de deux grandes sciences, la *cosmologie* et la *biologie*, qu'un pareil langage fait mieux contraster.

Cela posé, il faut maintenant déterminer l'ordre suivant lequel doivent se succéder l'étude du monde et l'étude de la vie, double base nécessaire de l'étude propre de l'humanité, seule vraiment finale. Mais je dois d'abord apprécier l'harmonie fondamentale de ces deux introductions, l'une générale et indirecte, l'autre spéciale et directe.

Ni leur distinction naturelle, ni leur concours nécessaire, ne furent assez profondément conçus jusqu'ici. Les cosmologistes s'efforcèrent longtemps, comme on le sent encore, de réduire la biologie à une simple émanation de leur propre science. Depuis que les vrais biologistes tentent de briser ce joug oppressif, ils se trouvent entraînés à une sorte de rétrogradation, en voulant constituer l'étude de la vie sans aucune subordina-

tion fondamentale à l'étude du monde. Ces deux aberrations opposées, matérialiste ou spiritualiste, sont également contraires au vrai génie, scientifique et logique, de la philosophie naturelle. On y méconnaît autant le grand dualisme qui constitue le véritable sens général du dogme fondamental du positivisme, l'invariabilité des relations extérieures.

La seule pensée de telles relations suppose toujours, comme Kant l'a dignement senti, un objet qui les subit et un sujet qui les constate. Même celles qui existent entre deux corps inorganiques, ne peuvent être aperçues que par la liaison de tous deux à un être intelligent, et d'abord vivant. Ainsi, la notion de *vie* proprement dite, telle que l'ont constituée les biologistes modernes, forme un élément nécessaire de toute conception réelle. Il existe, sans doute, beaucoup d'astres incompatibles avec tout organisme, animal ou même végétal, comme le sont, dans notre monde, les corps dépourvus d'atmosphère. Mais notre planète fût-elle, contre toute vraisemblance, la seule habitée, il faut bien que la vie et la pensée se développent au moins là pour concevoir sans contradiction la moindre existence réelle. En un mot, tout phénomène suppose un spectateur; puisqu'il consiste toujours en une relation déterminée entre un objet et un sujet.

Mais, d'une autre part, la vraie notion de la vie est encore moins séparable de celle du monde. Car, elle exige sans cesse une certaine harmonie, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable. Envers les êtres inférieurs, le concours n'est jamais contestable, parce que la dépendance est mieux circonscrite. Mais, loin que cette subordination soit moins développée en remontant la hiérarchie biologique, elle augmente nécessairement en vertu de relations plus multipliées, quoique chacune d'elles puisse varier davantage. Seulement, cet accroissement graduel affecte autant la

Digitized by Google

réaction de l'organisme que l'empire du milieu. Le plus éminent de tous les êtres, l'Humanité, est celui qui dépend le plus du monde, mais aussi celui qui le modifie le plus. Ainsi s'unissent, dès leur source élémentaire, les saines idées de soumission et de pouvoir, puisque l'activité croît toujours avec la dépendance.

D'après ce double éclaircissement préalable, la religion finale doit à la fois mieux distinguer et mieux combiner les conceptions cosmologiques et les conceptions biologiques que ne le permit le régime préliminaire. Nous sommes, au fond, encore plus incapables de concevoir tous les corps comme vivants que comme inertes. Car, la seule notion de vie suppose nécessairement des existences qui n'en soient pas douées. Il y a, sans doute, des organismes parasites, qui végètent sur des êtres supérieurs. Mais ces cas exceptionnels ne sauraient jamais devenir universels. Finalement, les êtres vivants ne peuvent exister que dans des milieux inertes, qui leur fournissent à la fois un siége et un aliment, d'ailleurs direct ou indirect. C'est pourquoi le panthéisme métaphysique convient encore moins à notre intelligence que le pur fétichisme, dont il constitue, à vrai dire, une savante parodie. Tandis que l'un guida notre pensée naissante, l'autre pousse notre raison développée vers une ténébreuse rétrogradation.

Si tout vivait, aucune loi naturelle ne serait possible. Car, la variabilité, toujours inhérente à la spontanéité vitale, ne se trouve réellement limitée que par la prépondérance du milieu inerte. En supprimant cet ascendant continu, les variations naturelles deviendraient indéfinies, et toute notion de loi disparaîtrait aussitôt, puisque la constance des relations en constitue partout le vrai caractère. Ceux qui voulaient concevoir notre planète comme un immense animal, ne pouvaient avoir aucune juste idée générale de l'animalité; autrement ils auraient senti

Digitized by Google

qu'une telle hypothèse est profondément contradictoire. Les moindres lois physiques, même celles de la pesanteur, deviendraient incompatibles avec une terre vivante, outre que les projectiles participeraient aussi à cette vie universelle. Nos prévisions quelconques, rationnelles ou empiriques, cesseraient alors de comporter aucune réalité, si d'ailleurs notre propre existence pouvait admettre cette absurde supposition.

Toutes les spéculations positives reposent donc, en dernier ressort, sur un concours continu entre la fatalité et la spontanéité, sources respectives de constance et de variation. Le dogme fondamental du positivisme consiste ainsi dans l'harmonie universelle entre deux sortes de lois, à la fois antagonistes et solidaires, les unes extérieures ou physiques, les autres intérieures ou logiques. En termes plus généraux, et pourtant mieux définis, la constance des relations naturelles résulte de la conciliation permanente des lois biologiques avec les lois cosmologiques.

A travers les nuages métaphysiques, les vrais penseurs ont toujours pressenti, plus ou moins confusément, ce grand dualisme, base nécessaire de toutes nos connaissances. Surtout depuis Kant, on a compris que les lois physiques supposent des lois logiques, comme en sens inverse. Mais la saine philosophie biologique pouvait seule procurer une vraie consistance à ce premier aperçu, où d'abord les fonctions intellectuelles se trouvaient irrationnellement isolées des autres fonctions vitales. On a dès lors reconnu qu'une telle harmonie, nullement absolue, est toujours doublement relative à la nature de l'organisme et à celle du milieu. Elle varie donc, même sur notre planète, entre les divers modes ou degrés d'animalité, quoique ses variations ne soient jamais arbitraires. Les spéculations humaines se présentent ainsi comme consistant surtout à concevoir cet ordre relatif, autant que le comporte notre nature et

Digitized by Google

que l'exige notre situation. Mais ce dogme fondamental ne pouvait être pleinement compris, ni même purifié de toute tendance absolue, tant que la notion générale des lois biologiques proprement dites n'était pas complétée et systématisée par celle des lois sociologiques. Depuis cette fondation décisive, le système des notions humaines se trouve assujetti à une dernière classe de variations régulières, indépendantes de notre nature comme de notre situation, et seulement relatives à l'évolution sociale. Sa considération continue est tellement indispensable pour concevoir la marche véritable de nos pensées, que, sans elle, on ne saurait expliquer ni leurs caractères propres ni leur enchaînement mutuel, successif ou même simultané. D'un autre côté, si les lois correspondantes pouvaient nous être assez connues, elles seules suffiraient pour remplacer toutes les autres, sauf les difficultés de déduction. Car, toutes nos découvertes, quoique accomplies toujours par des organes individuels, sont, au fond, des actes de l'Humanité, et dès lors réglées directement par les lois propres au Grand-Être, de manière à comporter des prévisions sociologiques. Mais, d'une autre part, ces lois suprêmes de la philosophie relative se trouvent nécessairement subordonnées aux deux ordres de lois préliminaires, extérieures et intérieures. Ainsi, sans insister sur des hypothèses où il ne faut voir que d'utiles artifices didactiques, le système définitif de nos conceptions positives consiste à lier convenablement la notion de l'Humanité au dualisme préalable entre le monde et la vie.

Les deux éléments de ce grand dualisme sont donc à la fois plus distincts et plus inséparables que ne l'indique jusqu'ici leur étude respective. Pour se mieux représenter leur diversité et leur solidarité, il suffit de considérer la manière dont nous apprécierions la vie dans un milieu accessible seulement à notre lointaine mais complète exploration visuelle. Nous n'y aperce-

Digitized by Google

vrions d'abord, comme envers nos planètes actuelles, que sa simple existence inorganique, qui absorberait les phénomènes biologiques. Mais leur propre réaction sur le milieu nous ferait ensuite distinguer ces événements moins prononcés, appartenant à des êtres plus complexes et plus variables. L'étude totale se décomposerait alors en deux, l'une inorganique, l'autre organique, qui deviendraient également indispensables à la vraie conception du système exploré. C'est à peu près ainsi, quoique à un degré beaucoup moindre, que nous procédons de loin à la découverte d'une nouvelle existence animale, ou même humaine. Le milieu seul nous frappe d'abord, et peu à peu nous en distinguons l'être sans cesser de l'y subordonner.

Ayant ainsi caractérisé l'harmonie nécessaire entre les deux parties essentielles de la philosophie naturelle, il faut apprécier l'ordre fondamental de leur succession, destinée surtout à fournir la base rationnelle de la philosophie sociale.

Cette commune destination détermine aussitôt la marche systématique des deux études préliminaires En effet, les mêmes motifs généraux, soit scientifiques, soit logiques, qui nous ont d'abord représenté la cosmologie et la biologie comme devant précéder la sociologie, nous conduisent maintenant à reconnaître aussi que la cosmologie doit préparer la biologie.

Il n'y a donc aucune hésitation possible aujourd'hui entre les deux méthodes opposées que semble comporter la formation totale de la philosophie naturelle. La méthode objective, qui procède du dehors au dedans, du monde à la vie, peut seule convenir à une telle élaboration, tant systématique que spontanée. Mais il reste pourtant à déterminer aussi la participation finale de la méthode inverse ou subjective, qui va du dedans au dehors, de la vie au monde Puisque l'Humanité lui dut son premier essor mental, il faut bien que, régénérée d'après un

Digitized by Google

autre principe, elle concoure à fonder l'état normal de notre intelligence. Telles sont les deux grandes explications qui doivent compléter ce chapitre, suivant l'ébauche déjà présentée dans le discours préliminaire, d'après les bases posées par mon ouvrage fondamental.

Ce premier traité a tellement établi la vraie hiérarchie des sciences que je puis ici me dispenser de revenir sur une loi encyclopédique maintenant admise partout. On sait qu'elle résulte de la généralité décroissante et de la dépendance croissante des phénomènes correspondants. Ces deux principes, nécessairement équivalents, déterminent finalement la dignité graduelle des diverses sciences abstraites, d'après leur relation plus ou moins directe avec les phénomènes de l'humanité, moins généraux et plus dépendants que tous les autres.

Les lois cosmologiques sont essentiellement indépendantes des lois biologiques, qui n'y apportent que des modifications secondaires, presque toujours négligeables envers le milieu inerte, quoique indispensables à l'être vivant. Au contraire, l'existence organique se trouve intimement subordonnée à l'existence inorganique, même planétaire; en sorte que quelques changements fort simples dans la constitution d'un astre empêchent d'y concevoir la vie. La généralité supérieure des lois cosmologiques est encore plus évidente, puisque les corps qu'elles régissent exclusivement prédominent au point de sembler réduire la vitalité à une sorte d'exception. Sur notre propre planète, la seule où nous puissions connaître les lois biologiques, la vie n'est possible que dans les couches superficielles; et, même là, la masse totale des êtres correspondants ne constitue qu'une petite fraction de la masse inerte.

Ainsi, sous l'aspect scientifique, l'étude positive de la biologie exige une profonde connaissance générale de la cosmologie, dont les principales lois dominent toujours les diverses fonctions

Digitized by Google

vitales. La subordination logique est encore moins contestable, puisque la simplicité des phénomènes inorganiques, suite nécessaire de leur généralité, les rend seuls propres à l'élaboration fondamentale de la méthode universelle.

Sous ses deux faces rationnelles, la coordinatio nsystématique des études préliminaires se trouve donc conforme à leur enchaînement spontané, en vertu des mêmes motifs essentiels, dont la prépondérance est à la fois dogmatique et historique. Cette coïncidence n'offre rien d'accidentel, d'après la similitude inévitable entre l'initiation individuelle et l'évolution collective.

La méthode objective doit donc prévaloir autant dans l'ordre dogmatique des connaissances réelles que dans leur filiation historique. Elle seule peut établir solidement le dogme fondamental des lois naturelles, en appréciant d'abord les cas les plus aptes à manifester l'invariabilité des relations. Si, au contraire, la méthode subjective dut présider à notre enfance intellectuelle, c'est uniquement d'après sa convenance exclusive envers la conception des causes proprement dites, sur laquelle devaient se concentrer nos premiers efforts. La simple opposition de ces deux marches, suivant leurs destinations caractéristiques, constitue la vraie source générale de l'antagonisme radical entre la philosophie positive et la philosophie théologique.

Mais cette immense lutte préliminaire, qui domina l'ensemble du passé, est maintenant terminée, puisque le positivisme, enfin complet, constitue irrévocablement la seule religion normale. Dès lors, il faut revenir sur l'exclusion provisoire de la méthode subjective par l'élaboration scientifique. Car, cette marche possède, en elle-même, d'immuables propriétés, qui peuvent seules compenser les inconvénients du mode objectif. Notre constitution logique ne saurait être complète et durable que

Digitized by Google

d'après une intime combinaison des deux méthodes. Le passé ne nous autorise nullement à les regarder comme radicalement inconciliables, pourvu que toutes deux soient systématiquement régénérées, suivant leur commune destination, à la fois mentale et sociale. Il serait tout aussi empirique d'attribuer à la théologie un privilége exclusif envers la méthode subjective que d'y voir la seule source de l'aptitude vraiment religieuse. Si désormais la sociologie s'est pleinement emparé de ce dernier attribut, elle peut également s'approprier l'autre, d'après leur intime connexité.

Pour cela, il suffit que la méthode subjective, renonçant à la vaine recherche des causes, tende directement, comme la méthode objective, vers la seule découverte des lois, afin d'améliorer notre condition et notre nature. En un mot, il faut qu'elle devienne sociologique, au lieu de rester théologique. Or, cette transformation finale, auparavant impossible, résulte spontanément de la récente extension des théories positives à l'évolution fondamentale de l'humanité.

En effet, cette conquête décisive termine enfin le régime provisoire de notre intelligence, et installe aussitôt son régime définitif. Jusqu'alors, l'esprit positif n'avait pu qu'élaborer instinctivement des matériaux, sans concevoir l'ensemble de l'édifice correspondant. Désormais, en reprenant, pour l'éducation dogmatique, ce préambule indispensable de l'évolution historique, sa marche deviendra pleinement rationnelle, d'après une constante appréciation de la construction finale qu'il doit préparer. La fondation de la sociologie permet à la méthode subjective d'acquérir enfin la positivité qui lui manquait, en nous plaçant irrévocablement au point de vue vraiment universel. Ainsi régénérée, cette méthode doit mieux développer son éminente aptitude exclusive à faire directement prévaloir la considération de l'ensemble, qui seul est pleinement réel. Sans son

Digitized by Google

ascendant normal sur la méthode objective, celle-ci ne pourrait assez éviter les aberrations théoriques qui lui sont propres, soit par divagation, soit par illusion.

Notre vraie constitution logique résulte donc d'un concours définitif entre la méthode subjective et la méthode objective, respectivement consacrées à diriger l'esprit d'ensemble et l'esprit de détail, également indispensables à nos constructions réelles. C'est à la première qu'il appartient désormais d'instituer toujours la seconde, qui, en retour, améliorera sans cesse ses matériaux dogmatiques. Leur ensemble fonde la logique vraiment religieuse, qui consacre, en les régénérant, les deux voies opposées que suivirent la théologie et la science pour préparer, chacune à sa manière, notre état définitif. Dans toute recherche ultérieure, le Grand-Être, enfin dégagé de ses divers précurseurs, posera directement chaque question, et instituera l'ensemble de la solution, en réservant l'élaboration à ses dignes organes individuels.

Je ne crains pas de citer ici mon exemple personnel, comme très-propre à éclaircir cette difficile appréciation. L'ensemble de mes travaux philosophiques confirme directement cette pleine conciliation finale entre la méthode objective et la méthode subjective, qui auront ainsi dirigé tour à tour mes deux élaborations principales. Dans mon traité fondamental, la première domine évidemment, au point de sembler tendre vers une prépondérance exclusive et irrévocable. Mais cet ascendant était alors conforme à la nature d'une opération philosophique où la saine analyse posait peu à peu les diverses bases essentielles d'une vraie synthèse. Ce premier travail aboutit enfin à permettre la régénération directe de la méthode subjective, par la fondation de la sociologie. Ainsi devenue aussi positive que l'autre, cette marche plus rationnelle préside maintenant à mon second grand ouvrage. Je l'y ai déjà employée souvent,

Digitized by Google

soit dans le discours préliminaire, soit même dans ce chapitre, pour systématiser davantage des conceptions dogmatiques qui d'abord émanèrent de la méthode objective. Cette explication directe de sa prépondérance normale me permettra désormais d'en mieux utiliser les hautes propriétés intellectuelles et morales.

L'accord naturel des deux méthodes se trouve ici constaté directement, puisque l'ordre dogmatique des sciences, déterminé d'abord par la méthode objective d'après leur simple enchaînement rationnel, vient d'être consacré par la méthode subjective au nom de leur destination religieuse. Cette concordance décisive deviendra encore plus sensible dans les deux chapitres suivants, où la même marche synthétique établira la constitution définitive de la cosmologie et de la biologie, que l'élaboration analytique put seulement ébaucher, ou plutôt préparer. Mon ouvrage fondamental fit graduellement converger les diverses théories positives vers un ensemble d'abord confus. D'après cette construction, le traité actuel fera directement réagir cet ensemble pour la systématisation finale des conceptions préliminaires qui concoururent à le former. En un mot, l'un a tiré de la science une philosophie, que l'autre convertit en religion complète et définitive.

C'est ainsi que l'harmonie fondamentale des deux méthodes objective et subjective constitue enfin la vraie logique humaine, c'est-à-dire l'ensemble des moyens propres à nous dévoiler les vérités qui nous conviennent. Une telle construction était impossible jusqu'ici, soit faute d'un suffisant développement des divers procédés intellectuels, soit parce que leur commune destination sociale restait trop peu caractérisée. Mais par l'irrévocable substitution de la sociologie à la théologie pour le gouvernement religieux de l'humanité, l'esprit d'ensemble et l'esprit de détail, convenablement régénérés, se consacrent

Digitized by Google

également au service continu du vrai Grand-Être. La longue antipathie entre l'analyse et la synthèse se change en un éternel concours, où chaque méthode suppléera, suivant sa nature, aux principales imperfections de l'autre. Isolément employée, la marche objective, même systématisée, ne conviendrait qu'à la saine élaboration des éléments, mais en exposant toujours à méconnaître l'ensemble, ou du moins en plaçant sa conception générale à la fin d'une immense évolution, qui aurait presque épuisé l'essor mental. Réciproquement, l'usage exclusif de la marche subjective n'aboutirait qu'à faire toujours prévaloir la considération directe du système, mais sans laisser à l'esprit assez de liberté pour préparer dignement les matériaux d'une construction inébranlable. L'heureux concours de ces deux voies alternatives, dont chacune commence où l'autre finit, permet seul de réparer leur épuisement respectif, afin d'utiliser autant que possible nos chétives forces mentales, naturellement si inférieures aux difficultés de leur destination sociale. Aucun dogme de la religion finale ne saurait être assez établi qu'après avoir été démontré par les deux méthodes, quelle que soit celle d'où il émane d'abord. Sans cette confirmation décisive, la nouvelle foi surmonterait trop peu l'esprit de discussion habituelle, inhérent à la nature des convictions qui lui sont propres.

Une telle harmonie générale devait résulter du principe, à la fois subjectif et objectif, qui constitue l'unité fondamentale du positivisme. Par sa construction rationnelle, la conception du vrai Grand-Être consacre la marche objective, en subordonnant cette immense et éternelle existence à l'ensemble de l'ordre extérieur. Mais, dans sa source affective, le sentiment de cet Être-Suprême place directement sa propre destinée avant toutes les autres fatalités. Si l'existence contemplative devait rester isolée, elle procéderait sans cesse du monde vers l'homme. Toujours bornée, au contraire, à seconder la vie active, elle

rapporte finalement à l'homme toute l'étude du monde. L'impulsion affective, seul régulateur commun de ces deux existences, fait alternativement prévaloir la méthode subjective ou la méthode objective, selon que l'exige son but religieux.

Ainsi se réalise déjà l'annonce placée au début de ce chapitre quant à la conciliation normale entre la logique de l'esprit, guidée surtout par les signes artificiels, et la logique du cœur, fondée sur la connexité directe des émotions. Quoique celle-ci, essentiellement subjective, ne semble d'abord convenir qu'à la culture morale, on vient de reconnaître combien elle peut s'adapter à l'élaboration intellectuelle, et toute la suite de ce traité le constatera de plus en plus. De même, l'autre, principalement objective, n'est pas nécessairement bornée à sa destination rationnelle; elle comportera désormais une haute efficacité affective. Chacun peut déjà l'appliquer au culte des souvenirs intimes, qui deviennent à la fois plus nets et plus fixes quand on détermine assez le milieu inerte avant d'y placer la vivante image. Ni l'esprit ni le cœur ne peuvent développer une paisible activité sans ce concours continu, instinctif ou systématique, entre la logique du sentiment et celle de la raison. J'ai expliqué, dans la préface finale de mon premier traité, comment j'eus le bonheur d'obtenir, dès mon début, cette harmonie décisive. Elle suivit nécessairement ma découverte initiale des lois sociologiques, qui fit dès lors converger toujours mes impulsions politiques et mes tendances scientifiques, d'abord indépendantes. C'est d'un tel équilibre primitif que j'ai tiré le privilége philosophique de consacrer tour à tour ma jeunesse et ma maturité à deux grandes élaborations réciproques, dont chacune semblait réservée à l'autre âge. Ainsi s'explique aussi la puissante réaction mentale que je dus à ma sainte compagne éternelle, et qui constitue une vérification décisive de cette harmonie nécessaire entre les deux méthodes universelles.

Digitized by Google

Malgré ces diverses indices de son aptitude immédiate, la vraie logique religieuse, à la fois objective et subjective, ne fait certainement que de naître. Tout son essor caractéristique appartient au prochain avenir. Son élément rationnel, seul cultivé jusqu'ici, ne pouvait être dignement conçu, faute d'une connaissance réelle des lois intellectuelles, seulement appréciables dans l'évolution scientifique de l'humanité. Aussi cette élaboration métaphysique n'a-t-elle jamais abouti qu'à des préceptes vagues et stériles, même quand elle ne se préoccupait plus de formalités puériles ou vicieuses. Mais la logique affective dut encore moins avancer, puisque les phénomènes correspondants furent toujours regardés comme soustraits à toute loi. Elle ne fut sérieusement cultivée que dans le moyen âge, sous l'impulsion catholique, dont le déclin en suscita encore d'admirables essais, chez les principaux mystiques. A ces premiers rudiments empiriques, le positivisme peut seul faire succéder un vaste essor systématique, puisqu'il s'établit surtout dans l'ancien domaine de la grâce, désormais ramenée à des lois appréciables, sources nécessaires de prévision et d'action.

Quelle que doive être l'aptitude naturelle du nouveau régime envers la logique rationnelle, principalement destinée aux philosophes, il est donc encore plus indispensable pour construire et développer la logique morale, essentiellement propre aux femmes et aux prolétaires. Entre ces deux voies extrêmes, la logique des vrais poëtes, qui procède surtout par images, vient placer un lien général qui complète la constitution, à la fois spontanée et systématique, de la méthode humaine. Jusqu'ici l'image ne fut guère employée que pour perfectionner la manifestation, soit du sentiment, soit de la pensée. Désormais elle secondera surtout leur élaboration respective, d'après leur réaction mutuelle, dont elle constitue l'agent naturel. Tantôt

Digitized by Google

l'image, rappelée sous le signe, fortifiera la pensée par le réveil du sentiment ; tantôt, au contraire, l'effusion suscitera l'image pour éclaircir la notion.

Cette double aptitude fondamentale du régime final repose entièrement sur le caractère positif de la nouvelle méthode subjective. Par cela seul que l'ancienne était théologique, ou même métaphysique, elle restait inconciliable avec la méthode objective, qui dut toujours être positive, pour fournir des prévisions réelles, propres à guider une activité efficace. Tandis que la subjectivité poussait l'esprit à l'absolu, l'objectivité le ramenait au relatif Ce tiraillement continu ne permettait aucun équilibre logique. La cohérence mentale exigeait d'abord l'homogénéité des méthodes. Or, la pratique ne pouvant renoncer à la marche objective, il fallait bien que la théorie abandonnât la marche subjective, du moins tant que dura l'évolution préparatoire. Ce préambule, désormais complet, a conduit l'essor analytique jusqu'à fournir, par la fondation de la sociologie, la base d'une nouvelle synthèse. Dès lors, la méthode subjective, appuyée sur le sentiment direct du Grand-Être, devient aussi relative que la méthode objective, coordonnée d'après la conception générale de l'ordre extérieur. Ainsi s'organise notre vrai régime intellectuel, en rapport avec notre véritable destinée sociale. La pleine harmonie mentale n'aurait pu surgir auparavant, que si la philosophie théologique était devenue réellement objective ; ce qui fut toujours impossible, même sous le polythéisme.

Mais la supériorité morale de la nouvelle logique religieuse est encore plus directe et plus profonde que sa prééminence intellectuelle ; car la subjectivité positive est nécessairement sociale, en vertu de sa réalité, tandis que la subjectivité théologique fut toujours personnelle, d'après son caractère absolu. Celle-ci concevait l'ensemble des êtres comme créé pour

Digitized by Google

l'homme, tandis que celle-là destine l'humanité à perfectionner la faible portion de l'ordre universel qui comporte notre intervention. Or, si cette appréciation finale surpasse l'autre en rationalité, elle lui est encore plus supérieure en moralité. La première nous ayant seule gouvernés jusqu'ici, il a bien fallu y rattacher la culture des sentiments comme celle des pensées; et même son règne affectif a dû se prolonger davantage que sa prépondérance spéculative, toujours compromise par l'activité pratique. Mais le privilége de sentimentalité ainsi attribué à l'ancienne logique religieuse ne repose que sur une appréciation empirique, qui, depuis longtemps, a cessé d'être vraie. Le déclin politique du monothéisme permit de sentir partout que sa morale tant vantée consistait nécessairement en un immense égoïsme, directement opposé à toute vraie sociabilité. Dans la nouvelle logique religieuse, la substitution spéculative du relatif à l'absolu et la substitution affective de l'humanité à l'homme sont toujours la suite naturelle l'une de l'autre.

Ayant assez établi maintenant tous les caractères généraux de l'introduction scientifique et logique sur laquelle repose la sociologie, il faut compléter cette appréciation fondamentale en la spécifiant davantage, dans les deux chapitres suivants, envers les deux éléments nécessaires de ce grand dualisme préliminaire.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

INTRODUCTION INDIRECTE, ESSENTIELLEMENT ANALYTIQUE, OU COSMOLOGIE.

La philosophie naturelle, qui prépare la philosophie sociale, a pour domaine propre les lois générales des divers phénomènes essentiels qui constituent l'existence, organique ou inorganique, de tous les êtres inférieurs à l'Humanité. Quoique le Grand-Être soit lui-même soumis à ces lois, dont la principale application lui est destinée, leur étude ne doit pas s'accomplir en lui. Pour les bien connaître, il faut les apprécier dans les cas les plus simples, où leur exclusive prépondérance se trouve dégagée de toute modification intime. En même temps, cette étude préalable permet seule d'élaborer convenablement la méthode fondamentale, qui doit ensuite diriger des recherches plus nobles mais plus difficiles. C'est ainsi que la philosophie naturelle comporte indirectement une haute destination, à la fois logique et scientifique, indépendante de l'utilité propre des connaissances qu'elle procure. Mais, en outre, les lois correspondantes font directement apprécier, d'une part le milieu inerte sous l'empire duquel subsiste l'Humanité, d'une autre part les organes vivants dont elle se compose. Enfin, cette double détermination fournit aussi la base systématique de l'activité providentielle par laquelle l'Être-Suprême

Digitized by Google

perfectionne sans cesse toutes les conditions, extérieures ou intérieures, de l'existence matérielle et physique d'où dépend sa vie intellectuelle et morale.

Tels sont, d'après le chapitre précédent, les divers aspects généraux sous lesquels la religion de l'Humanité s'incorpore définitivement l'ensemble de la philosophie naturelle, qui constitua historiquement son préambule dogmatique. Mais cette irrévocable consécration établit aussi une inflexible discipline, propre à rectifier, et même à prévenir, les déviations spontanées des études correspondantes. Par l'indépendance de leur objet direct envers le but final de toutes nos recherches, ces spéculations préliminaires sont naturellement exposées à des divagations indéfinies, qu'un digne rappel continu à leur sainte destination peut seul contenir sagement. Le sacerdoce et le public y devront toujours proscrire les études qui ne tendraient point, soit à mieux déterminer les lois matérielles ou physiques de l'existence humaine, soit à caractériser davantage les modifications qu'elles comportent, soit, au moins, à perfectionner réellement la méthode universelle. Ce triple champ sacré est assez vaste pour que la nouvelle discipline religieuse ne puisse jamais devenir oppressive envers les sciences inférieures, comme le fut, dans son déclin, la règle théologique. Elle ne choquera profondément que ceux dont la vocation apparente à d'oiseuses contemplations résulte d'une secrète inaptitude aux spéculations supérieures.

Ces considérations générales devaient être spécialement rappelées au début d'un chapitre destiné à systématiser, par la méthode subjective, les théories où la méthode objective a le plus développé les déviations qui lui sont propres. Plus indépendantes que toutes les autres, moins liées à l'Humanité, et comportant, avec une extension indéfinie, une culture plus facile et plus parfaite, les études cosmologiques sont à la fois

les plus rebelles à toute saine discipline et celles qui en ont le plus besoin. Après avoir longtemps fourni les sources exclusives de la véritable philosophie, elles constituent aujourd'hui le principal obstacle à sa systématisation finale. L'esprit absolu y trouve indirectement ses seuls appuis sérieux, plus nuisibles au vrai régime logique que les illusions directes d'une métaphysique discréditée. Par une étrange inversion, la nouvelle méthode subjective est, au fond, plus relative que l'ancienne méthode objective, qui doit lui emprunter aujourd'hui un caractère d'abord émané d'elle-même. Les divagations scientifiques de la cosmologie actuelle correspondent trop exactement à ses déviations logiques. Des recherches puériles et incohérentes, inspirées par des conceptions antipositives, y dénaturent de plus en plus toutes les notions essentielles, que cette anarchie expose même à une prochaine décomposition. C'est là surtout que réside l'athéisme proprement dit, plus hostile aujourd'hui à la vraie philosophie qu'aucun autre théologisme, comme l'explique mon Discours préliminaire. Le matérialisme y puise aussi ses principales forces intellectuelles, quoique la biologie développe davantage ses dangers moraux. C'est donc en cosmologie que la religion démontrée doit accomplir les plus vastes éliminations et les rectifications les plus difficiles comme les plus urgentes. La biologie, moins dispersive, mieux liée au Grand-Être, et récemment formée sous de meilleures impulsions philosophiques, n'a pas autant besoin de cette salutaire discipline, quoique sa régénération directe comporte plus d'efficacité logique et scientifique.

Mais les hautes difficultés qu'offre la systématisation subjective de la cosmologie ne font qu'augmenter l'importance de cette indispensable opération, où les premiers fondements rationnels de la vraie religion surgiront d'études qui semblent radicalement irréligieuses. Quoique leur réaction philosophique

Digitized by Google

ait dû jusqu'ici être surtout négative, leur nature les a pourtant douées d'éminentes propriétés positives, qu'il est temps de développer pour la construction dogmatique du régime final.

Notre monde proprement dit, c'est-à-dire l'ensemble des existences inorganiques qui intéressent l'Humanité, présente deux ordres très-distincts de phénomènes essentiels : les uns, entièrement inaccessibles à l'intervention humaine; les autres, plus ou moins modifiables par elle. De là résulte une première décomposition subjective de la cosmologie totale en deux grandes sciences, aussi différentes de caractère logique que de nature objective. Car les phénomènes immodifiables ont nécessairement plus d'indépendance et de généralité que les autres, dont l'accomplissement leur est toujours subordonné. Ainsi, ce classement subjectif reproduit naturellement la division objective qui dirigea d'abord ma construction encyclopédique.

Pour mieux concevoir ces deux sciences inorganiques, il faut les regarder comme ayant un objet commun, la Terre, dont la première apprécie les vraies relations générales avec les autres astres, tandis que la seconde étudie son existence spéciale. En attribuant tour à tour au nom systématique de *monde* les deux acceptions positives que comporte son usage actuel, on peut dès lors désigner ces deux moitiés de la cosmologie par les qualifications respectives de céleste et terrestre. La cosmologie terrestre se trouve donc subordonnée à la cosmologie céleste, d'après le même principe fondamental qui d'abord subordonne la philosophie sociale à la philosophie naturelle, et ensuite la biologie à l'ensemble de la cosmologie.

De cette source dérivent aussi les différences logiques des deux sciences inorganiques. Car les phénomènes immodifiables ne peuvent être explorés que par l'observation directe, tandis que les autres permettent d'y joindre l'expérimentation proprement dite. La simplicité supérieure des premiers comporte la

Digitized by Google

prépondérance de la déduction dans l'élaboration de leurs théories, où l'induction a pourtant une part trop méconnue. Envers les phénomènes modifiables, la logique rationnelle doit, au contraire, être surtout inductive, puisqu'ils sont plus compliqués et plus variés.

Ces deux sciences diffèrent aussi quant à leurs grands résultats philosophiques, qui, chez l'une, se rapportent davantage à l'ordre, et, chez l'autre, au progrès. Les phénomènes immodifiables fournissent, à l'individu comme à l'espèce, la première notion systématique de l'ordre naturel, dont les lois y sont à la fois mieux saisissables et plus irrécusables. Au contraire, ils ne nous permettent point le sentiment direct du progrès matériel Quoique leurs théories plus parfaites comportent des prévisions plus lointaines et plus précises, elles ne nous servent qu'à nous adapter mieux aux fatalités correspondantes, sans pouvoir jamais les améliorer. C'est envers les phénomènes modifiables que nous commençons à sentir cette action continue sur le monde extérieur, où réside le progrès matériel de l'Humanité. Aussi les arts physico-chimiques, qui dépendent surtout de la cosmologie terrestre, sont-ils plus variés, plus développés, et, au fond, plus importants que les arts mathématico-astronomiques, qui se rattachent principalement à la cosmologie céleste.

Quant à l'aptitude directement religieuse, la supériorité appartient naturellement, comme la priorité, à la science la plus générale et la plus simple. C'est envers les phénomènes immodifiables que l'esprit et le cœur commenceront toujours l'apprentissage décisif d'une soumission continue, déterminée par une irrésistible nécessité. Tandis que le double orgueil individuel se trouve ainsi comprimé, la sociabilité est aussi fortifiée directement par le sentiment habituel d'une fatalité commune à tous. Mais, quelle que doive être, sous ces divers aspects, la

Digitized by Google

prééminence religieuse de la cosmologie céleste, son efficacité réelle a besoin du précieux complément émané de la cosmologie terrestre. Sans celle-ci, l'individu et l'espèce tendraient d'abord au fatalisme systématique. Quand le sentiment régulier de l'ordre extérieur s'étend enfin des cas astronomiques aux cas chimiques, il se perfectionne autant qu'il se développe; car c'est alors seulement qu'il se dégage radicalement du caractère primitif d'irrésistibilité, non moins contraire à son essor rationnel qu'à son efficacité morale. En un mot, l'une de ces études cosmologiques nous inspire la résignation, et l'autre l'activité.

D'après cette sommaire comparaison, la première moitié de ce chapitre doit donc concerner la cosmologie céleste.

Son ensemble comprend les lois les plus simples et les plus générales de l'existence inorganique, réduite aux seuls phénomènes d étendue et de mouvement, sans lesquels aucun corps ne nous deviendrait appréciable. Tous les autres phénomènes quelconques, même les plus nobles, dépendent de ces phénomènes élémentaires, qui, au contraire, en sont indépendants. Mais ce degré primitif de l'existence réelle comporte deux études générales très-différentes, que les qualifications d'abstraite et de concrète pourront assez caractériser ici. On peut, d'abord, l'apprécier comme un attribut universel des êtres même les plus complexes, en faisant alors abstraction des divers phénomènes supérieurs qui l'y accompagnent En second lieu, cette première existence matérielle, géométrique ou mécanique, peut s'étudier comme propre aux corps qui ne nous en offrent pas d'autre, parce qu'ils ne sont accessibles qu'à notre lointaine exploration visuelle. De là, résulte la décomposition objective de la cosmologie céleste en deux sciences fondamentales, la mathématique ou cosmologie abstraite, et l'astronomie ou cosmologie concrète.

Leur distinction réelle semble moins profonde que celle des

Digitized by Google

autres parties de ma hiérarchie encyclopédique, puisque ici les deux études concernent, au fond, les mêmes phénomènes élémentaires, envisagés seulement dans des cas différents et sous des aspects divers. Mais cette disparité s'efface par l'appréciation subjective, qui manifeste aussitôt l'indépendance caractéristique de la première science et la subordination nécessaire de la seconde. Car, sans une telle base, l'astronomie ne comporterait aucun essor rationnel.

En effet, quoique les phénomènes mathématiques soient les plus simples de tous, leur entière indépendance à l'égard des autres prive nécessairement leur étude des puissants secours déductifs que les sciences supérieures tirent de leur subordination naturelle envers les inférieures. C'est pourquoi, la géométrie elle-même, encore moins compliquée que la mécanique, ne pourrait jamais se développer si elle devait exclusivement considérer les cas célestes, qui constituent pourtant sa principale destination scientifique. Elle a besoin de s'y préparer graduellement par une longue étude abstraite de figures plus simples et mieux définies, souvent idéales, où les inductions et les déductions sont plus faciles. D'ailleurs, une telle géométrie s'applique à beaucoup d'autres cas moins importants mais aussi utiles, comme son nom même l'indique. En outre, ainsi isolée de l'astronomie, elle peut embrasser des formes envers lesquelles le toucher supplée à la vue, de manière à rester la principale science des intelligences privées de vision. Cette double source d'exploration élémentaire facilite, beaucoup plus qu'on ne croit, nos premières spéculations mathématiques, comme Diderot la très-bien senti.

Les besoins logiques sont donc plus décisifs encore que les motifs scientifiques pour nous prescrire une telle division, sans laquelle la positivité naissante resterait à jamais comprimée. Cette séparation vraiment fondamentale a seule permis l'essor

Digitized by Google

longtemps isolé, de l'unique science qui ne repose sur aucune autre, et qui, au contraire, doit fournir la première base systématique de toutes les théories plus éminentes. Le nom de *mathématique* caractérisera toujours son aptitude, autant dogmatique qu'historique, à constituer le type spontané du véritable esprit philosophique, borné d'abord aux plus simples spéculations. Elle présidera sans cesse à la construction rationnelle de la logique positive, qui doit longtemps rester surtout déductive, jusqu'à ce que l'essor des études terrestres vienne y développer l'induction, auparavant trop facile pour fixer notre attention. Sa réaction philosophique nous fournit les premières notions d'ordre et d'harmonie, qui pourtant ne deviennent décisives qu'en s'étendant aux phénomènes célestes. Mais cette science initiale possède directement une haute efficacité religieuse, trop dissimulée aujourd'hui par les tendances anarchiques propres à sa corruption académique. En systématisant le sentiment d'une irrésistible évidence, elle seule fait accepter, aux plus orgueilleux esprits, l'indispensable joug des vraies démonstrations, de façon à déterminer des convictions qui survivent à tous les orages des passions. La religion finale lui doit donc le premier secours fondamental que notre raison puisse fournir pour subordonner la personnalité à la sociabilité. Quoique cette précieuse aptitude morale soit aujourd'hui neutralisée par le vain orgueil qu'inspirent des découvertes puériles, l'éducation régénérée pourra bientôt l'utiliser beaucoup, de manière à réconcilier les cœurs tendres avec des études qui maintenant leur répugnent justement.

C'est ainsi que, dans sa marche descendante, la vraie logique religieuse institue, à tous égards, la mathématique comme la première base systématique du dogme final, lié par là à l'essor initial du génie scientifique. L'individu y trouvera toujours, autant que l'espèce, le véritable berceau de la positivité ration-

Digitized by Google

nelle, qui ne peut surgir spontanément qu'envers des phénomènes aussi simples et aussi universels. Mais, en vertu même de leur indépendance et de leur priorité, ces études fondamentales ont sans cesse été viciées plus ou moins par le régime intellectuel où leur essor isolé constitua longtemps une inexplicable anomalie. La métaphysique, qui en tira ses principales forces pour dissoudre et modifier la théologie, tendit beaucoup à dénaturer leur vraie positivité, tout en leur procurant une consistance apparente. Cette altération fut d'autant moins évitable que ce premier essor de la rationnalité réelle semblait s'accomplir par la seule déduction. De nos jours même, les études mathématiques constituent l'unique refuge sérieux de l'esprit absolu, chez tous les théoriciens qui s'y sont trop bornés. L'application astronomique procure seule le correctif naturel de cette tendance antiphilosophique. Depuis la rupture nécessaire de leur discipline métaphysique, ces études, livrées à un empirisme de plus en plus anarchique, et bientôt échues surtout à des esprits subalternes, ont été rapidement encombrées de recherches oiseuses, et même de conceptions vicieuses, qui en cachent le vrai fond. Cette dégradation est devenue telle qu'aucun de ceux qui les cultivent aujourd'hui ne peut concevoir l'ensemble d'une science qui pourtant ne constitue qu'une première introduction indirecte à la seule science finale. L'irrationnalité de l'enseignement mathématique, et l'impuissance des géomètres pour apprécier le vrai mérite des travaux correspondants, fournissent à tous les penseurs de tristes indices journaliers de la prochaine dissolution qui menace ces études fondamentales.

Mais l'excès même du mal indique et provoque le remède, en discréditant une telle culture, à laquelle la sagesse publique refusera bientôt tout encouragement sérieux. La situation sociale tend surtout à seconder cette régénération, en faisant

Digitized by Google

ressortir l'immoralité radicale développée par ce régime académique, et la profonde incapacité de ces prétendus théoriciens envers les immenses questions dont l'Occident sera de plus en plus préoccupé. Ainsi, la discipline positiviste se trouve déjà motivée et préparée pour systématiser enfin les études qui fournirent le premier élément nécessaire de la nouvelle philosophie.

Le besoin fondamental de cette reconstruction, et les hautes difficultés qui lui sont propres, m'ont déterminé à lui consacrer un traité spécial, promis à la fin de mon grand ouvrage philosophique, comme devant succéder à ma composition actuelle, si ma carrière n'est pas trop entravée. En renouvellant cette promesse, je dois ici me borner à caractériser l'esprit et le plan d'une telle systématisation, qui, outre son importance directe, fournira le type, et même la base, d'une équivalente opération envers les autres sciences cosmologiques.

Malgré le nom multiple résulté de sa culture toujours dispersive, la science mathématique ne comprend réellement que trois éléments essentiels, le calcul, la géométrie, et la mécanique, dont l'intime connexité fut spontanément sentie par les anciens, quoique les modernes l'aient seuls démontrée. En écartant les vains efforts et les espérances irrationnelles, on reconnait aisément que l'immense progrès accompli depuis Archimède n'a vraiment consisté, comme partout ailleurs, qu'à développer ce domaine primitif, qui ne saurait être jamais dépassé.

La coordination générale de ces trois éléments mathématiques constitue une série partielle entièrement analogue à la grande échelle encyclopédique; car ils diffèrent entre eux par le degré d'indépendance, d'universalité, et de simplicité des phénomènes correspondants. En même temps, leur succession caractérise la marche initiale des conceptions mathématiques et leur tendance graduelle vers un domaine supérieur. C'est par

Digitized by Google

les théories géométriques et mécaniques que cette première science fondamentale se lie à la suivante. Mais son propre essor dépend d'abord des spéculations numériques, seules assez simples pour que leur culture abstraite puisse surgir spontanément.

Plus universelles et plus indépendantes que toutes les autres, les idées de nombre offriront toujours, à l'individu comme à l'espèce, le premier domaine de la positivité rationnelle. Quand le véritable esprit philosophique ne comporte pas encore d'autre aliment théorique, il y puise, même envers les plus grands sujets, des inductions et des analogies fort précieuses, quoique souvent chimériques, trop dédaignées ensuite. L'extrême facilité des déductions et des vérifications y place le berceau naturel de la logique positive, au sein du plus complet théologisme. Quoique l'induction trop aisée y reste inaperçue, elle y trouve néanmoins un exercice inévitable. C'est même dans la science du calcul que naît le dogme fondamental de la saine philosophie, l'invariabilité des relations réelles, tant subjectives qu'objectives. En effet, ce dogme est tacitement supposé par la moindre opération arithmétique, qui nous offre, comme en tout autre cas scientifique, l'accord d'une prévision intérieure avec un résultat extérieur. Un tel accord serait toujours fortuit et souvent impossible, si l'esprit et le monde n'étaient pas assujétis à des lois fixes, permettant leur harmonie habituelle. Il suffirait même d'attribuer la vie au milieu inerte, dès lors susceptible de variations indéfinies, pour que nos prévisions numériques se trouvassent dépourvues de réalité constante. Leur succès exige, encore plus clairement, la régularité de notre propre marche intellectuelle; il serait incompatible avec la liberté anarchique rêvée par l'orgueil métaphysique. Dès que nous commençons à prévoir réellement, même envers les moindres objets, nous sommes forcés de concevoir des lois déterminées, à la fois extérieures et intérieures, au lieu des

Digitized by Google

volontés arbitraires qui prévalaient auparavant. C'est ainsi que le calcul proprement dit a dû susciter le premier sentiment systématique, non-seulement des lois logiques, mais aussi des lois physiques, quoique la déduction abstraite y semble seule exercée. L'évolution spontanée de l'individu confirme journellement cette appréciation philosophique.

Il faut donc consacrer irrévocablement, comme autant dogmatique qu'historique, la progression naturelle de l'esprit mathématique, surgi d'abord dans les spéculations numériques, ensuite mûri surtout par les conceptions géométriques, pour aboutir enfin aux théories mécaniques, où réside sa limite nécessaire. Toutefois, cette succession fondamentale ne prescrit point d'ériger ces trois domaines en trois sciences distinctes, dont chacune exige l'entière construction de la précédente pour préparer la suivante. Je devais procéder ainsi dans mon premier traité, afin de caractériser davantage chacun de ces trois éléments, de manière à mieux dégager ses propres germes philosophiques. Mais la marche doit changer quand la vraie philosophie générale, enfin construite d'après tous les préambules convenables, réagit sur les études partielles qui l'ont préparée, pour procurer à chacune sa propre constitution définitive. Il faut alors que l'ordre dogmatique se conforme davantage à l'ordre historique, qui manifeste nécessairement les tendances essentielles de notre intelligence, tant individuelle que collective. Sans cela, la systématisation des sciences préliminaires n'atteindrait point assez son but principal, consistant à diriger l'éducation rationnelle.

Une sage application de ce grand précepte conduit ici à combiner profondément la géométrie avec le calcul, mais en évitant d'y mêler la mécanique, dont le domaine distinct et indivis doit succéder à un tel ensemble, où réside essentiellement le véritable esprit mathématique.

Digitized by Google

Cet esprit ne fut pleinement caractérisé que quand l'incomparable Descartes fonda l'admirable harmonie générale entre les conceptions abstraites et les conceptions concrètes, jusqu'alors incohérentes, malgré leurs réactions partielles. Philosophiquement envisagée, cette combinaison décisive prépare déjà la construction directe de la vraie hiérarchie encyclopédique, en offrant le plus complet exemple de la subordination systématique de chaque science envers les spéculations plus simples et plus générales. Mais elle a manifesté aussi la réaction, plus cachée et non moins précieuse, des études supérieures sur les études inférieures, ainsi dirigées vers leur principale destination immédiate. En effet, les grands progrès ultérieurs, tant du calcul que de la géométrie, dérivèrent toujours de cette révolution vraiment fondamentale. Dans l'ensemble de la philosophie naturelle, l'harmonie de deux sciences consécutives ne peut jamais devenir aussi complète ni aussi efficace qu'entre ces deux premiers éléments, les plus simples et les plus connexes de tous. Non-seulement le calcul y a trouvé une féconde destination, propre à contenir ses divagations spontanées, mais aussi il y a puisé de précieuses conceptions générales, indiquant déjà combien la logique des images peut perfectionner celle des signes. Quoique toutes ces inspirations puissent ensuite être dégagées de leur source géométrique, l'éducation rationnelle doit conserver à la plupart d'entre elles leur filiation historique, qui tend mieux que la régularité abstraite à développer le véritable esprit mathématique. Envers la géométrie, j'ai assez expliqué ailleurs l'efficacité nécessaire d'une telle combinaison, sans laquelle cette science n'aurait jamais acquis l'éminente généralité, et par suite l'admirable cohérence qui la caractérisent chez les modernes. Néanmoins, elle devra toujours commencer, à la manière des anciens, par un certain essor spécial, avant d'atteindre directement cet état définitif.

Digitized by Google

Ainsi, quand on a séparément ébauché assez le calcul et la géométrie d'après leurs sources respectives, il faut instituer bientôt leur intime harmonie, pour diriger alternativement la formation successive de l'un et l'extension correspondante de l'autre. Mais cette combinaison est nécessairement binaire comme toutes les autres quelconques, physiques ou logiques; la mécanique ne peut réellement y entrer, quoiqu'elle doive l'utiliser beaucoup.

En effet, l'étude rationnelle du mouvement et de l'équilibre ne comporte aucun essor décisif sans le secours continu du calcul et de la géométrie, dont le besoin a tant influé sur la mémorable lenteur de son évolution historique. Mais sa réaction ne peut, au contraire, concourir à leur progrès qu'en y provoquant de nouvelles recherches. Jamais elle n'y a suggéré des conceptions originales comme celles que le calcul dut souvent à la géométrie. Quoiqu'une équation pût être autant représentée par un mouvement que par une figure, cette image trop compliquée ne comporterait aucune efficacité logique. Ainsi, la mathématique caractérise à la fois les avantages et les limites de cette réaction directe d'une science sur le perfectionnement de la précédente, réaction qui n'a de haute valeur qu'entre des éléments assez simples et assez voisins. La sociologie est la seule science qui puisse également réagir partout, comme l'unique lien nécessaire de toutes nos conceptions réelles.

Il faut donc que la mécanique soit intégralement traitée après le calcul et la géométrie, qui, au contraire, doivent promptement contracter une intime alliance, dont j'indiquerai bientôt les principales phases. Malgré l'irrationnalité actuelle de l'enseignement mathématique, l'enchaînement historique le dirige involontairement vers une telle constitution, qui sera systématisée dans l'ouvrage annoncé ci-dessus.

Après avoir assez défini l'ensemble du domaine mathéma-

Digitized by Google

tique, il convient d'apprécier davantage le caractère logique et la composition scientifique de ses diverses parties fondamentales. Pour mieux diriger cette appréciation spéciale, je dois d'abord indiquer quelques réflexions générales sur le besoin de restreindre et de rectifier les études mathématiques, conformément à leur destination normale dans l'état final de l'humanité.

Depuis que Descartes les a coordonnées en y organisant la relation élémentaire entre l'abstrait et le concret, elles ont réellement fait plus de progrès essentiels que pendant tous les siècles antérieurs. Mais cet immense essor a été bientôt altéré par le développement simultané de l'anarchie scientifique, d'après la rupture nécessaire de l'ancienne discipline philosophique. En même temps, les encouragements naturels émanés de l'admiration publique et de la munificence sociale y ont de plus en plus écarté les vraies vocations théoriques, en y suscitant une culture vulgaire, où le prétendu dévouement à la science couvre presque toujours un orgueil aveugle et une ignoble cupidité. Ces études intéressées ont d'ailleurs tendu graduellement à devenir machinales, d'après une vicieuse appréciation des grands succès dus à l'emploi du calcul. La géométrie proprement dite, qui constitue le principal domaine mathématique, comme but du calcul et base de la mécanique, a été bientôt envahie par les spéculations algébriques, aspirant aveuglément à un essor indéfini. Toutefois, le développement de la mécanique céleste a longtemps contenu ces aberrations en procurant un utile emploi à l'impulsion analytique. Mais depuis que cette construction est terminée, le titre de *géomètre* a été le plus souvent usurpé par de simples algébristes, presque étrangers à toute vraie méditation géométrique. Au lieu de cultiver le calcul pour la géométrie et la mécanique, on ne voit guère, dans ces deux sciences, que des sujets d'exercice pour un facile essor

Digitized by Google

analytique, où les signes tiennent fréquemment lieu d'idées.

C'est ainsi que l'absence de toute discipline philosophique a radicalement vicié la première base du vrai système de nos connaissances théoriques. L'irrationnelle consécration accordée au prétendu calcul des chances suffirait à caractériser, pour tous les bons esprits, les ravages scientifiques d'une telle anarchie mathématique. Par une étrange dégradation, la science du calcul, qui fut le berceau systématique du dogme fondamental de la philosophie naturelle, semble alors, d'après d'immenses progrès, aboutir à des spéculations où l'on suppose les événements dépourvus de toute loi. La contradiction est d'autant plus décisive que cependant on ne ramène point ces phénomènes sous l'empire des anciennes volontés, en sorte qu'ils ne suivent aucun régime, sauf l'académique. Dans les plus vaines discussions scolastiques du moyen âge, il n'y a peut-être rien d'aussi creux, ni même d'aussi absurde, que les notions officielles de nos algébristes sur la mesure des probabilités et surtout des espérances. Mais le reste du domaine mathématique n'est guère moins encombré aujourd'hui de spéculations puériles et de conceptions vicieuses, offrant à l'esprit un exercice beaucoup moins salutaire que celui résulté des énigmes vulgaires. On a peine à concevoir des abus intellectuels aussi dégradants, par exemple, que les efforts relatifs à l'évaluation de stériles intégrales, qu'on ne sait plus déterminer entre des limites autres que celles du thème factice.

Les ravages logiques du régime académique correspondent trop exactement à ses résultats scientifiques. Il a profondément altéré les précieuses propriétés toujours attribuées aux études mathématiques, comme sources élémentaires de la saine méthode philosophique. L'analyse, où Descartes voyait surtout un puissant moyen de généralisation, fait ainsi prévaloir un misérable esprit de détail, qui tend à détruire toute vue d'ensemble.

Digitized by Google

Sous l'usurpation algébrique, un vain ergotage et un aveugle mécanisme dénaturent de plus en plus le vrai raisonnement mathématique, qui pourrait offrir les premiers germes de tous les procédés logiques que l'on croit exclusivement propres aux études supérieures. De là résulte même une sorte de rétrogradation vers le régime métaphysique, par une tendance involontaire à rétablir l'absolu dans les théories qui s'en affranchirent les premières. L'emploi routinier de la déduction fait totalement oublier la part que l'on y accordait jadis à l'induction, qui y fut encore si puissante chez Descartes. Aussi les notions fondamentales de géométrie et de mécanique ont-elles pris ainsi un caractère beaucoup moins philosophique que celui qu'elles offraient au dix-septième siècle, avant l'invasion analytique. Même dans la science du calcul, toutes les conceptions qui exigent des vues d'ensemble sont déjà tombées en dissolution. L'importante doctrine des séries, si heureusement élaborée par Euler et Lagrange, se trouve aujourd'hui décomposée radicalement sous d'irrationnels scrupules, incompatibles avec son efficacité analytique, et qui tiennent surtout à une confusion empirique entre l'arithmétique et l'algèbre.

Pour bien apprécier cette anarchie mathématique, il faut enfin considérer que ses ravages intellectuels, tant logiques que scientifiques, sont toujours accompagnés de graves dangers moraux. Si le régime académique rétrécit la raison et flétrit l'imagination, il tend, encore davantage, à dessécher le cœur et à dégrader le caractère. Chez les occidentaux qui, préservés du protestantisme, ont le mieux conservé l'heureuse culture morale du moyen âge, l'instinct public a pressenti et contenu cette fatale tendance de nos études mathématiques, tant redoutées surtout des mères espagnoles. En sanctionnant cette antipathie spontanée, la saine philosophie l'explique et la circonscrit, en la rattachant, non à la vraie nature d'une telle science, mais à sa

dégénération actuelle. La principale source de ces ravages moraux réside, en effet, dans cette même usurpation algébrique d'où dérivent les vices intellectuels que je viens de caractériser.

On sait que les aberrations de l'esprit tiennent presque toujours à la corruption du cœur, qui les fortifie quand elle ne les inspire pas. Le cas actuel confirme profondément cette sentence empirique, aisément explicable aujourd'hui d'après la vraie théorie morale. Si nos algébristes aspirent à dominer tout le système mathématique, et par suite l'ensemble de la philosophie naturelle, sans quitter son plus bas échelon, cette prétention ne vient pas seulement de leur impuissance réelle envers les études supérieures. Elle est surtout due au secret besoin d'obtenir, à peu de frais, des satisfactions égoïstes, en abusant de l'aveugle crédit que le public continue d'accorder, quoique plus faiblement, à leurs vains travaux. Quelle que soit leur médiocrité mentale, si leur cœur était pur, ils sauraient, ou renoncer loyalement à une carrière qui excède leurs forces, ou diriger noblement leur essor vers sa vraie destination principale. Chaque science inférieure ne doit être préalablement cultivée qu'autant que l'esprit humain en a besoin pour s'élever solidement à la science suivante, jusqu'à ce qu'il soit ainsi parvenu à l'étude systématique de l'Humanité, sa seule station finale. Telle est la loi générale du vrai régime préliminaire. Quoiqu'elle n'ait pu être démontrée que de nos jours, elle fut constamment pressentie des véritables organes de cette grande préparation, ainsi embellie d'un puissant attrait pour leur cœur comme pour leur esprit. Ce noble instinct est très-sensible chez la plupart des savants si dignement appréciés par Fontenelle, et même encore chez ceux que jugea Condorcet. Les moindres d'entre eux s'honoraient de coopérer à la haute mission que Descartes et Bacon avaient assignée à la science moderne pour préparer la saine philosophie, base nécessaire de la vraie rénovation sociale.

Digitized by Google

Depuis que cette préparation est suffisante, que la construction philosophique a surgi, et que la situation occidentale en réclame l'active consécration, toute tendance à dominer les études supérieures par les inférieures doit être autant flétrie comme preuve d'immoralité que comme signe d'incapacité.

Sous cet aspect décisif, l'abus du calcul en mathématique constitue réellement la première phase spéciale du matérialisme systématique, assez caractérisé, en général, dans mon discours préliminaire. L'usurpation de la physique par les géomètres, de la chimie par les physiciens, et de la biologie par les chimistes, deviennent ensuite de simples prolongements successifs d'un vicieux régime, dont le principe est toujours le même, et qui ne peut être radicalement rectifié qu'en son germe inaperçu. Il développe partout un pareil abus de la juste influence déductive que chaque science préliminaire exerce nécessairement sur la suivante, d'après son indépendance et sa généralité plus grandes.

Cette appréciation définitive caractérise à la fois l'extrême importance et la source normale de la rectification mathématique dont il s'agit ici. Ainsi liée aux plus hautes questions philosophiques, et même aux principaux besoins sociaux, elle ne peut émaner que de l'universelle discipline instituée par la religion sociologique. La science finale reposant sur l'ensemble des sciences préliminaires, toutes la menacent d'usurpations analogues à celle que chacune d'elles subit de la précédente. Mais ici la résistance est spontanément assurée par la difficulté et l'importance des questions, trop évidemment supérieures à de telles vues déductives, quoiqu'elles puissent et doivent les utiliser beaucoup. La sociologie se trouve ainsi conduite, en reconnaissant le besoin des diverses études préparatoires, à se réserver toujours leur usage systématique, qu'elle seule peut apprécier. Par là, elle écarte irrévocablement un ténébreux matérialisme, sans recourir à un vain spiritualisme. La fluctuation, logique et

Digitized by Google

scientifique, de toute notre philosophie naturelle entre la rétrogradation et l'anarchie se résout alors par l'application convenable de ce principe universel : chaque science doit diriger l'emploi normal de la précédente pour sa propre constitution. En puisant ce principe incontestable à sa vraie source sociologique, on lui procure partout l'autorité résultée de ses autres vérifications. Mais, en outre, on invoque ainsi le sentiment à l'appui de la raison, dont les scrupules et les hésitations disparaissent en présence des graves nécessités morales et sociales qui prescrivent un tel régime intellectuel. C'est là un nouvel exemple décisif de l'intime solidarité finale établie, au chapitre précédent, entre la logique du cœur et celle de l'esprit.

D'après ce principe général, il faut donc que les vrais géomètres, à l'exclusion des purs algébristes, se chargent désormais d'appliquer le calcul aux questions géométriques et mécaniques, en réduisant son domaine à ce qui est indispensable pour cette destination. Mais, au fond, le même vice renaîtrait sous une autre forme, si les géomètres proprement dits devaient, à leur tour, rester exclusifs, au lieu de concevoir leur science comme une simple préparation à la suivante. On est ainsi conduit, de proche en proche, à reconnaître que de véritables philosophes, dignement voués au sacerdoce de l'Humanité, peuvent seuls désormais cultiver sagement les sciences, même préliminaires, qu'il faut enfin ôter aux purs savants, en brisant avec énergie le régime académique. Il n'y a pas d'autre moyen pour que les travaux de détail se subordonnent toujours aux vues d'ensemble, comme l'exigent à la fois le bon sens et la morale. Loin de constituer une véritable innovation, cette indispensable réforme se réduit, au fond, à reconstruire, sur de meilleures bases, la discipline scientifique rompue exceptionnellement pendant les deux derniers siècles.

Sa salutaire sévérité dissipera, sans doute, la majeure partie

Digitized by Google

des spéculations actuelles, et rectifiera presque toutes les autres. Mais, loin d'y voir un inconvénient, tous les vrais penseurs se féliciteront, autant que le public, de ces résultats nécessaires, qui ramèneront à de dignes travaux des forces consumées aujourd'hui en divagations stériles, ou plutôt pernicieuses, tant à l'esprit qu'au cœur. A la vérité, ce régime normal fera quelquefois négliger d'utiles recherches théoriques, qui n'auraient aucune relation, directe ou indirecte, avec les études supérieures. En scrutant davantage ces cas exceptionnels, on reconnait qu'ils ne peuvent vraiment affecter que des questions susceptibles d'applications pratiques. Dès lors, les dignes praticiens se chargeront eux-mêmes d'une élaboration dont ils doivent seuls comprendre assez le but et l'esprit, sauf à provoquer, s'il y a lieu, quelques nouveaux développements préalables de la théorie correspondante.

Cet état normal de la culture scientifique sera solidement fondé sur le système complet d'éducation universelle, déjà indiqué au discours préliminaire. Il fait précéder et diriger l'initiation théorique par un essor affectif et une évolution esthétique dont l'irrésistible ascendant y rappellera toujours la raison au service ou du sentiment ou de l'activité. La culture scientifique n'est moralement justifiable que par sa nécessité théorique et pratique. Car, elle n'exerce point sur le cœur cette précieuse réaction qui procure tant de valeur directe à la culture poétique, seule pleinement adaptée à notre nature. Tout en lui conférant sa légitime consécration, la vraie religion, toujours attentive à l'ensemble des rapports humains, restreindra donc la science entre ses justes limites, spéciales et générales. Comme plus ancienne et plus dispersive, la mathématique devra subir davantage cette indispensable épuration finale, qui doit d'ailleurs commencer là, afin de s'étendre ensuite à tous les autres cas d'après ce type fondamental.

Digitized by Google

En achevant d'apprécier une telle restriction systématique de chaque science préliminaire à l'essor nécessaire pour constituer la suivante, on reconnaît aisément la profonde rationnalité de cette discipline. Car, l'étude directe d'une science quelconque ne peut jamais être que provisoire, même envers ses propres conceptions. Leur principale appréciation résulte toujours, et surtout en mathématique, de leurs relations essentielles avec les théories supérieures, puisque les sciences ne s'unissent que par leurs grandes faces. Il faut donc hâter le plus possible ces indispensables préparations, pour s'établir au seul poste d'où l'on puisse embrasser réellement tous les aspects théoriques. Ainsi, la discipline sociologique doit être aussi invoquée au nom même de la vraie dignité scientifique. C'est seulement en statique sociale que l'on commence à sentir la véritable grandeur des diverses théories préliminaires d'après leurs relations mutuelles, qui ne pouvaient assez surgir auparavant. Mais cette appréciation ne devient même complète que dans la sociologie dynamique, qui les caractérise mieux par leur filiation historique. Aucune science ne peut être dignement comprise sans son histoire essentielle, et aucune véritable histoire spéciale n'est possible que d'après l'histoire générale. De vrais sociologistes sont donc seuls capables de bien connaître la mathématique, dont les meilleurs géomètres n'ont pu concevoir l'ensemble Lagrange en a mieux approché qu'aucun autre, parce que ses principales méditations ont été aussi profondément historiques que son temps le permettait. Pour sentir l'intime réalité d'une telle maxime philosophique, il suffit de reconnaître qu'aucun astronome n'a jamais pu s'expliquer pourquoi Hipparque ne découvrit point les lois de Kepler. Quelque simple que paraisse une telle question, la sociologie peut seule y répondre, parce qu'elle dépend de la marche réelle de l'évolution humaine, tant sociale que mentale.

Digitized by Google

Ces diverses réflexions générales, que j'appliquerai ailleurs sans les reproduire, déterminent comment doit être régénérée une étude où l'on se sent bientôt glacer le cœur quand on y retourne après une forte préoccupation supérieure. La science proprement dite, surtout mathématique, a fini par devenir, au fond, presque aussi rétrograde que le furent, pendant la longue préparation moderne, d'abord la théologie, et ensuite la métaphysique. Sa corruption morale se trouve maintenant au niveau de sa dégradation intellectuelle. Mais, quelque profondes que soient devenues l'une et l'autre, la régénération de la science est possible, et même prochaine, tandis que le déclin de la théologie et de la métaphysique indique leur entière et irrévocable dissolution. Car, leur décrépitude actuelle, loin de constituer une déviation exceptionnelle, résulta peu à peu de leur épuisement spontané. Leur esprit fondamental s'éteignit graduellement, quand son ascendant provisoire eut assez dirigé l'initiation nécessaire de l'humanité. Au contraire, la science moderne ne s'est dégradée que pour avoir méconnu son vrai caractère et sa principale destination, par suite d'une culture anarchique. Sa réformation consiste donc à y faire dignement prévaloir son véritable esprit, qu'invoquent toujours ceux-là même qui l'altèrent le plus. A travers les spéculations oiseuses et les fausses conceptions, ses travaux spéciaux ont produit, en tous genres, d'inappréciables notions, qui concourront aujourd'hui à la construction finale de la philosophie naturelle, comme base nécessaire de la philosophie sociale En un mot, cette évolution empirique des sciences préliminaires a néanmoins préparé la science finale, dont la fondation conduit aussitôt à la vraie religion, qui aura bientôt régénéré tous ses éléments essentiels.

Une telle systématisation scientifique paraît d'abord incompatible avec l'intime connexité de l'ensemble aux parties, qui

Digitized by Google

les rend mutuellement indispensables. Car, si les théories sociologiques reposent sur les notions cosmologiques et biologiques, celles-ci, comme on vient de le voir, ne peuvent jamais devenir complètes qu'en sociologie. Ainsi, l'ensemble des conceptions fondamentales ne comporterait point un ordre pleinement didactique, où chaque partie prépare la suivante sans en dépendre à son tour. Ce cercle n'admet aucune issue, en effet, quand on demande, en philosophie naturelle, des constructions partielles, dont chacune soit pourtant complète en elle-même Il n'y a de rationnellement possible qu'une synthèse totale, en concevant la sociologie comme la science unique, dont les prolégomènes doivent se rapporter aux phénomènes plus simples et plus généraux. La constitution propre à chacun de ces préambules successifs consiste, d'une part, à le restreindre autant que l'exige la préparation du suivant, et, d'une autre part, à lui confier l'emploi systématique du précédent. Ce double précepte convient autant à l'ordre intérieur de chaque science partielle qu'à la coordination générale des divers prolégomènes sociologiques. Il permet seul de régulariser nettement la progression continue que doit offrir l'ensemble de l'éducation positive, déjà caractérisé dans mon discours préliminaire.

Pour concevoir ainsi la mathématique, il faut d'abord y considérer la science du calcul sous ses deux faces principales, auxquelles conviennent les noms d'arithmétique et d'algèbre, pris suivant leur entière acception philosophique. Ce ne sont proprement que les deux parties successives de tout calcul complet, où, avant d'évaluer les nombres cherchés, on doit déterminer leur relation explicite aux nombres donnés. La séparation de ces deux phases ne peut même se trancher nettement qu'envers les questions assez simples pour qu'on y découvre la formule sans spécifier aucune valeur. Partout ailleurs, les deux

Digitized by Google

calculs alternent souvent, mais en permettant toujours de bien caractériser chaque opération partielle, qui sera arithmétique ou algébrique selon qu'elle concernera les valeurs ou les relations.

Le calcul arithmétique se manifeste seul, tant qu'on se borne à des questions assez simples pour que l'élaboration algébrique y soit spontanée, sans exiger aucune règle propre. Mais, à mesure que les problèmes se compliquent, ce travail préliminaire tend à concentrer les principaux efforts. Au contraire, l'évaluation finale ne présente qu'un petit nombre de cas élémentaires, dont la combinaison n'augmente point les difficultés numériques, quoiqu'elle devienne la source essentielle des embarras analytiques. C'est pourquoi le calcul moderne consiste surtout dans l'algèbre, tandis que le calcul ancien se bornait presque à l'arithmétique. On doit même envisager finalement toutes les opérations numériques comme de simples modifications de certaines transformations analytiques, sans que cette appréciation altère leur caractère distinct, toujours relatif à leur propre destination.

Cet essor direct de l'algèbre constitue la première condition de la vraie systématisation mathématique, en tant qu'indispensable à la corrélation générale entre l'abstrait et le concret, où réside le nœud essentiel d'une telle synthèse. En effet, le calcul ne peut nullement s'appliquer à la géométrie tant qu'il reste purement numérique. Les valeurs particulières qu'il considère exclusivement ne conviennent alors qu'à l'expression finale des résultats géométriques. Pour que l'élaboration des nombres puisse remplacer celle des figures, elle doit nécessairement concerner des quantités indéterminées. Aussi le calcul algébrique trouve-t-il, dans la géométrie, une seconde source, à la fois dogmatique et historique, encore plus naturelle que son origine arithmétique. Des relations précises s'y présentent bien-

tôt, surtout sous la forme de proportions ; et leur élaboration abstraite ne tarda pas à être distinctement cultivée par les géomètres grecs, comme un puissant moyen de faciliter les déductions concrètes. Le développement propre de cette logique artificielle dispose ensuite à la simplifier et à la généraliser en y réduisant les grandeurs à des nombres indéterminés, sans aucune spécification géométrique, qui ne tendrait qu'à ralentir ses opérations et restreindre son usage.

Après cette condition abstraite, la constitution mathématique exige encore une condition concrète, plus tardive et plus difficile, dont la combinaison finale avec la première constitue, depuis Descartes, le fondement général d'une telle synthèse. Elle consiste dans l'essor propre de la géométrie générale, émanée enfin de la géométrie spéciale, seule accessible aux anciens.

Longtemps borné à l'étude successive de quelques formes très-simples, d'abord naturelles, puis artificielles, l'essor géométrique ne tarda pas à manifester l'uniformité nécessaire des principales questions relatives à chaque figure isolée. Cette similitude est directement sensible dans les recherches prépondérantes, qui concernent la mesure rationnelle de l'étendue, consistant toujours, envers une forme quelconque, à ramener les comparaisons de longueur, d'aire, ou de volume, à de pures comparaisons de lignes droites. Mais la ressemblance se montre ensuite dans les études plus particulières sur les propriétés caractéristiques des différentes figures, où la diversité des résultats n'empêche pas de saisir l'analogie des spéculations. A mesure que se multiplient les types géométriques, la généralité naturelle de la plupart des questions forme un profond contraste avec la spécialité forcée des solutions correspondantes. L'étude de chaque ligne se trouve ainsi perdue pour la suivante, sauf l'exercice logique, quoique la seconde devienne

Digitized by Google

l'objet des mêmes problèmes que la première. On ne peut alors saisir et traiter à part ce que chacun d'eux offre de commun à toutes les figures.

Ce premier régime géométrique, en suscitant des études trop restreintes, tend à multiplier beaucoup les spéculations oiseuses, auxquelles dispose naturellement l'essor théorique. Mais l'harmonie avec la pratique s'y trouve encore plus imparfaite. Car, rien ne garantit l'utile réalisation ultérieure du petit nombre des types ainsi étudiés, qui, nullement choisis à cette fin, furent préférés d'abord pour la seule facilité qu'offrait leur conception rigoureuse, d'après leur relation aux types antérieurs. Si, en vue d'une telle utilité, on puisait directement chaque figure dans le domaine pratique, son étude spéciale serait presque toujours au-dessus des préparations accomplies; et souvent même le type ne serait pas reconnaissable, surtout envers les cas célestes, principale application de la géométrie abstraite.

La nature et la destination d'une telle science concourent donc à exiger son entière généralisation, comme caractère essentiel de sa constitution normale, nécessairement incompatible avec sa spécialité initiale. Au lieu d'un certain nombre de types isolés, elle doit embrasser à la fois toutes les formes rigoureuses, afin de traiter uniformément les diverses questions qui leur sont communes, en ordonnant ses études, non selon les objets, mais suivant les sujets. Il existe alors une complète harmonie entre la généralité spontanée des principales recherches et la généralité systématique des méthodes correspondantes. Toute la géométrie rationnelle se condense sous quelques théories universelles, d'où l'on pourra toujours déduire chaque étude spéciale, ainsi ajournée jusqu'au besoin effectif, de façon à mieux écarter les puérilités académiques. En même temps, la correspondance avec la pratique ne présente plus aucun caractère

Digitized by Google

fortuit. Car, on est assuré d'avance que les formes extérieures tomberont toujours sous la compétence de théories dont chacune convient à une figure quelconque. Il ne reste ainsi de spécial que la difficulté secondaire de reconnaître, ou d'instituer au besoin, le type abstrait qui convient à chaque cas concret.

Cet état normal de la géométrie fut constitué par l'incomparable Descartes, d'après l'harmonie fondamentale qu'il établit entre les figures et les équations, afin de convertir toutes les conceptions géométriques en notions algébriques. Quoique cette admirable construction ait déterminé tous les autres progrès mathématiques, elle n'est point assez appréciée encore comme le principal effort scientifique de l'esprit humain.

Pour coordonner ainsi la géométrie suivant les sujets, et non plus quant aux objets, il suffisait que ceux-ci fussent ramenés à des définitions uniformes, comportant une facile généralisation, en remplaçant chaque figure par son équation caractéristique. Cette constitution finale développe, au suprême degré, l'aptitude logique de l'algèbre, envers toutes les recherches qui peuvent être transformées en questions de nombres.

Malgré les subtilités métaphysiques sur la qualité et la quantité, il n'y a pas de phénomènes, même très-compliqués, qui repoussent, en principe, une telle transformation, sauf la difficulté de l'y réaliser. Les idées géométriques, de forme ou de situation, ne sont pas naturellement plus semblables aux notions numériques que les autres conceptions réelles. C'est pourquoi la transformation accomplie à leur égard peut être légitimement conçue envers une science quelconque; ce qui érigerait l'algèbre en une sorte de logique universelle, si les conditions de réalisation ne devaient pas restreindre beaucoup cette utopie mathématique. Tout phénomène, même social, aurait certainement son équation, comme une figure ou un mouvement, si sa loi pouvait nous être connue avec assez de précision. Une telle

Digitized by Google

appréciation mathématique ne constitue, au fond, que le sens le plus rigoureux du dogme fondamental du positivisme sur l'invariabilité des relations naturelles. Le seul tort philosophique des géomètres à cet égard consiste à méconnaître les conditions réelles, tant objectives que subjectives, qui nous interdisent une pareille transformation envers tous les phénomènes qui ne sont pas extrêmement simples. Car, la conversion échoue également, soit quand les lois précises ou équations proprement dites se trouvent être trop compliquées, soit lorsque nous ne pouvons pas les découvrir. Envers la plupart des phénomènes, même inorganiques, ces deux motifs concourent à rendre nécessairement illusoire un tel perfectionnement logique, qui ne conviendra jamais qu'à nos moindres spéculations. Il faut donc renoncer finalement à concevoir l'algèbre comme un trésor universel de déductions et d'inductions accomplies d'avance pour tous les problèmes possibles. L'ensemble des tentatives modernes a confirmé la restriction essentielle d'une telle logique aux seules études géométriques, suivant l'admirable pressentiment du grand philosophe qui l'y appliqua.

Dans ce simple champ, la rationnalité algébrique offre d'immenses avantages, pourvu qu'elle y reste subordonnée aux conceptions concrètes. Son efficacité n'y est communément sentie qu'envers les déductions, que doit faciliter beaucoup cette simplification des idées aidée par la concision correspondante des signes Mais l'aptitude logique de l'algèbre est encore plus profonde et plus heureuse quant aux inductions géométriques, dont Descartes fut justement préoccupé. La transformation des figures en équations doit surtout faciliter la généralisation des conceptions concrètes, en permettant de saisir et de suivre ce que chaque sujet offre de commun envers tous les objets possibles, où les spéculations ne se rapprochent, en effet, que par leur côté abstrait. C'est seulement ainsi que la géométrie pou-

Digitized by Google

vait devenir vraiment générale. Un pas ultérieur dans la même voie philosophique y permit aussi l'essor rationnel des conceptions comparatives, quand Monge ébaucha la saine classification des surfaces, en introduisant les équations collectives; ce qui complète spontanément la constitution géométrique, sauf sa systématisation finale.

Suivant une réaction naturelle, cette harmonie fondamentale devait aussi tendre à constituer dignement l'algèbre, d'après son irrévocable incorporation à la géométrie, centre essentiel du vrai domaine mathématique. Mais cette tendance a été jusqu'ici neutralisée par l'anarchie scientifique, qui a maintenu, et même beaucoup exagéré, l'indépendance du calcul, surtout au nom de sa prétendue universalité logique. Néanmoins, une longue expérience concourt maintenant avec la saine philosophie pour dissiper sans retour ces orgueilleuses illusions. Sauf ses usages numériques, le calcul constitue désormais, non une véritable science, mais une simple méthode, essentiellement destinée à faciliter les spéculations géométriques, dont il doit donc devenir inséparable. C'est seulement ainsi que le calcul acquiert une vraie dignité, au lieu du caractère puéril inhérent à son ambitieux isolement. En même temps, il y trouve une salutaire discipline, propre à contenir les vaines divagations, d'autant moins évitables que nos études deviennent plus abstraites.

Pour ne pas augmenter les inconvénients naturels de l'abstraction au delà de ce qu'exige la vraie généralité, il faut donc réunir systématiquement le calcul à la géométrie, au titre de méthode fondamentale. Son essor dogmatique doit suivre celui de la doctrine correspondante, comme dans leur commune évolution historique. Tel est l'esprit général de la constitution propre au début mathématique de l'éducation finale. Il faudra, sans doute, y ébaucher d'abord le calcul isolément, ainsi que le fit

Digitized by Google

l'humanité. Mais cet essor initial sera soigneusement réduit à ce qu'exige sa première application à la géométrie, dont le propre développement dirigera ensuite tous les autres progrès algébriques.

Quant à ces phases ultérieures, je dois ici me borner à caractériser sommairement la principale, relative à l'introduction de l'analyse transcendante, qui constitue le complément nécessaire de la systématisation mathématique.

Sa fondation fut nécessitée par la création de la géométrie générale, qui eût été presque illusoire sans une telle construction algébrique. La révolution cartésienne ne pouvait immédiatement convenir qu'aux moindres spéculations géométriques, tant que le calcul conservait lui-même son ancien caractère. Elle ne s'adaptait alors qu'aux études, plutôt préparatoires qu'essentielles, qui concernent les diverses propriétés ou générations de chaque figure quelconque. Quoique ces théories géométriques doivent être les plus multipliées, vu leur variété presque indéfinie, elles ne sont pas les plus importantes. Les questions prépondérantes concernent directement les rectifications, quadratures, et cubatures, où réside le principal domaine géométrique, d'ailleurs éminemment général. C'est pourquoi Wallis, premier disciple mathématique de Descartes, s'occupa surtout d'appliquer la nouvelle méthode à de telles recherches, où la transformation abstraite des conceptions concrètes devenait à la fois plus naturelle et plus efficace. Ses heureuses tentatives indiquèrent bientôt que la nouvelle géométrie exigeait un nouveau calcul, dont elles préparèrent aussi les bases essentielles.

Pour aboutir ainsi à la fondation de Leibnitz, il suffisait de combiner dignement la conception cartésienne avec les vues primitives d'Archimède sur les mesures géométriques, consistant à réduire les figures curvilignes à des éléments rectilignes.

Digitized by Google

Car, en s'efforçant d'appliquer aussi le calcul à la généralisation de ces anciennes théories spéciales, on devait être bientôt conduit à introduire, dans les équations, ces simples éléments artificiels, au lieu des grandeurs naturelles trop compliquées. Non-seulement les relations abstraites comportaient ainsi une formation et une élaboration plus faciles, mais aussi elles offraient spontanément toute la généralité désirable, d'après l'uniformité naturelle de ces éléments auxiliaires, qui, ne retenant plus rien de spécial à chaque objet, ne pouvaient convenir qu'au commun sujet. Or, c'est l'introduction de tels éléments, pour réduire partout les cas composés aux plus simples, qui caractérisa toujours la méthode transcendante, dont la généralisation moderne exigeait un vaste calcul correspondant, destiné à régulariser l'élimination finale des grandeurs artificielles.

C'est ainsi que la révolution algébrique due à Leibnitz devint la suite nécessaire et l'indispensable complément de la révolution géométrique accomplie par Descartes. La construction dogmatique doit toujours caractériser profondément cette filiation historique, que la méthode sociologique peut seule apprécier assez. Il faut même que l'enseignement final manifeste spontanément la manière dont les divers besoins géométriques ont successivement nécessité, et souvent inspiré, les différentes phases principales de cette algèbre transcendante.

L'intime incorporation du calcul à la géométrie est donc aussi indispensable à la vraie systématisation de l'un qu'à celle de l'autre. C'est seulement ainsi qu'on peut dignement régler l'essor vague et indéfini des spéculations abstraites, comme généraliser et coordonner les théories concrètes. L'anarchie actuelle tend à prolonger le régime absolu, en consacrant la culture, essentiellement métaphysique, de la logique séparée de la science. En tout sujet, il importe beaucoup que l'étude des

Digitized by Google

méthodes se combine toujours avec celle des doctrines corrès-dantes, suivant leur double essor historique. Or, ce précepte, autant conforme à la morale qu'au bon sens, ne saurait être assez respecté, si l'éducation scientifique commence par l'enfreindre, en isolant le calcul de la géométrie. C'est surtout au début qu'il en faut consacrer la stricte observance générale. Sans une telle sagesse, la raison individuelle se trouve exposée aux dangereuses illusions que subit longtemps l'esprit humain, quand l'essor du calcul était encore essentiellement isolé. Les chimères primitives sur la puissance mystérieuse des nombres et des signes, directement transmises jusqu'à nous par la cabale juive, tendent aujourd'hui à se reproduire dans toute éducation mathématique, d'après ce vicieux isolement. Ces aberrations modernes sont beaucoup moins excusables que les anciennes, et au fond plus nuisibles, tant au cœur qu'à l'esprit, depuis que l'intime alliance entre le concret et l'abstrait permet, et même prescrit, de les éviter. Elles ne tiennent plus maintenant qu'à une irrationnelle indiscipline, inspirée ou consolidée par l'orgueil et la cupidité.

Une telle incorporation finale du calcul à la géométrie ne présente d'autre inconvénient réel que de tendre à dissimuler l'entière généralité propre aux théories algébriques, qui sont aussi destinées à la mécanique, quoiqu'elles y conviennent beaucoup moins. Mais, quand on a reconnu l'inanité de l'utopie mathématique relative à leur universalité nécessaire, on peut aisément régler leur étude de manière à diminuer assez cette unique imperfection accessoire d'une constitution si salutaire à tous égards. Car il suffit que chaque méthode abstraite soit toujours conçue et exposée dans toute sa portée naturelle, avant de la spécifier envers les doctrines concrètes qui l'ont suscitée. Or, cette condition est pleinement conforme à la tendance spontanée de tout enseignement rationnel. En appréciant

Digitized by Google

davantage un tel danger, on reconnaît d'ailleurs combien peu il est à craindre; car la mécanique n'a jamais exigé spécialement des créations algébriques qui ne fussent pas déjà commandées par la seule géométrie, ou qui, du moins, ne vinssent pas bientôt s'y rattacher spontanément. Ainsi, le calcul géométrique contient, au fond, tout ce qu'il y a d'essentiel dans la logique mathématique, dont l'étude isolée reste maintenant sans excuse, quand on écarte les puérilités académiques, principal domaine de l'anarchie actuelle.

La vraie systématisation mathématique étant assez fondée ici sur cette incorporation finale du calcul à la géométrie, il me reste à caractériser son complément nécessaire par l'extension d'un tel domaine aux théories mécaniques, qui en constituent l'extrême limite naturelle.

Dans ce dernier champ, l'esprit mathématique se consolide en achevant d'apprécier l'existence la plus générale et la plus simple; car, en géométrie, l'appréciation reste seulement passive. Or, il n'y a pas d'existence sans activité. Quoique l'étude statique doive partout précéder et préparer l'étude dynamique, celle-ci constitue toujours l'indispensable complément de l'autre, même envers le moindre domaine. Ainsi, les lois du mouvement achèvent de caractériser l'existence fondamentale de toute matière, que les lois de l'étendue ont seulement ébauchée. Sans doute, les phénomènes géométriques doivent être regardés comme étant encore plus généraux, et par suite plus simples, que les phénomènes mécaniques. Mais cette différence se rapporte uniquement au temps, et nullement aux êtres eux-mêmes. Au fond, la mobilité constitue une propriété matérielle non moins universelle que l'étendue. Seulement, tous les corps ne sont pas toujours en mouvement actuel, tandis qu'aucun ne cesse jamais d'offrir les trois attributs géométriques, grandeur, forme, et situation. Une meilleure appréciation de l'immobilité

Digitized by Google

réelle a même démontré que cet état consiste partout en un simple équilibre, où divers mouvements se neutralisent exactement. Toutefois, cette conclusion incontestable ne détruit point la distinction fondamentale entre la géométrie et la mécanique; car, un tel équilibre peut être étudié quant aux phénomènes d'étendue auxquels se trouve alors réduite la matérialité, sans aucun égard aux mouvements qui s'y compensent. Ainsi, la géométrie ne coïncide pas avec la statique proprement dite, où ce même état est apprécié, au contraire, quant aux lois de cette neutralisation, en écartant la forme du corps, à moins qu'elle n'influe sur les conditions correspondantes. Néanmoins, la mécanique est une science essentiellement dynamique, puisque l'équilibre lui-même suppose toujours le mouvement; tandis que la géométrie est d'une nature nécessairement statique, quoiqu'elle emploie beaucoup la considération du mouvement, mais seulement à titre d'image. Ces deux sciences doivent donc être finalement conçues comme les deux éléments généraux qui constituent l'étude rationnelle de la matérialité fondamentale, appréciée d'abord quant à l'existence, et ensuite quant à l'activité. Elles pourraient dès lors être justement qualifiées de mathématique *statique* et mathématique *dynamique*, pourvu que ces deux adjectifs fussent toujours pris suivant l'exacte acception systématique que leur attribuent maintenant les vrais penseurs, d'après mon traité philosophique.

Cette appréciation est très-propre à manifester combien la science mathématique fut loin d'être vraiment constituée chez les anciens, puisqu'ils restèrent toujours étrangers à la théorie du mouvement, dont ils méconnurent toutes les lois fondamentales. Archimède ébaucha pourtant la statique, sans connaître la dynamique, parce que son admirable génie scientifique, non moins inductif que déductif, sut saisir directement les vraies conditions de l'équilibre dans un cas fort simple et cependant

Digitized by Google

assez fécond. Mais, quoique les modernes aient souvent repris cette marche d'après des principes plus étendus, la théorie générale de l'équilibre n'a été réellement fondée que sur celle du mouvement. L'indépendance qu'on s'efforce encore de lui procurer affecte plutôt l'exposition didactique que la conception scientifique. Aussi contraire à l'enchaînement rationnel qu'à la filiation historique, cet isolement de la statique résulte, au fond, de l'esprit quasi-métaphysique introduit, en mécanique plus qu'en géométrie, par l'abus du calcul, depuis environ un siècle.

La vraie nature de la science mécanique surmonte, même aujourd'hui, cet orgueilleux empirisme algébrique. Quelque viciée que soit son étude, l'esprit mathématique s'y sent appelé à connaître les lois physiques après avoir développé les lois logiques. Les unes et les autres sont, sans doute, inséparables, puisqu'elles se supposent mutuellement. Cette solidarité nécessaire a été ci-dessus établie spécialement dans le cas le plus décisif, envers le pur calcul, malgré sa prétendue rationnalité absolue. Il existe pourtant, à cet égard, une distinction essentielle entre nos diverses études positives, quant à leur tendance philosophique la plus directe, qui manifeste, de préférence, les lois logiques ou les lois physiques, selon que les théories principales y sont statiques ou dynamiques. D'après cette règle générale, la géométrie, qui se borne à étudier l'existence, fait surtout ressortir les lois intellectuelles, ou subjectives; tandis que la mécanique, appréciant l'activité, caractérise essentiellement les lois matérielles, ou objectives. Ainsi, par l'harmonie nécessaire de ses deux éléments généraux, la mathématique fonde, pour la double étude des mêmes êtres, la première ébauche complète du sentiment systématique des lois naturelles, à la fois logiques et physiques. Les plus hostiles penseurs peuvent ici reconnaître l'extrême importance, même morale, d'une

Digitized by Google

telle base d'éducation rationnelle, afin de procurer à la grande et sainte notion de l'ordre une consistance vraiment inébranlable.

C'est donc par sa nature scientifique, et non d'après son caractère logique, que la mécanique exerce une précieuse réaction philosophique sur l'ensemble de la raison humaine. Ses méthodes sont, au fond, les mêmes que celles de la géométrie; de manière à ne pouvoir introduire d'importants artifices déductifs ou inductifs. Les raisonnements géométriques étant plus faciles, ils se trouvent plus propres à développer l'éducation logique résultant des procédés communs aux deux sciences.

Néanmoins, l'ensemble de la mécanique nous procure un précieux exercice intellectuel, en nous initiant à l'institution rationnelle des saines abstractions théoriques, partout indispensables à la généralisation positive. Elles étaient trop faciles en géométrie, pour y exiger aucun effort systématique. Même l'institution de l'*espace*, qui permet de penser à l'étendue sans considérer les corps réels, est tellement spontanée qu'on ne saurait distinguer sa naissance, ni chez l'individu, ni dans l'espèce. Quant à l'autre base de la rationnalité géométrique, c'est à dire l'exacte régularité des types, elle résulte aussi d'une tendance très-naturelle, qui nous pousse partout à instituer des limites idéales pour diriger nos méditations quelconques. Les embarras qu'elle engendre dans le passage final de l'abstrait au concret sont presque toujours faciles à surmonter en géométrie, sauf envers les cas célestes, où l'on apprécie difficilement les approximations convenables.

Il existe d'abord, en mécanique, des difficultés analogues, et ordinairement plus prononcées, quant à l'exacte constitution statique des corps considérés. Soit qu'on attribue à leur figure une invariabilité rigoureuse ou des variations régulières, on y

Digitized by Google

altère davantage la réalité qu'en supposant tout à fait droite une ligne, même naturelle. Mais là ne réside point la principale difficulté que présente l'institution fondamentale de la mécanique abstraite, ni la source essentielle des embarras et des mécomptes qu'éprouve presque toujours son application concrète. L'une et l'autre résultent surtout de l'appréciation dynamique des corps proposés, dont l'activité spontanée doit y être entièrement écartée pour y permettre des généralisations quelconques. Car l'ensemble de la mécanique rationnelle repose nécessairement sur l'institution de l'*inertie*, qui lui est aussi indispensable que celle de l'espace à la géométrie, sans être, à beaucoup près, autant naturelle. Son difficile avénement détermina directement le principal motif de la mémorable lenteur qu'offrit l'essor décisif de la théorie du mouvement, comparée à celle de l'étendue. D'épais nuages métaphysiques dénaturent encore cette base logique de toute la mécanique générale, surtout depuis l'invasion des sophismes algébriques.

La vraie systématisation de cette science est directement indiquée par sa nature, consistant toujours dans la composition des mouvements, d'où résulte, au besoin, leur décomposition. Ce problème fondamental offre successivement deux cas très-distincts, surtout en difficulté, suivant que l'on considère un corps isolé ou divers corps plus ou moins connexes. Envers un seul corps, dont tous les points se meuvent identiquement, et qui dès lors est réductible à l'un d'eux, on cherche le mouvement total résulté de la coexistence de plusieurs mouvements connus. Le mouvement propre de chaque corps ou point se trouvant ainsi déterminé, on apprécie, dans le second cas, comment le modifie sa liaison avec le reste du système. Pour la plus simple connexité, seule assez accessible, c'est-à-dire l'entière invariabilité de l'ensemble, cette division générale revient à distinguer entre l'étude des translations et celle des rotations.

Digitized by Google

Quelques difficultés que présente cette double théorie mathématique, une telle possibilité d'y concevoir nettement un problème unique suffit à constater que son domaine est beaucoup moins vaste que celui de la géométrie, qui, quoique plus simple, ne saurait comporter une équivalente circonscription. Sa constitution générale doit donc être plus satisfaisante, puisque la culture dispersive ne peut y altérer autant le sentiment de l'unité scientifique et logique. Malgré le développement de l'anarchie théorique, le dernier siècle présente, à cet égard, un mémorable spectacle, par une suite de tentatives, peut-être exagérées, pour accomplir, en mécanique, une pleine systématisation, si bien caractérisée dans l'incomparable construction de Lagrange.

En y écartant tous préjugés algébriques, cette coordination repose sur deux bases nécessaires, l'une logique, l'autre physique, dont il faut ici apprécier l'harmonie.

La première consiste dans l'institution de l'inertie, sans laquelle la mécanique abstraite ne pourrait accomplir aucune généralisation, même envers ses moindres axiomes. Sa légitimité résulte de ce que les mouvements sont alors étudiés quant aux circonstances de leur accomplissement et non de leur production. Car, on est ainsi autorisé à remplacer toujours l'activité spontanée d'un corps quelconque, même vivant, par une équivalente influence extérieure. On peut donc poursuivre les spéculations dynamiques en ne pensant qu'aux divers mouvements communiqués, sans considérer jamais la réaction inconnue que le corps y produira d'après ses tendances intérieures. Seulement, quand on voudra réaliser ces théories générales envers un cas déterminé, il faudra comprendre, parmi les forces proposées, celles qui représentent la spontanéité correspondante.

De cette grande institution logique, dérivent à la fois l'universalité abstraite et l'insuffisance concrète de la mécanique ra-

Digitized by Google

tionnelle. Ses spéculations se bornant ainsi aux circonstances extérieures du mouvement, quelle qu'en soit la source intérieure, leur domaine normal embrasse également tous les moteurs possibles, sans excepter les influences vitales, malgré de vains sophismes biologiques. Mais aussi leur application speciale doit offrir, par cela même, de profondes difficultés, dans le passage définitif de l'abstrait au concret, pour rétablir, comme forces extérieures, les diverses conditions intérieures qu'il fallut d'abord écarter. Cette indispensable restitution ne sera jamais réalisable qu'envers les plus simples cas inorganiques, surtout célestes, où d'ailleurs elle suscite ordinairement d'immenses embarras algébriques.

A cette base logique de la mécanique rationnelle, succède sa base physique, qui permet aussitôt d'instituer ses diverses théories élémentaires. Elle consiste dans l'ensemble des trois lois générales du mouvement, respectivement découvertes par Képler, Galilée, et Newton, d'après une saine interprétation des phénomènes les plus vulgaires, où elles furent envèloppées jusqu'à eux, faute d'une convenable disposition mentale.

La première détermine la propre nature de chaque mouvement simple, comme étant toujours rectiligne et uniforme, quelle que soit sa source extérieure. Dans la seconde loi, on reconnait l'indépendance totale des mouvements relatifs envers le mouvement commun aux diverses parties d'un système quelconque. Enfin, la troisième proclame l'égalité constante entre la réaction et l'action, pour tous les modes possibles d'influence mutuelle.

Combinées avec l'institution de l'inertie, à laquelle leur réalité est subordonnée, ces trois lois, évidemment irréductibles, fournissent un fondement suffisant à toutes les théories dynamiques. La première ayant caractérisé les divers mouvements isolés, les deux autres posent aussitôt les règles élémentaires

Digitized by Google

de leur composition et de leur communication, objets respectifs des deux grands problèmes mécaniques. Aucune nouvelle base inductive ne saurait être indispensable dans une étude dont l'ensemble est ainsi saisi. Tout son essor systématique dépend alors d'une construction purement rationnelle, fondée sur une gradation convenable des principales difficultés. Quelque lointaines ou détournées qu'y deviennent les déductions, elles doivent toujours offrir la même réalité que le point de départ, dont elles peuvent, à leur tour, confirmer la légitimité.

Outre l'importance propre à ces conséquences, générales ou spéciales, les trois lois fondamentales de la mécanique offrent, en elles-mêmes, un puissant intérêt philosophique, au titre de première manifestation directe du sentiment systématique de l'ordre naturel. Le positivisme représente chacune d'elles comme le germe nécessaire d'une plus grande loi qui convient à tous les phénomènes d'activité, quoique d'abord elle ait semblé bornée à ceux du mouvement. Ainsi, la loi de Képler devient un cas particulier de la loi de persistance qui règne partout, et d'où dérivent, par exemple, l'habitude chez les corps vivants, l'instinct conservateur dans les sociétés. De même, la loi de Galilée se rattache à la loi générale qui concilie toujours l'activité des parties avec l'existence de l'ensemble, et d'où résulte, en sociologie, l'harmonie fondamentale entre l'ordre et le progrès. Enfin, la loi de Newton convient, encore plus clairement, à toutes les mutations possibles, sauf la juste mesure spéciale des actions et des réactions. Son entière extension mécanique conduit au célèbre principe construit par d'Alembert, pour ramener l'étude du mouvement d'un système quelconque à celle de l'équilibre correspondant. Or, les plus nobles phénomènes permettent aussi, d'après une marche analogue, une équivalente réduction des conceptions dynamiques aux notions statiques. C'est ainsi que j'ai construit

Digitized by Google

le grand aphorisme sociologique (*le progrès est le développement de l'ordre*) sur lequel repose tout ce traité.

D'après sa double base logique et physique, la systématisation de la mécanique abstraite comporte maintenant une facile appréciation. Car, l'étude des translations résulte aussitôt des deux premières lois, quand on s'y borne aux mouvements uniformes, dont la composition est ainsi soumise à des règles géométriques. Or, ce premier cas suffit pour la théorie complète de l'équilibre, où toute force peut être assimilée à une simple impulsion. En dynamique, où il n'est que préliminaire, on y ramène l'étude des mouvements variés et curvilignes, dus aux actions graduelles, d'après la même méthode transcendante qui, en géométrie, réduit la théorie des courbes à celles des polygones. D'ailleurs, les divers cas de gêne dérivent ensuite de l'état libre, en remplaçant chaque obstacle par une nouvelle force extérieure, dont l'intensité se détermine, d'après sa direction, avec les inconnues primitives.

Enfin, un semblable artifice logique, plus largement conçu, permet de ramener la mécanique d'un système quelconque à celle d'un point, laquelle n'offre presque jamais assez de réalité directe. Car, en combinant la troisième loi fondamentale avec les deux autres, il suffit alors de joindre aux forces extérieures de chaque corps celles qui résultent de ses diverses relations intérieures. Toute la difficulté rationnelle est ainsi réduite à mesurer ces efforts mutuels, d'après les conditions, algébriques ou géométriques, qui définissent les liaisons correspondantes. Or, Lagrange a établi pour cela une admirable règle universelle, qui seule dévoile le vrai sens du célèbre principe des vitesses virtuelles.

La constitution totale de la mécanique abstraite est donc satisfaisante, quant aux théories générales, qui composent, en effet, son domaine essentiel. À part toute affectation dogma-

Digitized by Google

tique, on y sent régner une véritable unité, à la fois scientifique et logique. Les divers cas s'y fondent presque les uns dans les autres, par des gradations peu sensibles, suivant la nature d'une étude qui consiste, au fond, en un seul problème.

Mais l'appréciation spéciale détruirait cette impression générale, si celle-ci ne devait point prévaloir envers une telle science, nullement destinée aux solutions particulières. Il ne s'agit pas seulement des difficultés, le plus souvent insurmontables, que suscite le passage définitif de l'abstrait au concret, sauf pour les astres, où toute résistance devient négligeable. Envers les forces les mieux connues, le mouvement d'un point conduit presque toujours à des calculs insolubles. Quant aux systèmes, même les plus simples, on ne peut achever l'élaboration, dynamique ou statique, que dans quelques cas hypothétiques. En se bornant à l'invariabilité, on n'y complète réellement que l'étude de l'équilibre. Celle du mouvement exige alors la théorie mathématique des rotations, qui restera toujours fort imparfaite, même envers les seules impulsions.

Néanmoins, toutes ces imperfections nécessaires ne peuvent altérer la vraie constitution de la mécanique abstraite. Elles n'affectent essentiellement que les vicieuses tentatives où l'on a voulu diriger cette science vers des déterminations précises qui ne convenaient point à sa nature. On ne doit lui demander que de manifester les diverses propriétés générales du mouvement ou de l'équilibre, et alors on trouve qu'elle remplit dignement son véritable office rationnel.

D'après cette appréciation finale, l'ensemble d'une telle construction confirme directement les indications de la saine philosophie sur les limites nécessaires de l'esprit mathématique. Son principal ascendant se bornera toujours à la géométrie, seule science assez simple pour comporter réellement des déductions précises dans les recherches spéciales. En passant de l'étendue

Digitized by Google

au mouvement, on sent partout que la faiblesse de notre intelligence et la complication du monde effectif interdisent finalement les orgueilleuses espérances de rationnalité absolue propres au premier essor mathématique. Mais, restreinte à ses théorèmes généraux, la mécanique abstraite conservera sans cesse une haute importance pour le développement systématique de la raison humaine. Elle seule lie suffisamment l'ensemble de la philosophie naturelle aux premières inspirations spontanées du vrai génie théorique. Sans suffire presque jamais à des solutions spéciales, elle peut fournir partout, même en biologie, de précieuses indications générales, qui doivent présider à l'institution scientifique des études correspondantes. Cette restriction normale tend d'ailleurs à simplifier beaucoup son enseignement systématique, auquel l'éducation positiviste pourvoira suffisamment par vingt leçons philosophiques, tandis qu'elle en accordera six fois plus à l'ensemble des autres études mathématiques.

Telle est, enfin, la vraie constitution totale de la première des cinq sciences préliminaires. L'harmonie scientifique y correspond exactement à l'homogénéité logique, quand on y écarte les divagations algébriques. Elle est directement vouée à l'étude abstraite de la plus simple existence inorganique, qui consiste seulement en étendue et en mouvement. Dès lors cette science comprend définitivement : 1° un préambule nécessaire, pour l'essor isolé du calcul, strictement réduit à ce qu'exige sa première application géométrique ; 2° un domaine essentiel, où la géométrie, d'abord spéciale, puis générale, se combine intimement avec le développement total du calcul, surtout transcendant ; 3° un complément indispensable, qui termine l'évolution mathématique en établissant les lois générales du mouvement et de l'équilibre. Ainsi construit, ce premier degré de positivité ébauche déjà toutes les propriétés, même morales,

Digitized by Google

de la saine éducation encyclopédique. En développant surtout le sentiment des lois logiques, il commence aussi à manifester les lois physiques. Son domaine est assez étendu pour caractériser déjà la vraie succession des théories positives, et même les dangers propres à l'usurpation des études supérieures par les sciences inférieures. On y prépare de loin les bases inébranlables de la morale systématique, par une première appréciation de l'ordre universel. Sagement dirigée, cette étude secondera le juste ascendant du cœur, en assurant la digne soumission de l'esprit. Les ravages moraux qu'on lui reproche ne conviennent qu'à sa vicieuse prépondérance ou à sa constitution anarchique.

J'ai assez caractérisé maintenant la vraie systématisation mathématique pour motiver et définir le traité spécial que je lui consacrerai un jour. Ce début de mon appréciation cosmologique exigeait ici plus d'explication que le reste, soit d'après son importance fondamentale et son extension supérieure, soit en vertu des aberrations plus graves qu'y produit l'anarchie théorique. Mais une telle base doit rendre plus facile et plus rapide une équivalente reconstruction envers les trois autres sciences inorganiques.

Considérons d'abord l'astronomie, qui, logiquement réductible à une sorte de mathématique concrète, mérite scientifiquement de conserver toujours une place distincte dans le système général des études préliminaires. Sa haute importance pour la saine éducation prolétaire m'a déterminé à lui consacrer gratuitement, pendant dix-sept ans, un libre enseignement spécial, d'où résulta le *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, que je publiai en 1844. Ce petit ouvrage pourra suffire aux explications que laisserait ici désirer mon appréciation très sommaire de la vraie constitution finale propre à cette seconde science préliminaire.

Digitized by Google

Quoiqu'une telle science doive rationnellement consister surtout dans une convenable application de la mathématique aux cas célestes, la nature de cette application, indépendamment de son importance, lui imprime un nouveau caractère logique. Sans doute, on s'y borne toujours aux phénomènes géométriques ou mécaniques, déjà ramenés abstraitement à des théories générales par la science précédente. Toutes les tentatives pour franchir ce champ naturel sont nécessairement aussi vaines qu'oiseuses, même quant aux températures. Des corps que notre vision peut seule explorer de loin ne comporteront jamais d'études vraiment positives qu'envers l'étendue et le mouvement, qui constituent, à notre égard, leur unique existence réelle Mais les difficultés radicales que présente alors l'exacte appréciation d'une telle existence procurent à l'astronomie une éminente aptitude logique. Car, elle n'a pu surmonter ces obstacles naturels qu'en développant et perfectionnant la saine méthode universelle sous plusieurs aspects essentiels, qui n'avaient pu être qu'imparfaitement ébauchés en mathématique.

D'abord, on doit à l'astronomie le premier essor systématique de l'art d'observer, et, par suite, de la véritable induction. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient être assez caractérisés dans la géométrie abstraite, où des formes pleinement accessibles permettent une exploration spontanée à la vue assistée du toucher. Les observations et les inductions y sont si faciles que l'esprit quasi-métaphysique de presque tous les géomètres les y laisse inaperçues, en y exagérant la prépondérance naturelle des déductions. En astronomie, la difficulté est trop prononcée pour comporter ces illusions sophistiques. Non-seulement le besoin de l'observation matérielle y devient irrécusable ; mais on y distingue aussi l'élaboration intellectuelle qui l'accompagne toujours, et qui ailleurs ne saurait autant res-

Digitized by Google

sortir. Il n'existe aucune séparation absolue entre observer et raisonner. Nulle observation ne peut, ni ne doit, être purement objective. En tant que phénomène humain, cette première opération mentale est en même temps subjective, dans un cas quelconque, à un degré proportionnel à sa complication. L'observation astronomique manifeste clairement cette nécessité générale. Toutes nos spéculations, même géométriques, s'y rapportent à des phénomènes qui ne sauraient être immédiatement explorés. On n'y peut proprement voir que des directions, simultanées ou successives, d'après lesquelles l'esprit doit construire la forme ou le mouvement que l'œil n'a pu embrasser. Le mélange nécessaire et constant entre l'inspection et la prévision ne saurait ailleurs devenir aussi intime ni aussi évident, puisqu'il affecte ici jusqu'aux opérations élémentaires.

C'est de là que résulte la seconde propriété logique de l'astronomie, son aptitude spontanée à caractériser la saine institution des hypothèses scientifiques. En aucun autre cas on ne peut aussi bien sentir à la fois le besoin et la nature de ce puissant procédé, qui devra toujours être d'abord apprécié à cette source, afin de devenir sagement applicable partout ailleurs. Dès le début, dogmatique ou historique, de la véritable astronomie, la simple ébauche géométrique du mouvement diurne resterait impossible sans une hypothèse abstraite que l'on compare au spectacle concret, pour lier les positions célestes. L'esprit sent là clairement, ce qui ailleurs demeure longtemps équivoque, que le domaine normal de l'hypothèse coïncide essentiellement avec celui de l'observation, dont elle est partout destinée à remplir les lacunes nécessaires. Aucune discussion philosophique ne devint jamais indispensable pour établir, en astronomie, que les hypothèses légitimes, comme les observations elles-mêmes, concernent seulement les faits et les lois, mais non les causes. Cette précieuse conviction lo-

Digitized by Google

gique se développe spontanément pendant tout le cours des études célestes, tant mécaniques que géométriques. Mais une telle sagesse ne témoigne aucune supériorité philosophique chez les astronomes, qui furent presque toujours dominés par les préjugés contemporains sur la vaine recherche des causes. Elle est entièrement due aux difficultés spéciales qui ont concentré leurs principaux efforts scientifiques vers l'appréciations des faits et des lois, même quand leur esprit était le plus préoccupé de tentatives chimériques.

Il faut, en troisième et dernier lieu, concevoir logiquement l'astronomie comme une école spontanée pour l'institution abstraite des véritables études théoriques. De même que la précédente, qui s'y lie naturellement, cette propriété se développe de plus en plus pendant tout le cours des spéculations célestes, depuis leur plus antique ébauche jusqu'à leur perfectionnement final.

L'abstraction est tellement facile, en géométrie, qu'elle s'y accomplit spontanément, sans exiger aucun effort systématique qui puisse assez caractériser ses conditions générales. Elle y repose sur la double institution de l'espace universel et des types réguliers, que les moindres intelligences ébauchent à leur insu. La difficulté augmente beaucoup, en mécanique, au sujet de l'inertie et des lois physiques qui la supposent. Aussi l'éducation systématique y pourra déjà placer un premier apprentissage de ce grand procédé logique. Mais le développement astronomique en fut historiquement très-antérieur, et ne cessera jamais de convenir le mieux à son appréciation dogmatique.

Ici, l'abstraction consiste surtout à écarter d'abord les irrégularités secondaires qui empêcheraient de saisir la loi principale, à laquelle on s'efforce ensuite de rattacher les moindres circonstances du phénomène. Ce besoin se manifeste dès le

Digitized by Google

début des théories astronomiques, au sujet des perturbations subjectives, dues à l'interposition de notre milieu fluide ou à l'agitation inaperçue de notre observatoire excentrique. L'impossibilité d'en tenir compte avec des instruments trop grossiers conduisit involontairement les anciens à instituer sans effort cette abstraction initiale. Mais, dans nos études dogmatiques, la réflexion philosophique devient indispensable pour ne point y introduire trop tôt une précision inopportune, qui empêcherait d'y saisir aucune loi. La règle élémentaire du mouvement diurne deviendrait elle-même incompatible avec une exploration trop précise, où elle se trouverait dissimulée par les modifications dues à la seule réfraction Une pareille nécessité s'est fait sentir aux modernes, pour la fondation de la mécanique céleste. Car, sa loi fondamentale n'aurait jamais pu être découverte, si Képler et Newton n'avaient point écarté d'abord les perturbations objectives, que leurs successeurs ont rattachéas aux gravitations secondaires. Dans ce cas, c'est sciemment que l'abstraction fut instituée, à titre de condition logique ; de manière à caractériser nettement ce précepte fondamental, destiné surtout aux parties supérieures de la philosophie positive.

Malgré toutes ces propriétés logiques de l'astronomie, sa principale influence, même mentale, résulte directement de son importance scientifique. Son étude déterminera toujours notre initiation décisive à la connaissance systématique de l'ordre naturel qui domine l'humanité. Cet ordre se fait d'abord sentir en mathématique, déjà même par les simples notions numériques, qui se mêlent spontanément à toute notre existence. Les lois géométriques, et surtout mécaniques, tendent ènsuite à le mieux manifester. Mais ses diverses vérifications mathématiques sont trop abstraites et trop indifférentes pour caractériser assez un dogme aussi contraire aux premières inclinations de notre intelligence, individuelle ou collective. L'astronomie commence

Digitized by Google

seule à lui procurer une pleine consistance, envers d'imposants phénomènes journaliers, qui attirent nécessairement l'attention universelle, par leur évidente influence sur toutes nos destinées. Nous éprouvons de bonne heure le besoin d'apprécier cet ordre inflexible, pour y subordonner l'ensemble de notre conduite, et jusqu'à nos fêtes, publiques ou privées. Sa simplicité nous permet aisément d'en saisir la régularité, qui nous conduit bientôt à d'exactes prévisions rationnelles, où consiste le premier essor irrévocable du véritable esprit scientifique

Le sentiment systématique de l'ordre naturel ne pouvait d'abord être décisif qu'envers ces phénomènes immodifiables, dont l'appréciation domina toujours les révolutions préliminaires de notre intelligence. C'est d'eux que dépendit la transformation fondamentale du fétichisme en polythéisme, partout due à l'astrolatrie. L'ébauche initiale de leurs lois mathématiques devint ensuite la première source théorique de la réduction finale du polythéisme au monothéisme. Enfin, le passage définitif de l'astronomie absolue à l'astronomie relative, par la connaissance du double mouvement terrestre, a poussé la raison moderne vers l'entière élimination d'un théologisme quelconque.

Pendant tout le cours de cette longue initiation théorique, le sentiment graduel des lois naturelles n'a pu se développer qu'en reposant sur l'appréciation antérieure des lois célestes, auxquelles se subordonnent nécessairement celles des divers phénomènes plus compliqués. Tant que ces autres lois ne purent être assez distinctes, on dut exagérer beaucoup une telle subordination, que rien ne semblait d'abord limiter. Ces inévitables aberrations furent alors excusables, et même longtemps utiles, pour introduire plus promptement l'esprit positif dans les études supérieures.

Sous le régime normal de la raison émancipée, cette étude, sans comporter une pareille prépondérance, conservera tou-

jours une éminente destination scientifique, quant à l'appréciation la plus générale du milieu où se développe le vrai Grand-Être. L'immuabilité d'un tel ordre constitue la première base systématique de la religion finale, pour régler et rallier, non-seulement nos opinions et nos actions, mais aussi nos affections elles-mêmes. Sans méconnaître ses imperfections réelles, c'est par lui que nous commencerons toujours à sentir le besoin d'une nécessité extérieure, comme condition fondamentale de toute discipline humaine. Ce premier apprentissage de la soumission offre pourtant un grave danger, tant qu'il se borne aux phénomènes immodifiables, où la résignation dégénère en fatalisme. Mais cette tendance initiale, qui troubla beaucoup l'évolution originale, devient aisément évitable dans une éducation systématique, qui subordonne toutes les études préliminaires à des vues d'ensemble sur leur nature et leur destination. Un tel inconvénient n'altérera point, même au début, la salutaire influence, autant morale que mentale, propre au sentiment continu de cette inflexibilité extérieure, sans laquelle rien ne pourrait contenir les discordances de notre orgueil et les divagations de notre raison.

On doit quelquefois regretter que cet ordre immodifiable soit si imparfait. Mais aucun homme sage ne saurait souhaiter d'en être affranchi ; puisque notre conduite manquerait aussitôt de but comme de règle. Le vœu de cette vagabonde indépendance résulta toujours du délire de l'orgueil métaphysique. Nos propres imperfections de tous genres ne nous destinent qu'à modifier, dans ses dispositions secondaires, un ordre extérieur dont les lois essentielles sont inaccessibles à notre intervention quelconque. Là même où nous pouvons le plus, l'initiative ne nous appartient jamais, et nos efforts ne deviennent efficaces qu'en s'adaptant à cette nécessité inflexible, qu'il faut d'abord connaître pour la respecter toujours. S'il nous était donné de con-

Digitized by Google

struire librement l'ordre total, nous deviendrions aussitôt incapables d'aucune vraie discipline, personnelle ou sociale.

Mais, quelle que soit l'intime réalité d'une telle appréciation, elle est trop contraire à nos tendances primitives pour avoir jamais pu surgir assez, si tous les phénomènes, quoique réglés, eussent été vraiment modifiables. On sent aujourd'hui cette impossibilité par les grandes difficultés qu'éprouve l'admission des lois naturelles envers les événements, surtout sociaux, que leur complication nous permet de modifier beaucoup. Leur vraie notion ne peut prévaloir qu'en y appliquant convenablement la conviction préalable résultée des lois, plus simples et moins flexibles, relatives aux phénomèmes plus généraux. Cette succession conduit, de proche en proche, à fonder le sentiment de l'ordre réel sur l'étude des événements qui ne comportent aucune modification volontaire. L'astronomie fournira donc toujours la première base objective de notre sagesse systématique.

Elle seule aussi commence l'éducation normale de la raison humaine, en manifestant la véritable nature de nos saines spéculations. D'abord, sa simplicité supérieure la rend plus propre qu'aucune autre science à faire profondément sentir que toutes nos explications réelles se réduisent nécessairement à lier les divers phénomènes, par similitude ou par succession, afin de prévoir chacun d'eux d'après sa relation à d'autres. Mais, en outre, c'est l'astronomie qui seule présida longtemps à la transformation décisive des conceptions absolues en notions relatives, complétée ensuite dans tout le reste de l'évolution scientifique.

Ce caractère fondamental de l'esprit positif fut nettement indiqué dès la première ébauche mathématique des études célestes. Il s'y manifeste nécessairement par la rectification théorique des opinions vulgaires sur les jours et les heures, sur les

Digitized by Google

saisons, sur la direction de la pesanteur, etc. Quand nos ancêtres grecs eurent ainsi rendu relatives ces notions d'abord absolues, on sentit bientôt que cependant elles n'étaient pas devenues arbitraires, et que, au contraire, elles avaient alors acquis leur vraie stabilité. Ce double sentiment se développe ensuite, à un degré supérieur, lorsqu'on reconnaît le mouvement de la terre, qui remplace à jamais l'idée absolue d'*univers* par l'idée relative de *monde*. Enfin, la fondation de la mécanique céleste a rendu relative la notion même de poids, qui semblait devoir rester toujours absolue, comme inaccessible aux diverses modifications connues.

Ainsi, toute l'astronomie concourt naturellement à constituer l'esprit relatif dans le domaine qui, par sa simplicité et son indépendance, paraissait le moins l'admettre. Envers les phénomènes qui concernent l'homme, on n'a jamais pu méconnaître entièrement les variations intérieures qui n'y permettent pas l'absolu. Mais cet attribut semblait devoir appartenir toujours aux événements où nous ne sommes que spectateurs. Or, l'astronomie l'élimine spontanément dans l'étude même de ceux qui sont inaccessibles à toute modification humaine. Cette constitution décisive de la relativité, au début de l'initiation systématique, doit puissamment influer sur son extension immédiate aux phénomènes plus compliqués, avant que leur propre appréciation l'y ait directement établie.

Pour mieux sentir une telle tendance astronomique, il faut aussi l'envisager sous l'aspect moral. Car la véritable science céleste étend finalement la relativité de nos idées à nos espérances, et par suite à tous nos sentiments. En manifestant les diverses conditions planétaires, elle dissipe la sécurité absolue qui nous les représentait comme exemptes de perturbations quelconques. La stabilité essentielle, tant célébrée envers la terre, par les géomètres modernes, ne se rapporte qu'aux

Digitized by Google

changements graduels dus aux gravitations secondaires, qui, en effet, ne peuvent y produire que des oscillations presque indifférentes. Mais, outre la résistance du milieu, qu'on y néglige toujours, il faut surtout considérer les changements brusques, qui ne comportent pas de prévision réelle, et contre lesquels nous ne possédons aucune garantie scientifique. Rien ne peut, par exemple, démontrer, quoi qu'on en ait dit, que notre planète est à l'abri de tout choc cométaire. En achevant ainsi d'apprécier notre vraie condition astronomique, on constitue mieux l'énergie et la dignité du caractère humain, qui doit trouver en lui-même sa principale ressource contre l'ensemble de nos misères. Sans nous préoccuper de vaines terreurs, nous tendons alors à écarter davantage un excès de prévoyance et de présomption, qui altère beaucoup notre véritable bonheur, privé et public. Les affections bienveillantes, dont il dépend surtout, acquièrent ainsi plus de prix encore que lorsque chacun se confie trop aux garanties extérieures. Quand même la terre devrait être bientôt bouleversée par un choc céleste, vivre pour autrui, subordonner la personnalité à la sociabilité, ne cesseraient pas de constituer jusqu'au bout le bien et le devoir suprêmes. Les vrais philosophes sentiront toujours, comme les francs prolétaires, que de telles pensées tendent plutôt à consolider notre bonheur réel, chez ceux du moins qui savent en utiliser l'aptitude morale.

D'après un tel ensemble de propriétés, scientifiques et logiques, on ne saurait méconnaître les titres définitifs de l'astronomie à constituer un élément irréductible dans le vrai système des études préliminaires. Quoique subordonnée nécessairement à la mathématique, dont le domaine total est d'ailleurs beaucoup plus vaste, c'est surtout d'elle que dépendra toujours le principal caractère philosophique du premier couple des sciences inorganiques. On serait même tenté plutôt de conce-

Digitized by Google

voir finalement la mathématique comme une sorte d'astronomie abstraite, puisque son essor dépendit essentiellement des études célestes, auxquelles on doit surtout la formation de la mécanique rationnelle. Mais l'enseignement dogmatique interdit de telles fusions, suggérées par l'exagération des rapports historiques; elles feraient méconnaître le berceau nécessaire de toute positivité systématique. Quoique l'astronomie, d'après sa préparation mathématique, n'exige pas plus de vingt leçons dans la seconde année de l'instruction positiviste, son propre caractère y sera nettement prononcé, sans altérer aucunement celui de la science précédente.

Cette appréciation logique et scientifique conduit maintenant à compléter rapidement la systématisation de l'astronomie par l'examen direct de sa vraie constitution finale.

Une telle reconstruction est surtout destinée à rendre pleinement relative la science céleste, qui, malgré tous ses progrès partiels, conserve encore, dans son ensemble, un caractère absolu, désormais contraire à ses principales notions. Or, cette transformation exige que l'astronomie, jusqu'ici purement objective, devienne essentiellement subjective. Au lieu de la vague étude du ciel, elle doit se proposer la connaissance de la terre, en ne considérant les autres astres que d'après leurs rapports réels avec la planète humaine. C'est seulement ainsi qu'elle comporte une véritable unité, à la fois logique et scientifique, nécessairement conforme à sa vraie destination philosophique et sociale.

Jusqu'à l'admission du double mouvement terrestre, cette unité régna naturellement en astronomie, mais avec un caractère absolu, qui alors était pleinement légitime. L'ensemble des astres y formait un seul système, ayant pour centre la terre, à laquelle tous les autres corps se rapportaient. Quand le mouvement de notre planète fut enfin reconnu, il fallait seulement

Digitized by Google

modifier cette ancienne constitution de la science céleste, en y conservant comme subjectif ce centre d'abord supposé objectif. Cela suffisait pour changer l'astronomie absolue en une astronomie relative, où l'on étudiait seulement les corps liés à l'humanité, après avoir constaté que les astres extérieurs à notre monde n'affectaient nullement ses phénomènes intérieurs.

Mais cette grande révolution, seule séparation profonde entre l'astronomie ancienne et l'astronomie moderne, s'accomplit en un temps où la discipline scientifique se dissolvait déjà, par la rupture irrévocable de l'unité scolastique. Les travaux de détail n'étant plus subordonnés à aucune vue d'ensemble, la culture devint profondément dispersive, surtout pour l'astronomie, qui, placée à l'avant-garde encyclopédique, commença cette émancipation. On continua d'y avoir en vue tous les corps célestes, quoique la nouvelle doctrine eût radicalement détruit leur unique lien, et représentât la plupart d'entre eux comme entièrement étrangers au seul système à la fois appréciable et intéressant. Si d'abord on étudia surtout celui-ci, ce fut comme mieux accessible à nos théories, afin d'y trouver le fondement nécessaire des contemplations sidérales. Quand cette base eut été construite, l'astronomie extérieure devint le principal objet de ces spéculations indéfinies, désormais aussi dépourvues de rationalité que d'utilité. L'évidente inanité des principaux efforts qui s'y rapportent depuis près d'un siècle n'a pas même détourné les astronomes de cette oiseuse routine, dont le public commence pourtant à soupçonner la frivolité.

C'est ainsi que, faute de direction philosophique, la découverte qui devait reconstituer l'astronomie y a longtemps produit une anarchie croissante, qui maintenant tendrait à décomposer la science, si la discipline finale ne devait bientôt prévaloir. Il convenait d'étudier tous les astres quand on les supposait tous liés, ou plutôt subordonnés, à notre planète.

Digitized by Google

Mais, d'après le mouvement de la terre, il faut éliminer les étoiles, sauf leur usage pour l'observation intérieure, et réduire la véritable astronomie à notre seul système solaire. Quand même les études extérieures nous seraient vraiment accessibles, elles devraient être écartées comme nécessairement oiseuses, depuis qu'on a bien reconnu qu'elles ne peuvent aucunement affecter les théories terrestres, uniquement dignes de l'attention humaine. Cette indépendance fondamentale repose spontanément sur l'ensemble de la géométrie céleste, d'après l'accord journalier des observations précises avec des prévisions où notre monde est conçu isolé. La mécanique l'explique ensuite par la loi générale qui rend les actions intérieures indépendantes de toute influence commune.

Pour consolider cette constitution subjective de l'astronomie relative, il faut restreindre la vraie science céleste non-seulement à l'étude du monde humain, mais même à celle de la planète humaine. Quoique les autres astres intérieurs soient tous plus ou moins liés à ce centre subjectif, leurs théories spéciales ne méritent notre attention que d'après leur efficacité, logique et scientifique, envers cet unique problème. On est ainsi conduit à la consécration finale, autant pratique que théorique, de la juste prépondérance accordée spontanément, depuis l'origine de l'astronomie, au soleil et à la lune, l'un comme centre, l'autre comme annexe, de l'existence terrestre. L'efficacité logique que possédèrent longtemps presque tous nos autres astres est dissipée sans retour depuis que toutes les théories sont établies. Cependant leur étude conservera toujours quelque valeur scientifique, à raison de leur influence indirecte sur la terre, d'après les gravitations secondaires, qui constituent partout une certaine solidarité. Mais c'est seulement à ce titre que ces théories accessoires mériteront un encouragement proportionné à cette réaction. Or, quand on se borne au degré de

Digitized by Google

précision qui convient à nos vrais besoins, on reconnaît ainsi que la plupart de nos astres intérieurs, trop petits ou trop lointains, doivent nous devenir finalement presque aussi indifférents que les étoiles elles-mêmes. Par ces réductions successives, l'astronomie normale ne joint essentiellement aux trois corps principaux que les cinq autres planètes connues de tout temps, comme visibles à l'œil nu, à raison de leur grosseur ou de leur proximité, double titre d'influence terrestre. Sans cette sage restriction continue, les divagations planétaires reproduiraient bientôt les principaux inconvénients des divagations sidérales, suivant une tendance théorique trop sensible déjà chez nos avides recruteurs de planètes insignifiantes et même fictives. On n'a pas encore oublié le fol engouement qui saisit, il y a quelques années, non-seulement le public, mais surtout l'ensemble des astronomes occidentaux, au sujet d'une prétendue découverte, qui, si elle avait pu être réelle, n'aurait vraiment dû intéresser que les habitants d'Uranus. L'esprit absolu continue de prévaloir tellement qu'une sollicitude universelle s'est alors attachée aux moindres perturbations d'une planète très-lointaine, dont l'influence terrestre demeure toujours si minime que son existence resta ignorée, sans aucun inconvénient, jusqu'au siècle dernier.

Dans leur vrai domaine fondamental, la coordination dogmatique des études célestes, conforme à leur filiation historique, résulte de leur subordination nécessaire à la science précédente, d'abord géométrique, puis mécanique.

Avant ces deux parties essentielles de l'astronomie, l'histoire doit signaler une sorte d'astronomie numérique, où la mathématique n'influe que par le simple calcul, antérieur à toute géométrie. Dès l'institution initiale de la numération régulière, on voit surgir quelques ébauches astronomiques sur la détermination de l'année et de plusieurs autres périodes célestes, dont l'observation peut d'abord être empirique. Mais cette phase

Digitized by Google

préalable, qui dura longtemps pour l'humanité, doit être écartée dans l'éducation systématique, où l'esprit n'aborde l'astronomie qu'après une suffisante initiation mathématique. Les questions célestes qui, en effet, exigent seulement l'arithmétique, seront mieux placées finalement avec les diverses études dont elles constituent des préambules ou des résultats.

Il n'y a donc pas d'astronomie réelle sans géométrie. Avant les deux théorèmes fondamentaux de Thalès sur les triangles, on ne pouvait instituer aucune véritable théorie céleste, même la simple ébauche mathématique du mouvement diurne, malgré la prétendue science des antiques théocraties. Tout l'essor astronomique dépendit ensuite des progrès spéciaux de la géométrie abstraite, d'abord rectiligne, puis circulaire, et enfin conique. La géométrie céleste, finalement constituée par les trois lois de Kepler, continuera toujours de former le fond essentiel de la véritable astronomie.

A cette étude fondamentale, succède nécessairement la mécanique céleste, qui, impossible sans elle, réagit profondément sur son perfectionnement scientifique et logique. Quoique les algébristes aient ainsi usurpé sur les astronomes une irrationnelle prépondérance, ces abus anarchiques ne doivent pas faire méconnaître aujourd'hui l'immense progrès, encore plus général que spécial, résulté de la théorie de la gravitation. Elle a radicalement lié toutes les notions célestes, à un degré dont la sociologie offre seule l'équivalent, envers des études plus éminentes mais plus synthétiques. Dans chaque théorie astronomique, elle a permis des prévisions plus lointaines et plus précises, en systématisant la connaissance des perturbations, dont l'appréciation géométrique demeure pourtant indispensable, malgré les prétentions algébriques.

Mais la principale influence philosophique de cette admirable fondation consiste à lier profondément l'astronomie à l'ensemble

Digitized by Google

de la philosophie naturelle, comme Newton le sentit dignement, quoique son génie fût plus spécial que général. L'assimilation fondamentale entre la gravitation céleste et la pesanteur terrestre rattacha nettement l'étude totale de la terre à la connaissance préalable du ciel, que cette identité éclaire beaucoup. En constituant ainsi l'heureuse théorie des marées, cette grande connexité est devenue spécialement sensible, par l'explication purement céleste d'un simple phénomène terrestre, dont l'étude reste ainsi adhérente à l'astronomie, quoique finalement réservée à la physique. La réaction philosophique d'une telle solidarité conservera toujours une importance capitale, autant dogmatique qu'historique, pour l'élaboration décisive de la vraie hiérarchie des sciences.

J'ai assez caractérisé maintenant la première moitié de la cosmologie relative à l'appréciation, d'abord abstraite, puis concrète, du mode le plus simple et le plus général de l'existence inorganique. Ce début de la philosophie naturelle en constitue jusqu'ici la seule partie vraiment satisfaisante, où les principales imperfections ne tiennent aujourd'hui qu'à l'anarchie scientifique. Sa systématisation positiviste suffira immédiatement à sa régénération finale, sans attendre de nouveaux progrès spéciaux, et, au contraire, en élaguant beaucoup d'acquisitions oiseuses ou vicieuses. Il en est autrement pour toutes les autres sciences préliminaires, où la reconstruction philosophique ne signalera pas seulement les rectifications indispensables, mais aussi les lacunes à remplir d'après une meilleure culture. Ce double besoin devient très-sensible envers la seconde moitié de la cosmologie, qui complète l'étude de l'existence inorganique en appréciant son mode le plus intime et le plus spécial.

Le couple scientifique correspondant constitue le nœud essentiel de la philosophie naturelle, dont l'unité serait impos-

Digitized by Google

sible sans un tel intermédiaire entre l'astronomie et la biologie. Ces deux études extrêmes avaient déjà été séparément ébauchées dans l'antiquité, d'après leur relation spontanée aux principaux besoins pratiques. Mais aucun lien ne pouvait alors les unir, quoique la subordination de la seconde envers la première fût confusément sentie. Au moyen âge, la naissance de la chimie, à l'état alchimique, commença à combler l'immense lacune qui les séparait. Un tel intermédiaire, assez rapproché d'une extrémité, quoique trop éloigné de l'autre, permit déjà d'ébaucher une conception vraiment encyclopédique, alors féconde en travaux systématiques, trop méconnus aujourd'hui. Toutefois, cette constitution scientifique ne pouvait être que provisoire, puisque, à défaut de relations directes entre l'astronomie et la chimie, elle avait dû lier ces deux termes par des rapprochements chimériques, d'après les croyances astrologiques. Néanmoins, les vices de la conception scolastique ne l'empêchèrent point de satisfaire à nos besoins théoriques pendant quatre ou cinq siècles. La science céleste, que les anciens avaient déjà posée sur sa base mathématique, s'y liait familièrement à l'étude des corps vivants, par l'entremise de la chimie. Cette ébauche de hiérarchie encyclopédique eût été certainement, comme état durable, très-préférable à l'anarchie scientifique qui prévaut aujourd'hui. Mais, après l'avoir dignement appréciée, il faut reconnaître qu'un dernier avénement restait indispensable pour permettre de constituer enfin la véritable échelle élémentaire de nos conceptions abstraites. Entre l'astronomie et la chimie, il manquait une science fondamentale propre à leur fournir un lien naturel, qui écarterait tout contact chimérique. Ce besoin, déjà senti par Roger Bacon, ne fut dignement satisfait que trois siècles plus tard, d'après l'essor décisif de la physique proprement dite, sous l'impulsion de Galilée. Une telle science se liait assez aux deux seules études

qui fussent auparavant trop distantes ; en sorte que la véritable unité scientifique commençait dès lors à devenir appréciable. La vraie conception encyclopédique n'a ensuite été si tardive que d'après la prépondérance simultanée de l'esprit de détail, qui détournait les savants de toute vue d'ensemble. Ainsi, l'évolution historique de l'esprit humain confirme nettement, en deux cas essentiels, la grande loi logique qui place l'avénement de toute doctrine intermédiaire après celui des termes extrêmes dont elle doit organiser la vraie liaison finale.

Quoique la physique ait donc commencé à se détacher du tronc théorique plus tard que la chimie, le motif même de sa séparation lui assigne nécessairement un rang antérieur dans la constitution dogmatique de la philosophie naturelle. Cette constitution dépend surtout d'une telle science, dont l'essor distinct suggéra d'abord quelques pensées encyclopédiques, même aux esprits les plus atteints par le régime dispersif. Son influence spontanée laissera toujours une trace notable dans le langage scientifique, où le nom qui lui devint propre reste encore employé souvent, comme dénomination collective, envers toute science positive.

Cette position encyclopédique de la physique entre l'astronomie et la chimie, conformément à sa principale destination historique et dogmatique, résume heureusement l'ensemble de ses vrais caractères essentiels, tant logiques que scientifiques. Parmi ses cinq branches nécessaires, les trois premières la rattachent naturellement aux théories célestes, pour établir successivement les lois générales de la pesanteur, de la chaleur, et de la lumière. Son étude finale des lois électriques la lie à la chimie par une relation non moins spontanée. Elle commence la cosmologie terrestre, relative aux phénomènes modifiables ; mais ceux qu'elle apprécie sont loin d'offrir ce nouveau caractère au même degré que les événements chimiques. Sans altérer

Digitized by Google

jamais la constitution intime des corps, ils affectent seulement leur état extérieur, et, tout au plus, leur genre de consistance. L'activité universelle n'est donc pas, en physique, étudiée encore sous les aspects qui la rapprochent le mieux de la spontanéité vitale. Cependant cette science considère un mode d'existence inorganique très-supérieur aux simples propriétés de l'étendue et du mouvement, seul objet de la cosmologie céleste. Elle fonde l'étude spéciale du milieu terrestre, en déterminant ses lois les plus fixes. Les agents qu'elle étudie deviennent ensuite les principaux moteurs des mutations chimiques; mais elle se borne à les contempler en eux-mêmes, indépendamment de leur réaction moléculaire toute spécifique, dans le degré normal où ils ne modifient que la constitution extérieure. Néaumoins, les variations que la physique apprécie fournissent la première base systématique de notre pouvoir matériel. Sa relation directe à la biologie est déjà prononcée, même sans l'interposition de la chimie D'une part, elle caractérise les premières conditions extérieures de l'existence vitale, partout subordonnée aux princiaux agents physiques. En outre, elle fournit une introduction indispensable à l'étude de l'animalité, en déterminant les propriétés matérielles auxquelles se rapportent les divers sens.

Indépendamment de ses relations nécessaires avec les deux sciences adjacentes, dont elle forme le lien spontané, la physique constitue donc, par elle-même, un élément fondamental de la philosophie naturelle. Elle accomplit un progrès capital dans la connaissance générale du milieu inerte, et prépare directement la biologie tant végétative qu'animale, de manière à permettre l'étude matérielle de l'humanité.

Son efficacité logique correspond à cette importance scientifique. On lui doit surtout l'essor décisif du véritable esprit d'induction, ensuite développé et complété par tout le reste de

Digitized by Google

la philosophie positive. Quoi qu'il naisse d'abord en astronomie, et déjà même en mathématique, ces deux sciences sont trop simples pour en caractériser assez la nature et la destination. D'un autre côté, les sciences suivantes sont tellement compliquées, qu'il n'y pourrait être nettement apprécié, si la physique ne l'avait préalablement élaboré. Elle seule offre le juste degré de difficulté qui convient à la saine manifestation de la logique inductive. Quoique la déduction y conserve beaucoup d'efficacité, déjà elle cesse là de prévaloir, parce que l'institution des vrais principes commence alors à devenir plus embarrassante que le développement des justes conséquences.

Pour mieux sentir combien la physique concourt ainsi à l'élaboration fondamentale de la méthode positive, il faut reconnaître que le véritable esprit philosophique est beaucoup plus caractérisé par l'induction que par la déduction. Celle-ci, d'après son uniformité nécessaire, s'adapte indifféremment à tout régime intellectuel. Elle était déjà très-active sous le règne de la métaphysique. Si la science où elle prévaut le plus constitue pourtant le vrai berceau de la positivité, c'est uniquement parce que l'extrême simplicité des phénomènes mathématiques permet d'y établir sans effort des principes solides. Une induction facile, et souvent inaperçue, réduit alors presque tout le travail logique au seul enchaînement des conséquences. Quoique les autres sciences fassent nécessairement un grand usage de la déduction, la complication graduelle des phénomènes y détermine une prépondérance croissante de l'induction. Celle-ci manifeste mieux le principal caractère de l'esprit positif, la subordination normale du raisonnement à l'observation. On peut même dire que, à mesure que nos théories quelconques s'éloignent davantage de l'état métaphysique, l'induction y remplace de plus en plus la déduction, qui d'abord y régnait souverainement. La raison moderne est donc

Digitized by Google

caractérisée surtout par la construction de la logique inductive, à peine entrevue dans l'antiquité. D'après sa nature plus objective, cette méthode exige une longue suite d'élaborations spéciales, où l'essor de chacun de ses modes essentiels ressort de l'étude des phénomènes correspondants. Toutefois, sa prépondérance exagérée deviendrait bientôt pernicieuse, en consacrant le pur empirisme, tendance ordinaire des règles inductives qui sont abstraitement conçues. Mais le vrai régime positif écarte naturellement ce danger, par cela même qu'il ne sépare jamais la logique de la science. Car, en n'étudiant chaque partie de la méthode inductive qu'avec les doctrines qui l'ont spécialement suscitée, on sent aussitôt que son usage doit toujours être conforme aux notions fondamentales que cette science reçoit de la précédente. A mesure que les phénomènes se compliquent, ces dogmes préalables acquièrent naturellement plus de poids logique, parce que les antécédents se multiplient. Quoiqu'ils ne suffisent jamais aux solutions effectives, ils y fournissent toujours des indications générales, qui servent à diriger convenablement les inductions spéciales. Ainsi, par sa constitution encyclopédique, la vraie culture positive évite également les deux écueils opposés, le mysticisme et l'empirisme, entre lesquels flotte nécessairement toute étude où la déduction et l'induction ne sont pas sagement combinées.

Malgré les graves altérations dues à l'anarchie scientifique, la physique tend, par sa nature, à la manifestation décisive de ces diverses notions logiques, trop dissimulées, en astronomie, sous l'extrême simplicité des phénomènes. Cette tendance est déjà sensible chez les judicieux physiciens du dix-septième siècle, surtout envers les études de la pesanteur et du son, avant que l'invasion algébrique les eût viciées. Quoique une aveugle impulsion mathématique y ait ensuite trop disposé à transformer les inductions en déductions, l'essor ultérieur

Digitized by Google

d'une telle science n'a jamais cessé d'offrir de précieux modèles de la vraie logique inductive. C'est ainsi que se sont accomplis réellement tous les grands progrès de la physique, d'après les travaux des esprits les moins affectés par les diverses aberrations. Quand l'éducation encyclopédique aura systématisé sa culture, cette science développera pleinement son aptitude naturelle à constituer le premier type décisif de la saine harmonie entre l'induction et la déduction, suivant une sage prépondérance de son génie propre sur celui des sciences précédentes.

Outre cette efficacité générale, une tendance plus spéciale, qui s'y trouve directement liée, manifeste davantage la haute participation de la physique à la fondation de la logique positive. Le même degré modéré de complication objective qui place là le berceau naturel de l'esprit inductif, y fait aussi surgir la méthode expérimentale, qui forma son principal caractère jusqu'à l'essor de la philosophie biologique. Envers les phénomènes immodifiables, ce procédé est évidemment impossible, et leur extrême simplicité l'y rend d'ailleurs superflu : son équivalent mental n'y sert jamais qu'à vérifier sans découvrir. D'un autre côté, si les phénomènes se compliquent trop, leurs modifications, naturelles ou artificielles, deviennent tellement variées que l'on peut rarement y instituer une expérimentation vraiment décisive. Car, elle exige toujours la comparaison de deux cas qui n'offrent aucune autre différence, directe ou indirecte, que celle relative à l'influence ainsi étudiée. Or, cette suffisante conformité est presque toujours impossible hors de l'existence inorganique, et déjà même elle se réalise difficilement dans les cas chimiques. L'essor normal de l'expérimentation convient donc à la physique seule, dont il constitue la principale ressource. On ne doit l'appliquer ailleurs qu'après l'avoir assez étudiée dans cette origine naturelle. Ainsi, en

Digitized by Google

développant beaucoup l'observation spontanée, première base de l'esprit inductif, la physique y joint déjà un puissant artifice général, qui le perfectionne essentiellement.

C'est aussi à cette science qu'appartient surtout la théorie corpusculaire ou atomistique, qui achève de fonder sa propre constitution logique, où elle convient autant que l'inertie en mécanique. Notre tendance à douer d'une existence objective nos constructions subjectives dénature encore l'une et l'autre conception, en y supposant une exacte représentation de la réalité extérieure. Quoique la saine philosophie dissipe cette illusion primitive, elle conserve, en les rectifiant, de précieuses institutions logiques, qui en sont, au fond, indépendantes.

L'intime structure des substances réelles nous demeure nécessairement inconnue. Mais, en étudiant leurs propriétés, nous sommes rationnellement autorisés à introduire envers elle toutes les hypothèses qui pourront faciliter nos pensées, pourvu que ces artifices soient toujours conformes à la nature des phénomènes correspondants. Or, la conception moléculaire remplit très-bien cette double condition fondamentale dans toutes les spéculations inorganiques, et surtout en physique, où elle se lie spontanément à l'essor de l'esprit inductif et à l'ascendant de l'expérimentation. Étudiant alors les propriétés générales de l'existence matérielle, il convient de les attribuer aux moindres particules que nous puissions concevoir. Ce siége inaltérable nous représente mieux la fixité essentielle de ces divers attributs fondamentaux, qui n'offrent jamais que des différences de degré. Mais une telle appréciation philosophique, en expliquant la légitimité relative de l'hypothèse atomistique, interdit aussi son extension absolue, et indique même les limites nécessaires de son usage normal. Une aveugle imitation l'a seule transportée en biologie, où elle devient directement contraire à la nature profondément synthétique des notions

Digitized by Google

élémentaires. Déjà la chimie en comporte peu la juste application habituelle, envers des propriétés trop compliquées et trop variables pour devoir être utilement attribuées à des atomes inaltérables. La conception corpusculaire, irrévocablement réduite à un simple artifice logique, ne convient donc profondément, comme l'expérimentation correspondante, qu'à la première moitié de la cosmologie inductive, où son office est vraiment indispensable.

Outre ces diverses conditions fondamentales, la vraie constitution logique de la physique exige aujourd'hui une urgente et difficile épuration, relative à deux vices intimes, qui s'y trouvent naturellement connexes, les aberrations métaphysiques et les usurpations algébriques. Cette double perturbation résulte de l'anarchie scientifique, qui, suscitant une culture dispersive, étrangère à toute vue d'ensemble, empêche la physique de prendre un caractère suffisamment relatif. L'esprit absolu, qui altère encore la mathématique, et même l'astronomie, continue à troubler beaucoup la physique, quoique née sous de meilleurs auspices philosophiques, trop oubliés aujourd'hui. De vaines protestations habituelles, mal empruntées à Bacon, semblent y indiquer une sérieuse renonciation à la recherche des causes, pour vouer la science à la seule découverte des lois. Mais ce langage, même sincère, n'y sert, le plus souvent, qu'à dissimuler une irrationnelle tendance aux notions absolues. L'anarchie ne saurait jamais suffire ni durer, en science guère plus qu'ailleurs. Quels que soient ses desirs d'émancipation totale, l'esprit moderne reviendra, sous de nouvelles formes, au régime métaphysique, tant qu'il n'aura point accepté la nouvelle discipline philosophique qui surgit aujourd'hui de toute l'évolution positive.

Cette disposition rétrograde est surtout sensible envers les hypothèses antiscientifiques qui vicient la physique actuelle, au

Digitized by Google

sujet des divers fluides ou éthers fantastiques qu'on persiste à y faire prévaloir. Dès l'année 1835, j'ai pleinement démontré l'absurdité et le danger de ces conceptions quasi-métaphysiques, dans le second volume de mon Traité fondamental. Mais, quoique cette appréciation philosophique n'ait jamais été sérieusement contestée, les préjugés et les habitudes scientifiques n'en ont encore retiré aucune amélioration effective. Seulement, on insiste davantage sur les déclarations préalables, où ces vicieuses hypothèses sont introduites, à titre de simples artifices logiques, pour faciliter la découverte des lois, sans rien décider quant aux causes. Toutefois, cette prétendue destination n'empêche pas que, malgré ce prudent langage, on ne fasse, comme auparavant, consister chaque partie de la physique à établir surtout la réalité du fluide correspondant. Ainsi, on continue, au fond, à rechercher la cause, en ne s'occupant qu'accessoirement de la loi, ou en n'y voyant qu'un intermédiaire indispensable. Sans avancer aucunement une recherche chimérique, ce déplorable régime nuit beaucoup à la seule étude réelle. D'une part, il maintient l'empirisme, en le décorant d'une facile apparence de rationalité. En même temps, il consacre et multiplie les spéculations oiseuses, en suscitant des débats sans issue, sur des questions qui ne sont point jugeables. Aussi ce régime tend-il à prolonger indéfiniment la culture spéciale de cette science préliminaire, qu'il détourne à la fois de sa constitution normale et de sa destination finale. Quoiqu'il semble spécialement hostile à l'esprit théologique, il est, au fond, encore moins favorable au véritable esprit positif, surtout depuis que celui-ci proclame la prépondérance théorique de la science sociale. Une secrète affinité unit aujourd'hui, même involontairement, tous les genres de rétrogradation. Sous quelques bannières sociales que paraissent rangés les savants dominés par ces aberrations métaphysiques, on doit compter qu'ils repousseront toujours l'essor dé-

Digitized by Google

cisif des études supérieures, qui discréditerait bientôt leurs discussions scolastiques.

Pour apprécier assez cette tendance à maintenir, en physique, le règne de l'absolu, il y faut voir aussi le principal appui des usurpations algébriques. Car c'est surtout d'après ces hypothèses fantastiques que nos géomètres tentent d'ériger cette science en une sorte de corollaire général des théories mathématiques, de manière à réduire sa culture directe à un office purement subalterne, pour y déterminer quelques nombres. Ainsi, ce régime, tant favorable à l'empirisme, consacre aussi un mysticisme équivalent à celui qu'inspire la pure métaphysique.

La mécanique abstraite constitue nécessairement l'extrême limite normale du véritable esprit mathématique, qui même n'y convient qu'envers les lois générales, sans y suffire presque jamais aux solutions spéciales, sauf pour les cas célestes. Partout ailleurs, et déjà même en physique, il ne peut habituellement fournir que des indications fondamentales, destinées à guider ou à juger les inductions directes, d'où dépend toujours le principal progrès scientifique. Son usage spécial n'y saurait prévaloir qu'accessoirement, pour mieux développer les théories physiques que des lois précises réduisent à de pures études géométriques, comme, par exemple, la partie de l'optique relative aux effets secondaires de la réfraction. Quand les solutions exigeraient la mécanique, au lieu de la seule géométrie, elles demeurent presque toujours inabordables, et deviennent souvent illusoires, excepté envers les plus simples parties de la barologie et de l'électrologie. Même en acoustique, où la marche mathématique semble si satisfaisante, parce qu'elle s'y trouve dégagée de tout fluide métaphysique, les principales notions de détail ne lui sont pas réellement dues. En jugeant sans prévention le célèbre calcul des cordes vibrantes, on y reconnait bientôt

Digitized by Google

une profonde irrationalité, née du besoin de faciliter, à tout prix, l'élaboration algébrique, par des simplifications arbitraires, dont la portée logique n'est nullement appréciable. Si les lois usuelles sur la mesure des tons n'étaient point résultées déjà d'une heureuse expérimentation, cette orgueilleuse argumentation serait peu propre à démontrer leur réalité. Pourtant, ce cas est encore cité comme un exemple décisif de l'efficacité spéciale des théories mathématiques dans les études physiques. A la vérité, outre leur transformation en questions de géométrie ou de mécanique, le calcul y peut quelquefois exercer un office plus direct, envers les phénomènes assez simples pour comporter immédiatement de vraies équations. Le seul cas important de ce genre concerne les lois de l'équilibre et du mouvement des températures, qu'un véritable géomètre ramena si bien à une élaboration algébrique, instituée et poursuivie de la manière la plus philosophique. Mais ces questions ne constituent, en thermologie, qu'un domaine secondaire, dont l'utile extension est très-bornée. Sous les prétendus successeurs de Fourier, il n'a guère servi qu'à multiplier de vains exercices algébriques, où l'on ne trouve point ce sentiment profond de la vraie subordination de l'abstrait au concret, qui caractérisa surtout l'immortel fondateur de la thermologie mathématique.

Un instinct confus de ces limites normales de l'esprit mathématique envers les moindres phénomènes terrestres, détermine la prédilection opiniâtre de nos algébristes pour les fluides métaphysiques, qui semblent les autoriser à franchir, en physique, ces bornes naturelles. Mais leur fastueux calculs n'ont d'autre résultat ordinaire que de dissimuler l'absence réelle de vues scientifiques sous un spécieux verbiage, devenu maintenant la principale ressource des médiocrités ambitieuses. Cette vaine invasion algébrique, si nuisible aux vrais progrès de la physique,

Digitized by Google

n'y saurait être dissipée que d'après une énergique application continue du précepte incontestable qui réserve à chaque science l'emploi normal de la précédente. Mais cette règle logique, que j'ai, depuis longtemps, recommandée sans succès aux physiciens consciencieux, ne peut prévaloir que quand l'entière dissolution du régime académique laissera librement surgir la culture encyclopédique. Tant que durera la présente anarchie, chaque science, tendant elle-même à de semblables usurpations envers la science suivante, demeure impuissante à repousser les envahissements qu'elle reproche à la précédente.

C'est ainsi que la simple réorganisation logique de la physique actuelle dépend secrètement d'une entière rénovation mentale, et se lie dès lors à la grande régénération sociale. Le régime préparatoire de l'humanité est maintenant épuisé partout. Après avoir dirigé tous les progrès qu'il comportait, il devient, même en science, de plus en plus rétrograde, comme le vérifie, en physique, la déplorable tendance à détruire les lois antérieures, au nom d'une vaine précision absolue. Mais ce régime caduc n'admet nulle part une reconstruction partielle, parce que ses diverses branches sont nécessairement solidaires. Voilà pourquoi la religion sociologique, quoique ne semblant convenir qu'aux besoins moraux et politiques, constitue aussi le seul ascendant propre à surmonter réellement le désordre scientifique.

Ayant assez caractérisé les principales conditions logiques de la physique régénérée, il me reste à apprécier sa constitution directe, d'après d'équivalentes indications générales d'abord sur le nombre de ses branches essentielles, ensuite sur l'ordre de leur succession, et enfin sur leur extension normale.

La multiplicité, qui distingua toujours cette science depuis son essor positif, est aujourd'hui regardée comme devant faire place à une entière unité, quand on aura mieux concentré ses

Digitized by Google

divers fluides hypothétiques. Mais cette vaine utopie des physiciens ne repose que sur une vicieuse appréciation objective, toujours due à la secrète prépondérance que conserve encore l'esprit absolu. La physique, comme toute autre science, ne saurait être pleinement positive qu'en devenant profondément relative. Or cette régénération y exige, plus clairement qu'ailleurs, que la méthode objective se subordonne au point de vue subjectif. Cette science étudie les différents modes généraux suivant lesquels se manifeste à nous l'existence du milieu terrestre. La diversité de ses branches doit donc se rapporter surtout à celle de nos propres sens, plutôt qu'à la distinction correspondante entre les propriétés extérieures. Ainsi, leur multiplicité résulte nécessairement de notre constitution, au lieu d'avoir une source objective.

Deux d'entre elles ne concernent chacune qu'un seul sens; et, par suite, leur réunion est aussi impossible que celle de la vue avec l'ouïe. Ces deux sens ne font qu'assister plus ou moins le toucher envers les trois autres branches de la physique. Mais cette commune prépondérance du toucher ne laisse pourtant aucun espoir raisonnable d'identifier jamais l'électrologie et la thermologie, ni, encore moins, l'une ou l'autre avec la barologie.

Pour ces trois branches, l'examen philosophique indique d'ailleurs une exacte correspondance entre la diversité subjective et la distinction objective. Car, en écartant les préjugés biologiques sur le nombre effectif de nos différents sens, il y a tout lieu de penser que, sous le nom de toucher, on confond ici trois sens vraiment distincts, quand même l'anatomie ne pourrait jamais séparer leurs nerfs respectifs. Depuis que la division entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs ébaucha la spécialisation directe du système nerveux, on put présumer qu'un seul ordre de nerfs ne saurait à la fois apprécier

Digitized by Google

les effets barologiques, thermologiques, et électriques. Car l'analyse physiologique indique souvent un défaut de correspondance entre ces trois sortes de sensation, soit en comparant les divers organismes, ou les différents états de chacun d'eux. L'étude statique confirmera, sans doute, ces indications dynamiques; comme elle l'a fait, de nos jours, pour les annonces analogues envers la division ci-dessus mentionnée.

Suivant ces prévisions philosophiques, la physique semblerait déjà parvenue à l'harmonie normale qui doit régner entre les deux modes, objectif et subjectif, qui peuvent déterminer sa composition nécessaire. Mais le même principe signale aussitôt une grave lacune, relative aux deux sens qui n'y trouvent aucun domaine. Quant au goût, la lacune est peut-être irréprochable, puisque ce sens est plutôt chimique que physique. Toujours lié à la vie de nutrition, il ne paraît point comporter une étude purement physique, indépendante de l'action des substances sur l'appareil digestif. Il en est autrement de l'odorat, qui, dans toute la série animale, se rapporte principalement à la vie de relation, et surtout au rapprochement des sexes. L'émission des particules odorantes, leur trajet direct, réfléchi, ou réfracté, etc., doivent suivre des lois générales, aussi déterminées, en elles-mêmes, que celles des influences sonores ou visuelles. Notre ignorance actuelle à leur égard tient surtout à l'imperfection de ce sens chez notre espèce, pour laquelle l'optique et l'acoustique n'existeraient pas davantage si notre vision et notre audition étaient aussi imparfaites que notre olfaction. Mais cette évidente lacune ne serait vraiment insurmontable que si l'odorat nous manquait entièrement, comme à beaucoup d'animaux inférieurs. Quelque imparfait qu'il soit naturellement dans l'homme, il y peut être assez développé artificiellement pour permettre un essor suffisant de l'étude physique correspondante. Outre les appareils inorga-

Digitized by Google

niques, comme envers la lumière et le son, on y doit surtout utiliser l'heureuse association scientifique qu'il n'est point impossible d'instituer avec des animaux mieux organisés que nous sous ce rapport. Ce concours tendrait réciproquement à perfectionner l'étude de ces espèces, dont la vie intellectuelle et morale nous reste souvent inappréciable, faute d'une telle théorie physique, qui peut y devenir aussi nécessaire que le sont, en d'autres cas, l'optique et l'acoustique.

Ainsi la saine philosophie, loin de consacrer le rêve de nos physiciens sur l'unité ultérieure de leur science, y indique finalement six branches irréductibles, et peut-être sept, au lieu des cinq qui la composent aujourd'hui. Mais, en montrant que cette science ne comporte point encore sa vraie constitution, une telle appréciation indique aussi le caractère essentiel, et même le prochain avénement, de cet état normal, sous le régime encyclopédique. On voit par là qu'il consiste surtout à instituer, en physique, une harmonie continue entre ses deux compositions naturelles, objective et subjective, également convenables à son génie relatif. Leur convergence n'exigera plus que des travaux d'épuration et de rectification, quand aura surgi la nouvelle branche fondamentale annoncée ci-dessus.

C'est donc en physique que se manifeste le mieux la nature essentiellement analytique de la cosmologie, où l'unité ne peut jamais être que subjective. Ses cinq branches, qui ont surgi et grandi presque toujours à la fois, sont à peu près indépendantes les unes des autres, comme les sens correspondants. Leur séparation est beaucoup plus profonde que celle des trois parties essentielles de la science mathématique. Envers celle-ci, le nom ne reste multiple que par suite de l'anarchie scientifique; tandis que, sous une dénomination simple, la physique offrira toujours une vraie multiplicité. Mais cette unité nominale y indique pourtant une certaine affinité réelle entre toutes ces

Digitized by Google

branches, qui constituent un véritable ensemble sous l'aspect subjectif. En effet, elles embrassent toutes les qualités extérieures relatives à notre propre appréciation générale de l'existence inorganique.

D'après cette indépendance objective, la coordination respective des diverses parties essentielles de la physique a beaucoup moins d'importance, surtout didactique, que partout ailleurs. Mais l'appréciation subjective n'y laisse pourtant rien d'arbitraire, d'après le concours décisif de deux conditions naturelles. Il faut, d'une part, que cette série intérieure soit conforme à la destination totale de la physique, comme transition encyclopédique entre l'astronomie et la chimie. En outre, elle doit suivre aussi l'ordre biologique des sens correspondants. Or, cet ordre résultant de leur spécialité croissante, il s'accorde spontanément avec le décroissement continu de généralité qu'exige le passage graduel des spéculations astronomiques aux chimiques.

Ces deux motifs, d'égale importance, dissipent d'abord toute incertitude envers les deux extrémités de la physique. Il faut que cette science commence par la barologie, et finisse par l'électrologie, pour se mieux lier à l'astronomie et à la chimie. En même temps, la première branche se rapporte au sens le plus général, et la dernière au plus spécial, parmi les sept sens que semble indiquer finalement la saine biologie. Après avoir posé ces deux termes extrêmes, l'intercalation des autres devient encore moins importante, et d'ailleurs s'accomplit aisément, sans laisser aucune grave hésitation. Les deux modes concourent évidemment à placer la thermologie avant l'optique. Il ne reste donc plus à déterminer que la position de l'acoustique. Or, l'étude du son est, en effet, la seule envers laquelle ce classement rationnel puisse varier, parce que les deux motifs y concourent moins qu'ailleurs. Dans mon Traité philoso-

Digitized by Google

phique, je l'ai fait succéder à celle de la chaleur, mais en indiquant qu'elle pourrait aussi la précéder d'après des considérations fort plausibles, qui, en effet, prévalurent quelquefois chez des esprits recommandables. Ici, je crois devoir également rejeter ces deux opinions, et classer finalement l'acoustique entre l'optique et l'électrologie. Ce dernier parti résulte surtout de la considération biologique, qui place l'ouïe après la vue, comme sens plus spécial et plus élevé, en un mot plus social. Mais les phénomènes du son ont aussi plus d'analogie que ceux de la lumière avec les phénomènes de l'électricité, soit en tant que plus particuliers, soit surtout d'après une plus grande similitude avec les effets chimiques. L'agitation intérieure qui les caractérise ressemble davantage à l'ébranlement électrique que ne l'indique aujourd'hui l'irrationnelle intervention des fluides métaphysiques, qui dissimule la véritable activité des corps sous une entité matérialisée. Dans l'opinion que je rectifie maintenant, j'avais eu trop d'égard à l'altération actuelle de l'optique par ces vicieuses hypothèses, dont l'acoustique fut heureusement préservée toujours. Mais, en concevant l'état normal de la physique, il faut écarter de telles perturbations, qui, pour la prochaine génération, ne seront peut-être qu'historiques. Tel est donc l'ordre final des cinq parties essentielles de cette science; barologie, thermologie, optique, acoustique, et électrologie. Quand sa sixième branche naturelle aura suffisamment surgi, elle viendra se placer spontanément entre la thermologie et l'optique, par le concours direct des deux modes de classement.

L'extension normale de chaque partie est philosophiquement déterminée, en physique, d'après sa double destination scientifique, soit pour caractériser le milieu terrestre avec ses deux enveloppes liquide et gazeuse, soit afin de préparer la chimie et la biologie. Jamais ne convint mieux le précepte religieux

Digitized by Google

qui, au nom de la raison et de la morale, réduit toutes les études inférieures à ce qu'exige l'élaboration des supérieures. Car cette seule destination suffirait pour autoriser et régulariser toutes les théories physiques qui méritent d'être conservées. Une telle règle n'éliminera que les recherches oiseuses qui encombrent aujourd'hui cette belle science, quoiqu'elles y prévaillent moins qu'en mathématique, et même en astronomie. En concevant, par exemple, l'optique ou l'acoustique comme préparant l'étude biologique de la vision ou de l'audition et de la phonation, on y consacre toutes les spéculations vraiment intéressantes, et même on y provoque, à plusieurs égards, d'importants progrès. D'ailleurs, cette culture encyclopédique dissipera seule de graves illusions actuelles, où, faute de ce point de vue, nos physiciens attribuent une réalité objective à des phénomènes essentiellement subjectifs. Tels sont peut-être la plupart de ceux qui concernent les prétendues interférences optiques ou les croisements analogues en acoustique. Mieux on appréciera cette discipline philosophique, plus on sentira combien elle est favorable aux vrais progrès de la physique, en y écartant seulement les puérilités académiques, désormais aussi dépourvues d'efficacité logique que d'utilité scientifique. C'est ainsi que cette grande science peut être dignement exposée dans les quarante leçons philosophiques que lui consacre la troisième année de l'éducation positiviste.

Son importance dogmatique ne saurait pourtant rester exactement au niveau de son office historique. Car, elle a influé sur l'ensemble de la préparation moderne au delà de sa vraie portée encyclopédique. J'ai déjà expliqué la marche nécessaire qui plaça son essor distinct après celui de toutes les autres sciences préliminaires. Dès lors, il dut coïncider avec la première ébauche des vraies vues encyclopédiques, qui, auparavant impossibles, faute de bases suffisantes, purent ainsi surgir

Digitized by Google

à travers la culture dispersive. Cette coïncidence mal appréciée fit nécessairement attribuer à la physique plus d'aptitude philosophique que n'en comporte une telle science. L'état normal de la philosophie naturelle ne saurait conserver aucune trace de ce grand incident historique, dû seulement à une situation exceptionnelle.

Pour achever de caractériser la systématisation finale de la cosmologie, il me reste à considérer son dernier élément essentiel, relatif aux divers phénomènes de composition et de décomposition, qui constituent le mode le plus spécial et le plus compliqué de l'existence inorganique.

L'importance réelle de cette étude, inversement à la précédente, est moins logique que scientifique. Car la méthode positive n'y fait aucun nouveau pas général, et se borne à y développer davantage les différents procédés inductifs constitués par la physique. Seulement, la complication supérieure des spéculations chimiques y fait mieux ressortir la nature et la destination de l'induction, en laissant une moindre influence à la déduction, alors dégagée irrévocablement de ses formes mathématiques initiales. Dans ce passage de la physique à la chimie, l'esprit sent avec plus d'évidence que la logique pleinement positive doit être moins déductive qu'inductive. Car on n'induit jamais que pour déduire; tandis que la déduction prolongée fait souvent méconnaître l'induction d'où elle émane toujours. Le contraste actuel entre les géomètres et les chimistes permet même d'apprécier la réaction morale de ces diversités intellectuelles.

Outre la sécheresse inhérente à toute occupation où le cœur a trop peu de part, les travaux scientifiques tendent spécialement à développer l'orgueil, en disposant à une appréciation exagérée du mérite individuel. Ce double danger naturel ne peut être assez contenu que par une vraie discipline religieuse,

Digitized by Google

qui fasse toujours prévaloir dignement l'esprit d'ensemble et le sentiment social. Il s'étend et s'aggrave de plus en plus dans l'anarchie actuelle. Mais, en déployant ces ravages moraux, le régime académique manifeste aussi leur inégale influence sur les diverses classes de savants, qui s'en trouvent d'autant moins affectés que leurs études se rapprochent davantage du but nécessaire de l'évolution positive. Or cette incontestable différence, déjà sensible entre les diverses sciences cosmologiques, tient à la fois aux méthodes et aux doctrines. D'abord, les études supérieures font mieux sentir que les inférieures la destination finalement sociale de toutes nos saines spéculations, et même le seul point de vue vraiment universel que comportent nos conceptions positives. Mais, par une réaction plus cachée, leur propre caractère logique restreint davantage ces dangers moraux, en faisant prévaloir graduellement l'induction sur la déduction. En effet, c'est surtout celle-ci qui excite l'orgueil scientifique, par des conceptions que chaque esprit croit tirées de lui-même, sans apprécier le concours extérieur. Au contraire, l'induction rappelle toujours une source objective, et même une certaine coopération sociale. C'est principalement dans les études déductives que règne aujourd'hui l'usage, non moins irrationnel qu'immoral, d'enseigner chaque science sans aucune indication historique, comme si celui qui l'expose l'avait entièrement créée. Tous ces vices de la culture académique seront essentiellement rectifiés par le régime encyclopédique. Mais l'état le plus normal permettra néanmoins de sentir toujours que les dangers moraux du travail scientifique tiennent davantage à la déduction qu'à l'induction. Quoique cette différence naturelle se manifeste déjà quand on aborde la cosmologie terrestre, elle se trouve aujourd'hui trop dissimulée, en physique, par les usurpations algébriques. C'était donc envers la chimie que je devais en indiquer l'appréciation générale,

Digitized by Google

rendue maintenant si sensible d'après l'irrationnelle dispersion des travaux scientifiques.

Dans sa constitution finale, cette science ne bornera point son efficacité logique à mieux développer les procédés inductifs propres à la première moitié de la cosmologie terrestre. Sa nature, éminemment intermédiaire entre l'étude du monde et celle de la vie, lui permettra aussi d'ébaucher ceux qui appartiennent à la biologie. Le troisième volume de mon Traité philosophique a, depuis longtemps, indiqué combien la vraie philosophie chimique peut être radicalement perfectionnée par une heureuse introduction de la méthode comparative et de la théorie taxonomique. Ce double progrès capital de la logique positive, quoique essentiellement dû à la biologie, convient aussi, à un moindre degré, envers la chimie elle-même, qui, dans l'éducation encyclopédique, en offrira la première manifestation distincte. Depuis que cette science a pris un essor caractéristique, elle a spontanément réalisé la condition objective d'une telle induction supérieure, en présentant, à beaucoup d'égards, des groupes vraiment naturels, surtout pour l'étude des sels. La chimie ne reste encore privée de cette logique comparative, malgré une formelle invitation philosophique, que d'après l'irrationnelle préparation des chimistes actuels, non moins étrangers aux sciences supérieures qu'aux inférieures. Sa culture encyclopédique initiera donc l'esprit positif à ce troisième mode inductif, qui déjà convient à la vraie nature de ses phénomènes, assez compliqués pour en exiger l'emploi essentiel, et cependant assez simples pour en comporter l'institution spontanée. Mais, outre que l'origine historique d'un tel procédé ne pouvait émaner de la chimie, son appréciation dogmatique ne saurait être complète qu'en biologie, seule science où ses conditions fondamentales deviennent pleinement appréciables. La chimie en offrira seulement l'ébauche naturelle, comme l'astronomie envers

le premier mode d'induction, qui pourtant ne se développe assez qu'en physique.

Ainsi, les principales ressources de la logique chimique résultent nécessairement de ses heureux emprunts aux deux sciences adjacentes. Cependant, elle semble avoir spécialement participé à l'élaboration fondamentale de la méthode positive, en suscitant seule l'essor décisif des nomenclatures systématiques. Les phénomènes plus généraux sont à la fois trop uniformes pour comporter un tel artifice et trop simples pour l'exiger. Quelque grossière que soit, par exemple, la nomenclature astronomique, encore empreinte de polythéisme et même de fétichisme, on ne doit attacher aucune haute importance à sa rectification méthodique, qui d'ailleurs serait facile. Au contraire, les analogies chimiques offrent à la fois assez de variété et de complication pour qu'un tel secours y devienne pleinement convenable. Il a, en effet, toujours secondé leur évolution caractéristique. La construction systématique dont Guyton-Morveau fut le principal auteur ne fit, à cet égard, que rectifier heureusement et mieux développer la suite naturelle des usages antérieurs, en utilisant davantage l'ensemble des notions acquises. Comme tout autre procédé logique, ce mode auxiliaire ne peut être bien apprécié qu'en l'étudiant à sa source réelle. Mais cette incontestable propriété des études chimiques ne doit pas dissimuler leur faible aptitude à perfectionner l'ensemble de la méthode positive. Car un tel procédé, quoique général en lui-même, ne comporte une haute efficacité qu'envers les études d'où il émane. Si la simplicité des précédentes l'y rend superflu, la complication des suivantes l'y laisserait insuffisant. Borné à caractériser la composition des substances, unique objet essentiel des spéculations chimiques, il convient pleinement à leur essor rationnel, que presque seul il préserve aujourd'hui du pur empirisme. Mais, au delà, la profonde diversité des

Digitized by Google

aspects scientifiques interdit d'en espérer aucun succès vraiment capital. Les principales tentatives biologiques inspirées, à cet égard, par une aveugle imitation, n'ont guère abouti qu'à procurer une importance factice à des réformes presque puériles. On peut, du moins, assurer que la chimie ne saurait jamais rendre ainsi à la biologie un service aucunement équivalent à celui qu'elle en recevra d'après une saine importation de la logique comparative. Les mêmes motifs naturels qui procurent tant d'importance aux nomenclatures systématiques envers l'ensemble des études chimiques, y bornent aussi la haute efficácité d'un tel procédé. Il restera toujours encore plus limité à ce domaine initial que l'expérimentation ne l'est à sa source physique.

La chimie ne put donc avoir aucune part spéciale à l'essor fondamental de la logique inductive. Quant à la logique déductive, son principal siége se trouve nécessairement dans la science mathématique, qui en élabore pleinement tous les procédés caractéristiques. Leur uniformité naturelle ne permet, à cet égard, aux études plus élevées, d'autre participation réelle que de faire graduellement apprécier la difficulté de déduire à mesure que les spéculations se compliquent. Mais la marche et le mode des déductions y restent toujours les mêmes, comme tenant seulement à notre intelligence, et nullement aux objets quelconques de nos méditations continues. Cet accroissement nécessaire des difficultés rationnelles devient déjà très-sensible envers les conceptions chimiques. Aussi y procure-t-il un véritable mérite à des opérations déductives qui, dans une étude plus simple, auraient peu de valeur logique. Par exemple, Ritter est justement immortalisé pour avoir déduit, de la permanence de neutralité déjà remarquée après les doubles décompositions salines, l'heureuse conséquence, jusqu'alors inaperçue, qui devint le point de départ de toute la chimie

Digitized by Google

numérique. Outre l'importance scientifique du résultat, une telle opération logique tire son prix essentiel de la difficulté d'accomplir, envers des notions aussi compliquées, une déduction qui serait à peine notée en mathématique.

Ces divers motifs indiquent assez que la valeur théorique de la chimie concerne réellement les doctrines qu'elle établit, et non les méthodes qu'elle élabore. Mais, à ce titre, elle constitue certainement la moitié la plus caractéristique, et même la plus importante, de la cosmologie terrestre.

D'abord, la chimie termine l'appréciation fondamentale de l'existence inorganique, en étudiant son mode le plus intime et le plus varié. Le premier couple des sciences cosmologiques réduit l'activité matérielle à ses manifestations les plus simples et les plus universelles. En physique, ces changements de forme et de position se lient à des mutations plus profondes et plus spéciales dans la constitution, surtout extérieure, des corps quelconques; toutefois, elles n'y affectent jamais que l'état et non la substance. Celle-ci est, au contraire, toujours altérée dans les événements chimiques, qui nous dévoilent un genre et un degré d'énergie que rien n'indiquait auparavant. L'activité inorganique s'y montre la plus rapprochée possible de la spontanéité vitale, dont notre raison eut tant de peine à la distinguer nettement. En même temps que plus profonde, elle y devient aussi plus spéciale. Tandis que les propriétés physiques n'offrent jamais que des différences de degré, les affections chimiques indiquent toujours la diversité matérielle, que la métaphysique ne put y dissimuler longtemps. Elles offrent pourtant ce caractère d'universalité qui sépare profondément la cosmologie de la biologie. Tous les corps, en effet, y participent à à un degré quelconque. Mais, outre que leur manifestation est toujours spéciale dans chaque substance, elle y exige aussi un concours de conditions extérieures, qui resterait souvent impos-

Digitized by Google

sible sans l'intervention humaine. Aussi l'activité chimique, quoique vraiment générale, ne peut jamais être permanente. Les agents physiques la secondent puissamment quand leur intensité dépasse les limites qui conviennent à la science précédente. Mais ils sont loin de la produire; on y a souvent exagéré leur influence, même celle de la chaleur, et surtout de l'électricité. Quand, par exemple, une simple étincelle semble déterminer une forte combinaison gazeuse, ce stimulant secondaire n'a pu réellement que faciliter et hâter une action essentiellement due aux substances correspondantes, qui l'auraient plus tard développée spontanément. Quoique nos fluides métaphysiques nous fassent encore méconnaître souvent la véritable activité matérielle, ses effets chimiques sont trop prononcés pour la déguiser longtemps aux intelligences déjà affranchies du pur régime des entités.

L'esprit positif fit donc un pas vraiment capital en étendant à de tels phénomènes le dogme fondamental des lois naturelles, borné d'abord à l'existence mathématique. Ce progrès décisif fut surtout dû à la nature si modifiable des événements chimiques, mieux accessibles à notre intervention que tous les autres effets inorganiques. Sans cette coïncidence nécessaire, leur complication supérieure les eût laissés beaucoup plus longtemps sous l'empire initial des volontés surnaturelles. On commence à sentir là que, en passant à de plus éminents phénomènes, notre raison compense la difficulté de prévoir par la facilité de modifier, qui n'est guère moins efficace pour nous dégager du joug théologique ou métaphysique, et nous préparer au régime positif. Cette aptitude modificatrice se manifeste nécessairement dans les études chimiques, puisque la plupart des phénomènes y ont une source artificielle, qui souvent y fait exagérer la vraie part logique de l'expérimentation.

Toutefois, l'importance pratique d'un tel pouvoir surpasse

Digitized by Google

beaucoup son efficacité théorique; car la chimie constituera toujours, et même de plus en plus, la principale base mathématique de notre providence matérielle. J'ai déjà caractérisé sa tendance à perfectionner ainsi notre éducation normale, en joignant le sentiment du progrès à celui de l'ordre, seul développé d'abord par la philosophie naturelle. Son étude trop exclusive deviendrait bientôt dégradante, en faisant prévaloir nos plus grossiers instincts. Mais la culture encyclopédique corrigera facilement cette disposition académique, en représentant toujours ce progrès matériel comme le premier degré nécessaire du perfectionnement humain, qui consiste surtout dans le progrès moral.

Cette connexité naturelle de la chimie avec l'ensemble de notre industrie lia constamment son essor historique à celui de la sociabilité. Sous la théocratie initiale, qui favorisa surtout les arts techniques, leur culture empirique fit déjà surgir quelques essais sacerdotaux de philosophie hermétique. Mais ces premiers germes de chimie furent ensuite comprimés longtemps par la prépondérance nécessaire de l'activité militaire, qui alors encourageait seulement les inventions mécaniques, en laissant aux esclaves l'élaboration des substances. C'est pourquoi les études chimiques ne purent acquérir une vraie consistance qu'au moyen âge, quand la vie industrielle prévalut enfin chez les serfs affranchis. Depuis ce réveil décisif, leur essor a toujours suivi et secondé celui des principales industries, qui ne cessera jamais d'y régler le cours des travaux spéciaux.

La destination scientifique de la chimie ne consiste pas seulement à compléter la cosmologie, en appréciant la plus intime existence du milieu terrestre. Elle n'offre pas moins d'importance pour préparer la biologie, dont les notions les plus fondamentales resteraient nécessairement inintelligibles sans un tel préambule.

Digitized by Google

J'ai déjà signalé, à ce titre, l'influence historique de la chimie sur la mémorable constitution encyclopédique qui pré valut dès la fin du moyen âge. Cette nouvelle science en formait le nœud principal, en y établissant une transition systématique de l'astronomie à la biologie. Elle conservera toujours une semblable aptitude dans l'évolution dogmatique. Ses phénomènes y caractériseront sans cesse une activité vraiment intermédiaire entre celle que nous manifestent les astres et celle qui est propre aux corps vivants. La chimie peut seule permettre une étude rationnelle de l'existence végétative, sur laquelle repose l'animalité, et même l'humanité. Son intervention fondamentale y devient doublement indispensable, soit pour apprécier le milieu correspondant, soit d'après les lois générales des diverses combinaisons. En outre, l'influence encyclopédique de la chimie prépare déjà l'esprit positif aux habitudes biologiques, en faisant surgir un premier sentiment systématique de la hiérarchie des existences naturelles. Cette tendance s'y manifeste aussitôt que l'on considère son ensemble comme succédant à l'astronomie et à la physique. Une telle succession indique, en effet, dans l'activité purement inorganique, une progression analogue à celle qui doit ensuite caractériser la spontanéité vitale, d'abord seulement végétative ou de nutrition, puis animale ou de relation, et enfin humaine ou sociale. Sans doute, la série cosmologique ne comporte aucunement les nombreux intermédiaires qui appartiennent à chaque mode fondamental de l'existence supérieure. Mais, en se bornant aux trois degrés essentiels de l'existence inférieure, d'abord mathématique, puis physique, et enfin chimique, on ne peut y méconnaître une gradation hiérarchique analogue à celle de la vie. Car, chacun d'eux modifie le précédent, tout en s'y subordonnant, comme dans les divers états organiques.

A tous les titres essentiels, la chimie constitue donc une

Digitized by Google

science plus élevée que la physique, dont la principale destination consiste, au fond, à lui fournir une indispensable introduction. Mais le besoin d'une telle base suffit pour subordonner l'essor rationnel de la chimie à celui de la physique. La difficulté, trop oubliée aujourd'hui, de séparer assez deux études aussi voisines devint la principale source historique du long retard qu'éprouva l'évolution des théories chimiques depuis leur naissance scolastique. Car, leur rationalité ne pouvait surgir, même à l'état métaphysique, qu'après l'avénement distinct des principales doctrines physiques, qui dut rester insuffisant jusqu'au siècle dernier.

Quoique la chimie conserve nécessairement, comme les autres sciences cosmologiques, le caractère de simple introduction à la seule science finale, l'esprit y sent déjà l'approche du véritable terme général de nos spéculations positives. Cette transition, inhérente à la nature de ses recherches, se manifeste même dans leur élaboration logique. Malgré l'empirisme académique, le calcul, encore trop influent en physique, n'exerce aujourd'hui, en chimie, qu'un office subalterne. L'analyse, qui jusque-là dominait, accueille ici la synthèse, qui plus loin prévaudra. Un sentiment continu de la destination pratique de toute saine théorie y contient mieux qu'ailleurs l'orgueil scientifique. A tous égards, la religion finale se trouve donc plus disposée que la religion initiale à investir la chimie d'un caractère sacré, comme directement liée à l'existence et à l'activité matérielles du Grand-Être. Cette science comporte même une facile subordination au principe d'amour qui doit toujours diriger nos travaux quelconques. Il suffit d'y attribuer une direction sociale à la puissance matérielle qu'elle développe, et qui trop longtemps y fut rattachée aux instincts personnels.

Avant l'indication directe de sa constitution normale, je dois

Digitized by Google

compléter, envers ce dernier élément de la cosmologie, une importante explication philosophique, ci-dessus introduite pour le premier.

En caractérisant la vraie mathématique, j'ai posé la règle encyclopédique qui déterminera, dans le régime final, l'extension dogmatique de chaque science préliminaire, toujours réduite à préparer la science suivante. Le lecteur a dû sentir ensuite qu'un tel champ systématique se trouve partout assez large pour embrasser spontanément toutes les grandes notions spéciales, tant logiques que scientifiques. On a pu reconnaître aussi que cette discipline religieuse n'est pas seulement destinée à hâter l'avénement didactique et à faciliter l'ascendant normal de l'unique science qui soit vraiment finale. Elle doit, en outre, anoblir les études partielles et seconder leurs principaux progrès, en y remplaçant une routine dispersive par la culture encyclopédique.

Quelque rationnelle que devienne l'initiation dogmatique, elle sera toujours assujettie d'abord, comme l'évolution historique, à un régime de spécialité, puisque les conceptions régulatrices n'y surgiront aussi qu'à la fin. Mais ce régime nécessaire doit être encore plus provisoire pour l'individu que pour l'espèce. Sa prolongation superflue n'est pas moins irrationnelle qu'immorale. Car, les principales théories partielles ne deviennent pleinement appréciables que dans les rapports encyclopédiques. Même en mathématique, l'étude isolée ne saurait manifester, par exemple, que les moindres propriétés des nombres. Leurs éminents attributs intellectuels et moraux, presqu'oubliés aujourd'hui, sont réservés à la sociologie, qui seule doit, à cet égard, rectifier et compléter les anciens pressentiments philosophiques. En général, on ne peut connaître profondément chaque science que d'après ses vraies relations, statiques et dynamiques, avec l'ensemble du Grand-Être d'où

Digitized by Google

elle émane. Les véritables théoriciens doivent donc s'établir, le plus tôt possible, sur ce seul domaine normal, tout en subissant la nécessité, logique et scientifique, qui le place à l'extrémité d'une longue et pénible avenue. En réservant pour cet état définitif tous les travaux, cosmologiques ou biologiques, qui comportent un tel ajournement, on traitera chaque grand problème d'après l'ensemble de nos ressources théoriques. On y introduira surtout une large application habituelle de la méthode historique, qui, destinée à diriger toutes les autres, n'a pu encore que les compléter imparfaitement. La possibilité d'employer cette logique transcendante marque partout le vrai terme philosophique des études préparatoires Car, ma règle encyclopédique équivaut toujours à ne cultiver isolément chaque science qu'autant qu'il le faut pour comprendre son histoire. Dans ce régime final, nos théories se trouveront mieux préservées, non-seulement des divagations oiseuses, mais aussi des recherches mal conçues ou des tentatives prématurées, qui absorbèrent jusqu'ici la majeure partie des grands efforts intellectuels. En effet, ces divers avortements proviennent surtout de ce que rien ne systématise encore le choix instinctif des travaux scientifiques, faute de connaître les lois sociologiques qui président au véritable essor de nos découvertes quelconques. Quand la culture théorique sera ainsi confiée uniquement au sacerdoce de l'Humanité, les développements spéciaux s'y trouveront d'ailleurs réduits toujours à ce qu'exigent les besoins pratiques, qu'on s'abstiendra sagement de trop devancer, même en sociologie. Les anticipations indiscrètes ou hasardées qui encombrent les sciences actuelles n'y sont réellement dues qu'à l'aveugle ardeur des esprits trop exclusifs, qu'une irrationnelle préparation empêche de varier assez leur destination.

En comparant les trois premières applications cosmologiques de la règle précédente, leur succession nous indique une loi

Digitized by Google

complémentaire, aisément explicable, que je dois ici utiliser envers la chimie, et qui ensuite conviendra surtout à la biologie. On aperçoit ainsi que l'extension proportionnelle de la culture préparatoire diminue rapidement à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie théorique, d'après la généralité décroissante et la complication croissante des phénomènes correspondants. Cette diminution résulte nécessairement du concours naturel de deux motifs généraux, l'un scientifique, l'autre logique. Alors, en effet, les doctrines se rapprochent davantage du terme commun de toutes nos spéculations normales, et les méthodes sont mieux élaborées par un préambule plus complet.

Pour mesurer la rapidité effective d'un tel décroissement, il faut partout regarder le régime préliminaire comme terminé quand il commence à devenir abusif, au point de contrarier le véritable progrès théorique, qu'il fut destiné à seconder. On reconnait alors que cette culture provisoire dut persister, en mathématique, beaucoup plus longtemps qu'ailleurs. Car, cette science initiale avait à construire toute la vraie logique déductive, et à fonder la positivité sous l'ascendant métaphysique ; double motif de s'isoler davantage, comme le permettait l'indépendance de son domaine. Sa spécialisation n'est devenue vraiment rétrograde que vers le milieu du siècle dernier, quand le calcul y usurpa une prépondérance indéfinie, au temps même où toutes les acquisitions essentielles s'y trouvaient accomplies. Il faut noter que la méthode historique commença dès lors à s'y appliquer, en y dirigeant les principales méditations de l'incomparable Lagrange. Cette coïncidence, qui, d'après ma remarque antérieure, n'est aucunement fortuite, fournit un autre moyen général d'apprécier la durée normale de l'évolution préparatoire. Les deux modes concourent à montrer combien cette culture indépendante fut moins prononcée et moins prolongée en astronomie, et surtout en physique, qu'elle n'avait dû l'être

en mathématique. Dans ces trois sciences, la dégénération académique commença presqu'à la fois, quand toute discipline philosophique s'y trouva passagèrement dissoute. Ainsi, la grande diversité chronologique de leur essor distinct y mesure nettement l'inégalité de l'âge préliminaire.

Sans m'arrêter davantage à ces vérifications décisives d'une loi incontestable, je dois ici l'appliquer surtout à la chimie, qui naturellement la manifeste encore mieux.

Une appréciation exagérée de sa principale phase fait aujourd'hui placer trop tard la naissance systématique de cette dernière science cosmologique. Les brillantes découvertes de Bergmann, de Lavoisier, et de Cavendish, font trop méconnaître l'éminent mérite scientifique et la haute efficacité logique de l'impulsion théorique par laquelle Geoffroy, Boërhaave, et Stahl préparèrent graduellement ce grand résultat. En outre, on exagère beaucoup la vraie supériorité de la nouvelle chimie, quand on lui attribue l'introduction décisive de la positivité rationnelle dans les plus hautes études inorganiques. Le calorique de Lavoisier n'est guère moins métaphysique que le phlogistique de Stahl. Toute l'amélioration philosophique consiste à lui avoir assigné un moindre office en le réduisant aux accessoires physiques de la combustion, dont la notion chimique est dès lors rapportée à l'oxygène; tandis que l'ancien fluide gouvernait indistinctement les deux parties de ce phénomène fondamental. Une saine appréciation historique montre que la chimie systématique naquit réellement quand elle devait naître, c'est-à-dire après un suffisant essor de la physique, vers la fin de la première génération du dix-huitième siècle.

Mais cette rectification sociologique n'altère nullement la vérification frappante que fournit la chimie envers la loi encyclopédique dont il s'agit ici. Quoique son état scientifique soit ainsi reconnu plus ancien qu'on ne le croit aujourd'hui, il est

Digitized by Google

assez récent pour constater que la durée normale du régime préparatoire n'y put même atteindre jusqu'à un siècle entier. Car, il y a maintenant une génération que cette culture spéciale, si admirable pendant la génération précédente, manifeste de plus en plus tous les symptômes essentiels, tant intellectuels que moraux, d'une dégradation académique aussi complète que partout ailleurs. La théorie pneumatique y fut détrônée encore plus rapidement qu'elle n'avait détruit l'hypothèse phlogistique, mais sans y engendrer, comme celle-ci, un autre régime, sauf le règne éphémère de l'électro-chimie. Son mémorable éclat philosophique ne dura point au delà d'une demi-génération. L'étude directe des lois fondamentales de la combinaison y disparut bientôt, malgré l'admirable impulsion de Berthollet, sous l'essor exorbitant, et même irrationnel au fond, des doctrines subalternes, quoique utiles, relatives à la composition numérique. Cette anarchie y fait de plus en plus prévaloir, presque autant qu'en mathématique, des travaux sans but et sans caractère, émanés davantage de la cupidité que de l'orgueil. La noble générosité de Cavendish et de Lavoisier s'y trouve habituellement remplacée par une avidité presque universelle, plus dégradante au fond que les mœurs des anciens souffleurs, faute d'une aussi vaste destination. Quant à la dégénération intellectuelle, elle y serait assez caractérisée d'après le honteux abandon où s'y trouve passagèrement tombé l'ouvrage vraiment fondamental du plus grand penseur dont la chimie puisse s'honorer. Cette prépondérance philosophique de Berthollet n'est guère moins méconnue par les chimistes que celle de Lagrange par les géomètres. Son juste ascendant n'a pu même régler la verve empirique des nombreux constructeurs de vaines formules numériques. La seule doctrine qui constitue l'apparente systématisation de la chimie actuelle se trouve ainsi contraire à la belle théorie de ce vrai philosophe sur la restriction

Digitized by Google

nécessaire des proportions définies aux composés exceptionnellement soustraits à la continuité naturelle de l'action chimique. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que le facile verbiage hiéroglyphique ainsi introduit en chimie concourt à y dégrader le régime spéculatif, en y secondant le charlatanisme scientifique. Cette dégradation est aujourd'hui devenue telle que la plupart des chimistes y participent sans la sentir, faute d'aucun véritable type théorique. Ils s'honorent même de rester étrangers à toute vue générale, pour se mieux vouer à la précision des détails; tandis que leurs moindres prédécesseurs s'efforçaient de rattacher tous leurs travaux à des conceptions philosophiques.

D'après cette irrécusable appréciation, la chimie est maintenant la partie de la cosmologie qui exige le plus une vraie discipline encyclopédique, comme manifestant mieux l'irrationnalité définitive de la culture isolée, qui dut y moins convenir qu'envers les autres études inorganiques. Sa constitution normale ne peut se développer que par des travaux plus difficiles et plus étendus, destinés à y construire presque toutes les grandes théories. Mais aussi ce défaut actuel de doctrines stables permet d'assurer que cette rénovation y sera ensuite accueillie sans beaucoup d'obstacles, n'ayant guère à y surmonter qu'un empirisme peu énergique, dont les véritables chimistes voudraient déjà s'affranchir, quoique les vrais philosophes puissent seuls les en dégager.

Ce régime philosophique s'introduira naturellement en chimie d'après les besoins systématiques qui caractériseront, plus qu'aucune autre, la nouvelle éducation populaire. Tout enseignement régulier pousse nécessairement aux vues d'ensemble, et fait ressortir les lacunes générales. Mais cette double tendance conviendra surtout à l'instruction positiviste, où la philosophie naturelle sera toujours exposée par des esprits ency-

Digitized by Google

clopédiques. On s'y attachera partout à concevoir nettement l'ensemble de chaque science fondamentale, le caractère propre et l'enchaînement rationnel de ses diverses parties essentielles. Les travaux dispersifs de la chimie actuelle n'y trouveraient aucune place. Ils y devront pourtant fournir, après une immense épuration philosophique, les matériaux nécessaires d'une construction normale. Mais celle-ci pourra seule y diriger ensuite les nouvelles acquisitions spéciales, et même la révision systématique des principales études antérieures. Pour qu'une telle constitution devînt possible, il suffisait que la culture préparatoire permît aux penseurs d'apprécier assez la nature et la composition de la science chimique. Or, cette condition préalable est déjà remplie depuis longtemps, quand on sait discerner les notions essentielles au milieu des travaux irrationnels. Les faits spéciaux sont plus multipliés qu'il ne le faut pour bien caractériser l'ensemble du vrai domaine chimique, et même ses principales distributions. Si la systématisation n'a point commencé encore, ce n'est pas faute de matériaux suffisants, mais seulement par défaut d'esprit philosophique et d'impulsion sociale. Comme l'éducation positiviste va naturellement susciter bientôt l'un et l'autre, cette importante opération ne saurait tarder beaucoup. Les lacunes déterminées qu'elle devra laisser d'abord seront ensuite remplies graduellement, à mesure que l'exigeront les besoins essentiels de la biologie, et même les grandes applications industrielles. Cette double impulsion permettra seule aux philosophes de bien discerner, parmi les développements indéfinis que comporte la chimie abstraite, ceux qui méritent réellement l'attention humaine, en excluant sans scrupule les divagations oiseuses, dont le domaine y est nécessairement beaucoup plus vaste. Ainsi conçue et cultivée, cette grande science préliminaire pourra toujours être dignement exposée dans les quarante leçons hebdomadaires que lui

Digitized by Google

consacre le programme positiviste, même quand de sages spécialités y auront assez élaboré les diverses théories essentielles.

Pour diriger une telle systématisation, il suffit ici de caractériser rapidement, d'abord la nature scientifique de la chimie, puis son institution logique, et enfin son plan général.

L'irrationnalité des chimistes actuels est d'autant plus frappante et moins excusable qu'elle forme un étrange contraste avec l'admirable unité que comporte spontanément leur science, dont la plus vulgaire exposition ne saurait dissimuler la tendance synthétique. En la destinant à déterminer les propriétés des composés d'après celles des composants, mon Traité philosophique lui fournit, depuis longtemps, une définition générale aussi nette, aussi précise, et aussi complète, que celle de la mécanique abstraite, qui d'ailleurs est fort analogue. Car, ce programme fondamental indique aussitôt la vraie nature des problèmes chimiques, le genre de succès qu'ils comportent, et les conditions qu'ils exigent. Il y caractérise directement la prévision rationnelle, qui partout constitue l'attribut décisif du véritable esprit scientifique. Quand même ce but serait rarement atteint, sa considération habituelle resterait indispensable pour diriger la pensée chimique et apprécier ses vrais progrès. Le type scientifique, comme l'idéal esthétique et le modèle technique, remplirait mal son principal office, s'il n'était point assez supérieur à l'état réel ou même possible, dont pourtant il ne doit pas s'écarter trop, suivant les conditions mathématiques de toute limite proprement dite. Or, une telle définition de la chimie satisfait certainement à ces diverses prescriptions générales. D'une part, elle est évidemment conforme à la nature d'une science vouée à l'étude rationnelle des phénomènes de composition et de décomposition. En même temps, elle n'y suppose point une perfection exagérée, puisque son but s'y

Digitized by Google

trouve atteint déjà dans quelques cas importants ; surtout d'après la belle loi de Berthollet sur les échanges salins.

Quant à l'institution logique de la chimie, elle exige deux conditions fondamentales, naturellement connexes, qui, quoique méconnues encore, résultent directement de sa définition systématique. Comme l'établit mon Traité philosophique, il faut, d'une part, que la chimie forme un tout homogène ; et, d'une autre part, que le dualisme y prévaille toujours. Mais, quelque naturelles que doivent ici sembler ces conditions indispensables, le régime encyclopédique peut seul y satisfaire, et la culture académique continuera d'y répugner, même en reconnaissant leur importance.

Sous le premier aspect, il n'y a plus de grave difficulté qu'envers la prétendue chimie organique, dont la dissolution philosophique fera prévaloir aussitôt l'homogénéité spontanée du système chimique. Cet empirique assemblage de recherches chimiques et d'études biologiques fournit maintenant le principal aliment du charlatanisme numérique. Son irrationnelle existence n'offre aujourd'hui d'autre compensation involontaire que de faire confusément sentir la transition encyclopédique propre à la chimie, entre la cosmologie et la biologie. Mais, malgré cette relation philosophique, l'instabilité continue des vraies réactions vitales formera toujours un contraste fondamental avec la fixité essentielle des simples combinaisons inertes, qui constituent le seul domaine de la véritable chimie. L'indispensable réparation normale de tels désordres scientifiques s'établira naturellement sous le régime encyclopédique, pour que la vie végétative soit convenablement étudiée. Car, ce domaine contradictoire s'est surtout formé par les usurpations graduelles des chimistes sur l'analyse des fonctions nutritives, que les biologistes n'avaient pu instituer assez, faute d'une suffisante préparation cosmologique. Sans de tels empiétements, il se rédui-

Digitized by Google

rait à des composés fixes, dont l'origine quelconque ne saurait dissimuler leur analogie essentielle avec les substances inorganiques proprement dites. Mais cette irrationnelle scission chimique durera jusqu'à ce que la véritable science, également délivrée des biologistes et des cosmologistes, passe irrévocablement aux mains des vrais philosophes, que leur caractère encyclopédique préservera de toute qualification exclusive. Néanmoins, la plupart des chimistes reconnaissent déjà qu'un tel schisme rompt tous les rapprochements principaux. Mon premier Traité en a d'ailleurs écarté directement les seuls motifs plausibles, en prouvant que le dualisme, toujours facultatif, fournirait un moyen général d'étendre à ces composés les lois numériques. C'est pourtant la vicieuse prépondérance de ces lois qui détermine surtout l'attachement involontaire de nos chimistes à cette anarchique division. Mais telle est la puissance secrète des conditions encyclopédiques que cette simple réforme scientifique, quelqu'urgente qu'elle soit, ne saurait s'accomplir sans l'entière rénovation de notre régime intellectuel. Dès lors, elle se trouve aussi liée à la prépondérance universelle du vrai sentiment social, seul appui suffisant du véritable esprit d'ensemble. Tous les lecteurs judicieux doivent maintenant sentir cette intime solidarité, qui eût semblé paradoxale si je l'avais spécifiée trop tôt.

La seconde condition générale de la saine logique chimique consiste à ramener toutes les combinaisons au dualisme, conçu désormais, non comme une loi objective, mais comme une institution subjective. Depuis que mon Traité philosophique a directement établi cette faculté théorique, aucune objection n'a surgi, et pourtant la proposition n'a rien produit, quoique son importance soit évidente. Cet accueil s'explique aisément envers une réforme encore plus incompatible que la précédente avec la culture préparatoire, qui, en chimie, est moins affranchie de l'esprit métaphysique que dans le reste de la cosmologie. La lo-

gique actuelle des chimistes n'est pleinement positive qu'au sujet des corps simples, qu'ils se bornent à déclarer indécomposés, sans les proclamer indécomposables, renonçant ainsi à toute connaissance absolue sur la vraie composition des substances quelconques. Mais, malgré ce sage début, leurs conceptions habituelles sont encore plus affectées de métaphysique que celles de nos physiciens. Il est vrai que l'aberration des fluides ontologiques semble bornée à ceux-ci, depuis que les chimistes ont écarté le phlogistique. Mais la chimie n'a renoncé à la quasi-entité qui lui était propre qu'en accordant plus d'ascendant à celles qui lui venaient de la physique ; en sorte que sa logique y a peu gagné. Le dernier chimiste éminent attribuait au prétendu fluide électrique une prépondérance plus complète, et au fond moins excusable, que celle de l'ancien phlogistique. On sait d'ailleurs que les plus grossières entités constituent encore le fond journalier des explications chimiques. Les physiciens les moins purgés d'ontologie n'offrent, depuis longtemps, aucune irrationnalité comparable à celle de l'*affinité prédisposante*, tant employée en chimie, même par le grand Berthollet.

De telles inconséquences vérifient combien la culture spéciale est incapable, sans impulsion philosophique, d'affranchir irrévocablement la science du joug métaphysique. En repoussant aveuglément toute nouvelle discipline générale, les savants modernes tendent involontairement à rétablir celle qu'ils croyaient avoir brisée à jamais. Car, l'orgueilleuse anarchie qu'ils rêvaient ne saurait être durable. Tous leurs efforts partiels ne comportaient philosophiquement qu'une réaction critique et passagère, discréditant le régime métaphysique, mais sans pouvoir le remplacer, ni, par conséquent, l'abolir entièrement. Chaque science préliminaire, ainsi dégénérée en une vaine et incohérente érudition, ne peut plus être préservée d'une dissolution totale que par l'universel ascendant de la

Digitized by Google

science finale, faisant partout prévaloir définitivement le régime relatif sur le régime absolu, dont l'office provisoire est terminé.

Le dualisme chimique rappelle naturellement ces considérations générales, déjà familières à mes lecteurs. Car, la chimie ne peut plus faire aucun pas essentiel sans cette institution fondamentale, qui pourtant ne peut s'y établir que par la culture encyclopédique. La répugnance au dualisme universel résulte surtout de ce qu'on y voit une loi naturelle au lieu d'un simple artifice logique. Or, cette tendance à prendre le subjectif pour l'objectif tient ici, comme partout ailleurs, aux prétentions absolues. Quand on aura pleinement renoncé à connaître l'intime constitution des corps, à la fois impénétrable et oiseuse, on sentira directement que la chimie relative est toujours autorisée à traiter de binaire une combinaison quelconque. Car, il suffit de distinguer assez, soit pour l'analyse ou la synthèse, les deux modes naturels de composition, l'un immédiat, l'autre élémentaire, admis par tous les chimistes. Une substance formée de plus de deux corps simples peut toujours être conçue résulter d'une combinaison purement binaire, dont les matériaux seraient eux-mêmes assujettis, une ou plusieurs fois, à de semblables décompositions. Déjà les chimistes ont introduit d'heureux artifices, surtout numériques, pour représenter ainsi la composition élémentaire des substances réputées ternaires ou quaternaires. Mais on peut philosophiquement garantir que toutes les réactions vraiment appréciables comportent aussi une telle interprétation.

Au fond, cette manière de philosopher ne choque fortement les habitudes actuelles qu'en obligeant à regarder comme ignorée jusqu'ici la vraie composition immédiate des substances qui ne sont pas encore dualisées Leur dualisation normale suscitera ainsi un nouvel ordre d'élaborations, à la fois rationnelles et expérimentales, pour discerner convenablement entre les di-

Digitized by Google

vers modes, souvent très-nombreux, que comporterait, à cet égard, leur composition élémentaire. Mais ces nouveaux problèmes, même avant d'être résolus, seraient certainement plus profitables à la chimie que les incohérentes recherches qui l'encombrent aujourd'hui. Ils sont d'autant mieux motivés que les anomalies qu'ils doivent résoudre se rapportent presque toujours à des cas où la violence des procédés analytiques conduit à présumer que les deux principes immédiats ont été décomposés au lieu d'être seulement séparés. Cette sage conjecture chimique est surtout fortifiée par l'origine biologique de la plupart des substances équivoques. La vie ne pouvant susciter que de faibles combinaisons, leurs vrais matériaux ne sauraient consister dans les éléments que fournit une analyse brutale, et qui ne pourraient être réunis que par des affinités très-énergiques. On doit donc regarder la doctrine actuelle comme empêchant toute véritable harmonie générale entre la chimie et la biologie. Ce vice radical devient frappant envers les substances réputées isomères, telles que la gomme et le sucre, dont l'influence vitale est si différente, malgré leur prétendue identité chimique. Le dualisme fournirait aussitôt la solution normale d'un semblable paradoxe, qui autrement resterait inconciliable avec les résultats certains de l'analyse finale.

Cette réforme logique transporte au dehors, dans les limites normales de la relativité théorique, une disposition fondamentale de notre intelligence. Quand on renonce franchement à l'absolu, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives ; en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics. Cet accord, graduellement perfectionné à mesure que les deux ordres se développent, tend constamment à préférer les plus simples principes qui puissent représenter les faits. Une prédi-

Digitized by Google

lection spontanée nous entraîne donc à regarder toute combinaison, et par suite toute décomposition, comme étant partout binaire. C'est, en effet, le seul mode d'union et de division que nous concevions avec une pleine facilité; tandis que la polygamie chimique des substances exceptionnelles ne nous offre qu'une notion confuse et pénible. L'harmonie mentale n'existe, à cet égard, que quand nous avons constitué l'état binaire. Jusqu'alors, nous éprouvons une souffrance intellectuelle que la vraie science doit guérir avant de poursuivre des progrès qui, sans cela, seraient indiscrets, et deviendraient même anarchiques. La chimie renoncerait donc à sa première obligation philosophique si elle persistait à repousser le dualisme universel, qui, du point de vue relatif, y est évidemment facultatif. Elle ne comporterait dès lors qu'un encombrement graduel, au lieu d'un développement normal. Car, le vrai progrès est partout subordonné à l'ordre essentiel.

Une telle institution doit finalement être regardée, en chimie, comme l'équivalent de l'inertie en mécanique et de l'hypothèse corpusculaire en physique. Ces trois grands artifices logiques conviennent également aux parties correspondantes de la cosmologie, soit quant au légitime usage de notre liberté théorique, soit aussi quant au besoin fondamental de chaque science. La chimie systématique ne peut pas plus se passer du dualisme que la mécanique de l'inertie et la physique des molécules. Quant à la réalité objective, l'institution mécanique en est certainement dépourvue : ce qui n'empêche nullement son office rationnel, sous les conditions convenables. L'hypothèse physique est peut-être non moins idéale; car nous ne saurons jamais, au fond, s'il y a continuité ou discontinuité dans la structure matérielle, malgré les préjugés actuels pour le vide et contre le plein. Il serait donc oiseux de discuter la vérité extérieure du dualisme chimique. Car, cette question, d'ailleurs

insoluble, ne saurait altérer l'évidente légitimité logique d'une institution indispensable à la chimie philosophique.

Ainsi constituée, la dernière partie de la cosmologie développera, comme la première, l'aptitude nécessaire de nos grandes études objectives, pour confirmer, et même dévoiler nos principales lois subjectives. La dualisation chimique achèvera de satisfaire le besoin logique de réduire toute comparaison à deux termes seulement. Ce penchant n'est pas moins impérieux pour notre intelligence que ses deux autres inclinations numériques, qui la poussent partout à concevoir comme ternaire toute progression, et comme unitaire toute systématisation. Or, la chimie offrait seule un puissant obstacle à l'entière généralisation du dualisme, qui semblait y contrarier l'appréciation objective envers certaines combinaisons. Mais la saine philosophie dissipe cette apparente contradiction, en faisant mieux prévaloir l'esprit relatif qui représente une telle institution comme pleinement facultative, d'après la juste liberté théorique propre aux vraies études chimiques.

Il serait maintenant superflu d'insister sur l'intime solidarité de cette condition logique avec celle qui prescrit l'entière homogénéité de la chimie. Car, on voit ici que les composés qui semblent se refuser au dualisme sont précisément ceux qui rompent aujourd'hui l'unité naturelle du système chimique. Une telle connexité, qui augmente l'importance directe de chacune des deux réformes, en fait aussi croître la propre difficulté. Elle achève de montrer combien le régime encyclopédique, lié à la réorganisation sociale, peut seul tirer la chimie de sa stagnation anarchique, qu'aggraverait de plus en plus la culture académique.

L'ensemble des explications précédentes permet ici de compléter aisément l'examen philosophique de la constitution normale qui convient à la chimie, en caractérisant brièvement la

Digitized by Google

distribution systématique qui résulte de sa vraie nature générale.

Cette science doit commencer, comme Berthollet le sentit admirablement, par des notions fondamentales sur la combinaison. Elles ne peuvent être assez profondes ni assez précises sans une élaboration préliminaire, jusqu'ici insuffisante, envers les deux modes inférieurs d'union matérielle, d'abord le simple mélange, liquide ou gazeux, et surtout ensuite la dissolution, dont la théorie générale est si imparfaite. Ces rudiments de l'affinité diffèrent nettement de son vrai degré chimique, quant à la proportion des deux substances. Elle ne comporte aucune limite en cas de mélange; elle admet seulement une limite supérieure quand il y a dissolution : mais elle est toujours limitée dans les deux sens pour la combinaison. Toutes les autres distinctions entre ces trois unions manquent de généralité; mais celle là les sépare assez pour fournir une base scientifique à leur comparaison abstraite.

Après ce préambule universel, la définition philosophique de la chimie semble prescrire de placer immédiatement l'étude fondamentale des diverses substances élémentaires. Mais un examen mieux approfondi indique la nécessité d'expliquer auparavant l'analyse générale du milieu terrestre, du moins quant à ses deux enveloppes fluides.

L'évolution historique éclaire ici, comme partout ailleurs, la marche dogmatique, en faisant résulter de cette grande élaboration la séparation décisive entre la chimie ancienne et la chimie moderne. En effet, l'analyse de l'air et de l'eau constitue, en chimie, une époque tout aussi importante que le mouvement de la terre en astronomie, puisqu'elle changea également la constitution de la science. Les réactions philosophiques ont d'ailleurs presque autant de gravité dans les deux cas. Une telle notion doit donc inaugurer l'exposition systématique de la chimie, en y précédant même l'étude des corps simples.

Digitized by Google

Outre l'importance directe de cette double analyse, elle est rationnellement indispensable à toute saine appréciation chimique. Car, les phénomènes quelconques de composition et de décomposition, même quand ils sont purement artificiels, s'opèrent presque toujours sous l'intervention de l'air, et aussi, le plus souvent, de l'eau. La plupart des notions chimiques doivent donc rester très-confuses, tant que la constitution réelle de ce double milieu n'est pas directement appréciée.

Quant à placer cette étude avant celle des éléments, la théorie historique me semble maintenant dissiper toute incertitude sur cette disposition décisive. Car, c'est surtout de l'analyse de l'air et de l'eau que résultent nos principales notions sur les substances élémentaires. L'ancienne constitution de la chimie était, pour l'époque, éminemment philosophique, comme dirigeant toujours l'attention essentielle vers les plus importants de tous les corps. Elle n'avait un vrai caractère métaphysique qu'à l'égard du feu, dont la notion actuelle n'est pas, au fond, moins ontologique. Sous tout autre aspect, la doctrine des quatre éléments, tant méconnue aujourd'hui, demeura très-rationnelle jusqu'à l'avant dernier siècle. C'est à ce titre que j'ai dû représenter Aristote comme le premier fondateur de la chimie théorique, auparavant incompatible avec l'unité matérielle proclamée par la philosophie. Une telle conception n'eut d'autre tort, d'ailleurs inévitable, que son caractère absolu, alors commun à la plupart des notions générales. Sa juste prépondérance explique naturellement les infatigables tentatives qu'elle inspira si longtemps pour des transmutations presque universelles, qui, malgré notre aveugle dédain, n'étaient pas moins rationnelles que celles qu'on poursuit aujourd'hui.

La spontanéité d'une telle doctrine, autant convenable à l'individu qu'à l'espèce, ne permet pas d'en ajourner l'appréciation. Car, si l'enseignement dogmatique évite de se prononcer

Digitized by Google

d'abord envers une question aussi naturelle, il sera devancé et troublé par la pensée originale, qui ne peut se subordonner à de vains scrupules classiques. L'exposition directe des vrais éléments ne saurait être pleinement rationnelle, si d'abord on n'a pas expliqué soigneusement la composition effective des substances que chacun est disposé à supposer simples.

En ouvrant la chimie systématique par cette étude du milieu fluide, on transporte heureusement à sa constitution relative les précieux avantages subjectifs qui caractérisaient sa constitution absolue. C'est le seul moyen de faire assez ressortir les notions qui resteront toujours les plus fondamentales, soit en elles-mêmes, soit d'après leurs applications théoriques ou pratiques. On complète cette aptitude d'un tel plan, en y joignant, comme appendice naturel, l'analyse élémentaire des matières organiques en général. En effet, tout corps vivant doit être surtout composé finalement des éléments de l'air et de l'eau. Car ces fluides forment toujours une base essentielle de sa nutrition continue; et d'ailleurs ils constituent l'aliment presque unique des végétaux, d'où les animaux tirent, directement ou indirectement, leur nourriture solide. Ainsi se concentre, au début de la chimie dogmatique, l'éclatante lumière que son essor historique répandit sur l'ensemble de la matérialité.

Cette inauguration décisive constitue aussitôt une introduction naturelle, à la fois logique et scientifique, à l'étude fondamentale des vrais éléments Leur exposition peut même être dirigée de manière à former une transition presque insensible envers l'étude précédente. Car, si nos principaux corps simples émanent des deux éléments fluides de l'ancienne chimie, la plupart des autres résultent de son prétendu élément solide, dont la pluralité effective était déjà soupçonnée par Becher.

Dans cette étude des corps simples, la philosophie chimique ne doit trouver qu'une seule difficulté capitale, que mon pre-

Digitized by Google

mier Traité caractérise assez. Elle concerne leur saine classification, qui suscita jusqu'ici plusieurs tentatives estimables mais insuffisantes, même pour marquer le vrai but. Il faut regarder ce problème philosophique comme le plus difficile de tous ceux que comporte la régénération de la chimie. Car, il exige de fortes méditations sur l'ensemble des phénomènes chimiques; puisqu'une telle classification, outre sa propre efficacité, doit surtout fournir la base générale du classement rationnel des composés quelconques. Mais cette grande destination fait aussi ressortir l'importance vraiment fondamentale de cet immense travail. Sa nature indique assez qu'il ne peut être heureusement entrepris que par des esprits réellement encyclopédiques.

Quand il sera dignement accompli, tout le plan systématique de la chimie s'établira sans difficulté. Car, le principe général de cette vaste coordination résulte déjà de la double institution logique assez expliquée ci-dessus. En concevant désormais la chimie comme un système homogène, toujours assujetti au dualisme, elle ne peut être distribuée que d'après le degré de la composition binaire plus ou moins redoublée. Les substances devenant d'autant moins combinables que leur composition est plus élevée, il paraît suffisant, même envers les produits organiques, d'admettre, en général, trois classes de composés, dont les plus compliqués et les moins tenaces résultent de trois dualisations successives. Ainsi naissent, après les deux études fondamentales du milieu terrestre et de la série élémentaire, les trois parties essentielles du système chimique, pour établir surtout les lois abstraites des trois degrés respectifs de la combinaison binaire. Leur succession générale constitue, en chimie, une progression analogue à celle indiquée ci-dessus envers l'ensemble de la cosmologie. Elle repose sur ma grande loi encyclopédique du classement universel d'après la compli-

Digitized by Google

cation et la spécialité croissantes des phénomènes considérés. Il en résulte, enfin, la meilleure transition possible de la chimie à la biologie, puisque les derniers composés proviennent surtout des sources vraiment organiques.

Lorsque ces lois générales de la combinaison seront assez établies pour chacun des trois ordres de composition, la chimie se trouvera philosophiquement constituée, suivant le noble vœu de Berthollet, de Guyton-Morveau, et de Lavoisier, trop méconnu chez leurs successeurs. Elles ne comportera plus de dignes élaborations spéciales que celles qui seront graduellement demandées par les besoins biologiques et les applications industrielles. Si cet immense domaine abstrait devait être entièrement cultivé, les travaux deviendraient d'autant moins terminables que chacun de ces nombreux composés, qui se multiplient rapidement à mesure que l'ordre s'élève, exigerait un triple examen. En effet, parmi les proportions indéfinies de chaque combinaison, il faudrait toujours étudier spécialement trois cas principaux, relatifs à l'état neutre et aux deux limites de saturation. Mais la presque totalité de ces innombrables composés ne méritera finalement aucune attention scientifique. Quelques séries bien choisies pourront même suffire aux besoins logiques de la chimie pour la découverte des lois abstraites propres à chaque ordre de composition. La vaine extension des travaux actuels tient beaucoup moins à la nature de cette science qu'à la vicieuse institution des recherches et au défaut de vues philosophiques. Il serait superflu d'expliquer que son état présent ne peut donner aucune idée suffisante d'une telle constitution normale, sauf d'après l'étude subalterne des lois numériques, qui, malgré sa base irrationnelle, indique faiblement la systématisation future.

Cette appréciation générale de l'état final propre à la dernière science inorganique complète l'ensemble d'indications

Digitized by Google

que je devais exposer ici pour caractériser assez la vraie cosmologie. Sa base mathématique étudie l'existence fondamentale du milieu terrestre, abstraitement réduite à ses attributs les plus simples et les plus universels, l'étendue et le mouvement. En poursuivant cette recherche des lois géométriques et mécaniques, elle élabore nécessairement toutes les méthodes essentielles de la logique déductive. D'après un tel fondement, l'astronomie commence à constituer la logique inductive, pour découvrir les vraies relations planétaires de l'astre humain. La physique ouvre ensuite l'étude spéciale de ce milieu en appréciant sa constitution extérieure, dont l'examen suscite le plein essor de l'induction cosmologique, caractérisée surtout par l'expérimentation. Enfin, les lois chimiques règlent les propriétés les plus intimes et les plus éminentes de la matérialité. Mais ce grand pas scientifique ne détermine aucun autre progrès logique que l'annonce graduelle de l'esprit synthétique et de la marche comparative qui compléteront ailleurs l'éducation préliminaire de notre intelligence.

Par l'ensemble de ces trois études cosmologiques, l'existence et l'activité matérielles du Grand-Être se trouvent assez appréciées dans leurs principales conditions inorganiques, d'abord immodifiables, puis modifiables. Le sentiment intellectuel et moral de l'ordre fondamental est irrévocablement systématisé, et déjà il se combine de plus en plus avec celui du progrès normal. En même temps, tous les prolégomènes essentiels de l'étude vitale se trouvent nécessairement établis.

Ayant ainsi accompli toute l'élaboration, scientifique et logique, relative au milieu terrestre, l'esprit positif n'a point encore achevé la longue initiation qui doit lui permettre d'aborder dignement l'étude directe du véritable Être-Suprême, où se condensent spontanément toutes les conceptions réelles. Il lui reste encore à s'incorporer le second élément nécessaire

Digitized by Google

du grand dualisme philosophique, en déterminant la vraie constitution normale de la science générale des corps vivants, à laquelle je vais consacrer le dernier et principal chapitre de cette indispensable introduction encyclopédique. Après avoir assez caractérisé les trois degrés essentiels de l'existence matérielle, d'abord mathématique, puis physique, et enfin chimique, il faut apprécier, encore plus soigneusement, l'existence vitale, dont la gradation naturelle aboutit à l'existence sociale, seul objet final de nos saines contemplations.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

INTRODUCTION DIRECTE, NATURELLEMENT SYNTHÉTIQUE, OU BIOLOGIE.

Cette dernière moitié de la philosophie naturelle en constitue, à tous égards, la principale partie. Au fond, l'office théorique de la cosmologie consiste surtout à construire, pour la biologie, une base indispensable, tant logique que scientifique. C'est par l'étude de la vie que l'ensemble des sciences préliminaires se lie directement à la science finale.

Dans l'antiquité, l'essor fondamental de l'esprit positif dut principalement résulter des notions astronomiques. Au moyen âge, ses nouveaux progrès émanèrent surtout des spéculations chimiques. Mais, chez les modernes, sa dernière préparation devait essentiellement dépendre des études biologiques. Par une inversion aisément explicable, la substitution du relatif à l'absolu, quoiqu'ayant commencé en cosmologie, trouve maintenant en biologie son principal fondement.

Tant que la recherche des causes demeura prépondérante, l'esprit absolu dut avoir un caractère subjectif, et s'appuya directement sur les conceptions vitales; pendant que les contemplations inorganiques suscitèrent la relativité. Mais, depuis que l'étude des lois commence à prévaloir, les tendances scientifiques sont devenues inverses, d'après les vices inhérents au ré-

Digitized by Google

gime préliminaire de spécialité exclusive. Vu l'indépendance et la priorité des théories cosmologiques, leur culture dispersive et exagérée les entraine à rétablir l'absolu avec un caractère objectif; tandis que la nouvelle subjectivité se montre profondément relative. Cette intime dégénération des sciences inférieures s'y prononce d'autant plus que leur domaine est plus isolé et leur essor plus antique, comme concernant des phénomènes plus simples et plus généraux. Elles ne pouvaient nullement compléter l'évolution préparatoire de la positivité systématique, dont elles avaient déterminé le début. La biologie devait seule achever ce noviciat nécessaire, d'après lequel la raison humaine se vouerait dignement à l'étude directe du vrai Grand-Être. Depuis environ un siècle, l'irrévocable dissolution de l'esprit théologique et la prépondérance normale de la relativité ont de plus en plus dépendu des divers travaux biologiques, jusqu'à ce que la sociologie se soit ainsi trouvée assez préparée. Pendant cette extrême phase du régime préliminaire, la réaction philosophique de la cosmologie fut, au contraire, plutôt rétrograde que progressive. Tandis que les géomètres, fiers d'avoir construit la mécanique céleste, rêvaient, sous forme objective, la science absolue, les biologistes démontraient subjectivement l'inévitable relativité des conceptions humaines, en dévoilant les conditions organiques des manifestations vitales. En même temps, l'ensemble des études biologiques posait nécessairement les bases directes et spontanées des méthodes et des doctrines propres à la sociologie. Il tendait surtout à régénérer le régime scientifique, en y faisant naturellement prévaloir l'esprit synthétique, qui seul pouvait diriger l'élaboration de la science finale.

En retour de ces éminents services, la saine philosophie doit aujourd'hui rendre à la biologie au delà de ce qu'elle en reçut. Si cette dernière science préliminaire assista mieux qu'aucune autre l'avénement de la science finale, elle est maintenant ap-

Digitized by Google

pelée à profiter davantage de son universel ascendant. Car, la biologie doit être la première science qui reçoive, de la sociologie, sa constitution définitive, suivant la marche propre à la méthode subjective, qui réorganisera graduellement toutes les spéculations réelles, en sens inverse de leur succession initiale. Une telle systématisation s'y trouve à la fois plus urgente et mieux préparée, d'après la loi, expliquée au chapitre précédent, sur la durée comparative du régime préliminaire dans les diverses parties de la philosophie naturelle.

Si le court éclat de ce régime fut bientôt suivi, en chimie, d'une profonde dégradation, une semblable destinée doit encore plus convenir à la biologie, dont la vraie nature repousse davantage la culture académique. Pendant la seconde génération du dix-huitième siècle, son essor positif se trouva directement préparé par le concours spontané de plusieurs impulsions indépendantes, émanées surtout de Linné, de Buffon, et de Haller. Mais il dut encore attendre que la chimie fût assez constituée. D'après cet indispensable préambule, les immortels efforts de Bichat, de Lamarck, de Cabanis, de Gall, et de Broussais, firent enfin surgir le véritable esprit de l'étude des corps vivants. Une demi-génération condensa ces éminents travaux, destinés à caractériser la dernière splendeur du génie scientifique proprement dit, avant sa transformation définitive en génie philosophique.

A ce brillant début, source naturelle de nobles espérances, succéda bientôt une situation à la fois anarchique et rétrograde, indiquant déjà les dangers nécessaires de la culture isolée envers la science qui exige le plus le régime encyclopédique. Quoique moins étroits que les géomètres, les biologistes sont maintenant plus irrationnels, puisque leur éducation altère autant la base que le but de leurs études propres. On ne peut contester la subordination objective de la biologie envers l'en-

Digitized by Google

semble de la cosmologie. Pourtant, les biologistes restent essentiellement étrangers aux méthodes et aux doctrines mathématiques, astronomiques, physiques, et même chimiques. Dès lors, l'application nécessaire de la cosmologie à l'étude des corps vivants échoit forcément aux purs cosmologistes, naturellement incapables de la diriger. Aucun autre cas ne vérifie autant la règle encyclopédique qui réserve à chaque science l'emploi des précédentes pour sa propre élaboration. Mais, faute de remplir les conditions correspondantes, les biologistes se bornent ainsi à de vaines protestations contre l'anarchique invasion du matérialisme cosmologique. La biologie ne peut échapper à l'usurpation objective de la cosmologie que d'après sa vraie subordination subjective envers la sociologie. Or, d'un autre côté, ceux qui cultivent l'étude de la vie refusent de la concevoir comme destinée à préparer la science sociale, qu'ils tentent, au contraire, d'ériger en corollaire ou appendice de la leur. Ainsi conduits à des empiétements non moins vicieux que ceux dont ils se plaignent, ils sont sans force pour maintenir réellement l'indépendance et la dignité de leur domaine. En méconnaissant cette destination principale de la biologie, ils restreignent son utilité à diriger l'art médical, dont ils n'ont pu encore rompre assez l'adhérence. Quoiqu'il entrave trop leurs spéculations, il peut seul y contenir les divagations oiseuses, jusqu'à ce qu'y prévaille la discipline encyclopédique. D'ailleurs, l'application médicale, si elle était mieux conçue, réprouverait elle-même cet empirique isolement de la biologie entre la cosmologie et la sociologie. Car, l'étude des maladies cérébrales, soit mentales, soit surtout morales, indique directement l'irrationnalité nécessaire des conceptions relatives à l'homme individuel, tant qu'elles ne sont pas étendues systématiquement jusqu'à la vie sociale, qui seule est pleinement réelle. Aussi cette partie transcendante de l'art médical, plus empirique qu'aucune

Digitized by Google

autre, se trouve-t-elle ordinairement abandonnée aux esprits les plus médiocres unis aux cœurs les plus vulgaires. Les motifs pratiques concourent donc avec l'appréciation théorique pour justifier la décision positiviste qui place le salut de la biologie dans sa juste subordination encyclopédique, objectivement envers la cosmologie, et subjectivement envers la sociologie.

Cette discipline philosophique est déjà devenue profondément urgente. Après l'admirable élan qui, au début de notre siècle, signala son vrai génie, la biologie est aussitôt retombée, comme aux temps de Boërhaave et de Stahl, dans sa déplorable oscillation entre un matérialisme corrosif et un impuissant spiritualisme. L'anarchie et la rétrogradation compromettent également ses doctrines principales et ses méthodes essentielles. Son caractère synthétique, toujours senti depuis Hippocrate, et dignement apprécié encore par Barthez, Cabanis, et Bichat, s'altère de plus en plus sous un régime académique qui, dans sa phase légitime, ne convint jamais qu'à l'ébauche de la cosmologie. L'influence métaphysique, qui d'abord y contint la dispersion empirique, y augmente aujourd'hui le morcellement et la divagation, là surtout où les théories biologiques sont le plus cultivées. Toutes les vues d'ensemble, scientifiques ou logiques, y ont déjà reçu d'intimes atteintes, sous la prépondérance croissante de la médiocrité et du charlatanisme, dont elles gênent les prétentions.

On avait dû croire inébranlable la grande construction hiérarchique qui forme la base générale de la biologie, et constitue sa principale gloire. Mais l'irrationnelle opposition des esprits insuffisants et mal préparés, auxquels l'anarchie actuelle livre la science vitale, a bientôt confirmé la fragilité nécessaire de toute fondation théorique qui demeure isolée. Les objections superficielles d'un célèbre académicien, qui fut plutôt un écrivain qu'un penseur, prévalent aujourd'hui sur les conceptions

Digitized by Google

philosophiques de Lamarck, d'Oken, et de Blainville. Des deux principes logiques qui président à la formation de la série organique, le plus difficile et le plus décisif, relatif à la coordination mutuelle des divers groupes naturels, se trouve déjà radicalement méconnu. Quoiqu'on respecte encore le rapprochement des espèces suivant l'ensemble de leurs vraies affinités, l'anarchie ne tarderait point à s'étendre jusque-là, d'après la liaison spontanée de cette seconde condition avec la première, en vertu de leur commune base systématique. Mais la discipline sociologique surgit à temps pour prévenir ce dernier degré de décomposition biotaxique.

Envers des études plus spéciales, on peut aussi constater directement que la biologie se trouve aujourd'hui moins rapprochée de son état normal qu'elle ne l'était à l'ouverture de ce siècle. Sa partie transcendante, préparée par Cabanis et fondée par Gall, se trouve, depuis longtemps, atteinte d'une honteuse stagnation. Faute d'une direction vraiment systématique, elle est redevenue un théâtre habituel de stériles débats entre un matérialisme empirique et un ténébreux spiritualisme, idéologique ou psychologique. A l'autre extrémité, l'étude de la vie végétative subit, davantage qu'au siècle dernier, l'aveugle domination des chimistes, devenus eux-mêmes plus irrationnels. C'étaient surtout des médecins qui cultivaient alors la chimie : maintenant, au contraire, la biologie est envahie par de simples chimistes, étrangers à toute conception vitale. Dans son éclatant début, la chimie moderne élevait à peine ses prétentions biologiques jusqu'à sa prétendue explication de la chaleur animale, bientôt réfutée par Barthez et Bichat. Malgré sa propre dégradation, elle aspire aujourd'hui à expliquer l'ensemble de la nutrition, sans qu'aucun biologiste repousse dignement une telle usurpation. Quant à la partie moyenne de la biologie, relative à l'animalité proprement dite, la vaine accumulation des faits

Digitized by Google

n'y dissimule point la continuation d'une équivalente oppression cosmologique, soit pour les sensations ou pour les mouvements. Leurs théories spéciales restent essentiellement livrées aux irrationnelles tentatives des physiciens, plus passives seulement que celles des chimistes, mais autant contraires aux vrais progrès de la science vitale.

Moins encouragée, en France, que la cosmologie, soit par la faveur publique, soit par les succès officiels, la biologie y dissimule, sous sa langueur actuelle, les ravages effectifs de l'anarchie rétrograde. Pour les mieux apprécier, il faut surtout considérer l'Allemagne, où la multiplicité des centres scientifiques développe trop les travaux biologiques. Le récent discrédit de la métaphysique n'y aboutit jusqu'ici qu'à dissoudre la dernière discipline philosophique qui contint un présomptueux empirisme en conservant quelques vues générales. Sous les extrêmes inspirations du panthéisme, les spécialités oiseuses s'y décorent, à peu de frais, d'une apparence systématique. C'est là qu'on constate le mieux que les biologistes sont devenus presqu'aussi incapables que les géomètres de concevoir et d'exposer l'ensemble de leur science, comme de juger les travaux correspondants. La nature et la marche de la biologie y sont tellement méconnues que sa décomposition actuelle y reste inaperçue. Son histoire n'y suscite qu'une vaine érudition, où pénètre rarement un vrai sentiment de la filiation nécessaire. Dédaignant tous les travaux antérieurs, un orgueil empirique y conduit à placer la naissance de la saine biologie au temps même de sa dégradation. Mais il ne faut jamais oublier que, si cette anarchie est moins sensible ailleurs, cela tient seulement à une culture moins active, d'après un moindre encouragement. Les mêmes vices logiques et scientifiques s'étendent aujourd'hui à tout l'Occident, comme l'interrègne philosophique d'où ils émanent. On en peut aisément juger par

l'unanime admiration qu'excitent les innovations éphémères des biologistes germaniques.

Parmi les nombreux symptômes de cette brusque décadence, la postérité distinguera la triste chute du dernier penseur vraiment éminent dont la biologie doive s'honorer. Mon traité philosophique a tant célébré le digne successeur de Lamarck, que je puis ici déplorer librement sa profonde rétrogradation, qui, longtemps bornée à la politique, s'étendit enfin jusqu'à la science. Quoique j'aie surtout jugé Blainville d'après les hautes constructions dont je le savais capable, ses services effectifs motivent assez l'immortalité que j'osai lui décerner. Mais sa glorification finale doit, comme celle de Pascal, rester accompagnée du souvenir d'une dégénération plus complète et moins excusable. En l'opposant à la noble persistance philosophique de Lamarck octogénaire et aveugle, l'impartiale histoire y signalera une éclatante confirmation de la fatale affinité qui existe, surtout aujourd'hui, entre tous les genres de rétrogradation. Celui qui systématisa le mieux la hiérarchie organique, finit sa carrière scientifique par placer cette conception fondamentale sous le désastreux patronage d'une théologie qui, depuis longtemps, compromet tout ce qu'elle prétend protéger. Mais la chute de cet illustre biologiste se manifeste davantage dans le seul ouvrage qu'il ait achevé, sous une assistance trop caractéristique. Son exemple a tristement vérifié l'impuissance nécessaire du simple esprit scientifique envers l'histoire de la biologie, qui, liée à l'ensemble de l'évolution humaine, appartient exclusivement au véritable esprit philosophique. Car, un tel échec ne doit pas être surtout imputé à l'influence théologique, responsable seulement des détails et des formes. Au fond, cette composition n'offre, comme les autres livres analogues, qu'une irrationnelle succession de notices biographiques et bibliographiques, où l'on ne sent presque jamais la filiation

historique, et qui d'ailleurs aboutissent souvent à des appréciations radicalement vicieuses. L'universelle altération de la philosophie biologique ne pouvait ici être mieux caractérisée qu'en la personnifiant chez l'un des immortels penseurs qui concoururent à l'essor fondamental de la biologie. Je devais d'ailleurs compléter ainsi le jugement trop exclusif que je portai sur lui avant qu'il eût subi toute sa destinée théorique. Pour caractériser davantage cette appréciation décisive, j'ai même cru devoir spécialement reproduire, à la suite de ce chapitre, le discours funèbre où je jugeai finalement ce grand biologiste d'après l'ensemble de sa nature intellectuelle et morale.

On voit donc que l'interrègne philosophique altère surtout la science dont l'ébauche décisive prépara le mieux sa terminaison nécessaire. Le régime analytique qui dut diriger l'essor successif des diverses études préliminaires, est aujourd'hui devenu partout contraire à leurs vrais progrès. Mais la biologie souffre davantage de son empirique prolongation, directement incompatible avec la nature synthétique des spéculations vitales. La culture isolée ne pouvait convenir à une telle science qu'autant que l'exigeait la stricte préparation de la science suivante. Or, l'intervalle encyclopédique se trouve naturellement moindre ici que partout ailleurs, et en même temps il aboutit aussitôt au terme nécessaire du grand préambule. Par ce double motif, l'élaboration spéciale de la biologie devait se borner à y ébaucher assez les questions principales pour que toutes les conceptions essentielles, tant logiques que scientifiques, y devinssent suffisamment appréciables. Tel est, au fond, le seul résultat durable qu'il faut retirer de ces travaux préparatoires, en le dégageant des tentatives vicieuses ou prématurées. Sans qu'aucune doctrine biologique soit réellement établie, ces conditions fondamentales se trouvent, depuis longtemps, assez remplies pour avoir laissé enfin surgir la sociologie. Avec elle

Digitized by Google

nait aussitôt la nouvelle discipline philosophique, ou plutôt religieuse, qui doit partout régénérer l'esprit scientifique, dont le régime préliminaire est radicalement épuisé. Un tel ascendant peut seul consolider et perfectionner la biologie, désormais confiée exclusivement à des penseurs encyclopédiques, qui reprendront systématiquement tous les travaux antérieurs, pour satisfaire aux exigences normales de l'éducation positiviste. Aucun autre régime ne pourrait arrêter l'entière dissolution qui menace aujourd'hui cette principale partie de la philosophie naturelle. On doit donc espérer que les vrais biologistes ne repousseront pas une salutaire discipline philosophique, qui d'ailleurs, sous une irrésistible impulsion sociale, surmontera bientôt toute opposition. L'interrègne spirituel choque, au fond, la plupart des véritables savants, en leur imposant d'en bas une oppression nullement compensée par celle qu'ils exercent en haut. Mais cette anarchie nuit surtout aux biologistes, qui, d'après leur position encyclopédique, subissent à la fois toutes les usurpations, sans pouvoir les rendre autrement qu'aux études sociales, trop appuyées sur la faveur publique pour craindre une telle réaction. Il n'y a de vraiment incurables, parmi les savants actuels, que les purs géomètres, qui, préservés de toute invasion par l'indépendance naturelle de leur domaine, usurpent partout impunément, sans pouvoir attendre d'autre fruit du nouveau régime qu'une consécration réservée à leurs prochains successeurs. Mais la religion sociologique saura bien leur faire aussi accepter une discipline nécessaire, dont la légitimité est autant démontrable envers eux qu'à tout autre égard.

Cette anarchie n'a vraiment respecté, dans l'étude de la vie, que la notion la plus générale, sur le contraste fondamental entre la biologie et la cosmologie. Depuis que Bichat acheva de l'établir, ce grand dualisme, quoique rarement senti assez, ne

Digitized by Google

fut jamais méconnu, même par les biologistes qui résistent le moins aux usurpations cosmologiques. Tel est le seul point d'appui scientifique qui reste maintenant à la saine philosophie pour seconder sa systématisation définitive de la biologie.

On ne peut bien apprécier cette notion moderne qu'en l'opposant convenablement à la conception ancienne, qui prévalut essentiellement depuis Hippocrate et Aristote jusqu'à Bichat et Lamarck. Avant l'avénement de la philosophie positive, il était impossible de sentir assez la portée d'un tel changement, qui caractérise la plus profonde révolution de l'esprit scientifique proprement dit.

La constitution primitive de la philosophie naturelle dut être longtemps binaire ; d'après l'essor presque simultané des deux extrémités, qui, également liées aux besoins universels, durent toujours attirer l'attention systématique des castes sacerdotales d'où procède tout le savoir humain D'une part, on voit partout surgir d'abord l'astronomie, avec la base mathématique qui en était alors inséparable. Mais, à peu près en même temps, naissent aussi quelques conceptions biologiques, suscitées par l'art médical. Entre ces deux germes scientifiques, la seule différence essentielle consistait en ce que le premier, déjà placé à son vrai rang encyclopédique, pouvait aussitôt produire certains résultats définitifs ; tandis que le second, ainsi privé de sa préparation rationnelle, ne comportait que des fruits provisoires. Thalès a pu construire des notions astronomiques qui subsistent encore ; mais les aperçus biologiques d'Hippocrate ont exigé d'immenses rectifications. Les conceptions statiques d'Aristote devaient seules survivre à l'indispensable rénovation de la biologie primitive.

En tant que binaire, cette première constitution scientifique offrait tous les caractères essentiels d'une véritable combinaison, pleinement conforme au génie synthétique de l'antiquité

Digitized by Google

La subordination objective du second élément envers le premier y était déjà sentie dignement. Mais leur immense intervalle n'avait pu être alors comblé que par les hypothèses astrologiques, qui, exagérant leurs relations directes, instituaient entre eux une liaison intime et complète, quoique essentiellement chimérique.

A cette constitution objective de la science abstraite, correspondit une vaste conception concrète, dont le vrai sens philosophique n'a jamais été bien compris, malgré sa longue domination, à peine éteinte aujourd'hui. C'est la célèbre décomposition de l'ensemble des êtres naturels en trois règnes généraux, envisagés comme presque équidistants. Présidant partout aux plus antiques encyclopédies, cette division spontanée n'a vraiment cessé de prévaloir, en Occident, que depuis le récent essor de la biologie systématique. Elle résulta nécessairement de notre première tendance scientifique vers l'unité objective, par contraste à l'unité subjective de la théologie. Nous sommes alors conduits à concevoir la nature comme un tout, où la vie émane du monde; pour combattre la disposition initiale à expliquer, au contraire, le monde d'après la vie, suivant l'esprit fondamental de la philosophie surnaturelle. Or, notre intelligence éprouve toujours le besoin de réduire à trois termes une progression quelconque, en étendant à l'espace une habitude spontanément suscitée par le temps. C'est ainsi que la conception des trois règnes naturels, quoique fondée sur une imparfaite appréciation de la vitalité, établit l'unité objective, en instituant une certaine continuité dans la succession générale des êtres réels. Son vrai caractère philosophique ressort surtout de sa liaison constante avec le dogme commun des diverses théologies sur la chaîne absolue qui devait unir tous les êtres quelconques, même surnaturels.

J'ai assez expliqué, au chapitre précédent, la profonde mo-

Digitized by Google

dification que subit, au moyen âge, cette constitution objective, quand la chimie vint s'installer entre l'astronomie et la biologie, dont l'éloignement spontanée surmontait alors la combinaison initiale. L'ancienne harmonie scientifique fut ainsi rompue, en faisant cesser la subordination directe de l'étude de la vie envers celle du monde. Mais, en même temps, la biologie tendit davantage à manifester son vrai caractère. Ce premier pas dans la construction de la véritable échelle encyclopédique rapprocha la philosophie naturelle d'une constitution subjective, seule capable d'y établir une unité durable. Néanmoins, il ne put développer cette tendance rénovatrice qu'après avoir été complété, quelques siècles après, par l'avénement décisif de la physique, qui rendit superflus les deux ordres de conceptions chimériques auparavant destinés à lier l'astronomie et la chimie. Une continuité réelle étant ainsi fondée entre les diverses sciences préliminaires, leurs progrès caractéristiques firent dès lors sentir l'impossibilité croissante d'y établir l'unité objective, même en la bornant à la cosmologie. Mais l'harmonie subjective, quoique seule possible, ne pouvait encore surgir, tant que notre intelligence resterait dominée par le principe théologique, qui, nécessairement voué à la science absolue, entravait de plus en plus cet essor décisif de la science relative. L'unité mentale ne devait donc se réaliser que de nos jours, où la fondation de la sociologie, complétant l'élimination graduelle de la théologie, permet enfin au mode subjectif de devenir pleinement compatible avec le mode objectif, d'après leur commune consécration à l'étude des lois, en renonçant toujours aux causes.

Cette constitution positive de l'encyclopédie abstraite doit, en effet, être à la fois objective et subjective, comme la notion de l'Humanité qui en forme le lien fondamental. Mais la nature même d'un tel principe indique assez que le mode objectif se

Digitized by Google

subordonnera toujours au mode subjectif, ainsi devenu le plus relatif, suivant mes diverses explications antérieures. Le développement normal de cette harmonie finale y manifestera bientôt la conciliation spontanée des avantages, logiques et scientifiques, respectivement propres à la constitution binaire de l'antiquité et à la constitution ternaire du moyen âge.

Sans altérer jamais son unité caractéristique, la philosophie positive peut affecter également ces deux formes, alternativement convenables à ses diverses applications essentielles. Dans l'éducation, individuelle ou collective, sa constitution doit être surtout binaire, en y concevant la philosophie sociale comme précédée et préparée par la philosophie naturelle. Alors la biologie se détache de la sociologie pour se rapprocher de la cosmologie, à ce titre commun de préambule nécessaire. Mais le point de vue change pour un esprit pleinement mûri, qui, d'après une suffisante formation de l'encyclopédie abstraite, en développe directement l'usage régulier. Cette nouvelle appréciation exige, en effet, que la biologie soit, au contraire, réunie à la sociologie, comme premier degré de l'étude humaine. Si, en même temps, on se borne à concevoir la cosmologie dans son ensemble, la constitution encyclopédique reste binaire, quoique sous une autre forme qu'auparavant. Mais, le plus souvent, le besoin de continuité obligera de décomposer l'étude du monde en ses deux couples principaux, l'un immodifiable et déductif, l'autre modifiable et inductif, conformément au chapitre précédent. En ce cas, la constitution encyclopédique devient ternaire. Ce mode est le seul convenable à une échelle, ascendante ou descendante. Il prévaut aussi, mais d'une autre manière, dans l'éducation, où la philosophie naturelle doit être fréquemment décomposée en cosmologie et biologie. Quant à la décomposition propre à chaque couple cosmologique, elle convient également pour initier et pour ap-

Digitized by Google

pliquer, lorsqu'il faut préciser davantage les spéculations encyclopédiques. De là résultent diverses formes, aisément appréciables, dont chacune mérite quelquefois la préférence. La plus développée, et aussi la plus usuelle, du moins envers le passé, consiste dans l'échelle fondamentale des six sciences abstraites, qui ne doit être subdivisée que pour les travaux spéciaux. Mais, sous tous ses modes, la vraie constitution encyclopédique reste évidemment unitaire, d'après la prépondérance nécessaire toujours reconnue à la sociologie, comme seul lien scientifique et logique de nos diverses conceptions réelles.

En opposant cette harmonie subjective de la science moderne à l'harmonie objective de la science ancienne, on sent bientôt que leur succession abstraite correspond naturellement à une transformation concrète qui en est inséparable. La coordination principale des phénomènes ne pouvait point changer sans une équivalente rénovation dans l'ordre général des êtres. De même que l'ancienne constitution abstraite reposait sur la conception des trois règnes naturels, la nouvelle exige la division fondamentale du domaine concret entre deux empires seulement, l'un organique, l'autre inorganique.

Cette notion définitive dut graduellement résulter d'une meilleure appréciation de la vie végétative. A mesure que les spéculations biologiques devenaient plus rationnelles, on sentait davantage que la distinction réelle entre les animaux et les végétaux n'est aucunement comparable à la séparation radicale de ceux-ci envers les corps inertes. Une étude plus attentive des vrais rapports naturels devait donc aboutir à faire absorber le règne moyen par le supérieur, de manière à changer l'enchainement en conflit.

J'ai déjà représenté ce grand dualisme comme la base nécessaire d'une synthèse positive, en tant qu'indispensable au dogme fondamental de la saine philosophie, l'invariabilité des relations

Digitized by Google

naturelles. Mais je dois ici caractériser davantage son influence spontanée sur l'ascendant final de la constitution subjective.

La division de la nature en trois règnes convenait à l'unité objective, comme permettant une transition graduelle entre tous les êtres. Au contraire, ce genre d'unité est incompatible avec le contraste radical de la vie à la mort. L'ensemble des corps naturels cesse alors de former un tout absolu. Car, les êtres organisés ne peuvent pas résulter davantage des êtres inertes que ceux-ci de ceux-là. Il faut ainsi concevoir deux ordres radicalement distincts, qui restent irréductibles à un seul, tant que la nature est considérée en elle-même, sans la rapporter à l'Humanité. Nous ne devons les juger inséparables l'un de l'autre que dans notre monde, ou plutôt sur notre planète. Partout ailleurs, l'existente inorganique peut être conçue sans l'existence organique, quoique l'inverse nous soit impossible.

Cela posé, il n'y a plus de véritable unité que par la méthode subjective, en rapportant au vrai Grand-Être toutes les études réelles, tant abstraites que concrètes. Mais cette harmonie relative suppose que la recherche des causes est irrévocablement remplacée par la détermination des lois, c'est-à-dire des faits généraux. Il faut même qu'une telle étude ne soit pas instituée pour une destination purement objective, qui tendrait bientôt à reproduire l'absolu, comme dans l'anarchie actuelle. Elle doit sans cesse avoir un but aussi subjectif que son principe et sa base, en y voyant seulement une source de prévision rationnelle, toujours destinée à diriger l'action providentielle du véritable Être-Suprême.

On comprend ainsi comment la substitution des deux empires aux trois règnes détruirait l'ancienne harmonie théorique sans pouvoir la remplacer, si la marche nécessaire de l'évolution humaine n'en avait point rendu l'avénement très-voisin de celui

Digitized by Google

de la science finale. Mais il est également aisé de sentir qu'il n'y eut rien de fortuit dans la coïncidence historique qui réduisit à une seule génération l'intervalle effectif entre la prépondérance d'un tel dualisme et la fondation de la sociologie. Car, cette nouvelle conception concrète se lie nécessairement à l'essor décisif de la biologie abstraite, qui dut bientôt conduire à créer enfin la science sociale, vainement cherchée jusqu'alors, quoique l'urgence en fût depuis longtemps sentie par tous les vrais penseurs.

Une telle connexité devient évidente, quand on apprécie la doctrine des trois règnes comme incompatible avec toute juste appréciation générale de l'état vital. En effet, la vitalité ne peut être abstraitement conçue sans un préalable rapprochement concret entre les végétaux et les animaux. Aussi les principaux naturalistes insistèrent-ils de plus en plus, un siècle avant Bichat, sur les ressemblances essentielles de ces deux règnes, opposées à leurs communes différences avec le règne minéral. Ceux même qui, comme Linné et Buffon, continuaient d'embrasser toute la science concrète, tendaient à y faire prévaloir l'uniforme considération de la vie sur celle de l'existence inorganique. Malgré l'anarchie rétrograde qui décompose aujourd'hui la biologie, en attendant le régime encyclopédique, les plus empiriques novateurs respectent essentiellement l'argumentation décisive de Bichat sur le contraste fondamental entre la nature morte et la nature vivante. Chacun sent, quoique confusément, que la science vitale ne saurait exister sans ce dualisme irréductible. L'explication difficile que j'achève montre combien il est indispensable à l'avénement de la sociologie, et à la seule unité que comporte désormais la raison humaine.

En regard de la constitution subjective émanée spontanément de la théologie initiale, la philosophie proprement dite,

Digitized by Google

depuis son essor grec jusqu'à son moderne divorce avec la science, tenta toujours de fonder une constitution essentiellement objective, dont l'astronomie serait le point de départ. Mais vingt siècles d'infructueux efforts ont déterminé tous les bons esprits à renoncer à une telle unité. Aucun véritable penseur n'aspire même à faire coïncider les trois degrés essentiels de l'existence inorganique, d'abord mathématique, puis physique, et enfin chimique. Toutefois, malgré tous les avortements antérieurs, ces vaines tentatives n'ont été radicalement écartées que par l'avénement décisif de la biologie. Alors surgit, à l'extrémité supérieure de la philosophie naturelle, un élément fondamental évidemment irréductible aux précédents. Son essor caractéristique n'a plus permis d'espérer une véritable unité théorique autrement que par la voie subjective, dont il prépare d'ailleurs la reconstruction finale, en poussant à former la sociologie, pour y remplacer la théologie.

Mieux on médite sur la marche primitive de notre intelligence, plus on reconnait qu'elle n'exigeait d'autre rectification radicale que de substituer l'étude des lois à la recherche des causes. Son vice fondamental, d'ailleurs inévitable et même indispensable, ne consistait point dans son caractère subjectif, mais dans sa nature absolue. La longue coexistence de ces deux attributs n'a point empêché la subjectivité de manifester ses hautes propriétés, intellectuelles et surtout morales. Toute synthèse doit être subjective, puisque l'objectivité reste toujours analytique. Mais la prépondérance de la subjectivité est encore plus indispensable à la subordination fondamentale de l'esprit envers le cœur. Cette double nécessité, qui jusqu'ici prévalut sans être aperçue, a été confusément sentie par les principaux métaphysiciens modernes, depuis l'avortement décisif des nombreuses tentatives de systématisation objective. Ainsi poussés vers l'unité subjective, ils ne l'ont manquée que

Digitized by Google

pour l'avoir restreinte à l'homme individuel, au lieu de la fonder sur l'humanité.

La subjectivité initiale n'avait donc besoin que de devenir relative; mais cette transformation radicale a exigé tout le préambule objectif accompli graduellement depuis Thalès jusqu'à Bichat. Car il fallait pour cela faire universellement prévaloir l'étude des lois naturelles, qui ne pouvait commencer qu'envers les moindres phénomènes, d'où elle s'est ensuite étendue lentement aux plus éminents. L'achèvement de cette immense préparation conduit maintenant à fonder la vraie subjectivité, en substituant la sociologie à la théologie. Ainsi rendue relative, la prépondérance du véritable point de vue humain devient beaucoup plus directe, et même plus complète que lorsqu'elle présidait implicitement au régime absolu. Cette transformation définitive est encore plus salutaire au cœur qu'à l'esprit, d'après l'harmonie durable qu'elle institue entre eux. L'objectivité, qui ne put rien systématiser, prend enfin son office caractéristique, de fournir partout les matériaux des constructions réservées à la subjectivité.

On peut ainsi réduire l'immense préambule scientifique qui vient de finir à renverser l'ordre primitif entre les deux parties essentielles de la philosophie naturelle. Pour les anciens, l'astronomie dut être la science prépondérante, et la biologie s'y subordonnait comme secondaire, parce que la logique objective dirigeait alors le progrès mental. Chez les modernes, la biologie prévaut irrévocablement, en se rattachant la cosmologie à titre d'introduction nécessaire, conformément à la suprématie finale de la subjectivité régénérée. L'accomplissement de cette révolution est devenu irrécusable, puisque l'esprit relatif émane maintenant des sciences supérieures, et l'absolu ne trouve plus d'appui dangereux que dans les sciences inférieures. Ainsi, l'étude du monde dut prévaloir pendant presque toute la

Digitized by Google

durée du régime préliminaire. Quand il se développe assez pour faire irrévocablement surgir l'étude systématique de la vie, il touche à son terme nécessaire, comme ayant atteint son but essentiel, en étendant la positivité jusqu'aux plus nobles phénomènes. Dès lors, la sociologie, prenant à jamais la suprématie mentale, la biologie devient spontanément son principal auxiliaire. La constitution primitive de la philosophie naturelle se trouve nécessairement intervertie par la prépondérance normale de la subjectivité sur l'objectivité.

Cette marche générale de l'espèce sera toujours reproduite essentiellement dans l'initiation systématique de l'individu. La cosmologie occupe seule quatre années sur les cinq que l'éducation positiviste consacre aux sciences préliminaires. Mais l'avénement de la biologie indique ensuite la terminaison du préambule objectif, et le prochain essor de l'état normal, qui doit faire toujours prévaloir l'étude de l'humanité, directement appuyée sur celle de la vie. Un grand exemple personnel annonce depuis longtemps cette marche ultérieure de toute éducation régulière, d'après les vicissitudes philosophiques du penseur qui jusqu'ici réfléta le mieux l'ensemble de nos destinées mentales. Descartes entreprit d'abord la plus forte construction objective qui ait jamais été conçue. L'impossibilité d'y comprendre les plus nobles phénomènes le détermina ensuite à tenter de constituer l'unité intellectuelle par la voie subjective, d'où résulta la transformation qui caractérise la métaphysique moderne. Vers la fin de son incomparable carrière, l'avortement de ces deux tentatives le conduisit à se préoccuper surtout d'études biologiques, dont il sentait déjà la prépondérance normale sur les spéculations cosmologiques. Quoiqu'il se fût interdit les théories sociales, son génie concevait sans doute la science vitale comme la première source d'une subjectivité positive, seule capable d'instituer enfin l'harmonie mentale.

Digitized by Google

Je devais ici expliquer avec soin l'importance philosophique, très-peu comprise encore, de la grande révolution scientifique qui, sous l'impulsion de Bichat, transporta de l'astronomie à la biologie la présidence générale de la philosophie naturelle. Le lecteur sent maintenant que cette transformation abstraite exigeait le remplacement préalable de la conception concrète des trois règnes par celle des deux empires. Ce double changement est déjà devenu irrévocable, malgré l'unanime résistance des cosmologistes, d'après l'assentiment spontané de tous les biologistes, prolongé au milieu de leurs luttes les plus anarchiques, et soutenu par la faveur publique. Il annonce clairement l'entière terminaison du régime préliminaire, soit en consommant la ruine de l'harmonie objective, soit en ouvrant la voie de l'unité subjective, qui peut seule rallier toutes les théories réelles.

L'ensemble des considérations précédentes démontre assez que l'anarchie rétrograde de la biologie actuelle, loin d'indiquer son irrévocable dissolution, annonce le prochain avénement de la systématisation finale. Tant que cette principale partie de la philosophie naturelle resta isolée sans préparation cosmologique et sans destination sociologique, sa culture irrationnelle ne comportait que des résultats purement provisoires, soit scientifiques, soit même logiques. Ils ne pouvaient aboutir qu'à permettre l'essor systématique de la science sociale, seule apte à régénérer toutes les études préliminaires, en commençant par celle de la vie. La décomposition actuelle de ces dogmes prématurés inspire de justes regrets, puisqu'elle enveloppe indistinctement, parmi beaucoup de notions hasardées, quelques précieuses conceptions. Mais elle offre aussi l'avantage de faciliter une prochaine reconstruction, ainsi préservée d'avance de toute opposition vraiment consistante. Les véritables biologistes doivent aujourd'hui se rassurer quant à l'avenir de leur science, en voyant persister, malgré ses déchi-

Digitized by Google

rements intimes, l'ascendant décisif qu'elle obtint, au début de ce siècle, sur l'ensemble de la cosmologie. Dès qu'ils auront compris la salutaire prépondérance de la sociologie, ils accueilleront avec reconnaissance son régime encyclopédique, qui relèvera nécessairement leur dignité théorique, en même temps qu'il les délivrera de toute usurpation cosmologique. C'est seulement parmi nos géomètres que la nouvelle discipline philosophique doit trouver une intraitable résistance, parce qu'elle leur ôte radicalement une irrationnelle domination, peu compensée à leurs yeux par une consécration religieuse qui n'appartiendra qu'à de vrais penseurs.

Après cette suite d'explications préalables, je dois caractériser sommairement la systématisation finale de la biologie, en appréciant d'abord sa nature fondamentale, ensuite ses conditions essentielles, et enfin sa marche normale. Quoiqu'une telle opération ne puisse jamais dispenser mes successeurs d'une construction plus spéciale, je suis ici obligé de l'ébaucher davantage qu'envers aucune partie de la cosmologie. Car, il faut ainsi manifester la puissance régénératrice de la nouvelle philosophie par sa plus urgente application scientifique, tout en posant une base dogmatique indispensable à l'objet direct et principal de ce Traité.

L'institution logique de la saine biologie et son élaboration scientifique doivent également dériver d'une appréciation systématique de sa nature générale et de son vrai domaine. Cette principale partie de la philosophie naturelle possède déjà un avantage éminent sur toutes les autres, comme ayant seule obtenu enfin un nom pleinement convenable à l'ensemble de ses attributions. Un tel privilége indique aussitôt le génie essentiellement synthétique d'une science où tous les aspects généraux convergent spontanément vers un but unique, ainsi proclamé dignement, *la théorie abstraite de la vie*.

Digitized by Google

Cette sommaire définition n'a besoin que d'être développée et approfondie pour caractériser assez l'objet et le sujet de la biologie. Une telle explication se réduit à bien concevoir la nature générale de la vie et de ses principaux degrés ou modes.

La vitalité fondamentale, seule commune à tous les êtres organisés, consiste dans leur continuelle rénovation matérielle, unique attribut qui les sépare universellement des corps inertes, où la composition est toujours fixe. Toutes les autres propriétés vitales, même l'intelligence et la moralité, reposent d'abord sur cette existence nutritive, résultée d'un suffisant conflit entre l'absorption et l'exhalation que chaque masse vivante exerce sans cesse sur le milieu correspondant. Néanmoins, on tenterait vainement d'expliquer cette inflexible connexité qui fait toujours dépendre les plus nobles attributs des plus grossières fonctions. Car, aucune contradiction nécessaire ne nous empêche de rêver la pensée et la sociabilité chez des êtres dont la substance resterait inaltérable. Toutes les utopies théologiques sur la vie future commencent, en effet, par affranchir l'homme d'une telle obligation, en transportant à des corps incorruptibles nos priviléges intellectuels et moraux. En remontant davantage notre passé, on trouve même que le fétichisme initial étendait ces éminentes aptitudes aux substances les plus fixes et les plus inertes. Mais l'observation ne confirma jamais une seule de ces suppositions. Partout où la composition matérielle demeure invariable, il n'existe aucune trace de pensée ou d'affection, ni seulement le moindre rudiment de sensibilité ou de contractilité. A la vérité, la rénovation continue a lieu chez beaucoup de substances qui ne manifestent pas davantage ces phénomènes supérieurs. Cela prouve assez que les plus hautes propriétés vitales ne résultent pas nécessairement des moindres. Pourtant elles en dépendent certainement, puisqu'elles ne surgissent jamais qu'avec une telle base, dont toute altération suffisante les fait

Digitized by Google

d'ailleurs cesser aussitôt. En un mot, on voit souvent des corps sans âme; mais on ne voit aucune âme sans corps.

Ainsi, la vie n'est pas seulement particulière à certaines substances, organisées sous certains modes. De plus, elle ne se montre jamais que temporaire chez les molécules qui la comportent; en sorte que tout organisme devient inerte et bientôt se dissout si ses matériaux ne sont point assez renouvelés. Nous ne pouvons pas plus expliquer cette instabilité que cette spécialité. Il faut concevoir l'une et l'autre comme de simples faits généraux, dont la réalité est incontestable, mais qui resteront irréductibles à d'autres. Nous ne saurons jamais pourquoi l'oxigène, l'hydrogène l'azote, et le carbone sont susceptibles de vivre, tandis que le chlore, le soufre, l'iode, ne vivent aucunement. De même. nous ne pouvons savoir pourquoi la vitalité ne persiste pas indéfiniment chez les matériaux susceptibles de l'acquérir. Mais ces deux mystères sont heureusement aussi oiseux qu'impénétrables. Il suffit ici d'apprécier ce double fait primordial comme la garantie dogmatique de l'indépendance des notions biologiques, lesquelles ne sauraient ainsi émaner jamais des théories cosmologiques qui en préparent l'élaboration directe.

En poursuivant les plus hautes conséquences de cette grande loi biologique, la philosophie positive y doit annoncer déjà la première condition générale de la véritable existence sociale. Car, il en résulte directement, chez les organes indépendants qui composent le Grand-Être, la personnalité fondamentale qui inspire sans cesse à chacun d'eux une active sollicitude pour sa propre conservation. De là nait le principal problème de la vie humaine, ou d'énergiques impulsions individuelles doivent se subordonner toujours à de faibles inclinations sociales. Telle est aussi la source de l'activité providentielle de l'Être-Suprême, autant assujetti que les organismes inférieurs à l'obligation permanente du renouvellement matériel. En outre, cette nécessité

Digitized by Google

développe les affections bienveillantes, en leur procurant un but pratique qui combat toujours leur inertie spontanée. Toutes ces conditions élémentaires manqueraient radicalement, si l'Humanité se composait d'organes incorruptibles, dispensés de pourvoir à leur propre rénovation. Quoique je ne doive point insister ici sur une explication sociologique réservée au volume suivant, il fallait maintenant indiquer sa source biologique.

Cette rénovation matérielle détermine les deux autres attributs connexes de la vie universelle : d'une part, le développement, qui aboutit à la mort individuelle ; d'une autre part, la reproduction qui perpétue l'espèce. Tout corps vivant s'accroît tant que le mouvement d'absorption y prévaut sur celui d'exhalation ; il décroît ensuite, dès que leur relation devient inverse : enfin, il meurt, quand leur harmonie fondamentale se trouve assez rompue.

La constante nécessité de ces trois phases successives semble résulter de l'antagonisme naturel entre les solides et les fluides, dont le concours peut seul permettre une recomposition continue, tandis que leur équilibre ne paraît point susceptible de persister toujours. Mais il faut, dans les sciences supérieures, se défier beaucoup de ces déductions vagues, et d'ailleurs oiseuses, qui n'ont presque jamais de validité réelle qu'en vertu d'inductions inaperçues, que l'abstraction ne saurait écarter entièrement. De tels rapprochements sont inspirés par des habitudes théoriques émanées d'abord du régime métaphysique, qui supposait partout des liaisons confuses. Ces vaines tendances ont ensuite été maintenues, et même développées, sous la présidence scientifique longtemps échue à l'esprit mathématique, toujours disposé à faire prévaloir la déduction sur l'induction. Elles pourraient troubler gravement les plus hautes spéculations de la biologie et de la sociologie. Les relations extérieures sont beaucoup plus contingentes qu'il ne convient à

Digitized by Google

notre aveugle instinct de liaison universelle. Notre émancipation systématique ne sera vraiment complète qu'après une pleine renonciation à l'unité objective, qui, devenue partout aussi perturbatrice que chimérique, tend désormais à reproduire, sous une autre forme, le régime absolu. Il n'y a de vraiment possible que l'unité subjective, seule également adaptée à nos moyens et à nos besoins.

Ainsi, le véritable esprit positif ne tente point d'expliquer la mort comme conséquence nécessaire de la vie. Leur vraie connexité est tellement contingente que, pendant notre longue enfance, individuelle ou collective, nous supposons volontiers l'éternité d'existence. Sous le régime normal, l'obligation de mourir ne sera le plus souvent reconnue personnellement que par confiance ou par analogie, jusqu'à ce que le déclin se prononce assez pour la faire directement sentir. Elle doit donc être finalement regardée comme une seconde loi biologique, aussi universelle que la première, qu'elle suppose sans en résulter. Leur liaison constante fournit même l'un des caractères généraux de l'existence organique, vu la perpétuité ordinaire de l'existence inorganique. Mais la difficulté que nous éprouvons souvent à bien distinguer ces deux existences confirme assez notre peu d'inclination à supposer toujours nécessaire pour l'une la loi qui ne convient presque jamais à l'autre. De la rénovation continue qui caractérise la vie universelle, il ne résulte réellement que l'obligation de croître d'abord et de décroître ensuite, à moins d'un parfait équilibre entre l'absorption et l'exhalation. Aucune contradiction théorique ne nous empêcherait de concevoir cette alternative comme indéfiniment répétée chez le même être, sans y interrompre jamais la continuité vitale. La théorie générale de la mort, quoique nécessairement fondée sur celle de la vie, en est donc, au fond, entièrement distincte. Elle se trouve jusqu'ici encore

Digitized by Google

moins avancée, n'ayant presque jamais inspiré directement des méditations systématiques. On en peut aisément juger d'après l'extrême imperfection des règles positives sur la longévité dans l'ensemble de la hiérarchie biologique.

Cette seconde loi fondamentale de la vie universelle n'importe pas moins que la première aux conceptions sociologiques, comme je l'expliquerai spécialement dans le volume suivant. Sous son influence directe, le Grand-Être se trouve autant assujetti que les êtres inférieurs à la nécessité permanente du renouvellement élémentaire. Par une réaction indirecte, déjà appréciée dans mon traité philosophique, elle y constitue aussi l'une des conditions essentielles du progrès continu de l'espèce, qui deviendrait incompatible avec l'éternité des individus.

La troisième loi biologique comporte, à tous égards, des remarques philosophiques analogues à celles que vient d'exiger la seconde. Cette faculté de se reproduire semble, il est vrai, résulter davantage de l'obligation de mourir que celle-ci ne suit de l'instabilité matérielle. En effet, sans une telle compensation, chaque espèce vitale disparaîtrait bientôt. De nombreux exemples de stérilité individuelle, surtout chez les animaux supérieurs, autorisent même à supposer que certaines races se sont peut-être perdues ainsi, sous l'impuissance génératrice de tous leurs membres. Interdites par l'optimisme théologique, de pareilles conjectures doivent désormais trouver place dans le champ normal des méditations biologiques. Aucune espèce ne semble donc pouvoir persister qu'autant que la reproduction y compense la mort. Mais cette nécessité est loin d'expliquer l'admirable privilége qui permet à tout être vivant d'en faire naître un autre essentiellement semblable à lui. Car aucune contradiction n'empêcherait de concevoir autrement la conservation des espèces, si les corps organisés émanaient directement des matériaux inorganiques. Pendant la longue enfance de l'huma-

Digitized by Google

nité, de telles suppositions ne coûtaient rien à la naïve imagination des populations fétichistes, et même polythéistes. Quoique l'oppressive rigueur de la discipline monothéique les ait ensuite proscrites, de hardis penseurs ont systématiquement perpétué ces hypothèses spontanées. Mais, sans qu'elles soient radicalement contraires à aucune loi objective, l'observation scientifique ne les a jamais confirmées, malgré de fréquentes espérances, bientôt détruites par un examen approfondi. Écartant toute vaine discussion sur les origines absolues, il faut donc reconnaître, comme une notion essentielle de philosophie relative, que chaque être vivant émane toujours d'un autre semblable. Ce fait général ne résulte d'aucune déduction, et ne repose que sur une immense induction, désormais inattaquable. Il constitue une troisième loi biologique, aussi distincte de la seconde que celle-ci l'est de la première. Seulement chacune de ces lois suppose la précédente, quoiqu'elle n'en dérive point. Car, si des êtres étaient immortels, leur reproduction serait inutile; elle deviendrait même contradictoire, d'après les difficultés résultées d'une multiplication indéfinie. Voilà tout ce qu'il y a de nécessaire dans la connexité réelle entre la génération et la mort.

Ainsi, le grand aphorisme d'Harvey, *omne vivum ex ovo*, n'est imparfait qu'en ce qu'il spécifie un mode d'émanation, souvent étranger aux organismes inférieurs. Sous une meilleure rédaction, *omne vivum ex vivo*, il constituera toujours l'une des principales bases de la biologie systématique. Cette dernière loi fondamentale de la vie universelle achève de séparer radicalement la moindre existence organique de toute existence inorganique. Malgré de vains rapprochements scientifiques entre la cristallisation et la naissance, le véritable esprit philosophique ne permet point de regarder un cristal comme *naissant* d'un autre. Le vrai sens biologique de ce terme indispensable

Digitized by Google

ne peut convenir à des corps susceptibles de durer toujours et de croître sans cesse ; car, ils proviennent le plus souvent d'une combinaison directe entre leurs éléments chimiques, indifféremment émanés de composés quelconques. En un mot, la propriété de naître est aussi particulière aux êtres vivants que celle de mourir. La biologie y trouve la source d'une nouvelle garantie générale contre l'usurpation cosmologique. Mieux on systématise les études vitales, plus on sent combien sont irrationnelles et oppressives toutes les tentatives pour constituer l'unité objective, en concevant la nature comme un tout absolu, indépendamment de sa relation à l'humanité, seule source possible d'une véritable unité.

Pleinement appréciée, cette troisième loi biologique termine la célèbre controverse, encore essentiellement pendante, sur la perpétuité des espèces. Car, une telle loi, assurant l'hérédité organique à chaque génération, la prolonge aussi après une succession nouvelle. Elle consiste, au fond, à maintenir spontanément l'intégrité du type, quel que soit le nombre des transmissions. C'est pourquoi tous ceux qui ont supposé la variabilité indéfinie des espèces se sont trouvés bientôt conduits à concevoir les corps vivants comme pouvant se former, de toutes pièces, par de simples actions chimiques, au moins chez les êtres inférieurs. De tels paradoxes doivent peu surprendre dans un ordre de spéculations où la positivité n'a pu jusqu'ici surgir que d'en bas. Maintenant que la sociologie permet enfin de l'y faire aussi pénétrer d'en haut, la révision systématique de toutes les études provisoires écartera définitivement ces vains débats. Ils offrirent d'abord une utilité indirecte, surtout logique, pour poser quelques questions et susciter certaines conceptions. Désormais, le même office sera mieux rempli par la culture encyclopédique, qui disposera toujours à saisir l'ensemble des aspects biologiques. On sentira

Digitized by Google

alors que l'opinion de l'instabilité des espèces est une dangereuse émanation du matérialisme cosmologique, d'après une irrationnelle exagération de la réaction vitale des milieux inertes, qui n'a jamais été bien conçue. Cette aberration serait directement contraire à l'indépendance normale de la biologie, qu'il faut aujourd'hui consolider avant tout. Quand la spontanéité vitale aura été dignement appréciée, il conviendra de compléter sa théorie fondamentale par celle des modifications dues au milieu. Mais l'introduction prématurée de ces questions complémentaires ne peut aujourd'hui susciter que des débats anarchiques, plutôt contraires que favorables au vrai progrès de la biologie.

Il serait ici superflu de signaler expressément l'importance sociologique, encore plus évidente pour cette dernière loi biologique qu'envers les deux autres. On y sent aussitôt le germe direct de la continuité historique, qui constitue le principal caractère du grand organisme. Dans l'ordre pratique, l'hérédité vitale n'a pas moins de prix, comme première source naturelle de l'hérédité sociale.

En ramenant au dualisme, suivant la règle de toute combinaison, l'ensemble de ces trois lois fondamentales de la vie universelle, on voit qu'elles caractérisent : d'une part, l'existence actuelle ; de l'autre, le développement successif. Celui-ci aboutit à deux résultats généraux, dont le second suppose le premier, sans en émaner : d'un côté, la mort; de l'autre, la reproduction. La succession normale de ces deux appréciations forme le système des trois grandes lois biologiques, sur la rénovation matérielle, la destruction individuelle, et la conservation spécifique. Quoique chacune soit subordonnée à la précédente, elle n'en résulte pas davantage que les trois lois astronomiques de Kepler ne dérivent l'une de l'autre. Telle est la première base dogmatique de la vraie philosophie biolo-

Digitized by Google

gique. Son intime connexité avec l'ensemble de la sociologie en augmente à la fois l'importance et la stabilité, par une incorporation directe au système élémentaire de la religion finale.

Cette vie universelle, quoique bornée à la seule matérialité, constitue le premier fondement des plus hautes fonctions, même humaines. Par elle aussi l'organisme commence ses relations nécessaires, à la fois actives et passives, avec le milieu correspondant, qui fournit les matériaux absorbés et reçoit les produits exhalés. On ne peut l'apprécier convenablement qu'en l'étudiant d'abord chez les êtres qui ne vivent pas autrement. Partout ailleurs, l'influence des fonctions supérieures empêche de concevoir nettement cette vie fondamentale, quoique leur réaction nutritive mérite ensuite un soigneux examen. C'est ainsi que la théorie de la végétation devient la base objective de la biologie systématique. Les êtres correspondants ne sont pas moins précieux pour nos spéculations positives que pour notre existence matérielle. Ils développent les fonctions nutritives, non-seulement isolées de toutes les autres, mais aussi dans leur principale énergie. En effet, les végétaux sont les seuls êtres organisés qui vivent directement aux dépens du milieu inerte. Tous les autres restent impuissants à vivifier la matière inorganique, qu'ils ne peuvent jamais s'approprier qu'après son élaboration végétale. La séparation abstraite, admirablement établie par Bichat, entre les fonctions inférieures et les fonctions supérieures, se trouve donc complétée par l'appréciation concrète d'une immense classe d'êtres qui offrent seulement l'existence nutritive, avec ses deux suites générales, la mort et la reproduction.

Objectivement considérés, ces êtres composent le premier échelon de la hiérarchie biologique, qui ne saurait devenir vraiment systématique tant qu'ils n'y seront pas régulièrement incorporés. Envisagés subjectivement, ils acquièrent une noble

destination, comme fondement définitif de l'existence élémentaire de l'Humanité. A ce titre, ils deviennent les ministres nécessaires du Grand-Être, qui respecte en eux les principaux agents de sa providence matérielle. Il leur devra toujours la possibilité d'unir de plus en plus toute la nature vivante pour une immense lutte permanente contre l'ensemble du monde inorganique. L'instinct confus d'une telle coopération constitua la source spontanée du culte que l'homme rendit si longtemps aux végétaux. Trop méconnue après la chute du fétichisme, cette naïve adoration sera dignement reconstruite par le positivisme, qui doit s'approprier tous les offices essentiels des diverses synthèses antérieures. Pour l'incorporer au culte final, il suffira d'y rendre subjective l'appréciation qui fut d'abord objective. Ainsi transformées, ses touchantes pratiques pourront de nouveau ennoblir, mieux qu'auparavant, nos plus grossières fonctions.

Malgré ses relations fondamentales avec le Grand-Être, ce premier mode de vitalité est trop éloigné du type humain pour que les plus synthétiques méditations puissent jamais franchir entre eux le degré général qui peut seul les unir. De là résulte l'interposition subjective de l'animalité entre la végétalité et l'humanité.

L'étude même de l'existence nutritive introduit naturellement cet immense intermédiaire, qui comporte ensuite tant de nuances graduelles, propres à compléter cette transition fondamentale. Car la théorie générale de la rénovation vitale présente nécessairement deux cas essentiels, suivant que l'élaboration matérielle est directe ou indirecte.

Tout être vivant accomplit directement son alimentation fluide, soit gazeuse, soit même liquide, dont les matériaux émanent toujours du milieu inerte. Nul appareil vital, même végétal, ne possède assez d'énergie chimique pour produire

Digitized by Google

immédiatement ce premier genre d'aliments : quoiqu'on ait souvent annoncé la formation biologique de l'eau, l'examen a toujours démenti cette irrationnelle assertion. C'est surtout ainsi que la vie ne saurait exister dans aucune planète dépourvue d'une double enveloppe fluide. Mais cette première alimentation, quoique indispensable à tous les organismes, ne suffit qu'aux plus inférieurs. Les végétaux ont seuls assez de puissance assimilatrice pour composer directement leurs tissus avec des matériaux liquides et gazeux, secondés par quelques particules terreuses, empruntées aussi au monde inorganique. Tous les organismes plus élevés, outre cette alimentation fluide, exigent une nourriture solide, d'où dépend leur principale structure. Or les substances inertes, vu leur composition trop étrangère, ne peuvent, à cet égard, procurer jamais que des ressources purement accessoires, propres à faciliter l'élaboration, ou, tout au plus, à augmenter la consistance de certains tissus. C'est pourquoi l'organisme végétal fournit seul à tous les autres la base essentielle, d'ailleurs directe ou indirecte, de leur alimentation solide. Les êtres correspondants constituent d'énergiques appareils nutritifs, qui compensent la faible puissance assimilatrice des natures plus éminentes, en leur procurant des matériaux déjà doués d'un premier degré de vitalité. Une telle relation devient la condition nécessaire du développement des fonctions supérieures chez les organismes convenables, qui, sans cela, ou périraient par insuffisance d'alimentation, ou consumeraient toute leur activité vitale en opérations chimiques. Pour éviter cette alternative, il faudrait que ces hautes facultés se trouvassent combinées avec la plus grande force d'assimilation. Or, quoiqu'un pareil concours ne soit point, en lui-même, contradictoire, l'ensemble des observations prouve clairement qu'il n'a jamais lieu. L'induction biologique représente partout l'essor des fonctions supérieures

Digitized by Google

comme uni au peu d'énergie des fonctions inférieures. C'est ainsi que la théorie générale de la vitalité conduit à distinguer deux grandes classes d'êtres organisés : les uns, moins élevés mais plus indépendants, se suffisent à eux-mêmes dans les milieux convenables; les autres, plus nobles et plus rares, ne peuvent subsister qu'à l'aide des premiers. On doit rattacher cette notion biologique à la loi encyclopédique qui, envers l'ensemble des phénomènes naturels, diminue l'indépendance à mesure que croît la dignité.

Ainsi, le second mode général de vitalité se distingue d'abord du premier par un système de nutrition qui l'éloigne davantage de l'existence inorganique. La rénovation fondamentale exige alors des aliments qui soient eux-mêmes vivants, au lieu de se borner, comme auparavant, à des matériaux inertes. C'est pourquoi, dans la grande hiérarchie positive qui coordonne à la fois les êtres et les phénomènes, les animaux s'élèvent au-dessus des végétaux, en tant que plus particuliers et plus compliqués. En ce sens, l'ancienne conception concrète des trois règnes naturels offrait une première ébauche de la vraie classification universelle, quoiqu'une simple subdivision y fût vicieusement érigée en division principale. L'animalité suppose la végétalité, tandis que celle-ci est indépendante de l'autre. Si l'on conçoit aisément des astres constitués de manière à ne comporter que la seule existence inorganique, il y en a peut-être aussi où la vie se borne à la simple végétalité. La même condition se reproduit dans les conjectures sur les états successifs de notre planète, où l'on suppose aujourd'hui que les végétaux ont longtemps subsisté sans les animaux, dont ils préparaient l'avénement. Quoique ces diverses hypothèses soient peut-être également hasardées, et, du moins, pareillement oiseuses, elles font mieux ressortir cette subordination objective de l'animalité envers la végétalité. La succession gé-

Digitized by Google

nérale de ces deux systèmes de vitalité institue une progression biologique qui, dans ce début décisif, se lie à la progression cosmologique établie par le chapitre précédent. Au point de vue encyclopédique, le passage de l'existence végétale à l'existence animale ouvre une série vitale, à la fois abstraite et concrète, essentiellement analogue, tant pour la dignité que pour la dépendance, à celle que forment les trois modes essentiels de l'existence inorganique. Mais celle-ci reste nécessairement bornée à ses trois termes naturels, mathématique, physique et chimique; tandis que l'autre comporte, et même exige, un vaste développement.

Cette notion fondamentale de l'animalité détermine aussitôt les deux attributs généraux qui la caractérisent directement. En effet, l'obligation de se nourrir de corps vivants suppose, d'une part, la faculté de les discerner, et, de l'autre, le pouvoir de les saisir. Ainsi, la sensibilité et la contractilité deviennent les conditions nécessaires du mode d'alimentation qui définit l'animalité. Sans cette double aptitude à connaître et à modifier les corps extérieurs, l'existence animale serait directement contradictoire. Par là l'être vivant, jusqu'alors entièrement solitaire, ouvre naturellement des rapports habituels avec tout ce qui l'entoure. Mais cette vie de relation n'offre d'abord qu'un caractère purement individuel, comme ayant pour but essentiel la vie de nutrition, qui demeure l'attribut fondamental de l'ensemble des êtres organisés.

Entre ces deux vies, le lumineux génie de Bichat a dignement saisi une différence capitale, en opposant l'intermittence des fonctions animales à la continuité des fonctions végétales, dont la prépondérance matérielle ressort ainsi davantage. Pour compléter cette irrécusable appréciation, il importe d'y rattacher, comme conséquence nécessaire, la double loi de l'exercice, qui n'appartient qu'à l'animalité. D'abord, la continuité

des fonctions végétatives exclut toute satisfaction, quand même l'être serait pourvu de nerfs sensitifs, puisque tout plaisir exige une comparaison alors impossible. C'est en vertu de son intermittence caractéristique que la double propriété animale, soit passive, soit active, comporte le sentiment de son exercice, et, par suite, inspire le besoin de le répéter. En second lieu, cette répétition, réglée surtout d'après les conditions nutritives, développe un autre attribut animal, qui ne saurait davantage convenir à des fonctions continues. C'est la faculté de l'habitude, qui, philosophiquement appréciée, se lie à la grande loi cosmologique de la persistance universelle, modifiée, dans l'ordre vital, par l'intermittence des phénomènes. Elle constitue la base nécessaire du perfectionnement individuel, qui suppose plus ou moins, chez tout animal, un système de nutrition où le succès dépend naturellement d'une certaine éducation, à la fois théorique et pratique, c'est-à-dire de connaissance et de réaction.

Voilà par quel enchaînement général le mode alimentaire propre à l'animalité fait naître de nouvelles lois biologiques, qui règlent une existence supérieure, dont la nutrition n'est plus le but direct. Quoique se rapportant toujours à la satisfaction individuelle, ces impressions et ces besoins offrent un caractère moins intéressé que les purs instincts végétatifs. L'être commence ainsi à se rapprocher du type humain, en développant une existence qui n'est plus bornée à la simple matérialité. Il ne se contente pas seulement de matériaux, qui sont nécessairement personnels; il lui faut aussi des sensations et des mouvements, où plusieurs peuvent participer sans conflit. Dans les intervalles propres à l'alimentation solide, ces besoins supérieurs peuvent acquérir un grand essor si l'organisation le comporte, et devenir même une source de rapprochement entre les animaux semblables. Ainsi, cette vie de relation, qui surgit au-

dessus de la vie de nutrition, suscite spontanément les premiers germes de la sociabilité, partout où la nature morale n'est pas trop vicieuse.

Pour achever de concevoir l'animalité fondamentale, il faut reconnaître entre ses deux attributs connexes, l'un passif, l'autre actif, un troisième attribut non moins général, indispensable à leur vraie liaison. Suivant une loi logique dont j'ai souvent fait usage, cette notion intermédiaire n'a été éclaircie qu'après les deux extrêmes qu'elle devait unir. Malgré la lumineuse impulsion de Gall, les biologistes continuent trop à borner les fonctions animales à la sensibilité et à la contractilité, même envers des organismes assez élevés pour qu'elles se concentrent dans un véritable cerveau. Il faut, néanmoins, reconnaître, jusque chez les moindres animaux, que la liaison de ces deux fonctions extérieures ne peut jamais être vraiment directe. Elle suppose toujours, au sein de l'organe central, une vitalité intermédiaire, qui caractérise mieux qu'aucune autre la spontanéité animale. Affectée par les sensations, elle inspire les mouvements. Quoique sa principale nature soit toujours morale, il s'y mêle partout un certain degré d'intelligence, indispensable pour apprécier les impressions reçues et les réactions convenables. Mais cette double appréciation se rapporte nécessairement aux instincts essentiels, sans lesquels sa marche serait vague et illusoire. La seule de ces impulsions intérieures qui soit strictement universelle, concerne la personnalité fondamentale, constamment stimulée par le retour périodique des besoins nutritifs. Néanmoins, jusque envers la moindre animalité, cet égoïsme nécessaire se trouve plus ou moins modifié d'après l'exercice même des fonctions qu'il développe. C'est ainsi que l'existence physique des animaux, supérieure à l'existence purement matérielle des végétaux, s'accompagne toujours d'une certaine existence morale, dont le développement caractérise la nature humaine.

Digitized by Google

Outre ces attributs universels de l'animalité, les cas les plus intéressants, et même les plus nombreux, manifestent des instincts moins personnels, qui, chez les organismes supérieurs, comportent un admirable essor. Ils concernent le besoin de reproduction, toujours lié à la rénovation fondamentale. Dans tous les animaux assez élevés pour que les sexes y soient pleinement séparés, la conservation de l'espèce exige des rapprochements au moins temporaires, qui non-seulement étendent la vie de relation, mais surtout ennoblissent son caractère moral, en la dégageant de la pure personnalité. Les espèces même les plus égoïstes se trouvent alors modifiées par une satisfaction qui, quoique individuelle, suppose ailleurs quelque assentiment volontaire. On voit ainsi la vie de relation se rapprocher davantage de la sociabilité, d'après un but qui n'est plus exclusivement personnel. Cette tendance devient plus prononcée sous l'influence d'un autre instinct inhérent aussi à la fonction reproductrice, et toutefois plus rare que le précédent. Quand le produit de la génération animale ne peut se développer sans des soins assidus et spéciaux, l'instinct maternel vient compléter et ennoblir l'instinct sexuel. Ce double penchant, relatif à la conservation de l'espèce, modifie plus ou moins profondément la personnalité fondamentale, chez la plupart des natures animales. Il y suscite une ébauche, toujours touchante et souvent admirable, de la vie de famille, première base de la vie sociale. L'intelligence propre à chaque organisme se trouve excitée par une destination qui n'est plus purement individuelle. Ses calculs sont même poussés ainsi au delà du besoin actuel, de manière à ébaucher la liaison de l'avenir au passé. Cessant d'être entièrement dominée par les instincts personnels, l'existence devient susceptible d'une certaine discipline morale, en s'adaptant à un ordre extérieur, envers lequel l'affection commence à tempérer la nécessité.

Digitized by Google

Tous les principaux caractères que l'orgueil et l'ignorance érigent en privilèges absolus de notre espèce, se montrent donc aussi, à l'état plus ou moins rudimentaire, chez la plupart des animaux supérieurs. Là même où ils sont le moins développés, leur appréciation normale, quoique souvent difficile, devient indispensable pour systématiser la vraie conception de l'animalité. Sans ces divers attributs intérieurs, dont l'ensemble constitue la vague notion d'*instinct*, nous ne pourrions comprendre aucune existence animale. Car il faudrait alors supposer toujours directe la relation entre les impressions extérieures et les réactions musculaires. Or, cette hypothèse détruirait essentiellement la spontanéité animale, qui consiste surtout à être déterminé par des motifs intérieurs. Ce serait, au fond, rétablir l'automatisme cartésien, qui, exclu par les faits, vicie encore, sous d'autres formes, les hautes théories zoologiques, faute d'avoir été systématiquement discuté. Le régime encyclopédique émané de la nouvelle religion pourra seul rectifier définitivement ces graves aberrations, qui troublent à la fois nos sentiments et nos pensées. Dans l'ordre intellectuel, elles brisent à son origine la chaîne fondamentale qui unit l'humanité à l'ensemble des existences réelles. Mais leur influence morale est encore plus nuisible, en justifiant le mépris, l'ingratitude, et même la cruauté, envers les compagnons de nos misères et aussi de nos travaux. La vraie religion devra donc réparer soigneusement ces funestes résultats du régime théologico-métaphysique depuis la chute du polythéisme. Plus réel et plus complet que le fétichisme, le positivisme saura encore mieux que lui relever la dignité animale.

Afin d'apprécier assez ces divers attributs, il faut ici caractériser l'influence qu'ils reçoivent de la principale modification propre au système d'alimentation d'après lequel j'ai défini l'animalité. Quoique tous les animaux se nourrissent de substances

Digitized by Google

organisées, tous ne vivent pas directement de végétaux. La plupart des classes zoologiques renferment beaucoup d'espèces où ceux-ci ne forment qu'indirectement la base de la nourriture, alors immédiatement tirée d'autres races animales. Une moindre puissance assimilatrice exige ainsi que les matériaux alibiles subissent ailleurs une seconde élaboration vitale, avant de pouvoir être incorporés à des organismes plus éloignés de la végétalité, et mieux doués, en effet, des principaux attributs de l'animalité. Eux-mêmes remplissent quelquefois un pareil office envers d'autres animaux, encore plus carnassiers, qui n'admettent l'aliment solide qu'après une troisième préparation dans ces laboratoires vivants. Mais ce cas reste trop exceptionnel pour intéresser la biologie générale. Le cas des carnassiers au premier degré, outre qu'il est seul normal, mérite beaucoup d'attention philosophique, puisque notre espèce s'y trouve comprise, par une coïncidence qui n'est nullement fortuite, comme je l'expliquerai ci-dessous.

On n'aperçoit jusqu'ici aucune loi générale, dans l'ensemble de la série animale, sur la répartition effective entre les carnassiers et les herbivores, partout mêlés confusément. Ce mélange doit tenir à l'imperfection actuelle de cette immense hiérarchie; mais il indique aussi qu'une telle distinction, malgré sa haute importance, reste toujours subordonnée au degré essentiel d'animalité. Sa saine appréciation est encore prématurée, et même l'influence théologico-métaphysique y maintient une position vicieuse de la question. L'optimisme surnaturel disposait à penser que chaque espèce se nourrit suivant le mode le plus convenable. Mais cette harmonie n'est pas, au fond, moins imparfaite que toutes les autres, qui, en réalité, rentrent toujours dans le principe nécessaire des conditions d'existence, lequel ici prescrit seulement le système de nourriture dont l'animal ne saurait se passer sans périr. On conçoit ainsi que

l'organisation carnassière interdise les aliments végétaux, faute de pouvoir les assimiler. Mais, comme Buffon l'a bien senti, la relation inverse ne peut être autant déterminée. Si les herbivores étaient plus énergiques et mieux armés, ils ne préféreraient point la nourriture dont l'assimilation exige le plus d'efforts. Dans cette hypothèse, leur vaste appareil digestif s'amoindrirait, par désuétude, après un certain nombre de générations. Malgré leur prétendue aversion pour la chair, les vaches norvégiennes digèrent très-bien le poisson sec que le manque de pâturages oblige à leur donner en hiver, et qui seulement modifie leur lait. Ainsi, le système d'alimentation n'est point aussi fixe ni aussi spontané qu'on le suppose communément, ce qui d'ailleurs confirme sa faible importance zoologique. Toutefois ces variations, même idéales, pourraient au plus changer les herbivores en carnassiers, sans comporter jamais la transformation inverse; puisqu'un appareil quelconque, surtout digestif, est beaucoup moins susceptible d'augmentation que de diminution. Dans l'étude statique de cette question, il faut toujours considérer l'ensemble de l'organisme, sans s'y borner à aucune structure partielle. Mais son appréciation dynamique, qui doit finalement prévaloir, exige, en outre, que l'on ait aussi égard à la situation extérieure, qui peut modifier beaucoup le système naturel d'alimentation.

Quoi qu'il en soit de cette loi zoologique, on ne saurait méconnaître, envers chaque degré d'organisation, l'importance spéciale d'une distinction qui affecte directement la définition générale de l'animalité. L'obligation de se nourrir d'une proie qu'il faut atteindre et vaincre, perfectionne à la fois tous les attributs animaux, tant intérieurs qu'extérieurs. Son influence envers les sens et les muscles est trop évidente pour exiger ici aucun examen. Par sa réaction habituelle sur les plus hautes fonctions du cerveau, elle développe également l'intelligence

Digitized by Google

et l'activité, dont le premier essor lui est toujours dû, même chez notre espèce. A tous ces titres, cette nécessité modifie aussi les races qui en sont victimes, d'après les efforts moins énergiques, mais plus continus, qu'elle y provoque pour leur défense. Dans les deux cas, et surtout quant à l'attaque, elle détermine même les premières habitudes de coopération active, au moins temporaire. Bornées à la simple famille chez les espèces insociables, ces ligues peuvent ailleurs embrasser quelquefois de nombreuses troupes. Ainsi commencent, parmi les animaux, des impulsions et des aptitudes qui ne pouvaient se développer que d'après la continuité propre à la race la plus sociable et la plus intelligente. Enfin, la condition carnassière doit aussi être appréciée dans sa réaction organique. Une plus forte excitation, une digestion moins laborieuse et plus rapide, une assimilation plus complète produisant un sang plus stimulant : telles sont ses propriétés physiologiques. Toutes concourent à développer les fonctions supérieures, soit en augmentant l'énergie de leurs organes, soit en procurant plus de temps pour leur exercice.

Ces indications complètent ici la sommaire appréciation du second mode fondamental de vitalité, qui, quoique toujours subordonné au premier, constitue le principal domaine biologique. Son étude systématique repose sur un autre groupe de trois lois générales, directement relatives à l'animalité, pour régler la marche caractéristique des fonctions intermittentes.

La première de ces nouvelles lois biologiques concerne le besoin alternatif d'activité et de repos, non moins essentiel à la vie animale que ne l'est, dans la vie organique, celui de la rénovation matérielle. Il appartient également à tous les organes de relation, tant intérieurs qu'extérieurs. De sa juste satisfaction dépend le plaisir proprement dit, tandis que la santé se rapporte surtout à l'état continu des organes nutritifs. La

Digitized by Google

spontanéité vitale se manifeste davantage dans ces actes intermittents, où le plus complet matérialisme ne l'a jamais méconnue entièrement. Cependant, le monde extérieur constitue encore la base nécessaire de cette existence supérieure, en fournissant aux fonctions passives des stimulants, et aux fonctions actives des points d'appui, également indispensables à leur exercice. Même envers les plus nobles organes, la méditation ne s'exerce que sur des données émanées de l'observation; et les inclinations, quoique moins dépendantes, ne se caractérisent que d'après les impressions correspondantes. Toutefois, la participation du milieu n'est point aussi circonscrite envers cette vie animale que pour la vie organique. Car, il n'y fournit presque plus de matériaux proprement dits, mais seulement des rapports, qui, n'étant pas nécessairement individuels, comportent des satisfactions collectives. Le second degré général de vitalité s'annonce ainsi comme devant conduire à l'existence sociale, quoique ce terme naturel de la vie de relation ne soit pleinement développable que chez une seule espèce. Dans l'immense essor que l'humanité procure à toutes les fonctions vitales, la production matérielle et la propriété personnelle se rapportent surtout aux besoins continus de la vie organique, tandis que les nécessités intermittentes de la vie animale se satisfont à peu de frais et en commun.

Cette intermittence caractéristique conduit naturellement à la seconde loi générale de l'animalité, celle de l'habitude, si lumineusement fondée par Bichat. J'ai, depuis longtemps, établi qu'une telle aptitude à la reproduction spontanée des fonctions périodiques n'est point exclusivement propre aux êtres vivants. La philosophie positive y voit un simple cas particulier de la loi universelle de persistance, dont la manifestation objective commence envers l'existence mathématique, où elle constitue la première loi du mouvement. En effet, la ten-

Digitized by Google

dance à reproduire spontanément certains phénomènes vitaux, sans le concours de leurs sources primitives, est essentiellement analogue à la disposition qui fait partout persister dans un état quelconque après la cessation de l'impulsion correspondante. L'unique différence des deux propriétés résulte de la discontinuité des fonctions envers lesquelles la persistance universelle devient l'habitude spéciale. Or, cette transformation n'est point strictement bornée aux corps vivants. Elle se manifeste aussi en cosmologie, surtout quant aux phénomènes du son, dans les appareils dont l'action s'interrompt, et qui reproduisent mieux les effets assez réitérés. Mais cette aptitude ne peut alors être qu'ébauchée, et son vrai développement appartient nécessairement à la biologie, comme l'ensemble des conditions correspondantes. Toutefois, il ne s'y réalise point envers la vie organique, où il y a persistance sans habitude, vu la continuité des fonctions. Cette loi doit caractériser la vie animale, d'après sa discontinuité régulièrement périodique, dans tous les appareils assez souples pour manifester aisément la tendance spontanée à reproduire les phénomènes intérieurs malgré l'interruption des influences extérieures. Sans une telle aptitude, l'animalité deviendrait inintelligible, puisque sa suspension journalière pendant le sommeil ne permettrait plus de lier entr'elles ses diverses périodes d'activité quotidienne.

Au sujet de cette seconde loi animale, je dois ici noter le précieux complément général que Cabanis y a joint, en rattachant l'imitation à l'habitude. Un tel rapprochement, aussi profond que lumineux, exige pourtant une restriction que cet éminent penseur est excusable d'avoir négligée, parce qu'il considérait peu les cas où elle convient. Cette relation ne s'applique, en effet, qu'aux espèces sociables, où, suivant l'heureuse expression de Cabanis, la faculté d'imiter autrui tient à celle de s'imiter soi-même Partout ailleurs, le défaut de sympathie empêche

Digitized by Google

l'essor naturel d'une pareille connexité. La théorie de l'imitation, quoique devenue ainsi inséparable de celle de l'habitude, comporte donc une moindre généralité biologique. Mais l'une et l'autre s'appliquent également à notre espèce, ce qui était surtout important.

De la seconde loi propre à la biologie animale, on passe spontanément à la troisième, qui représente le perfectionnement comme la suite universelle de l'habitude. Cette dernière loi, autant que les deux autres, convient indistinctement à tous les attributs de l'animalité, actifs ou passifs, intérieurs ou extérieurs. Il faut toujours l'appliquer à la fois aux organes et aux fonctions, suivant les différences correspondantes. Statiquement envisagée, elle consiste en ce que tout appareil animal se développe par l'exercice habituel, et s'amoindrit, ou même s'atrophie, d'après la désuétude prolongée. Dans son interprétation dynamique, elle établit que la répétition, surtout périodique, facilite chaque fonction intermittente, qui tend ainsi à devenir inaperçue ou involontaire.

La connexité directe de ces deux notions biologiques représente l'existence animale comme la première source objective de l'identité naturelle que l'existence sociale fait tant ressortir entre le développement et le perfectionnement. En les combinant, on forme la vraie conception du progrès, privilége nécessaire de ces deux vitalités supérieures. Les phénomènes modifiables de la cosmologie terrestre semblent fournir l'origine primitive d'un tel attribut. Mais une meilleure appréciation fait bientôt reconnaître que, sans l'intervention animale, ces mutations, physiques ou chimiques, au lieu de constituer un véritable progrès matériel, n'aboutiraient qu'à une succession incohérente de stériles vicissitudes. Ce sont les êtres animés, et surtout le plus grand d'entr'eux, qui, pour améliorer leur condition extérieure, impriment un caractère déterminé et une

Digitized by Google

marche continue à ces modifications naturelles, dont la production est d'ailleurs due souvent à leurs artifices. Ainsi, la notion du progrès matériel, quoiqu'elle paraisse née en cosmologie, appartient réellement à la biologie, comme un résultat nécessaire de la troisième loi animale. Il serait superflu d'expliquer ici que cette loi constitue l'unique source du progrès supérieur, où l'être améliore, non plus sa seule situation, mais sa propre nature. Quoiqu'une telle étude ne convienne qu'à la sociologie, la biologie en offre pourtant la première ébauche, envers le moindre des trois degrés correspondants. Car, les plus nobles animaux tendent, en effet, sous divers aspects, à perfectionner leur nature physique, surtout par la propreté, comme je l'ai noté dans mon discours préliminaire. Leur insuffisance à cet égard résulte moins de leur infériorité spéciale que du défaut de concert mutuel et de l'absence d'instruments convenables. Il n'y a que le progrès intellectuel, et surtout moral, qu'on doive regarder comme l'apanage exclusif de notre espèce, où il est uniquement dû à l'existence sociale.

Pour compléter la troisième loi de l'animalité, il faut considérer sa relation normale avec la troisième loi de la végétalité. De leur combinaison générale, résulte nécessairement la perfectibilité vitale. Car, les progrès quelconques, à la fois statiques et dynamiques, réalisés chez l'individu, d'après un suffisant exercice, tendent ainsi à se perpétuer dans l'espèce par la génération. L'hérédité rend alors naturelles les modifications qui furent d'abord artificielles. Quoique le développement de cette heureuse aptitude soit nécessairement réservé à notre espèce, il importe d'en reconnaître la source biologique, appréciable envers tous les animaux supérieurs.

Telles sont les trois lois fondamentales de l'animalité. Leur petit nombre et leur intime connexité tendent directement à établir, dans l'étude qu'elles dominent, une liaison conforme

Digitized by Google

à sa nature synthétique. Mais les fonctions et les organes offrent alors tant de variété et de complication qu'il convient ici de caractériser distinctement le mode général suivant lequel s'établit l'harmonie totale de l'existence correspondante. Cette importante appréciation est nécessairement propre à la vie animale. En effet, la végétalité se réduit, au fond, à une double fonction, essentiellement liée à un tissu uniforme; en sorte que le consensus individuel s'y maintient aisément et s'y conçoit sans peine. Il en est tout autrement pour l'animalité, où l'unité statique et dynamique devient difficile à conserver et à comprendre, sous le concours nécessaire de tant de phénomènes intermittents, actifs ou passifs, extérieurs ou intérieurs.

Cette indispensable harmonie repose toujours sur l'inévitable subordination, d'ailleurs directe ou indirecte, de toute la vie animale envers la vie organique. Les divers appareils animaux, soit sensitifs et locomoteurs, soit même intellectuels et moraux, ne fonctionnent habituellement que pour conserver la vitalité fondamentale. Quoique leur exercice modéré procure, par lui-même, une satisfaction spéciale et immédiate, indépendante de ce but commun et final, il ne devient régulier et soutenu que d'après cette destination naturelle. Lorsqu'il n'y tend pas directement, il s'y prépare spontanément, suivant une véritable éducation, individuelle ou domestique. Mais la relation nécessaire entre les deux modes essentiels de vitalité produit deux genres d'unité très-différents, selon que l'élaboration conservatrice est personnelle ou sociale. En un mot, l'être animé n'agit habituellement que sollicité par une affection quelconque, et il ne pense qu'afin de mieux agir; en sorte que toute son existence se conforme à l'inclination prépondérante. Or, ce moteur affectif peut être égoïste ou sympathique. Quoique ne devant se développer pleinement que chez notre espèce,

Digitized by Google

le second mode commence nécessairement parmi les animaux.

Le premier convient seul à toute la partie inférieure de la hiérarchie zoologique, jusqu'au degré d'organisation où les sexes se trouvent entièrement séparés. Chez de tels animaux, l'harmonie vitale n'exige guère plus d'efforts que parmi les végétaux; puisqu'aucun conflit n'y vient jamais troubler la prépondérance naturelle de l'instinct qui conserve à la fois l'individu et l'espèce. Peut-être y existe-t-il quelquefois des germes de sociabilité, comme nous en offrent plusieurs espèces peu supérieures à celles-là : mais alors ils ne peuvent s'y développer, faute d'un but normal. L'animal ne commence à vivre pour autrui, au moins passagèrement, que quand les besoins relatifs à la conservation de l'espèce viennent suspendre les soins qu'exige habituellement la conservation de l'individu. Cette nouvelle existence suppose donc l'entière séparation des sexes, et même la nécessité d'une certaine éducation des petits.

Quand l'instinct sexuel et l'instinct maternel ont ainsi surgi, ils modifient nécessairement l'instinct nutritif, surtout chez la femelle, en produisant partout un véritable état domestique, au moins temporaire. Tant qu'il dure, l'harmonie vitale s'élève au second mode, en consacrant toute l'existence à la famille, au lieu de la concentrer sur l'individu. L'animal, même mâle, y offre souvent d'admirables exemples de la plus touchante abnégation personnelle pour mieux assurer la conservation des siens. Son activité et son intelligence se vouent alors au service exclusif de sa tendresse domestique. L'infériorité mentale y empêche d'ailleurs, entre l'esprit et le cœur, ce fatal divorce qui constitue la principale difficulté de l'unité humaine.

Tous les animaux vertébrés, et même la plupart des articulés, participent plus ou moins à cette vie de famille. Mais ses résultats généraux diffèrent beaucoup, suivant que les espèces sont sociables ou insociables. Dans ce dernier cas, qui

Digitized by Google

est le plus fréquent, l'existence domestique reste purement temporaire, sans comporter aucune influence continue. Alors l'unité animale présente habituellement le caractère égoïste qu'elle offrait toujours chez les êtres inférieurs. L'intelligence et l'activité ne se développent que pour la conservation personnelle, par voie de défense ou d'attaque, suivant le genre d'alimentation. Chez les carnassiers, cet égoïsme habituel est souvent poussé jusqu'à la cruauté, sans qu'aucun conflit affectif vienne troubler une telle harmonie. Hors les époques du rut et des soins maternels, un tigre, ou même une tigresse, et, à plus forte raison, un crocodile ou un boa, sont entièrement occupés d'eux-mêmes, et retombent dans la torpeur, de corps comme d'esprit, aussitôt que cessent les nécessités individuelles. La vie animale s'y montre uniquement destinée à mieux satisfaire la vie organique.

Il en est autrement chez les espèces sociables. Ce second cas ne peut se manifester complètement que dans la race humaine, d'après un ensemble de motifs qui sera ci-dessous apprécié. Néanmoins, le bonheur de vivre pour autrui ne constitue point un privilége exclusif de notre nature. Il appartient également à beaucoup d'animaux, où même l'instinct sympathique se trouve quelquefois mieux prononcé, quoiqu'il n'y produise point d'aussi grands résultats que parmi nous. Envers ces nobles espèces, on doit distinguer avec soin l'inclination sociale et l'affection domestique; comme le prouvent plusieurs exemples non moins décisifs que le contraste du chien au chevreuil, si bien caractérisé par Georges Leroy. Quand la seconde prévaut, la première n'aboutit réellement qu'à rendre permanente la vie de famille, qui, sans un tel attrait, serait seulement passagère. Le charme propre à cette simple existence, et l'impossibilité d'exercer beaucoup l'instinct social, réduisent alors celui-ci au degré secondaire où il se borne à consolider

Digitized by Google

l'instinct domestique. La sociabilité ne modifie profondément les animaux que chez les espèces analogues à la canine, où sa grande énergie coïncide avec de faibles affections conjugales et paternelles.

Dans ce dernier cas, l'animal ne peut satisfaire convenablement ses vives inclinations sympathiques qu'en se vouant librement au service continu d'une race supérieure. Mais alors le lien ne comporte une pleine efficacité qu'en devenant individuel, sans aucune liaison collective entre les deux espèces. Si le subordonné est un carnassier, il peut ainsi fournir une assistance militaire, même contre les semblables du maître qu'il a choisi. D'après divers motifs aisément appréciables, notre espèce se trouve toujours préférée pour ce genre d'association, par tous les animaux qui en sont susceptibles. Cette prédilection naturelle nous devient souvent incommode, chez ceux dont nous n'agréons pas le concours. Malgré les préjugés actuels, une telle association est certainement volontaire; puisque la plupart des espèces qui nous l'offrent pourraient facilement s'y soustraire, si, en effet, elle contrariait leur principale inclination. Loin que cette libre soumission indique chez elles aucune dégradation, elle y prouve une sagesse analogue à celle qui, parmi nous, dispose chacun à préférer le commerce habituel de ses vrais supérieurs. Sous le régime théologique, chaque homme aspirait surtout à vivre enfin avec les dieux ou les anges: pourquoi un chien ou un cheval ne rechercheraient-ils point une société plus éminente que celle de leurs semblables? L'orgueil personnel peut seul détourner un être quelconque de la liaison la plus propre à satisfaire l'ensemble de ses meilleurs instincts. C'est ainsi que l'animalité ébauche spontanément le grand principe sociologique qui représente l'amour comme la base nécessaire de toute union durable entre des êtres indépendants.

Digitized by Google

Quoique l'unité animale repose presque toujours sur l'égoïsme, beaucoup d'espèces trouvent donc dans l'altruisme la source d'une harmonie, non-seulement plus douce et plus noble, mais aussi plus complète et plus durable. Malgré sa nature exceptionnelle, ce cas, si bien apprécié par Buffon, mérite une profonde attention philosophique et même sociale, indépendamment de son importance théorique. Car, de tels animaux doivent désormais s'incorporer accessoirement au vrai Grand-Être, à meilleur titre que tant de vains personnages qui ne furent jamais qu'un fardeau pour lui. On dissiperait toute incertitude à cet égard en considérant quelle privation l'humanité éprouverait, même aujourd'hui, si elle perdait ces organes secondaires.

En un temps où leurs services étaient plus récents et mieux sentis, le fétichisme d'abord, et ensuite le polythéisme, apprécièrent dignement, à leur manière, cette importante association, comme l'une des sources essentielles de notre grandeur. Mais le monothéisme et la métaphysique ont remplacé ces naïves inspirations par d'orgueilleuses rêveries, aussi nuisibles au cœur qu'à l'esprit. La religion finale rectifiera soigneusement cette longue aberration, d'après une consécration, à la fois spontanée et systématique, de la vraie dignité animale. Également poussé par la réalité et l'utilité qui le caractérisent, le positivisme étendra convenablement le sentiment fondamental de la fraternité universelle à tous les êtres qui méritent l'investiture humaine. Cette juste adjonction peut nous améliorer autant qu'eux, en rendant plus pures et plus vives les affections qui doivent prévaloir. A cet égard, le nouveau sacerdoce sera bientôt secondé par les tendances populaires, qui, même chez les chrétiens, luttèrent toujours contre des croyances absurdes et égoïstes. L'éducation régénérée aura donc peu de peine à faire dignement apprécier les animaux associables comme des auxiliaires indispensables à nos études et à nos travaux. Tant

Digitized by Google

que la biologie reste isolée, elle doit redouter les déclamations théologiques ou métaphysiques au sujet de son rapprochement systématique entre l'humanité et l'animalité. Mais, sous la discipline sociologique, elle représentera directement cette comparaison fondamentale comme l'explication de notre vraie grandeur. En étendant la naïve sentence d'un héros qui se connaissait en ambition, il vaut mieux être le premier des animaux que le dernier des anges.

Ces ministres inférieurs de l'humanité seront traités, par la morale positive, d'après les mêmes principes que les principaux organes, en appréciant toujours, outre l'office effectif, la valeur propre, physique, intellectuelle, et surtout affective. Le dévouement des forts aux faibles doit s'étendre jusqu'aux moindres êtres susceptibles de sympathiser avec nos affections et de concourir à nos travaux. Sans cette plénitude normale, le sentiment moral ne pourrait acquérir, même envers nous, toute l'énergie qu'exige sa destination ordinaire. Dans une nature aussi disposée que la nôtre à la prépondérance de l'égoïsme, les actes de cruauté et les habitudes d'indifférence à l'égard des animaux exposent toujours à une entière démoralisation, comme le pressentirent dignement nos plus antiques instituteurs. Notre existence carnassière exige surtout qu'une scrupuleuse discipline écarte sans cesse tout ce qui tend à ranimer l'instinct sanguinaire qui sommeille constamment chez nos meilleurs types.

L'ensemble de cette association entre l'humanité et les espèces disciplinables fournit la base systématique du point de vue le plus complet et le plus durable que puisse comporter la politique positive, ainsi appelée à diriger toute la nature vivante contre la nature morte, afin d'exploiter le domaine terrestre. Alors le Grand-Être, intégralement considéré, devient le chef de cette immense ligue, avec ces animaux pour agents volon-

Digitized by Google

taires, et les végétaux pour instruments matériels : les forces inorganiques s'y joignent ensuite comme auxiliaires aveugles, à mesure qu'elles se trouvent conquises. L'organisation d'une telle réaction continue de la volonté sur la nécessité caractérisera l'avénement général de notre sociabilité finale ; de même que sa préparation croissante suivit toujours l'essor graduel de notre régime préliminaire. Chaque espèce animale tend, en effet, à l'empire exclusif de la terre, comme chaque population humaine à la domination sur toutes les autres. Mais ces deux luttes simultanées cessent nécessairement à la fois. Quand le vrai Grand-Être est assez constitué, d'après l'harmonie, morale et mentale, de ses divers organes essentiels, sa prépondérance universelle pose un terme irrévocable aux conquêtes spéciales de toute autre race. L'unité animale tend ainsi à s'établir de la même manière que l'unité humaine, par l'extension des membres susceptibles de se rallier à l'organe central et l'extinction des parties indisciplinables.

Quoique notre ascendant animal n'ait encore été que spontané, il a déjà détruit beaucoup d'espèces antagonistes. Toutes celles dont la concurrence nous offre de véritables dangers sont certainement destinées à disparaître bientôt sous nos efforts sagement concertés. Il ne restera finalement que les espèces inoffensives, et surtout les races qui nous présentent une utilité quelconque, matérielle, physique, intellectuelle, ou morale. Celles-ci se trouveront alors très-propagées, et même perfectionnées, par l'active providence du Grand-Être, qui seul a déjà préservé plusieurs d'entre elles d'une entière destruction. Une semblable influence réduira aussi le règne végétal aux espèces susceptibles de servir, d'une manière quelconque, à notre propre usage, ou de nourrir les compagnons de nos destinées, les auxiliaires de nos travaux, et les laboratoires de notre alimentation.

Digitized by Google

Alors la nature vivante, entièrement unie sous un seul chef, constituera réellement une immense hiérarchie, dont l'activité permanente modifiera de plus en plus la constitution spéciale de la planète humaine. Ces modifications sont, il est vrai, limitées par l'ensemble des lois cosmologiques, auxquelles les lois biologiques se trouvent objectivement subordonnées. Jamais la véritable providence ne pourra développer assez d'énergie mécanique pour changer aucune de nos conditions astronomiques, soit dynamiques, soit même statiques. Toujours bornés à l'ordre physico-chimique, ses efforts quelconques n'y sauraient d'ailleurs produire que des améliorations très-secondaires, insensibles envers les deux enveloppes fluides de la terre, et peu prononcées sur son écorce solide. Quelque puissante que devienne la nature vivante d'après sa pleine convergence, l'énorme prépondérance de la masse inerte surmontera sans cesse l'ensemble de son activité, dont tous les résultats demeureront imperceptibles à une faible distance de la surface terrestre. L'appréciation familière de ces invincibles limites offrira toujours une grande importance intellectuelle, et même morale, pour mieux diriger nos efforts et contenir notre orgueil. En nous affranchissant des terreurs oppressives et des scrupules chimériques, le régime final nous exposerait aux projets extravagants et aux folles présomptions, si l'éducation systématique n'y devait ainsi corriger aisément ces vaines tendances. Mais cette discipline nécessaire ne devra jamais entraver l'essor naturel des sages espérances, dont la principale appréciation sera toujours subjective et non objective. Quelque faible que soit l'influence totale du Grand-Être envers sa planète, c'est à sa propre destinée qu'il faut la rapporter finalement, et alors on estime mieux des modifications qui d'abord semblaient négligeables. D'après l'irrationnel isolement de la biologie actuelle, ses éminents fondateurs ont été, sous ce rap-

Digitized by Google

port, conduits quelquefois à des aberrations qu'une éducation encyclopédique eût aisément prévenues. C'est ainsi que la naïve imagination de Lamarck exagéra beaucoup l'influence géologique des végétaux, et surtout celle des animaux inférieurs. Néanmoins, les effets déjà réalisés sous un régime défavorable doivent nous donner une haute idée de la providence humaine, quant aux améliorations terrestres qui nous importent véritablement. On relira toujours, à cet égard, les admirables tableaux dus au génie éminemment synthétique du naturaliste le mieux placé au vrai point de vue subjectif.

Cette vaste biocratie, où les animaux disciplinables sont nos principaux ministres, ne put jusqu'ici se constituer pleinement, parce que l'insuffisante formation de notre propre sociocratie ne lui permettait pas d'avoir un véritable chef. Tant que le théologisme et la guerre consumèrent presque tous nos efforts, théoriques et pratiques, pour d'absurdes spéculations et des luttes coupables, le monde vivant manqua d'unité, et sa réaction inorganique fut beaucoup altérée par les conflits partiels de ses éléments spontanés. Devenue enfin convergente et systématique, cette influence biologique comporte certainement des résultats très-supérieurs à tous ceux qu'elle a déjà produits. Ainsi concentrée, elle constitue, envers la commune patrie, l'unique source réelle du progrès continu, tandis que l'ordre matériel y repose principalement sur l'inaltérable empire de la nature morte.

Le régime intérieur de cette biocratie finale n'est pas moins lié que sa puissance extérieure à l'évolution fondamentale de l'humanité. Des hommes qui se croyaient exilés sur la terre ne pouvaient fournir de dignes chefs aux animaux qui leur en offraient les éternels habitants. En même temps, ceux qui développaient habituellement une activité fratricide n'auraient pu contracter des sentiments et des mœurs convenables envers les

races subordonnées. Mais, sous le régime positif, une coopération normale et une juste fraternité établiront, entre tous les organes biocratiques, une solidarité conforme à leur commun service du vrai Grand-Être. En un mot, la biocratie et la sociocratie seront également régies par l'altruisme, tandis que l'égoïsme prévalut des deux côtés pendant tout le cours de notre préparation théologique et militaire.

Voilà comment la biologie systématisée nous place enfin au meilleur point de vue de la politique humaine, ou plutôt animale, qui intéresse l'ensemble du monde vivant à la régénération sociale de notre espèce, dès lors destinée à gouverner dignement toutes les autres. D'après la nature de son génie et le cours général de ses méditations, on peut assurer que le grand Buffon était dans la direction qui aboutit à une telle appréciation. Il en approcha autant que le permettaient alors la prépondérance apparente du vieux régime humain et l'absence totale de conceptions sociologiques.

Cette suite d'aperçus systématiques complète ici l'appréciation philosophique du second mode fondamental de vitalité. Par sa connexité nécessaire avec le premier, il constitue le domaine propre de la biologie, que j'ai ainsi caractérisé suffisamment. Mais leur succession naturelle ouvre une progression organique qui ne peut être assez définie tant qu'on ne conçoit pas directement son dernier terme. Quoiqu'il appartienne à une science supérieure, la biologie en doit déjà ébaucher la notion générale, afin d'en préparer l'étude immédiate. En faisant succéder l'humanité à l'animalité, comme celle-ci à la végétalité, on institue synthétiquement la hiérarchie biologique, dont la composition spéciale doit ensuite être analytiquement rapportée à ce triple fondement général. On ne saurait, à cet égard, éviter les spéculations vagues et oiseuses, ni les débats interminables, quand, au contraire, on veut construire la sé-

le animale indépendamment du terme d'où elle procède et de celui où elle aboutit. C'est alors bâtir à la fois sans base et sans but.

J'ai assez expliqué comment la définition générale de la vie conduit de la végétalité à l'animalité, en modifiant seulement le système d'alimentation. Le passage de l'animalité à l'humanité ou socialité s'accomplit d'une manière encore plus directe et plus nette, en se bornant à développer les fonctions intérieures du cerveau. Ces hautes fonctions, tant morales qu'intellectuelles, constituent partout le centre nécessaire de la vie de relation, comme terme des impressions extérieures et source des réactions volontaires. Mais, chez la plupart des animaux, leur exercice reste essentiellement personnel, en se rapportant toujours aux besoins organiques, pour assurer habituellement la conservation de l'individu et périodiquement celle de l'espèce. Quoique beaucoup de races soient douées de la sociabilité, cette éminente aptitude ne se développe réellement que dans le genre humain. Là seulement elle offre ses deux attributs caractéristiques, une entière solidarité, et surtout une continuité éternelle. Telle est pourtant la tendance naturelle des facultés d'appréciation et d'action où consiste partout la vie animale proprement dite. Même les fonctions extérieures du cerveau comportent spontanément une plus noble destination que celle de discerner et de saisir la nourriture, que les végétaux s'approprient sans exiger aucun de ces pouvoirs supérieurs. Les sens et les muscles conviennent surtout à chacun pour connaître et servir les êtres semblables qu'il doit aimer. C'est seulement ainsi que tous les organes de relation, tant extérieurs qu'intérieurs, peuvent se développer complétement, d'après un but continu, aussi vaste qu'attrayant. En un mot, la tendance finale de toute vie animale consisterait à former un Grand-Être, plus ou moins analogue à l'Humanité, caractérisée dans mon Dis-

Digitized by Google

cours préliminaire. Mais cette commune disposition ne pouvait, comme je vais l'expliquer, prévaloir que chez une seule espèce. Partout ailleurs, l'animalité avorte nécessairement envers sa principale production, dont elle fournit seulement quelques ébauches éparses. Réduite à seconder l'existence végétative, elle retombe sous l'empire presque universel de l'égoïsme, sauf l'essor discontinu des affections domestiques. Le régime complet de l'altruisme est particulier à notre race, où même il exige d'abord une longue préparation, à peine terminée aujourd'hui chez les populations d'élite. Sa prépondérance normale se trouve seulement annoncée, dans quelques espèces supérieures, par une existence admirablement sympathique, mais bornée au dévouement individuel.

Ainsi, la suprême vitalité, particulière au Grand-Être, se lie encore mieux à la vitalité intermédiaire des animaux que celle-ci à la vitalité fondamentale des végétaux. Cette progression nécessaire complète le dualisme élémentaire de la philosophie naturelle entre le monde et la vie, en le rattachant étroitement à la seule source possible d'une synthèse réelle. Mais, malgré l'intime connexité de notre existence sociale avec la simple existence animale, son étude directe exige une science radicalement distincte. Ayant pour base objective l'ensemble hiérarchique des autres théories abstraites, elle constitue, au point de vue subjectif, l'unique régulateur commun de leurs méthodes et de leurs doctrines. Le concours général, dans l'espace et dans le temps, des organes qui composent l'Être immense et éternel, demande une appréciation spéciale, à la fois statique et dynamique, à laquelle la biologie ne peut davantage suppléer que la cosmologie, quoique toutes deux lui fournissent un préambule nécessaire. C'est, au contraire, à la sociologie que la biologie doit demander la véritable théorie des plus hautes fonctions de l'animalité. Il faut, en effet, que chaque classe de phénomènes

Digitized by Google

s'étudie surtout dans les êtres où elle se développe le mieux, et d'où l'on passe ensuite aux cas moins prononcés. Or, ces attributs supérieurs, soit intellectuels, soit moraux, quoique plus complets chez notre espèce, ne s'y caractérisent assez que par l'existence sociale. Sans la solidarité, et surtout la continuité, qui la rendent si supérieure à toute autre, ses principales aptitudes y seraient presqu'aussi équivoques que dans les races voisines, où l'on tenta de les rapporter au pur automatisme. Ainsi, les mêmes motifs, logiques et scientifiques, qui réservent à la végétalité l'étude fondamentale de la vie de nutrition, représentent notre socialité comme pouvant seule manifester les plus nobles lois de la vie de relation. Cette nécessité philosophique explique l'extrême imperfection de la théorie générale des fonctions intellectuelles et morales, même depuis que Gall et Cabanis ont tenté d'en exclure toute métaphysique en la rattachant à l'ensemble de la biologie. Leurs lois réelles ne peuvent être découvertes et établies que par la sociologie, quoique sa propre fondation ait d'abord exigé l'usage provisoire des meilleures ébauches antérieures. Quelqu'utile que doive devenir, à cet égard, l'étude positive des animaux, elle ne comportera jamais qu'un office secondaire, à titre de contrôle naturel des conceptions sociologiques dont elle ne saurait dispenser. Son efficacité ultérieure restera donc essentiellement analogue à la précieuse réaction critique qu'elle exerça récemment contre les hypothèses théologico-métaphysiques. En un mot, la biologie ne peut cultiver dignement ce grand sujet qu'en s'y subordonnant à la sociologie, qui seule y est vraiment compétente.

C'est par là que l'on sent le mieux l'impossibilité radicale de toute constitution isolée pour l'étude de la vie, dont la plus haute partie appartient à une science distincte. Vainement tenterait-on de composer un pur domaine biologique en combinant les deux modes inférieurs de vitalité, abstraction faite du mode

Digitized by Google

suprême. On peut ainsi instituer une étude préparatoire, qui convient à la marche objective de l'éducation positiviste. Mais un tel régime théorique deviendrait irrationnel si on le supposait définitif. Car, l'ensemble de la vie animale resterait inintelligible sans les attributs supérieurs que la sociologie peut seule apprécier. Si l'échelle hiérarchique des petits êtres est d'abord indispensable pour s'élever solidement à la conception systématique du Grand-Être, ce type suprême constitue enfin le principe exclusif de l'unité biologique, non-seulement subjective, mais même objective. Un tel organisme présente seul le plein développement de toutes les fonctions, actives ou passives, extérieures ou intérieures, que les autres races ébauchent graduellement. Sous les principaux aspects, chaque espèce animale se réduit, au fond, à un Grand-Être plus ou moins avorté. L'ensemble de la race n'y offre qu'une existence abstraite, ou plutôt nominale, construite seulement par nos artifices spéculatifs; il n'y a là de réel que l'individu, et quelquefois la famille: c'est précisément l'inverse du cas humain. Ainsi, l'appréciation définitive des divers organismes animaux résultera seulement de leur comparaison générale avec le type suprême construit par la sociologie. L'étude fondamentale de la végétalité constitue réellement la seule partie de la biologie qui, sous l'aspect objectif, se trouve pleinement indépendante de la science de l'Humanité, quoiqu'elle doive y être rattachée dans l'ordre subjectif, qui finalement prévaudra. Elle se rapproche ainsi de la cosmologie, mais en vérifiant encore mieux l'obligation de fonder toute unité théorique sur l'ascendant systématique du vrai point de vue humain. Suivant la règle encyclopédique appliquée au début de ce chapitre, on voit donc que la biologie comporte moins qu'aucune autre science préliminaire une constitution spéciale, par cela même qu'elle forme le dernier échelon nécessaire à la construction de la science universelle.

Digitized by Google

Quoique le troisième mode de vitalité appartienne essentiellement à la sociologie, la pure biologie remplira toujours, envers les lois correspondantes, un office secondaire mais précieux, en fournissant à la fois un contrôle pour leur découverte et un préambule pour leur enseignement. C'est surtout quant à l'étude statique des fonctions intérieures du cerveau que les conceptions sociologiques exigent cette confirmation et cette préparation biologiques. En effet, l'humanité ne développe aucun attribut intellectuel ou moral qui ne se retrouve, à de moindres degrés, chez tous les animaux supérieurs. Sans qu'il y soit aussi prononcé, on l'y sépare mieux des fonctions analogues, et surtout on l'y distingue davantage des résultats composés dus à l'état social. Un tel criterium peut seul garantir l'entière positivité des notions rudimentaires de la statique sociale, en y signalant la confusion et la surabondance qui altèrent presque toujours l'étude directe des hautes fonctions cérébrales. Cet office biologique m'a semblé assez important pour mériter ici une appréciation spéciale, en terminant ce chapitre final par ma systématisation subjective, à la fois anatomique et physiologique, de ces éminents attributs, dont la théorie positive est d'ailleurs indispensable au volume suivant.

Pour mieux concevoir une telle transition de la biologie à la sociologie, il faut ajouter que même les lois dynamiques de l'humanité doivent aussi, quoique à un degré beaucoup moindre, se vérifier dans l'animalité. Le vrai progrès n'étant jamais que le développement graduel de l'ordre fondamental, l'identité rudimentaire de l'un s'étend nécessairement à l'autre. Mais cette extension naturelle doit être peu prononcée chez les animaux, puisque l'évolution humaine résulte surtout de la société. Néanmoins, quand les lois générales de la dynamique sociale sont bien établies, on en peut retrouver le germe parmi les êtres inférieurs. C'est même seulement ainsi que ces lois deviennent un prolon-

Digitized by Google

gement spécial de celles qui président à la grande progression animale résultée, non des états trop peu distincts de chaque organisme, mais de la succession normale des divers types zoologiques. Mon Traité philosophique a, depuis longtemps, posé et appliqué ce principe nécessaire. Je puis ici indiquer sa vérifica tion directe envers chacune des trois grandes lois sociologiques mentionnées dans la première partie de ce volume.

Cette confirmation naturelle est surtout sensible pour la loi principale, qui règle l'évolution fondamentale de l'intelligence, d'après la succession générale des trois états théoriques, théologique, métaphysique, et positif. Tous les animaux supérieurs commencent cette grande progression de la même manière que nous. Mais aucun ne la pousse au delà du début théologique; ce qui doit être davantage imputé au défaut de vraie société qu'à la seule infériorité mentale. La plupart des races ne sortent jamais d'un fétichisme essentiellement analogue à celui qui constitua spontanément notre point de départ nécessaire. Comme au pareil âge de l'humanité, il s'y mêle toujours quelques germes de notions positives, poussées jusqu'à une faible ébauche des plus simples lois naturelles. Mais ces rudiments y restent sans cesse concrets, partiels, et incohérents. En un mot, la culture scientifique, du moins spontanée, n'y dépasse jamais le degré indispensable à la conduite pratique de l'animal. L'imagination ne s'y développe point assez pour y remplacer le fétichisme fondamental par un véritable polythéisme. Ainsi, l'esprit métaphysique, qui surgit en présidant à cette première transition, n'y peut aucunement exister. Toutefois, les plus intelligentes des espèces qui ont de fréquentes relations avec la nôtre doivent, indépendamment de l'éducation qu'elles en reçoivent souvent, tirer de ces rapports une source naturelle de transformation envers leur propre fétichisme. Car, ce spectacle journalier des grands effets de l'industrie humaine les conduit bientôt à

prendre les hommes pour auteurs des principaux phénomènes, en cessant de les attribuer à la vitalité directe des corps correspondants. De là résulte une nouvelle sorte de polythéisme, qui trouverait, sans doute, le même crédit parmi nous si nous occupions le second rang animal au lieu du premier. Mais, par cela même que cette croyance est moins chimérique, elle a une moindre efficacité pour le progrès intellectuel, puisqu'elle n'excite pas autant l'imagination que l'hypothèse suscitée en nous par l'impossibilité d'observer une espèce supérieure à la nôtre. En même temps, ce polythéisme propre à certains animaux est de nature à succéder à leur fétichisme initial sans exiger aucune intervention de l'esprit métaphysique, qui reste ainsi, encore plus que le pur esprit théologique, un attribut caractéristique, quoique passager, de la race prépondérante.

La seconde loi sociologique complète la première, en réglant la hiérarchie, autant historique que dogmatique, de nos diverses conceptions abstraites, d'après la généralité décroissante et la complication croissante des phénomènes correspondants. Mais, l'évolution mentale des animaux se trouvant bornée à l'essor initial, elle ne saurait manifester cet ordre de succession, sauf peut-être chez les espèces qui s'élèvent à l'anthropolatrie, et où cette vérification difficile n'a point encore été instituée. Cependant, une telle loi trouve partout une certaine confirmation, puisque les seules conceptions abstraites ébauchées par l'esprit animal se rapportent aux idées de nombre, qui constituent notre propre début encyclopédique. Le judicieux Georges Leroy a clairement démontré qu'une foule d'animaux comptent distinctement jusqu'à trois, sous une suffisante stimulation. Or, ce nombre constitue réellement, même parmi nous, le terme naturel de toute numération dépourvue de signes quelconques. Plusieurs vocabulaires sauvages n'offrent pas d'autre mot que *beaucoup* pour désigner indifféremment les nombres supérieurs à cette

Digitized by Google

limite. Nos vrais progrès, même à cet égard, sont essentiellement dus à l'état social, d'où émane certainement l'institution des signes artificiels. Si donc l'intelligence animale s'arrête spontanément sur le seuil de notre premier degré encyclopédique, cela tient souvent moins à sa propre infériorité qu'au défaut de société convenable.

Quant à la troisième et dernière loi sociologique, c'est celle qui doit le mieux se vérifier parmi les animaux, puisqu'elle règle la marche générale de l'activité pratique, d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle. Chacun de ces trois modes peut, en effet, y être nettement apprécié, mais seulement chez des espèces différentes, quoiqu'aucune ne puisse manifester leur succession spontanée. Une telle activité devant partout se subordonner au système naturel d'alimentation, elle sera le plus souvent militaire, et tantôt conquérante, tantôt défensive, suivant qu'il s'agira de carnassiers ou d'herbivores, sauf les conflits uniformément dus à l'instinct sexuel. Chez quelques espèces, même carnivores, l'instinct constructeur peut se trouver assez prononcé pour déterminer une véritable activité industrielle, quand une situation favorable y excite peu l'instinct destructeur. Mais ce cas ne saurait être bien caractérisé que chez des races sociables. Si le passage successif par les trois modes pratiques est réellement propre à notre espèce, ce privilége y constitue, encore plus que les précédents, une suite évidente de l'état social, malgré lequel cette progression y reste ordinairement très-lente.

D'après une telle appréciation, l'étude intellectuelle et morale des animaux, systématisée par la philosophie positive, comporte donc une utile confirmation des trois lois relatives à l'évolution naturelle de la vitalité supérieure. Quoique ces lois n'eussent jamais été découvertes dans des cas aussi peu caractérisés, la biologie doit en ébaucher l'exposition dogmatique.

Digitized by Google

afin que les conceptions sociologiques puissent ensuite s'appuyer directement sur l'ensemble des êtres animés. Cette conclusion dynamique sera complétée ci-dessous par celle qui résultera de l'examen plus spécial de la théorie statique correspondante. La combinaison normale de ces deux doctrines biologiques doit habituellement aboutir à représenter le règne animal comme formant le fond naturel du grand tableau sociologique, qui, sans un tel contraste, ne serait pas assez nettement saisi, ni même conçu.

Outre ce précieux office accessoire, qui convient à l'ensemble de la sociologie, son début comporte une application plus fondamentale de l'étude directe du troisième mode essentiel de vitalité. En effet, la transition immédiate de la biologie à la science finale doit se faire par une saine explication générale du privilége naturel qui réserve à notre espèce le seul essor caractéristique de ces éminents attributs. C'est la plus haute question qui appartienne au vrai domaine biologique, puisqu'elle exige une comparaison directe entre les divers organismes animaux. Mais l'esprit sociologique y doit pourtant prévaloir encore davantage que dans tout autre sujet de philosophie naturelle. Son importance spéciale envers l'ensemble de ce Traité me détermine à placer ici quelques indications caractéristiques sur ce difficile éclaircissement.

Pour que cet examen soit net et décisif, il faut y distinguer deux parties : l'une principale, qui est essentiellement sociologique ; l'autre complémentaire, qui seule appartient à la biologie. Car, on doit d'abord établir, en général, la restriction nécessaire du vrai développement social à une espèce unique, sans déterminer laquelle. Il devient ensuite facile d'assigner les titres naturels de la race humaine à ce monopole fondamental.

Quoique toute espèce sociable tende spontanément à former

Digitized by Google

un Grand-Être, une seule peut réellement y parvenir. Cette unité sociocratique résulte directement des deux attributs d'immensité et d'éternité qui caractérisent l'organisme collectif. A chacun de ces titres, les divers Grands-Êtres ainsi possibles deviennent nécessairement incompatibles. Le plus puissant d'entre eux doit donc subjuguer bientôt tous les autres, ou même détruire les plus indisciplinables. Ce conflit est d'autant moins évitable que, comme je vais l'indiquer, l'espèce prépondérante est naturellement carnassière. Elle se trouve ainsi forcée de soumettre les herbivores qui doivent assurer sa nutrition, et de surmonter la concurrence des autres carnivores. La multiplicité des Grands-Êtres ne deviendrait vraiment intelligible qu'en supposant aux principales espèces sociables une puissance presque égale, soit d'après leur organisation propre, soit en vertu de leur situation respective. Cette hypothèse, quoique peu vraisemblable, n'est point, sans doute, strictement contradictoire, et peut-être se réalise-t-elle sur quelque autre planète. Mais, même alors, elle ne semble devoir affecter définitivement que le temps propre au développement d'une prépondérance exclusive, à moins de supposer aussi que cette égalité, déjà difficile à concevoir au début, se trouve indéfiniment préservée de toute grave altération. Enfin, pour ne laisser aucune incertitude sur ce dogme initial, il faut reconnaître qu'une telle accumulation d'hypothèses invraisemblables n'aboutirait point à prouver réellement la multiplicité sociologique. Car, dans le cas supposé, ces divers Grands-Êtres presque équivalents arrêteraient mutuellement leur essor respectif. Ainsi, les attributs d'immensité et d'éternité, au lieu d'appartenir à plusieurs, ne se combineraient assez chez aucun.

Cet avortement nécessaire de toutes les espèces sociables, hors une seule, envers leurs organismes collectifs, est essentiellement analogue à celui de la plupart des populations hu-

Digitized by Google

maines envers notre propre unité. Quoique chaque nation tende à devenir le noyau central de l'Humanité, une seule y est réellement appelée, à l'exclusion de toutes les autres, destinées à se grouper convenablement autour d'elle. Si donc cette loi se manifeste entre les divers germes d'un même Grand-Être, à plus forte raison doit-elle régir l'harmonie générales des différentes espèces. Par suite d'une telle nécessité, la prépondérance humaine, ayant du surmonter d'abord les oppositions collectives, ne rencontre plus, depuis longtemps, que des résistances individuelles, d'où l'on a peut-être argué trop légèrement l'insociabilité radicale de toutes les races correspondantes. Mais, quand la saine érudition pourra mieux explorer les temps dépourvus de monuments directs, elle, constatera, sans doute, de mémorables luttes générales contre plusieurs espèces alors puissantes, et aujourd'hui déchues ou même détruites, comme l'indiquent déjà des traditions confuses et des fables équivoques. Quelques voyages sociologiques dans les pays favorables aux sociétés de grands singes devraient surtout éclairer cette difficile appréciation, qui intéresse directement la religion finale en y confirmant le dogme fondamental de l'unité nécessaire du véritable Être-Suprême.

Le privilége biocratique repose donc sur les mêmes motifs naturels que le privilége sociocratique. Seulement ils ont beaucoup plus d'énergie dans le premier cas que dans le second, en vertu d'inégalités mieux caractérisées. C'est pourquoi la biocratie s'est spontanément établie, par la prépondérance humaine, longtemps avant que notre propre sociocratie fût assez constituée. Mais cette priorité naturelle n'altère point la connexité nécessaire remarquée ci-dessus entre ces deux grands phénomènes. Car, le développement normal de l'unité biocratique ne pourra être pleinement systématisé que quand l'unité sociocratique sera devenue irrévocable.

Digitized by Google

D'après cette appréciation sociologique, la biologie expliquera facilement à quels titres naturels notre espèce possède ce monopole fondamental de la sociabilité complète.

Une considération préliminaire doit beaucoup simplifier une telle discussion, en restreignant aux races carnassières la lutte réelle pour l'empire biocratique. Cette restriction résulte directement de l'aptitude naturelle que j'ai attribuée ci-dessus à un pareil mode d'alimentation envers le développement général des divers caractères de l'animalité, sans excepter les plus nobles fonctions. La vie active et la vie contemplative reçoivent ainsi une telle stimulation permanente, et leurs organes intérieurs en retirent tant d'énergie sanguine, qu'une grande infériorité statique peut seule neutraliser, chez quelques espèces, ces avantages dynamiques. Il faudrait que la prééminence cérébrale de la race prépondérante surpassât tout ce que nous pouvons concevoir pour que son ascendant effectif devînt conciliable avec une existence frugivore. A la vérité, la vie affective, seule source possible du principe sociocratique, se trouve défavorablement excitée par l'alimentation carnassière. Quoiqu'un tel mode nutritif ne crée pas réellement l'instinct destructeur, qui appartient plus ou moins à tout animal, il contribue certainement à le développer beaucoup. C'est pourquoi tant de nobles utopies antiques recommandèrent l'alimentation végétale pour mieux assurer l'essor sympathique d'où dépend notre sociabilité. Mais leur avortement habituel confirme la triste fatalité qui place l'existence carnivore parmi les conditions essentielles de notre prépondérance. Cette nécessité exige seulement une constante discipline morale, à la fois individuelle et collective, pour que l'instinct social n'en reçoive pas une atteinte trop profonde. Plusieurs cas animaux constatent pleinement la possibilité de concilier assez ces deux conditions opposées. On doit surtout

Digitized by Google

citer, à cet égard, l'espèce canine, où une alimentation plus carnassière que la nôtre co-existe activement avec une admirable supériorité affective. Une telle conciliation se conçoit aisément depuis que Gall a rectifié la vicieuse unité supposée dans la nature morale par les écoles métaphysiques. Ainsi, pour la question actuelle, cette opposition nécessaire n'aboutit finalement qu'à faciliter l'explication biologique, en restreignant davantage le choix naturel entre les espèces susceptibles d'ascendant biocratique.

Mes indications antérieures doivent d'ailleurs empêcher d'attribuer à cette condition préliminaire une influence exagérée, qui en ferait dériver les aptitudes et les penchants dont elle se borne à mieux stimuler l'essor spontané. J'ai assez expliqué comment le système d'alimentation dépend autant de la situation que de l'organisation, de manière à varier avec l'une sans que l'autre ait changé. L'espèce humaine est, à cet égard, beaucoup plus modifiable que les purs carnassiers, puisqu'elle abonde en exemples, même collectifs, de nourriture entièrement végétale. Ainsi, la considération précédente doit être finalement réduite à restreindre le choix biocratique entre les races susceptibles de devenir carnassières. Celles qui se trouveraient trop exclusivement assujetties à ce régime pourraient même en recevoir une influence plus nuisible qu'utile à leur essor collectif, puisque la difficulté de subsister indifféremment en tous lieux tendrait à gêner leur extension sociale, surtout au début. Sous cet aspect préalable, notre espèce est donc mieux organisée qu'aucune autre, puisqu'elle peut varier davantage sa nourriture, sans perdre jamais les propriétés inhérentes à la tendance carnivore.

Quelle que soit l'influence indirecte de ces conditions relatives aux fonctions végétatives, c'est de la vie animale que doit directement dépendre le privilége fondamental du développe-

Digitized by Google

ment collectif. Le plus noble résultat de l'animalité repose nécessairement sur l'ensemble de ses principaux attributs. Il faut donc le rapporter surtout aux fonctions intérieures du cerveau, mais sans les isoler des fonctions extérieures, tant passives qu'actives, indispensables à leur efficacité sociale.

Cette importante appréciation ne peut être ici qu'indiquée. Je dois pourtant y caractériser sommairement la participation générale de chacun des trois ordres d'existence cérébrale à l'établissement du lien le plus direct entre la biologie et la sociologie.

La vie affective fournit nécessairement la principale des conditions qui déterminent une aptitude décisive au développement collectif. Car, il exige, avant tout, une suffisante sociabilité. On ignore encore les véritables lois naturelles de cet attribut fondamental, quoique Gall ait démontré sa relation directe avec l'organisation du cerveau. Presque tous les types zoologiques supérieurs aux mollusques renferment des espèces sociables. Mais elles s'y trouvent tellement mêlées aux races insociables qu'on n'a pu jusqu'ici rattacher cette distinction à aucune autre. Toutefois, ce sujet difficile a été peu et mal étudié. Faute de direction philosophique, on y a souvent pris le défaut de société effective pour une preuve suffisante d'insociabilité radicale; en procédant comme ces voyageurs qui, n'apercevant aucun culte régulier, concluent à l'absence de toute croyance. Mais la loi que je viens d'établir sur la restriction nécessaire du plein essor social à une espèce unique conduira, sans doute, à rectifier la plupart de ces jugements prématurés. Pour que cette théorie biologique devînt vraiment normale, il faudrait, ce me semble, y concevoir la sociabilité comme appartenant, avec des degrés très-inégaux, à toutes les espèces où les sexes sont entièrement séparés. L'avortement social de la plupart des cas y devrait ensuite être convenablement rattaché à l'ensemble

Digitized by Google

des obstacles naturels, et surtout à la prépondérance humaine.

Malgré son obscurité actuelle, ce grand sujet semble déjà purgé de toute grave incertitude quant à la supériorité essentielle de notre race Plusieurs animaux, et surtout quelques variétés du chien, nous surpassent peut-être en attachement privé. Néanmoins, aucune espèce ne comporte autant que la nôtre une tendresse collective, source directe de la vraie sociabilité. Il en est à peu près de même pour le sentiment intermédiaire, ou la vénération proprement dite. Vico a dignement érigé le culte des morts en privilége essentiel de l'humanité. Partout ailleurs, on ne retrouve jamais l'inhumation des êtres les plus chéris, quoique leur tendre souvenir s'y conserve quelquefois. Tous ces nobles attributs furent vicieusement rapportés à l'intelligence, chez les diverses écoles métaphysiques qui ne s'accordent qu'à exagérer son influence. Mais, quoique l'esprit ait ici une plus grande part, c'est seulement, comme envers les autres sentiments, pour éclairer l'application spéciale des affections spontanées. Les penchants dérivent toujours d'un instinct direct, indépendant de toute réflexion.

A cette condition fondamentale, se rattachent immédiatement diverses influences accessoires, que les naturalistes antérieurs à Gall envisageaient irrationnellement comme les principales sources de notre sociabilité. La plus importante d'entre elles consiste dans la longue durée de notre enfance, qui, prolongeant les soins assidus des parents et la dépendance des petits, tend à consolider l'union domestique, et par suite l'existence sociale.

Quant à la vie spéculative, il serait superflu d'insister ici sur un genre de supériorité humaine aussi évident, à moins que ce ne fût pour diminuer l'importance sociale qu'on y attache encore. La nécessité d'une telle prééminence demeure néanmoins incontestable, puisque la sociabilité de beaucoup d'espèces

Digitized by Google

reste stérile d'après leur seule infériorité mentale. Car, l'intelligence n'est pas seulement indispensable pour éclairer l'activité, surtout collective. Elle assiste directement la sociabilité, en lui faisant mieux connaître sa principale destination. Quoique les simples affections de famille puissent se développer sans elle, son secours est indispensable au plein essor des émotions sociales proprement dites. Tout attachement collectif, même envers la moindre peuplade, demeurerait vague et insuffisant, si l'esprit ne rendait point l'existence composée aussi appréciable que l'individualité. C'est là le plus noble office de l'intelligence, quoiqu'elle n'y soit pas prépondérante. Une telle supériorité constitue d'ailleurs le moins contestable des priviléges humains. Néanmoins, on a beaucoup exagéré l'infériorité mentale des animaux, faute de distinguer assez entre les aptitudes individuelles et les résultats sociaux. Par exemple, l'institution du langage, d'abord naturel, puis artificiel, qui a tant influé sur notre essor intellectuel, doit être surtout rapportée à la société, comme l'indique leur marche simultanée. L'infériorité intellectuelle de plusieurs races peut donc tenir moins à leur imperfection cérébrale qu'à l'impossibilité de leur développement collectif. Nos moindres peuplades se montrent trop peu supérieures aux plus éminents animaux pour qu'on ne doive pas attribuer à l'état social le principal perfectionnement des fonctions et des organes les mieux susceptibles de s'étendre par l'exercice héréditaire. En sens inverse, une judicieuse comparaison entre des espèces très-voisines, mais inégalement sociables, montre directement que l'infériorité mentale peut être heureusement compensée d'après une plus grande sociabilité. Quoique le chat soit, au fond, plus intelligent que le chien, leur commune intimité avec l'homme développe davantage l'esprit de celui-ci.

Cette seconde appréciation sociocratique doit être, comme

Digitized by Google

la première, complétée par plusieurs considérations accessoires, qui s'y rapportent spécialement. Il y faut principalement noter l'influence de la plus noble partie de l'appareil musculaire, relative à l'ensemble des moyens d'expression, surtout vocale. Notre supériorité organique à cet égard, du moins parmi les mammifères, seconda beaucoup notre prééminence cérébrale. L'organe intérieur qui préside à l'institution des signes volontaires doit, en effet, être assisté de moyens suffisants d'exécution extérieure pour comporter une efficacité décisive. Or, malgré l'optimisme théologico-métaphysique, cette harmonie est souvent très-imparfaite; ce qui conduit à supposer une inaptitude radicale au langage artificiel là où l'on devrait seulement déplorer l'imperfection vocale. Le grand Cervantes, dans son ingénieux *Coloquio de los perros*, fait très-bien sentir la douloureuse condition d'un animal qui ne peut assez transmettre ses émotions et ses pensées.

Pour concevoir l'ensemble des bases naturelles de la suprématie humaine, il faut enfin apprécier les principaux attributs qui concernent directement la vie active. Sans un tel complément, la sociabilité qui fonde notre union et l'intelligence qui en éclaire l'exercice n'établiraient point notre prépondérance réelle, surtout en concurrence avec les plus puissants carnassiers. A ce titre décisif, la supériorité effective exige un concours, plus indispensable qu'à tout autre égard, entre les qualités morales et les conditions physiques. Sous le premier aspect, notre organisation cérébrale paraît la mieux douée des trois grands attributs pratiques, courage, prudence, et persévérance. Chacun d'eux se trouve peut-être mieux prononcé chez quelques autres espèces : mais aucune ne nous est comparable quant à leur combinaison, principale source d'une suprématie durable, surtout collective. Le dernier, qui devient finalement le plus efficace, semble même nous appartenir davantage, in-

Digitized by Google

dépendamment de toute réaction mentale ou affective. Néanmoins, cet ensemble moral n'assurerait point la prépondérance pratique, et, par suite, il serait difficilement appréciable, si l'organisation physique ne le secondait pas. Aux qualités essentielles d'une activité soutenue, tant militaire qu'industrielle, doivent correspondre, sous peine d'inefficacité, des conditions musculaires et sensoriales, qui peut-être n'y sont pas toujours jointes, surtout chez les petits carnassiers. Faute d'une telle harmonie, quelques malheureuses espèces se trouvent condamnées à une existence peu digne de leur principale valeur, sans pouvoir même amortir par désuétude une vaine supériorité, dès lors perdue dans de misérables luttes journalières. Parmi les grands carnassiers, l'homme est aussi le mieux doué à cet égard. Quoique inférieur à plusieurs autres pour la vue et même l'ouïe, il les surpasse tous en aptitude physique d'après deux priviléges connexes, sa station bipède, et la structure de sa main, dont les plus anciens physiologistes, et surtout Galien, célébrèrent justement l'efficacité pratique. Ces deux avantages assistent aussi la vie spéculative, en y perfectionnant l'exploration : mais leur principale influence se rapporte à la vie active. De tels moyens d'action sont d'autant plus indispensables que l'art social n'y peut suppléer qu'en apparence. Quant à la main, par exemple, presque toutes nos industries la supposent, même celles qui en dispensent dans les cas exceptionnels. On sentirait aisément l'importance sociale de ces conditions physiques en concevant une peuplade qui n'y satisferait point, quoique offrant d'ailleurs tous les grands attributs humains. Ses hautes aptitudes lui deviendraient presque inutiles, et la race serait bientôt détruite par des carnassiers mieux armés. Il fallait, sans doute, rectifier les aberrations matérialistes qui, dans le siècle dernier, tentèrent d'ériger ces attributs physiques en sources principales, et même uniques,

Digitized by Google

de la prépondérance humaine. Mais la lumineuse doctrine de Gall, en faisant irrévocablement prévaloir à cet égard l'organisation cérébrale, a trop négligé l'appréciation des instruments naturels qui en assurent l'efficacité habituelle, surtout pratique.

Ces conditions morales et physiques de notre suprématie active sont secondées aussi par plusieurs particularités organiques propres à stimuler l'exercice des facultés principales. Il y faut surtout distinguer notre nudité exceptionnelle. Quoique son influence ait été irrationnellement exagérée, on ne peut douter qu'elle ne concoure à l'essor humain, surtout quant à l'ensemble des arts protecteurs. Mais ici, encore mieux qu'en aucun autre cas, on apprécie la véritable source de l'efficacité propre aux motifs accessoires, trop souvent érigés en conditions essentielles. Car, cette nudité constituerait, en elle-même, un grave obstacle au développement collectif d'une espèce dont l'organisation cérébrale ne serait point assez éminente, ni d'ailleurs assez bien assistée, pour trouver et construire les moyens d'y remédier. La principale influence d'un tel caractère humain consiste dans sa haute réaction morale, comme première source de l'institution des vêtements, qui a tant contribué à purifier notre nature. Son appréciation, jusqu'ici dominée par un aveugle matérialisme, appartient donc au volume suivant, où elle sera soigneusement exposée.

Tel est, en aperçu, l'ensemble des titres naturels de notre espèce au monopole de la socialité, et, par suite, au privilége fondamental de constituer un véritable Grand-Être, à l'exclusion nécessaire de toutes les autres races terrestres qui tendent vers ce résultat final de l'animalité. On voit que cette explication, vainement cherchée dans quelques considérations partielles, exige le concours de la plupart des fonctions, depuis les plus nobles jusqu'aux plus grossières, sans même excepter la vie végétative.

Digitized by Google

L'influence initiale de ces divers motifs ne doit pas être mesurée d'après leur développement actuel, dû surtout à l'existence sociale qu'ils ont permise. Suivant ma loi préliminaire sur la restriction de la socialité à une espèce unique, chacune de ces prééminences peut avoir été d'abord très-peu prononcée, sans empêcher la suprématie finale, sauf le temps qu'elle exigerait. Tous ces attributs étant éminemment développables par l'exercice et l'hérédité, ils ont dû croître constamment, en consolidant toujours l'ascendant qu'ils avaient fondé. De même, leur désuétude forcée a continuellement amoindri leur intensité primitive chez les espèces rivales, dont nous sommes ainsi conduits doublement à exagérer l'infériorité naturelle. Comme, en l'un et l'autre sens, les organes sont beaucoup moins modifiables que les fonctions, cette appréciation générale explique l'évidente disproportion qui existe entre l'immense suprématie dynamique de la race humaine et sa faible supériorité statique.

Les diverses indications précédentes caractérisent assez la haute participation de la biologie à l'étude initiale du troisième mode fondamental de vitalité. Quoique ce domaine transcendant appartienne essentiellement à la sociologie, la science vitale doit l'ébaucher sous tous ces aspects élémentaires, y compris même le complément que j'ai ci-dessus annoncé pour la statique morale, traitée à la fin de ce chapitre.

Ainsi se termine mon appréciation systématique des trois grands modes ou degrés propres à la vitalité, végétalité, animalité, et socialité. Leur ensemble définit à la fois l'objet et le sujet d'un traité général de la vie, suivant qu'on le conçoit d'une manière concrète ou abstraite. De leur succession nécessaire naît une série fondamentale, qui convient à la fois aux êtres et aux phénomènes, en pleine conformité avec mon grand principe encyclopédique sur le classement universel d'après la gé-

Digitized by Google

néralité décroissante et la complication croissante. Telle sera désormais la première source philosophique de la vraie hiérarchie biologique, qui n'aura plus à construire que des intercalations suffisantes entre des termes inébranlables. Dans cette ébauche systématique, l'échelle organique se présente comme le prolongement général de la seule progression que comporte l'ensemble de la cosmologie. A l'existence, d'abord mathématique, puis physique, et enfin chimique, des êtres inertes, succède naturellement l'existence, d'abord végétale, puis animale, et enfin sociale, des êtres vivants. L'enchaînement successif de ces six modes essentiels d'existence constitue la hiérarchie fondamentale, à la fois concrète et abstraite, par laquelle la philosophie positive remplace finalement les aperçus primitifs sur la coordination universelle. Car, le contraste nécessaire entre la vie et la mort ne comporte aucun autre lien réel.

Une telle élaboration formait ici la partie la plus difficile et la plus étendue de ma systématisation biologique. Ayant donc posé toutes les bases essentielles d'un véritable traité abstrait de la vie, je pourrai compléter aisément ce travail philosophique, en caractérisant d'abord l'esprit et ensuite le plan de cette immense construction scientifique, dont l'exécution ne m'appartient pas.

Toutes les conceptions biologiques reposent nécessairement sur une double harmonie, entre l'organisme et le milieu, puis entre les organes et les fonctions, ou plutôt entre les agents et les actes. De ces deux relations continues, la première est générale, puisqu'elle considère l'ensemble de l'existence : la seconde est spéciale, vu qu'elle apprécie les divers modes d'activité. En tant qu'analytique, ce dernier point de vue doit toujours être subordonné à l'autre, seul conforme au caractère synthétique de la science vitale. La biologie systématique n'admet comme vraiment complètes que les notions où ces deux rap

Digitized by Google

ports élémentaires ont été bien combinés. Jusqu'à ce qu'une telle fusion se trouve assez établie, l'élaboration théorique demeure purement préparatoire.

Sous la nouvelle discipline philosophique, on cessera donc de définir un être vivant par l'assemblage de ses organes, comme si ceux-ci pouvaient exister isolés. Les biologistes n'ont contracté ces irrationnelles habitudes que d'après une servile imitation du régime logique propre à la culture préliminaire de la cosmologie. Dans cette première moitié de la philosophie naturelle, on ne peut d'abord connaître que les parties, et même l'appréciation objective du tout inorganique n'y saurait jamais devenir complète. Mais la marche est nécessairement inverse pour la saine biologie, où la notion générale de l'être précède toujours celle des parties quelconques. L'impulsion synthétique de la vraie religion y fera naturellement prévaloir cette tendance normale. En sociologie, où les dépendances partielles sont moins intimes quoique plus vastes, ce serait désormais une grave hérésie, autant irrationnelle qu'immorale, que de définir l'humanité par l'homme, au lieu de rapporter l'homme à l'humanité. Dès lors, comment persisterait-on à concevoir le tout d'après ses parties, là où la solidarité est poussée jusqu'à la stricte indivisibilité? Ainsi, quand l'étude systématique de la vie se développera sous l'ascendant subjectif de la sociologie, au lieu de subir la domination objective de la cosmologie, sa culture encyclopédique, subordonnant toujours l'analyse à la synthèse, réformera les notions respectives d'*être* et d'*organe*. L'ensemble y étant seul réel et directement appréciable, on n'y concevra jamais que d'après lui les instruments partiels de ses diverses opérations. En un mot, les conditions synthétiques, si bien senties dans l'antiquité, s'y combineront dignement avec les préparations analytiques de l'esprit moderne. Dès l'essor décisif de la philosophie biologique,

Digitized by Google

l'incomparable génie de Bichat fournit déjà le type spontané de ce régime définitif. Vers le même temps, la prépondérance habituelle du mot *organisme* témoigna la tendance nouvelle des spéculations anatomiques à devenir enfin synthétiques.

Dans l'état normal de la biologie, on continuera d'apprécier avec soin les relations spéciales entre les fonctions et les organes. Mais ces études partielles cesseront d'être isolées; elles seront toujours instituées et poursuivies en vue directe de leur destination synthétique, pour mieux concevoir la relation générale entre l'organisme et le milieu, qui seule constitue le vrai terme de la pensée biologique. Cette notion d'ensemble ne doit pas seulement y déterminer la conclusion des travaux de détail, et fournir la base de leur appréciation. Il faut aussi la regarder comme propre à les diriger, en leur offrant à la fois un principe et un but, sans lesquels ils demeureraient empiriques ou deviendraient oiseux. Une telle aptitude résulte directement des explications fondamentales que je viens d'achever sur le sujet et l'objet de la biologie sytématique. En réservant à la sociologie l'étude complète du troisième mode de vitalité, le pur domaine biologique embrasse l'ensemble des deux premiers. Leur combinaison naturelle caractérise exactement la relation nécessaire, tantôt végétale, tantôt animale, entre l'organisme et le milieu. Chacun de ces deux modes d'influence vitale est assujetti à trois lois générales, dont l'ascendant théorique doit guider désormais toutes les recherches spéciales. Seule conforme au génie synthétique de la biologie, cette marche est l'inverse de celle qui continue de prévaloir, quoiqu'elle ne convint qu'à l'évolution préparatoire. Alors une positivité empirique accumulait aveuglément les notions de détail, sans les rapporter habituellement à un ensemble encore confus, dont la juste prépondérance n'était représentée que par une ontologie arriérée, plus propre à résister qu'à conduire. Mais ces travaux préliminaires

Digitized by Google

ont enfin permis d'apprécier assez l'organisme pour que sa conception générale, à la fois statique et dynamique, pût diriger toutes les études particulières. Dès lors commence la culture normale de la biologie, où des penseurs encyclopédiques ne traiteront les détails qu'afin de rendre plus fixe ou plus nette la notion de l'ensemble, seule pleinement positive, c'est-à-dire en même temps réelle et utile. Quand une science procède conformément à sa vraie nature, ses principales théories s'y présentent nécessairement les premières, et toutes ses autres spéculations ne tendent qu'à consolider ou perfectionner ces conceptions primitives. C'est ce qu'éprouvera bientôt la biologie, devenue enfin synthétique sous l'ascendant sociologique. Les six lois générales que j'ai posées ci-dessus pour la végétalité et l'animalité constituent, au fond, la substance essentielle d'une théorie abstraite de la vie. Toute étude spéciale qui ne tendrait point à leur procurer plus de précision ou de consistance doit être écartée comme oiseuse et même irrationnelle. Une telle discipline va devenir la suite nécessaire de l'ascendant théorique réservé partout à la sociologie, où l'on reconnaîtra l'unique base systématique de la vraie religion. La science sociale vient de se constituer en procédant des lois principales aux lois secondaires, celles-ci n'y étant jamais destinées qu'à développer celles-là. Sous l'impulsion d'un pareil type, la même marche s'étendra naturellement à l'étude la plus voisine, où ce régime peut seul arrêter une anarchie rétrograde. Après cette extension décisive, il ne sera pas difficile de propager une telle régénération jusqu'à la cosmologie, dont la constitution finale doit aussi être synthétique, quoique l'ascendant préparatoire de l'analyse lui ait convenu plus longtemps.

Pour mieux concevoir cet état systématique de la biologie, il y faut regarder chaque fonction comme le résultat spécial d'une relation déterminée entre le milieu et l'organisme. Ces

deux éléments et ce produit constituent, en effet, les trois aspects essentiels de toute notion biologique. L'organe y domine toujours, comme lien nécessaire entre le milieu inerte et la fonction vitale, laquelle n'en peut dépendre que par un tel intermédiaire. A la vérité, ni l'une ni l'autre partie de cet enchaînement n'appartient exclusivement à la biologie, qui en offre seulement une manifestation plus profonde. Car, toute existence étant relative, il faut bien que, même en cosmologie, chaque phénomène soit conçu en rapport avec le milieu où il s'accomplit. Mais cette dépendance inorganique est beaucoup moins déterminée que la dépendance organique. Tout corps inerte subsiste, quoique sous divers modes, dans la plupart des milieux réels, et même idéaux. Il faut, au contraire, à chaque être vivant un milieu convenable, qui ne saurait, à aucun égard, varier au delà d'étroites limites sans susciter l'incompatibilité. En second lieu, tout phénomène ayant un siége, chaque notion d'activité, même inorganique, doit toujours se rattacher à une substance quelconque. Mais la correspondance entre la structure statique et la manifestation dynamique se prononce bien davantage en biologie qu'en cosmologie. L'existence inorganique appartenant à toute matière, avec de simples différences de degré, chacun de ses modes rappelle peu la pensée d'un siége propre. Elle ne commence à y disposer qu'envers sa plus grande complication, quand elle se rapproche de l'état vital, dans les effets chimiques, où elle devient vraiment spécifique. Néanmoins, les phénomènes de la vie étant beaucoup plus compliqués encore, la correspondance entre la structure et le résultat y acquiert une précision et une consistance incomparables. C'est pourquoi le caractère vague qu'offrent jusqu'ici toutes les vues générales pousse à regarder comme essentiellement biologique la relation entre l'état statique et l'état dynamique, quoique, par sa nature, cette notion

Digitized by Google

soit pleinement encyclopédique. Ainsi, la double liaison de l'être au milieu, et de l'acte à l'agent, doit seulement se concevoir comme beaucoup plus prononcée en biologie qu'en cosmologie. Mais, si l'on prolonge autant que possible les mêmes motifs naturels, on reconnait finalement que cet enchainement se développe encore mieux en sociologie. Plus compliqué et plus spécial qu'aucun autre, le Grand-Être doit manifester davantage la double dépendance de la constitution envers la situation et du progrès envers l'ordre.

Les relations spéciales entre les organes et les fonctions étant désormais conçues comme développant la relation générale entre l'organisme et le milieu, l'esprit scientifique de la biologie comporte donc une pleine unité. Ses recherches quelconques tendront toujours, directement ou indirectement, à faire mieux concorder l'état dynamique avec l'état statique, en déterminant les fonctions de tous les organes et les organes de toutes les fonctions. Mais cette double détermination n'engendrera plus de spéculations oiseuses ou incohérentes, parce qu'elle sera sans cesse rapportée à son but normal, le perfectionnement des lois générales de la végétalité ou de l'animalité.

On peut ainsi poser le problème biologique sans y formuler la participation du milieu, trop fondamentale et trop uniforme pour exiger aucune mention explicite. Ce langage convient d'autant mieux que, dans toutes les questions réelles, le milieu doit être censé connu, d'après l'ensemble des études inorganiques qui précèdent et préparent la biologie, où il s'agit donc toujours de passer de l'agent à l'acte ou réciproquement. Sans doute, il existe logiquement un troisième problème général, qui concernerait le milieu lui-même, en cherchant le système d'influences extérieures propre à faire émaner d'une organisation donnée une existence aussi donnée. Mais, outre que les

Digitized by Google

lois biologiques ne seront jamais assez précises pour comporter une telle inversion, je ne crains pas d'assurer que, quand même elle deviendrait accessible, elle resterait toujours oiseuse, sauf envers certains exercices didactiques, destinés à mieux caractériser les milieux. Quant à la réaction nécessaire que subit le milieu dans toute opération vitale, elle doit certainement figurer en biologie. Mais elle s'y trouve naturellement comprise dans la fonction ou acte, à titre d'élément essentiel de chaque résultat organique. C'est seulement ainsi qu'une telle réaction acquiert une véritable importance. Envers le milieu lui-même, elle reste presque toujours négligeable, sans excepter la plupart des cas d'action collective. Le plus grand de tous les êtres n'exerce qu'une faible influence inorganique, qui n'intéresse réellement que sa propre existence : pour peu qu'on s'élève dans l'atmosphère, tout le travail matériel de l'humanité devient insensible. Mais, au point de vue biologique, la modification quelconque du milieu par l'être est, au contraire, toujours notable, soit comme signe de l'acte vital, soit d'après sa réaction ultérieure sur l'organisme.

Cette institution systématique des recherches propres à la biologie paraît d'abord écarter des études qui, quoiqu'incomplètes, comportent un haut intérêt direct. On semble, en effet, exclure ainsi les spéculations purement statiques ou purement dynamiques, qui jusqu'ici composèrent la majeure partie de la science vitale. Mais il est aisé de sentir que, en faisant toujours prévaloir, dans la biologie finale, la relation de l'acte à l'agent, on maintient les offices respectifs de l'anatomie et de la physiologie. Seulement, leur participation propre n'est plus admise que comme préparatoire, puisqu'il faut enfin étudier l'organe pour la fonction et réciproquement.

Loin d'interdire les études purement statiques, ce régime en augmente à la fois l'efficacité scientifique et la dignité logique.

Digitized by Google

Il n'y condamne que les observations empiriques et les spéculations oiseuses ou incohérentes, dont la répression permanente importe autant à l'extension qu'à la consistance des vraies théories biologiques. En étudiant convenablement les relations anatomiques des organes, et même leur structure partielle, on peut contribuer beaucoup à perfectionner la connaissance de leurs fonctions, soit d'après les analogies correspondantes, soit par indication directe. Mais, à son tour, la saine appréciation physiologique est aussi propre à faire mieux connaître la structure organique, quoique cet office inverse soit aujourd'hui moins senti. Toutefois, dans l'un et l'autre cas, l'élaboration théorique demeure purement préparatoire, jusqu'à ce qu'on ait assez combiné les deux aspects élémentaires de la biologie. L'intime harmonie entre la conception statique et la conception dynamique caractérise toujours la vraie maturité des saines notions vitales.

Quoique la détermination des organes ne paraisse d'abord indispensable que pour certaines usages spéciaux, l'éducation positive en fera toujours apprécier l'importance universelle, même envers les fonctions qui peuvent être le mieux connues sans aucune base anatomique. Car, il n'y a pas d'autre moyen de procurer assez de netteté et de fixité aux principales notions dynamiques. Rien n'est plus évident envers l'étude des maladies, où la pensée doit toujours atteindre jusqu'à l'organe, soit pour juger, soit pour guérir, sans se borner jamais à la fonction. Même avant toute détermination rigoureuse, les plus hardies suppositions ont souvent rendu, à cet égard, d'immenses services, quand elles ont été, comme les hypothèses de Broussais, instituées de manière à bien diriger les méditations pathologiques. Sans être aussi senti envers l'état normal, ce besoin logique n'y est pas moins réel. Les meilleures études dynamiques ne produiront jamais que des notions flot-

Digitized by Google

tantes, tant qu'elles ne seront pas poussées jusqu'à leur terme statique, d'ailleurs effectif ou hypothétique. Plus les phénomènes se compliquent, moins notre esprit peut les séparer d'un siége quelconque. Déjà sensible dans la dernière moitié de la cosmologie, cette nécessité logique devient irrésistible en biologie, surtout envers les plus nobles fonctions. Toutes les études directes sur notre nature intellectuelle et morale n'ont abouti qu'à des doutes indéfinis, jusqu'à ce que le génie de Gall y ait heureusement fixé certaines notions fondamentales, à l'aide d'une hypothèse très-hasardée sur l'appareil cérébral. Ainsi, quand la considération des organes ne deviendrait point indispensable pour diriger l'action, et même l'éducation, elle serait déjà nécessaire afin de guider la pure spéculation. Ce besoin est tel que, faute d'hypothèses propres à devancer les vraies déterminations, il peut être utilement satisfait, d'une manière encore plus provisoire, par l'usage de siéges indéterminés, dont l'emploi, quoique très-imparfait, rendra moins vagues les pensées physiologiques.

L'incomparable Bichat a permis de systématiser, en biologie, cette harmonie des deux ordres statique et dynamique, par son admirable création de l'anatomie *générale* ou plutôt *abstraite*, dont les penseurs encyclopédiques peuvent seuls apprécier assez la portée fondamentale. Jamais le génie analytique ne prépara aussi heureusement l'élaboration synthétique. En décomposant de nombreux organes en quelques tissus uniformes, partout doués d'attributions fixes en rapport avec leur structure, on pousse jusqu'aux éléments biologiques l'harmonie nécessaire entre l'acte et l'agent. Le consensus vital tend aussi à mieux ressortir par cette considération habituelle et directe des conditions anatomiques communes à toutes les parties et à tous les êtres. Enfin, l'harmonie générale entre l'organisme et le milieu devient ainsi pleinement appreciable, puisque chacun

Digitized by Google

de ses modes essentiels se trouve désormais caractérisé par un tissu convenable. Sous les principaux successeurs de Bichat, cette idée-mère acquit non-seulement plus d'extension et de netteté, mais aussi plus de rationnalité. Elle est maintenant en pleine harmonie avec l'autre grande pensée du même fondateur sur la corélation des deux premiers modes de vitalité. A la vie végétative, seule universelle, correspond le tissu cellulaire, unique base de toute structure organique. Sur cette trame fondamentale, se forment ensuite, par l'interposition de deux éléments convenables, les deux tissus propres aux deux attributs caractéristiques de l'animalité. La grave lacune que signalait à cet égard, mon traité philosophique a été depuis comblée suffisamment, surtout d'après les démonstrations comparatives de M. Schwann. Cette doctrine est maintenant la mieux élaborée de toutes celles que comportait l'essor isolé de la biologie, et la mieux adaptée à sa culture encyclopédique.

Après avoir assez caractérisé le véritable esprit scientifique des études vitales, je dois en indiquer aussi l'esprit logique, suivant l'ensemble des méthodes qui leur sont propres.

Quant à la logique déductive, l'éducation encyclopédique familiarisera les vrais biologistes avec tous ses artifices essentiels, puisés d'abord à leur source mathématique. Il serait superflu d'insister ici sur un besoin aussi évident. D'après l'abstraction et la généralité des hautes théories vitales, leur culture ne peut prospérer que chez des penseurs éprouvés et préparés par de fortes habitudes de rationnalité envers les spéculations plus simples. Ce motif logique suffirait pour y prescrire d'abord l'initiation mathématique, quand même elle n'y serait pas scientifiquement indispensable. L'insuffisance des biologistes actuels à cet égard aggrave beaucoup leur état d'anarchie rétrograde, en appelant aux recherches les plus difficiles

Digitized by Google

des esprits impuissants ou mal préparés, dont la marche justifie trop souvent la disposition des géomètres à voir en eux de purs empiriques. Jusqu'à notre siècle, l'éducation mathématique avait toujours été regardée comme une condition préliminaire de la culture biologique : Buffon et Lamarck furent les derniers à y satisfaire dignement. Les éminents fondateurs de la science vitale se trouvèrent ensuite entraînés à méconnaître ou à négliger ce besoin logique, en s'efforçant d'affranchir la biologie de l'oppression cosmologique. On peut moins excuser leurs successeurs de n'avoir pas senti que le seul moyen radical d'assurer la juste indépendance de leurs études consiste à y remplir convenablement les conditions préparatoires propres à leur situation encyclopédique. La biologie ne saurait échapper aux usurpations des cosmologistes que quand elle sera cultivée par des esprits capables d'y appliquer dignement les doctrines et les méthodes inorganiques. Même la dégradation actuelle de l'enseignement mathématique ne justifie point nos biologistes de négliger une préparation familière à tous leurs prédécesseurs. Il est vrai que, depuis l'invasion algébrique, une telle initiation développe très-mal son aptitude naturelle aux bons exercices déductifs. Car, les raisonnements n'y étant poursuivis qu'à l'aide des signes spéciaux, on n'y cultive point la faculté générale de déduire indépendamment d'un tel langage, qui ne convient qu'aux moindres spéculations. Mais cette marche machinale pourrait être, dès aujourd'hui, rectifiée, et même évitée, par des esprits qui entreprendraient les études mathématiques comme un premier échelon encyclopédique pour s'élever dignement à la principale partie de la philosophie naturelle. Rien ne dispense donc nos biologistes d'une telle initiation déductive, sans laquelle ils ne sauraient surmonter les hautes difficultés logiques de leur propre domaine.

Digitized by Google

Les autres études cosmologiques doivent aussi leur rendre familière l'élaboration primitive de la méthode inductive, soit par observation directe, soit même par expérimentation. Toutefois, ce second mode ne convient pleinement qu'aux recherches inorganiques, et surtout physiques, d'après les motifs rappelés au chapitre précédent. La complication des cas biologiques ne permet presque jamais d'y instituer des expériences vraiment décisives. Aussi l'usage trop fréquent d'un tel procédé, qui promet à la médiocrité des succès passagers mais faciles, a-t-il contribué notablement à la dégénération actuelle de la science vitale. Cependant, la biologie ne doit pas renoncer entièrement à un moyen d'exploration qui, sagement appliqué, peut quelquefois y seconder les saines méditations, sans jamais en dispenser.

Ici, l'aptitude de cette science à perfectionner radicalement la méthode inductive se fait déjà sentir par l'introduction naturelle d'un nouveau mode général d'expérimentation, dont la spontanéité augmente l'efficacité. La judicieuse observation des maladies institue, envers les êtres vivants, une suite d'expériences indirectes, beaucoup plus propres que la plupart des expériences directes à éclaircir les notions dynamiques et même statiques. Mon traité philosophique a fait assez apprécier la nature et la portée d'un tel procédé, d'où émanent réellement les principales acquisitions biologiques. Il repose sur le grand principe dont je dus attribuer la découverte à Broussais parce qu'il ressort de l'ensemble de ses travaux, quoique j'en aie seul construit la formule générale et directe. L'état pathologique était jusqu'alors rapporté à des lois toutes différentes de celles qui régissent l'état normal : en sorte que l'exploration de l'un ne pouvait rien décider pour l'autre. Broussais établit que les phénomènes de la maladie coïncident essentiellement avec ceux de la santé, dont ils ne diffèrent jamais que par l'intensité. Ce lu-

Digitized by Google

mineux principe est devenu la base systématique de la pathologie, ainsi subordonnée à l'ensemble de la biologie. Appliqué en sens inverse, il explique et perfectionne la haute aptitude de l'analyse pathologique pour éclairer les spéculations biologiques. Un usage plus étendu et mieux approfondi de ce puissant moyen d'exploration pourra dispenser presque entièrement des expériences proprement dites. C'est ainsi, par exemple, que l'observation des maladies aurait dû conduire à l'importante distinction entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, longtemps avant les cruelles tortures qui ont directement constaté sa réalité anatomique.

Un tel procédé exige, plus qu'aucun autre, une forte direction théorique, fondée sur une suffisante connaissance de l'état normal, sans lequel l'état pathologique ne serait point assez appréciable. Aussi les lumières qu'on lui doit déjà ne peuvent-elles donner qu'une faible idée de son efficacité ultérieure. Le régime encyclopédique l'étendra surtout aux fonctions intellectuelles et morales, auxquelles le principe de Broussais n'a pas encore été dignement appliqué, en sorte que leurs maladies nous étonnent ou nous émeuvent sans nous éclairer. Il faut d'autant plus compter désormais sur l'assistance systématique de l'analyse pathologique que la profession médicale est certainement destinée à devenir bientôt un accessoire régulier du sacerdoce sociologique, comme elle émana jadis du sacerdoce théologique. Ce précieux moyen d'exploration se trouvera dès lors appartenir naturellement aux penseurs les mieux disposés à l'utiliser. Outre son efficacité directe pour les questions biologiques, il constituera, dans le système général de l'éducation positive, une heureuse préparation logique aux procédés analogues envers la science finale. Car, l'organisme collectif, en vertu de sa complication supérieure, comporte des troubles encore plus graves, plus variés, et plus fréquents que ceux de l'organisme

Digitized by Google

individuel. Je ne crains pas d'assurer que le principe de Broussais doit être étendu jusque-là, et je l'y ai souvent appliqué pour confirmer ou perfectionner les lois sociologiques. Mais l'analyse des révolutions ne saurait éclairer l'étude positive de la société, sans l'initiation logique résultée, à cet égard, des cas plus simples que présente la biologie.

L'art général de l'induction ferait donc un pas capital dans la principale partie de la philosophie naturelle, quand même il n'y acquerrait que ce mode indirect d'expérimentation. Mais la biologie perfectionne encore davantage l'ensemble de la méthode positive par l'essor caractéristique de la logique comparative, et de la théorie des classifications qui en devient inséparable. Elle constitue ainsi un troisième mode fondamental d'induction, plus différent de l'expérimentation que celle-ci ne l'est de la simple observation. Il y faut voir la plus forte élaboration préparatoire que comporte la logique inductive, dont le complément transcendant doit ensuite résulter de la science finale, par le développement de la méthode historique, seule propre à rallier et à régler toutes les autres.

Cette admirable construction, graduellement surgie depuis Aristote jusqu'à Bichat, constitue jusqu'ici le principal résultat de l'ensemble des études biologiques. Son appréciation directe et spéciale ne saurait convenir à cet ouvrage; et d'ailleurs je l'ai assez accomplie dans le tome troisième de mon Traité philosophique, auquel je renvoie envers ce grand sujet. Je dois seulement y joindre ici quelques indications générales sur le caractère propre et la vraie relation des deux parties essentielles de cette principale méthode biologique.

La logique comparative appartient nécessairement à l'étude de la vie, qui seule commence à lui présenter une suite suffisante de cas analogues et pourtant distincts, première condition naturelle d'un tel art, auquel la cosmologie ne saurait fournir

Digitized by Google

aucun fondement décisif. Aussi la biologie en fit-elle toujours un usage spontané, même dans ses plus anciennes ébauches, statiques ou dynamiques. Cette méthode est vicieusement jugée récente, parce qu'on a trop dédaigné son essor direct, en accordant une attention trop exclusive au mode indirect qui en constitue seulement la principale perfection.

Pour rectifier ces irrationnelles exagérations, il suffit de bien distinguer les trois degrés nécessaires de la comparaison biologique, d'abord relative aux différentes parties d'un même organisme, puis aux âges successifs de chacune d'elles, et enfin aux divers êtres vivants. Loin que la méthode comparative consiste uniquement dans ce dernier mode, ses principaux résultats ont réellement émané jusqu'ici des deux premiers. On voit encore Bichat fonder, presque autant qu'Aristote, ses meilleures conceptions, statiques et même dynamiques, sur le plus ancien de ceux-ci, comme étant plus direct qu'aucun autre. C'est surtout ainsi, par exemple, qu'il découvrit son admirable analogie entre les deux enveloppes, extérieure et intérieure, de chaque organisme animal, d'où surgirent tant de précieuses lumières pour la théorie positive de l'animalité.

Mais, quelque haute importance que les esprits philosophiques doivent toujours attacher à ces deux modes spontanés, il faut néanmoins reconnaître que la comparaison biologique n'acquiert une pleine efficacité que d'après son entière extension finale à l'ensemble des êtres vivants. Alors elle se lie irrévocablement à la théorie générale des classifications, dont l'essor fondamental devait aussi appartenir à la biologie. Cette partie supérieure de la logique préliminaire consiste essentiellement dans la juste combinaison de deux principes successifs : la formation des groupes naturels, et leur coordination hiérarchique; émanées l'une et l'autre d'un même attribut prépondérant, qui établit l'unité du système. La subordination des caractères con-

Digitized by Google

stitue son principal artifice. Son complément usuel résulte d'une convenable substitution finale des distinctions extérieures aux différences intérieures. A chacun de ces quatre titres généraux, les études cosmologiques comporteraient, sans doute, une utile application de cette grande théorie logique, dont j'ai étendu l'empire universel jusqu'au domaine mathématique. Mais, quoique propres à vérifier les règles taxonomiques, et même à préparer leur appréciation didactique, de tels usages sont trop peu caractéristiques pour en avoir jamais déterminé l'essor décisif. Chaque procédé logique ne peut vraiment surgir que là où sa difficulté et son importance concourent à déterminer sa suffisante élaboration. Telle fut l'aptitude naturelle de la biologie envers la théorie taxonomique, qu'il faudra toujours puiser à cette source initiale, quoique la sociologie doive ensuite lui offrir sa principale destination.

Cette partie transcendante de la logique organique est désormais caractérisée surtout par la construction hiérarchique qui en dériva graduellement depuis Linné et Jussieu jusqu'à Lamarck et Blainville. Mais, quelque admiration que mérite ce grand résultat, il ne faut pas le regarder aujourd'hui comme plus définitif que les autres acquisitions de la biologie sous la culture isolée qui dut constituer son régime provisoire. Tout ce qui fut alors obtenu exige désormais une révision fondamentale, où ces travaux, nécessairement irrationnels, seront employés comme de simples ébauches, pour construire le système final de la science vitale. Je ne crains pas ici d'étendre expressément cette prescription philosophique jusqu'à la série animale, où tant de penseurs recommandables voient maintenant une doctrine irrévocable, qui ne comporte plus que des améliorations secondaires. Les attaques radicales qu'elle subit souvent indiquent ainsi son imparfaite stabilité. Car elles ne doivent pas être seulement imputées, en général, à l'anarchie rétrograde qui altère aujour-

Digitized by Google

d'hui toutes les sciences préliminaires, et surtout la biologie, en attendant la discipline philosophique qu'établira bientôt l'ascendant universel de la science finale. L'extension et les succès d'un tel désordre théorique ne peuvent jamais tenir qu'aux lacunes, et même aux vices, des constructions provisoires surgies sous l'impulsion préparatoire d'une spécialité empirique. Cette réflexion générale comporterait aisément une vérification directe envers la série animale, si je pouvais ici développer assez un tel exâmen.

En me bornant à l'indiquer, je dois pourtant apprécier la profonde irrationnalité des conceptions actuelles sur cette grande construction, afin de mieux caractériser la vraie solution philosophique des difficultés qui s'y rapportent. Ces deux indications émanent simultanément des explications fondamentales établies ci-dessus envers la théorie abstraite de la vie, désormais résultée d'une coordination systématique entre les trois modes essentiels de vitalité.

Les deux vices principaux de la série animale consistent aujourd'hui, même chez ses meilleurs interprètes, dans son institution objective et dans sa composition incomplète.

Sous le premier aspect, on suscitera des débats sans issue tant qu'on représentera cette construction comme une expression absolue de la réalité extérieure, au lieu d'y voir surtout une fondation subjective, destinée au perfectionnement logique des hautes spéculations vitales. En effet, les habitudes actuelles ne la mettraient hors d'atteinte que si tous les animaux pouvaient y rentrer, ce qui restera certainement impossible, et même de plus en plus. Des exceptions nombreuses et irrécusables suffisent alors pour renverser un tel édifice. Il n'en est plus ainsi quand on y apprécie une indispensable institution logique, qui doit, sans doute, reposer d'abord sur un juste ensemble de relations naturelles, mais qui n'exige nullement

Digitized by Google

une entière universalité. A ce point de vue subjectif, on ne saurait méconnaître la nature linéaire d'une telle hiérarchie, qui ne pourrait autrement remplir son principal office théorique. La seule notion d'*échelle* dissipe aussitôt les irrationnelles tentatives où l'on s'efforce de lui substituer des groupements à deux ou à trois dimensions, directement contraires au véritable esprit taxonomique. Quant à l'extension réelle de la série animale, il est aisé de sentir ainsi que, même en s'y bornant aux cas incontestables, elle renferme aujourd'hui beaucoup plus d'espèces que n'en exigera jamais son usage biologique. Elle a donc besoin d'être convenablement réduite, plutôt que soigneusement développée. Toutefois, je dois ici rappeler la proposition directe que j'osai faire, dans mon traité philosophique, d'y intercaler dignement quelques espèces fictives, directement adaptées aux transitions les plus difficiles. Leur introduction, très-légitime à un tel point de vue, comporterait plus d'efficacité logique que celle tant vantée envers les animaux perdus, dont la notion n'est peut-être pas moins chimérique ordinairement. En remplaçant partout une vaine providence surnaturelle par la vraie providence humaine, nous ne devons jamais craindre d'instituer un ordre idéal supérieur à l'ordre réel, quoique celui-ci, malgré ses imperfections, fournisse toujours la base nécessaire de nos constructions les plus hardies.

Quant à la composition actuelle de la hiérarchie biologique, j'en ai déjà signalé le vice essentiel, consistant à être exclusivement animale. On développe ainsi le mode intermédiaire de vitalité sans aucun égard aux deux modes extrêmes entre lesquels il doit instituer une transition nécessaire. Sans doute, l'animalité comporte, par sa nature, de nombreuses gradations, que ne saurait admettre la végétalité, susceptible seulement d'une variation d'intensité. D'un autre côté, quoique la socialité doive aussi donner lieu à une longue succession de

Digitized by Google

modes, leur appréciation n'appartient qu'à la science finale. La série biologique proprement dite est donc principalement animale, mais non pas uniquement. Quelques penseurs ont déjà tenté de la prolonger en dessous jusqu'à sa source végétale, mais nul n'a conçu son prolongement au-dessus jusqu'à son terme social. Celui-ci est pourtant encore plus nécessaire que l'autre; car il concerne directement le type fondamental de la construction totale. La vague et irrationnelle notion de l'*Homme* continue à servir d'unité zoologique, quoique personne n'ose contester que notre vraie nature se caractérise seulement dans l'*Humanité*. Toute espèce animale ne pouvant constituer, au fond, qu'un Grand-Être plus ou moins avorté, la sociologie est seule apte à fournir le véritable type de la hiérarchie biologique. Cette construction sera donc entièrement reprise sous la nouvelle impulsion philosophique, ou plutôt religieuse. Alors seulement elle acquerra toute sa grandeur et une consistance inébranlable, d'après sa liaison systématique avec l'ensemble du classement social, comme l'expliquera la suite de ce traité. Placée ainsi sous la garantie simultanée de la sagesse sacerdotale et de l'instinct public, elle surmontera sans effort les attaques anarchiques qui la rendent maintenant impuissante.

Dans l'appréciation finale de la logique comparative, directe et indirecte, il faut donc regarder la biologie comme la source naturelle d'une institution fondamentale, dont le plus vaste essor et la destination principale appartiennent toujours à la sociologie. C'est surtout ainsi que la plus haute science préliminaire achève de perfectionner assez la méthode positive pour la préparer dignement à l'élaboration immédiate de la science finale.

Afin d'achever mes indications essentielles sur la systématisation définitive de la biologie, il ne me reste maintenant qu'à en caractériser le plan dogmatique, puisque son esprit, tant

Digitized by Google

logique que scientifique, vient d'être suffisamment apprécié.

La forme la plus nette et la plus rapide d'une telle exposition consiste à expliquer ici la répartition normale des quarante leçons philosophiques qui composent le cours de biologie propre à la cinquième année de l'enseignement positiviste, décrit dans mon discours préliminaire.

Ce cours doit comprendre trois parties bien distinctes : un préambule fondamental, essentiellement statique ; une doctrine principale, qui sera surtout dynamique, et une conclusion générale, essentiellement synthétique. Les deux parties extrêmes auront chacune douze leçons, tandis que l'on en consacrera seize à la partie centrale.

Quant au préambule, ses trois premières leçons expliqueront : d'abord la nature, la destination, et le plan général de la biologie systématique ; ensuite les perfectionnements qu'elle apporte aux méthodes fournies par la cosmologie ; enfin l'ensemble des procédés logiques qui lui sont propres. Sa seconde partie concernera la philosophie anatomique, en consacrant deux leçons à l'étude abstraite des tissus élémentaires, une aux organes, et une quatrième aux appareils. Il se terminera par cinq leçons de philosophie biotaxique : la première exposant l'ensemble de la théorie taxonomique ; la seconde sur la vraie constitution générale de la hiérarchie biologique d'après les trois modes fondamentaux de vitalité, et les trois autres expliquant l'ascension animale. En réduisant cette échelle suivant sa principale destination, son exposition systématique peut, en effet, s'accomplir en trois leçons, qui concerneront successivement les animaux inférieurs, surtout rayonnés, les animaux intermédiaires, mollusques et articulés, et les animaux supérieurs ou vertébrés. Traités par de vrais philosophes, qui s'adresseront à des esprits bien préparés, les dogmes ainsi contractés pourront acquérir plus de netteté, et même de pré-

Digitized by Google

cision, mais surtout plus de force, que n'en comporte aujourd'hui leur diffusion académique. Si d'autres développements biotaxiques deviennent convenables, il vaudra mieux les opérer dans l'étude directe de la vie, à mesure que le besoin s'en fera sentir, et après un prolongement spécial des notions déjà posées. La même réflexion s'applique aux quatre leçons anatomiques, qui devront, en effet, recevoir là leurs divers compléments particuliers. Il importe d'ailleurs de restreindre beaucoup l'extension actuelle des études purement statiques, afin d'aborder le plus tôt possible l'harmonie fondamentale entre l'organisation et la vie, où réside directement le vrai sujet de la biologie Au reste, on sait, en général, que l'enseignement positiviste est seulement destiné à diriger les lectures et les méditations, sans tenter jamais d'en dispenser. L'éducation scientifique n'ayant pu jusqu'ici devenir vraiment rationnelle, faute des principes convenables, son empirisme actuel ne peut donner aucune idée de la salutaire condensation que lui procurera bientôt le régime encyclopédique émané de la nouvelle religion.

En caractérisant directement les plus hautes notions anatomiques et zoologiques, ce préambule concis fera toujours sentir dignement leur relation nécessaire avec les théories dynamiques, et même leur destination finale pour préparer l'étude immédiate du Grand-Être.

Il ne faut connaître l'organisation, soit isolée, soit comparée, qu'afin d'apprécier la vie. On pourra d'autant mieux étudier toujours l'organe pour la fonction, que la pensée biologique se trouvera désormais affranchie irrévocablement des tendances rétrogrades qui altèrent encore le sentiment habituel d'une telle harmonie. La biologie positive ne peut pas admettre davantage des agents inactifs que des actes sans agent. Elle doit donc tendre partout à établir convenablement une liaison spéciale entre

Digitized by Google

ces deux faces inséparables d'une même existence, de manière à prévoir chacune d'après l'autre. Mais, libre de toute superstition, elle ne conçoit jamais, ni l'activité de chaque organe comme pleinement salutaire, ni la structure de chaque fonction comme la mieux adaptée à son accomplissement. Du dogme absolu des causes finales, elle ne conserve que le mode qui équivaut au principe relatif des conditions d'existence, dont l'usage scientifique comporte à la fois beaucoup plus d'extension et d'efficacité. L'harmonie nécessaire entre la fonction et l'organe s'y trouvera donc réduite toujours à ce qu'exige la vie réelle. En développant cette relation fondamentale, il faudra d'ailleurs apprécier dignement ses inévitables imperfections, sans y rattacher cependant aucune tendance antithéologique, devenue alors inutile. C'est surtout en biologie qu'il importe d'établir spécialement que l'ordre naturel, toujours imparfait, l'est d'autant plus qu'il concerne des phénomènes plus compliqués. On dispose alors le cœur et l'esprit à une digne appréciation des vices, même irréparables, que présente, encore davantage, la plus complexe de toutes les existences réelles. En outre, on fait ainsi pressentir la supériorité nécessaire de nos constructions artificielles, dirigées par l'amour assisté de l'intelligence, sur les résultats naturels des fatalités extérieures.

Sous un second aspect général, ce préambule caractéristique de la biologie doit déjà représenter la connaissance des divers organismes animaux comme une simple préparation à l'étude du Grand-Être émané du plus noble d'entre eux Cette tendance constante distinguera spécialement les cinq leçons biotaxiques, puisqu'on y construira l'échelle animale afin de monter systématiquement de la végétalité à la socialité, par une intercalation assez développée pour constituer une transition familière. La hiérarchie biologique étant d'ailleurs liée ainsi à la progres-

Digitized by Google

sion cosmologique, le Grand-Être se trouvera d'avance en intime connexité avec l'ensemble des existences dont il doit perfectionner l'ordre fondamental. En même temps, sa propre évolution s'annoncera comme une continuation transcendante de la succession générale entre les principaux degrés d'animalité. Son étude statique ne serà pas moins pressentie dans les leçons anatomiques que sa conception dynamique d'après les leçons taxonomiques. Car l'organisme composé doit offrir, comme les structures simples, la subordination générale entre les tissus, les organes, et les appareils. En appréciant d'abord cette gradation dans les cas les plus propres à la caractériser, on peut déjà signaler sa principale extension ultérieure, dont le pressentiment direct ennoblira ces études préparatoires, de manière à les mieux préserver de toute divagation. Dans cette instruction fondamentale, les grandes notions biologiques seront donc érigées toujours en ébauches nécessaires des conceptions élémentaires de la sociologie.

Je devais ici développer spécialement le vrai caractère propre au préambule dogmatique de la biologie systématisée. Mais une équivalente explication serait superflue envers la doctrine centrale qui constitue le corps principal d'un tel enseignement. Car elle se trouve d'avance caractérisée suffisamment d'après mes indications directes sur les trois modes essentiels de la vitalité. Suivant cette théorie fondamentale, les seize leçons moyennes du cours biologique formeront naturellement trois groupes successifs, dont chacun développera convenablement les trois lois correspondantes. La construction d'un Traité abstrait de la vie doit, en effet, consister à rendre ces neuf lois générales aussi nettes et aussi précises que l'exige l'ensemble de leurs usages réels, soit théoriques, soit pratiques. Toute autre spécialisation dégénérerait bientôt en puérilités académiques, interdites par la vraie religion, au nom commun de la raison et de la morale. Quant

Digitized by Google

à la proportion de ces trois parties dynamiques, cinq leçons suffiraient pour la végétalité; les sept suivantes caractériseraient assez l'animalité, qui constitue le principal domaine de la biologie; enfin, les quatre autres compléteraient la théorie de la vie, en ébauchant l'étude de la socialité. D'après mes explications antérieures, le lecteur bien préparé pourrait aisément spécifier la destination normale de chacune des seize leçons physiologiques, comme je viens de le faire envers les douze leçons statiques. Cette étude générale de la haute physiologie fut réellement fondée par le génie de Bichat, dans cet admirable Traité de la vie, si méconnu aujourd'hui, où le créateur de la véritable analyse anatomique témoigna tant d'aptitude à la saine synthèse biologique. Mais un effort aussi prématuré ne pouvait alors surmonter l'entraînement universel vers le régime académique, qui étendait de plus en plus à la science vitale l'esprit de spécialité dispersive développé par les spéculations inorganiques. Cette construction initiale dut bientôt rester isolée, au milieu des incohérentes recherches sur les détails des fonctions. Elle ne peut être achevée et consolidée que sous le régime encyclopédique institué par la philosophie positive au nom de la vraie religion.

Quant au complément synthétique de mon cours systématique de biologie, je destine cette troisième partie à faire directement apprécier la convergence définitive de toutes les études vitales vers l'exacte connaissance de l'harmonie nécessaire, tant active que passive, entre l'être et le milieu. Ces douze leçons finales forment naturellement, comme celles du préambule, trois groupes successifs, destinés à caractériser : d'abord, en trois leçons, l'unité générale de l'être; puis, en quatre leçons, sa subordination totale envers le milieu ; et enfin, en cinq leçons, l'ensemble de sa réaction conservatrice. Une telle conclusion s'écartant du régime scientifique actuel encore davantage que les deux par-

Digitized by Google

ties précédentes, je dois, pour éviter toute méprise, mieux définir sa nature.

Ses trois leçons initiales seront surtout consacrées à corriger la tendance analytique qui altère plus ou moins l'étude abstraite de la vie, quelque réelle et profonde qu'en soit l'institution synthétique. Car l'obligation d'étudier à part des fonctions qui s'accomplissent à la fois doit toujours entraver l'appréciation directe et habituelle de leur véritable ensemble, malgré les plus sages précautions de l'enseignement philosophique. Néanmoins, ce besoin didactique est assez conciliable avec le caractère synthétique de la biologie normale. En effet, la hiérarchie générale des êtres vivants offre nécessairement une suite de degrés principaux où l existence fondamentale se complique peu à peu par la spécialisation croissante de nouvelles fonctions, qui deviennent de plus en plus élevées et de moins en moins indispensables. Chaque étude dynamique bien instituée peut donc, en suivant toujours cette ascension naturelle, conserver un caractère vraiment synthétique, envers les êtres où le degré correspondant de vitalité s'ajoute seul aux fonctions déjà appréciées. Il suffit, en un mot, que l'analyse physiologique se conforme sans cesse, comme l'analyse anatomique, au principe fondamental de généralité décroissante et complication croissante, que j'ai, depuis longtemps, érigé en loi universelle du classement positif. D'après cette marche, le sentiment systématique de l'unité vitale, borné d'abord aux êtres les plus simples, s'étend graduellement aux autres, à mesure qu'avance l appréciation dynamique. Mais, par cela même, il reste naturellement incomplet quand elle se trouve achevée, du moins envers les plus nobles êtres. Or, ce sont, en effet, ceux-là où le consensus est le plus parfait, quoique moins facile à saisir. Rien ne dispense donc de faire succéder aux leçons physiologiques une étude directe de cette convergence totale,

Digitized by Google

alors appréciée surtout chez les animaux supérieurs, sans excepter l'homme, quoiqu'il n'appartienne point au vrai domaine biologique. C'est ainsi que les trois premières leçons de la conclusion que je définis seront consacrées à caractériser : d'abord l'ensemble de la vie végétative, avec toutes les réactions qui la modifient ; ensuite celui de la vie animale, y compris l'influence des deux autres ; et enfin l'existence totale de l'être intellectuel et moral, liée à ces deux modes inférieurs. Dans cette dernière explication, la biologie monte le plus près possible du type qui doit fournir l'élément naturel de la sociologie.

L'être étant alors apprécié quant à son propre ensemble, la seconde partie de la conclusion normale caractérisera directement sa subordination totale envers le milieu, étudié d'avance par la cosmologie. On construira ainsi la théorie générale des milieux organiques, qui forme, en biologie, une branche toute moderne, dont il faut regarder Lamarck comme le vrai créateur, quoiqu'il l'ait trop liée à ses irrationnelles hypothèses sur la variabilité indéfinie des espèces.

Envers cette étude capitale, je dois ici rectifier d'abord une faute encyclopédique où je fus entraîné, dans mon traité philosophique, par une déférence exagérée pour la juste autorité de Blainville. D'après cet éminent biologiste, je la plaçai avant la physiologie, et à la suite de l'anatomie générale. Cette erreur était chez moi d'autant plus grave qu'elle choquait directement ma règle constante de n'apprécier les notions intermédiaires qu'après les deux extrêmes dont elles doivent instituer la liaison. Au cas actuel, on reconnaît surtout que, faute d'une juste connaissance préalable de l'être vivant, sa relation avec le milieu ne peut susciter que des spéculations vagues et incohérentes, qui ne sauraient aboutir à aucune doctrine décisive sans une révision ultérieure, fondée sur l'ensemble de la physiologie. Mais, quelque spontanée que fût, à cet égard, ma rectification

Digitized by Google

dogmatique, aussitôt que je reviendrais librement à un tel sujet, je dois ici déclarer franchement qu'elle vient d'être accomplie, avant moi, par un nouveau biologiste, M. le docteur Segond. Son début très-philosophique paraît déjà confirmer mes hautes espérances sur la prochaine régénération de la principale science préliminaire sous l'impulsion directe de la science finale. Cet espoir me semble d'autant mieux fondé qu'une pareille tendance se manifeste déjà parmi quelques autres jeunes biologistes d'élite. Elle caractérise surtout les travaux naissants de M. Charles Robin, qui, comme M. Segond, a pleinement accepté le régime encyclopédique, et dignement apprécié l'importance scientifique de la réaction du cœur sur l'esprit.

D'après sa dépendance logique envers l'ensemble de la physiologie, il faut peu s'étonner que la théorie générale des milieux organiques soit encore si peu avancée, puisque sa base dynamique ne l'est point assez. Cette doctrine complémentaire ne consiste vraiment jusqu'ici que dans les précieux aperçus primitifs dus au génie hardi de Lamarck. Son essor normal constituera l'un des principaux résultats de la systématisation biologique émanée de la vraie religion. Autant affranchie de toute métaphysique que de toute théologie, la nouvelle biologie pourra seule déterminer la véritable influence, générale et spéciale, du milieu sur l'organisme, y compris même les cas extrêmes où cette action devient perturbatrice. En respectant toujours le principe nécessaire de la fixité essentielle des espèces, on appréciera ainsi les limites naturelles de leurs variations quelconques. C'est alors qu'on pourra traiter directement la question réservée ci-dessus quant aux modifications essentielles du système d'alimentation, d'après l'exercice individuel et la transmission héréditaire. Sous cette double influence, la vraie providence me semble pouvoir étendre la variation normale des espèces jusqu'à la transformation complète des herbivores en

Digitized by Google

carnivores. Mais un examen direct peut seul démontrer la réalité d'une telle limite générale, qui, une fois reconnue envers les cas artificiels, conviendrait davantage aux situations naturelles. On expliquerait ainsi la répartition confuse que présente encore chaque degré d'organisation entre les deux modes d'alimentation. En poursuivant ces sommaires indications, le lecteur sentira bientôt que ces quatre leçons complémentaires aboutissent naturellement à la grande étude de l'amélioration organique, d'abord dans les végétaux, ensuite parmi les animaux, et enfin chez l'homme, en tant qu'il appartient à la biologie.

Cette dernière recherche, dont l'*hygiène* actuelle ne peut donner qu'une très-faible idée, terminera dignement le cours positiviste que je caractérise, puisqu'elle constitue le résultat le plus complexe et le plus important de l'ensemble de la biologie. Tel est, en effet, le but propre et direct assigné ci-dessus aux cinq leçons extrêmes. Car elles ne doivent étudier la réaction totale de l'être sur le milieu qu'en vue des perfectionnements que comporte ainsi sa condition extérieure, et même sa propre nature. A ce sujet plus qu'à aucun autre, on reconnait spécialement que la biologie doit seulement ébaucher les notions dont le plein essor appartient à la sociologie. Les spéculations biologiques ne peuvent convenablement embrasser, à cet égard, le cas principal, qui consiste dans l'action totale du Grand-Être sur l'ordre extérieur qu'il doit améliorer. Non-seulement la sociologie est seule compétente envers ce vaste sujet : mais, d'après les motifs logiques que je viens d'indiquer, il n'y peut même figurer que parmi ses conclusions générales; qui exigent l'ensemble de ses notions statiques et dynamiques. Son extrême importance m'a toujours disposé à lui consacrer un traité spécial, directement promis à la fin de mon ouvrage fondamental. Quand même mes entraves personnelles m'empêcheraient d'accomplir ce travail, ses vues principales seront

Digitized by Google

naturellement indiquées déjà en terminant le traité actuel. Mais, quoique la biologie doive s'interdire un tel cas, elle en doit préparer l'étude propre, en appréciant une semblable réaction chez les animaux. Sans un tel complément, leur existence réelle ne serait point assez connue. Car tous tendent plus ou moins à améliorer leur condition matérielle; quelques-uns même s'élèvent jusqu'au perfectionnement de leur nature physique, en ne nous réservant que le progrès intellectuel et moral. D'après une judicieuse extension, qui respectera toujours le domaine sociologique, cette doctrine biologique préparera dignement la véritable hygiène, tant publique que privée. Elle commencera ainsi à systématiser les nobles projets de Bacon et de Descartes, qui cherchaient, dans la médecine, une base positive pour notre perfectionnement physique. Mais, quelque précieuse que devienne une telle préparation, il importe de n'y jamais prétendre à établir directement aucune règle définitive sur la conduite humaine, même dans les moindres cas. Comme le progrès moral doit seul diriger tous les autres, les meilleures théories biologiques sont radicalement incompétentes envers de tels préceptes pratiques, qu'il faut toujours subordonner à l'ensemble des notions sociologiques, sous peine de tendre à l'immoralité en stimulant l'égoïsme qu'ils devraient contenir. J'ai déjà indiqué, au discours préliminaire, et je démontrerai ensuite de plus en plus, que les moindres prescriptions hygiéniques ne peuvent solidement reposer que sur des motifs sociaux, conformément à l'expérience journalière. Les lois biologiques ne sont vraiment compétentes, à cet égard, qu'envers les animaux, et même sous l'impulsion de la sociologie, comme à tout autre titre. Mais les notions qu'elles fournissent ainsi doivent ensuite figurer convenablement parmi les éléments nécessaires des décisions finales qui appartiennent à la morale sociologique.

Digitized by Google

J'ai maintenant achevé d'indiquer assez la systématisation définitive de la biologie, dont il fallait surtout caractériser d'abord la nature fondamentale, d'où j'ai déduit son véritable esprit et jusqu'à son enseignement dogmatique. L'importance et la difficulté d'un tel travail expliquent ici son extension spéciale envers la principale partie de la philosophie naturelle, où je devais d'ailleurs poser directement des bases indispensables au sujet propre de ce traité. Une semblable construction permet déjà d'apprécier l'aptitude nécessaire de la science finale à déterminer bientôt la régénération totale de chaque science préliminaire. Mais, à ces divers titres, je ne dois pas terminer ce long chapitre sans y avoir accompli une rénovation plus particulière, ci-dessus annoncée, quant à la théorie positive, à la fois statique et dynamique, des fonctions intérieures du cerveau, qui constituent l'existence intellectuelle et morale. Le besoin scientifique d'une telle doctrine pour le volume suivant justifierait assez le soin spécial dont elle est ici l'objet. Sa réaction logique achèvera, en outre, de constater nettement l'efficacité théorique de la nouvelle religion. Puisque la régénération des sciences préliminaires doit commencer dans celle qui approche le plus de la science finale, les mêmes motifs essentiels indiquent que la rénovation propre à la biologie doit aussi s'accomplir de haut en bas. J'aurai donc achevé de la caractériser autant que le comporte ce Traité, en terminant le volume actuel par cette indispensable appréciation, que le génie biologique de Gall prépara si heureusement, mais dont l'accomplissement décisif attendait l'inspiration sociologique. La théorie que je vais exposer constitue l'objet propre des treizième et quatorzième leçons physiologiques du cours général de biologie dont je viens d'expliquer le plan systématique.

En abordant ce grand sujet, j'éprouve le besoin spécial de rendre un juste hommage à mon principal guide. Dès la nais-

Digitized by Google

sance de la vraie biologie, Gall tenta d'en étendre aussitôt le domaine normal jusqu'aux études les plus nobles et les moins accessibles, en brisant avec énergie le dernier lien qui subordonnât la philosophie naturelle au régime théologico-métaphysique. Il réalisa ce hardi projet au delà de tout ce qui était alors jugé possible par les penseurs les mieux préparés. Quand toutes les écoles réduisaient les attributs humains à la seule intelligence, malgré leurs vaines disputes sur sa source extérieure ou intérieure, Gall osa proclamer, à sa manière, la prépondérance positive du cœur sur l'esprit, jusqu'alors inconnue à la science moderne, quoique indiquée par l'instinct universel. D'une part, il détruisit la ténébreuse unité des psycologues et idéologues, en établissant la pluralité nécessaire des organes intellectuels et moraux. En même temps, il rectifia une antique aberration biologique, en attribuant l'ensemble des fonctions supérieures au seul appareil cérébral. Pour apprécier l'importance et la difficulté de ce dernier service, il suffit de rappeler que les passions étaient encore rapportées aux viscères végétatifs, non-seulement par Bichat, qui n'eut pas le temps de méditer assez un tel sujet, mais même par Cabanis, qui s'en occupa si profondément. Quand tous les naturalistes s'accordaient à n'étudier réellement que les animaux morts, Gall fondait la principale analyse des penchants et des facultés sur une admirable observation des actes vitaux. Sans doute, il ne put accomplir une construction théorique nécessairement réservée au principe sociologique; mais il l'a assez ébauchée pour permettre enfin d'aborder directement la science universelle, à laquelle manquait seulement une telle préparation. Comme fondateur de la sociologie, je devais cet hommage particulier à celui de tous les biologistes qui m'a le mieux disposé à construire une philosophie aussi purifiée de toute ontologie que de toute théologie. Quoique je sois ici forcé de rectifier entièrement la

Digitized by Google

plupart de ses conceptions, sans excepter les principales, je ne cesserai jamais d'utiliser son impulsion générale, et même ses travaux spéciaux. Un génie aussi progressif avait certainement pressenti, mieux que ses prétendus juges ou disciples, la destination purement provisoire de la construction qu'il dut hasarder. Sans l'avoir personnellement connu, j'ose avancer qu'il appréciait, à sa manière, l'intime connexité d'un tel effort théorique avec l'immense régénération, mentale et même sociale, réservée au siècle actuel. Il sentirait aujourd'hui que la philosophie capable de présider à cette rénovation totale doit seule construire aussi la véritable doctrine cérébrale. Si je la manquais maintenant, sous de meilleurs auspices que Gall, je persisterais néanmoins dans ma ferme conviction qu'il n'y a pas d'autre manière de l'établir, sauf à mieux reprendre une semblable élaboration.

Le vrai principe logique de cette construction consiste, pour moi, dans son institution subjective. J'y subordonne systématiquement l'anatomie à la physiologie ; en concevant toujours la détermination des organes cérébraux comme le complément, et même le résultat, de l'étude positive des fonctions mentales et morales. Cette marche a été directement érigée ci-dessus en type général de la saine méthode biologique, dont je me bornerai ici à développer l'application la plus caractéristique. Si la structure d'un appareil quelconque indique rarement ses fonctions, cela est surtout vrai du cerveau, envers lequel l'analyse statique conduira toujours à des opinions inconciliables, tant qu'elle ne sera point dirigée par une vraie théorie dynamique. Au fond, ce sujet n'a jamais comporté que la méthode subjective, bien ou mal employée. Préférée chez les disciples de Gall, elle inspira également ses adversaires, même ceux qui furent animés de sentiments rétrogrades. Les localisations tentées jusqu'ici ne sont, pour la plupart, insoutenables que faute d'une

Digitized by Google

appréciation assez approfondie de l'existence intellectuelle et morale. C'est surtout ainsi qu'on reconnaît spécialement l'impossibilité de bien traiter un tel problème biologique autrement que d'après la sociologie, seule compétente envers ces nobles fonctions. La nature et la marche des facultés et des penchants devant être, au fond, les mêmes chez l'individu que dans l'espèce, ce dernier cas est seul assez réel et assez développé pour les caractériser. On ne peut ensuite demander à la saine observation personnelle que de vérifier les lois ainsi dévoilées par l'évolution sociale. Mais cette précieuse confirmation ne saurait être bien instituée qu'envers les animaux, seul cas où les dispositions innées se trouvent assez isolées des modifications acquises. C'est pourquoi ce sujet, quoique dominé par les inspirations sociologiques, doit être ébauché en biologie, afin d'y mieux assurer la juste influence des notions zoologiques. Quelque peu avancée que soit encore l'étude intellectuelle et morale des animaux, elle a déjà démontré l'insuffisance des théories théologiques sur la nature humaine, et même l'inanité des diverses hypothèses métaphysiques qu'on tenta d'y substituer. Elle doit aujourd'hui seconder la construction d'une doctrine positive; car elle est aussi propre à signaler une multiplicité exagérée qu'une vicieuse unité. Dans une étude où l'excitation passionnée vient aggraver la complication théorique, on ne saurait prendre trop de précautions pour consolider à la fois l'impartialité des sentiments et la rationnalité des pensées. La pleine compétence d'un tel critérium repose sur ce que toutes nos dispositions vraiment fondamentales appartiennent aussi aux autres animaux supérieurs, quelque variés qu'y soient leurs degrés. Si donc l'appréciation humaine semblait indiquer des fonctions élémentaires, morales ou même mentales, auxquelles ces types zoologiques ne participeraient aucunement, on devrait, par cela seul, reconnaître qu'on a vicieusement traité

Digitized by Google

comme irréductibles des résultats vraiment composés. Je ne crains pas d'assurer qu'une meilleure étude directe confirmerait toujours la justesse spéciale de cette rectification indirecte. C'est surtout ainsi que j'ai graduellement amélioré ma théorie cérébrale, pendant les trois années qui ont précédé la composition de ce Traité. L'inspiration sociologique, contrôlée par l'appréciation zoologique : tel est donc le principe général de cette construction biologique.

Quant à son vrai domaine, il importe de sentir que le cerveau n'y doit jamais être considéré isolément de l'ensemble de l'organisme. A cet égard, le génie trop analytique de Gall mérite de justes reproches, qui ne sont point assez atténués par un entraînement naturel à exagérer des fonctions méconnues avant lui. Vers le même temps, l'esprit plus synthétique de Cabanis maintenait, dans des travaux analogues, l'intégrité nécessaire des conceptions vitales, alors représentée surtout par les traditions propres à l'école de Montpellier. L'autorité de Gall ayant beaucoup accrédité cette déviation logique, trop conforme d'ailleurs aux tendances scientifiques qui prévalent encore, il faut ici la rectifier spécialement. J'y vais donc consacrer un autre éclaircissement préparatoire avant de procéder à l'exposition directe de ma théorie cérébrale, résumée, à la fin de ce volume, par un tableau systématique.

Antérieurement à Gall, les physiologistes n'étudiaient, dans le cerveau, que les fonctions immédiatement liées aux deux ordres élémentaires de relations extérieures, passives pour sentir, et actives pour mouvoir. Ils méconnaissaient ou négligeaient les opérations intermédiaires, soit intellectuelles, soit affectives, qui, succédant aux sensations ou précédant les mouvements, constituent leur lien nécessaire. Elles étaient encore niées souvent envers les animaux, et rapportées, chez l'homme, à de pures entités, ou attribuées, en majeure partie, aux vis-

Digitized by Google

cères végétatifs. Quelques naturalistes judicieux, et surtout Georges Leroy, avaient seuls, d'après une observation assidue, reconnu l'égale inanité de ces diverses hypothèses, mais sans pouvoir y substituer aucune conception systématique. Ces fonctions intérieures absorbèrent les méditations du fondateur de la vraie physiologie du cerveau. Il sentit dignement le double besoin de les bien distinguer entre elles et de réunir leur ensemble dans un même appareil. Ces deux conditions opposées, également nécessaires pour constituer la véritable unité vitale, furent enfin conciliées admirablement par la décomposition fondamentale du cerveau en plusieurs organes, intellectuels et surtout affectifs. Mais l'esprit de ce grand biologiste n'était point assez synthétique, ni convenablement préparé par une forte éducation scientifique. Il accorda une attention trop exclusive aux nobles fonctions qu'il avait irrévocablement placées au sommet de l'organisme. Sa préoccupation habituelle alla même jusqu'à négliger leur relation nécessaire avec les fonctions extérieures du cerveau, dont il réduisit les attributions directes fort au delà de ce qu'exigeait la juste rectification des exagérations antérieures, surtout quant aux sens. Il dut encore davantage se trouver ainsi entraîné à isoler les organes intellectuels et moraux de presque tout le reste de l'organisme. L'évidente réaction mentale et affective des viscères végétatifs, consacrée par d'antiques notions, vagues et confuses, mais synthétiques, se trouva donc essentiellement négligée, même envers le cœur, aussi bien que l'influence inverse. Ce double vice souleva contre une telle théorie de nombreuses et actives réclamations, dont l'irrationnelle exagération n'altérait pas la légitimité spontanée. Suivant une coutume trop naturelle, la plupart des disciples de Gall n'imitèrent que ses défauts. D'après une fâcheuse dénomination, qu'il avait soigneusement évitée, ils tentèrent d'ériger une doctrine cérébrale entière-

Digitized by Google

ment séparée de la physiologie générale, et dès lors échue, en effet, à des adeptes spéciaux, souvent étrangers à toute sérieuse préparation scientifique, même biologique. C'est sous cette forme qu'a finalement avorté une admirable tentative, qui n'avait pas pu être d'abord instituée suivant ses vraies conditions fondamentales. Mais, sans avoir réellement fondé aucune théorie spéciale, elle a produit une puissante impulsion générale, qui, dignement systématisée, conduira bientôt à une construction inaltérable.

D'après une telle appréciation, la nouvelle théorie cérébrale doit donc être essentiellement synthétique, en ayant toujours en vue l'ensemble de l'organisme. Sa subjectivité directe et avouée la rendra naturellement propre à bien remplir cette condition fondamentale, sans laquelle une conception destinée surtout à systématiser l'unité vitale tendrait, au contraire, à augmenter la dispersion actuelle des notions biologiques. Le contrôle objectif émané de l'observation zoologique assurera d'ailleurs la réalité définitive de cette construction contre les altérations qu'y pourrait susciter la préoccupation trop exclusive d'une telle destination. Il faudra y constituer d'abord la relation immédiate des organes moraux et intellectuels avec les appareils sensitifs et moteurs. Mais on devra y réserver ensuite un mode normal pour la double liaison entre le cerveau et les viscères végétatifs, d'après les différents nerfs intermédiaires.

L'ensemble de ces indications définit assez les principales conditions dynamiques de la théorie cérébrale dont j'avais d'abord caractérisé le principe logique. Cependant, son institution générale ne serait pas complétement appréciée si je n'y joignais pas sommairement une dernière explication préalable, spécialement relative à sa vraie nature statique.

Quoique les anciens, presque dépourvus d'anatomie, aient souvent deviné les agents d'après les actes, toute tendance

Digitized by Google

semblable effraye les biologistes modernes, dont la marche trop timide repose encore sur une servile imitation de la méthode cosmologique. Mais l'impulsion sociologique relèvera leur caractère positif, en faisant partout prévaloir dignement le génie subjectif, sans altérer jamais la juste influence de l'esprit objectif. La tendance à déterminer les organes d'après les fonctions est tellement conforme à la nature générale de la question cérébrale qu'elle dirige toujours les opérations initiales de tous ceux qui traitent un tel sujet, quelles que soient ensuite leurs dissidences logiques et scientifiques. En effet, personne ne tenta jamais de résoudre autrement le premier problème positif, qui consiste à fixer le nombre réel des organes. Dans un appareil aussi confus que l'est le cerveau, la liaison et même l'homogénéité des parties sont plus complètes que partout ailleurs, comme l'exige, au reste, leur plus grande connexité dynamique. C'est pourquoi sa décomposition générale en organes n'aurait jamais été reconnue si son étude fût toujours restée purement anatomique. L'analyse directe des fonctions correspondantes a pu seule indiquer, et même établir, ce principe fondamental de la vraie théorie cérébrale. En prolongeant davantage ces motifs naturels, on explique aisément l'impossibilité constatée de déterminer autrement le véritable nombre de ces organes. Toutes les tentatives pour leur dénombrement direct n'ont jamais abouti qu'à des débats interminables, dont la seule issue résulte d'une juste appréciation des actes intellectuels et moraux. Si Gall, et surtout ses disciples, ont trop multiplié les organes cérébraux, c'est faute d'avoir assez profondément analysé leurs fonctions. On ne peut donc élever aucun doute sérieux sur la marche qui convient à cette première partie du problème.

Mais un tel début logique engage plus que ne l'ont pensé jusqu'ici tous ceux qui, après avoir admis ce principe, en rejet-

Digitized by Google

tent vainement les suites nécessaires. L'incompétence reconnue de la pure anatomie envers le dénombrement effectif des organes cérébraux doit bientôt conduire à sentir aussi son impuissance pour la seconde partie du problème, consistant à déterminer leur situation respective. Suivant le lumineux principe de Gall, cette disposition doit être conforme aux vraies relations des fonctions correspondantes, afin de permettre l'harmonie générale du cerveau. De là résulte la pleine légitimité de la méthode subjective en un tel sujet, qui, au fond, ne saurait être abordé autrement; car, dans cet état de la question, la méthode objective ne trouverait encore aucune base. A la vérité, Gall lui-même semble avoir découvert ces siéges par la voie anatomique, quoiqu'il déclare l'y avoir employée d'une manière purement empirique. Mais je ne crains pas d'assurer qu'un tel récit constitue seulement un artifice didactique, pour mieux trancher les doutes immédiats. Sans examiner ni la validité, ni même l'opportunité, de ce motif secret, je n'hésite point à regarder l'étude directe des fonctions comme ayant autant dirigé, chez Gall, la détermination des siéges que le dénombrement des organes. D'après ces premières bases, ses disciples ont pu quelquefois procéder objectivement envers les nouvelles localisations qu'ils ont, bien ou mal, ajoutées. Mais cette marche était évidemment impossible au début, qui ne pouvait être que subjectif. Ainsi, en rectifiant souvent les opinions de Gall à ce sujet, je ne ferai, au fond, que mieux appliquer le mode nécessaire qui dirigea ses méditations originales, quelles que furent ensuite les formes préférées dans son exposition didactique.

Cette double détermination du nombre et du siége des organes cérébraux constitue, à mon gré, la limite naturelle de la méthode subjective en un tel sujet, du moins aujourd'hui. On n'y peut, ce me semble, immédiatement ajouter ainsi que

Digitized by Google

quelques indications générales sur leurs volumes relatifs, conformément à l'énergie respective des fonctions correspondantes. Mais ces vagues aperçus ne sauraient suffire pour déterminer réellement la forme, ni même la grandeur de ces organes. La méthode objective, qui dès lors trouve une base rationnelle, devient seule compétente envers cette troisième partie du problème général, et, à plus forte raison, quant à la structure proprement dite. Néanmoins, malgré l'importance réelle de ces notions complémentaires, elles ne sont nullement indispensables à l'application effective, tant pratique que théorique, de la vraie doctrine cérébrale. Je vais ici la construire, en m'y bornant aux limites actuelles de positivité propres à la seule méthode qui puisse la fonder, et en laissant à mes successeurs l'emploi ultérieur du mode objectif, quand il sera devenu convenable. Mais l'ensemble de ce Traité constatera clairement, dès le volume suivant, envers les plus hautes questions sociologiques, la puissance immédiate de cette théorie purement subjective du cerveau, qui déjà m'a souvent guidé secrètement dans le discours préliminaire.

Plus synthétique qu'aucun autre, ce grand problème biologique est donc caractérisé par une intime subordination des conceptions statiques aux notions dynamiques. Ces deux déterminations graduelles doivent ici s'accomplir à la fois. Leur principale difficulté commune consiste à bien classer les fonctions intellectuelles et morales, d'après une saine appréciation de l'ensemble de la nature humaine et animale. Si ce classement est vraiment positif, il tendra bientôt à déterminer à la fois le nombre et le siége des organes cérébraux. Dans mon traité philosophique, je signalai déjà l'importance fondamentale de cette opération initiale, en regrettant que Gall l'eût trop négligée. Mais alors aucun sujet préliminaire, même celui-là, ne devait m'arrêter qu'autant que l'exigeait mon as-

Digitized by Google

cension graduelle vers la science finale, qu'il fallait fonder avant de revenir sur les systématisations spéciales qui en émaneraient. Je me bornai donc à l'appréciation philosophique des principaux résultats obtenus par Gall, en y indiquant quelques rectifications immédiates, et caractérisant la nature générale des perfectionnements essentiels qu'exigeait encore la doctrine cérébrale. Après avoir fondé la sociologie, et constitué ainsi le positivisme, je me sentis enfin placé irrévocablement au vrai point de vue systématique envers tous les sujets scientifiques, dont j'annonçai même la révision ultérieure, en terminant mon ouvrage fondamental. Cette révision nécessaire devait naturellement commencer par la partie supérieure de la biologie, vu son intime liaison avec le Traité actuel, promis dès lors comme destiné à construire dogmatiquement la science universelle, dont je venais de poser les vrais fondements. Mais la prépondérance du cœur sur l'esprit, graduellement émanée de ma longue élaboration, et déjà érigée en principe unique de la nouvelle synthèse, devait d'abord s'établir complétement dans ma propre nature. D'après cette longue préparation, une sainte affection privée détermina bientôt mon intime régénération, par une influence, hélas! trop rapide, mais inaltérable. Ainsi dégagé, le premier, de toute tendance révolutionnaire, je me sentis désormais appelé à suivre directement ma mission fondamentale pour la reconstruction systématique de l'ordre intellectuel et moral. C'est alors que je reconnus l'impossibilité d'écrire convenablement ce Traité avant d'avoir assez systématisé la grande théorie créée par Gall. Après l'essor nécessaire de la plus juste douleur, le premier résultat philosophique de ma rénovation finale consista, le 2 novembre 1846, dans le tableau cérébral placé ci-dessous, et d'où date le cours non interrompu de ma seconde carrière publique. Cette classification positive des fonctions centrales du cerveau n'a

Digitized by Google

jamais cessé de m'occuper ensuite, soit en écrivant mon discours préliminaire, soit pendant les deux cours positivistes, l'un dogmatique, l'autre historique, qui l'ont précédé et suivi. Dans ces trois années, j'ai graduellement perfectionné ce tableau systématique, par dix rédactions successives, dont la dernière (du 4 janvier 1850) me semble l'avoir enfin amené à son état normal, d'après lequel je vais exposer ma théorie cérébrale.

Toutes ses différences essentielles avec la doctrine de Gall résultent d'un tel classement, jusqu'alors entièrement inconnu, et qui ne pouvait, en effet, émaner que de l'inspiration sociologique. Gall n'avait réellement attaché d'importance qu'à sa division fondamentale des fonctions centrales en affectives et intellectuelles, toujours indiquée par l'instinct universel, et envers laquelle il n'eut d'autre mérite que de surmonter les diverses aberrations théoriques qui neutralisaient la sagesse vulgaire. Mais ses autres distributions furent presque arbitraires, soit pour les aptitudes mentales, soit même quant aux tendances morales. Sous ce dernier aspect, je dois ici spécifier sa principale erreur, qui m'a longtemps arrêté, d'après la juste autorité d'un tel penseur, dont je n'avais point assez réduit l'ascendant dans mon traité philosophique, quand j'y adoptai sa vaine division entre les penchants et les sentiments. L'inanité de cette distinction se manifeste par l'impossibilité de l'appliquer nettement aux diverses fonctions affectives. Chacune d'elles, en effet, constitue un vrai *penchant* quand elle devient active et un simple *sentiment* tant qu'elle reste passive. Il n'y a donc là de réel que la distinction nécessaire entre les deux modes alternatifs de toute force positive, principalement vitale, et surtout animale. Ces deux états alternent aussi dans les fonctions mentales, mais sans y susciter des noms caractéristiques, qui conviennent seulement envers les fonctions mo-

Digitized by Google

rales, d'après leur énergie supérieure, d'où résultent entre eux des différences plus sensibles.

Une telle distinction rendait impossible le vrai classement cérébral. Quand je l'eus pleinement écartée, je ne conservai de Gall que la division fondamentale, en sanctionnant, encore plus systématiquement que lui, la différence vulgaire entre l'*esprit* et le *cœur*. A cet égard, mon propre travail ne comporte d'autre mérite que de consolider et développer le service, trop peu apprécié, que rendit ce philosophe en procurant, le premier, une haute consistance théorique à cette grande notion pratique. La prépondérance du cœur sur l'esprit devint ainsi un dogme positif de la science moderne, de manière à ne plus redouter les discussions sophistiques. Sans doute, la sociologie peut seule l'établir pleinement, comme base nécessaire de la vraie religion. Mais ce dogme fondamental doit d'abord être ébauché en biologie, où l'ensemble de l'animalité le manifeste spontanément, sans qu'une telle source permette de soupçonner aucune affectation morale. Cette prépondérance est nettement représentée, dans ma classification cérébrale, par le nombre respectif des fonctions élémentaires ou de leurs organes propres. En effet, le cœur y fournit treize éléments, statiques ou dynamiques, et l'esprit cinq seulement. On doit même reconnaître que les organes moraux sont, en général, plus volumineux que les organes intellectuels; ce qui achève de caractériser anatomiquement l'énergie supérieure des attributs correspondants.

En adoptant cette principale division dynamique de Gall, on est bientôt conduit à admettre aussi la répartition statique par laquelle il l'a complétée et consolidée. Sa démonstration à cet égard sera jugée irrécusable par quiconque en appréciera l'ensemble, sans s'y arrêter à aucune localisation spéciale. J'y dois seulement ajouter que ma méthode subjective aurait con-

Digitized by Google

duit plus directement au même résultat. En effet, cette marche ne constitue jamais, au fond, que l'application logique du régime relatif, qui permet, ou plutôt prescrit, de construire toujours la plus simple hypothèse compatible avec l'ensemble des phénomènes. C'est surtout en cela que j'ai fait consister partout le véritable esprit scientifique, même en mathématique. Or, dans ce premier état du problème cérébral, il n'y a encore de connus que les deux appareils extérieurs, l'un sensitif, l'autre moteur, entre lesquels le cerveau central doit instituer une liaison statique, en harmonie avec les fonctions correspondantes. A ces deux termes extrêmes de la constitution cérébrale, doivent donc se subordonner les deux parties générales de l'appareil moyen. On est ainsi conduit à placer en avant les organes intellectuels, pour être mieux liés aux principaux appareils sensitifs, dont leur office intérieur ne fait que concentrer et compléter les opérations extérieures. Tout le reste du cerveau échoit ainsi aux fonctions affectives, qui ne produisent immédiatement que des instincts, sans aucune connaissance directe du dehors. Cette double détermination se trouve confirmée par l'obligation inverse de placer surtout en arrière les organes moraux, afin de faciliter leur influence sur les principaux appareils moteurs, loin desquels doivent siéger les opérations mentales, qui ne commandent, par elles-mêmes, aucun mouvement. Le plein concours spontané de ces deux conditions fondamentales me semble dissiper toute incertitude envers ce début de la démonstration subjective.

Tel est donc le point de départ commun à la nouvelle théorie cérébrale et à l'ancienne. Au delà, elles divergent essentiellement, sauf des coïncidences partielles; puisque je viens d'écarter la principale division à laquelle Gall assujettissait les fonctions affectives : sa distribution intellectuelle se trouve d'ailleurs encore plus vicieuse, comme je le ferai bientôt sentir. Je dois

Digitized by Google

ici expliquer davantage l'importance de cette base commune, où la méthode sociologique se borne à systématiser le résultat général de l'induction biologique. Car il y faut déjà caractériser l'harmonie vraiment fondamentale entre l'*esprit* et le *cœur*, dont l'ensemble peut être utilement désigné sous le nom d'*âme*; en adaptant à la raison moderne ce vieux terme, aussi précieux que les deux autres, et non moins purifié aujourd'hui de toute acception mystique. Mais, auparavant, il convient d'établir la vraie division principale des fonctions morales en affectives proprement dites, et actives ou pratiques. En effet, les unes précèdent et les autres suivent l'office intellectuel, dans la marche normale des opérations humaines ou animales; en sorte que la relation naturelle entre le cœur et l'esprit ne peut être bien appréciée sans une telle distinction préalable.

Mon traité philosophique a souvent insisté, même envers les notions cosmologiques, sur le besoin rationnel de rattacher toujours les grandes conceptions théoriques aux inspirations unanimes de la sagesse pratique, dont la véritable science ne constitue jamais qu'un prolongement systématique. Cette maxime universelle doit surtout convenir aux études morales, à l'egard desquelles la raison commune est mieux exercée, tandis que l'esprit dogmatique s'y trouve moins préparé jusqu'ici. Aucun penseur ne sentit autant que Gall la valeur d'une telle assistance scientifique : néanmoins, il n'y recourut pas assez. En la consultant davantage, il aurait évité sa vicieuse opposition des penchants aux sentiments, et reconnu déjà la division que j'y substitue ici, d'après cette respectable source spontanée de toute vraie notion scientifique. Car la sagesse vulgaire a, depuis longtemps, prononcé à cet égard par son interprète naturel, le langage, dont l'évolution émane essentiellement du peuple. La distinction proposée s'y trouve nettement indiquée sous deux formes équivalentes, chacune fort

Digitized by Google

usitée, surtout en français : le double sens moral du mot *cœur*, et la principale acception du mot *caractère*. En effet, le premier nous désigne, moralement, tantôt l'affection qui dispose à agir, et tantôt la force qui dirige l'action réelle ; le motif métaphorique convient également aux deux cas, suivant que l'on considère l'intention ou l'exécution. Cette distinction se manifeste surtout dans la comparaison morale des deux sexes, où le mot *cœur* désigne alternativement tendresse et énergie. D'une autre part, l'acception morale qui convient le mieux au mot *caractère*, celle qu'il offre quand il se trouve isolé, se rapporte certainement à l'ensemble des qualités pratiques, d'où dépend immédiatement tout résultat effectif, même chez les penseurs. Par une telle métaphore, la raison publique proclame dignement que chaque individualité se trouve finalement constituée par les conditions d'activité, sans lesquelles tous les autres attributs, intellectuels et même moraux, deviendraient inutiles à l'homme ou à l'animal.

On ne saurait donc méconnaître l'intime réalité de la division spontanée que j'introduis systématiquement dans la physiologie cérébrale. Elle y désignera toujours la distinction indispensable entre les tendances qui déterminent les motifs d'action, et les aptitudes à exécuter les desseins arrêtés. Les premières, plus spontanées, n'admettent la consultation spéculative qu'afin d'apprécier la convenance des désirs : les autres ont toujours besoin de connaître le but extérieur, pour accomplir l'acte voulu. Celles-ci sont donc plus liées aux fonctions intellectuelles. Ainsi, leur siége cérébral doit être essentiellement moyen, et même plus rapproché de la région frontale que du cervelet. Cette disposition générale va devenir plus précise, quand j'aurai déterminé les éléments respectifs de chaque groupe.

Voilà donc un second pas essentiel dans la construction du

Digitized by Google

traité positif, à la fois statique et dynamique, de l'âme humaine ou animale. Composée d'abord de cœur et d'esprit, elle nous offre maintenant la succession normale du cœur proprement dit, de l'esprit, et du caractère, d'après la division naturelle des fonctions morales en moteurs affectifs et aptitudes actives. Dans cette décomposition nouvelle, le nom principal reste aux attributs les plus essentiels, suivant les règles ordinaires du langage. La conception théorique demeure binaire, tant qu'on n'y considère que l'économie totale, qui constitue alors une combinaison irréductible. Mais elle devient ternaire, quand on veut s'y représenter la marche générale d'un tel ensemble, comme l'exige toute progression logique. Sous ce dernier mode, qui est le plus usuel, la théorie statique consiste à répartir le cerveau entre les trois groupes de fonctions intérieures, en assignant sa principale masse, surtout postérieure, au sentiment, son extrémité antérieure à l'intelligence, et sa partie moyenne à l'activité. Pour préciser déjà cet aperçu général, je dois annoncer, par anticipation, que, dans mes dix-huit éléments de l'âme, dix appartiennent au cœur, cinq à l'esprit, et trois au caractère.

Cet état synthétique de la doctrine cérébrale permet de mieux apprécier la constitution fondamentale de l'âme, sans s'y préoccuper d'aucun détail statique, ni même dynamique. Il caractérise directement l'harmonie générale entre la vie affective, la vie spéculative, et la vie active, en ce qu'elle offre de commun à toutes les natures animales. Le sentiment ou instinct y ressort aussitôt comme le centre essentiel de l'existence morale, qui sans lui ne comporterait aucune unité. Par l'intelligence et l'activité, l'être animé se trouve en relation directe avec les corps extérieurs, soit pour les connaître, soit pour les modifier. A cet effet, les deux régions correspondantes du cerveau sont respectivement liées aux appareils sensitifs et locomoteurs. Je

Digitized by Google

conçois, au contraire, sa région affective comme habituellement dépourvue de relations immédiates avec ces instruments extérieurs d'appréciation ou d'action. Elle ne communique directement qu'aux deux autres régions cérébrales, qui seules la rattachent indirectement au dehors. C'est ainsi qu'elle reçoit les impressions d'où dépendent ses propres émotions, et qu'elle transmet les impulsions émanées de ses désirs spontanés. Les mêmes moyens de communication doivent aussi lui servir en sens inverse, soit pour stimuler les fonctions spéculatives, soit pour être réexcitée par les actes pratiques. On ignorera probablement toujours en quoi consistent ces deux ordres de liens cérébraux, qui ne sont pas des nerfs proprement dits avec enveloppes fibreuses : mais il importe peu de les connaître spécialement.

La spontanéité animale ou humaine réside donc surtout dans la région affective du cerveau, la moins dépendante de tous rapports extérieurs. A la vérité, chacune des deux autres a aussi des tendances nécessaires qui lui sont propres, comme l'exige la première loi d'animalité. Cela n'est point douteux même envers la région spéculative, quoiqu'elle soit la moins énergique. Elle éprouve certainement le besoin d'un exercice direct, qui lui procure une satisfaction immédiate, indépendante de toute destination. Tous les animaux supérieurs en offrent des preuves irrécusables, quand leur existence matérielle se trouve assez garantie pour ne pas les préoccuper constamment. Il serait superflu d'y démontrer une telle spontanéité envers les fonctions actives, dont l'exercice propre y suscite des besoins beaucoup plus prononcés. C'est surtout à leur insuffisante satisfaction que s'y rapporte l'important phénomène de l'*ennui*, bien plus qu'aux tendances spéculatives, comme Georges Leroy l'a judicieusement reconnu. A mesure que l'animalité s'élève davantage, ces besoins directs de l'intelligence et de l'activité acquièrent

Digitized by Google

aussi plus d'importance, même dans l'existence solitaire. Néanmoins, en aucun cas, sans excepter notre espèce, ils ne sauraient devenir habituellement les moteurs essentiels de l'être, dont l'unité réelle dépend toujours d'une affection quelconque.

Cette notion fondamentale ne fut jamais contestée sérieusement quant à l'activité, qui ne produirait qu'une agitation désordonnée, entraînant bientôt une profonde lassitude, si son principal exercice était purement spontané, sans aucun but affectif. Mais, par un contraste qui d'abord semble paradoxal on a souvent méconnu la nécessité humaine d'une semblable impulsion morale envers l'intelligence, malgré son énergie beaucoup moindre. On explique aisément cette apparente contradiction, en remarquant que la transmission sociale, principale distinction de notre espèce, dépend surtout de l'esprit, qui se trouve ainsi appelé à un fréquent exercice spécial. Chez les animaux, où cet office ne se développe pas, personne n'hésite à regarder la spéculation comme essentiellement subordonnée à l'affection, qui d'ailleurs s'y trouve plus circonscrite et dès lors mieux appréciable. Ainsi guidée par la biologie, l'étude générale de l'âme peut reprendre l'appréciation du cas social sans y commettre aucune méprise. On reconnait alors que l'exercice intellectuel n'aboutirait qu'à de vagues et incohérentes contemplations, devenues bientôt fatigantes, s'il n'était point habituellement subordonné à une destination affective. Il n'y a de variété réelle, à cet égard, que quant à la nature du moteur moral, tantôt personnel, tantôt social. Son impulsion continue n'est pas seulement indispensable pour diriger et coordonner l'exercice intellectuel. C'est d'elle aussi que dépend toujours l'attention ou contention qu'il exige, même dans ses moindres opérations. Le langage usuel, fidèle dépositaire spontané de la sagesse universelle, manifeste souvent cette re-

Digitized by Google

lation nécessaire, par beaucoup de formules familières, relatives surtout au besoin naturel d'aimer, soi ou autrui, pour contempler et méditer avec fruit. Cet arrêt populaire a toujours surmonté les orgueilleuses rêveries des théoriciens sur la spontanéité de nos principales spéculations. Sans méconnaître l'attrait direct des opérations mentales, on reconnaît ainsi que leur essor énergique et soutenu ne se développe jamais que pour éclairer l'activité commandée par une passion quelconque. En un mot, l'harmonie fondamentale de l'âme, tant humaine qu'animale, se trouve toujours caractérisée exactement dans le vers systématique qui borde ici mon tableau final :

Agir par affection, et penser pour agir.

Au point de vue biologique, cette grande notion ne comporte aucune incertitude, vu le faible développement de l'intelligence solitaire et la haute prépondérance des appétits animaux. Mais son principal essor appartient néanmoins à la sociologie, quoique son appréciation s'y trouve moins facile. Puisque le progrès ne saurait jamais consister que dans l'évolution de l'ordre, il faut bien que le besoin de l'affection, pour diriger à la fois la spéculation et l'action, augmente en s'élevant à une plus noble espèce, et se développe en même temps qu'elle. Sans un tel concours, le principe d'unité aurait moins d'énergie à mesure que le consensus devient plus difficile et plus urgent, par suite de tendances plus diverses et plus vives. Or, au contraire, l'unité vitale se perfectionne tandis que l'existence s'ennoblit. C'est pourquoi la principale explication de cette harmonie fondamentale de l'âme est naturellement réservée au volume suivant, quoique sa première ébauche dût se trouver ici. On peut déjà apprécier aisément combien la sociologie procure seule une consistance décisive à de telles notions biologiques, en remarquant leur faible efficacité chez Gall. Malgré son appréciation

Digitized by Google

réelle de l'harmonie animale, il n'a pu rectifier, à cet égard, de graves aberrations théoriques, et lui-même a trop peu senti la portée d'une semblable notion. Elle ne devient pleinement appréciable qu'envers l'existence sociale, où un plus grand besoin de l'unité fait seul ressortir assez l'unique source de tout consensus moral.

Pour achever de comprendre cette prépondérance naturelle de l'affection sur la spéculation et l'action, il suffit ici de les comparer aussi quant à l'intermittence nécessaire qui caractérise tous les attributs d'animalité. Les trois ordres de fonctions centrales du cerveau sont certainement assujettis à cette loi universelle, comme ses deux classes de fonctions extérieures. On éprouve d'abord un grand embarras à concilier cette alternative nécessaire d'action et de repos avec la continuité, du moins partielle ou temporaire, qu'exige l'efficacité des opérations quelconques. Mais la symétrie constante des organes correspondants vient bientôt résoudre cette difficulté générale, en étendant au dedans l'alternance, évidente au dehors, entre les deux moitiés, droite et gauche, de chaque appareil animal. Bichat, le premier, érigea cette symétrie en caractère statique de l'animalité, sans toutefois apprécier assez sa liaison naturelle avec la loi de l'intermittence. Gall commença seul à sentir dignement cette connexité, dont je complète ici l'appréciation dogmatique. Je dois, à cet effet, signaler une distinction essentielle entre la région affective du cerveau et les deux autres. La relation directe de celles-ci avec les appareils extérieurs, de sensation ou de mouvement, les assujettit, presqu'autant qu'eux, à la loi d'intermittence Mais, le consensus total dépendant surtout de la vie affective, son siége cérébral exige une activité plus soutenue. Je le regarde, en effet, comme ne se reposant jamais en totalité, sauf l'alternance des parties symétriques. En suspendant les impressions extérieures et les mouvements qui

Digitized by Google

s'y rapportent, le sommeil doit périodiquement engourdir les deux autres régions du cerveau. Mais sa masse affective veille toujours, pour maintenir l'unité et la continuité de chaque existence animale. Il faut, en outre, conserver alors l'assistance cérébrale propre aux fonctions végétatives, qui sont en relation directe et spéciale avec les principaux instincts. A ce double titre, cette région du cerveau peut même fonctionner davantage dans le sommeil que pendant la veille, d'après le repos des deux autres. Seulement, l'inertie de celles-ci permet rarement la manifestation de telles opérations affectives, qui ne laissent presque jamais de traces distinctes et durables. Dans les rêves ou délires qui comportent cette appréciation, elle fournit le meilleur indice des inclinations dominantes, alors libres de toute contrainte extérieure.

Ainsi, une étude systématique confirme enfin la maxime spontanée que le cœur m'inspira pour l'épigraphe particulière de mon discours préliminaire : on se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer. Telle est la solution naturelle que la théorie positive de l'âme fournit envers la célèbre question si vainement agitée entre les métaphysiciens, sur l'intermittence ou la continuité des plus hautes fonctions vitales. Il y a, en effet, suspension périodique, d'ailleurs partielle ou totale, dans les fonctions spéculatives et actives du cerveau, d'après leur liaison constante avec les appareils extérieurs, de sensation ou de mouvement, directement soumis à la discontinuité. Mais, immédiatement isolée du dehors, la région cérébrale prépondérante peut et doit fonctionner sans cesse, par alternance symétrique. La vie affective constitue donc doublement l'unité de l'âme humaine ou animale, soit comme principe du consensus, soit comme source de la continuité.

D'après cette appréciation fondamentale, il faut maintenant poursuivre la construction directe de ma théorie cérébrale, en

Digitized by Google

y spécifiant peu à peu ces fonctions prépondérantes, dont j'ai seulement caractérisé l'ensemble. Leur analyse positive doit précéder, et même diriger, celles de l'intelligence et de l'activité.

Cette vie affective, qui domine et coordonne toute l'existence, se décompose d'abord en personnalité et sociabilité. A la vérité, la première anime seule les êtres inférieurs, jusqu'au degré zoologique où commence l'entière séparation des sexes. Mais la seconde s'y joint toujours chez la plupart des animaux supérieurs, tout comme dans l'homme, quoique avec un moindre développement. J'ai déjà remarqué qu'il en résulte deux modes très-distincts pour l'unité de chaque être, par égoïsme ou par altruisme ; et j'ai expliqué comment le plein essor de ce dernier régime appartient à notre seule espèce. Malgré ce privilége nécessaire, la lutte élémentaire des deux moteurs affectifs, tant célébrée envers la nature humaine, ne lui est point particulière. Elle existe aussi sans équivoque, quoique avec moins d'intensité, et surtout de continuité, chez tous les principaux types d'animalité. La biologie doit donc en ébaucher l'étude scientifique, mais en réservant à la sociologie sa théorie systématique, qui s'y fonde sur l'appréciation directe du cas le plus prononcé.

Un tel dualisme affectif ne comporte jamais une véritable équivalence entre ces deux éléments généraux, dont l'un prévaut nécessairement, de manière à constituer l'unité totale, qui ne saurait s'établir autrement. Sans détruire ni neutraliser la sociabilité, la personnalité tend ordinairement à la dominer, même chez notre espèce, quand l'être puise en lui seul ses principes de conduite. Cette prépondérance est, en effet, nécessaire pour que la vie animale atteigne assez sa destination individuelle, toujours relative à l'existence végétative, dont les besoins continus et irrésistibles impriment seuls une direction

Digitized by Google

fixe aux fonctions supérieures. Au fond, ces mêmes exigences inférieures continuent à dominer notre propre espèce, mais suivant un mode indirect, qui tend au régime opposé, lorsque chacun vit surtout pour les autres. Car, si la conservation fondamentale ne suscitait aucuns besoins personnels, notre existence collective serait autant dépourvue de direction fixe et de caractère déterminé que chaque vie individuelle. De là résulte le grand problème humain, déjà posé par mon discours préliminaire, et auquel est consacré l'ensemble de ce traité : subordonner, autant que possible, la personnalité à la sociabilité, en rapportant tout à l'Humanité. L'état social tend toujours vers cette inversion radicale de l'économie individuelle, parce qu'il développe nécessairement le plus faible instinct et comprime le plus énergique. Quoiqu'une telle tendance ne puisse devenir efficace que dans notre espèce, d'après les motifs que j'ai expliqués, j'ai aussi démontré qu'elle appartient à toutes les races supérieures, dont chacune formerait spontanément un Grand-Être, si sa situation totale le permettait. Il faut donc concevoir ce conflit permanent entre la sociabilité et la personnalité comme la base naturelle d'une vraie théorie générale de la vie affective, dont l'ébauche appartient à la biologie et l'essor décisif à la science finale.

Tel est le début fondamental du classement positif des divers penchants élémentaires, suivant leur énergie décroissante et leur dignité croissante. On reconnaît déjà que son principe coïncide essentiellement avec la loi universelle à laquelle j'ai ramené toutes les classifications réelles, en commençant par celle des différentes sciences abstraites, d'après la moindre généralité et la complication graduelle. Dans cette nouvelle application de ma règle taxonomique, il s'agit de décomposer peu à peu, d'abord la personnalité, puis la sociabilité, en penchants vraiment irréductibles, dont la succession totale développe entière-

Digitized by Google

ment la progression où je viens de poser les deux termes extrêmes. Entre l'égoïsme complet et le pur altruisme, il faut intercaler les diverses affections intermédiaires, en procédant toujours par décomposition binaire. Suivant l'esprit général de notre méthode subjective, l'appréciation continuera d'être dynamique au début pour devenir enfin statique.

Ce précepte logique m'oblige d'abord à compléter l'indication générale de la progression affective, en déterminant les siéges collectifs des deux états extrêmes. Mais l'ensemble de cette détermination n'offre ici aucune grave difficulté d'après les notions précédentes sur l'harmonie fondamentale de l'âme. D'ailleurs, le résultat mérite d'autant plus de confiance qu'il s'accorde essentiellement avec les inspirations primitives de Gall, dont le génie surmonta si souvent les vices de sa méthode. Nous avons déjà reconnu que les fonctions cérébrales deviennent plus élevées et moins énergiques en procédant d'arrière en avant. Par ce seul motif, on est donc conduit à réserver l'extrémité antérieure de la région affective aux sentiments sociaux, en consacrant sa principale masse aux instincts personnels, les siéges les plus postérieurs appartenant toujours aux moins nobles penchants. Cette répartition générale se trouve confirmée par l'obligation normale de placer les inclinations bienveillantes auprès des organes intellectuels. Il existe, en effet, une harmonie intime et spéciale entre ces deux ordres d'attributs supérieurs. L'altruisme, quand il est énergique, se montre toujours plus propre que l'égoïsme à diriger et stimuler l'intelligence, même chez les animaux. Il lui fournit un champ plus vaste, un but plus difficile, et même une participation plus indispensable. Sous ce dernier aspect surtout, on ne sent point assez que l'égoïsme n'a besoin d'aucune intelligence pour apprécier l'objet de son affection, mais seulement pour découvrir les moyens d'y satisfaire. Au contraire, l'altruisme exige, en outre, une

Digitized by Google

assistance mentale afin de connaître même l'être extérieur vers lequel il tend toujours. L'existence sociale ne fait que développer davantage cette solidarité naturelle, d'après la difficulté supérieure de comprendre l'objet collectif de la sympathie. Mais déjà la vie domestique en manifeste nettement la nécessité constante, chez toutes les espèces bien organisées.

Le fondement général de la théorie affective étant ainsi devenu autant statique que dynamique, je dois encore, avant de la spécialiser davantage, y transformer la combinaison binaire en une progression ternaire, par l'introduction des penchants intermédiaires. Cette opération complémentaire ne présente aucune difficulté, pas plus anatomique que physiologique. En effet, entre l'intérêt direct, propre à l'individu isolé, et le vrai sentiment social, il existe un intérêt indirect, qui, sans cesser d'être personnel, se rapporte aux liaisons de chacun avec les autres, pour en tirer des satisfaction individuelles. Ce petit groupe intercalaire doit donc siéger dans le haut de la région postérieure du cerveau. Sa division spéciale se trouvera naturellement déterminée ci-dessous, entre celles du plein égoïsme et du pur altruisme. Je puis ainsi construire immédiatement la progression finale de la vie affective, en y procédant toujours par décomposition binaire et succession ternaire.

Cet intérêt propre et direct, qui constitue l'égoïsme fondamental, se divise d'abord en instinct de la conservation et instinct du perfectionnement. Le premier est certainement le plus énergique et le plus universel, comme étant le plus indispensable, quoique le moins noble. Il existe, sous un mode quelconque, chez les moindres animaux, qui sans lui disparaîtraient bientôt. Mais cet instinct prépondérant n'est presque jamais simple. On ne peut s'en former que des notions vagues et confuses en le concevant comme unique. Son appréciation positive exige qu'on y distingue ce qui concerne la conservation

Digitized by Google

de l'individu et ce qui se rapporte à celle de l'espèce. Au point de vue biologique, la séparation de ces deux instincts devient évidente, puisque le second ne peut se prononcer dans toute la partie inférieure de la série animale, où les sexes ne sont point assez séparés. Mon tableau final qualifie le premier de *nutritif*, d'après sa principale attribution : mais on ne doit jamais oublier qu'il en a d'autres, devant comprendre, en général, tout ce qui intéresse immédiatement la conservation matérielle de l'individu. C'est le seul instinct qui soit pleinement universel, aucun animal ne pouvant subsister sans lui. Il demeure partout le plus fondamental, même chez notre espèce. L'incomparable Dante caractérise profondément sa prépondérance nécessaire dans le vers si philosophique qui termine l'admirable récit d'Ugolin, en opposant les besoins nutritifs aux angoisses paternelles : *Poscia, più che 'l dolor potè 'l digiuno.*

Un tel instinct a pourtant été oublié par Gall, peut-être en vertu même de son ascendant, qui semblait incompatible avec un siége spécial, suivant les anciens préjugés physiologiques. L'absence d'organe propre n'y conviendrait qu'envers la plus infime animalité, là où une entière homogénéité paraît interdire toute distinction anatomique. Partout ailleurs, ce siége spécial doit exister, et son importance augmente même avec la dignité animale, qui suscite des penchants plus variés, dont les différentes impulsions détourneraient la sollicitude conservatrice, si elle n'avait point d'organe distinct. On l'a cherché depuis Gall, mais d'une manière confuse et empirique. Les principes précédents me semblent ne laisser aucun doute sur sa situation, chez quiconque aura bien saisi l'esprit de la théorie subjective. Cet instinct nutritif doit ainsi occuper le siége cérébral le plus inférieur, aussi près que possible de l'appareil moteur et des viscères végétatifs. Je le place donc dans la partie médiane du cervelet, dont le reste demeure consacré à l'instinct

Digitized by Google

reproducteur, auquel Gall accordait la totalité de cette vaste région cérébrale.

Quant à la conservation de l'espèce, elle exige nécessairement deux instincts différents, l'un sexuel, l'autre maternel, dont le premier est plus énergique et moins noble que le second. Leur distinction est notoire dans l'échelle animale, qui montre quelquefois les sexes pleinement séparés, sans aucune sollicitude pour les petits. Envers tous deux, l'opinion de Gall me semble démontrée, sauf l'amendement que je viens d'y apporter. Ces siéges sont évidemment conformes à la méthode subjective, qui les aurait aisément indiqués au besoin.

Telle est donc la progression spéciale des trois premiers termes de la série affective, comprenant les trois instincts conservateurs, d'abord nutritif, puis sexuel, et enfin maternel. L'accroissement de dignité et le décroissement d'énergie, d'où dépend une telle coordination, s'y trouvent déjà très-prononcés. Cette gradation dynamique se traduit fidèlement dans la comparaison statique, entre le milieu du cervelet, ses côtés, et la partie médio-postérieure du cerveau inférieur. La continuité d'action, que j'ai ci-dessus attribuée à l'ensemble de la région affective, est incontestable ici envers le premier instinct, qui doit sans cesse veiller à la conservation personnelle. Quant aux deux autres, leur intermittence supposée sera jugée seulement apparente, par quiconque considérera les cas où leur impulsion n'éprouve aucune contrainte extérieure. Lorsqu'ils se trouvent privés de leurs satisfactions naturelles, comme il arrive souvent, leur sollicitude change de direction, mais sans cesser de se manifester, du moins chez les principales espèces.

A cette progression conservatrice, succède une combinaison, plus élevée et moins universelle, entre les deux instincts du perfectionnement, que mon tableau final qualifie de *militaire* et *industriel*, par une extension systématique des termes usités

Digitized by Google

envers l'espèce humaine. Plus élevés et moins énergiques que les précédents, ils se rapportent directement à l'animalité, tandis que ceux-ci concernent, au fond, la vie végétative. Néanmoins, ils continuent d'appartenir, comme eux, à l'égoïsme fondamental, puisqu'ils ne poussent l'être à améliorer sa condition que pour sa seule satisfaction personnelle. Cette amélioration s'obtient de deux manières très-différentes, quoique souvent coexistantes, par la destruction des obstacles et par la construction des moyens. Loin que le premier mode soit particulier aux carnassiers, il est, au contraire, plus universel que le second, comme étant à la fois plus indispensable et plus facile. Aucun animal, même herbivore, ne saurait subsister sans détruire beaucoup d'objets, et souvent d'autres êtres animés, sans excepter ses semblables, surtout dans les luttes sexuelles. Spurzheim a judicieusement généralisé la notion d'un tel instinct, que Gall restreignait trop aux attributions les plus saillantes. Quant à l'instinct industriel, quoique plus rare et moins prononcé, il appartient assez à l'animalité pour que la biologie doive en ébaucher la théorie naturelle. S'il ne se développe pleinement que dans la race humaine, on peut, au fond, en dire autant de l'autre; puisque, partout ailleurs, la guerre n'aboutit jamais à la conquête permanente, même individuelle. On a trop borné l'instinct constructeur, comme la socialité, à quelques espèces exceptionnelles, qui semblent arbitrairement réparties. Il doit exister, sous un mode quelconque, partout où les instincts conservateurs, principalement la maternité, exigent des travaux spéciaux. Sa notion actuelle est aussi trop restreinte, puisqu'elle n'embrasse point l'ensemble des tendances relatives à l'amélioration, qu'il faut souvent juger indépendamment des résultats effectifs, à l'égard desquels la plupart des animaux constructeurs éprouvent beaucoup d'entraves, surtout humaines. Cette confusion dynamique a

Digitized by Google

gravement affecté le siége assigné à l'instinct industriel, que Gall plaçait auprès des organes intellectuels. Il réussit mieux pour l'instinct militaire. Dans la théorie subjective, tous deux doivent résider en arrière, mais celui-ci davantage. Toutes les conditions essentielles me semblent concourir à les faire siéger, l'un aux côtés, l'autre au-dessus, de l'organe maternel.

Les cinq instincts égoïstes étant ainsi classés et logés, il devient aisé d'étendre la série affective aux penchants intermédiaires, qui préparent graduellement sa terminaison sociale. Cette transition s'accomplit par deux inclinations très-distinctes, quoique souvent confondues, l'orgueil, ou le besoin de domination, et la vanité, ou le besoin d'approbation. Toutes deux sont essentiellement personnelles, d'après leur source et leur but. Mais elles deviennent sociales, quant à leurs moyens de satisfaction, qui, en effet, rendent leurs tendances beaucoup plus modifiables que les précédentes, même hors de notre espèce. Néanmoins, il existe entre elles, à cet égard, une grave différence, qui place la vanité au-dessus de l'orgueil, comme Gall l'a bien senti. Son aptitude à être modifiée par les influences sociales est assez prononcée pour que d'irrationnels penseurs lui aient attribué la sociabilité, qu'elle suppose, au contraire. Un coup d'œil philosophique sur les animaux rectifie aussitôt cette erreur grossière, dont les suites morales sont si dangereuses. On doit d'ailleurs regarder, pour l'espèce humaine, cette distinction entre les deux penchants intermédiaires comme la première source naturelle de la division des deux pouvoirs élémentaires, ainsi rattachée à notre organisme cérébral. Car, chacun d'eux aspire également à l'ascendant personel; mais l'un y prétend surtout par la force, et l'autre par l'opinion. L'orgueil pousse donc à commander, et la vanité à conseiller, en persuadant ou convaincant. Or, le lecteur sait déjà, d'après l'ensemble de mon discours préliminaire, que telle est, au fond,

Digitized by Google

la distinction normale entre les deux puissances temporelle et spirituelle.

Quant aux siéges de ces penchants intermédiaires, la solution de Gall exige peu de rectifications. Notre construction subjective est maintenant trop avancée pour éprouver aucun embarras envers des inclinations aussi caractérisées. La plus personnelle doit siéger en bas, aux côtés de l'organe industriel, et la plus sociale au-dessus de lui. On termine ainsi la principale région affective par un organe median, comme celui qui la commence. Tel est le complément nécessaire de la progression fondamentale, à la fois statique et dynamique, propre aux sept penchants personnels, communs à presque tous les animaux supérieurs.

Cette coordination partielle prépare graduellement la noble terminaison de la série affective par l'ensemble des penchants sociaux ou altruistes. L'accroissement de dignité et le décroissement d'énergie, qui dirigent toute ma classification morale, s'y manifestent autant que possible. Mais leur infériorité de puissance trouve une certaine compensation dans leur aptitude naturelle à un essor plus complet, puisque tous les êtres peuvent y participer à la fois sans aucun conflit, et même en retirant de ce concours un surcroît de satisfaction. Quoique cette propriété caractéristique ne doive se réaliser pleinement que chez notre espèce, comme je l'ai expliqué, son ébauche appartient réellement à la biologie, qui peut seule en préparer convenablement l'étude sociologique. Il est certain, en effet, que ces nobles penchants sont communs à beaucoup de races animales. Outre qu'ils y offrent quelquefois plus d'intensité que dans l'homme, ils s'y trouvent mieux dégagés des résultats sociaux et des influences mentales. C'est là surtout que leur nature devient nettement irrécusable, de manière à dissiper toute incertitude. Notre faible raison dut d'abord recourir à l'observation des animaux pour

Digitized by Google

repousser systématiquement les funestes sophismes de la théologie et de l'ontologie contre l'existence propre des instincts sympathiques, encore méconnus par les esprits qui rejettent une telle autorité.

La principale tendance de ces penchants supérieurs consiste à changer la constitution fondamentale de l'unité vitale. Dans chaque existence complexe, l'harmonie générale ne peut résulter que d'une suffisante subordination de toutes les impulsions spontanées à un seul moteur prépondérant. Or, ce penchant dominateur est égoïste ou altruiste : d'où dérive ma distinction antérieure entre les deux modes que comporte le consensus vital. Non-seulement le second régime surpasse le premier comme seul compatible avec l'état social. Mais, en outre, il constitue, même chez l'individu, une unité plus complète, plus facile, et plus durable. Les instincts inférieurs dirigent la conduite d'après des motifs purement internes, dont la multiplicité et la variation ne lui permettent aucune marche fixe, ni même aucun caractère habituel, sauf pendant les exigences périodiques des principaux appétits. Il faut que l'être se subordonne à une existence extérieure afin d'y trouver la source de sa propre stabilité. Or, cette condition ne peut se réaliser assez que sous l'empire des penchants qui disposent chacun à vivre surtout pour autrui. Tout individu, homme ou animal, qui, n'aimant rien au dehors, ne vit réellement que pour lui-même, se trouve, par cela seul, habituellement condamné à une malheureuse alternative d'ignoble torpeur et d'agitation déréglée. Le principal progrès de chaque être vivant doit, sans doute, consister à perfectionner ce consensus universel où réside l'attribut essentiel de la vitalité. C'est pourquoi le bonheur et le mérite, même personnels, dépendent partout d'un juste ascendant des instincts sympathiques. *Vivre pour autrui*, devient ainsi le résumé naturel de toute la morale positive, dont

Digitized by Google

la biologie doit déjà ébaucher le principe universel, mieux dégagé alors des diverses influences perturbatrices.

Notre espèce est seule destinée, comme je l'ai expliqué, à développer entièrement un tel régime, en constituant sa sociocratie, d'après une longue initiation, assez accomplie maintenant chez son élite. Mais beaucoup d'autres races pourraient y parvenir aussi, à leur manière, en échangeant une farouche indépendance contre une subordination volontaire, acceptée déjà par celles que leur organisation y dispose le mieux. L'extension graduelle de cette vaste biocratie à toutes les espèces disciplinables deviendra l'un des principaux résultats de notre propre régénération, morale et mentale. Mais une telle affiliation suppose partout les mêmes penchants qui, à un degré supérieur, ou sous de meilleures conditions, déterminent la sociabilité humaine. Ainsi, ces nobles instincts tendent nécessairement à prévaloir chez tous les animaux susceptibles de se subordonner à nous, quoique cette soumission ait été souvent attribuée à une servilité chimérique.

Ces penchants supérieurs sont peu nombreux : mais on ne pourrait les réduire à un seul, sans retomber aussitôt dans la confusion métaphysique d'où Gall nous a retirés. Il y distingua judicieusement trois instincts, envers lesquels il suffit ici de mieux systématiser son appréciation dynamique : d'abord l'attachement, puis la vénération, et enfin l'instinct suprême, la bonté, ou l'amour universel, dont la *charité* des chrétiens constituait l'ébauche théologique. Leur gradation naturelle termine la série affective par une progression partielle, évidemment conforme au principe général de ma coordination morale. Comme les précédents, elle résulte aussi d'une décomposition toujours binaire. En effet, on doit d'abord diviser les affections sympathiques suivant que leur destination est spéciale ou générale. Dans le premier cas, elles sont plus intenses, mais moins

Digitized by Google

nobles. Aussi les a-t-on taxées souvent d'égoïsme collectif, quoique cette irrationnelle exagération méconnaisse radicalement leur vraie nature, toujours caractérisée par la tendance à vivre pour autrui. Mais ce cas initial comprend réellement deux penchants, qu'il importe de bien distinguer, d'après leur inégale spécialité. La sagesse populaire a heureusement qualifié le premier sous le nom d'*attachement*, qui indique l'énergie supérieure des affections les plus circonscrites. Il ne lie profondément que deux êtres à la fois. La vie domestique lui suffit, et même lui convient mieux. Aussi se développe-t-il beaucoup chez les animaux, et souvent davantage que parmi nous. Il y produit surtout la monogamie, poussée quelquefois jusqu'au veuvage complet. Quant à l'autre sympathie spéciale, elle consiste dans la *vénération* proprement dite, dont la destination, quoique toujours déterminée, comporte une extension très-supérieure à celle du pur attachement. La soumission volontaire constitue son caractère essentiel. C'est pourquoi elle s'applique surtout aux chefs, tandis que le penchant précédent préfère l'égalité. Cette noble affection appartient encore à beaucoup d'animaux, quoique plus rarement que la pure tendresse. Quelques-uns la poussent même jusqu'à honorer les morts, comme le chien l'a souvent montré envers son maître. La vraie nature d'un tel penchant fut peu sentie chez Gall, que sa destinée militante disposait mal au respect. Elle fut mieux appréciée par Spurzheim, et surtout par Broussais, qui termina si dignement sa noble carrière en étudiant et proclamant, avec une consciencieuse énergie, une doctrine qu'il avait méconnue jusqu'alors. Ce grand sentiment constitue une transition naturelle entre la tendresse particulière et l'amour universel. Quant à cette dernière inclination, terme suprême de la progression affective, elle comporte beaucoup de degrés, mais sans admettre aucune division. Son caractère consiste, en effet, dans une

Digitized by Google

nation collective, quelle que soit l'étendue de la collection. ais l'amour de la tribu ou de la peuplade, jusqu'au plus patriotisme, et même jusqu'à la sympathie envers tous les assimilables, le sentiment ne change jamais de nature. ement, il s'affaiblit et s'ennoblit à mesure qu'il s'étend, nt la loi commune de ma série affective. Quoique les ani-x y participent moins qu'aux deux autres penchants sympa-ues, on ne saurait l'ériger en privilége exclusif de notre èce, dont il constitue pourtant la principale propriété. Une nirable équivoque consacre, en effet, la même expression r désigner à la fois la plus vaste extension habituelle de te suprême affection et l'ensemble de la race où elle se dé-oppe le mieux. Comme une telle expansion est réellement ompatible avec la haine envers les autres espèces, il y a peu nconvénients à se servir de ce terme usuel pour caractériser vantage la sympathie vraiment universelle. Le lecteur doit onc sentir comment j'ai été conduit à désigner ainsi, dans non tableau cérébral, le meilleur type de l'unité vitale, qui nd toujours à dériver d'un tel principe, d'après l'ensemble es notions précédentes.

En terminant cette explication spéciale de la progression par-lelle qui complète la série affective, je ne saurais négliger d'indiquer sa haute importance morale. Il est, sans doute, moins dangereux de confondre en un seul tous les sentiments sociaux que d'en méconnaître l'existence distincte. Mais cette vague appréciation, insuffisante pour la théorie, nuit surtout à la pratique. Elle y devient même profondément perturbatrice, comme le témoigne trop l'état présent de notre espèce, dont l'élite tend ainsi aux plus désastreuses aberrations, tant privées que publiques. Cette indication sommaire, envers laquelle tout développement serait ici déplacé, suffit pour caractériser l'éminent service que rendra la biologie systématique, en montrant

Digitized by Google

la source naturelle de cette éducation sympathique, d'où dépend toute notre vraie discipline. Dans son origine animale, une telle progression devient irrécusable pour les plus rebelles métaphysiciens. Non-seulement on y reconnait la distinction des termes, mais aussi leur gradation de noblesse ou d'énergie, et enfin leur succession normale, dont rien ne saurait dispenser. Un tel fondement permet ensuite à la sociologie de faire mieux apprécier l'inanité et le danger des tendances qui, aspirant tout à coup au sentiment suprême, font essentiellement avorter toute l'éducation affective, où il ne doit jamais constituer que le terme final.

Quant aux siéges de ces trois nobles instincts, la solution de Gall n'a besoin d'être rectifiée qu'envers le premier, et l'on doit d'ailleurs admirer sa profonde sagacité, autant statique que dynamique, à l'égard du dernier. Le défaut radical de méthode systématique conduisit cet éminent fondateur de la physiologie cérébrale à placer l'attachement auprès des organes égoïstes et loin des deux autres instincts sympathiques. Mais, en partant de son heureuse détermination pour la bienveillance, on caractérise convenablement l'ensemble de cette partie supérieure de la région affective. La bonté étant ainsi placée dans la plus haute portion médiane du cerveau frontal, il faut d'abord concevoir l'organe de la vénération immédiatement derrière celui-là, suivant l'opinion de Gall, complétée par Spurzheim. Mais, entre ces deux siéges et celui du plus noble penchant personnel, je laisse un vide, destiné ci-après à l'une des trois fonctions actives. L'attachement réside aux côtés de la vénération; son organe, incliné d'avant en arrière, vient se lier en dessous à celui de la vanité; de manière à maintenir la continuité totale de la région affective, malgré cette lacune médiane. On sentira bientôt, d'après la région active, que cette disposition exceptionnelle est prescrite par l'ensemble de ma construction sub-

Digitized by Google

jective. Elle y sert d'ailleurs à mieux distinguer la plus noble partie de la région affective. La supériorité générale justement attribuée par Gall aux organes médians sur leurs voisins latéraux, concourt aussi à marquer davantage la prééminence de cette portion sociale, qui comprend deux organes impairs et un seul pair; tandis que la portion personnelle renferme quatre des uns et trois des autres. En outre, ce sommet de la région affective, directement lié à la région spéculative, doit avoir moins de rapports que tout le reste, soit avec l'appareil moteur, soit avec les viscères végétatifs. Mais ce voisinage des organes intellectuels ne le fait point participer à l'intermittence qui leur est propre, puisqu'il n'y introduit aucune relation extérieure. La perpétuité de fonction, que j'ai attribuée à toute la région affective, s'étend aussi à ses organes sociaux, du moins en proportion de leur énergie. Quand ils sont assez développés, ils doivent naturellement veiller sans cesse, sauf l'alternance symétrique, chez toutes les espèces qui vivent en société, ou même en famille.

En achevant ainsi la première des trois parties de ma théorie cérébrale, son appréciation totale me suggère une importante application, dont l'étude propre appartient à la sociologie, mais que la biologie doit ébaucher, comme étant commune aux animaux et à l'homme.

De l'ensemble de sa doctrine, Gall déduisit une classification, remarquable quoique vague, complétée par Broussais, entre les différentes natures humaines. Mais, ayant mal classé les fonctions affectives, et mal apprécié les fonctions intellectuelles, il dut manquer une telle opération, sauf comme indice d'une des plus utiles conséquences de la saine théorie cérébrale. Le classement normal constituant, au contraire, la principale valeur de ma construction actuelle, j'y dois signaler sommairement cette application naturelle. Pour la mieux

Digitized by Google

accomplir, il faut d'abord la réduire aux moteurs affectifs, et c'est pourquoi je la place ici. Ce classement pratique des divers types d'une même espèce doit surtout dépendre des impulsions qui dirigent la conduite habituelle, quels que soient les moyens intellectuels que Gall y mêla mal à propos. En outre, quand même on le destinerait seulement à notre race, on aurait tort de le fonder, comme lui, sur aucune distinction absolue entre l'humanité et l'animalité, dont nous venons de vérifier, sous chaque aspect, l'identité radicale, sauf les inégalités de degré.

Cela posé, considérons l'ensemble des dix penchants élémentaires, cinq purement personnels, trois pleinement sociaux, et deux intermédiaires, égoïstes par le but et la source, mais altruistes quant aux moyens. Leur répartition statique représente leur comparaison dynamique, dont elle peut ainsi devenir un précieux équivalent logique. Au seul aspect de cette grande progression affective, commune à toutes les espèces importantes, on voit surgir une classification naturelle entre les différents types de chaque race, suivant le genre des penchants qui dominent la conduite ordinaire. Elle mérite d'autant plus de confiance qu'elle aboutit à systématiser la sagesse populaire, dont la compétence spontanée n'y saurait être contestée. Ainsi naît d'abord la distinction générale entre les bons et les méchants, tous dominés par des inclinations tranchées, respectivement altruistes et égoïstes. Mais ces deux classes extrêmes, seules nettement caractérisables, sont toujours peu nombreuses, et d'ailleurs inégalement : leur proportion mutuelle détermine l'opinion que mérite l'espèce correspondante. Dans toutes les races, une majorité très-prononcée, quoique à divers degrés, flotte entre ces deux constitutions principales, sans manifester aucune tendance spéciale. Il y faut pourtant distinguer un troisième type, dirigé surtout par les deux penchants intermédiaires. Cette classe abonde chez les espèces sociables,

Digitized by Google

où elle fournit la plupart des chefs ordinaires. Parmi nous, elle pousse au commandement ou au conseil, selon que prévaut le plus personnel ou le plus social de ces deux instincts ambigus.

Tel est le classement naturel que suscite, chez une espèce quelconque, la principale des trois régions cérébrales. On pourra le développer, autant que la pratique l'exigera, en y décomposant davantage la progression affective, comme je viens de l'indiquer pour les penchants intermédiaires. En n'y faisant participer que les sentiments, je l'ai rendue plus appréciable et mieux applicable. Mais les âmes ainsi définies d'après le cœur ne peuvent se développer assez si l'esprit et le caractère ne leur fournissent point les moyens convenables. Quand ces types affectifs se trouvent dissimulés par le défaut d'aptitude, théorique ou pratique, une appréciation approfondie peut néanmoins manifester toujours leur vraie nature, chez les animaux comme parmi nous.

Après avoir construit cette partie fondamentale de ma théorie cérébrale, l'élaboration des deux autres doit devenir plus facile et plus rapide. Il faut d'abord traiter la région spéculative, qui découvre les moyens propres à satisfaire les divers besoins affectifs, et ensuite la région active, qui dirige l'exécution des projets ainsi formés.

Envers les fonctions intellectuelles, je diffère presque autant de Gall que lui-même de ses prédécesseurs métaphysiques. Mais cette discordance plus profonde tend d'ailleurs à me dispenser davantage des discussions spéciales, de manière à simplifier mon exposition. Toutefois, elle m'oblige d'abord à caractériser ensemble le vice nécessaire de la marche suivie par Gall et la nature propre de celle que la sociologie m'a inspirée. L'appréciation sommaire de nos principales dissidences achèvera ensuite d'indiquer l'esprit général de ma doctrine, dont l'exposition directe deviendra dès lors courte et nette.

Digitized by Google

Privé de toute méthode systématique, Gall oscilla toujours entre l'inspiration subjective et les tendances objectives, sans jamais adopter aucun plan général. Mais cette fluctuation empirique, qui était alors inévitable, altéra peu l'élaboration originale de la physiologie du cerveau, en ce qui concerne les penchants. Envers eux, son insuffisance logique se trouvait naturellement compensée par l'irrésistible concours de deux impulsions décisives, la sagesse vulgaire et l'observation des animaux. Dans un tel sujet, il n'y avait de radicalement vicieux que les opinions des philosophes, dont les nombreuses dissidences ne tendaient qu'à y mieux cacher la vérité. A cet égard, le principal succès de Gall résulta davantage de la hardiesse de son caractère que de la supériorité de son esprit; comme je l'ai jadis remarqué pour Kepler, au sujet de sa seconde loi. Quand il eut franchement répudié les rêveries métaphysiques sur la souveraineté de l'intelligence, l'instinct populaire le conduisit bientôt à ériger le cœur en principal arbitre de la vie réelle. Pour en mieux apprécier la prépondérance, il dut dès lors employer l'observation des animaux, où elle se trouve dégagée des influences mentales et des résultats sociaux. Aussi son étude spéciale des divers penchants fut-elle ordinairement très-heureuse. Je n'ai eu à y opérer que certaines rectifications secondaires et quelques éliminations indispensables. Elle ne m'a d'ailleurs réservé que la grande élaboration accomplie ci-dessus envers l'ensemble des penchants, pour y découvrir la vraie série affective, que Gall n'avait pas même cherchée. A cela près, mon appréciation confirme ses principales inspirations, tant statiques que dynamiques.

Mais il en doit être tout autrement quant aux fonctions intellectuelles. Là, Gall se trouva privé des indications animales; et la sagesse populaire ne lui fournit plus que des lumières trop confuses, susceptibles seulement d'être utilisées par une théo-

Digitized by Google

rie qu'il ne pouvait avoir. Néanmoins, il y brisa vigoureusement le joug nébuleux de la métaphysique. Quoiqu'il n'ait ainsi abouti qu'à une doctrine superficielle, essentiellement indigne de lui, cette construction éphémère fut cependant assez rapprochée de la réalité pour me permettre de monter enfin au vrai point de vue encyclopédique en fondant la science sociale. Cette ascension décisive pouvait seule conduire aux véritables lois sur la nature et la marche des fonctions intellectuelles. Écartant irrévocablement une vaine exploration personnelle, elle a directement subordonné la théorie mentale à l'étude positive de l'évolution collective, sans laquelle de tels phénomènes ne sauraient être assez caractérisés. Telle est la source nécessaire des graves dissidences que je vais indiquer, entre Gall et moi, sur ce grand sujet, dont la véritable élaboration restait impossible avant mon ouvrage fondamental.

Il serait superflu de signaler ici aucune erreur spéciale de Gall envers les différentes fonctions intellectuelles. En dissipant les ténèbres résultées d'une vicieuse généralisation, il fut conduit, faute d'une vraie théorie encyclopédique, à trop multiplier les distinctions, qu'il rendit souvent frivoles. Aspirant aveuglément à la réalité, son analyse devint empirique et incohérente. D'une autre part, en combattant les aberrations métaphysiques sur la suprématie intellectuelle des sens extérieurs, Gall fut entraîné à trop restreindre leur vrai domaine, en transportant à autant d'organes cérébraux les principales attributions de la vue et de l'ouïe. Sans m'arrêter à ces critiques particulières, je dois seulement caractériser ses erreurs, plus excusables et moins reconnues, envers les phénomènes généraux de l'intelligence.

Dans l'immortelle élaboration de Gall sur les doctrines des psychologues et des idéologues, il n'y a de vraiment décisif que sa discussion négative. Il a pleinement démontré l'inanité

Digitized by Google

radicale de leurs explications logiques, en appréciant les vagues facultés d'attention, mémoire, volonté, etc., qu'ils érigent en attributs élémentaires. Mais il ne fut point aussi heureux dans la conception qu'il s'efforça de substituer à ces puérilités doctorales, en représentant ces phénomènes généraux comme autant de modes d'action communs à toutes les vraies fonctions cérébrales, même affectives. Le peu de succès d'une telle théorie constitue déjà une présomption défavorable, en un temps d'émancipation où cet avortement ne saurait être toujours imputé à la routine. Cependant, la sociologie m'a seule permis de la juger et de la remplacer, sans revenir aux aberrations antérieures. Avant d'expôser ma propre doctrine sur les fonctions élémentaires de l'esprit, je dois indiquer comment j'apprécie ces états généraux qui ne résultent, à mon gré, ni de facultés propres, ni de modes communs, mais du concours des diverses opérations mentales.

Il faut d'abord les restreindre aux organes intellectuels, en abandonnant, malgré les amendements de Spurzheim, l'opinion de Gall qui les attribuait aussi aux organes affectifs. Non-seulement on ne peut accorder à ceux-ci ni la mémoire, ni le jugement, ni l'imagination; mais on doit encore leur refuser, malgré leur vive sensibilité, la sensation proprement dite. La sagesse universelle a, depuis longtemps, justement qualifié d'aveugles tous les penchants quelconques. Sentir et désirer, telles sont leurs fonctions propres et exclusives, tant actives que passives Ainsi, leur nature consiste en émotions, d'où résultent des impulsions; mais sans comporter jamais la notion, ni, par suite, le jugement. Dans leur plus haute énergie, même maladive, ils ignorent entièrement leur propre état, qui ne peut être connu que des organes intellectuels, si ceux-ci restent assez libres pour procéder à cette appréciation intérieure comme envers un spectacle extérieur. L'opinion de Gall ren-

Digitized by Google

drait inexplicable la croyance, erronée, mais très-prolongée, qui rapportait les penchants aux viscères végétatifs, évidemment étrangers à toute connaissance. Dépourvus de notion et de jugement, les organes affectifs ne peuvent donc être doués ni de mémoire, ni d'imagination. Toute leur apparente efficacité à cet égard résulte, au fond, de leur réaction nécessaire sur la région intellectuelle, dont ils dirigent et stimulent l'exercice. Leur impuissance propre ne s'y vérifie que trop dans les cas douloureux où, malgré les plus vifs désirs, nous ne pouvons reproduire d'intimes émotions antérieures, si elles ne laissèrent aucune trace qui permette à l'esprit de rappeler les images ou les signes convenables. Parmi les anciens attributs intellectuels, un seul a été justement appliqué par Gall aux organes affectifs; c'est la volonté, qu'il aurait dû même leur rapporter exclusivement. Car, la volonté proprement dite ne constitue que le dernier état du désir, quand la délibération mentale a reconnu la convenance d'une impulsion dominante. Il est vrai que les organes intellectuels inspirent aussi des désirs spéciaux, relatifs, comme, en tout autre cas, au besoin de leur propre exercice, suivant la première loi d'animalité. Mais leur énergie est trop faible pour qu'il en résulte jamais une véritable volonté, capable de déterminer la conduite, laquelle se dirige toujours par des impulsions affectives.

La mémoire et l'imagination sont donc, autant que la connaissance et le jugement, des attributs purement intellectuels, comme on l'avait toujours pensé. Mais il n'y faut pas voir davantage des fonctions propres que des fonctions communes. Ils constituent seulement divers résultats composés, dus au concours des vraies fonctions élémentaires de l'esprit, qui seront définies ci-dessous.

Toutes les études positives, tant spontanées que systématiques, montrent l'inanité radicale de la séparation classique

Digitized by Google

entre l'observation et le raisonnement. Nos opérations intérieures ne sont jamais que le prolongement, direct ou indirect, de nos impressions extérieures : réciproquement, celles-ci se compliquent toujours des autres, même dans les moindres cas. Comme Kant l'a bien senti, chacune de nos opinions est à la fois subjective et objective, notre esprit y étant à la fois actif et passif. Au fond, cette grande notion logique revient, dans la doctrine positive, à étendre convenablement aux fonctions intellectuelles le principe fondamental de la biologie sur le concours nécessaire entre l'organisme et le milieu pour tout phénomène vital. Longtemps avant les philosophes, les poëtes avaient reconnu avec le public, dont ils sont les meilleurs interprètes, que la plus vulgaire appréciation extérieure résulte souvent d'une combinaison très-complexe entre les facultés d'observation et de raisonnement que sépare vainement l'analyse métaphysique. Ce mélange serait, au besoin, assez constaté par une seule réflexion aisément vérifiable : il n'y a jamais de notions efficaces que d'après une suffisante réitération des impressions extérieures. Or, l'esprit ne pourrait être purement passif que dans la première perception. Dès la seconde, il se trouve déjà préparé par la précédente, combinée avec l'ensemble des notions antérieures. Même au début, il n'offre jamais l'isolement contemplatif des docteurs métaphysiques qui négligeaient entièrement la réaction mentale du cœur, principale source de l'activité intellectuelle. L'admirable composition de Cervantes caractérise profondément la manière dont nos émotions modifient nos sensations, ébauchant ainsi la vraie théorie de la folie avant aucun biologiste. Ses tableaux heureusement exagérés indiquent assez le véritable état normal aux yeux de tout penseur qui applique convenablement le principe fondamental de Broussais sur la relation générale de la maladie à la santé. Il n'existe aucune séparation tranchée entre le do-

Digitized by Google

maine systématique de la science réelle et le champ spontané de la raison commune. Le premier n'offrant jamais qu'un prolongement spécial du second, sa culture logique, mieux caractérisée, peut éclairer la marche vulgaire. Or, elle consiste surtout, comme je l'ai si souvent montré, à construire toujours la meilleure hypothèse propre à représenter les phénomènes constatés. Ce principe universel de la logique positive trouve journellement son application spontanée dans les appréciations pratiques, première source de nos saines théories quelconques. La moindre détermination extérieure pourrait être formulée comme un problème scientifique, où l'esprit s'efforce de produire une conception en harmonie avec l'ensemble des impressions du dehors. Moins celles-ci sont nettes, plus il tente d'y suppléer par ses propres combinaisons, souvent très-fines ou fort indirectes. Quand le jugement est assez désiré, le défaut de documents extérieurs pousse quelquefois à le prononcer d'après des opinions purement intérieures, uniquement dues à une énergique réaction du cœur sur l'esprit. Toujours placée entre les impressions du dehors et les impulsions du dedans, il faut bien que l'intelligence se décide d'après ces dernières influences quand les autres sont insuffisantes, à moins qu'elle ne s'abstienne d'apprécier, ce qui est souvent impossible. Cet état logique, où l'esprit, au lieu d'être le simple ministre du cœur, devient son pur esclave, se réalise fréquemment chez les animaux. Mais il ne leur appartient pas exclusivement. On l'observe aussi dans l'homme, même sain. Il y fut normal tant que dura la longue enfance théologique de notre espèce, comme l'expliquera la suite de ce traité.

En insistant ainsi sur la participation habituelle du raisonnement dans les opérations attribuées à la seule sensation, je me trouve dispensé d'une équivalente appréciation envers la mémoire et surtout l'imagination. Car, leur difficulté supérieure

Digitized by Google

permet encore moins de les regarder comme des fonctions vraiment élémentaires, d'ailleurs propres ou communes. Un souvenir intérieur exige souvent la même élaboration intellectuelle qu'une découverte extérieure, par une suite d'inductions et de déductions fondées sur les relations mutuelles. Il n'y a de vraiment spontanée que la reproduction immédiate de chaque impression, suivant la seconde loi d'animalité. Or, ce phénomène général de la vie animale diffère beaucoup de la mémoire proprement dite, qui constitue toujours une opération intellectuelle. A plus forte raison, le concours habituel de toutes les fonctions spéculatives existe-t-il dans l'imagination, dont les tableaux supposent fréquemment des combinaisons aussi profondes, quoique moins abstraites, que les méditations scientifiques. Tous les penseurs ont déjà reconnu l'inanité des divisions encyclopédiques fondées sur ces prétendues facultés, qui ne président pas davantage au vrai classement individuel. Cette double épreuve devrait suffire pour y montrer des résultats composés de l'ensemble des fonctions mentales. Quant à la célèbre argumentation de Gall sur les mémoires particulières, elle est plus spécieuse que solide. Une analyse mieux approfondie vérifiera toujours que cette prétendue spécialité résulte des diversités de préparation et de situation, combinées avec la seule différence organique qui concerne l'énergie individuelle des fonctions universelles. Il n'y a de vraiment spéciale, soit pour la mémoire, soit pour l'imagination, que la faculté du langage, appréciée ci-dessous.

L'ensemble de cette explication écarte d'avance la principale difficulté qu'offrait ici l'exposition directe de ma propre théorie intellectuelle. Ainsi préparée, ma détermination des cinq fonctions élémentaires de l'esprit, et, par suite, des cinq organes spéculatifs, sera aisément comprise par tout lecteur déjà convaincu que nos vraies connaissances consistent seulement en

Digitized by Google

faits et en lois, c'est-à-dire toujours en phénomènes, particuliers ou généraux.

Ces opérations irréductibles doivent être d'une nature abstraite, afin de convenir également aux diverses productions quelconques de notre intelligence. Sa marche essentielle reste, en effet, toujours la même, soit dans les combinaisons pratiques, soit dans les compositions théoriques, tant scientifiques qu'esthétiques, comme le prouve assez l'éminente Sophie Germain, par un opuscule posthume trop peu apprécié. Cette unité nécessaire suffirait pour démontrer l'irrationnalité des distinctions spéciales proposées en physiologie cérébrale.

Il faut d'abord distinguer deux sortes de fonctions mentales, les unes relatives à la conception, les autres à l'expression. Quoique celles-ci, dans l'état normal, soient toujours subordonnées aux premières, tout concourt à prouver leur existence distincte, qui exige un organe propre.

Si l'expression suppose la conception, elle en devient, à son tour, le complément indispensable, non-seulement pour sa transmission sociale ou domestique, mais aussi comme épreuve de maturité et moyen de perfectionnement. En témoignage spontané de cette intime connexité, toutes les langues occidentales appliquent au raisonnement un terme que son étymologie grecque destine au seul langage. Réciproquement, l'usage italien qualifie de *ragionare* la simple exposition, et même le moindre récit.

Mais une telle solidarité ne doit nullement conduire à confondre des fonctions aussi distinctes. Nos maladies les séparent souvent, en exaltant les unes ou déprimant les autres. Pendant l'enfance, le langage se développe avant le raisonnement ; en sorte que l'instruction y commence toujours par de simples formules, dont le sens s'apprend ensuite, ou même jamais. Outre que l'état normal n'est pas exempt d'un tel mode, il nous

Digitized by Google

offre un phénomène très-fréquent, quoique à peine connu, où chacun peut sentir directement la distinction entre ces deux opérations cérébrales, d'après leur inégale vitesse. J'ai souvent éprouvé, dans mes compositions, que l'expression précède quelquefois la conception, jusqu'à un intervalle de deux ou trois phrases, de manière à me permettre de véritables prévisions sur l'instant et le mode précis de leur concours définitif. Enfin, la comparaison des divers types humains, confirmée par celle des différentes races animales, montre clairement que les deux sortes d'aptitude sont loin de se correspondre toujours. Même quand ces distinctions se bornent à l'instruction communiquée, sans s'étendre jusqu'à la production spontanée, les cas ne sont pas moins décisifs, puisque apprendre et inventer résultent d'opérations semblables, avec des degrés différents. Il faut donc adopter irrévocablement l'opinion de Gall sur la nécessité d'un organe spécial pour le langage, non-seulement dans notre espèce, mais aussi chez tous les animaux supérieurs. Le degré zoologique où commence la pleine séparation des sexes marque naturellement le début de cette fonction cérébrale, dès lors plus ou moins nécessaire aux relations privées qu'exige ainsi la reproduction.

Quand ces rapports sont faibles et fugitifs, le cerveau ne contient probablement que deux organes spéculatifs, l'un de conception, l'autre d'expression, outre les ganglions ordinaires pour les divers sens extérieurs. Mais, aussitôt que les soins relatifs à l'éducation des petits suscitent un véritable état de famille, souvent lié à une certaine société, cette organisation se complique nécessairement, par la division de la fonction principale, quoique la seconde reste toujours simple, même dans notre espèce.

Il existe dès lors, en effet, deux sortes de conception, l'une passive, l'autre active, dont l'harmonie nécessaire n'empêche

Digitized by Google

point la distinction fondamentale. Chez l'homme, la première est qualifiée de *contemplation*, et la seconde de *méditation*. Par l'une, l'esprit reçoit du dehors les matériaux primitifs de toutes les constructions, d'après les fonctions perceptives que remplissent les ganglions sensitifs. Dès lors, il construit, dans l'autre, les combinaisons plus ou moins générales qui doivent éclairer la conduite habituelle. Les *idées* proprement dites, c'est-à-dire, les images, ne peuvent appartenir qu'à la contemplation, tandis que la méditation produit seulement des *pensées*. Malgré les préjugés théologico-métaphysiques qui érigent ces facultés en privilége exclusif de notre race, toutes deux existent certainement, à divers degré d'infériorité, dans la meilleure partie du règne animal. Car, elles y sont, comme pour nous, plus ou moins nécessaires à la vie personnelle, domestique, et surtout sociale, non-seulement chez les carnassiers, mais aussi parmi les herbivores. Les besoins nutritifs, les rapports sexuels, et les soins des petits, y suscitent journellement beaucoup d'observations et de réflexions, trop méconnues par notre sot orgueil. Dans ces diverses épreuves habituelles, plusieurs animaux se montrent plus inventifs que la plupart des lettrés qui les dédaignent, au nom d'une instruction presque toujours réduite, suivant le grand Molière, à savoir ce qu'ont dit les autres avant eux. Ce n'est pas seulement en tendresse et en courage, mais aussi en sagacité et en prévoyance, qu'un malheureux renard se montre souvent supérieur à la cohue aristocratique ameutée contre lui.

Pour faire ici marcher de pair, comme auparavant, l'appréciation statique et l'analyse dynamique, il suffit de noter que la contemplation doit siéger dans la partie inférieure du cerveau frontal, dont la région supérieure convient à la méditation. Cette répartition résulte d'abord du besoin de rapprocher le plus possible des organes sensitifs la fonction cérébrale qui seule se lie

directement à leurs opérations. On la confirme par l'obligation de faire immédiatement succéder à la région affective l'organe intellectuel qui, d'après les informations extérieures, apprécie la convenance finale des impulsions émanées des divers penchants. Le concours spontané de ces deux considérations subjectives semble ne permettre aucun doute sur une telle détermination générale.

D'après cette seconde analyse de l'esprit, sa combinaison fondamentale, entre la conception et l'expression, devient une progression normale, qui manifeste mieux sa marche naturelle, d'abord contemplative, puis méditative, et enfin communicative. Mais, pour aboutir à des fonctions vraiment élémentaires, c'est-à-dire irréductibles, il faut encore décomposer la contemplation et la méditation, d'où, par suite, leurs siéges respectifs. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici que cette division finale, doit offrir, comme toutes les précédentes, une nouvelle application du principe universel des classifications, d'après la spécialité croissante et l importance décroissante.

Cette double règle conduit d'abord à distinguer deux modes de contemplation : l'un, essentiellement synthétique, se rapporte aux êtres, et par conséquent il offre un caractère concret; l'autre, toujours analytique, apprécie les événements, en sorte que sa nature est abstraite. Le premier procure donc des notions réelles, mais particulières; du second seul émanent les conceptions générales, mais plus ou moins artificielles. Cette dernière contemplation convient surtout à la science, tandis que l'autre se rapporte davantage à l'art, tant esthétique que technique, sans toutefois altérer jamais l'unité fondamentale de la marche intellectuelle. On voit ainsi confirmée, en biologie, la coïncidence philosophique établie, au premier chapitre de cette Introduction, entre le contraste du concret à l'abstrait et celui de la pratique à la théorie. Leur double opposition va dès lors

Digitized by Google

recevoir une consécration anatomique, en sous-divisant la partie inférieure du cerveau au frontal.

Il suffit, pour cela, de regarder l'observation concrète comme plus liée aux impressions extérieures que l'observation abstraite. Quoique celle-ci y ait souvent recours, elle s'opère quelquefois d'une manière indirecte, d'après une décomposition intérieure des images fournies par l'autre. Toute véritable image représente un être quelconque, et jamais un pur phénomène. Ainsi, les idées proprement dites émanent seulement de la contemplation concrète. L'organe de l'observation abstraite doit donc être surtout en relation avec l'autre organe contemplatif, et moins rapproché que lui des sens extérieurs. Il siége, par conséquent, dans la ligne médiane, comme l'exige d'ailleurs la solidarité plus intime de ses deux moitiés. La contemplation concrète demande, au contraire, un organe pair, dont chaque partie, placée au-dessus de l'œil correspondant, tende vers l'oreille voisine.

Quant à la méditation, sa décomposition normale est déjà préparée chez tous les vrais penseurs, qui ont assez apprécié la distinction positive entre l'induction et la déduction. On médite, en effet, de deux manières très-distinctes, mais également nécessaires, en posant des principes, et en tirant des conséquences. D'une part, on compare; de l'autre, on coordonne. Le premier mode aboutit à généraliser, et le second à systématiser. Tout classement régulier manifeste nettement leur différence, en exigeant d'abord l'appréciation des rapports propres à former les groupes, et ensuite la détermination de l'ordre hiérarchique. Sous un aspect plus étendu, on doit surtout rattacher à la méditation inductive l'étude des relations statiques ou de similitude, et à la déductive celle des relations dynamiques ou de succession. Ainsi, la région cérébrale qui découvre les lois se divise aussi nettement que celle qui observe les faits.

Digitized by Google

D'après cela, la logique déductive, plus élevée et plus intérieure, mais moins indispensable et moins directe, doit avoir un organe impair, au milieu de la partie supérieure du cerveau. Comme la principale prévoyance dépend surtout d'elle, son siége a besoin d'un meilleur contact avec celui des nobles penchants dont la satisfaction habituelle constitue sa destination prépondérante. Il faut bien que l'organe coordinateur réside auprès de l'instinct qui rallie. La logique inductive exige, au contraire, un organe pair, dont chaque moitié, plus extérieure, soit en contact plus direct avec l'organe observateur d'où dépendent davantage ses données habituelles.

Telle est donc la constitution subjective, à la fois statique et dynamique, de la région cérébrale consacrée à la conception. Par ces deux analyses correspondantes, ce grand office spéculatif offre quatre opérations successives, émanées d'autant d'organes, pairs ou médiaux : l'observation des êtres, puis celle des événements ; l'élaboration des principes, et ensuite celle des conséquences. Cette marche générale de l'esprit positif constitue une progression pleinement normale, aboutissant à la prévision systématique, destinée à éclairer une sage intervention. Quoique je n'aie point spécialement étendu aux animaux la dernière décomposition, on ne peut douter qu'elle convienne à tous les cas où se manifeste l'activité calculée à laquelle prépare tout cet appareil cérébral. Il faut être fasciné par la théologie ou l'ontologie pour refuser aux divers types zoologiques une aptitude déductive indispensable à leur conduite journalière. Les principes généraux de l'appréciation subjective que je viens d'accomplir sont d'ailleurs tellement naturels qu'on en démêle une certaine application, statique et dynamique, dans l'analyse empirique qui caractérise la confuse élaboration de Gall et Spurzheim sur la région intellectuelle.

Pour compléter la série spéculative, il me reste à déterminer

Digitized by Google

spécialement la fonction qui en constitue l'aboutissant nécessaire, du moins dans l'existence sociale ou domestique. Chez les espèces inférieures, dont la vie est toujours personnelle, l'expression résulte seulement des actes eux-mêmes, qui témoignent involontairement les impulsions d'où ils émanent. Mais, partout ailleurs, le concert habituel de divers individus exige, en outre, une transmission plus claire et plus directe des sentiments et des pensées. Il faut, avant d'agir, que chacun fasse distinctement connaître ses émotions ou ses projets, afin d'obtenir la sympathie ou l'assistance d'autrui. L'organe cérébral de ces communications se borne d'abord à y employer une simple imitation des signes naturels qu'indique l'accomplissement ordinaire de chaque fonction. Quand des relations plus complexes et plus fréquentes en constatent l'insuffisance, il y joint un langage plus ou moins artificiel, dont les premiers éléments résultent de la décomposition des cris ou des gestes spontanés. Chez les espèces sociables, et surtout parmi nous, cette institution s'étend et se consolide, à mesure que se développent les notions et les rapports. Le langage devient ainsi le dépositaire continu de la sagesse collective. Sa transmission domestique constitue partout, même dans notre race, la plus précieuse partie de chaque héritage, et la première base d'une instruction quelconque.

Tous les mouvements volontaires peuvent servir au langage, dont l'organe cérébral ne change pas avec les instruments employés. Dans les relations simples, il préfère d'abord, comme plus faciles, et même moins équivoques, les moyens d'expression qui se lient directement aux actes et aux passions. Mais les sons vocaux deviennent bientôt, chez tous les animaux supérieurs, la principale base de l'institution des signes. Outre les motifs connus de ce choix naturel, il repose aussi sur une propriété inaperçue, qui pourtant contribue beaucoup à son uni-

Digitized by Google

versalité. Elle résulte de la correspondance spontanée entre la voix et l'ouïe, qui permet à chacun de s'adresser à lui-même, et, par suite, de développer directement sa propre éducation. L'expression mimique ne participe nullement à ce privilége naturel de l'expression orale, qui rend celle-ci bien plus susceptible d'un perfectionnement continu.

Quoique toutes deux soient principalement destinées aux relations mutuelles, elles servent aussi à l'existence personnelle, soit pour l'exercice direct des muscles correspondants, soit même pour l'expansion solitaire des émotions. Beaucoup d'espèces supérieures ont remarqué la tendance de l'expression à réagir sur les sentiments qu'elle manifeste. Le chant et la mimique, ou plutôt les cris et les gestes, y sont souvent employés, comme parmi nous, non-seulement à soulager les passions, mais encore à les exciter davantage. Cela est surtout sensible envers la colère, chez tout carnassier.

L'expression constitue toujours une fonction intellectuelle, mais plus liée qu'aucune autre aux fonctions affectives, et même aux fonctions actives : en sorte qu'elle représente le mieux l'ensemble de chaque existence. Toutefois, l'office propre de son organe cérébral se borne à apprendre et inventer des signes quelconques. Pour qu'ils constituent un véritable langage, il faut que cette cinquième fonction mentale soit convenablement subordonnée aux quatre autres, qui contrôlent ou dirigent ses diverses opérations. Quand une telle harmonie n'existe pas, cet organe complémentaire ne produit qu'un vain verbiage, au lieu d'un vrai discours, propre à manifester le sentiment, développer la pensée, et assister l'activité. Il lui faut d'abord des relations spéciales avec les deux parties de l'appareil contemplatif, pour les noms respectifs des substances et des propriétés. Mais la double région méditative doit aussi lui fournir ensuite des moyens de comparaison et enfin des procédés de

Digitized by Google

coordination. Le langage proprement dit exige donc le concours de toutes les fonctions intellectuelles avec l'activité directe de son organe spécial, auquel appartient seulement l'initiative des signes, mais nullement leur appréciation finale. On explique ainsi les cas maladifs où l'altération du discours se borne à certains éléments grammaticaux, sans qu'il faille créer des structures partielles envers les différentes classes de mots.

Nos déterminations antérieures assignent, par exclusion, la place de ce cinquième organe intellectuel, à chaque extrémité latérale de la région spéculative, dont tout le reste appartient déjà aux appareils contemplatif et méditatif, sauf les siéges préalables des ganglions sensitifs. Il doit donc commencer au milieu des bords antérieurs de la région frontale, et s'étendre ensuite vers les tempes, à peu près au lieu où Gall avait logé l'instinct constructeur. Mais cette solution indirecte est confirmée par un examen spécial des convenances subjectives. Car cet organe se trouve ainsi équidistant de l'œil et de l'oreille, qui constituent ses principaux auxiliaires. D'ailleurs, un tel siége le rend contigu à la région active, qu'il doit spécialement seconder, et dont il forme le seul lien immédiat avec l'ensemble de l'appareil mental.

Ayant ainsi complété la seconde partie essentielle de ma théorie cérébrale, je vais terminer la constitution subjective du cerveau par une rapide indication de ses fonctions pratiques. Dans l'ensemble de l'existence morale, j'ai assez déterminé d'abord le principe d'impulsion, toujours émané du cœur, et ensuite le moyen consultatif, qui appartient exclusivement à l'esprit. Le traité positif de l'âme n'exige donc plus que l'examen spécial du caractère proprement dit, d'où dépend immédiatement la réalisation finale de chaque résultat voulu et préparé.

Ces aptitudes pratiques sont tellement nettes que leur ana-

Digitized by Google

lyse dynamique ne présente aucune grave difficulté en biologie, où elles se montrent aussitôt dégagées des complications mentales et sociales. Tout être actif doit se trouver doué de courage pour entreprendre, de prudence pour exécuter, et de fermeté pour accomplir. Il n'y a jamais de succès pratique sans un suffisant concours de ces trois qualités. Réciproquement, leur saine coopération suffit à la réalisation de tout projet dignement inspiré et sagement conçu, dans une situation assez favorable. Chacun de ces attributs est, en lui-même, aussi indépendant du cœur proprement dit que de l'esprit, quoique son efficacité pratique dépende beaucoup de tous deux. Son exercice direct est essentiellement aveugle, et non moins disposé à assister les mauvais desseins que les bons, sous l'impulsion d'une suffisante volonté. Aussi beaucoup d'animaux nous surpassent-ils en énergie, en circonspection, ou en persévérance, et peut-être même pour l'ensemble de ces qualités, sans toutefois les utiliser autant que le permet notre prééminence intellectuelle et affective, surtout socialement.

Une telle appréciation dynamique conduit aisément aux siéges correspondants. Dans un cas aussi prononcé, la marche empirique du fondateur de la physiologie cérébrale ne pouvait exposer sa sagacité naturelle à aucune grave méprise. Il assigna très-judicieusement à la fermeté un organe médian, derrière celui de la vénération et devant le siége que j'attribue au plus noble penchant personnel. A ses deux côtés, réside la circonspection, inclinée en avant jusqu'à la région intellectuelle, et croisant au début l'organe de l'attachement, qui penche en sens inverse. Son étude, surtout dynamique, fut mieux accomplie par Spurzheim que par Gall. Quant au courage, leur commune opinion n'exige qu'une faible rectification, consistant à élever un peu son siége, en le plaçant aux côtés de l'organe impair de la vanité. Le lecteur qui aura suivi l'en-

Digitized by Google

semble de ma construction cérébrale reconnaîtra sans peine que ces trois déterminations statiques deviennent la suite forcée de toutes les précédentes, qui n'ont pas laissé d'autres places admissibles. Mais la méthode subjective les aurait d'ailleurs indiquées directement, quand même je ne les eusse point trouvées établies. Car, ces siéges sont indispensables pour que la région active confine à la fois avec la région affective et avec la région spéculative, d'où dépend l'efficacité de son office propre, également lié à la volonté et au conseil. Il fallait même que ses trois organes fussent placés entre les trois sortes de penchants, supérieurs, moyens, et inférieurs, dont ils doivent alternativement subir les impulsions.

Ce dernier ordre de fonctions cérébrales est trop clairement caractérisé, dans chaque existence animale, pour exiger ici un examen plus développé. Il constitue d'abord une combinaison nécessaire entre l'activité d'où émanent les opérations quelconques et la persistance qui seule assure leur succès. Mais on y reconnaît bientôt que l'aptitude fondamentale résulte du concours de deux forces distinctes, dont l'une pousse et l'autre retient. De là naît enfin une progression pleinement normale, qui représente nettement la vie active, en appréciant les trois phases successives de toute élaboration pratique. Ainsi, la dernière partie essentielle du traité positif de l'âme aboutit au type le plus simple et le plus net d'une véritable série vitale, par la transformation la plus régulière d'une combinaison binaire en une succession ternaire. Cette série active se trouve entièrement conforme au principe universel de coordination qui déjà préside à la série affective et à la série spéculative. Le décroissement de généralité et l'accroissement de dignité sont, en effet, irrécusables en passant d'abord du courage à la prudence, et puis de celle-ci à la fermeté; soit que l'on compare les différentes espèces animales, ou seulement les divers types humains.

Digitized by Google

Comme dans les deux autres parties de ma constitution cérébrale, cette gradation dynamique reçoit naturellement une fidèle représentation statique d'après l'ordre des organes respectifs, toujours plus nobles et plus spéciaux à mesure qu'ils sont plus supérieurs ou plus antérieurs.

Ma théorie subjective du cerveau se trouvant ainsi construite entièrement, je dois placer ici le tableau systématique (voir ci-contre), qui en offrira désormais le résumé caractéristique, après en avoir d'abord formé l'ébauche originale, ainsi que je l'ai déclaré au début de cette explication spéciale.

La nature profondément synthétique de la construction que je viens d'achever me dispense d'insister sur l'intime connexité de toutes ses parties, dont aucune ne doit jamais être conçue isolément. Déjà le fondateur de la physiologie cérébrale avait senti et proclamé cette solidarité nécessaire, quoique l'irrationnalité de sa marche l'en ait trop détourné. Si, comme on le sait depuis le grand Hippocrate, la vie est surtout caractérisée par le consensus universel, il doit principalement régner dans l'appareil spécialement destiné à le régulariser partout. En aucun autre système, les organes ne sont ni aussi homogènes ni autant rapprochés, conformément à l'affinité plus complète des fonctions respectives. Quoique chacune des dix-huit forces cérébrales soit susceptible d'agir à part, la plupart des actes réels exigent le concours de plusieurs facultés. L'harmonie générale que j'ai d'abord expliquée entre les trois régions affective, spéculative, et active, se trouve maintenant confirmée par leur examen spécial.

Ce concours nécessaire n'est aujourd'hui méconnu gravement qu'envers la vie contemplative, que l'orgueil doctoral prétend isoler des deux autres. Mais la source même de cette aberration, également anarchique et rétrograde, manifeste involontairement la dépendance contestée. Toute la suite de ce traité

Digitized by Google

HUMANITÉ. EAU, VIVRE POUR AUTRUI.

Avis. L'ensemble n, et, d'une autre part, coordonne la vie de relation en liant ses deux sortes ve avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a de connexités nerveuses aide des deux autres régions. Ce centre essentiel de toute l'existence humaine f s le reste du cerveau, l'intermittence périodique est aussi complète que celle d quelle les deux autres dirigent les relations, passives et actives, de l'animal a

(AIMER, PENSER, AGIR.)

AGIR PAR AFFECTION, ET PENSER POUR AGIR.

10 MOTEURS AFFECTIFS.
(Penchants, dans l'état actif, et sentiments, dans l'état passif.)

itritif . . . . . . (1).
xuel. . . . . (2).
aternel . . . . . (3).
t militaire . . . (4).
t industriel. . . (5).
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Egoïsme.

Altruisme.

Décroissement d'énergie, et accroissement de dignité, d'arrière en avant, de bas en haut, et des bords au milieu.

IMPULSION.
(LE CŒUR.)

5 FONCTIONS INTELLECTUELLES.

ellement *synthétique*. . . . (11).
essentiellement *analytique* (12).
ù *Généralisation*. . . (13). . .
ù *Systématisation* . . (14). . .
. . . .

(Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.)

CONSEIL.
(L'ESPRIT.)

3 QUALITÉS PRATIQUES.

. . . .
. . . .

EXÉCUTION.
(LE CARACTÈRE.)

Ce tableau cé 51, de mon *Système de politique positive*. Il résume ma théori

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Digitized by Google

Digitized by Google

démontrera de plus en plus la maxime fondamentale déjà posée dans mon discours préliminaire : l'esprit ne peut jamais choisir qu'entre deux sortes de maîtres, les penchants personnels et les penchants sociaux. Quand il se croit libre, il obéit seulement à l'égoïsme, dont l'ascendant, plus énergique et plus habituel, est plus spontané et moins senti que celui de l'altruisme. Non-seulement l'impulsion morale détermine chaque office intellectuel, mais elle en stimule toutes les opérations spéciales; comme l'avait très-bien reconnu Broussais avant même qu'il eût adopté la doctrine de Gall. La moindre attention dépend toujours d'une affection quelconque, encore plus indispensable à la méditation proprement dite. D'immenses événements, surtout célestes, s'accomplissent souvent sans attirer les regards d'aucun être vivant, même humain, quand ils n'offrent aucune relation, directe ou indirecte, avec sa vie réelle. Au contraire, chacun se sent profondément troublé par toute suspension apparente de l'ordre naturel qui règle sa conduite habituelle. En second lieu, l'esprit ne dépend pas moins du caractère que du cœur. Car, le courage, la prudence, et la fermeté sont tout autant indispensables, quoique sous d'autres modes, au vrai théoricien qu'au pur praticien. Je ferai souvent sentir, en sociologie, que l'avortement de l'esprit est presque toujours dû au dérèglement du cœur ou à l'impuissance du caractère, encore davantage qu'à l'insuffisance mentale. Tandis qu'on reconnaît la réaction, favorable ou funeste, que les fonctions purement végétatives exercent habituellement sur l'intelligence, il serait étrange que la région spéculative du cerveau fût jamais indépendante des deux autres.

Néanmoins, quoique cette synergie cérébrale soit la plus complète et la plus importante de toutes, on ne doit pas lui accorder, comme le fit Gall, une attention exclusive. C'est pourquoi ma théorie subjective, au lieu d'isoler le cerveau de

Digitized by Google

l'ensemble de l'organisme, tend à mieux spécifier ses rapports nécessaires aux principaux appareils, outre la commune influence du double système vasculaire. Sa région spéculative et sa région active lui fournissent respectivement des liens directs avec les organes sensitifs et les organes moteurs. Loin d'offrir aucun caractère fortuit, ces deux relations spéciales expliquent, dans la théorie que je viens d'établir, l'intermittence qui distingue ces deux ordres de fonctions cérébrales. Ainsi rattachées au monde extérieur, soit pour l'apprécier, ou pour le modifier, l'intelligence et l'activité participent nécessairement aux vicissitudes périodiques qu'éprouvent les appareils externes de la vie animale. Le sentiment, au contraire, constituant le vrai centre de l'existence vitale et l'unique source du plein consensus, n'a que des organes purement intérieurs, sauf leurs réactions directes mais exceptionnelles sur les principaux muscles. Il devient ainsi susceptible de la perpétuité qui distingue cette existence centrale, d'où dépend la continuité totale de la vie cérébrale, malgré l'intermittence nécessaire des autres fonctions de l'âme. Ce caractère rapproche la vie affective de la vie végétative, conformément à leur commune importance. Aussi la nouvelle théorie du cerveau régularise-t-elle leurs liens directs, en faisant spécialement aboutir à la région instinctive les nerfs nutritifs, conducteurs naturels de ces influences réciproques. D'après ces trois ordres de relations étrangères, combinés avec les rapports mutuels des trois appareils cérébraux, cette construction subjective semble donc satisfaire à toutes les conditions essentielles d'un tel problème, qui ne doit pas ici nous occuper davantage.

Mes premières méditations philosophiques avaient profondément senti à la fois la portée et l'insuffisance de la fondation scientifique de Gall, comme de la tentative historique de Condorcet. Depuis une génération, j'ai toujours poursuivi leur

Digitized by Google

commune refonte, mais d'abord sans reconnaître assez leur intime connexité, qui m'était encore trop confuse, quand j'écrivis, en 1837, le chapitre qui concerne la physiologie cérébrale dans mon ouvrage fondamental. L'entière terminaison de ce grand traité, par l'irrévocable réalisation du projet de Condorcet, attira seule mon attention systématique vers sa vraie relation avec l'entreprise, presque autant avortée, quoique sous d'autres formes, de mon second précurseur nécessaire. Quand j'eus fondé la sociologie, je compris enfin que le génie de Gall n'avait pu construire une véritable physiologie du cerveau, faute de connaître les lois de l'évolution collective qui seule en doit fournir à la fois le principe et le but. Je sentis dès lors que cette tâche, que j'attendais auparavant des biologistes, appartenait à la seconde partie de ma propre carrière philosophique. Bientôt je reconnus même que son principal accomplissement devait précéder et préparer mon traité actuel, souvent promis déjà pour la systématisation directe de la science universelle. A la fin de 1846, je commençai cette construction difficile par la composition décisive du tableau précédent, qui n'a reçu ensuite que des améliorations secondaires, tendant surtout à y mieux distinguer l'étude biologique de l'inspiration sociologique. Dès ce début, je ne cessai d'espérer que je parviendrais à fonder une théorie subjective du cerveau, quand le cours normal de mes travaux me conduirait à la partie de ce traité où elle devait être placée. Je suis maintenant convaincu que cet espoir est ici réalisé, du moins pour mon propre usage, et aussi au profit habituel de tous les penseurs qui s'établiront au même point de vue encyclopédique, après en avoir assez rempli les conditions naturelles.

Pendant tout le cours de cette construction, je me suis efforcé de ne jamais excéder les limites normales de positivité que j'avais d'abord assignées à ma méthode subjective. Ma théorie

Digitized by Google

statique du cerveau se trouve ainsi moins précise, et même moins convaincante, que la théorie dynamique d'où elle émane. Dans ce premier état, elle ne comporterait aucune représentation graphique, puisque la forme et la grandeur de chaque siége y restent encore indéterminées. Cette exclusion des figures, loin de m'offrir d'ailleurs aucun inconvénient grave, me semble propre à mieux écarter le charlatanisme et la médiocrité, en concentrant davantage une telle étude chez les seuls penseurs capables de la suivre aisément sans ce secours fallacieux. Il appartient maintenant aux anatomistes qui sauront renoncer systématiquement à leurs dissections arbitraires, de compléter à posteriori mes solutions et mes preuves, en réalisant la séparation nécessaire des dix-huit éléments que je viens d'établir à priori dans l'appareil cérébral. L'existence de ces organes me paraît aussi démontrée déjà que le comporte la seule méthode propre à instituer une telle doctrine. Envers eux, je me suis uniquement servi du principe de la position, que l'ensemble de la philosophie anatomique représente, depuis longtemps, comme la meilleure base de toute construction statique Je ne crains pas que les travaux ultérieurs changent gravement aucune de ces déterminations des sites cérébraux. Mais, dans un sujet quelconque, la plénitude de la démonstration ne peut jamais résulter que d'un suffisant concours entre la méthode subjective et la méthode objective La première devait ici prendre l'initiative, et je dois attendre une convenable intervention de l'autre, dont l'emploi ne m'appartient pas. Il ne faut point d'ailleurs attacher une importance exagérée à ce complément anatomique. Quoique la structure du foie soit maintenant connue avec une minutieuse exactitude, sa fonction végétative n'est guère moins obscure qu'auparavant. L'étude totale du cerveau est au fond, plus avancée déjà, malgré l'extrême imperfection de son anatomie spéciale.

Digitized by Google

Je crois avoir ici atteint, à cet égard, mon but essentiel, consistant à instituer enfin la théorie positive de l'âme, d'après une combinaison normale entre le point de vue biologique et le point de vue sociologique. Désormais liée irrévocablement à l'ensemble de la science finale, cette grande étude ne peut plus être entravée par une ténébreuse théologie, ni par une nébuleuse métaphysique. La vraie connaissance de l'homme intellectuel, et surtout moral, n'a fait aucun pas capital depuis la fin du moyen âge : elle s'est même altérée gravement, à beaucoup d'égards, sauf chez les principaux mystiques, qui seuls nous en ont, à leur manière, dignement transmis l'ensemble. Sous l'admirable impulsion de Gall, cette doctrine a pris enfin un caractère systématique, par une conciliation provisoire entre les conceptions statiques et les notions dynamiques. Quelque éphémère que dût être cette construction originale, elle me permit de fonder la sociologie. Maintenant la science finale vient de réagir sur la dernière théorie préliminaire d'où avait dépendu son avénement. Cette réaction normale systématise définitivement une conception d'abord empirique, dont tout le succès était dû au génie de son fondateur, qui ne pouvait avoir de successeur spécial. Ainsi constituée, la physiologie du cerveau sortira bientôt de la stagnation où elle se trouve depuis sa première ébauche, malgré les efforts accessoires de Spurzheim, et même de Broussais. L'ensemble de ce Traité la liera profondément au système entier de la vraie religion, et, par suite, à l'intime régénération de l'humanité. Son étude va donc échoir dignement à des penseurs encyclopédiques, sous l'impulsion continue des plus grands intérêts sociaux.

Les principales applications de la théorie cérébrale ne seront pas entravées gravement par l'indétermination secondaire que je devais y laisser. En s'y bornant au nombre et à la situation des organes, sans spécifier leur forme et leur grandeur, on n'al-

Digitized by Google

tère nullement son efficacité logique, comme moyen général de résumer et de coordonner toutes les saines études dynamiques, toujours dirigées vers des conclusions statiques. Cet office fondamental ressemble beaucoup à celui que les géomètres retirent des courbes pour mieux penser aux équations, dont la discussion directe resterait incohérente sans la condensation graphique admirablement instituée par Descartes. Toutes les études propres à chaque fonction de l'âme se concentrent de même sur l'organe correspondant, ainsi devenu l'équivalent logique de leur ensemble, qui ne comporte aucune autre représentation naturelle. Ce service habituel n'exige point que la détermination statique soit poussée plus loin qu'elle ne l'est ici. La courbe perfectionne souvent l'étude générale de l'équation quand son ébauche se borne encore à l'appréciation initiale, quoique sa figure ne puisse alors être tracée sans hypothèse. Pareillement, la situation et le nombre des organes cérébraux pourront suffire aux penseurs bien préparés pour mieux comparer et caractériser les fonctions de l'âme. Envers les principales, il faut déjà remarquer que les mêmes expressions, inférieurs, moyens, et supérieurs, qualifient à la fois les penchants et leurs siéges, jusque dans le langage usuel. Cela suffit pour indiquer combien la situation est apte à représenter la fonction.

Une telle harmonie entre le cerveau et l'âme peut seule systématiser les observations journalières sur le cœur, l'esprit, et le caractère, des animaux, des hommes, et des peuples; de manière à utiliser des appréciations qui se perdent faute de lien. Après avoir construit mon classement fondamental, j'en ai souvent fait, avec beaucoup de fruit, cette application pratique, en même temps qu'il servait de guide général à mes méditations nouvelles. Cette construction publique de ma théorie cérébrale me permettra d'augmenter son efficacité philosophique, et

Digitized by Google

même personnelle. Tous les vrais penseurs s'habitueront ainsi, dans ce grand sujet, à passer sans effort de l'acte à l'agent, ou réciproquement, mieux qu'envers les autres études vitales, qui ne comportent ni n'exigent autant de précision. La connaissance, et par suite le traitement, des maladies mentales et morales pourront alors se dégager enfin d'un désastreux empirisme, qui livre trop souvent le plus difficile des offices médicaux aux esprits et aux cœurs les moins dignes. En outre, l'étude intellectuelle et morale des animaux, bornée encore à des travaux isolés, prendra bientôt un caractère normal et une marche continue, de manière à perfectionner graduellement la théorie positive de la nature humaine, ainsi liée à tous les types de vitalité.

Mais l'application la plus directe, la plus étendue, et la plus décisive d'une telle construction biologique doit concerner la sociologie d'où elle émane. Déjà mon discours préliminaire en a souvent fait un usage implicite, qui, devenu désormais explicite, prendra, dès le volume suivant, plus de consistance et de netteté. Je dois ici me borner à signaler la manière dont cette théorie du cerveau perfectionne aussitôt la position fondamentale du grand problème humain, subordonner l'égoïsme à l'altruisme. La question consiste alors à faire que les trois instincts sociaux, assistés des cinq organes intellectuels, surmontent habituellement l'impulsion résultée des sept penchants personnels, en réduisant ceux-ci aux satisfactions indispensables, pour consacrer les trois organes actifs au service de la sociabilité. Ainsi, la biologie aboutit à poser le problème général que la sociologie peut seule aborder, puisque son unique solution normale résulte de l'aptitude nécessaire de l'état social à développer nos attributs supérieurs et comprimer les inférieurs.

Cette conclusion scientifique justifierait assez l'extension spéciale que je viens d'accorder à ma théorie simultanée du cer-

Digitized by Google

veau et de l'âme. Mais, en appréciant une telle construction sous le simple aspect logique, elle peut ici servir, comme type fondamental, pour mieux caractériser la systématisation finale de toute la biologie, but essentiel de l'ensemble de ce chapitre. En effet, chaque partie principale de l'étude abstraite de la vie doit, à son tour, comporter une équivalente régénération, d'après une semblable prépondérance de la méthode subjective, convenablement assistée par l'esprit objectif, suivant le plan général que j'ai expliqué. Ce type spontané est surtout propre à bien caractériser l'institution fondamentale des hypothèses, dont la biologie ose à peine s'aider, quoiqu'elle en ait plus besoin qu'aucune autre science préliminaire. La nature du problème cérébral m'obligeait ici à faire l'usage à la fois le plus hardi et le mieux motivé de ce principal artifice logique, si familier à la cosmologie. Son véritable esprit, expression directe du régime relatif, consiste partout à instituer toujours la meilleure hypothèse compatible avec l'ensemble des documents obtenus. Ce mérite, naturellement variable avec la destination, est ordinairement caractérisé par la simplicité, la beauté, ou l'utilité, suivant que les conceptions doivent être scientifiques, esthétiques, ou pratiques. Ici, où les trois ordres de spéculations concourent nécessairement envers leur source commune, il faut que l'hypothèse proposée soit à la fois la plus simple, la plus belle, et la plus utile. Ce cas était donc le plus propre de tous à caractériser une telle institution logique.

J'ai assez apprécié maintenant, sous tous ses aspects essentiels, la systématisation finale que le principe sociologique peut seul procurer à la biologie. En comparant ce chapitre au précédent, son extension supérieure se trouve conforme à la prépondérance que doit acquérir l'étude de la vie dans le régime définitif de la philosophie naturelle. La marche didactique, nécessairement subordonnée à l'initiation collective, fait d'a-

Digitized by Google

bord prévaloir l'étude du monde comme première source des lois et des méthodes positives. Mais ce régime préparatoire est autant restreint à l'enfance de l'individu qu'à celle de l'espèce. En le régularisant dans ce volume préliminaire, je n'y devais point oublier que l'ensemble de ce Traité se trouve directement consacré à systématiser l'état final de pleine maturité, mentale et morale. Or, sous ce régime normal, l'étude de la vie, immédiatement liée au service, théorique et pratique, du vrai Grand-Être, prévaudra nécessairement sur celle du monde, qui ne s'y rattache qu'indirectement.

D'après l'ensemble de cette Introduction, la philosophie positive se décompose d'abord en philosophie sociale et philosophie naturelle, dont la seconde sert de préambule fondamental à la première, seul objet définitif de nos spéculations réelles. Cette indispensable préparation, scientifique et logique, exige que la philosophie naturelle se divise, à son tour, en deux grandes sciences, la cosmologie et la biologie, successivement destinées à étudier abstraitement le monde et la vie. Les deux termes généraux de ce dualisme théorique ne peuvent jamais rentrer l'un dans l'autre, puisque l'organisme ne résulte point du milieu, quoiqu'il le suppose. Ainsi la seconde étude repose sur la première, comme leur ensemble sert de base, d'abord indirecte, puis directe, à la science universelle. Dès lors, le dogme positif, d'où résulte la vraie religion, passe de l'état primitif de combinaison binaire à l'état définitif de succession ternaire. La raison publique doit habituellement l'employer sous cette dernière forme, sans le décomposer davantage, quoique l'office sacerdotal exige une série encyclopédique plus développée, surtout pour l'éducation. Il faut donc concevoir enfin l'ensemble de la philosophie positive comme constituant une progression systématique, commençant à la cosmo-

Digitized by Google

logie, cheminant par la biologie, et aboutissant à la sociologie. Ses deux premiers termes développent séparément, l'un la notion d'ordre, l'autre celle de progrès, dont son terme final institue seul la combinaison générale, sous l'impulsion continue du sentiment fondamental qui dispose chacun à vivre pour autrui.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

SYSTÈME

DE

POLITIQUE POSITIVE.

APPENDICE DU TOME PREMIER.

(Annoncé à la page 572.)

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE BLAINVILLE,

Par l'auteur du *Système de Philosophie positive*, le 15 César 62 (mardi 7 mai 1850), rédigé le surlendemain avec plus de développement, et publié au nom de la Société Positiviste.

MESSIEURS,

Après ces divers hommages officiels, peut-être serez-vous peu disposés à écouter enfin un simple philosophe qui, sans aucun caractère légal, vient exercer spontanément le sacerdoce de l'Humanité sur la tombe du dernier penseur vraiment éminent que comportât la biologie préliminaire. Vingt-cinq ans de liaison m'autorisent spécialement à élever ici, au nom du passé et de l'avenir, une voix systématique, dont l'illustre défunt a souvent reconnu la libre compétence. Quelques semaines avant cette fin si imprévue, il accepta

Digitized by Google

pleinement le rang modeste que j'osai lui assigner dans le nouveau calendrier occidental.

La juste appréciation finale de presque tous les hommes d'élite se trouve beaucoup entravée par une fatale opposition entre leur propre nature et l'ensemble des impulsions qui dominèrent leur existence. Ce conflit s'aggrave quelquefois jusqu'à imposer même une carrière directement contraire à la principale vocation de certains penseurs, dont le vrai génie ne peut alors être dignement senti que d'après une exacte théorie historique. Tel fut surtout le grand Diderot, que son siècle condamna irrésistiblement à seconder une pure démolition, tandis qu'il était né pour les plus sublimes constructions.

Quoique la destinée théorique de Blainville soit loin d'offrir un contraste aussi déplorable, elle présente cependant une insuffisante harmonie entre l'aptitude intellectuelle et la disposition sociale. L'ayant essentiellement jugé d'après ce qu'il pouvait faire, je me suis toujours expliqué ainsi l'irrécusable imperfection de son développement effectif. Une telle réaction personnelle de la rétrogradation politique sur l'évolution scientifique peut montrer fortement combien il importe aux grands esprits de se lier profondément au mouvement général de l'humanité. C'est principalement pour signaler à la jeunesse ce salutaire enseignement que j'ai cru devoir intervenir dans cette funèbre solennité.

L'essor décisif de la biologie fut immédiatement préparé, au dix-huitième siècle, par le concours spontané de plusieurs impulsions originales, successivement dues d'abord à Bernard de Jussieu et à Linné, puis à Buffon, enfin à Haller et à Vicq-d'Azyr. D'après cet immortel préambule, l'étude générale de la vie acquit un vrai caractère scientifique, dès que la chimie put lui fournir une base suffisante. La positivité rationnelle s'introduisit alors dans les principales conceptions biologiques, surtout quant à l'existence végétative et animale, d'où elle pénétra bientôt jusqu'au domaine intellectuel et moral. Bichat et Lamarck, ensuite Cabanis et Gall, furent les organes essentiels de cette double fondation, à laquelle Broussais ne tarda point à procurer un complément indispensable, en subordonnant irrévocablement la pathologie à la biologie. Ainsi s'ouvrit glorieusement le dix-neuvième siècle, par la dernière construction réservée à la science proprement dite, alors parvenue à permettre enfin l'élaboration directe de la saine philosophie, conduisant aussitôt à la vraie religion.

Dans cet extrême office scientifique, la part de Blainville résultait nettement d'une pleine concordance entre sa propre nature intellectuelle et les nouveaux besoins de l'esprit humain. Chacun des trois grands aspects de la vie individuelle, tant morale que physique, se trouvait alors ébauché suffisamment, y compris même l'existence anomale. Mais les diverses conceptions

fondamentales, statiques, dynamiques, et taxonomiques, avaient ainsi surgi séparément, sans que leur harmonie générale eût encore suscité des méditations caractéristiques Cette systématisation était alors devenue le principal besoin de la partie la plus synthétique de la philosophie naturelle. Elle convenait donc à l'esprit le plus coordinateur qui ait cultivé la biologie depuis Aristote, si l'on excepte le génie de Bichat, dont l'universelle prééminence, autant déductive qu'inductive, exclut toute comparaison.

Blainville sentit à temps sa belle mission, et la poursuivit toujours, mais sans l'avoir jamais accomplie comme il le pouvait. Il a successivement tenté de coordonner les conceptions sur la structure, l'existence, et la classification des corps vivants. Néanmoins, il n'acheva réellement aucune de ces trois grandes constructions. Quoiqu'il ait, mieux que personne, embrassé l'ensemble de chacune d'elles, et caractérisé leurs vraies relations mutuelles, nul traité complet n'a finalement dévoilé toute sa puissance dogmatique. Peut-être ne sera-t-elle jamais appréciée assez que dans mon ouvrage fondamental, où d'ailleurs je jugeai impartialement ses services scientifiques, surtout envers la hiérarchie animale. Son aptitude systématique ne se caractérisa pleinement que par ce degré initial d'élaboration qui suffit à l'exposition orale. Aussi la principale supériorité de Blainville ne put-elle être dignement sentie que de ceux qui eurent le bonheur de suivre convenablement une série complète de ses admirables leçons. En un temps où, faute de direction philosophique, les savants sont devenus étrangers à tout vrai talent didactique, l'enseignement d'un tel penseur laissera de profonds souvenirs. Mais, s'ils parviennent, comme ceux de Boërhaave, jusqu'à la postérité, ils ne pourront qu'y augmenter les regrets mêlés de blâme que m'inspire aujourd'hui le déplorable avortement d'une carrière évidemment réservée aux grandes constructions biologiques.

Ce fatal résultat ne s'explique point assez par une insuffisante éducation, privée de cette base mathématique qui, indispensable au plein essor de toute rationalité, convient spécialement aux esprits systématiques. Une telle lacune, malheureusement universelle chez les biologistes actuels, n'empêcha pas les constructions de Bichat, ni même celles de Cabanis, de Gall, et de Broussais. Quoiqu'elle dût entraver davantage la mission échue à Blainville, elle était loin de pouvoir produire son avortement. D'ailleurs, sans ses perturbations politiques et morales, ce puissant penseur aurait bientôt apprécié l'importance de cette préparation, qu'il se serait aisément appropriée.

Il faut donc sortir des conditions intellectuelles pour découvrir comment une telle existence scientifique est restée au-dessous de sa nature et de sa destination. Cette triste discordance doit être directement attribuée à la tendance rétrograde qui empêcha toujours ce grand esprit de participer franchement au mouvement général de son siècle.


Digitized by Google

Les cinq fondateurs de la biologie avaient tous subi profondément l'impulsion révolutionnaire, et dignement secondé, chacun à sa manière, la régénération totale où elle doit aboutir. En poursuivant leur office scientifique, Blainville seul eut le malheur de rejeter leur direction philosophique et leur destination sociale. De là provint l'inévitable avortement de ses principaux efforts théoriques, ainsi privés de la noble stimulation continue qu'exige tout essor abstrait de notre chétive intelligence.

Ses premières impressions politiques se lient aux sanguinaires aberrations qui accompagnèrent notre ébranlement initial. La longue rétrogradation qui s'ensuivit fut d'autant mieux accueillie par sa raison naissante que les préjugés de sa caste, et même les malheurs de sa famille, l'y disposaient spécialement. Toutefois, ses inclinations politiques ne purent jamais empêcher la pleine émancipation mentale inhérente à son essor scientifique. Un tel cerveau ne pouvait, de nos jours, éprouver, à ce titre, l'affreuse fluctuation qui écrasa le faible caractère de Pascal. Cet antagonisme le priva seulement des puissantes ressources intellectuelles que procure le sentiment habituel d'une intime liaison des efforts de chacun avec les tendances de tous. Ses concessions théologiques se bornèrent toujours à proclamer la nécessité *sociale* des croyances chrétiennes, sans reconnaître leur réalité dogmatique. L'indépendance de son âme le détourna sans cesse de toute pratique catholique, *malgré* de vives obsessions.

Pour mieux comprendre comment ce conflit intérieur ne troubla pas davantage un esprit aussi conséquent, il faut même noter que ses propres sympathies politiques tendirent longtemps à le préserver spécialement de la rétrogradation philosophique. Tant que dura l'apparente restauration de la royauté, Blainville sentit, avec tous les hommes clairvoyants, que l'alliance théologique compromettrait gravement ce pouvoir précaire, auquel il vouait un attachement désintéressé.

C'est ainsi que l'influence catholique se trouva naturellement contenue chez lui pendant sa principale carrière, depuis son mémorable début scientifique jusqu'à l'entière terminaison de son cours exceptionnel de biologie dynamique. Dans ces vingt années de pleine vigueur, cette haute intelligence fut essentiellement progressive, malgré ses velléités rétrogrades. On n'oubliera jamais que ses premiers travaux rendirent enfin une éclatante justice à la grande fondation de Gall, que poursuivait encore une oppression officielle, indignement secondée par les divers organes apparents de l'opinion publique. Dix ans après, Blainville accueillit noblement mon ébauche initiale de la vraie science sociale, d'après l'ensemble de la philosophie naturelle. Telle fut même l'origine de notre longue liaison, jamais troublée par notre pleine liberté habituelle, qui eût été, chez lui, incompatible avec de véritables convictions théologiques. Je me souviendrai toujours combien il se sentait honoré de se

Digitized by Google

trouver associé au dernier géomètre vraiment éminent dans la dédicace publique de mon ouvrage fondamental.

Mais cette heureuse inconséquence dut cesser à la chute de son parti politique. Dès lors passé irrévocablement de l'attitude dirigeante au simple rôle d'opposant, ce parti fut nécessairement conduit à s'appuyer de plus en plus sur les doctrines arriérées dont ses meilleurs chefs avaient redouté l'impopularité tandis qu'ils gouvernaient. C'est ainsi qu'une rétrogradation, longtemps bornée à la politique, s'étendit alors à la philosophie, et même envahit enfin jusqu'à la science, pendant la seconde carrière de Blainville, guère moins prolongée que la première. La postérité remarquera cette dégénération graduelle d'un esprit qui pourtant avait alors produit tous ses vrais titres d'immortalité. En effet, ce fatal déclin, outre des résultats passagers qui seront bientôt oubliés, a laissé des témoignages durables, que le nom de Blainville fera malheureusement survivre. Celui qui systématisa le mieux la hiérarchie animale finit ainsi par la placer sous le désastreux patronage de la théologie. Le seul traité que Blainville ait achevé est essentiellement indigne de lui, tant pour le fond que pour la forme. Mes infructueuses remontrances contre une telle publication me prouvèrent même qu'il avait déjà perdu jusqu'au sentiment des conditions propres à une véritable histoire de la biologie.

En méditant sur cette chute, on se demande comment les influences sociales que j'ai signalées ont pu exercer de pareils ravages. Des esprits moins puissants subirent alors de semblables impulsions rétrogrades, tant privées que publiques, sans en recevoir d'égales atteintes. Je dois donc scruter davantage la vraie nature de ce grand biologiste.

La sagesse catholique reconnut jadis que l'imperfection mentale résulte surtout de l'insuffisance morale. Ce précieux aperçu du moyen âge se trouve déjà systématisé par la vraie philosophie moderne, qui démontre l'ascendant nécessaire du cœur sur l'esprit, tant pour le mal que pour le bien. En l'appliquant convenablement à l'appréciation personnelle dont je dois compléter l'ébauche, on voit la dégénération intellectuelle de Blainville émaner surtout des graves lacunes de son organisation morale.

Sa haute valeur spéculative fut pourtant accompagnée des qualités que rappelle l'acception masculine du mot *cœur*. Le courage et la fermeté de Blainville formaient un mémorable contraste avec le caractère dégradé de presque tous les savants actuels. Dès son début, il utilisa dignement ce noble privilége, en brisant avec énergie l'habile oppression exercée sur lui par une célébrité usurpée, dont le temps a déjà fait justice. Aux grands attributs intellectuels, cette nature exceptionnelle joignit donc les principales qualités de la vie active, y compris même la prudence, qui seule en assure l'efficacité directe. Mais ce rare concours ne fut point complété par une suffisante évolution affective. Telle est la vraie source d'un avortement qu'il im-

Digitized by Google

porte ici d'expliquer, pour apprendre à la jeunesse comment la supériorité réunie de l'esprit et du caractère n'obtient un plein succès que sous l'impulsion du cœur, en bornant même ce mot à son sens féminin.

Cette condition n'étonnera point ceux qui savent que nos affections constituent à la fois le principe et le but de toute notre existence, où l'intelligence et l'activité ne fonctionnent essentiellement que comme moyens. Or, ce moteur universel comporte deux régimes très-différents, suivant que la prépondérance y appartient à la personnalité ou à la sociabilité. Quelle que soit la puissance réelle des impulsions égoïstes, tous les grands efforts intellectuels émanent exclusivement des instincts sympathiques. Ceux-ci développent seuls le charme inhérent à la destination sociale des travaux abstraits. Seuls, ils dirigent convenablement les méditations scientifiques, et soutiennent la constance indispensable aux constructions théoriques.

Mais les mobiles habituels de Blainville résultèrent surtout des penchants personnels, et son organisation cérébrale le détourna trop des affections bienveillantes, d'abord privées, puis publiques. Toutefois, son égoïsme fut de la plus noble sorte, exempt de la cupidité vulgaire, et même de la puérile ambition temporelle, qui animent aujourd'hui la plupart des savants. Il n'eut jamais en vue que l'ascendant spirituel, mais sans le rapporter à l'évolution fondamentale de l'humanité. Aucun savant ne comprit aussi bien que lui la division nécessaire entre le pouvoir philosophique et le pouvoir politique. Il flétrissait sans pitié tous ceux qui passaient de la science au commandement. Cette déviation lui semblait, et avec raison, témoigner un secret sentiment de l'insuffisance théorique. Pendant la longue domination de ses amis politiques, il repoussa toujours les hautes invitations qui le poussaient au pouvoir temporel. Son crédit auprès d'eux ne résulta jamais d'aucune fréquentation régulière. D'ailleurs, il ne l'employa qu'au profit d'autrui, contre des iniquités scientifiques, déguisées sous des prétextes politiques qu'il savait dignement écarter. Quoique son énergie l'ait heureusement éloigné de toute coterie académique, aucun savant ne fit autant que lui respecter partout l'indépendance des théoriciens. Mais cette tendance de son orgueil scientifique n'était point réglée par de vrais motifs sociaux. Elle le poussa souvent à procurer aux corps savants une autorité dont ils sont maintenant indignes.

Cette prépondérance des meilleurs instincts égoïstes ne pouvait aucunement remplacer, chez Blainville, l'imperfection naturelle des impulsions vraiment sympathiques. Sa haute raison lui fit souvent proclamer la moralité comme la première condition de tout essor théorique. Même, il surmontait assez son orgueil pour comprendre sincèrement l'importance de la fraternité universelle. Néanmoins, son cœur fut essentiellement dépourvu de cette spontanéité habituelle dont ne dispense aucune réflexion. Vivre pour autrui lui semblait la loi du devoir, sans lui offrir le type du bonheur. Il ne sentit

donc qu'à moitié la vraie morale humaine. Blainville manqua du feu sacré qui partout pousse directement à l'active poursuite du bien, à la fois sans relâche et sans effort, dans la seule vue d'une inévitable satisfaction intérieure. Envers cette source exclusive de notre véritable unité, la moindre femme digne de son sexe surpasse nécessairement le plus puissant penseur privé de tendresse. La bonté du cœur importe davantage que la force du caractère au plein essor d'une carrière purement théorique. Blainville put s'en convaincre à temps chez l'éminent géomètre mentionné ci-dessus, et qui, vraiment doué de tendresse, ne vit point son évolution scientifique gravement altérée par son défaut réel d'énergie.

Telle est l'explication fondamentale des lacunes et des discordances propres à cette imparfaite carrière. Des impulsions trop personnelles privèrent Blainville de l'ardeur et de la constance convenables à sa mission théorique, et faute desquelles sa valeur mentale ne put se développer assez. Malgré ses convictions hiérarchiques, il manquait, au fond, du principe affectif de la vraie subordination. Il ne voyait jamais que des concurrents là où il devait sentir des collègues, et quelquefois des supérieurs. Toujours injuste envers Broussais, il ne sut pas même s'incliner devant Bichat. Quand la personnalité prend un tel ascendant, elle trouble autant l'essor habituel des vues générales que celui des sentiments généreux.

Il faut ainsi scruter Blainville pour comprendre l'opiniâtreté de ses tendances rétrogrades, envers lesquelles sa haute raison eût, sans cela, surmonté facilement ses impressions d'enfance et même ses préjugés aristocratiques. Une telle nature ne pouvait accueillir une révolution destinée principalement à faire enfin prévaloir la vraie sociabilité sur toute personnalité. C'est aussi ce qui l'empêcha d'adopter franchement la philosophie positive, vers laquelle son esprit l'entraînait fortement, mais dont il repoussait la destination morale et politique. Même l'étude approfondie du catholicisme ne put ainsi lui faire assez apprécier cette intime culture habituelle du cœur qui constitua le principal mérite du vrai régime chrétien. Les âmes vulgaires lui semblaient seules assujetties à une telle nécessité. Il ne se la serait jamais appliquée, que s'il avait pu en comprendre l'efficacité théorique. Mais cette réaction systématique du cœur sur l'esprit constitue l'un des plus précieux résultats du positivisme, que Blainville étudia trop peu et trop tard pour l'utiliser ainsi. Son horreur de la révolution ne l'empêcha donc pas de participer profondément au vrai caractère essentiel de l'état anarchique, l'insurrection de l'esprit contre le cœur, à laquelle tous les occidentaux sont de plus en plus livrés depuis la fin du moyen âge.

Une meilleure organisation morale eût fait sentir à Blainville les divers dangers de la fatale sécheresse qui accompagne, surtout aujourd'hui, la culture scientifique. Son heureuse éducation esthétique lui aurait, à cet égard,


Digitized by Google

fourni de salutaires diversions habituelles; tandis que, malgré cette préparation exceptionnelle, il est ainsi resté trop étranger au vrai goût des différents beaux-arts. Il eût aussi trouvé des ressources encore plus efficaces dans les principales affections de famille, seule garantie normale du véritable essor moral. Mais son égoïsme l'en détourna trop, quoiqu'il m'ait ensuite avoué souvent combien il regrettait son triste célibat.

Voilà comment la seule insuffisance morale altéra profondément une des plus fortes intelligences qui aient jamais existé. Ainsi entraîné à s'isoler du généreux mouvement de son siècle, Blainville ne put finalement mériter de la postérité qu'un rang très-inférieur à sa valeur intrinsèque. Sauf l'incomparable Bichat, il était, au fond, l'égal, et peut-être le supérieur, des immortels fondateurs de la biologie. Cependant il ne sera point classé à leur niveau. Spécialement analogue au respectable Cabanis, pour la profondeur des vues et l'aptitude systématique, il restera toujours au-dessous de lui par l'ensemble de sa carrière, quoique plus prolongée et même plus laborieuse. D'après sa principale construction, je l'ai définitivement érigé en adjoint de Lamarck, dans mon système général de commémoration occidentale. Malgré son intraitable fierté, sa consciencieuse raison a aussitôt ratifié cet humble rang, quoique Blainville dût se sentir virtuellement supérieur à ce grand zoologiste.

Les imperfections du cœur troublent moins le caractère que l'esprit. Cependant, l'insuffisance affective se manifeste aussi dans la vie active de Blainville. L'activité, comme l'intelligence, ne se développe pleinement que sous les impulsions sympathiques, et jamais par des motifs personnels, quoique ceux-ci aient ordinairement l'initiative de ce double essor. Malgré sa rare fermeté, Blainville manqua réellement d'énergie en plusieurs graves occasions de sa vie publique, soit civique, soit même académique. Je le lui ai assez reproché alors pour être ici autorisé à signaler l'importante moralité qui ressort spontanément d'un tel contraste.

Cette sommaire appréciation dispense tout connaisseur de rechercher si cet éminent penseur fut vraiment heureux, même après avoir réuni les diverses conditions extérieures du bonheur humain. Malgré ses efforts journaliers pour oublier son fatal isolement, sa gaieté apparente ne pouvait tromper que des observateurs superficiels : aucune femme ne dut jamais s'y méprendre. Blainville ne fut pas heureux, parce qu'il n'aima point assez, quoiqu'il ait été sincèrement aimé. Sa triste fin représente trop l'ensemble de sa vie. Cette mort imprévue et sans douleur ne convient qu'aux égoïstes, puisqu'elle empêche de donner ou de recevoir aucun adieu.

Telle est, Messieurs, l'instruction morale que je devais faire sortir de cette douloureuse solennité, en un cas non moins opportun que décisif. Les véri-

Digitized by Google

tables temples de l'Humanité se placeront naturellement au milieu des tombes d'élite; car le vrai Grand-Être se compose surtout des morts dignes de survivre. Ce lieu funèbre convient donc, mieux qu'aucun autre, à l'enseignement sacré de la morale positive, qui doit surtout nous apprendre à lier de plus en plus chaque existence personnelle à l'éternelle évolution sociale.

Afin de caractériser davantage ma principale intention, j'ajouterai que l'insuffisant essor de Blainville fut nécessairement plus funeste à sa propre gloire qu'au progrès général de la biologie. L'état correspondant de l'esprit humain ne comportait point une systématisation finale des études vitales. Cette grande tâche, réservée aujourd'hui aux jeunes biologistes qui en seront dignes, ne devait s'accomplir que sous l'impulsion directe de la sociologie, unique source normale de toute construction encyclopédique. Blainville n'a donc manqué qu'une systématisation purement provisoire, dont l'achèvement eût toutefois facilité beaucoup le travail définitif, même quand elle se serait bornée à l'un des trois aspects biologiques.

Ce qu'il n'a point exécuté ne saurait être tenté de nouveau. Privés d'un tel préambule, les biologistes encyclopédiques devront seulement faire plus d'efforts pour construire directement la vraie théorie abstraite de la vie, mais sans s'arrêter à une préparation désormais inopportune. La science universelle et la religion définitive ont déjà surgi. Tous les véritables théoriciens doivent y rattacher intimement leurs travaux propres, sous peine d'un avortement plus complet et moins excusable que celui de Blainville.

Ce triste cercueil du dernier savant qui ait dignement cultivé la dernière science préliminaire marque nettement la clôture nécessaire du régime provisoire de la raison moderne. A l'essor épuisé de la spécialité, il faut enfin substituer la culture encyclopédique, seule au niveau des besoins actuels de l'Occident bouleversé. Elle peut seule, d'ailleurs, agrandir le vrai domaine théorique, et même consolider les acquisitions antérieures. Les discours que vous avez d'abord entendus suffiraient pour rappeler la tendance dominante à dépecer la biologie, sous le patronage des fausses célébrités. Cet empirisme dissolvant va prendre un plus libre cours, par l'extinction de la seule autorité scientifique qui le contrariât. La hiérarchie biologique, principale domaine de Blainville, est déjà menacée d'une entière décomposition, d'après la désastreuse activité des savants incapables d'apprécier une telle fondation. Elle ne peut être sauvée que d'en haut, sous l'universelle discipline qui, émanée de la vraie science sociale, réservera toute culture théorique à des penseurs encyclopédiques. Ceux-là seuls seront toujours disposés, de cœur et d'esprit, à généraliser convenablement leurs conceptions spéciales. Dans son instinct rétrograde mais organique, Blainville finit par sentir confusément le besoin de subordonner la biologie à l'ensemble des dogmes humains : il ne se trompa que sur le choix du système. Si la science fut, au moyen âge, essentiellement

Digitized by Google

soumise à la religion de Dieu, elle doit désormais, au nom de la raison et de la morale, servir, beaucoup plus complètement, la religion de l'Humanité.

AUGUSTE COMTE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

Publié, in-4°, le 3 Saint-Paul 62 (jeudi 23 mai 1850).

P. S. Pour mieux comprendre ce discours, il faut noter que son début avait déterminé le brusque départ de tous les représentants officiels des diverses classes en décadence, théologiques et académiques. Ce champ ainsi resté aux esprits positifs indique assez où siégera finalement la renommée de Blainville. Quoique revendiquée aujourd'hui par des corporations qu'il méprisait, et qui troublèrent toute sa vie, sa gloire appartiendra bientôt à la seule école qui l'ait vraiment apprécié, et qui a déjà flétri son célèbre oppresseur. Blainville passera définitivement dans le camp où l'on consolide ses titres, sans adhérer au milieu qui dégrade ses résultats.

Si l'humanité ne se compose que des personnages dignes d'incorporation, elle n'admet aussi, de chacun d'eux, que les tendances conformes à l'évolution générale, en écartant toute divergence passagère. Dans le nouveau calendrier occidental, je ne fis que systématiser le jugement spontané de la postérité quand j'érigeai Tycho-Brahé en adjoint de Copernic. Car, malgré leur opposition scientifique, tous deux concoururent involontairement à l'essor décisif de l'astronomie moderne. De même, une reconnaissance éternelle rangera le digne successeur de Lamarck parmi ceux qui, en fondant la biologie, préparèrent la sociologie, quoiqu'il ait moins senti que son chef la tendance nécessaire de ses principaux efforts.

FIN DE L'APPENDICE DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

sur l'ensemble du Positivisme.

INTRODUCTION FONDAMENTALE,

à la fois scientifique et logique.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PARIS.— IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
Rue Racine, 26, près de l'Odéon.

Digitized by Google

CATALOGUE

DES

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVE.

M. Auguste COMTE.

Cours de Philosophie positive (Système de Philosophie positive), par M. Auguste Comte, ancien élève de l'École polytechnique, répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à cette école, et examinateur des candidats qui s'y destinent.

Chez Bachelier, quai des Augustins, 55. Paris, 1830-1842. 6 vol. in-8. 50 fr. »»

Le 1er volume contient *les Préliminaires généraux et la Philosophie mathématique.*

Le 2e volume : *La Philosophie astronomique et la Philosophie physique.*

Le 3e volume : *La Philosophie chimique et la Philosophie biologique.*

Le 4e volume : *La partie dogmatique de la Philosophie sociale.*

Le 5e volume : *La partie historique de la Philosophie sociale.*

Le 6e volume : *Le complément de la partie historique de la Philosophie sociale et les conclusions générales.*

Traité élémentaire de géométrie analytique, par M. Auguste Comte.

Chez Carilian-Gœury et Vor Dalmont, quai des Augustins, 49. Paris, mars 1843. 1 vol. in-8 7 fr. »»

Digitized by Google

TRAITÉ PHILOSOPHIQUE D'ASTRONOMIE POPULAIRE, par M. Auguste Comte.

Chez les mêmes. Paris, 1845. 1 vol. in-8. 6 fr. »»

DISCOURS SUR L'ESPRIT POSITIF, prononcé à l'ouverture du cours d'astronomie populaire en février 1844.

Chez les mêmes. Brochure. 2 fr. »»

DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME, par M. Auguste Comte.

Chez les mêmes et chez Mathias, quai Malaquais, 15. Paris, juillet 1848. Brochure in-8. 6 fr. »»

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, ou Traité de Sociologie, instituant la Religion de l'Humanité, par M. Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive*.

Chez L. Mathias, quai Malaquais, 15, et chez Carilian-Gœury et V[or] Dalmont, quai des Augustins, 49. Paris, juillet 1851. 4 vol. in-8.

Le 1[er] volume, contenant *le Discours préliminaire et l'Introduction fondamentale*, se vend : 8 fr. »»

Le 2[e] volume, contenant *la Statique sociale, ou la théorie de l'Ordre*, sous presse.

M. E. LITTRÉ.

DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE, par M. E. Littré, de l'Institut.

Chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts, 41. Paris, 1844. 2 fr. »»

ANALYSE RAISONNÉE du Cours de Philosophie positive de M. Auguste Comte, par M. E. Littré, de l'Institut.

Chez Kemink et Zoon. Utrecht, 1845.

APPLICATIONS DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE au gouvernement des sociétés, etc., par M. E. Littré, de l'Institut.

Chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts, 41 Paris, 1849. 2 fr. »»

DES PROGRÈS DU SOCIALISME, par M. E. Littré, de l'Institut.

Sous presse.

Digitized by Google

PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES.

A SYSTEM OF LOGIC RATIOCINATIVE AND INDUCTIVE, by John Mill.
London, 1843. John Parker, West Strand.

A BIOGRAPHICAL HISTORY OF PHILOSOPHY, by G.-H. Lewes.
London, 1845-1846. Charles Knight, Ludgate street.

ALGEMEENE GRONDSLAGEN DER STELLIGE WIJSBEGEERTE, door Auguste Comte.
's Gravenhage, 1846. By Gebrœders Belinfante.

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES.

DU MICROSCOPE ET DES INJECTIONS, suivi d'une Classification des sciences, par M. le Dr Charles Robin.
Chez Baillière, rue Hautefeuille, 19. Paris, 1849. — 7 fr. »»

TABLEAUX D'ANATOMIE, par le Dr Charles Robin.
Chez le même. 1850 — 3 fr. 50

HISTOIRE ET SYSTÉMATISATION DE LA BIOLOGIE, par M. le Dr Segond.
Chez le même. 1851. — 2 fr. 50

ÉLÉMENTS DE PHYSIOLOGIE, par M. le Dr Charles Robin.
1 vol. in-12. Sous presse.

TRAITÉ DES PRINCIPES IMMÉDIATS DE L'HOMME ET DES ANIMAUX, par MM. Charles Robin et Verdeil.
2 vol. in-8. Sous presse.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE,

Chez L. Mathias, quai Malaquais, 15.

RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE, par la commission chargée d'examiner la question du travail.
2e édit. Mars 1850. — 0 fr. 50


Digitized by Google

RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE, par la commission chargée d'examiner la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française.

Août 1848. 0 fr. 50

RAPPORT A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE, par la commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'École positive, destinée surtout à régénérer les médecins.

2e édit. Novembre 1850. 0 fr 50

CALENDRIER POSITIVISTE, par M. Auguste Comte.

3e édit. Février 1851. Se trouve aussi chez Carilian-Gœury et Vor Dalmont, quai des Augustins, 49. 0 fr. 50

DISCOURS PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE BLAINVILLE, par M. Auguste Comte, le 7 mai 1850. 0 fr. 50

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

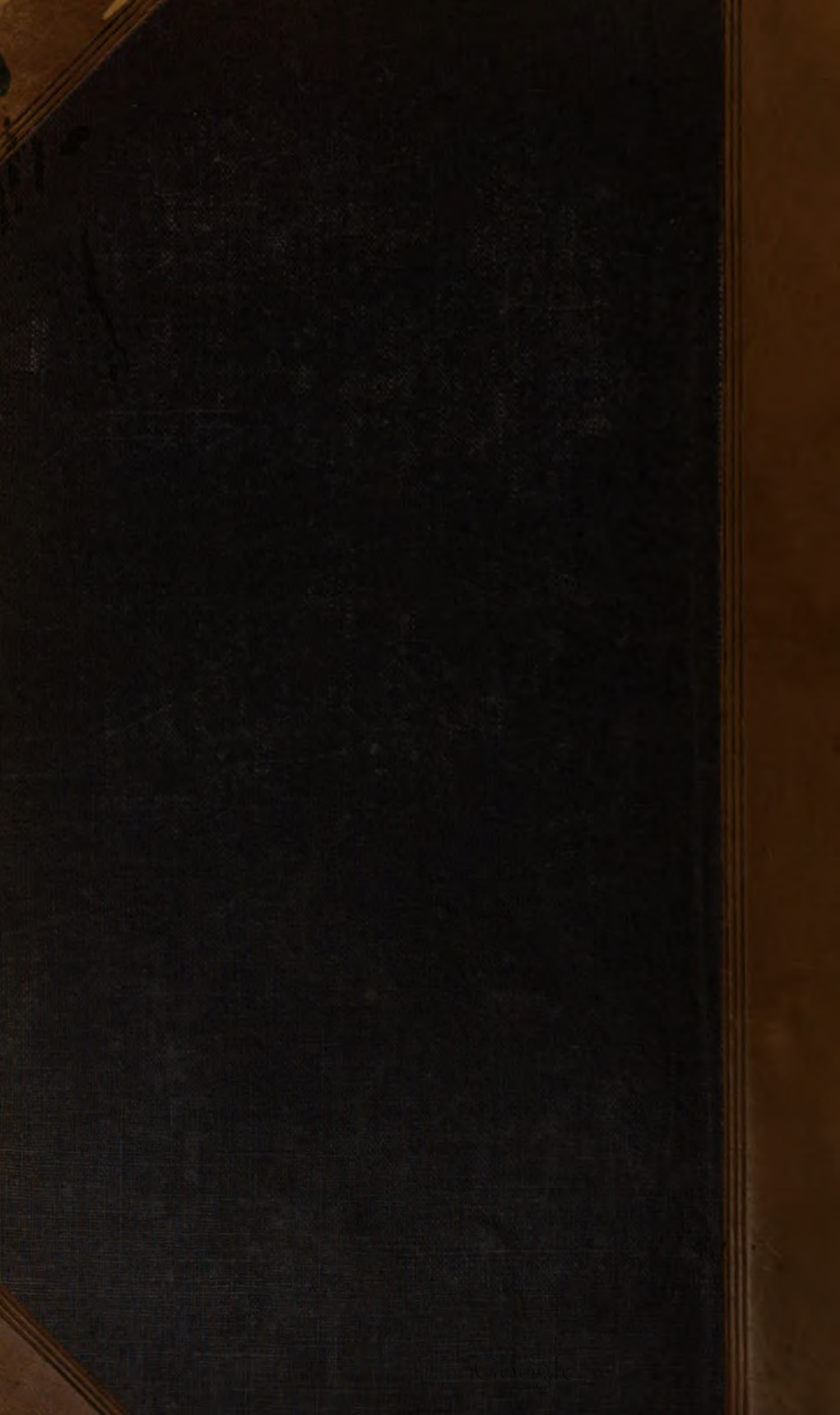


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Google